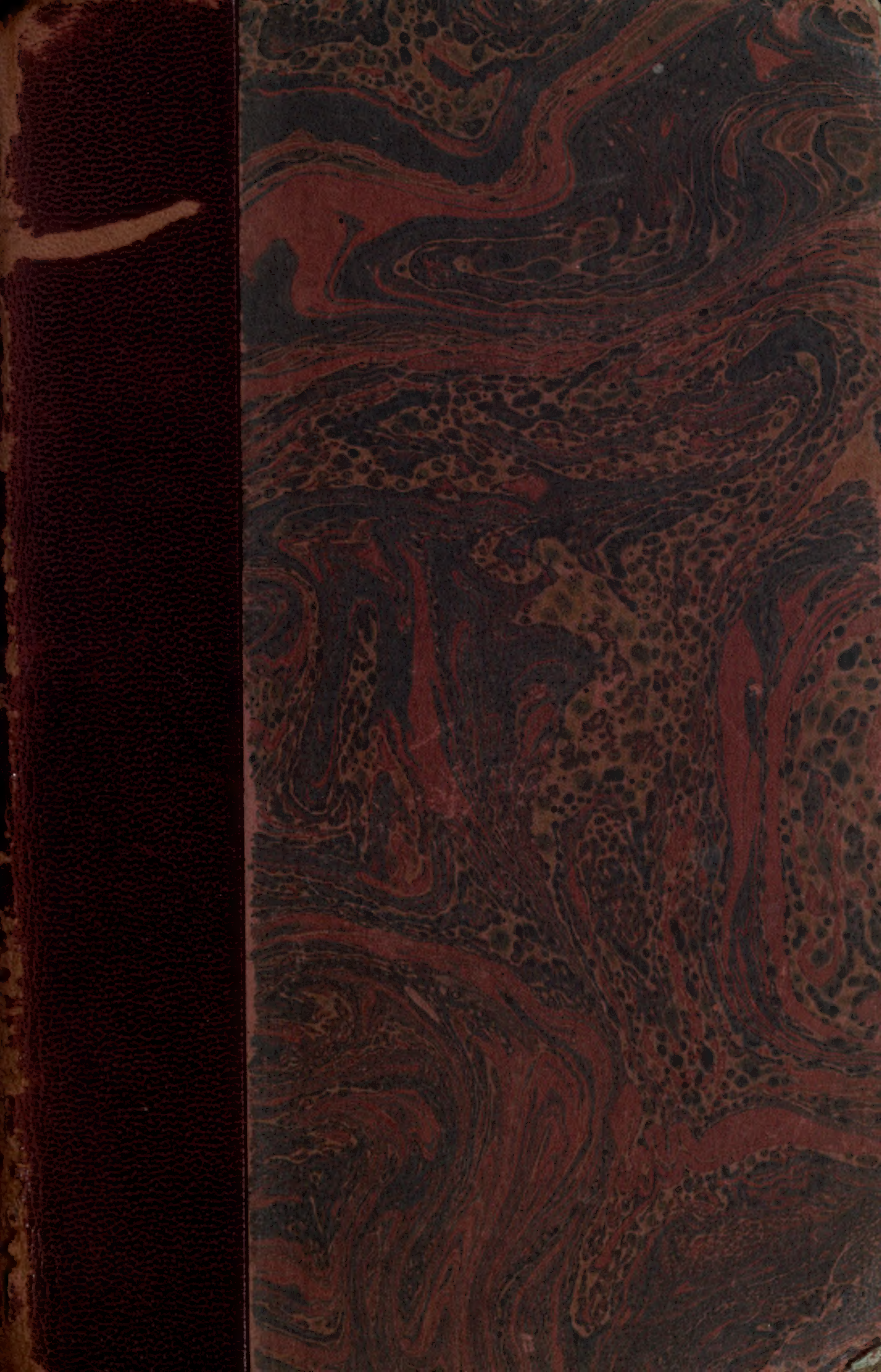
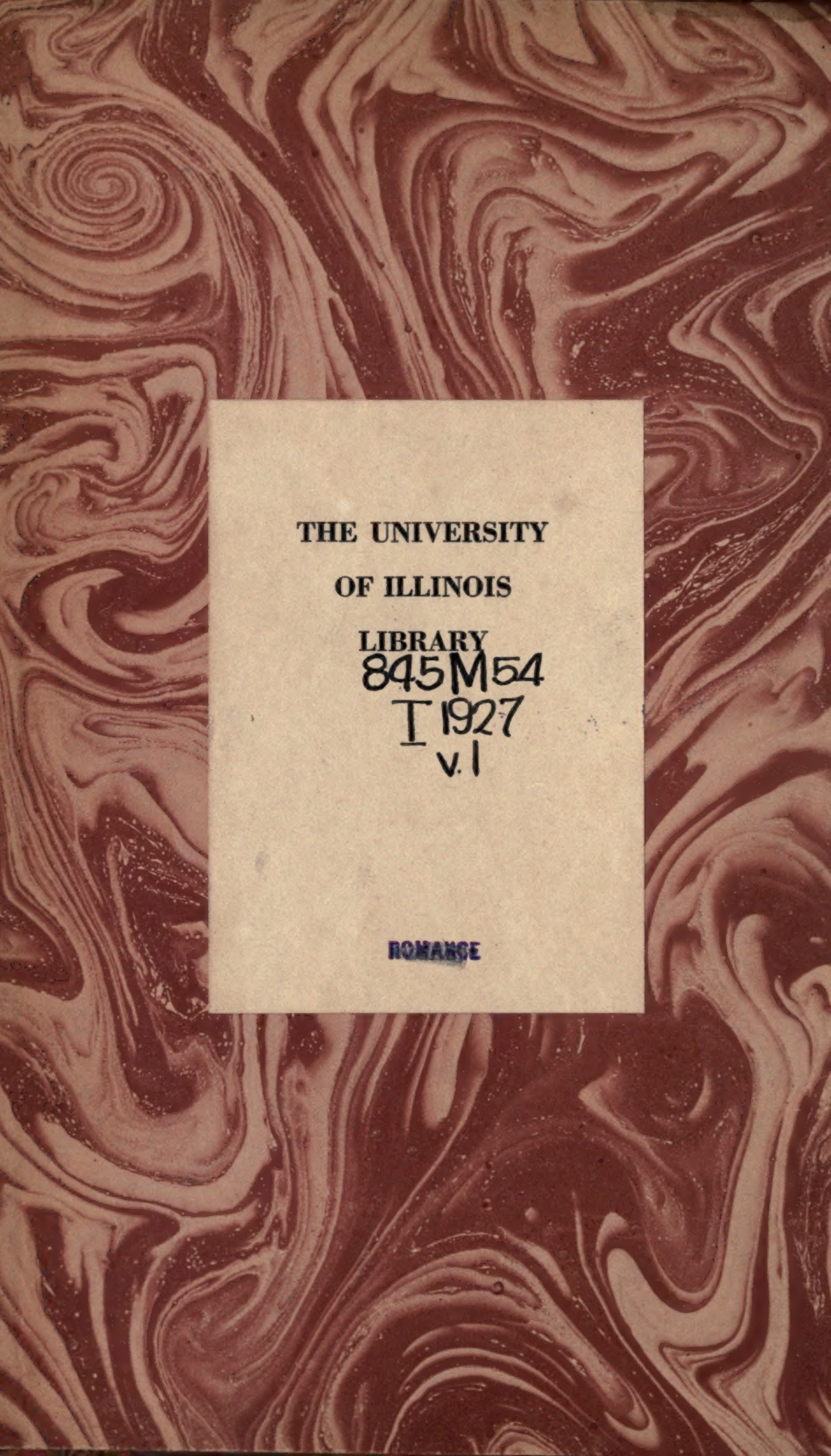
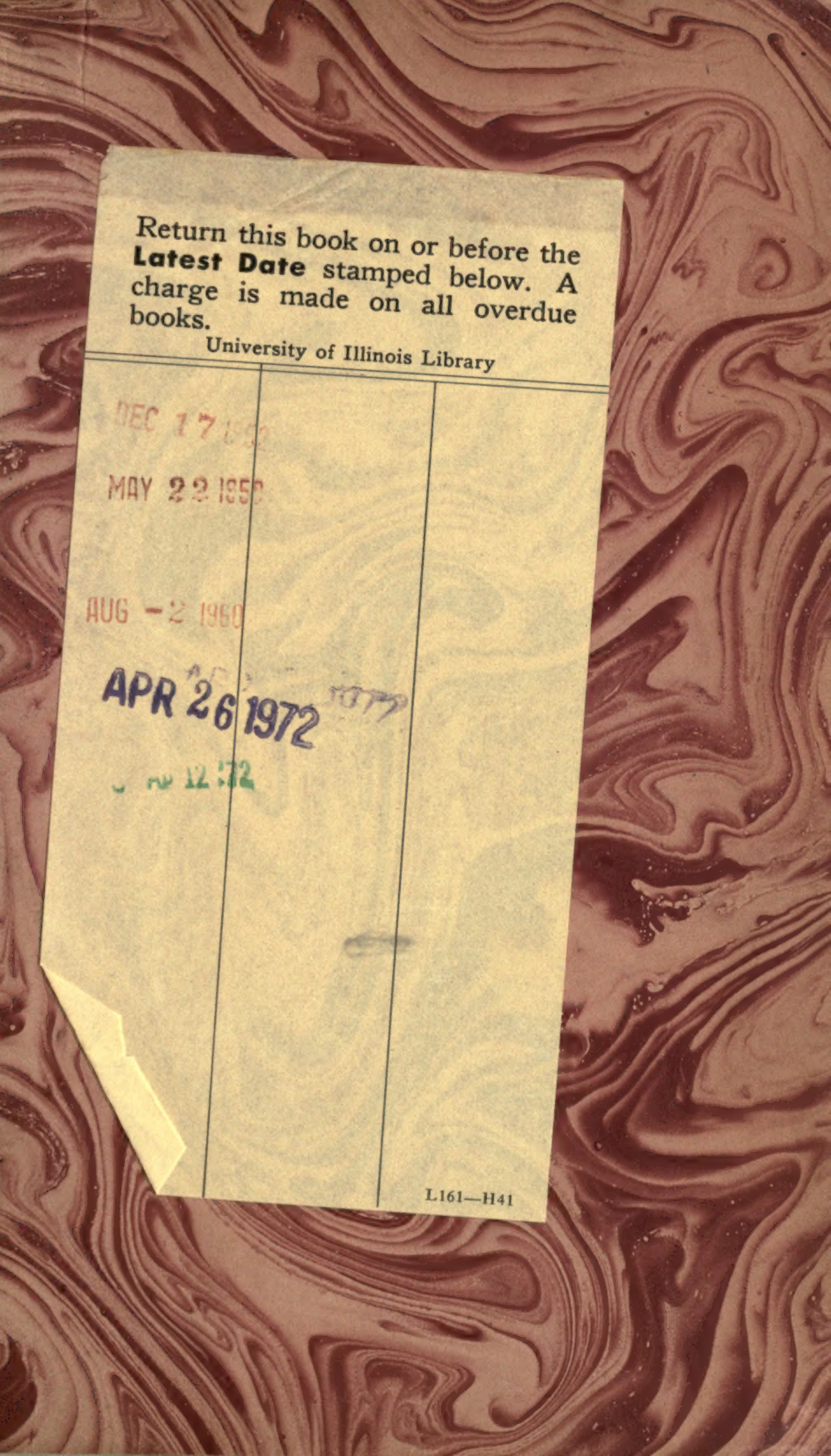






Return this book on or before the **Latest Date** stamped below. A charge is made on all overdue books.
University of Illinois Library
MAY 22 1950
AUG -2 1960
APR 26 1972
L161—H41

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

PROSPER MÉRIMÉE

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION DE PIERRE TRAHARD
ET ÉDOUARD CHAMPION

THÉATRE
DE
CLARA GAZUL

(1825-1830)

TEXTE ÉTABLI ET ANNOTÉ
PAR
PIERRE TRAHARD

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS, VIe
1927

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

PROSPER MÉRIMÉE

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION

DE

PIERRE TRAHARD ET ÉDOUARD CHAMPION

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

PROSPER MÉRIMÉE

THÉATRE

DE

CLARA GAZUL

Il a été tiré de cet ouvrage :

Vingt-cinq exemplaires sur papier des manufactures impériales du Japon, numérotés de 1 à 25.

Cent exemplaires sur papier d'Arches, numérotés de 26 à 125.

Onze cents exemplaires sur papier vélin pur fil des Papeteries Lafuma, de Voiron, numérotés de 126 à 1225.

№ 444 *

THÉATRE

DE

CLARA GAZUL,

COMÉDIENNE ESPAGNOLE.

Pensaràn vuesas mercedes ahora que
es poco trabajo hinchar un perro.

MIGUEL DE CERVANTES.

PARIS,

H. FOURNIER JEUNE, LIBRAIRE,

RUE DE SEINE, N. 14.

1830.

PROSPER MÉRIMÉE

PREMIERS ESSAIS
(1823-1824)

THÉATRE
DE
CLARA GAZUL
(1825-1830)

TEXTE ÉTABLI ET ANNOTÉ
PAR
PIERRE TRAHARD

AVEC SIX FAC-SIMILE HORS TEXTE



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS, VIe
1927

INTRODUCTION

Ce livre contient les essais que Mérimée composa en 1824 et en 1825; c'est dire qu'il est consacré à l'Angleterre et surtout à l'Espagne, car, dès l'âge de vingt ans, Mérimée fut séduit par le pays de Shakespeare et par celui de Cervantès. N'est-ce pas un symbole, en même temps qu'une heureuse fortune, de pouvoir réunir des essais où l'écrivain révèle sa double ferveur? A qui voudra comparer les textes, saisir la liaison cachée qui existe entre eux, démêler les origines, étudier les variantes, peut-être les aspirations, les tâtonnements, les artifices et l'art du jeune écrivain en apparaîtront-ils mieux.

*
* *

A peine a-t-il quitté la Faculté de droit, Mérimée se tourne vers la littérature et, particulièrement, vers l'imitation des littératures étrangères. « Dès sa jeunesse, écrit Delécluze, Mérimée étudiait l'espagnol et l'anglais, sans préjudice des langues anciennes qu'il avait apprises au lycée[1]. » Voilà donc le fil directeur : une instruction classique, une prédilection marquée pour l'Angleterre et pour l'Espagne expliquent Mérimée quand il a vingt ans,

1. *Souvenirs de soixante années*, Paris, M. Lévy, in-12, 1862, p. 222.

l'expliqueront encore quand il en aura soixante. J'ai essayé de montrer ailleurs comment ses premières œuvres se sont lentement formées, dans quel milieu, sous quelles influences. Je ne reviens donc pas sur le roman que Mérimée esquisse avec le marquis de Varennes, ni sur le drame qu'il ébauche avec Stendhal en 1823, ni sur *Cromwell*, ni sur la *Bataille*, ni sur les articles consacrés au *Théâtre espagnol* et publiés dans le *Globe* en 1824[1]. On trouvera dans les *Notes et éclaircissements* tous les détails que j'ai pu réunir sur chacun de ces essais. J'ai cru devoir publier pour la première fois sous le nom de Mérimée les quatre articles du *Globe*, puisque personne ne s'est élevé contre l'hypothèse que j'ai émise à leur sujet[2]. Aux raisons que j'ai données il y a deux ans j'en ajoute quelques autres; ainsi les articles sur le théâtre espagnol servent de préface naturelle au *Théâtre de Clara Gazul*. En dehors de cette publication, j'apporte quelques éléments nouveaux. Je les dois à l'extrême complaisance de M. G. Viollet-le-Duc qui, en mettant à ma disposition le *Journal* manuscrit de Delécluze, m'a permis de publier des pages inédites qui éclaireront la physionomie du jeune et audacieux écrivain.

* * *

Trois hommes exercent en effet une assez grande influence sur Mérimée entre 1820 et 1825 : Delécluze, Lingay, Stendhal, le premier par son entourage, le second par ses conseils, le troisième par ses idées. Chronologi-

1. Cf. *la Jeunesse de Prosper Mérimée (1803-1834)*, Paris, Champion, 2 vol. in-8°, 1925, t. I, chap. IV, p. 135-170.
2. Cf. *Ibid.*, t. I, p. 146.

quement c'est Lingay qui est le premier maître. Nous en avons un témoignage dans les lettres que Mérimée lui écrit. Deux seulement nous sont parvenues; précieuses en elles-mêmes, elles ont l'avantage de nous montrer le le jeune homme au travail. Comme elles sont inédites[1] et que nous n'avons aucun document qui nous permette de remonter plus haut, les voici. Mérimée a dix-neuf ans, il est élève à la Faculté de droit. En mars et en avril 1822, en septembre 1823, il vient se reposer à Coulommiers, chez les Régnier. Tout en flânant à travers la campagne et en fréquentant les salons de la petite ville, il ébauche plusieurs œuvres à la fois; et il écrit à Lingay, qui est resté à Paris :

« Coulommiers, 9 avril 1822[2].

« Mon cher maître,

« Je suis à la campagne depuis plus de quinze jours et je n'ai encore que fort peu travaillé. Cependant j'ai rempli les lacunes que j'avais laissées et j'ai même ajouté une espèce d'épisode. De plus, j'ai copié à peu près un tiers de mon grimoire. L'air frais de la campagne m'a entièrement délivré de mes maux de tête, mais malheureusement pour moi ma fièvre tragique m'a quitté, et je ne puis voir sans frémir mes monstrueux cahiers. Si je ne vous avais promis de vous les rapporter *lisibles*, il y aurait longtemps que Cromwell aurait péri dans les flammes. Vous ne sau-

1. J'en avais publié des fragments dans *la Jeunesse de Prosper Mérimée*, t. I, p. 86 et suiv.

2. Les originaux de ces deux lettres sont conservés à la bibliothèque de Chantilly, fonds Spoelberch de Lovenjoul, B. 395. J'ai cru devoir corriger quelques fautes d'orthographe, qui sont des inadvertances. Les mots en italiques ont été soulignés par Mérimée.

riez croire combien il est pénible de relire à tête reposée ce que l'on a fait avec enthousiasme. Ne vous moquez pas de cette expression, car, outre qu'elle est *romantique*, elle est vraie. Il y a un enthousiasme pour faire *Athalie* et *Othello*, et un enthousiasme pour faire *Cromwell*. Désenthousiasmé donc, je ne découvre plus qu'absurdités, faussetés, ridicule dans ma sublime tragédie. Je vous avouerai à ma honte que je croyais avoir fait quelque chose de plus supportable. Mais je vois maintenant combien je me suis trompé. Un Anglais même ne trouverait dans ma pièce que des peintures de mœurs manquées et n'éprouverait d'autre sentiment pour son auteur que de la pitié.

« D'abord, pour qu'on prenne de l'intérêt à un ouvrage dramatique, il faut qu'il y ait un personnage intéressant. Or, ni Cromwell, ni le Roi, ni Ludlow ne sont intéressans. Cromwell, comme ambitieux, ne plaira à personne. Le Roi, représenté comme il l'était réellement, indignera les royalistes. Et les hommes qui se disent républicains en se laissant sabrer par les gendarmes ne pourront aimer le fanatique et bavard Ludlow. A ce petit défaut (du manque d'intérêt), ajoutez la longueur excessive de l'ouvrage dont je ne m'aperçois que trop en le copiant.

« Ne croyez pas cependant que je sois devenu classique. Dieu m'en préserve! Mes principes romantiques sont encore plus affermis par la société de certains classiques de province avec lesquels je romps régulièrement une lance tous les soirs. De grâce, Monsieur, si l'*Athénée*, le *Journal de Paris* et Dante vous laissaient un moment, écrivez-moi quelques lignes pour me remonter le moral. Je sais bien que vous aurez la bonté de m'encourager;

mais vos éloges ne m'aveugleront pas et me donneront le courage de finir mon ennuyeuse tâche.

« Agréez, mon cher maître, les sincères hommages de votre respectueux élève,

« P. Mérimée, chez M. Régnier, D. M.

« A Coulommiers.

« Mes respects à Madame Lingay[1]. »

Ainsi s'ébauche *Cromwell*. Voici comment s'ébauche le *Théâtre de Clara Gazul* :

« Coulommiers, 21 septembre 1823.

« Mon cher maître,

« Vous n'aimez pas, m'avez-vous dit, les lettres de pure politesse ; aussi je ne vous *fais pas ces lignes* pour vous assurer que je suis toujours votre très reconnaissant élève, mais bien pour vous donner une commission. Savez-vous quelque chose du général espagnol La Romana, lequel étoit à Hambourg au moment où Buonaparte arrêta le roi Ferdinand et s'empara des places qu'il avait obtenues comme sûretés? Je crois me rappeler que ce La Romana fit embarquer la division espagnole qu'il commandait, et la ramena en Espagne, où il fut frotté à plusieurs reprises, ce qui n'empêche pas qu'il n'ait fait

1. Mme Lingay n'est autre que Mme Romanée, maîtresse de Lingay. Elle habitait rue Caumartin, et c'est chez elle que, à partir de 1821, Mérimée retrouvait Stendhal (cf. Stendhal, *Souvenirs d'égotisme*, Paris, Charpentier, in-12, 1884, p. 107). Peut-être le petit jardin de la rue Caumartin, où les trois amis se réunissaient dans les beaux soirs d'été, vit-il éclore les premiers rêves littéraires de Mérimée.

Sur Lingay, cf. *Souvenirs d'égotisme*, p. 101-109.

une belle chose. Le *Moniteur*, en parlant de lui, l'appelait toujours le traître La Romana; en effet, il est malhonnête de quitter son caporal pour aller défendre son papa! — car vous savez que le pays est notre père à tous. Remarquez, s'il vous plaît, que c'est Clara Gazul qui vous fait la demande susdite. La drôlesse est bien paresseuse. Elle a voulu finir Berg-op-Zoom, mais bientôt elle a quitté sa grosse brasseuse et le téméraire Max, qui n'en peut jamais venir à une conclusion : je dis bientôt, et cependant vingt pages bonnes ou mauvaises ont été conçues au commencement. En relisant cet ouvrage j'ai beaucoup admiré certain prologue, et pour le conserver j'ai pris le parti de faire une pièce tout exprès. M. Delille, qui était classique, faisait bien un poème pour encadrer ses épisodes; pourquoi ne ferais-je pas une comédie pour mon prologue?

« J'ai commencé aussi un roman, mais je n'ai écrit que le titre, car on est venu m'arracher mes *crayons* pour me donner une cravache et me mener dans les environs de Coulommiers sur un petit cheval gris, qui serait votre fait parfaitement. Cette pauvre bête a bien souffert aujourd'hui de la prise de Pampelune. J'étais d'une humeur de chien, car on m'avait dit que la citadelle était imprenable. Aussi je me suis persuadé que mon cheval gris était le maréchal Lauriston et je l'ai fouetté à outrance. Dieu le lui rende!

« Je ne doute pas que nous ne prenions Cadix d'assaut, car le prince généralissime et la cocarde blanche feront tout faire aux automates à dix sous par jour, que l'on nomme Français. Convenez qu'il est déplorable de vivre dans un siècle aussi vil que le nôtre. La génération qui

s'élève est déjà corrompue, les Jésuites s'apprêtent déjà à convertir nos petits enfans. Plus d'espoir de liberté! O rives de l'Ohio, quand vous reverrai-je? O Caïmans femelles! O miss W...!

« Vous vous consolez des malheurs de la patrie avec votre histoire de la Restauration. J'imagine que vous y travaillez avec ardeur, ainsi qu'à votre tableau, que vous m'avez promis pour le 15 octobre. Je serai à Paris avant ce tems là et je vous aiderai à corriger les épreuves.

« Je sors du spectacle. Il nous est arrivé quatre acteurs mâles et femelles qui nous ont joué une pièce en vers intitulée *Caroline*. J'avais juré de noter tous les vers qui seraient au-dessus de quinze pieds, mais bientôt le papier dont je me servais ne s'est pas trouvé suffisant. Il y avait parmi les actrices une petite souillon, très ressemblante, vérolée jusqu'à la moëlle, mais qui ne manquait pas d'une certaine grâce, qui m'a fait penser à Mariquita.

« J'aurais voulu vous envoyer vos tablettes, mais le menuisier ne les a pas encore apportées. Voulez-vous présenter mes respects à Madame, et [lui] dire les choses les plus aimables de ma part?

« P. M. »

Les allusions à *Cromwell*, au roman ébauché avec le marquis de Varennes, au *Théâtre de Clara Gazul* sont transparentes; *Cromwell* est presque achevé, le roman se réduit au titre, le *Théâtre de Clara Gazul* comprend déjà le *Prologue*, les *Espagnols en Danemarck* et *Une femme est un Diable*. Ainsi, dès l'année 1822, et sans doute dès 1821 (puisque *Cromwell* est presque achevé au début d'avril 1822), le jeune homme, qui a dix-neuf ans, mène trois œuvres de front.

Il rentre à Paris en octobre 1823 avec les brouillons de ses manuscrits, et il achève d'abord *Cromwell.* Quelques mois plus tard, il en fait une lecture mémorable chez E.-J. Delécluze, auprès de qui Stendhal et son futur éditeur Sautelet l'ont introduit. Delécluze a raconté la scène, dans les *Souvenirs de soixante années*[1] ; il a dit comment la manière dont Mérimée lut son drame, « manière absolument contraire à celle qui avait été en usage jusque-là »[2], surprit les auditeurs et annonça une petite révolution dramatique que confirmait le drame inspiré, semble-t-il, de Shakespeare[3]. A la même époque Mérimée termine *La Bataille*, dont le manuscrit porte la date du 29 avril 1824. Ce manuscrit, nous l'avons, et M. Tourneux l'a re-

1. Cf. *Souvenirs de soixante années*, p. 222-224. Mais, — détail curieux, — Delécluze ne dit mot de cette lecture dans son *Journal*, que les *Souvenirs de soixante années* résument fidèlement. De plus, à la date du 13 mars 1825, Delécluze note dans son *Journal :* « Prosper Mérimée, le fils du peintre, est venu aujourd'hui chez moi pour la première fois... » Or, la lecture de Cromwell eut lieu en 1924, chez Delécluze (« Un jour, il (Sautelet) vint avec Mérimée... » *Souvenirs de soixante années*, p. 222). Il y a là une contradiction flagrante. Déjà M. Tourneux l'avait relevée. « La précision de ces détails (*Souvenirs de soixante années*, p. 223) pourrait faire supposer que Delécluze les empruntait aux cahiers du volumineux *Journal* qu'il avait certainement sous les yeux en rédigeant ses *Souvenirs*. Il n'en est rien, et ce silence est d'autant plus inexplicable qu'il a très expressément noté le jour où ses relations avec Mérimée, rencontré chez M. Stapfer père, devinrent plus intimes » (*Prosper Mérimée, comédienne espagnole et chanteur illyrien. L'Age du romantisme*, Paris, Monnier, in-4°, 1887, p. 4).

J'ai vérifié dans le *Journal*, et, pas plus que M. Tourneux, je n'explique ce silence; il doit y avoir confusion de la part de Delécluze.

2. *Ibid.*, p. 223.

3. Sur cette lecture et sur le drame en général, cf. *la Jeunesse de Prosper Mérimée*, t. I, p. 141-145.

produit dans l'*Age du Romantisme*[1]. Mérimée lut-il à ses amis cette espèce de poème en prose, inspiré de Byron ? C'est probable, la mode étant alors aux lectures en petit comité ; mais il est impossible de l'affirmer. Les *Souvenirs de soixante années*, comme le *Journal* de Delécluze, sont muets à ce sujet. Enfin, les 13, 16, 23 et 25 novembre il publie dans le *Globe* quatre articles sur le *Théâtre espagnol*. Ces articles n'ont pas d'histoire, puisque, jusqu'à ce jour, on hésitait à les attribuer à Mérimée. En 1824 ils n'eurent pas d'écho, et je n'en ai trouvé aucun commentaire dans la presse.

* * *

Tois mois et demi après la publication de ces articles, Mérimée est reçu chez Delécluze et commence aussitôt la lecture du *Théâtre de Clara Gazul*, qu'il a terminé depuis son retour de Coulommiers, en cette laborieuse année 1824. Désormais Delécluze va nous être un guide précieux et fidèle. Je lui cède la parole[2] :

« *13 mars 1825*. [Prosper Mérimée, le fils du peintre,

1. Cf. *L'Age du romantisme : Prosper Mérimée, comédienne espagnole et chanteur illyrien*, Paris, E. Monnier, in-4°, 1887, p. 2. — Sur le manuscrit, cf. *L'Œuvre de Prosper Mérimée* (*Catalogue Ch. Delafosse*, Paris, J. Meynial (1920), in-8°, p. 55).

2. M. Tourneux a résumé très succinctement ces lectures d'après le *Journal* de Delécluze (cf. *L'Age du romantisme*, *ouvr. cité*, p. 4). J'avais suivi moi-même de très près le *Journal* dans *la Jeunesse de Prosper Mérimée* (cf. t. I, p. 157-169), sans pouvoir publier le texte intégral. Je crois devoir le publier aujourd'hui avec l'obligeante autorisation de M. Georges Viollet-le-Duc qui m'a confié le manuscrit. Toutes les citations qui suivent sont donc inédites, à l'exception de quelques passages qui ont été publiés dans la *Revue rétrospective* (t. IX, juillet-décembre 1888, p. 1, 193, 259 ; t. X,

[Il y a beaucoup de naturel et de talent dans ce petit ouvrage[1].]

« Le défaut de tous ceux qui écrivent des pièces de théâtre sans avoir l'idée précise de les faire représenter est d'aborder toute espèce de vérités et de faire abstraction du laid et du hideux.

« C'est, selon moi, méconnaître l'essence de l'art dramatique que de ne pas toujours supposer, quand on écrit la pièce, que l'auditoire est là. C'est la condition et la convention expresse chez toutes les nations. Il est évident que si on voulait absolument faire jouer les pièces des *Nègres* de Rémusat[2] et les *Espagnols* de Mérimée, tout en accordant qu'elles sont parfaites dans leur genre, il faudrait faire un choix d'assistants pour les entendre et éloigner presque toutes les femmes et les jeunes gens des deux sexes jusqu'à l'âge de seize ou dix-sept ans. »

Treize jours après cette lecture, Mérimée revient chez Delécluze, et celui-ci écrit dans son *Journal :*

« Aujourd'hui 27 [mars].

« Ce soir j'avais une réunion chez moi pour faire de nouveau la lecture des pièces de Mérimée. Voici les assistants, Le Duc, Sautelet et son associé, Albert, T. Massé (?), Bertin l'aîné, Cerclet. Ampère a lu.

« Nous avons entendu trois pièces. Les *Espagnols dans l'isle de Fionie*, le *Paradis et l'Enfer*, pièce très [indévote, fort spirituelle] et où les mœurs et les caractères espa-

1. Les passages entre crochets ont été publiés par M. Tourneux, *ouvr. cité*, p. 4.

2. Delécluze appelle ainsi l'*Insurrection de Saint-Domingue*, drame en cinq actes que Charles de Rémusat lut chez Dubois, le directeur du *Globe* (cf. *Souvenirs de soixante années*, p. 268-272).

gnols sont bien développés. Enfin, une petite pièce [dont le sujet est mauresque]-espagnol. [C'est ce que j'ai entendu de mieux de Mérimée. Tout l'auditoire a été du même avis[1].] Le sujet de la première, *Les Espagnols*, est bien traité, heureusement combiné, mais il est *laid*, et cela choque tout le monde. Décidément c'est là l'écueil où va se briser le romantisme. »

Le mois suivant, les lectures continuent.

« 8 avril 1825[2].

« Le jour de Pâques, réunion chez moi à trois heures. Mérimée a lu sa pièce du *Ciel et l'Enfer* devant un assez nombreux auditoire. Rémusat en faisait partie. Il a paru frappé du talent de son rival et l'on a parlé d'essayer de jouer une de ces pièces, dites *romantiques*, afin d'en saisir le fort et le faible. »

Deux jours après, Mérimée fait une nouvelle lecture chez Cerclet.

« 10 avril 1825. Dimanche.

« Hier soir, il y a eu réunion chez Cerclet pour une nouvelle lecture des pièces de Mérimée. Ces ouvrages ont piqué la curiosité et soutenu l'attention par leur originalité et, il faut le dire, par la vérité d'observation qu'on y découvre. Cependant, comme je l'ai déjà dit, il y a du *laid* dans ces compositions, et hier j'ai été frappé de la sécheresse que l'extrême réalité donne à ces compositions.

1. Les passages entre crochets ont été cités inexactement par Tourneux. Cf. *ouvr. cité*, p. 4.

2. M. Tourneux ne parle pas de cette lecture (cf. *ouvr. cité*, p. 4).

« Tous ces messieurs, les auditeurs, qui sont romantiques n'ont pas voulu répondre à une question que je ne cessais de leur répéter : un auditoire ordinaire et composé de femmes, comment serait-il affecté par la représentation ou seulement la lecture d'une semblable pièce? Ils répondent toujours à cette objection que ces pièces ne sont pas faites pour le théâtre. Mais alors la grande difficulté n'est point résolue en faveur du romantisme, puisque ses apôtres prétendent qu'il faut avant tout plaire généralement en se rendant intelligible et agréable à tous. Or, je prétends que les pièces de Mérimée et celles de Rémusat, qui sont si amusantes pour un auditoire choisi, seraient offensantes pour un auditoire public, payant, et où se trouveraient rassemblées des personnes d'âges, de sexe et d'opinions différents.

« Au surplus il y a eu peu de discussion à la suite de cette lecture; tous ceux qui étaient là sont *enragés romantiques*, hommes de parti, voulant faire triompher leur opinion en dépit de la vérité. On va imprimer les pièces de Mérimée et je crains bien que cet essai ne tourne au détriment du genre, car le public goûtera certainement moins le mérite qui s'y trouve qu'il ne sera choqué de la hardiesse des opinions et de la liberté des peintures qu'on y a introduites. »

Le surlendemain, Delécluze écrit :

« 12 avril.

[« Dans la matinée, Mérimée est venu me voir et j'ai fait d'après lui le portrait de Clara Gazul, actrice espagnole, sous le nom de laquelle il veut publier son *Théâtre*. Cette petite supercherie a assez bien réussi, et à présent le personnage de Clara Gazul a pris une réalité que ren-

forcera une notice sur sa vie et la préface où l'on doit parler d'elle[1].]

« Le soir, chez ma sœur Sophie dont c'était le jour de naissance, nous avons eu avec Edward, Monod et Ugoni une conversation au sujet des pièces de Mérimée. On m'a demandé quel effet je pense que fera la publication de ces ouvrages. J'ai répondu que je m'attendais à ce que la *laideur*[2] qui y règne serait fort désagréable, malgré le talent de l'écrivain; que les femmes en particulier seraient fort choquées des peintures qu'on y trouve; que les journaux sérieux ne sauraient comment s'y prendre pour en parler sans blâme, et qu'en somme totale la peinture *du laid*, du vice et le mépris pour l'espèce humaine y était présentée avec une affectation et un cynisme qui devait repousser toutes les classes de lecteurs.

« Edward m'a répondu à ces objections que le siècle où nous vivions porte exclusivement à ne reproduire que de semblables peintures, et que tous les jeunes gens en ce moment ne sont frappés que *du laid*. Quelque bizarre que puisse paraître un tel aveu de la part d'un homme qui est jeune lui-même, il est cependant sincère, et je le consigne ici comme un fait curieux pour la connaissance de l'esprit humain, au même moment où tous les hommes

1. Ce passage a été publié dans la *Revue rétrospective*, janvier-juin 1889, t. X, p. 68, et par M. Tourneux, *ouvr. cité*, p. 4. Sur la lithographie faite par Delécluze, cf. Tourneux, *ibid.*, p. 4 et 5; G. Vicaire, *Manuel de l'amateur de livres du XIX[e] siècle*, Paris, A. Rouquette, in-8°, 1904, t. V, col. 701-702, qui reproduit les curieux renseignements donnés par Asselineau (*Bibliographie romantique*, Paris, Rouquette, in-8°, 1872, p. 21) et surtout par Clément de Ris (*Bulletin du Bibliophile*, année 1875, p. 576-577).

2. C'est Delécluze qui souligne le mot à différentes reprises.

en place ne pensent absolument qu'à l'argent et où les *hommes d'Etat jésuites*[1] veulent nous refouler dans la barbarie du moyen âge en renouvelant les lois sanguinaires contre le sacrilège, etc... »

Puis les lectures cessent, car le livre est sous presse, en avril et en mai, chez Sautelet. Le 21 mai 1825, le *Globe* publie, sous la rubrique *Variétés*, l'entrefilet suivant[2] :

« L'originalité est rare en ce temps, et surtout au théâtre, dont la censure et les règles académiques lui défendent l'entrée ; aussi bientôt ne verrons-nous plus de pièces hardies et neuves que dans les livres ; et les auteurs dramatiques seront réduits à renoncer aux honneurs de la représentation. On parle beaucoup dans les salons et dans le monde littéraire d'un recueil de comédies qui doit paraître la semaine prochaine, chez le libraire Sautelet[3], place de la Bourse, sous le titre de *Théâtre de Clara Gazul, comédienne espagnole ;* c'est, dit-on, l'ouvrage d'une actrice que bien peu de gens ont vue au théâtre de Madrid, et dont le traducteur inconnu pourrait bien être le véritable auteur.

1. Souligné par Delécluze, pourtant aussi modéré en politique qu'en littérature et en art.

2. Cf. le *Globe*, samedi 21 mai 1825, n° 110, p. 553. L'article est anonyme.

3. Sur Sautelet, Delécluze écrit un peu plus tard :

« Sautelet le libraire, l'un de mes amis, est un très drôle de corps. Depuis qu'il a ouvert son commerce, il se sert avec beaucorp d'adresse de ses amis, qui sont presque tous dans les lettres, pour achalander sa boutique et y faire vendre tout ce qui parait de nouveau, tout ce qui peut flatter le goût et les idées à la mode. C'est lui qui a publié le *Théâtre de Clara Gazul*, les pamphlets de Courier, etc... Il fait très bien son métier de libraire et de plus est répandu dans toutes les sociétés de Paris » (*Journal*, mercredi 12 avril 1826. Inédit).

« Les fragments que nous connaissons nous font vivement désirer de juger de l'ensemble; on cite surtout *Les Espagnols en Fionie :* c'est la peinture hardie d'un événement contemporain. Le libraire Sautelet ne pouvait mieux débuter que par cette publication, qui, nous l'espérons, dans l'intérêt de l'art et de la littérature dramatique, sera heureuse; nous en rendrons compte aussitôt qu'elle aura paru. »

Huit jours après cette annonce, à la veille même de la publication, Mérimée fait une nouvelle lecture à Valenton, et Delécluze écrit dans son *Journal :*

« 29 may 1825. Dimanche. Sacre de Charles X.
« Valenton

« Le soir on fait une lecture de deux pièces de Mérimée (Clara Gazul), *L'Amour africain* et la première partie d'*Inès Mendo*. La première, je l'ai bien vu, a été inintelligible pour ces dames. [L'esclavage des femmes, et l'amour violent que l'on ressent pour une esclave sont des choses que des Françaises comprennent rarement et qu'elles feindraient toujours de ne pas comprendre[1].]

« La première partie d'*Inès Mendo*, fille du bourreau de Monclar, l'amour vrai de cette jeune fille pour un jeune seigneur qui l'épouse malgré sa basse naissance, l'action de Mendo, le père, qui se coupe le poing pour ne plus être bourreau, tout cela a produit beaucoup d'effet sur nos dames. On a pleuré. Plus tard je parlerai de ces

1. Publié par M. Tourneux, *ouvr. cité*, p. 4; mais Tourneux défigure le texte en imprimant : « *ou* qu'elles *feindront*... ».

singulières productions dites dramatiques à cause de la forme qu'on leur a donnée, quoiqu'à vrai dire ce soient des romans dialogués.

« Pendant mon séjour à Valenton, Mérimée m'a envoyé la lithographie du dessin que j'ai fait de Clara Gazul, mais ce travail n'ayant pas réussi à l'impression, on n'a pas mis le portrait en tête du *Théâtre de Clara Gazul* que l'on vient de publier. Cette lithographie a été faite par Ary Scheffer, mais elle n'a pas réussi à l'impression[1]. »

Le livre paraît, sinon le jour même, en tout cas dans les derniers jours de mai, puisque le 1er juin Delécluze écrit :

« 1er juin 1825.

[« Peu d'instants après, s'approchant de Mérimée avec tous les dehors d'une affectation cérémonieuse et ironique, il (Cousin) a fait des éloges outrés des pièces du *Théâtre de Clara Gazul* au point que l'auteur (Mérimée) a cru qu'il voulait lui faire une mystification[2]. »]

Le 4 juin, la *Bibliographie de la France* annonce, sous le nº 3077 (année 1825, p. 372), que le livre vient de paraître.

Le lendemain Delécluze note dans son *Journal* :

5 juin 1825. Jour de Fête-Dieu.

« Comme je rentrais chez moi, j'ai trouvé Albert[3] à

1. Cf. Tourneux, *ouvr. cité*, p. 4 et 5.
2. Ce passage a été publié dans la *Revue rétrospective*, janvier-juin 1880, t. X, p. 160. — C'est chez Stapfer que la scène se passe.
3. Albert Stapfer.

ma porte. Il est monté. Nous avons parlé du mérite de Mérimée et des ridicules de Cousin. »

*
* *

Désormais le livre est abandonné à son destin. On verra, grâce aux comptes-rendus de la presse, comment il fut accueilli par le public[1]. Mais il n'est pas indifférent de suivre sa fortune dans les salons parisiens. Delécluze, qui s'est tant intéressé à l'élaboration de l'œuvre, nous donne de précieux témoignages sur les discussions que le livre suscite parmi les *gens du monde* et les *bas bleus*. Mérimée distribue son livre et, particulièrement, il le donne aux femmes[2]. Bientôt les langues vont bon train; voici Mérimée aux prises avec Mme Gay; Delécluze écrit :

« 25 juin 1825. Samedi.

« Mais je reviens à [Mme Gay sur laquelle Mérimée

1. Léonor Mérimée feint de n'être pas enchanté et blâme son fils avec orgueil (cf. M. Tourneux, *ouvr. cité*, p. 5).

2. Delécluze écrit dans son *Journal* :

« *12 juin, octave de la Fête-Dieu.*

[« Ampère, Mérimée et moi, nous avons été dîner ensemble aux *Frères-Provençaux*. De là, nous avons fait une promenade sur les boulevards. Ampère nous a quittés, et Mérimée et moi nous avons parlé longtemps des femmes, de la nature et de l'étendue de leur esprit, de l'abus qu'elles en font et du charme extraordinaire qu'offrent les personnes de ce sexe quand leur esprit n'a juste que le degré de culture qui le fait développer sans le dénaturer. Il y a longtemps que j'ai rencontré un homme avec lequel je m'entende aussi bien qu'avec Mérimée.

« Pendant la promenade, Mérimée a été porter un exemplaire du *Théâtre de Clara Gazul* chez Mlle Schiassetti dont, par parenthèse, il est, je crois, un peu féru. »] Ce passage a été publié dans la *Revue rétrospective*, janvier-juin 1889, t. X, p. 162-163.

m'a conté une bonne anecdote. Il y a trois ou quatre jours qu'il a assisté à une soirée semblable à celle qu'il y a eu chez L... Car Mnémosyne-Gay ne laisse pas refroidir les succès de sa Muse dernière née; après le récit de la jeune Delphine, Mérimée a été présenté à la mère et à la fille comme auteur du *Théâtre de Clara Gazul*. Lorsque l'échange des compliments mutuels eut été fait, Mme Gay a pris Mérimée à part et lui a dit : « Votre pièce des *Es-*
« *pagnols* est excellente! La mère qui corrompt et cherche « à tirer parti de la fille est d'une vérité parfaite. Ah! j'en « ai tant connues, a-t-elle ajouté, de ces femmes qui spé- « culent sur la beauté, la jeunesse et les talents de leurs « filles! C'est cela même, vous avez rendu la vérité trait « pour trait[1].] »

« C'est une dessalée commère que celle qui ose tenir un tel langage dans le moment même où elle fait le même métier! »

Quatre jours après cette entrevue, Delécluze rend visite à Mme Pomaret et engage avec elle une discussion à propos du livre de son ami. Aussi longue que soit cette discussion, je la publie dans son intégrité, car, en comparant le *Théâtre de Clara Gazul* à *Tartuffe*, elle embrasse le problème de la vérité au théâtre :

« Mercredi, 29 juin 1825.

« Après quelques sujets insignifiants que nous avions agités, je lui ai demandé si elle avait enfin lu le *Théâtre de Clara Gazul* qui lui a inspiré une si vive curiosité.

« Mme P. — Oui.

1. Ce passage a été publié dans la *Revue rétrospective*, janvier-juin 1889, t. X, p. 167.

« D. — Quel effet cet ouvrage a-t-il produit sur vous?

« Mme P. — Ah! Ah!... On a toujours de la peine à se déclarer de l'avis contraire à celui qu'ont émis les gens d'esprit... Cependant quand on a une haute opinion de leur caractère, dût-on perdre quelque chose du mérite qu'ils vous accordent, on veut au moins continuer avec eux d'être sincère.

« D. — Ainsi, Madame, le *Théâtre de Clara Gazul* ne vous a point fait plaisir?

« Mme P. — Aucun... Je dirai plus, la lecture m'en a été déplaisante.

« D. — Cela me paraît étrange... Me permettrez-vous de vous adresser quelques questions au sujet de ces pièces?

« Mme P. — Autant que vous voudrez.

« D. — Est-ce le défaut de talent ou la manière d'envisager les choses de ce monde qui vous choquent dans ces comédies?

« Mme P. — Je vais vous désoler, ou plutôt vous donner une faible idée de mon esprit, en vous faisant connaître le fond de ma pensée; mais, je vous le répète, mon grand mérite dans cette circonstance est d'avoir le courage d'être sincère. Certes, il y a de la hardiesse à moi à critiquer une production qui, je le sais, a reçu l'approbation de M. de Chateaubriand et de Mme la duchesse de Duras; mais c'est moins un jugement que je porte que mes impressions que je transmets, et je dois vous avouer que moi, ma fille et mon mari, nous avons tous été *impressionnés*[1] de la même manière par la lecture de *Clara*

1. Les mots en italiques sont soulignés par Delécluze.

Gazul. Je mets de côté ce qui peut blesser une âme religieuse. J'ai toujours eu la faculté de séparer le mérite d'un ouvrage des opinions qu'il expose; ainsi je passe par-dessus l'impiété du livre, comme cela m'est arrivé en lisant certains ouvrages de Voltaire. Mais ce qui m'a choquée dans *Clara Gazul* ce sont les idées fausses et communes; c'est l'ignorance complète du cœur humain qui se montre à chaque ligne; c'est le manque de développement dans les caractères et dans les intrigues et l'absence absolue de dialogue.

« D. — Que vous m'étonnez, madame!

« Mme P. — J'ai tort, je n'en doute pas. Quand je pense à toutes les personnes de mérite à qui cet ouvrage a plu, je suis bien forcée de condamner mon jugement, mais ce que je me permets de vous dire n'est que l'expression de ce que j'ai éprouvé; je vous le dis tout naturellement.

« D. — Comment? vous n'avez pas été frappée de la vérité des caractères de ces deux espionnes dans les *Espagnols en Fionie?* Que cette peinture vous ait blessée, je le conçois, mais enfin, vous, madame, vous devez sentir ce qu'il y a de vrai dans cette peinture?

« Mme P. — Tout cela est tellement commun et si bas que, si cette nature existe, je demanderais qui est-ce qui la connaît? Pourquoi vient-on nous faire des copies d'originaux que personne ne voit et que chacun évite? Nous demandons la peinture du monde et, pour mon compte, je vous avoue que je ne connais rien à celui-là.

« D. — Ah! ça! Entendons-nous, car il me semble que nous sommes sur le point de parler de deux choses fort différentes en croyant nous occuper de la même. Le mot *monde* dans la conversation a un sens illimité, chacun

l'augmente ou le diminue à sa fantaisie. Cela peut être fort commode pour les orateurs de salon, mais un écrivain, un poète comique, un observateur entend ordinairement par le monde toutes les espèces, toutes les classes d'hommes, depuis ceux qui possèdent le pouvoir et les richesses jusqu'aux malheureux qui sont le jouet du sort et des hommes. C'est dans cet ensemble où se trouvent confondus et modifiés à l'infini les vertus, la médiocrité et les vices, qu'ils vont chercher les marionnettes qu'ils veulent mettre en scène. C'est le tout réuni que le peintre de la nature appelle le monde et c'est là où il choisit, selon son goût ou d'après les données du drame qu'il compose, les éléments divers dont il prétend se servir. C'est là enfin ce qu'il appelle le monde.

« Les personnes de la société appellent *le monde* le jargon convenu, les bienséances numérotées comme la friperie d'un théâtre, et toutes ces habitudes, bonnes ou mauvaises, que l'on fait contracter aux gens depuis le couvent et le collège jusqu'à l'entrée dans les salons : mais, en bonne conscience, madame, je ne puis vous ranger au nombre des gens qui jugent des choses d'une manière si superficielle et, bien qu'il entre dans le mérite du poète comique d'opposer le naturel de l'homme à ses habitudes acquises, de faire ressortir la disproportion de sa taille avec l'habit qu'il a la fantaisie de porter, cependant ce qui fait surtout ressortir son talent est la vérité qu'il met dans la peinture de ce qui est vrai, positif, immuable. Quand il joint à ce fond indispensable la peinture des mœurs, des ridicules et des modes mêmes, cela n'en vaut que mieux, mais cette dernière qualité, quand elle est isolée, ne distingue ordinairement que les pro-

ductions éphémères. Or, sauf erreur de ma part, il me semble que la peinture du vrai de tous les temps, de l'homme considéré depuis le palais jusqu'à la chaumière se retrouve dans le *Théâtre de Clara Gazul.*

« Mme P. — Allons, j'ai tort...; mais, dites-moi, vous trouvez donc cet ouvrage parfait?

« D. — Non, certainement.

« Mme P. — Et quels sont les défauts qui vous blessent?

« D. — Par exemple les prêtres et plusieurs personnages corrompus qui sont mis en scène y tiennent un langage qui n'est point naturel. Les méchants et les hypocrites, loin de s'avouer mutuellement leurs défauts, ne se les disent pas à eux-mêmes. Le monologue, en ce cas, n'est pas même tolérable, et, dans son *Tartuffe*, Molière les a toujours évités...

« Mme P. — Mon Dieu! Je meurs d'envie de vous faire un aveu.

« D. — Faites, madame.

« Mme P. — Je vais certainement perdre beaucoup dans votre esprit, mais puisque j'ai osé vous dire que je n'aime point le *Théâtre de Clara Gazul*, que je ne le trouve surtout pas vrai, et que de tout ce qui choque le plus mon goût ce sont les vérités hardies quand elles sont communes (?), je vous avouerai que ce *Tartuffe* tant vanté, sur la vérité duquel tout le monde se récrie, ne me paraît pas vrai, à moi...

« D. — Comment, madame?...

« Mme P. — Je vous le répète, je condamne mon jugement; je dois avoir tort, puisque tant de gens de mérite, comme vous, pensent le contraire; mais enfin je juge d'après ce que je sens, d'après ce que j'ai vu et je ne puis

vous dissimuler que je n'ai jamais vu de Tartuffe, que je ne le sens ni [ne] le comprends. J'en dirai autant des Orgons : qui est-ce qui a vu des gens si crédules? Croyez-vous que jamais il se soit passé une scène semblable à celle où Tartuffe parle à la femme lorsque son mari est sous la table? Ce sont des exagérations, des charges comiques et de convention; je ne puis y reconnaître la nature. On s'est dit que cela est vrai une fois et on continue à le dire. Pour moi la comédie la plus excellente de Molière, parce qu'elle est la plus vraie, est le *Misanthrope*. Partout y règne un ton noble et décent; on n'y voit figurer aucun personnage bas, aucun de ces êtres dégradés de la nature humaine par leurs habitudes vicieuses... Oh! non, non... *Tartuffe* n'est pas vrai.

« D. — Permettez, madame; croyez-vous qu'il y ait des hommes qui battent leurs femmes?

« Mme P. — Oui, parmi le peuple.

« D. — Pardon; vous ne répondez pas précisément. Croyez-vous qu'il y ait des hommes *de la société* qui battent leurs femmes et leurs gens?

« Mme P. — Cela arrive sans doute, mais c'est si rare qu'une exception ne fait pas règle. D'ailleurs, quand ce malheur arrive, le respect que la société se doit à elle-même lui fait un devoir de cacher ses plaies, et je ne vois pas quel plaisir on peut prendre à rechercher des turpitudes assez rares quand on a d'ailleurs des tableaux plus agréables à offrir. C'est là où l'on reconnaît les gens de bon goût et bien élevés, c'est au choix qu'ils font dans les anecdotes qu'ils recueillent, à la manière décente avec laquelle ils les racontent. A vous dire la vérité, Molière, dans son *Tartuffe*, a tourné en ridicule tout ce que la so-

ciété a de plus respectable, ce qui en fait la base et le lien : la religion et la dignité conjugale.

« D. — Ah! vous allez bien loin, madame... D'ailleurs il me semble que les poètes comiques et satiriques sont comme les médecins qui doivent connaître tous les maux pour chercher à les guérir.

« Mme P. — Et quelle guérison croyez-vous que puisse opérer *Clara Gazul?* Ne pensez-vous pas que les horreurs que ses pièces nous mettent sous les yeux ne sont pas cent fois plus nuisibles que le but moral prétendu qu'on leur trouve ne peut faire de bien? A mon âge, cela dégoûte; quand on est jeune cela peut corrompre. Le théâtre doit être moral...

« D. — Oui, certainement, dans l'ensemble de ses effets; mais en disant qu'une telle pièce, indépendamment de son but moral, doit offrir des tableaux moraux, vous décidez là une grande question littéraire et peut-être affirmez-vous par là que dans un état de société tel que celui qui règne aujourd'hui en Europe la comédie doit être bannie de nos théâtres.

« Mme P. — Je ne dis pas cela.

« D. — C'est au moins la conclusion rigoureuse de vos observations[1]. Au surplus peut-être cette vérité est-elle plus près d'être généralement adoptée qu'on ne le croit; et ce besoin que l'on ressent de faire des pièces comme celles de *Clara Gazul*, c'est-à-dire destinées à être lues parce qu'elles ne peuvent être représentées, peut aider à faire découvrir la divergence du but de la véritable

1. Il saute aux yeux en effet que Mme Pomaret s'inspire de Rousseau.

comédie et du goût qui règne généralement aujourd'hui parmi ceux qui composent l'auditoire de nos théâtres.

« Mme P. — Certainement. Mais, à mesure que les bonnes manières et le bon goût se propagent, il est tout naturel que le public ne souffre plus à présent les grossièretés qui l'amusaient encore il y a cent ans et plus. C'est pour cela aussi que le théâtre de *Clara Gazul* me déplaît, parce qu'il tendrait, si on pouvait avouer qu'on l'a lu, à nous ramener toutes ces charges comiques et de convention dont je vous ai déjà parlé.

« D. — Tout cela me semble facile à éclaircir avec un fait. Du temps de Molière, lorsqu'on joua le *Tartuffe*, et plus tard encore, lorsqu'on représenta *Turcaret* et *Figaro*, les femmes n'allaient point au spectacle avant d'être mariées, et beaucoup, même après leur mariage, s'abstenaient de ce plaisir. Les enfants n'y paraissaient jamais. Or, vous concevez, madame, l'extrême différence qu'il y a entre un auditoire de 1725 et ceux de 1825. Il y a des convenances qu'on observe malgré soi, et, à mesure que nos théâtres ont été plus fréquentés par les jeunes femmes et les enfants, les auteurs ont senti la nécessité d'adoucir leurs tableaux, de choisir leurs pensées et de les gazer par le style. Il est résulté de là qu'au lieu de donner des peintures vraies qui, comme la nature, ont toujours quelque chose qui blesse notre amour-propre, on s'est efforcé de faire des tableaux moraux, de donner des exemples à suivre et de choisir dans le monde les actions les plus vertueuses ou, au moins, celles où les bienséances et les qualités conventionnelles en donnent le plus les apparences, afin que nos filles, nos sœurs et nos enfants puissent y assister.

« Mme P. — Je n'avais jamais pensé à la différence des auditoires que vous venez d'établir... En effet...

« D. — C'est à prendre ou à laisser. On veut ou on ne veut pas de comédie. Ceux à qui ce genre d'ouvrage plaît sourient aux essais de *Clara Gazul :* ceux que ses peintures choquent n'aiment pas la comédie, et, quand ils sont de bonne foi comme vous, madame, ils avouent que *Tartuffe* ne leur convient pas, parce qu'en effet *Tartuffe*, représenté devant un auditoire comme nos usages et nos mœurs le composent aujourd'hui, est un contresens révoltant. J'en dirai autant de *Georges Dandin*, des *Écoles des femmes* et *des maris*, de la *Femme juge et partie*, de *Turcaret* et enfin de *Figaro*. Les drames de sentiment de La Chaussée ont commencé cette révolution théâtrale qui paraît vous convenir. Depuis cet auteur le gros des écrivains comiques n'a pas cessé de dialoguer des romans plus ou moins farcis de morale. Ces beaux semblants de vertu et de philosophie ont fait illusion à la société qui a cru pouvoir aller au théâtre comme on va au sermon. Mais on a été pris au piège et, maintenant que l'habitude est prise, vous voulez que les auteurs et les comédiens soient des prédicateurs. Cela ne se peut. Ce sont des peintres et des peintres de la vérité toute crue.

« Mme P. — C'est cette vérité *toute crue* que je n'aime pas.

« D. — Alors vous n'aimez pas la comédie.

« Mme P. — Je vous assure que si, mais je veux qu'elle me représente la nature que j'aime, celle que je vois.

« D. — Mais *Clara Gazul* a mis en scène ce que vous voyez, mais ce que vous ne regardez peut-être pas assez attentivement.

« Mme P. — Allons, voilà que vous tombez vous-même dans les exagérations comiques! En bonne conscience, est-ce que vous connaissez des femmes comme les dames de Tourville et de Coulanges, ces deux espionnes des *Espagnols en Fionie?*

« D. — Et si je vous disais que vous en connaissez vous-même? qu'il n'y a pas plus de quinze jours vous avez vu une de ces créatures qui, comme Mme de Tourville, a fait métier de surveiller la conduite des honnêtes gens, et promène sa fille pour la faire valoir et la vendre au besoin?

« Mme P. — Allons, vous sortez de votre caractère : je ne vous connaissais pas pour un homme à paradoxes... (prenant du tabac)... Et quelle est donc cette dame de Tourville qui est de ma connaissance?...

« D. — Mme G.[1]...

« Mme P. — Mais c'est une femme tarée.

« D. — Qui prétend le contraire?

« Mme P. — On ne la supporte qu'à cause de la curiosité qu'inspire sa fille.

« D. — Enfin on la supporte, on la voit, on la reçoit même. Quand elle entre dans un salon, lui dit-on une parole, fait-on un geste qui indique le peu d'estime qu'on a pour elle? Cependant tout le monde sait que, du temps de l'Empereur, et peut-être depuis, elle a fait partie de la haute police; vous le savez aussi bien que qui que ce soit. Quant à sa conduite envers sa fille, je n'ai pas besoin d'entrer dans de longs détails à ce sujet. Vous savez comme moi que Mme G. n'a pas un sou vaillant, qu'elle

1. Mme Gay. Cf. plus haut l'entrevue de Mérimée et de Mme Gay (25 juin 1825).

vit en faisant des dettes, qu'elle jette de la poudre aux yeux des gens de la société, en affichant un luxe insolent, et en se cramponnant par ce moyen infaillible à une place dans la société qui ne lui appartient plus; qu'au moyen de tous ces prestiges, et aidée par le talent et, j'ose le croire, par la candeur de sa fille, elle fait jouer à cette pauvre Delphine un rôle qui la perdra aux yeux des honnêtes gens, si elle n'a pas une tournure d'esprit aussi heureuse que celui de madame sa mère, laquelle a joué à la fois le rôle d'une Muse et d'une courtisane; que vous dirai-je enfin? Cette femme, cette Mme G. ne *promène-t-elle* pas sa fille dans les salons de Paris pour tenter quelque richard qui...

« Mme P. — A propos, et le mariage du général Lagrange avec Mlle Delphine doit-il toujours se faire? Quelle folie pour un homme comme lui...!

« D. — Et vous ne croyez pas aux *Orgons*, madame! (riant)... On parle diversement de ce mariage. Mme G. le désire; rien de plus naturel : M. de Lagrange prétend qu'il se fera, ce qui se conçoit encore, mais on prétend que la jeune Muse ne veut plus en entendre parler. On donne comme certain qu'une jeune dame de la famille du général a donné à Delphine, sous couleur d'un conseil amical, l'avis sage de renoncer à cette union si elle ne veut pas éprouver toutes les humiliations dont on peut si facilement abreuver une jeune fille qui entre forcément dans une famille. Delphine a profité de l'avertissement et ne veut plus entendre parler du général. La mère est furieuse, comme vous pensez bien.

« Mme P. — Comment, vous croyez que Mme G... Dans le fait elle fait jouer un triste rôle à son enfant.

« D. — Vous voyez que nous avons déjà trouvé une bonne partie de la dame de Tourville mise en scène par *Clara Gazul.*

« Mme P. — Il est vrai, mais avouez au moins que les formes de Mme G. adoucissent un peu ce que son caractère peut avoir de répréhensible. Ses propos n'ont rien qui blesse et j'aurais voulu que dans la comédie des *Espagnols* le langage et les manières de ces femmes fissent illusion sur leurs véritables sentiments.

« D. — Oui, vous avez raison, la chose eût été plus vraie et le tour plus dramatique. Vous vous connaissez mieux en comédie que vous ne croyez, et je ne désespère pas de vous voir reconnaître un jour la vérité du caractère de Tartuffe, quand bien même il continuerait à blesser votre goût délicat. Le traducteur de *Clara Gazul*, à qui on a déjà fait cette objection sur la bassesse de ces deux femmes, en aurait peut-être modifié la laideur, si, avant de composer sa pièce, il eût eu avec Mme G. la conversation qu'il m'a rapportée l'autre jour.

« Mme P. — Que lui a-t-elle dit?

« D. — On était rassemblé chez Mme *** pour entendre Mlle Delphine réciter ses vers sur le sacre de Charles X. Mérimée était du nombre des auditeurs[1]. Après les chants de la jeune Muse, on eut l'idée de rapprocher Delphine et Mérimée comme les auteurs qu'un succès égal, quoique bien différent, couronnait également. Lorsqu'ils eurent échangé plusieurs bouffées de compliments, Mme G. prit Mérimée à part, et, dès qu'elle eut épuisé toutes les for-

1. C'est l'entrevue dont il a été question plus haut; on voit que Delécluze en tient le récit de Mérimée lui-même.

mules banales de la louange : « A peine si l'on peut « avouer qu'on a lu votre ouvrage, lui dit-elle, mais je ne « puis cependant vous cacher combien tout ce que vous « avez dit et peint est vrai. Ces deux femmes surtout, « Mmes de Tourville et de Coulanges, c'est la chose même ! « Ah ! j'en ai tant vu de ces femmes qui faisaient ce vil mé- « tier et qui ne craignaient pas de *promener leurs filles* pour « faire tomber les malheureux dans leurs lacs ! Bravo, « bravo, jeune homme ! C'est la vérité même. »

« Mme P. — Clara Gazul s'est amusée de vous. Elle veut refaire sa pièce et vous aura fait ce petit conte pour autoriser ses corrections.

« D. — Non, c'est la vérité même, et il suffit même de connaître le caractère et l'esprit de Mme G. pour que cette anecdote cesse de paraître invraisemblable. Remarquez qu'elle est bien loin de penser comme vous sur *Tartuffe*, car elle se modèle sur lui. Une autre femme que Mme G., une sotte, en se fâchant, aurait trahi l'humeur que pouvait lui donner une peinture qui semble faite d'après elle. Mais Mme G., qui connaît son monde, mais Mme G., qui a lu attentivement son *Tartuffe*, tient le même langage que lui en modifiant seulement ses exclamations d'après le goût du jour et la différence des personnages dramatiques. Ainsi au lieu de dire, comme Tartuffe :

> « Tout le monde me prend pour un homme de bien ;
> « Mais la vérité pure est que je ne vaux rien [1]. »

elle dit la même chose en d'autres termes et en employant un trope opposé :

« *Ah!* s'écrie-t-elle, en s'adressant à celui même qui

1. Acte III, scène VI.

l'a peinte, *j'en ai tant vu de ces femmes qui faisaient ce vil métier*, etc...!

« Remarquez bien, madame, que l'hypocrisie est, comme toutes les choses de ce monde, soumise à un perfectionnement graduel. La tartufferie religieuse n'est peut-être pas aussi profondément mise en œuvre que du temps de Louis XIV, mais enfin, relativement aux besoins du siècle où nous sommes, cette branche de [l']industrie intellectuelle est assez passablement cultivée. Que si vous vouliez prendre la peine de sonder la tartufferie à la mode, résultat immédiat des événements et des gens au milieu desquels nous vivons, vous verriez que Tartuffe, quoique affublé d'un costume différent de celui que lui a donné Molière, existe toujours parmi nous, ou qu'au moins il a laissé une race nombreuse.

« M[me] P. — Vous vous moquez de moi ; mais je vous laisse dire. Vous qui parlez toujours du *beau*, je n'aurais pas cru que vous eussiez tant de pénétration pour découvrir le *laid*.

« D. — Je défends moins mon goût que je ne plaide la cause des poètes comiques. On veut discuter leurs droits, je les défends.

« M[me] P. — Vous êtes plus mordant qu'eux encore en faisant leur apologie. Eux, en peignant des êtres sortis de leur imagination, laissent au moins quelques moyens de contester l'évidence de ce qu'ils avancent comme vrai ; mais vous, vous nommez, cela n'est pas bien.

« D. — Allons, faisons la paix, madame. Mais que voulez-vous? Vous me niez *Tartuffe*. Je veux vous prouver son existence. Comment le puis-je faire autrement qu'en citant des faits?

« Mme P. — Vous allez chercher vos exemples parmi des gens que les personnes comme il faut n'avouent pas.

« D. — Mais je n'ai jamais prétendu que Tartuffe fût un honnête homme. Il cherche à se faire passer pour tel, et c'est là le fin du métier. C'est précisément aussi ce que cherche à faire Mme G... Et vous conviendrez que, quoique l'un et l'autre ne soient pas fort estimables au fond, cependant, grâce à leur savoir faire, ils trouvent des *Orgons* et se soutiennent assez bien dans le monde devant ceux qui n'ont pas le courage de les démasquer.

« Mme P. — Autre exagération de votre part, encore. N'allez-vous pas me dire que les petits manèges de Mme G., que je suis loin d'approuver au moins, sont comparables aux menées de Tartuffe ?

« D. — Eh mais !.. Il y a variété dans l'espèce, et voilà tout.

« Mme P. — Je suis sûre d'ailleurs que vous ne me citeriez pas une seconde personne semblable à celle qui nous occupe.

« D. — Je vois bien, madame, pourquoi vous ne croyez pas aux Tartuffes : c'est que vous ne connaissez pas l'hypocrisie. Elle a tant d'intérêt à n'être point connue, qu'elle change incessamment de forme et prend toujours celle qui déguise le mieux sa nature. Sans parler de la tartufferie religieuse qui, toujours la même au fond, s'enveloppe chaque siècle, chaque année, chaque jour de la couleur à la mode qui lui donne accès partout, je porterai votre attention sur la tartufferie particulière de notre temps, sur ce *sentimentalisme* qui n'est que de l'égoïsme déguisé.

« Mme P. — Eh bien ? où en voulez-vous venir ?

« D. — A l'histoire de quelqu'un que vous connaissez encore, car je ne veux pas que vous puissiez m'accuser de choisir des exemples en l'air.

« Mme P. — Voyons donc cette belle histoire.

« D. — Tout le monde sait que M. S. était brave selon le monde, l'épée à la main, pour défendre le point d'honneur. Le duel qui l'a forcé de passer en Amérique en fait foi. Tous ceux qui ont connu cet homme s'accordent aussi à dire que, dans le cours ordinaire de la vie, il était bon, obligeant et charitable.

« Mme P. — Oui, cela est vrai. Il y a cependant un trait de lui qui ne lui fait point honneur. Condorcet, son ami intime, proscrit, mis hors de la loi, déguisé, mourant de faim et courant la campagne en 1793, a tout à coup l'idée d'aller chercher un asile chez son ami S. La porte lui est fermée et Condorcet meurt de faim dans un champ de blé. Je fais ici une part bien large à la faiblesse humaine, en accordant que, dans ces moments terribles, M. S., craignant plus encore pour sa famille que pour lui-même, n'a pas cru devoir recueillir son ami, qu'il n'aurait pu sauver, et qui aurait causé la perte de ses hôtes ; je ne le juge pas. Mais que doit-on penser de l'étrange apologie que Mme S. a imaginée pour excuser son mari ?

« Mme P. — Ah oui ! je sais. Elle prétend que, quand M. Suard a su l'état où était Condorcet, il a dit qu'il ne pourrait jamais souffrir la vue d'un tel spectacle.

« D. — Précisément. Et que sa sensibilité naturelle ne pourrait jamais lui donner la force de voir son ami Condorcet *proscrit, déguenillé et mourant de faim*. Si je m'y connais bien, voilà un trait plus forcé que tous ceux que

Molière a prêtés à Tartuffe, et notez qu'il ne manque pas encore d'*Orgons* pour s'écrier en parlant de M. S. : « Le « pauvre homme ! » Non, madame, la race de Tartuffe n'est point éteinte, et si vous doutiez encore de ce que j'affirme ici, vous n'auriez qu'à repasser dans votre mémoire le langage de tous ceux qui ont successivement gouverné les rênes de l'État depuis dix ans. Ils se sont servi de la religion comme d'un levier pour mettre en équilibre l'édifice politique qu'ils veulent élever. Comme Tartuffe au cinquième acte, ils sont tellement sûrs de leur affaire, ils la poussent avec tant d'impudence qu'ils ne craignent plus, en montrant encore les dehors religieux, d'avouer leur incrédulité réelle ; ils se sont établis parmi nous en faisant parade des sentiments les plus nobles, du désintéressement le plus complet ; et voilà que cette année où ils ont été investis loyalement, quoique fort injustement, de tous les genres de pouvoir, ils lèvent le masque, foulent au pied les lois dont ils se sont servi pour acquérir le pouvoir et n'en font usage que pour se donner une *indemnité* qui sera en partie payée par des gens qui ont autant souffert qu'eux[1]. Ces descendants de Tartuffe sont en grand nombre parmi nous : vous en connaissez plusieurs et il est inutile que je les nomme. Ces Tartuffes on les reçoit, que dis-je ? on les recherche, on les flatte, on les adule ! Le devoir du poète comique est de flétrir ces vices en les produisant sur la scène ; mais les Tartuffes de nos jours, plus puissants et plus adroits encore

1. Delécluze reprend ici ses attaques politiques contre les *hommes d'État jésuites* de 1825 (cf. le passage daté du 12 avril). Les excès du gouvernement de Charles X le rendent presque libéral, et il rejoint ses jeunes amis, Mérimée en particulier.

que leur grand-père, ont établi la *censure* et, par cet acte, ont assuré leur succès pour longtemps.

« Mme P. — Voilà qui devient tout à fait sérieux.

« D. — Pas plus que le *Tartuffe* de Molière, madame. La peste a succédé à la lèpre, voilà tout.

« Mme P. — Vous ne voyez pas le monde en beau, au moins. Je ne m'étonne plus de ce que vous défendez si chaudement les œuvres de votre chère Clara Gazul.

« D. — On n'est jamais très sensible au beau sans être vivement blessé par les impressions que fait le laid. Je suis en cela fort différent d'opinion avec les gens du monde qui se plaisent en général dans une atmosphère de médiocrité qui étouffe les sentiments d'admiration ou de haine. Je vous l'ai dit souvent, madame, il y a quelque chose d'un peu sauvage dans mon âme, qui fait que je ne m'arrange pas de ce qui n'a pas des qualités assez franches pour que je l'aime ou que je le haïsse.

« Mme P. — Votre colère m'amuse et, quoique je ne sois pas entièrement de votre avis, je regrette de ne pouvoir converser plus longtemps avec vous. Pardon si je vous renvoie : je vais retrouver B. qui est au lit. Je lui raconterai notre querelle, ce qui, j'en suis certain, lui donnera un grand regret de n'avoir pu y prendre part... »

Le lundi 4 juillet, Delécluze engage L... à lire le *Théâtre de Clara Gazul*. « Je suis curieux de savoir le jugement qu'elle en portera, si elle se prononce, dit-il. Nous avons beaucoup parlé de la comédie, traitant la question à peu près dans le même sens qu'elle l'est dans la conversation que j'ai rapportée plus haut... » Le 7 juillet il met Mérimée au courant de cette conversation. « Mérimée est venu me prendre pour aller hors de la

Barrière de l'Étoile voir le jardin d'un particulier qui cultive de beaux œillets. Avant de partir je lui ai lu la conversation, écrite dans ce livre, que j'ai eue avec M[me] P. au sujet du *Théâtre de Clara Gazul* et du *Tartuffe* de Molière. Cette scène de comédie toute faite lui a plu. » Mérimée, en belle humeur, conduit Delécluze chez un « soldat philosophe et fleuriste », amateur d'œillets qui rappelle singulièrement l'amateur de tulipes, et, au retour, il lui raconte le mariage tragi-comique du soldat, dont il admire le caractère « brusque et bouillant » : c'est un excellent type de comédie, et le jeune Mérimée n'a garde de l'oublier[1].

1. Ce soldat philosophe « n'a conservé de ces goûts des camps que la simplicité et la rudesse de la vie ordinaire. Il ne mange qu'une fois par jour et ne s'occupe le reste du temps que de la culture de ses fleurs ». Obligeamment il invite Mérimée et Delécluze à partager son unique repas. Ceux-ci refusent. « ... Par malheur j'ai parlé de la *grâce* qu'il mettait à son offre en motivant mon refus, dit Delécluze, et le mot de *grâce* a été relevé par l'homme cosaque qui m'a dit : « De la *grâce ?* Non : du bon « cœur! » Soit! je n'ai pu m'empêcher de remarquer à ce sujet combien la vanité humaine reste toujours la même de quelque voile que l'on cherche à la couvrir. Ce soldat philosophe et fleuriste met, je l'ai bien vu, de la coquetterie à être négligé dans ses vêtements et brusque dans ses discours... Il y a un fond de cette nature dans son caractère, mais il l'exploite, il l'exagère et c'est pour lui un maintien que la brusquerie, comme le ton mielleux et bienveillant en est un pour les gens du monde, qui ont d'ailleurs le caractère âpre et difficile... » Mérimée raconte l'histoire du mariage de Friez (c'est le nom du soldat) et il conclut. « Telle est... l'histoire tragique du mariage de l'homme aux œillets. C'est un de ces caractères brusques et bouillants qui renversent tous les obstacles quand il s'en présente, et qui retombent après dans les habitudes les plus douces. Je dois ajouter cependant qu'il a une disposition singulière à dominer tous ceux qui l'entourent » (*Inédit*).

Dès lors Delécluze ne s'occupera du *Théâtre de Clara Gazul* que pour le comparer aux autres essais dramatiques dont il entend la lecture[1]. Le 9 janvier 1826, il dîne chez Ampère avec Sautelet et Mérimée; avant le repas on lit « une comédie ou tragédie *romantique*... sans titre, sans division de scène et dont le sujet est la journée des Barricades à l'époque de la Ligue... De ma vie, avoue Delécluze, je n'ai rien entendu de plus platement

1. Les relations se resserrent entre les deux amis. Le 28 décembre 1825 ils discutent musique chez Gérard avec Delphine Gay, qui les éblouit (le passage a été publié dans la *Revue rétrospective*, janvier-juin 1889, t. X, p. 170). Le 1er janvier 1826 Mérimée rend ses civilités à Delécluze. « Je suis resté chez moi comme de coutume, écrit celui-ci. A trois heures et demie j'ai eu la visite de Beyle, de Marest, de Mérimée. » Le dimanche 8 janvier, il confie à son *Journal* l'agréable page que voici : « On s'est réuni chez moi, comme de coutume, à la fin de la matinée. Après la causerie, Mérimée, Sautelet, Ampère et moi nous avons été dîner aux *Frères-Provençaux*. Quoique nous ayons été assez sobres, nous avons trouvé moyen de rester jusqu'à neuf heures du soir à table. La conversation était fort agréablement établie; on a jasé fort longuement; nous nous sommes beaucoup amusés, et cependant il me serait impossible de rapporter ce que nous avons dit. Je me souviens seulement des taquineries que nous avons faites à Mérimée au sujet d'une jeune Anglaise dont il a été fort épris, mariée dernièrement, et qui lui laisse dans la mémoire des souvenirs qui le rendent jaloux. On a parlé des femmes, de leurs cheveux, de l'attrait que cet ornement naturel a pour les amants et de toutes les folies que cela fait faire. Chacun dit son mot; j'ai dit le mien. Nous avons sablé du champagne et, s'il ne nous a pas réellement donné de l'esprit, il a considérablement augmenté l'indulgence que nous avions les uns pour les autres, car nous nous sommes retirés très satisfaits de ce que nous nous étions dit. » — J'ignore le nom de cette Anglaise; mais elle fut, on le voit, une des premières « amours » de Mérimée. Est-ce miss W..., à laquelle Mérimée fait allusion dans la lettre adressée à Lingay le 21 septembre 1823 ?

ennuyeux. Cette manière de noyer un fait historique dans un océan de détails insignifiants est, dans son genre, aussi ennuyeuse que la manière d'éparpiller des mots dans un alexandrin vide d'idées[1]. La manière de Shakespeare, comme celle de Racine, ne sont ni bonnes ni mauvaises en elles-mêmes; c'est le talent de l'auteur qui la fait valoir, et il y a longtemps que l'on a observé que la *Phèdre* de Pradon est mieux conçue que celle de Racine; mais, comme disait Courier, dans les lettres, dans les arts, le goût est tout. C'est ce qui fait faire, c'est ce qui soutient les bons ouvrages. L'ennui et l'impatience nous ont empêché de continuer la lecture de la pièce. Je tairai le nom de l'auteur[2]. » Ainsi Vitet ne trouve pas grâce devant ses juges. — Le 4 mars, Charles Rémusat lit chez Delécluze un « drame », *la Féodalité*. « J'ai été continuellement *amusé*, écrit Delécluze le 6 mars, mon esprit a toujours été *occupé*, mais rien ne m'a touché le cœur, rien ne m'a laissé d'impression profonde et durable[3]. » Et le même reproche revient toujours sous sa plume. « En France, on fait des pièces de *théâtre*, qui ne sont bonnes que pour la *lecture*[4]. » Il ajoute pour corroborer

1. On est surpris de voir avec quelle sévérité injuste Delécluze parle des admirables scènes historiques de Vitet.

2. On peut voir comment Delécluze a resserré ce passage dans les *Souvenirs de soixante années*, Paris, M. Lévy, in-12, 1862, p. 319.

3. Ici encore le *Journal* est resserré dans les *Souvenirs de soixante années*, p. 271; Delécluze emploie d'ailleurs les mêmes termes.

4. Il reconnait que « c'est le cas de plusieurs pièces de Shakespeare et d'une bonne partie de celles composées par Schiller et Gœthe ». Mais il fait remarquer que, s'il condamne les drames *à lire*, ce n'est pas comme ouvrages littéraires (leurs mérites sont grands), c'est comme ouvrages *dramatiques*.

sa thèse : « Le *Théâtre de Clara Gazul* prouve encore qu'un faiseur de comédies qui ne travaille pas précisément pour la représentation fait un *livre*, et non pas *des pièces de théâtre.* » Pourtant il le juge supérieur, non seulement aux *Barricades* de Vitet, mais à la *Féodalité* de Rémusat, parce que le jeune Mérimée possède l'art « de faire oublier son mérite personnel ». « Considéré sous ce point de vue, *Clara Gazul* me paraît avoir un talent bien plus dramatique que Rémusat. Il y a dans ce dernier plus d'art pour rassembler les personnages et pour tirer parti de la situation où ils se trouvent. Dans *Clara Gazul* il y a plus de connaissance du cœur humain et le sujet traité est toujours mieux dessiné, plus approfondi. Mérimée, s'il se mettait sérieusement à travailler *pour le théâtre*, deviendrait, je crois, un auteur dramatique ; Rémusat aura toujours trop d'esprit pour dire simplement les choses qui doivent être *éteintes* sur le théâtre, afin de faire ressortir ce qu'il est indispensable de faire briller. Mérimée appuie sur le principal. Rémusat appuie sur tout ; il est comme un musicien dont l'exécution est brillante et qui ne fait sentir ni les *piano* ni les *forte.* » Le 12 avril, on retrouve Delécluze et Mérimée chez Théodore Leclercq qui lit ses *Proverbes*[1]. Mais il n'est plus question du *Théâtre de Clara Gazul* et, désormais, il n'en sera plus question[2].

1. Cf. *Souvenirs de soixante années*, p. 274-275.

2. Le 17 octobre 1827, Delécluze note dans son *Journal* : « ... Je suis arrivé ici (à Fontenay-aux-Roses) à onze heures du matin, revenant de Paris où j'ai dîné hier chez Mérimée avec M. Vulliamy. » Puis il n'est plus question de Mérimée.

*
* *

Le livre suit sa destinée qui est, semble-t-il, modeste. On ne peut parler ni d'échec ni de triomphe; seuls les « initiés » qui fréquentent les salons et les critiques des revues lisent, commentent, discutent le *Théâtre de Clara Gazul*. En 1826 l'édition originale n'est pas épuisée et Sautelet cherche ingénieusement à vendre les derniers exemplaires en leur donnant un titre de relais. Pourtant Mérimée se pique au jeu, et ni la *Guzla*, qui paraît en août 1827, ni la *Jacquerie*, qu'il publie en juin 1828, ni les premières nouvelles, qui s'échelonnent en 1829, ne le détournent de l'Espagne. Il songe à prolonger une mystification qui, somme toute, a réussi. Quatre ans après la première édition, la *Revue de Paris* publie le *Carrosse du Saint-Sacrement*, en juin 1829, et l'*Occasion*, en novembre 1829.

Il est aisé de se rendre compte, par l'étude des origines, que ces deux pièces, qui grossiront, en 1830, la seconde édition du livre, sont, elles aussi, une imitation plus ou moins fantaisiste du théâtre espagnol. Toutefois une remarque s'impose : Mérimée change le décor et transporte son lecteur, non plus en Espagne, mais dans les colonies espagnoles du Nouveau-Monde. Voici le Pérou, voici l'île de Cuba; l'action du *Carrosse du Saint-Sacrement* se déroule à Lima, celle de l'*Occasion* à la Havane. Peut-on découvrir à cet élargissement de la scène des causes précises? A dire vrai, nous n'avons pas, sur l'élaboration de ces deux pièces, des renseignements aussi détaillés que sur l'élaboration des cinq premières. Le *Journal* de Delécluze est muet à leur sujet, et nulle

part on ne trouve la trace d'une lecture ou d'une indiscrétion. Il semble que Mérimée ait travaillé, cette fois-ci, à l'écart des salons et des coteries littéraires. Toutefois, entre 1825 et 1829, un homme a exercé sur lui une influence que je me borne à signaler, que d'autres, mieux renseignés, préciseront. De bonne heure, la famille de Mérimée fut liée avec le docteur François-Désiré Roulin; une jolie lettre de Mme Mérimée, antérieure sans doute à 1832, représente M. Roulin comme « un des meilleurs amis de son fils », et son propre médecin[1]. Né à Rennes le 1er août 1797, Roulin étudie la médecine à Paris, où il suit les cours de Magendie et de Cuvier. Reçu docteur en 1820, il part en 1821 pour occuper une chaire de physiologie dans la nouvelle république de Colombie. Mais la vie lui est difficile; mal payé, il quitte sa chaire, se livre à des travaux de topographie, voyage pendant sept ans dans les différentes parties de l'Amérique méridionale. En 1827, il revient en France « avec une ample moisson d'observations sur la géographie et l'histoire naturelle des contrées qu'il a parcourues[2] ». Immédiatement il publie dans différentes revues, en particulier dans la *Revue des Deux Mondes*, parfois sous un

1. Je dois ces renseignements à l'extrême obligeance de Mme Marguerite Combes, qui possède la lettre en question de Mme Mérimée, et qui prépare un ouvrage sur Roulin; je lui adresse ici mes remerciements les plus vifs. — Je dois également des remerciements à M. le docteur Maurice Genty, dont l'aimable érudition m'a été d'un grand secours.

2. E. Beaugrand, article sur Roulin dans le *Dictionnaire encyclopédique des sciences médiévales*, t. V, 3e série, 1877. Cf. également : *Journal intime* de Antoine Fontaney publié par M. R. Jasinski (Paris, « Les Presses Françaises », in-12, 1925, p. 113, note 2).

nom d'emprunt, des chroniques pittoresques où il utilise les connaissances qu'il a acquises pendant son long séjour en Amérique.

Il est probable que, dès son retour en France, Roulin retrouve la famille de Mérimée et se lie intimement avec l'auteur du *Théâtre de Clara Gazul*. Le *Journal intime* de Fontaney nous montre Roulin accompagnant Mérimée à l'Arsenal en 1831, et chez le baron Gérard en 1831 et en 1832[1]. Bien entendu, la conversation porte souvent sur l'Amérique où Roulin a l'intention de retourner. « Causé longtemps avec Roulin de l'Amérique et des visites que nous y ferions à travers les Cordillères[2] », note Fontaney le 1er février 1832. Quel prestige l'aimable et docte voyageur ne doit-il pas avoir dans cette petite société romantique, éprise d'exotisme, où il coudoie Taylor, Nodier, V. Hugo, Mme Ancelot, Delphine Gay, J.-J. Ampère, etc...! Ne se pourrait-il pas que, entre 1827 et 1829, Roulin, qui est le docteur de la famille, ait initié Mérimée aux mœurs de l'Amérique du Sud? J'ignore si Mérimée lui doit le *Carrosse du Saint-Sacrement* et l'*Occasion*. Mais, à défaut du sujet, ne lui doit-il pas des détails pittoresques sur les colonies espagnoles et sur leurs habitants, ne lui doit-il pas, comme on disait alors, « la couleur locale »? Mérimée lit beaucoup, et les deux nouvelles pièces, qui ne sont pas de pures fantaisies, reposent sur des documents écrits. Je persiste néanmoins à croire

1. Cf. Fontaney, *ouvr. cité*, p. 9, 65, 79, 102, 113, 117, 145 et 185.

2. Cf. Fontaney, p. 113. Roulin reparaîtra dans la Correspondance de Mérimée (cf. *Lettre à Lenormant*, Dijon, 12 août [1843], dans Chambon, *Notes sur Prosper Mérimée*, p. 183, et *Revue de Paris*, 15 novembre 1895, p. 436).

que Mérimée ne s'est pas transformé en érudit, et que, homme des salons et de la bonne compagnie, il doit à ses amis autant qu'aux livres. En tout cas la coïncidence entre le retour de Roulin en France et la préparation des deux pièces qui empruntent leur décor à l'Amérique espagnole mérite d'être soulignée[1]. Roulin paraît avoir joué, entre 1827 et 1829, le même rôle auprès de Mérimée que Lingay entre 1822 et 1825.

* * *

Telle est l'histoire du *Théâtre de Clara Gazul*, que l'édition de 1830 consacre dans son intégrité. Les éditions se succèdent, nombreuses, au XIXe siècle, et le succès s'affirme. La renommée du livre tient, je crois, à cet heureux mélange d'érudition discrète et de fantaisie narquoise où excella toujours Mérimée. Il convient, pour terminer, de marquer les limites de cette érudition et de cette fantaisie. L'érudition, il suffit d'un coup d'œil jeté sur les *Notes et Éclaircissements* pour en saisir l'importance, la nature et la portée. Je précise seulement que sa nature n'est pas tout à fait celle qu'on lui prête. Il est aisé de dire — et de prouver — que Mérimée imite le théâtre espagnol. Il serait faux de borner là son imitation. Mérimée prend de toutes mains, et voici, semble-t-il, les résultats auxquels une étude attentive peut conduire. Dans les sept pièces qui composent le *Théâtre de*

1. Ainsi pourront être complétées les pages que j'ai consacrées à ces deux pièces dans la *Jeunesse de Prosper Mérimée*; j'ignorais, il y a deux ans, le rôle joué par Roulin auprès de Mérimée.

Clara Gazul, Mérimée utilise les œuvres des poètes dramatiques espagnols, depuis Guillen de Castro et Tirso de Molina jusqu'à Ramon de la Cruz et Moratin, celles des romanciers espagnols comme Cervantès, dont le *Don Quichotte* lui fournit le thème de *Inès Mendo*, des poètes espagnols comme Ercilla, des historiens, des voyageurs, des auteurs de mémoires espagnols, dont, au reste, il donne parfois des références douteuses. Il connaît assez bien le *Romancero général*, certaines pièces de Lope de Vega, de Calderon, d'Alarcon, de Moratin..., et, sans étaler une érudition de fraîche date, il la souligne dans ses *Notes*. Mais sa curiosité ne se limite pas aux écrivains espagnols. Par exemple, les *Espagnols en Danemark* doivent plus à la *Biographie nouvelle des Contemporains* et surtout à la *Collection des Mémoires relatifs aux révolutions d'Espagne* d'Alphonse de Beauchamp qu'à Lope de Vega ou à Calderon. *Une Femme est un diable* s'inspire plus de Montesquieu, de Voltaire, de Lewis et de V. Hugo que du théâtre espagnol. L'*Amour africain* est une mosaïque où entrent les œuvres les plus diverses, depuis les livres d'Otter, d'Arvieux, de Mayeux... jusqu'aux lettres de lady Montague, aux poèmes de Byron et aux *Lettres persanes*. Si, pour le fond, les deux parties de *Inès Mendo* sont directement inspirées de *Don Quichotte*, il est facile d'y retrouver un thème cher au XVIIIe siècle et des détails empruntés aux romans de chevalerie, à Lesage, à Népomucène Lemercier, aux *Réminiscences de l'Espagne par le Petit diable boiteux*. Ce *Petit diable boiteux*, Mérimée le met largement à contribution dans le *Ciel et l'Enfer*. L'*Occasion* contient des réminiscences de Calderon, d'Ercilla, de Moratin, de Ramon de la Cruz; elle en contient

également de nos écrivains du XVIII[e] siècle. Enfin, il se peut que, pour écrire le *Carrosse du Saint-Sacrement*, Mérimée ait utilisé quelque histoire du Pérou, et les pièces de Calderon, et les nouvelles de Cervantès à nouveau; mais il imite surtout deux écrivains français, deux grands maîtres, Molière et Lesage. L'étude des textes prouve ainsi que Mérimée, frais émoulu du collège, est hanté par l'exemple de ceux qui, à la scène ou dans un roman, surent créer des types et faire vivre des personnages; on découvre chez lui beaucoup plus de souvenirs classiques que de réminiscences espagnoles : le *Misanthrope*, l'*Avare*, *Tartuffe*, le *Bourgeois gentilhomme* et *Gil Blas* ont été ses premiers modèles.

Que conclure? D'abord Mérimée, dans le *Théâtre de Clara Gazul*, imite aussi volontiers les écrivains français ou les écrivains anglais que les écrivains espagnols : à l'heure où le romantisme revendique si généreusement, et si étourdiment, les modèles étrangers, c'est là sa marque et son élégance. Ensuite, il se plaît aux contrastes les plus inattendus, aux sociétés les plus étranges : Lewis, chez lui, voisine avec Alarcon, Ali-bey avec Sepulveda. On s'étonne, parfois on s'inquiète : tant d'érudition est-elle de bonne source? telle référence est-elle exacte? telle note n'est-elle pas fausse à dessein? Un peu de méfiance naît à la longue et avertit le chercheur trop patient qu'il convient de ne pas tout prendre au sérieux, de ne pas vouloir élucider, coûte que coûte, un texte où la fantaisie se mêle agréablement à la réalité. Le grand mérite du *Théâtre de Clara Gazul* est de nous montrer comment, en 1825, procèdent les jeunes romantiques : l'érudition, dont ils aiment à se parer, ne les gêne pas

trop, et là où elle leur fait défaut, ils inventent. Ainsi Mérimée rejoint Musset, Hugo, Théophile Gautier...

« Je ne conteste pas le plaisir qu'une mystification peut procurer à son auteur, écrira-t-il en 1835; mais la première condition pour qu'elle soit bonne, complète, c'est qu'elle ne lui coûte pas trop de peine[1]. » Croyons donc que le *Théâtre de Clara Gazul* n'a pas coûté trop de peine à son auteur.

Pierre TRAHARD.

1. *Notes d'un Voyage dans le midi de la France*. Paris, Fournier, in-8°, 1835, p. 454.

PREMIERS ESSAIS

1823

Le roman esquissé par Mérimée avec le marquis de Varennes et le drame esquissé par lui avec Stendhal sont restés à l'état d'ébauches et n'ont jamais été publiés. (Voir les *Éclaircissements.*)

1824

CROMWELL

Le manuscrit de Cromwell *est perdu.* (Voir les *Éclaircissements.*)

LA BATAILLE

(29 avril 1824)

I

La Bataille.

Au commencement de la guerre entre les États-Unis et l'Angleterre, en 1812, il y avait dans l'armée du général Wayne un jeune capitaine de milice, nommé Auguste Seymour. Il était grand, bien fait, plein de sentiments chevaleresques. Passionné pour la liberté, il s'était mis en tête de servir sa cause autrement que par son épée, et, à cet effet, il avait fait une tragédie de *Guillaume Tell* et un poème épique intitulé *Washington*. Comme on n'a jamais pu trouver de fragments de ce dernier ouvrage dans les papiers d'Auguste Seymour, nous nous abstiendrons d'en parler. Quant à sa tragédie, on peut aisément se figurer l'ouvrage d'un homme de vingt ans qui n'avait jamais vu d'autre pays que le sien et qui n'avait que des notions fort inexactes sur la Suisse et son libérateur. Beaucoup d'enflure, des tirades à perte de vue sur la liberté, force imprécations contre les tyrans et surtout beaucoup de vers sententieux et républicains, voilà ce qu'on y trouvait. De même que Alonzo de Ercilla, Seymour écrivait au milieu

des camps, et se persuadait avec toute la bonhomie de son âge que ses chants allaient être ceux de Tyrtée pour les Américains, et que son épée allait être plus terrible aux Anglais que celle de la fameuse pucelle de France. Le directeur du théâtre de ... avait cependant refusé sa pièce. Seymour l'avait corrigée et l'ayant de nouveau présentée, il attendait son arrêt quand un événement vint hâter sa réception.

Le colonel de Seymour était un riche marchand de sucre, lequel, doué de beaucoup de prudence, se tenait autant que possible hors de la portée du canon. Certain jour, cependant, il fallut obéir à un ordre positif du général et marcher contre une batterie. Il donna en soupirant l'ordre d'avancer quand, les sangles de son cheval s'étant malheureusement trouvées trop lâches, il mit pied à terre et fut un quart d'heure à les resserrer pendant que la colonne des miliciens marchait sous la conduite du major. A vingt pas de la batterie, les Anglais firent une furieuse décharge qui abattit le premier rang des Américains. Le major fut tué, une partie des miliciens se débanda. Un vieux sergent, se jetant presque seul sur les Anglais, ranima les autres. Seymour saisit un drapeau et s'élança aux côtés du brave sergent. L'impulsion une fois donnée, la batterie est inondée de miliciens et les canonniers ennemis sont tués sur leurs pièces. Dans la mêlée, Seymour fut renversé sur un canon, le bras percé

d'une balle et la tête à moitié cassée d'un coup d'écouvillon.

II

La première représentation.

Il y avait quelque temps que les armées américaines n'avaient eu de succès. La prise de cette batterie fut trompettée dans tous les journaux des États-Unis, et la gloire de Seymour s'accrut de toute la honte dont fut couvert le pauvre colonel pour avoir pensé trop tard à sangler son cheval. Et comme dans tous les pays du monde, même les moins aristocrates, on aime mieux admirer un jeune et bel officier qu'un laid et vieux sergent, le pauvre diable qui s'était jeté le premier dans la batterie fut entièrement oublié.

Le directeur du théâtre, homme sensé, pensant avec raison qu'un jeune homme qui prend les batteries fait nécessairement de bonnes tragédies, s'empressa de mettre sa pièce en répétitions en la faisant annoncer sous mains comme l'ouvrage du jeune héros. Le jeune héros cependant était dans son lit, la tête entortillée de bandages, et lisant, pour se désennuyer, le *Guillaume Tell* de Schiller. Tout poète qu'il était, il avait du goût et moins de vanité qu'il n'est ordinaire.

Il compara son ouvrage avec celui de Schiller et

fut tenté, comme Platon, de jeter ses vers au feu. Il écrivit pour retirer sa pièce, mais il était trop tard; elle venait d'être jouée.

La salle encombrée de spectateurs pensa s'écrouler au bruit des applaudissements quand le nom du jeune officier fut proclamé par l'acteur chargé du rôle de Guillaume Tell. Chaque spectateur s'était imaginé retrouver Washington dans Guillaume Tell; la moindre allusion avait été saisie. Jamais succès ne fut plus brillant. Bien qu'un peu honteux de se voir applaudir pour ce qu'il regardait comme un détestable ouvrage, Seymour sentit à cette nouvelle une joie vive qui hâta sa convalescence. Je me souviens qu'un article du *National Interviewer* commençait ainsi : « La Colombie pouvait montrer au monde un grand guerrier, un grand politique, un grand philosophe. Il lui manquait un poète..., mais enfin elle vient de le trouver. Pleure, Angleterre, Seymour a détrôné ton Shakespeare. »

Seymour ne pouvait paraître dans une rue avec son écharpe sans qu'un murmure d'admiration ne s'élevât autour de lui. Une tête moins ébranlée que la sienne n'aurait pu tenir à si rude épreuve.

III

Le mariage.

Un jour que Seymour entrait dans un salon, au milieu de deux rangées de dames qui se haussaient pour le mieux voir, il remarqua dans un coin de la

salle une jeune personne qui, seule, ne s'était pas levée et qui même n'avait pas détourné les yeux. Plus piqué de ce dédain que satisfait de l'attention de toutes les autres dames, Seymour alla s'asseoir auprès de la belle inconnue et s'efforça de lui donner une bonne opinion de son esprit et de sa modestie en tâchant de détourner la conversation qu'à son arrivée on avait mise sur l'incomparable *Guillaume Tell*. Il parla des acteurs et leur donna, comme cela se pratique, les plus grands éloges. « Que dites-vous de W...? demanda-t-il à sa voisine. — Mon ami, répondit-elle, je n'ai pas vu la pièce et je ne vais pas au spectacle ». A cette réponse, il reconnut une quakeresse, et il résolut de triompher de son indifférence apparente en la rendant folle de lui. Il ne s'occupa que d'elle, ne parla qu'à elle, et, bien qu'il fût assez difficile de faire causer miss Rebecca Griffith, il eut la joie d'entendre dire que jamais elle n'avait tant parlé à personne.

A quelques jours de là, il fut présenté dans la maison de la demoiselle et au bout d'un mois il était devenu son admirateur avoué.

Seymour, qui n'avait d'abord eu que l'intention de triompher de son indifférence, était très sérieusement épris. Un soir qu'il se promenait avec sa belle sur les bords de la Delaware, il fit sa déclaration dans les formes, et la pressa fort de lui dire si elle lui était agréable. Miss, sans balancer, lui avoua qu'elle l'aimait plus que son frère, « mais, ajouta-

t-elle, jamais je ne serai la femme d'un homme qui fait métier de tuer ses semblables ».

A ces mots, Seymour jeta son épée dans la rivière et jura à la belle Rebecca qu'il se bornerait à faire des vœux pour le bien de son pays. Les deux amants tombèrent dans les bras l'un de l'autre, et le lendemain miss Griffith était devenue Mrs Seymour et M. Seymour avait envoyé sa démission au Congrès.

Avril 29, 1824.

ART DRAMATIQUE EN ESPAGNE[1]

(Novembre 1824)

ESPAGNE

Art dramatique en Espagne

L'acteur Mayquez.

[*Le Globe*, Paris, samedi 13 novembre 1824, n° 29, p. 122.]

Avant Mayquez, l'acteur espagnol, étranger aux idées les plus communes de son art, ne faisait que copier servilement ce qu'il avait vu faire à ses devanciers, croyant de bonne foi qu'il ne s'agissait que de savoir son rôle et de le débiter sur la scène avec le plus de bruit possible. En remplissant ces deux conditions, il pouvait compter avec certitude sur les applaudissements du parterre. Les décorations et les costumes n'étaient pas moins négligés.

Dans une pièce intitulée *le Précepteur d'Alexandre* l'acteur Robles jouait le rôle d'Aristote, en habit brodé, en robe de soie, avec une perruque bien poudrée, une épée et une canne à poignée d'or. Cependant Robles était le Roscius du théâtre espagnol il y a trente ans, quoiqu'il n'ouvrît la bouche qu'après

1. Cf. *Éclaircissements.*

avoir toussé cinq ou six fois, ou craché, ou joué avec son mouchoir, ou ses gants, ou sa canne qu'il faisait passer de sa main gauche à sa main droite. On peut juger après cela si le nouveau genre de compositions dramatiques était du goût des acteurs. Aussi Moratin avait-il bien de la peine d'abord à faire recevoir ses comédies, ensuite à obtenir qu'on mît dans les répétitions le soin nécessaire pour en assurer le succès. D'autres écrivains moins connus ou moins adroits étaient sûrs d'avoir à souffrir des intrigues ou du mauvais jeu des acteurs.

Cependant, au commencement du XIXe siècle, les plaintes des hommes éclairés et les plaisanteries des étrangers décidèrent le gouvernement espagnol à établir une espèce de tribunal dramatique (*junta censoria*), composé d'hommes de lettres connus, entre autres Moratin et Estala. Une école de déclamation, semblable à celle de Paris, fut fondée et placée sous la direction de M. Castellanos, ancien acteur d'une grande expérience, qui avait beaucoup voyagé en France et en Angleterre, pour examiner les progrès comparatifs du débit dramatique. Mais malheureusement il lui manquait la première qualité d'un professeur, celle de communiquer l'instruction. De plus, la *junta censoria* se mit à faire des règlements impraticables, et à susciter de nouveaux embarras aux jeunes auteurs. Ainsi, deux institutions qui pouvaient avoir une influence décisive sur le théâtre espagnol restèrent sans effets, et la der-

nière serait peut-être demeurée longtemps dans le même état, si Mayquez n'avait eu l'heureuse idée de quitter ses compatriotes pour venir passer quelques mois à Paris.

Mayquez était fils d'un acteur médiocre, et suivit de bonne heure la même profession. Il savait à peine lire à vingt ans et ne savait pas écrire à trente. Il n'avait jamais eu l'occasion d'acquérir ce vernis extérieur que donne l'usage du monde. L'art n'avait rien fait pour lui, mais la nature fit plus que l'en dédommager ; elle lui donna tous les avantages physiques et moraux : une figure élégante, une tête tournée à la grecque, de beaux yeux noirs pleins d'expression, une voix sonore et flexible, des gestes toujours en harmonie avec la pensée, un port noble, des attitudes académiques, une sensibilité exquise, une conception vive et un bon sens naturel qui le servait toujours bien dans les situations délicates et neuves. Toutes ces qualités en ont fait un des hommes les plus extraordinaires que la péninsule ait produits depuis longtemps. Il ne lui manquait que d'être né dans un pays qui sût mieux apprécier ses talents et en mieux profiter.

Mayquez ne pouvait qu'être révolté du système vicieux de déclamation auquel l'ignorance et la mode avaient donné de la vogue. Il vint à Madrid, où, sans d'autre secours que sa force de conception et d'observation, il osa parler sur la scène comme on parle dans la conversation familière; mais

l'exemple d'un seul individu, sans influence sur le public comme sur les gens de sa profession, ne fit qu'offenser les partisans de l'ancienne routine. On l'accusait de froideur et de négligence, on le sifflait quand il voulait parler. Mayquez n'en persista pas moins, durant trois ans, dans son système. Enfin, voyant qu'il ne parviendrait jamais à vaincre l'aveugle obstination du public, à moins qu'il ne s'appuyât de quelque autorité imposante, il vendit tout ce qu'il avait pour payer les frais d'un voyage à Paris, et partit en disant qu'il allait apprendre du célèbre Talma les moyens de se perfectionner dans son art.

Cet homme singulier ne savait pas un mot de français, et rien ne semblait lui promettre ni avantage ni plaisirs pendant son séjour à Paris. Pauvre, sans protecteurs, sans amis, sans moyens de recommandation, il savait qu'il allait s'y trouver comme un homme tombé des nues. D'ailleurs il ne comptait y séjourner que huit ou dix mois, espace de temps qu'il devait savoir être insuffisant. Quel était donc son dessein en allant à Paris? Il voulait tout simplement pouvoir en parler à son retour. Et nous devons observer ici que Montesquieu, Voltaire et la plupart des étrangers qui ont écrit sur l'Espagne ont donné une fausse idée des Espagnols, en disant que ce peuple est un des plus fiers et des plus vains de l'Europe : pour ce qui tient à la littérature et aux beaux-arts, cela est tout à fait inexact. Pour l'Espagnol, l'homme qu'il voit tous les jours à la prome-

nade n'est pas le savant, l'artiste ou l'homme de lettres : c'est seulement l'homme de sa connaissance. Sa vanité (si tant est qu'il en ait) s'exerce sur des objets qui ne sont plus, ou s'attache à ceux qui ne sont pas encore ; mais elle dédaigne ceux qui passent immédiatement sous ses yeux. A cet égard, on peut regarder l'Espagne comme le paradis des morts, les limbes de ceux qui sont à naître et le purgatoire des vivants. Une production nationale du siècle présent n'y est estimée qu'autant qu'elle fait allusion aux mœurs ou aux institutions ultramontaines ; en un mot, on ne lui accorde d'autre mérite que celui qu'elle emprunte ; et, pour qu'elle soit goûtée par les Espagnols, il faut qu'elle n'ait rien d'espagnol. Ainsi Mayquez, qui avait été méprisé tant qu'il n'était pas sorti de l'Espagne, devint l'objet de l'intérêt universel dès que le but de son voyage fut publié par les coteries de Madrid. On cessa de l'appeler l'acteur insipide et monotone : on ne vit plus en lui que le futur disciple de Talma, l'intrépide voyageur qui, pour chercher de l'instruction, osait franchir le formidable espace qui sépare la Seine du Manzanarès !

(*La suite à un prochain numéro.*)

ESPAGNE

Art dramatique en Espagne

(Suite du dernier numéro.)

L'acteur Mayquez. — M. Cienfuegos.

[*Le Globe*, Paris, mardi 16 novembre 1824, n° 30, p. 129.]

En arrivant à Paris, Mayquez fit une visite à Talma, qui le reçut avec beaucoup de cordialité, et le pria de lui réciter quelque passage d'une tragédie espagnole, pour lui donner une idée de son talent. Mayquez débita une vingtaine de vers d'une tragédie d'Aïala, et Talma fut si frappé de l'expression de ses traits, du jeu mobile de sa physionomie, de l'éloquence muette de ses yeux, du naturel de son action, qu'il ne balança pas à lui donner dès lors une des premières places dans le temple de Melpomène.

Ce voyage ne pouvait manquer d'étendre les idées de Mayquez. Il observa, compara et s'appropria tout ce qui pouvait favoriser ses vues. Il se garda bien de confondre dans le jeu de Talma, de Lafond ou de Mlle Mars, ce qui appartient à l'art en général avec ce qui est accordé soit aux mœurs et aux habitudes nationales, soit au mécanisme de la versification française. Il ne prit donc que ce qui pouvait s'adapter à la scène espagnole. Nous pouvons ajou-

ter, d'après son propre aveu, que, dans tout ce qui concerne les décorations, le service intérieur du théâtre, et l'imitation exacte dans le costume, il tira un grand fruit de son voyage.

Le retour de Mayquez à Madrid, après une absence de dix mois, fut signalé par le plus brillant succès. On voulut s'apercevoir qu'il était l'élève de Talma. Ses manières aisées, sa dignité sur la scène faisaient bien voir qu'il avait respiré l'air du faubourg Saint-Germain. Le beau sexe trouvait sa figure plus séduisante et plus animée, depuis qu'elle avait été plongée dans les eaux limpides de la Seine : c'était un sacrilège d'en douter. Mayquez acquit ainsi une popularité que ni la critique éclairée d'un Luzan et d'un Velasquez, ni la protection avouée d'un ministre, ni même les chefs-d'œuvre de Moratin, n'avaient pu lui procurer. Ce fut alors que le goût de la comédie classique devint général en Espagne, que les acteurs apprirent à la représenter avec convenance, et que les poètes purent écrire dans ce style, sans courir le risque de se compromettre ou de n'être point compris.

On peut rapporter à la même époque la coutume de la représentation journalière de la tragédie. On y avait appliqué le même mode de déclamation et de décoration qu'à la comédie : c'était la même négligence dans l'observation du costume. Mayquez ne fut pas seulement un tragédien supérieur : il fut l'inventeur de la déclamation espagnole, le fondateur

d'une école tout à fait nouvelle et nationale. Son heureux début encouragea les auteurs à cultiver une branche de littérature jusqu'alors étrangère à l'Espagne.

Avant de parler de ceux qui ont enrichi la scène espagnole depuis cette heureuse réforme, nous croyons devoir dire quelques mots de Cienfuegos, dont les tragédies furent imprimées, avec ses autres poésies, vers la fin du siècle dernier.

M. Cienfuegos avait une place au Ministère des Affaires étrangères à Madrid, et était un des membres les plus distingués de l'Académie espagnole. Il était excellent poète lyrique, écrivain judicieux, homme de lettres très éclairé et citoyen respectable. Il composa quatre tragédies : *Idoménée*, *Pittocus*, *Zorayda* et la *Comtesse de Castille*. Les deux premières n'ont jamais été représentées, et ne le seront probablement jamais, du moins avec succès, à cause de la sécheresse et de la langueur qui y règnent, quoique la poésie en soit admirée; les deux autres ont eu du succès et se jouent encore quelquefois, bien qu'elles ne produisent qu'un effet médiocre. *Zorayda* est une pièce bien écrite, où l'on trouve une peinture fidèle des troubles de Grenade, pendant les guerres des Abencerrages et des Zégris. Le sujet lui donne un air romanesque qui fait passer dans les détails un charme inexprimable; aussi est-ce, de toutes les tragédies, celle que les Espagnols lisent avec le plus d'intérêt. Cependant, soit que le

genre lyrique se prête mieux que le genre dramatique aux contes et aux traditions arabes, soit que le sujet de cette tragédie en ait été mal conçu par l'auteur, il est certain qu'à la représentation, on n'est remué ni par les situations ni par les discours. Le spectateur sent un vide dont il a d'abord peine à se rendre compte, mais il ne tarde pas à découvrir que les caractères sont faibles, le dialogue surchargé de mots superflus, et par conséquent la marche du drame languissante. D'ailleurs la catastrophe n'excite ni surprise, ni sensation violente d'aucune espèce, parce qu'elle ne fait que vérifier des conjectures formées d'avance. Quant à la *Comtesse de Castille*, c'est la seule des tragédies de Cienfuegos dont le sujet soit vraiment tragique. Nous n'y trouvons qu'un défaut, c'est l'ennuyeuse lenteur du dénouement. La comtesse de Castille avale du poison vers le milieu du cinquième acte, et ne quitte point la scène, ni ne cesse de parler, jusqu'à ce qu'elle meure, précisément à la fin. Il est impossible que l'attention de l'auditoire soit à l'épreuve d'une agonie si prolongée, qui est faite pour détruire l'illusion théâtrale. Nous représentons Melpomène avec un poignard à la main, jamais avec une fiole de laudanum.

Une catastrophe, pour être imposante, doit être sanglante et rapide; le rideau doit tomber aussitôt que le coup est frappé, si l'on veut prolonger l'impression dans l'âme du spectateur. Cependant à la

catastrophe près, cette tragédie peut passer pour une excellente composition. Le ton en est vraiment historique, le dialogue concis et animé, la versification heureuse; le drame est bien développé, les caractères bien tracés et bien soutenus, surtout celui de la comtesse, où l'on trouve à la fois la fierté d'une princesse, la faiblesse d'une mère, le dévouement d'une amante et les emportements d'une femme.

ESPAGNE

Théâtre Espagnol moderne

(Voy. les numéros 29 et 30.)

Comella

[*Le Globe*, Paris, mardi 23 novembre 1824, n° 33, p. 145.]

Lope de Véga plaisante ainsi sur le goût de ses compatriotes en fait d'ouvrages dramatiques :

...Que la colera
De un Espanol sentado no se templa,
Si no le representan en dos horas
Hasta el final juiccio desde la genesis.

« Pour satisfaire à l'avide curiosité d'un Espagnol au théâtre, il faut lui représenter en deux heures depuis la genèse jusqu'au jugement dernier. »

Malgré cette raillerie qui ferait croire qu'il désapprouvait le genre alors à la mode, Lope nous a laissé quelques *centaines* de comédies où les règles d'Aristote sont entièrement négligées. Caldéron, Castro et les tragiques du second ordre ne se sont pas montrés plus scrupuleux. On trouve dans leurs ouvrages beaucoup d'événements, peu de conversation, souvent de l'imagination et des idées heureuses, mais rarement des développements bien suivis et des caractères bien peints. Comme excep-

tion, je citerai cependant le caractère de Crespo dans l'*Alcade de Zalamea*, qui me paraît bien au-dessus de tous ceux que Shakespeare nous a laissés. Tel qu'il est, le théâtre espagnol a servi de modèle à tous les autres. Anglais, Allemands, Français ont exploité la même mine, et je suis sûr qu'il n'existe pas à la scène une situation qu'on ne puisse retrouver dans les comédies espagnoles des XVIe et XVIIe siècles[1]. *Faust* même, ce drame qui semble si original, offre une ressemblance frappante avec *El Magico prodigioso* de Caldéron ; sans l'Inquisition, je crois même que l'Espagnol nous aurait donné un diable un peu plus diable que le triste Méphistophélès.

Le grand défaut du théâtre espagnol est son style ridicule. Les spectateurs du temps voulaient qu'on leur satisfît *l'esprit et le cœur*. Il leur fallait, il est vrai, des situations touchantes, un plan bien conçu, mais de plus un style rempli de pointes et de jeux de mots. On aimait à deviner un calembour en pleurant ; et plus les vers étaient entortillés et précieux, surtout inintelligibles, plus ils étaient applaudis.

Cette fameuse phrase citée dans *Don Quichotte*, « *la raison de la déraison*... », etc..., donne une idée de ce style *culto*, comme on le nommait alors. Cer-

1. Je n'ai pas besoin de citer le *Cid*, souvent gâté par Corneille. J'engage les lecteurs sans prévention à comparer la tragédie française avec la première partie de *Las Mocedades del Cid*, par Guillaume de Castro, traduite dans la vingt-quatrième livraison des *Théâtres étrangers*.

vantès lui-même, qui l'a si bien tourné au ridicule, n'en est pas toujours exempt, dans son *Siège de Numance* par exemple.

Caldéron, Lope de Véga, Castro moururent, et le génie espagnol mourut avec eux. On trouva plus commode d'imiter leurs défauts que leurs mérites, et de là sortit un déluge de comédies détestables, qui méritaient bien le sort de la bibliothèque du chevalier de la Manche.

Voltaire, avec sa malice ordinaire, a relevé tous les défauts du théâtre espagnol sans parler de ses beautés. Montesquieu dit dans ses *Lettres Persanes* : « Le seul de leurs livres qui soit bon est celui qui a fait voir le ridicule de tous les autres. » A leur exemple maint Français s'égaya aux dépens de Lope, qu'il n'avait peut-être pas lu. Mais les Espagnols baisèrent le bâton qui les frappait. Voltaire et les philosophes français, mis à l'index par l'Inquisition, étaient lus en cachette. L'on sait combien est persuasif un livre défendu : on eut honte d'avoir admiré si longtemps les *farces monstrueuses* dont se moquait le *divino* Voltaire, et les beaux esprits traduisirent à l'envi force tragédies françaises, et même essayèrent d'en composer à leur image.

Malheureusement, elles attirèrent si peu de spectateurs que les comédiens désespérés renoncèrent à un genre qui ne leur produisait que des éloges de l'Académie, auxquels ils auraient bien préféré les réaux du public. Moratin le père, Yriarte, Trigue-

ros échouèrent successivement dans leur projet de réforme.

Dans cet état de choses, parut Don Luciano Francisco Comella, qui, pendant quelques années, fut seul en possession de charmer le public de la péninsule. Héritier de la fécondité de Lope et de Caldéron[1], il a laissé environ cent comédies dont la plus mauvaise, au dire des acteurs, a plus rapporté à la caisse que la meilleure de Lope. Il prit un biais entre le genre français nouveau et le genre espagnol ancien. Il borna à quelques jours seulement la durée de ses drames; il supprima le style *culto* et le *gracioso*, ce personnage bizarre et obligé des anciennes tragédies : mais il y substitua le jargon sentimental, les vers sentencieux, les tyrans et les traîtres de mélodrame, et les coups de canon. Sans s'en douter, il a trouvé çà et là des situations éminemment dramatiques; mais le plus souvent il a jeté ses ouvrages dans le même moule. Un scélérat a commis un crime, un innocent en est accusé, les apparences le condamnent, il va périr : mais, à la dernière scène, tout se découvre : l'innocent est récompensé, le scélérat condamné au supplice. Pour satisfaire pleinement l'indignation du public vertueux, il imagine même des supplices inusités. C'est ainsi que dans *Federico segundo en el campo*

1. Le recueil des œuvres choisies de Caldéron contient cent vingt comédies. On estime que Lope de Véga en a composé environ mil huit cents, dont beaucoup sont perdues.

de Torgau, le traître Warcots est condamné par le monarque prussien à être brûlé vif, nonobstant ses instances pour un supplice plus bénin :

Dad me al menos
Un suplicio mas benigno.

On voit par là qu'il se soucie fort peu d'observer les mœurs et l'histoire, bien différent en cela des anciens auteurs, qui s'y sont montrés remarquablement attachés.

M.

(La suite au prochain numéro.)

ESPAGNE

Théâtre Espagnol moderne

(Suite des n°s 29, 30 et 33.)

Moratin

[*Le Globe*, Paris, jeudi 25 novembre 1824, p. 149 et 150.]

La réputation de Comella était à son apogée, quand elle croula tout d'un coup devant un nouvel émule.

Don Léandro Fernandez de Moratin, fils de celui dont nous avons parlé, s'était annoncé par quelques ouvrages classiques qui n'avaient eu aucun succès (entre autres *le Vieillard et la Jeune Femme*, *El Viejo y la Nina*). Jaloux de la réputation de Comella et plein de mépris pour ses ouvrages, il composa une petite comédie sans action, mais qui était une sanglante satire de son rival. *La Comédie Nouvelle* (c'est le titre qu'il lui donna) eut un succès prodigieux, et dès lors Moratin imposa ses ouvrages au public espagnol, qui prit l'habitude de les admirer.

Dans cette pièce, *Comella* est désigné sous le nom de *Don Eleuterio*. C'est un mauvais poète, qui fait une comédie sur le siège de Vienne, allusion au goût de Comella pour les guerres et les grandes calamités; on le siffle comme de raison, et le voilà ré-

duit à l'hôpital. Tout le comique de l'ouvrage est dans le tableau de la misère et des espérances folles du poëte et de sa famille. Le parterre de Madrid riait surtout quand Mariquita se plaignait de n'avoir à manger, pour six personnes, qu'une livre de concombres et la moitié d'un pain. Voilà qui est bien spirituel! J'avoue que je n'ai jamais trouvé ridicule un homme qui a faim, mais le public de Madrid en jugeait autrement.

Le Oui des Jeunes Filles (El si de las Ninas). Un vieillard s'imagine de demander la main de la jeune Francisca, qui par timidité, ou niaiserie, répond oui à sa déclaration. Mais le neveu du vieillard est un jeune lieutenant-colonel qui prend des batteries à lui tout seul (action assez rare en Espagne). On sent qu'il aime Francisca, et qu'il est payé de retour; cependant, aussitôt qu'il apprend le mariage projeté, il se retire modestement, quand l'oncle, aussi bon que tous les oncles de comédie, touché de son obéissance, l'unit à sa prétendue, à laquelle il renonce aussi généreusement que de coutume.

On voit que cet oncle est un galant homme, et dans cette pièce il n'y a personne de positivement ridicule. Des Espagnols m'ont dit que c'était une innovation, et qu'elle était fort ingénieuse; il m'a paru qu'elle augmentait encore la froideur du sujet.

Le Vieillard et la Jeune Femme (El Viejo y la Nina). Un vieillard a épousé en troisièmes noces une jeune demoiselle de dix-neuf ans : il a le défaut

d'être jaloux, ce que bien des gens trouveront assez naturel, attendu que, par un hasard ordinaire au théâtre, il est obligé de loger chez lui l'ancien amant de sa femme. Heureusement cet amant est plein de vertu, et se contente de pousser force soupirs, auxquels répond à l'envi la jeune victime. Cependant il croit plus prudent d'éviter les tentations du malin, et il part pour l'Amérique.

On sent que la situation étant toujours la même, et le dénouement prévu dès l'exposition, la comédie est loin d'être amusante. Les lamentations des deux amants fatiguent les spectateurs, et le vieux mari les ennuie presque autant qu'il ennuie sa femme. Il y a cependant un rôle passable : c'est celui d'un vieux domestique *Monoz*, grognon et boudeur, qui, étant depuis seize ans dans la maison du vieillard, se figure que sa place est tout aussi inamovible qu'une pairie : l'expression de son humeur triste et chagrine jette quelque gaieté sur ces trois actes mortellement longs.

Le Baron (*El Baron*). Un escroc s'est faufilé chez la vieille Monica; il lui persuade qu'il est baron, qu'il a des terres, des châteaux, des diamants, etc... La vieille va lui donner sa fille, quand tout se découvre à temps. Le caractère odieux et dégoûtant du principal personnage prête peu au comique, et nous avons déjà observé que la froideur est le caractère distinctif des ouvrages de Moratin.

Le Baron est précédé d'une préface dans laquelle

l'auteur se vante d'avoir composé sa comédie suivant les règles de l'art, sans lesquelles les plus grands génies n'ont fait que des bévues (*desaciertos*). Il ajoute modestement : « Si, par bonheur, cette pièce était accueillie avec bienveillance, elle serait une preuve de plus qu'une fable simple, des caractères pris dans la nature, des mœurs nationales, de la vivacité dans le dialogue, une bonne morale, suffisent pour acquérir à un poète dramatique l'estime générale. » Certes il serait injuste d'en demander davantage à Moratin, mais jamais auteur n'a prononcé de meilleure grâce sa propre condamnation.

La Mojigata (la Femme hypocrite). On regarde assez généralement en Espagne cette pièce comme le chef-d'œuvre de Moratin[1]. Le sujet est emprunté à l'*École des Maris* et au *Tartuffe* : on y retrouve entre autres la fameuse scène où Tartuffe s'accuse lui-même, au moment où il vient d'être pris sur le fait (acte II, scène IV).

Les dévots crièrent au scandale, l'Inquisition défendit la pièce, et Moratin aurait sans doute payé son audace plus cher que Molière, si le prince de la Paix, alors tout-puissant, ne se fût intéressé à lui. Cette persécution n'eut d'autre effet que d'augmenter le mérite de la comédie aux yeux de beaucoup de monde.

Deux frères ont chacun une fille qu'ils ont élevée chacun à sa manière, Dona Clara vit retirée, lit

1. Cette pièce n'a point été traduite.

Kempis, dit continuellement son chapelet, et annonce l'intention d'entrer au couvent. Dona Inès, au contraire, va dans le monde, danse, s'amuse, et désire se marier.

On ne devine pas trop pourquoi Dona Clara fait un tel étalage de religion, et ce qu'elle peut y gagner; quoi qu'il en soit, elle écrit des billet doux aux jeunes gens, et tousse (*tosecilla*) quand on lui donne des sérénades. Certain écolier qui vient épouser sa sœur lui plaît assez, et un héritage qu'elle doit avoir plaît beaucoup à l'écolier. Un rendez-vous est donné, mais on surprend le couple amoureux : l'hypocrite s'en tire cependant, en faisant croire que sa cousine Inès se trouvait à sa place. Cependant, elle se marie secrètement; mais, ô désespoir! la parente qui devait lui laisser sa fortune l'a déshéritée au profit de sa sœur. Repentir d'usage et pardon final.

Le rôle de l'écolier est d'un naturel exquis : c'est un de ces étourdis sortant du collège, sans habitude du monde, lourdauds, timides avec les femmes d'un certain rang, et effrontés avec les autres. Le caractère de l'hypocrite est fort bien dessiné, et jamais il n'est assez odieux pour cesser d'être comique. Les autres rôles laissent tous plus ou moins à désirer.

C'est sans doute pour se conformer aux règles de l'art que Moratin introduit dans toutes ses pièces des valets fripons et menteurs, qui volent pour leurs maîtres et les conseillent. Il n'est permis, ce me semble, qu'à Molière et à Regnard de mettre à la scène des rôles si peu vraisemblables.

Le style de Moratin est simple et clair, ce qui mérite bien d'être remarqué dans un auteur espagnol.

Il est difficile de trouver dans ses ouvrages des défauts bien saillants, mais aussi on y chercherait en vain ces beautés hardies, ces diamants bruts, si communs chez Caldéron et chez Lope. En un mot, Moratin est pour moi un exemple de ce qu'avec les règles classiques peut faire un homme médiocre, mais instruit.

Depuis longtemps Moratin n'a rien produit : il règne sans rivaux sur le Parnasse espagnol, où nous le laisserons en paix jouir de sa gloire.

M.



E. T. D.



CLARA GAZUL

de l'imp. lith. de C. de Lasteyrie.

Imp. Lemercier & Cie Paris

THÉATRE

DE

CLARA GAZUL

COMÉDIENNE ESPAGNOLE[1]

Pensarán vuestras mercedes ahora que es poco trabajo hinchar un perro.

MIGUEL DE CERVANTES.

1. Je reproduis le texte de l'édition originale, c'est-à-dire le texte de l'édition de 1825 pour les cinq premières pièces et le texte de l'édition de 1830 pour l'*Occasion* et pour le *Carrosse du Saint-Sacrement*.

NOTICE[1]

SUR

CLARA GAZUL*

C'est à Gibraltar, où j'étais en garnison avec le régiment suisse de Watteville, que je vis pour la première fois mademoiselle Gazul. Elle avait alors quatorze ans (1813). Son oncle, le licencié Gil Vargas de Castañeda, commandant d'une guerilla* andalouse, venait d'être pendu par les Français, en laissant doña Clara confiée à la tutelle du père Fray Roque Medrano, son parent, et inquisiteur au tribunal de Grenade.

Ce vénérable personnage avait défendu à sa pupille de lire d'autres livres que ses heures*; et, pour rendre sa défense plus efficace, il avait fait brûler tous les livres que le pauvre licencié Gil Vargas avait légués à sa nièce. De là vient, je crois, la haine de l'auteur pour ces membres d'un ordre religieux que la sagesse du roi d'Espagne vient de supprimer. J'avais dans mon petit bagage trois ou quatre volumes dépareillés; je les donnai à Clara, et ce cadeau, qui lui parut fort précieux, commença notre connaissance. Je l'ai cultivée toujours* avec

1. Les astérisques renvoient aux variantes, les numéros aux notes de Mérimée.

soin pendant le long séjour que je fis en Espagne, après la guerre de l'indépendance. Et* plus qu'un autre je suis en état de démêler la vérité d'une foule de mensonges que l'on débite dans son pays sur le compte de cette femme singulière.

On ne sait presque rien de ses premières années. Voici cependant ce que je tiens d'elle-même. Un soir que nous fumions, serrés autour de son *brazero**, un curé qui se trouvait parmi nous lui demanda, où et de qui elle était née; sur quoi Clara, qui était en humeur conteuse, nous fit l'histoire suivante*, que je suis loin de garantir :

« Je suis née, nous dit-elle, sous un oranger sur « le bord d'un chemin non loin de Motril, dans le « royaume de Grenade. Ma mère faisait la profes- « sion de dire la bonne aventure. Je l'ai suivie, ou « plutôt elle m'a portée sur son dos jusqu'à l'âge de « cinq ans. Alors elle me mena chez un chanoine de « Grenade (le licencié Gil Vargas), lequel nous re- « çut avec de grandes démonstrations de joie. Ma « mère me dit : « Saluez votre oncle. » Je le saluai. « Elle m'embrassa, et partit à l'instant. Je ne l'ai « jamais vue depuis. »

Et, pour arrêter nos questions, doña Clara prit sa guitare et nous chanta la chanson de la bohémienne : *Cuando me parió mi madre la gitana*.

Quant à sa généalogie, elle s'en est fabriqué une à sa manière. Bien loin de se prétendre issue de vieux chrétiens, elle se dit de sang mauresque et arrière-petite-fille du tendre Maure Gazul, si fameux dans les vieilles romances espagnoles. Quoi qu'il en

soit, l'expression un peu sauvage de ses yeux, ses cheveux longs et d'un noir de jais, sa taille élancée, ses dents blanches et bien rangées, et son teint légèrement olivâtre, ne démentent pas son origine*.

Quand la tranquillité fut rétablie dans le sud de l'Espagne, doña Clara et son tuteur revinrent habiter Grenade. Ce tuteur était une espèce de cerbère, grand ennemi des sérénades. A peine un barbier faisait-il résonner sa mauvaise mandoline* que Fray Roque, ne voyant partout que des amans*, grimpait à la chambre de sa pupille, lui reprochait amèrement le scandale que causait sa coquetterie, et l'exhortait à faire son salut en entrant au couvent (probablement à condition de* renoncer en sa faveur à la succession du licencié Gil Vargas). Enfin il ne la quittait qu'après s'être assuré que les verrous et les barres de sa fenêtre lui répondaient de sa sagesse.

Un jour il monta si doucement dans la chambre de Clara, qu'il la surprit écrivant, non une comédie, elle n'en faisait pas encore, mais le plus passionné des billets doux. La colère du révérend père* fut proportionnée au délit. La coupable* fut enfermée dans un couvent.

Quinze jours après son entrée au cloître, elle en disparut en escaladant les murs, et pendant trois mois elle échappa à toutes les recherches.

Au bout de ce temps, Fray Roque apprit avec horreur que la timide colombe confiée à ses soins venait de débuter avec succès au grand Théâtre* (*Teatro Mayor*) de Cadiz, par le rôle* de doña Clara, de la *Mojigata*.

Il quitta Grenade, se disposant à venir l'arracher de l'asyle* singulier qu'elle avait choisi. Les amateurs de scandale se réjouissaient en pensant au procès futur entre un inquisiteur et un directeur de théâtre, quand un accès de goutte remontée priva le Saint-Office d'un membre zélé, et Clara d'un tuteur incommode.

On a supposé bien des motifs pour son entrée au théâtre. Les uns l'attribuent à un goût naturel pour la profession d'acteur; d'autres à une inclination pour le *joven galan*[1] du grand Théâtre*; d'autres enfin veulent que la pauvreté ait décidé Clara à se faire comédienne.

Quelque temps avant l'insurrection des troupes cantonnées dans l'île de Léon, doña Clara avait recueilli l'héritage de son oncle, et sa maison était le rendez-vous de tous les beaux esprits et de tous les constitutionnels de Cadiz. Sa réputation d'exaltée pensa lui coûter cher, lors du massacre du 10 mars. Un des *leales de Fernando Septimo**, la rencontrant dans la rue, avait levé son sabre pour lui fendre la tête, lorsqu'un de ses camarades l'arrêta en lui disant : « Ne vois-tu pas, imbécille*, que c'est la Cla-« rita, qui nous a fait tant rire dans la *Saynète** de « la *gitana**? » — « Oui, dit l'autre, mais c'est une « ennemie de Dieu et du roi. » — « N'importe, ré-« pondit son camarade, je veux la voir encore jouer « la *gitana*. » Et il la sauva ainsi.

Les jours suivans*, Clara parut sur la scène avec la cocarde nationale, et chanta des hymnes patrio-

1. Jeune premier.

tiques avec tant de grâce, qu'elle fit tourner la tête aux *serviles* eux-mêmes. Tous les officiers du corps de Quiroga en avaient fait la dame de leurs pensées.

Deux jeunes officiers du bataillon d'Amérique se prirent de querelle à son sujet. Elle avait donné à l'un d'eux une cocarde de rubans verts faite de ses propres mains, et l'autre, disait-on, avait voulu l'enlever à son camarade. Les deux rivaux sortirent pour se battre. Clara l'apprit, et se rendit aussitôt sur le champ de bataille. On n'a jamais su de quel moyen elle s'est servie* pour calmer leur fureur. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle rentra le soir dans Cadiz, donnant le bras aux deux militaires réconciliés, qu'elle les mena souper chez elle, et que jamais querelle ne vint troubler depuis* leur amitié.

Sa réputation littéraire commença par la petite pièce intitulée UNE FEMME EST UN DIABLE. Le public ignorait complètement le sujet de la comédie, et l'on peut juger de la surprise d'un parterre espagnol qui voyait pour la première fois sur les planches des inquisiteurs en grand costume. Cette bluette eut un succès fou ; c'étaient des écoliers qui voyaient fesser leur régent.

Cependant les cagots qui commençaient à se rallier crièrent au scandale. Trois ou quatre duchesses ou marquises, désespérées de voir leurs salons désertés pour celui de doña Clara, obligèrent leurs maris à faire des plaintes au gouvernement. Mais Clara avait aussi des protections puissantes. La comédie fut conservée* et l'on se contenta d'y ajouter, pour la morale, le prologue que nous donnons en

tête de la traduction. Clara se proposait de faire représenter la seconde partie d'Une femme est un diable; mais son confesseur, aumônier du régiment de la Constitution, en fut tellement choqué, qu'il obtint d'elle que ce petit ouvrage serait jeté au feu.

Depuis ce moment sa réputation ne fit qu'augmenter, et ses comédies se succédèrent rapidement jusqu'à sa fuite en Angleterre, lors de la Restauration*. Cependant comme elles n'ont été imprimées qu'en 1822, et qu'elles ne furent jouées qu'assez tard sur le théâtre de Madrid, on n'en connaissait presque rien à Paris, où depuis quelque temps* on semble rechercher les ouvrages étrangers.

On avait fait à Cadix une édition de ses œuvres* complètes en deux volumes petit in-quarto; mais, aussitôt après la déconfiture des constitutionnels, les juntes royalistes se hâtèrent de la mettre à l'index. Aussi l'original est-il extrêmement rare. La traduction que nous donnons aujourd'hui peut être considérée comme très fidèle, ayant été faite en Angleterre sous les yeux de doña Clara, qui a même eu la bonté de me donner une de ses pièces inédites pour joindre à son recueil. C'est la dernière du volume*, le Ciel et l'Enfer, qui n'a été représentée qu'à Londres et sur un théâtre de société*.

Joseph L'ESTRANGE.

LES

ESPAGNOLS EN DANEMARCK

COMÉDIE EN TROIS JOURNÉES

Que el orbe se admire,
Y en nosostros* mire
Los hijos del Cid.

AVERTISSEMENT

« Le marquis de La Romana, général espagnol, naquit dans l'île de Majorque, d'une famille illustre, et était neveu du célèbre général Ventura Caro.

« Son éducation fut très soignée. Il possédait plusieurs langues, et montrait pour les sciences une passion et une aptitude dont les armes changèrent bientôt la direction. Il fit, avec son oncle, la campagne de 1793 contre les Français, et se distingua dans plusieurs occasions, entre autres à la défense du poste de Biriatori; plus tard il fut blessé. En 1795, il concourut à la défense de la Catalogne. La paix lui permettant de voyager, il vint d'abord en France, et parcourut ensuite les principales villes de l'Europe.

« En 1807, l'empereur Napoléon ayant obtenu du roi Charles IV 15,000 hommes pour seconder dans

le Nord les opérations de son armée, le marquis de La Romana en prit le commandement. Aussitôt après l'arrivée* de ces troupes à leur destination, plusieurs corps entrèrent en ligne, et rendirent d'importans services. La cavalerie surtout eut des engagemens très-brillans avec l'ennemi.

« Le marquis de La Romana était encore sous les drapeaux français dans l'île de Fionie, lorsqu'il apprit les événemens de Madrid du 2 juin 1808*, et, en même temps, que les projets de Napoléon sur le trône d'Espagne avaient cessé d'être un mystère. Le marquis de La Romana résolut de rentrer dans sa patrie, et de se réunir aux défenseurs de l'indépendance nationale ; mais il fallait négocier avec les envoyés espagnols à Londres et avec le gouvernement anglais à l'insu du prince de Ponte-Corvo, aujourd'hui roi de Suède, commandant en chef de l'armée française. Il y parvint au moyen du capitaine de vaisseau don Rafael Lobo, qui faisait partie de l'escadre anglaise dans la Baltique*, et il fit embarquer secrètement toutes ses troupes, ne laissant que quelques centaines d'hommes en Zeeland et en Jutland, lesquels furent bientôt entourés et désarmés par les troupes danoises.

« De retour en Espagne, le marquis de La Romana se joignit aux insurgés. Ses talens et son courage ne purent éviter à son parti de nombreuses défaites. Celle d'Espinosa fut des plus désastreuses. Néanmoins il ne perdit pas courage. Vers la fin de

1808*, il rallia les corps dispersés dans le royaume de Léon, et en forma l'*armée de gauche*. Au commencement de 1809, il eut une affaire très vive avec un des corps français qui poursuivaient l'armée anglaise, alors en pleine retraite. Il disputa le terrain avec la plus grande valeur*, mais il perdit ses meilleures troupes. Les Anglais enfin parvinrent à se rembarquer; le marquis de La Romana se replia sur la province d'Orense, où il prit position, ce qui lui permit d'entraver les opérations de l'armée française en la harcelant journellement dans sa marche. C'est en suivant ce système qu'il s'empara de Villa-Franca et passa dans les Asturies, où il continua le même genre d'attaques. La province de Valence le nomma membre de la junte de Séville. Il quitta alors son commandement militaire, et se rendit à sa nouvelle destination. Son expérience et ses lumières furent justement appréciées par ses collègues, et il contribua puissamment à toutes les mesures importantes qui furent prises à cette époque. En 1810, par suite de l'entrée des Français en Andalousie et du départ de Séville de la junte*, il alla prendre le commandement de l'armée stationnée sur les bords de la Guadiana, puis fit sa jonction avec le duc de Wellington, lorsque ce général se retira dans les lignes de Torres-Vedras.

« La Romana défendit ensuite avec le général Hill* la rive gauche du Tage, dont le maréchal Masséna, malgré ses habiles manœuvres, ne put

s'emparer. Sa santé s'était beaucoup affaiblie par les fatigues de la guerre, et il mourut à Cartaxo, en Portugal, le 28 janvier 1811.

« Ses compatriotes et les Français eux-mêmes rendaient justice à sa bravoure, à ses talens et à sa loyauté. Les premiers l'ont placé au rang de leurs généraux modernes les plus distingués. »

(Biographie nouvelle des Contemporains.)



PROLOGUE

PERSONNAGES DU PROLOGUE :

UN GRAND.
UN CAPITAINE.
UN POÈTE.
CLARA GAZUL.

PROLOGUE

La loge de Clara Gazul

UN GRAND, UN CAPITAINE, UN POÈTE, CLARA

LE GRAND. Enfin vous êtes habillée!

LE POÈTE. Et toujours jolie comme un ange.

LE CAPITAINE. Eh quoi! sans basquina et sans mantilla[1]?

CLARA. C'est que je n'ai pas à jouer un rôle espagnol.

LE CAPITAINE. Tant pis!

LE GRAND. Qu'est-ce que l'auteur?

CLARA. Je ne sais.

LE POÈTE. Toujours discrète! Ah! que nous vous avons d'obligations, nous autres pauvres auteurs! (Ils s'asseyent tous).

CLARA. Voilà qui est bien, messieurs! Vous vous asseyez ici, comme si vous aviez envie de passer la soirée dans cette loge. — Excellentissime seigneur, si vous vous mettez dans un fauteuil, vous allez vous endormir, et manquer la comédie.

LE GRAND. Vous savez bien que je ne viens jamais qu'à la seconde journée.

LE POÈTE. Oh! j'espère que la pièce nouvelle est divisée en actes.

CLARA. C'est ce qui vous trompe. Mais la comédie en reste-t-elle plus mauvaise?

LE POÈTE. Hai*! elle n'en devient pas meilleure. — D'abord le titre n'a pas le sens commun, puisque jamais Espagnols, que je sache, n'ont été en Danemarck. N'est-ce pas, Excellence*?

LE GRAND. Est-ce que du temps des guerres de Pavie?... Sous le grand marquis de Cordoue*... — Ils se seront peut-être avisés de traverser... Il me semble qu'il n'y a pas grand'chose à traverser... pour aller en Danemarck... Hein? seigneur licencié?

LE POÈTE s'inclinant. Sans doute. — Mais la route la plus directe...

LE CAPITAINE. Vous dites, seigneur licencié, que les Espagnols ne sont jamais allés en Danemarck*. Eh! n'y suis-je pas allé, moi, avec le grand marquis de La Romana? et n'ai-je pas manqué, vive Dieu! d'y laisser mon nez? Je l'ai eu gelé, parbleu! qu'on l'aurait pris pour un morceau de glace.

CLARA. Bravo, capitaine! vous avez deviné le sujet de la comédie.

TOUS. Quoi*, le marquis de La Romana!

CLARA. Précisément.

LE CAPITAINE. Eh bien! morbleu! la comédie doit être excellente; c'est moi qui vous le dis. Le marquis était un grand homme. — Il a organisé chez nous la guerre des Quadrilles[2], qui a chassé les Français de notre vieille Espagne.

LE GRAND. Appelez-vous* La Romana un grand homme? Il était d'une injustice!... Il n'a pas voulu

seulement me donner un régiment à commander.. à moi!

LE POÈTE. Mais c'est impossible de faire une comédie sur des gens qui sont à peine morts.

CLARA. Que dites-vous*? A peine morts!... Plût au ciel que le pauvre marquis ne fût pas tout à fait mort!

LE CAPITAINE. Vive Dieu! je me souviens encore du jour où nous rencontrâmes en Galice[3] nos anciens alliés de Pologne. Nous avions l'air de tomber des nues... Malheureusement La Romana n'était pas avec nous... et...

LE GRAND. Dites-nous un peu, Clarita, qu'est-ce que chante cette comédie?

CLARA. Patience, et vous verrez.

LE POÈTE. Sur ce pied-là, la comédie commence en Danemarck et finit à Espinosa en Galice. — Le trajet est court... — Mais messieurs les romantiques ont des voitures si commodes!

CLARA. Vous ne savez ce que vous dites. Toute la pièce se passe dans l'île de Fionie.

LE CAPITAINE. Oui, justement, l'île de Fionie; c'est là que j'ai manqué laisser mon nez en gage.

LE POÈTE. Et... les unités?

CLARA. Ma foi! je ne sais pas ce qu'il en est. Je ne vais pas m'informer, pour juger d'une pièce, si l'événement se passe dans vingt-quatre heures, et si les personnages viennent tous dans le même lieu; les uns, comploter leur conspiration; les autres, se

faire assassiner ; les autres se poignarder sur le corps mort, comme cela se pratique de l'autre côté des Pyrénées.

LE GRAND qui n'a entendu que la fin de la phrase. En vérité ? les Français s'entr'égorgent-ils de cette manière ? Pourtant, lorsque j'étais en France, jamais je n'ai rien vu de semblable, et certainement je connaissais tout le monde à Paris.

LE POÈTE à part. Il est d'une bêtise ! Faut-il qu'un homme comme moi en soit réduit à faire des vers pour un homme comme lui ! (Haut.) Mais pour en revenir à nos unités...

LE CAPITAINE. Allons, monsieur le licencié, qu'est-ce que cela vous fait, qu'il y ait de l'unité ou qu'il n'y en ait pas ? Mais vous êtes toujours à éplucher les autres.

LE POÈTE. Ce que j'en fais, c'est seulement dans l'intérêt de l'art. Qu'il serait à désirer que nous imitassions nos voisins les Français !...

LE CAPITAINE. Non, non ! en rien ! excepté dans la charge du fusil, qu'ils font plus vite que nous*.

LE GRAND. Et dans leur respect pour la noblesse ! En France, c'est toujours à un grand seigneur que l'on donne les ministères ; tandis que chez nous maintenant[4]...

CLARA. Sans doute, et voilà qui est criant... Cette maudite constitution !... Un ministère vous irait si bien !

LE GRAND. Pourquoi pas ? N'ai-je pas de la nais-

sance et des talens politiques? — Demandez au seigneur licencié... il s'y connaît.

LE POÈTE. Nous n'avons pas de famille plus ancienne que celle de Votre Excellence*.

LE CAPITAINE. Morbleu! vive l'égalité! il y a bien assez longtemps que je suis capitaine; faut-il encore qu'un blanc-bec de grand seigneur vienne m'enlever mes galons de colonel que j'attends depuis si longtemps?

LE GRAND. Capitaine, capitaine!... ce n'est pas à un guérilléro[5]...

CLARA. Ne vous disputez pas, messieurs, ou je vous mets tous à la porte. — Mais vous allez venir entendre* la pièce nouvelle, qui, je l'espère, vous mettra tous d'accord. Vous, excellentissime seigneur, vous vous intéresserez à un noble marquis. — Vous, capitaine, votre héros sera l'aide-de-camp de La Romana, qui porte un nom cher à tous les Espagnols...

LE CAPITAINE. Et quel nom? J'ai connu un aide-de-camp de La Romana qui avait gagné ses galons dans les anti-chambres de Godoy.

CLARA. Le nom de votre héros, capitaine, est don Juan Diaz...

LE CAPITAINE. Don Juan Diaz Porlier? Vive Dieu! El marquesito?

CLARA. Je ne dis pas cela, mais il s'appelle Juan Diaz... Vous, seigneur licencié, qui aimez tout ce qui est français, je vais vous charmer en vous apprenant que l'héroïne est une Française.

LE POÈTE. Comment! une Française en Danemarck! Qu'y vient-elle faire?

LE GRAND. La Romana était de tous les hommes le plus injuste : la comédie doit être mauvaise.

LE CAPITAINE. Au diable la pièce et l'auteur, si la dame est Française!

CLARA. Eh bien! pas un de vous n'est content? Certes, je joue de malheur. Comment! capitaine, vous n'applaudirez pas votre général?

LE CAPITAINE. Oui, si l'on y dit beaucoup de mal des Français.

CLARA. Et vous, seigneur Escolastico*?... puisqu'il y a des Français dans la pièce?

LE POÈTE. A la bonne heure, si c'étaient des gens morts depuis quatre cents ans au moins.

CLARA. Et s'ils n'étaient morts que depuis trois cent cinquante ans, est-ce que la comédie ne pourrait pas être bonne?

LE POÈTE. C'est difficile.

CLARA. Alors elle deviendra bonne avec le temps. Oh! que je voudrais revenir dans quatre cents ans pour la voir applaudir! — Et vous, Excellence, applaudissez, je vous en prie, un marquis espagnol.

LE GRAND. Une famille qui m'a volé sept de mes noms!

CLARA. Que le diable vous emporte tous! (Au public.) Vous, messieurs, vous êtes des gens raisonnables, écoutez avec indulgence la pièce nouvelle; l'auteur se recommande à vous.

FIN DU PROLOGUE.

LES
ESPAGNOLS EN DANEMARCK

PERSONNAGES DE LA COMÉDIE :

LE MARQUIS DE LA ROMANA.
DON JUAN DIAZ[6].
LE RÉSIDENT FRANÇAIS dans l'île de Fionie.
CHARLES LEBLANC, officier français.
WALLIS, officier anglais.
L'HOTE de l'auberge des Trois-Couronnes.
MADAME DE TOURVILLE, ou madame LEBLANC.
MADAME DE COULANGES, ou mademoiselle LEBLANC.

La scène est dans l'île de Fionie, en 1808.

LES

ESPAGNOLS EN DANEMARCK

JOURNÉE PREMIÈRE

SCÈNE PREMIÈRE

Le cabinet du Résident

On entend une musique militaire espagnole dans le lointain.

LE RÉSIDENT seul.

La, la, la; au diable leur chienne de musique! — La parade est finie. Je n'aime pas à me trouver au milieu de ces vieux soldats basanés. (Regardant à la fenêtre.) Ah! voilà le général La Romana qui passe au galop; il rentre chez lui*; reposons-nous. Dieu! quel rude métier! Mes instructions m'obligent à me trouver sans cesse avec leurs officiers. — Je viens encore de me promener une heure durant avec eux... Pouah! mes habits sentent le tabac à faire évanouir. — A Paris, j'en aurais pour six semaines avant d'oser me montrer... mais dans l'île de Fionie, dans ce barathrum, on n'est pas si délicat. (Il s'assied.)

Ouf! Ils me faisaient presque peur avec leurs longues moustaches et leurs yeux noirs et farouches. C'est qu'ils ne paraissent pas nous aimer beaucoup, nous autres Français... et ces diables d'Espagnols

sont tellement ignorans!... Ils ne peuvent comprendre comment mon maître* ne veut que leur bonheur en leur donnant pour roi son auguste frère... Ils trouvent l'île un peu froide... Parbleu! et moi aussi. — Je paye bien cher l'honneur que rapporte une mission comme la mienne... Morbleu! quand je me lançai dans la diplomatie, je m'imaginais qu'on allait m'envoyer d'abord à Rome ou à Naples, dans un pays de bonne compagnie enfin... — Je vais solliciter le ministre... dans la conversation j'ai le malheur de dire que je sais l'espagnol. — « Vous savez l'espagnol? me dit-il. » — Me voilà ravi. — En rentrant chez moi, je trouve des passe-ports et des instructions; — c'est pour Madrid, à ce que je crois... — Pas du tout... pour la division espagnole de La Romana dans l'île de Fionie!... l'île de Fionie! Bon Dieu! qu'ils doivent être étonnés à Paris de me savoir dans l'île de Fionie!... Avec cela, on me fait trotter de çà, de là, comme si j'étais un militaire. Encore si j'étais en Danemarck avec l'armée du prince[7], je trouverais des Français à qui parler. — Mais, hélas! il faut que je reste ici avec un tas d'Espagnols... des Danois..., des Hanovriens, des Allemands tant qu'on en veut. Tous ces braves gens-là s'aiment comme chiens et chats. Il faut les espionner, les amuser, leur parler le langage de la raison, de la nature et de la civilisation, comme mes instructions me le prescrivent... C'est, ma foi, difficile... Ils ne veulent pas se mettre dans la tête que

les Anglais avec leur sucre sont leurs ennemis mortels. Ils voudraient prendre du café des îles et cent autres choses; mais, puisque nous nous en passons, ils peuvent bien, eux aussi, s'en passer*. — Mon Dieu! quand prendrons-nous l'Angleterre! Ce sont les Anglais qui me font rester dans cette maudite île avec ces baragouineurs d'Espagnols. — Ah! l'air était si humide aujourd'hui!... bien heureux si je n'attrape pas une bonne fluxion de poitrine. — Je serais tenté de me mettre au lit; — mais il faut pourtant bien faire mon rapport. — Chien de métier! — jamais un instant de repos! Un rapport! Eh! que dire?... Le prince m'écrit qu'il a lieu de soupçonner la fidélité du marquis de La Romana, qu'il me faut observer de près sa conduite, et sonder les dispositions de ses soldats... Oui, sonder, voilà qui est bien aisé à dire; — allez donc regarder ce qu'ils ont sur le cœur... leur peau est si noire, à ces mauricauds, qu'on ne peut voir leur cœur au travers. — Ah parbleu! voilà qui est bien trouvé! — Que n'ai-je ici quelqu'un pour m'entendre*! Je m'en vais écrire cela au prince de Ponte-Corvo; cela le fera rire, et c'est en faisant rire les gens que l'on avance. — C'est cela. — Je leur écrirai aussi cela à Paris. — (Il écrit.) L'idée n'est pas mauvaise...

UN DOMESTIQUE *entrant.* Une dame demande à parler à monsieur.

LE RÉSIDENT. Une dame! et quelle espèce de dame!

LE DOMESTIQUE. Mais, monsieur, c'est une Française... Elle est bien habillée, et elle a bien bonne tournure.

LE RÉSIDENT. Une Française dans l'île de Fionie! une Française à Nyborg! O bonheur inespéré! Lafleur, donnez-moi mon habit bleu et ma montre à breloques. — Un peigne. Bon. Faites entrer.

Entre madame de Coulanges en habit de voyage.

LE DOMESTIQUE annonçant. Madame de Coulanges.

Il sort.

LE RÉSIDENT à part. Peste! c'est sans doute la femme d'un général (Haut.) Je suis désespéré, madame, de vous recevoir au milieu des horreurs diplomatiques d'un cabinet qui...

MADAME DE COULANGES. Monsieur, veuillez avoir la bonté de lire cette lettre.

LE RÉSIDENT. Madame, avant tout, prenez la peine de vous asseoir.

MADAME DE COULANGES. Monsieur...

LE RÉSIDENT. Ah! de grâce, prenez ce fauteuil.

MADAME DE COULANGES. Si...

LE RÉSIDENT sans lire la lettre. Madame arrive de Paris, sans doute?

MADAME DE COULANGES. Oui, monsieur. Cette lettre...

LE RÉSIDENT de même. J'ose à peine espérer, madame, que vous daignerez prolonger votre séjour dans cet affreux pays!...

MADAME DE COULANGES. Je ne sais; mais si vous preniez la peine de lire cette lettre...

LE RÉSIDENT de même, très vite. Nyborg est fort triste. C'est ici que sont cantonnés les Espagnols. Ils s'y ennuient à qui mieux mieux avec les Allemands. Nous n'avons presque pas de Français. Ils sont malheureusement en Danemarck, de l'autre côté du Belt, avec le prince de Ponte-Corvo. Cependant, madame, votre séjour à Nyborg suffirait pour y attirer tout l'état-major du prince. — Un désert habité par un cénobite comme vous...

MADAME DE COULANGES. Monsieur, si...

LE RÉSIDENT de même. A propos, et Talma, que devient-il?

MADAME DE COULANGES. Monsieur, si...

LE RÉSIDENT de même. Je ne puis vous exprimer, madame à quel point je suis charmé de rencontrer au milieu des neiges éternelles... une rose de Paris... hi! hi! hi! une compatriote aussi aimable... Je désirerais vivement pouvoir vous être utile à quelque chose. Si vous aviez besoin, madame...

MADAME DE COULANGES. De grâce, prenez la peine de lire cette lettre.

LE RÉSIDENT. Puisque vous le permettez... (Il ouvre la lettre et lit.) Brr, brr, br... Ho, ho! Peste! il ne faut pas rougir pour cela... Mais, que diable voulez-vous que je vous dise, ma belle dame?

MADAME DE COULANGES. Faites-moi connaître le marquis de La Romana.

LE RÉSIDENT. Mais... que voulez-vous que je vous dise? — Je l'ai bien observé. Il n'y a rien à faire

avec un homme comme lui. Il est boutonné jusqu'au menton. Et puis, voyez-vous, il est vieux... et, quelque jolis que soient vos yeux, ils n'ont pas le pouvoir de ranimer un mort, hé! hé! hé!

Il approche son fauteuil de madame de Coulanges.

MADAME DE COULANGES *se reculant.* Peut-être a-t-il un ami... un ami intime, qui possède toute sa confiance?

LE RÉSIDENT. Oui, il en a bien un; même* un drôle de corps. C'est son aide-de-camp et son neveu*. Il n'a pas de secret pour lui, à ce qu'on m'a rapporté. Au reste, cet aide-de-camp est un mauvais sujet, un bretteur... qui, il n'y a pas quinze jours, a tué en duel un officier français de la plus haute espérance. Et savez-vous pourquoi? Parce que cet officier français lui a dit, en lui proposant la santé de Sa Majesté l'Empereur*, qu'il lui couperait les oreilles s'il ne buvait pas. Il n'a pas bu, et l'a tué.

MADAME DE COULANGES. Du reste, quelle espèce d'homme est-il?... Son caractère?...

LE RÉSIDENT. Son caractère?... ma foi... que voulez-vous que je vous dise?... Je ne sais... Il est toujours à friser sa moustache... Ah! et puis c'est un fumeur, un fumeur déterminé. Oui, il passe quelquefois des heures entières enfermé avec le marquis, à fumer d'une drôle de manière*... avec de petits cigares de papier qu'ils font eux-mêmes. Ce que je vous dis est exact, je l'ai vu*.

MADAME DE COULANGES. Sans doute on vous aura remis quelques notes sur son compte?

LE RÉSIDENT. A vous dire vrai, on m'en a bien remis quelques-unes. Mais, ma foi, je ne sais ce qu'elles sont devenues. J'ai tant de papiers!... C'était peu de chose, puisque je ne m'en souviens plus.

MADAME DE COULANGES. Fort bien. Mais au moins quel est son nom?

LE RÉSIDENT. Il se nomme don... vous savez que tous les Espagnols s'appellent don... don Juan Diaz... Il ont des noms uniques!... don Juan Diaz... Il a bien encore un autre nom, mais pour le moment je ne m'en souviens plus... Il demeure aux Trois-Couronnes, une auberge* sur le bord de la mer.

MADAME DE COULANGES. Cela suffit. J'ai de grands remercîmens à vous faire pour vos informations. — Il me faudrait mille écus.

LE RÉSIDENT écrivant un billet. Vous les aurez. Vous avez un crédit illimité dans la lettre, et sur votre figure... Hé, hé, hé!

MADAME DE COULANGES. Me serait-il possible, monsieur, de faire passer par votre entremise, de l'argent franc de port, à un frère que j'ai, sergent dans la garde?... Cet argent provient de quelques marchandises françaises que j'ai vendues en Allemagne.

LE RÉSIDENT. Sans la moindre difficulté. J'envoie tous les jours à mes amis du bœuf fumé par le courrier diplomatique. Mais pourrai-je compter sur un peu de reconnaissance? Hé, hé!

MADAME DE COULANGES. Le billet est à vue?

LE RÉSIDENT. A vue sur messieurs Moor et compa-

gnie. — Ce monsieur Juan Diaz est un heureux coquin... Car nous autres qui faisons de la diplomatie, nous comprenons tout de suite le fin des choses... Vous allez le séduire... Hé, hé! j'ai envie de me faire conspirateur, moi, hé, hé, hé!

MADAME DE COULANGES. Ce ne serait pas chose aisée, monsieur, que de pénétrer vos secrets. Je suis bien fâchée de vous avoir dérangé, pour si peu de chose, de vos occupations diplomatiques.

LE RÉSIDENT. Vous me permettrez, belle dame, de venir quelquefois me délasser de la politique auprès de vous?...

MADAME DE COULANGES. Pardon, monsieur; vous ne réfléchissez pas, sans doute, que je ne dois pas recevoir le résident français dans l'île de Fionie.

LE RÉSIDENT. Diable! Vous avez bien quelque espèce de raison... Mais avec un grand manteau sombre, comme en portent les Espagnols... un soir... par un temps de brouillard...

MADAME DE COULANGES. Non, voici ma première et ma dernière visite. Ma mère se chargera de vous porter les notes que j'adresserai au prince.

Elle met son voile et se dispose à sortir.

LE RÉSIDENT. Permettez du moins...

LE DOMESTIQUE *entrant*. Cet aide-de-camp que vous savez bien... l'aide-de-camp du général La Romana, désire vous parler.

LE RÉSIDENT. Qu'il aille au diable! Lafleur, conduisez madame par le petit escalier dérobé. Vite, vite! Adieu, sirène! (Madame de Coulanges sort.) Quel dom-

mage! jamais je ne me suis senti tant d'esprit. Et j'étais en si beau chemin! Au diable le fâcheux! N'avoir pas un moment à soi! *Entre Don Juan.*

Ah! monsieur, j'ai l'honneur de vous présenter mes hommages : comment vous portez-vous? — J'en suis charmé. Et le cher général? Toujours de même? — Enchanté! Prenez donc la peine de vous asseoir.

D. JUAN. Voulez-vous prendre la peine de m'écouter?

LE RÉSIDENT. Entièrement à vos ordres. Disposez de moi.

D. JUAN. Il y a six mois, monsieur, que nous sommes sans nouvelles d'Espagne. Diverses raisons nous ont portés à croire, moi et d'autres officiers de notre division, que vous, monsieur, aviez des ordres de votre gouvernement pour les arrêter, et...

LE RÉSIDENT. Pardonnez-moi, monsieur le colonel, vous êtes entièrement dans l'erreur, et, pour achever de vous détromper, je me fais un véritable plaisir de vous communiquer des dépêches de votre pays, que je reçois à l'instant même. Voici une proclamation de son altesse le grand duc de Berg; voici un bulletin annonçant...

D. JUAN. Eh! que m'importent vos proclamations et vos bulletins? C'est bien cela dont nous nous soucions! Des nouvelles de nos familles, et non de celles du grand-duc de Berg, voilà ce que nous vous demandons!

LE RÉSIDENT. Monsieur, il y a tant d'accidens qui peuvent empêcher une lettre de parvenir à son

adresse. Peut-être, par exemple, aura-t-on oublié d'affranchir vos lettres en Espagne, ce qui arrive très fréquemment ou bien...

D. JUAN. Plaisante excuse!

LE RÉSIDENT. Voulez-vous me faire l'honneur de déjeuner avec moi?

D. JUAN. Grand merci, monsieur le résident. J'ai chez moi du chocolat de contrebande qui m'attend, et vous m'excuserez si je le préfère à votre café impérial.

LE RÉSIDENT. Ah! jeune homme, jeune homme! se peut-il que vous oubliiez le tort irréparable que vous faites au commerce! Ce chocolat ne vous est-il pas apporté par nos plus cruels ennemis?

D. JUAN. Que m'importe! pourvu qu'il soit bon.

LE RÉSIDENT. Monsieur, monsieur, le chocolat des tyrans des mers doit toujours paraître détestable à un officier qui a l'honneur de servir sous les drapeaux toujours victorieux de Sa Majesté Impériale*.

D. JUAN. Et Sa Majesté Impériale nous dédommage assurément de toutes les drogues continentales qu'elle nous fait avaler, grâce à son blocus!

LE RÉSIDENT. Sans doute, monsieur. Sa Majesté ne veut-elle pas faire briller au-dessus des Pyrénées le soleil de la civilisation, dont les brouillards de l'anarchie ne vous ont laissé voir jusqu'à présent qu'une faible lueur?

D. JUAN riant. Ha! ha! ha! Quels soins paternels!

que cela est touchant! Mais franchement, monsieur, je vous avoue que nous aimons l'ombre en Espagne, et nous nous passerions fort bien de son soleil.

LE RÉSIDENT. Nouvelle preuve du besoin que vous avez d'un législateur qui vous retrempe. Permettez-moi, monsieur le colonel, d'exprimer ici toute ma pensée. Vous n'êtes pas, vous autres Espagnols, à la hauteur du siècle; et même, qui le croirait? vous voulez repousser la lumière qu'on vous apporte. — Tenez, monsieur, je parie que vous n'avez jamais lu Voltaire!

D. JUAN. Je vous demande pardon, monsieur; je sais par cœur une grande partie de ses œuvres.

LE RÉSIDENT. En ce cas, je ne vous en parlerai pas. — Mais enfin, vous êtes encore entichés... (non pas vous, monsieur, qui êtes un esprit fort comme un Français, mais la masse de vos compatriotes), vous êtes encore entichés de vos superstitions. Vous en êtes encore à n'avoir de respect que pour la monacaille... N'est-ce pas vous rendre service, que de vous importer la philosophie du XIX[e] siècle, et vous débarrasser de vos antiques préjugés, enfans de l'ignorance et de l'erreur?

D. JUAN. Monsieur, nous recevrons toujours la philosophie à bras ouverts quand on nous l'enverra dans des caisses de bons livres. Mais, d'honneur, le cortège de quatre-vingt mille soldats qui l'accompagne aujourd'hui ne nous la rend pas très aimable.

LE RÉSIDENT. Sa Majesté veut vous arracher au joug des despotes insulaires.

D. JUAN. A propos, on dit qu'en Portugal, sur le bord de la mer, auprès de certain bourg nommé Vimeira[8*]...

LE RÉSIDENT. Oh! monsieur, vous êtes assurément mal informé.

D. JUAN. Comment! je ne vous ai rien dit encore.

LE RÉSIDENT. Mais je devine ce que vous allez dire. Permettez-moi de rétablir les faits. Les Anglais sont débarqués* à Vimeira, il est vrai; jusqu'ici vous êtes bien informé. Mais nous avons été les attaquer; nous les avons tournés, coupés... Enfin on en a fait un carnage effroyable. — Il paraît même que beaucoup de leurs généraux ont été tués. Leur armée a été mise dans la plus épouvantable désorganisation... à la suite de quoi nos braves troupes, d'après des ordres supérieurs, se sont embarquées pour Brest en France. Telle est, monsieur, l'exacte vérité.

D. JUAN. Voilà qui est admirable! mille remercîmens. Je vais faire part à mes amis des nouvelles que vous m'avez données...

LE RÉSIDENT. Si vous le permettez, je vous remettrai une relation moins succincte et plus claire.

D. JUAN. Oh! votre relation est excellente et fort claire... et je m'y tiens. Adieu, monsieur, bon appétit! Il en faut pour prendre le café de la grande nation. *Il sort.*

LE RÉSIDENT. Serviteur, monsieur, mes respects à

monsieur le marquis. (Seul.) Mauvais ricaneur. Qu'il rie tant qu'il voudra, je l'ai bien attrapé avec ma relation de la bataille de Vimeira. C'est extraordinaire! depuis que je suis dans la diplomatie, je me sens un aplomb, une intrépidité pour débiter des bourdes, dont je ne me serais pas cru capable, il y a un an. Me voilà faisant des bulletins, en vérité, aussi bien qu'un major général. Patience, patience! Je ne suis pas cloué à cette île. Un jour*, peut-être bien me réveillerai-je avec le portefeuille des affaires étrangères sous mon chevet. Il sort.

SCÈNE II

Un salon de compagnie dans l'hôtel des Trois-Couronnes

LE MARQUIS, seul, se promenant avec inquiétude.

Il tire sa montre.

Il devrait être arrivé depuis une heure!... Je ne puis tenir en place!... Peut-être que d'ici je découvrirai quelque chose. (Il ouvre la fenêtre qui donne sur la mer.) Non; pas un bateau en mer... Aussi loin que la vue peut s'étendre, les vagues, rien que les vagues... pas un point noir pour me donner une lueur d'espérance!... (Il se promène.) Peut-être ont-ils craint ce mauvais temps... c'était au contraire celui qu'ils devaient choisir... Seulement, si je pouvais être sûr qu'ils ne se sont pas embarqués!... (Regardant à la fenêtre.) Le sloop a pris le large. Allons! Ils me tiendront encore un jour à la torture... Cependant... quelque temps qu'il fasse,

m'écrivait l'amiral, vous aurez de mes nouvelles... Il me semble que je brûle... Pas une embarcation !... S'ils avaient été pris*, malgré leurs passe-ports, par quelque garde-côte ?... Auront-ils pris toutes leurs précautions pour cacher leurs dépêches ?... Je leur avais tant recommandé !... Oh ! ma tête se fend* !... J'aimerais mieux mille fois me trouver au milieu des boulets d'un champ de bataille que dans cette chambre, attendant ce bateau, sans pouvoir hâter d'un seul instant son arrivée...

D. JUAN derrière la scène. Lorenzo, desselle la jument, il fait trop mauvais temps pour sortir. — (Entrant.) Au diable ce pays de brouillards et de pluies ! — Ah ! général, je baise les mains de votre Excellence. Toujours à regarder par la fenêtre depuis que je vous ai quitté ? — Eh ! dites-moi, avez-vous compté combien il y a de vagues dans le Belt ?

LE MARQUIS. Don Juan, comment trouves-tu ce pays ?

D. JUAN. Comme une antichambre du purgatoire ; et j'espère qu'on me rabattra, dans l'autre monde, les années que j'y ai passées, sur celles que je dois rôtir en expiation de mes péchés...

LE MARQUIS à part. La mer n'est pas tenable. J'espère qu'ils ne se sont pas embarqués.

D. JUAN continuant. Il y pleut toujours, quand il n'y neige pas. Les femmes y sont toutes blondes ou rousses ; jamais grand comme la main de bleu dans le ciel, pas un pied mignon, pas un œil noir. Oh !

Espagne, Espagne! quand reverrai-je tes basquinas, tes jolis escarpins, tes yeux noirs, brillans comme des escarboucles!

LE MARQUIS. Don Juan, ne désirez-vous* revoir l'Espagne que pour les yeux noirs et les pieds mignons qu'elle renferme?

D. JUAN. Voulez-vous que je vous parle sérieusement?

LE MARQUIS. Oui, mais es-tu capable d'une pensée sérieuse?

D. JUAN. Vive Dieu! si vous n'étiez pas mon général, je vous dirais une raison bien sérieuse qui me fait désirer de revoir l'Espagne.

LE MARQUIS. Parlez* en toute assurance.

D. JUAN. Vous ne me mettrez pas aux arrêts, vous me le promettez?

LE MARQUIS. Toujours avec vos plaisanteries*!

D. JUAN. Vous voulez du sérieux? Eh bien, si je veux revoir l'Espagne, c'est pour me trouver face à face avec ses oppresseurs; c'est pour planter en Galice l'étendard de la liberté; c'est pour y mourir, si je ne puis y vivre libre*.

LE MARQUIS *lui serrant la main.* O don Juan! je ne te connaissais pas encore*. Tu as le cœur d'un véritable Espagnol, malgré ta légèreté apparente. C'est à ce cœur, don Juan, que je veux confier un secret qu'il est digne d'apprendre. Bien que nous ne portions pas de chaînes, nous sommes tout aussi captifs dans cette île, que nous le serions dans un immense ca-

chot. Ici une armée nombreuse d'auxiliaires nous observe. De l'autre côté du Belt, l'armée du prince de Ponte-Corvo pourrait en quelques jours se réunir aux Danois et aux Allemands pour nous écraser. Mais cette mer, qui nous ferme le chemin de notre patrie, cette mer...

Entrent madame de Coulanges, madame de Tourville, l'hôte, une femme de chambre. D. Juan les observe, et le marquis se retire dans le fond à la fenêtre.

L'HÔTE. Voici le salon de compagnie : ainsi vous n'aurez que le carré à traverser; la société la plus distinguée s'y rassemble. Le général La Romana occupe en ce moment l'aile de la maison où se trouve* votre appartement. Vous voyez qu'il est impossible de trouver un hôtel mieux fréquenté. Le cercle noble de la ville s'y réunit tous les soirs[9].

MADAME DE TOURVILLE. Cela est fort agréable.

MADAME DE COULANGES. Louise, faites porter mes malles dans nos chambres.

MADAME DE TOURVILLE. Je vais avec vous. Je suis bien aise de me mettre au fait de la maison. (Bas à madame de Coulanges.) Allons, ferme! Te voilà en présence de l'ennemi; l'important est de bien débuter.

MADAME DE COULANGES. Bon. Je reste ici pendant que tu rangeras un peu. (Affectant de la surprise.) Ah! mais il y a quelqu'un ici?

L'HÔTE. C'est le général dont je parlais, et son premier aide de camp.

D. JUAN bas au marquis. Excellence, voyez donc ce qui nous arrive; de véritables prunelles andalouses, ou le diable m'emporte!

LE MARQUIS. Don Juan, viens...

L'HÔTE. Monsieur le marquis, une dame française qui va être votre voisine. — Madame de Coulanges. — Madame, monsieur le général de La Romana, le colonel Don Juan Diaz.

MADAME DE COULANGES *à l'hôte.* Ainsi vous vous chargez de me procurer un domestique?

L'HÔTE. Je vais de ce pas le chercher. Excusez-moi si je vous quitte; sans doute ces messieurs se feront un plaisir...

D. JUAN. Madame, c'est à nous, comme aux plus anciens locataires, à faire les honneurs de cette pauvre maison*. Veuillez donc prendre la peine de vous asseoir. Ce ne peut être qu'un naufrage, madame, qui vous amène dans cette île maudite; il y a bien long-temps que j'en demandais un au ciel, mais je n'espérais pas qu'il nous envoyât une...

MADAME DE COULANGES. Pardon, monsieur le colonel, vos vœux n'ont pas été exaucés, car je suis arrivée hier par le paquebot, et moi qui ne me pique pas de courage, je n'ai pas eu un instant de frayeur. En voyant la mer aujourd'hui, je me félicite d'avoir passé hier.

LE MARQUIS. Don Juan?...

D. JUAN. Vous parlez trop bien espagnol, madame, pour n'être pas une de nos compatriotes. Vous avez eu compassion de nous autres, malheureux exilés.

MADAME DE COULANGES. Non, monsieur, je ne suis pas Espagnole, mais j'ai long-temps habité votre beau pays.

D. JUAN. J'aurais juré que vous étiez Andalouse, à votre excellente prononciation, et surtout au brillant de vos yeux et à la petitesse de vos pieds*. N'est-ce pas, Excellence, que vous auriez cru que madame était de Séville*[10]?

MADAME DE COULANGES. Pour moi, à vos complimens, j'étais tentée de vous prendre pour un Parisien; vous m'avez dit trois paroles, et c'étaient autant de complimens. Je vous préviens qu'ils ne me plaisent pas*.

D. JUAN. Ah! madame, il faut me les pardonner : il y a si long-temps que je n'ai vu de jolie femme!

LE MARQUIS. Don Juan, je vous attends chez moi*. Il sort.

MADAME DE COULANGES. Le général semble avoir quelque chose à vous dire?

D. JUAN. Oh bien! qu'il attende; je ne quitterai pas la compagnie d'une jeune dame* pour aller parler de casernes et de corps de garde avec un vieux général. — Pouvons-nous espérer, madame, de vous conserver long-temps?

MADAME DE COULANGES. Je ne sais. Depuis la mort de mon mari, j'ai quitté la Pologne, et j'attends ici mon oncle, qui doit faire partie de votre corps d'armée.

D. JUAN. Un militaire?

MADAME DE COULANGES. Il est colonel de dragons.

D. JUAN. Et le numéro de son régiment?

MADAME DE COULANGES, à part. Je tremble! (Haut.) Mais le... le quatorzième, je crois...

D. JUAN. C'est donc le colonel Durand, avec lequel j'ai servi. Mais son régiment était en Holstein, et il est parti depuis quelque temps pour l'Espagne.

MADAME DE COULANGES. Le nom de mon oncle est M. de Tourville... Mais il est maintenant, je crois, attaché à l'état-major... Il a commandé autrefois ce régiment, ou bien peut-être ai-je confondu les numéros.

D. JUAN. Vous avez quitté l'Espagne avant l'invasion... (se reprenant) avant que les Français n'entrassent en Espagne.

MADAME DE COULANGES. Oui, monsieur. — Les Français sont bien détestés en Espagne, aujourd'hui.

D. JUAN. Des Françaises comme vous, madame, sont aimées en tout pays, et je suis sûr que nos rebelles, comme vous les appelez...

VOIX derrière la scène. Ils sont perdus! ils sont dans le courant.

D. JUAN. O Dieu! quelques malheureux qui font naufrage! Ils vont à la fenêtre.

MADAME DE COULANGES. Oh! cette barque là-bas, avec ces trois hommes. Ciel! quelle énorme vague!

D. JUAN. Ils vont se briser sur les récifs, si l'on ne va à leur secours! Mais personne n'ose, à ce qu'il paraît.

MADAME DE COULANGES. Oh! si j'étais homme!

D. JUAN*. J'y vais, moi.

MADAME DE COULANGES. Arrêtez! arrêtez*! monsieur, vous allez vous perdre; restez, je vous en supplie!

D. JUAN. Non, non! je ne puis rester* tranquille quand je vois des hommes en danger de périr.

MADAME DE COULANGES. Mais vous n'êtes pas marin... Arrêtez, au nom du ciel! monsieur, vous allez périr avec eux, restez, restez! (Elle le prend par l'habit. Don Juan le lui laisse entre les mains, et sort.) Il veut mourir! Quels secours pouvez-vous leur porter!... monsieur! (A la fenêtre.) Colonel! colonel Don Juan!... Le voici qui entre dans une petite chaloupe, avec deux hommes braves comme lui; malheureux! et les vagues sont plus hautes que la maison. Entre le marquis.

LE MARQUIS. Qu'est-ce? D'où vient tout ce tumulte*?

MADAME DE COULANGES. Hélas! monsieur!... votre aide de camp...

LE MARQUIS. Eh bien?

MADAME DE COULANGES. Il s'est élancé... malgré moi...

LE MARQUIS. Où est-il?

MADAME DE COULANGES. Tenez, le voyez-vous?... Hélas!...

LE MARQUIS*. Don Juan! don Juan!

MADAME DE COULANGES. Dieu! quelle affreuse tempête!... et leur chaloupe est si petite!

LE MARQUIS à la fenêtre. Messieurs*, allez, arrêtez cette barque! ils courent à leur perte. Tenez! voici ma bourse,... mais partez!

MADAME DE COULANGES. Hélas! le danger est si affreux que personne n'ose la ramasser.

LE MARQUIS. Comment! lâches! laisserez-vous périr ainsi vos camarades sous vos yeux?... Ah! je suis ébloui!... je ne vois plus rien.. Dites-moi, le voyez-vous encore?

MADAME DE COULANGES. Oui, toujours. Ils sont couchés sur leurs rames.

LE MARQUIS. Mon Dieu! le rendras-tu victime de sa générosité?

MADAME DE COULANGES. Ha!... ils sont submergés, miséricorde!

LE MARQUIS. Non, la barque de Don Juan flotte encore!... mais les autres...

MADAME DE COULANGES. Je ne puis m'arracher à cet affreux spectacle, bien qu'il me tue!

LE MARQUIS. Ciel! il a disparu!

MADAME DE COULANGES. Je ne vois plus son écharpe rouge!

LE MARQUIS. Malheureux! que dirai-je à sa mère?

MADAME DE COULANGES. Mes yeux se remplissent de larmes... tout tourne autour de moi...

Elle se laisse tomber sur la fenêtre.

LE MARQUIS. Il est mort! il est mort! Et sa mère qui me l'avait confié!...

Il court çà et là comme un forcené. Au bout de quelques instans on entend des

CRIS derrière la scène. Les voilà! les voilà!

LE MARQUIS. Ils sont sauvés!... Je le vois!... Don Juan!... Don Juan!... Madame... il est sauvé!

MADAME DE COULANGES. Quoi!... il n'est pas mort?

LE MARQUIS. Voilà leur bateau!... Ils ont pris les

hommes de l'autre barque... Encore un effort, Don Juan!

MADAME DE COULANGES *agitant son mouchoir.* Courage, brave jeune homme, tu n'es pas fait pour mourir ici[11]!

LE MARQUIS. Tiens ferme le gouvernail, Don Juan... Encore cette vague... courage!

MADAME DE COULANGES. Ah! je n'y puis résister...

Elle se jette sur un sopha.*

LE MARQUIS. Don Juan!... Don Juan!...

CRIS *derrière la scène.* Ils sont sauvés!

LE MARQUIS. Bien!... encore celle-ci... c'est la dernière... Victoire!... Il touche au rivage... J'en mourrai de joie!... Madame, madame, venez donc le voir portant dans ses bras le malheureux qu'il a sauvé... Est-ce là du courage? *Il sort.*

MADAME DE COULANGES. Voilà donc ce Don Juan!... Malheureuse que je suis!... j'espérais trouver quelque fat*... et je trouve un héros!... Ah! qu'il est différent de l'homme que mon imagination s'était formé*!

Entrent Don Juan portant Wallis évanoui, le marquis, madame de Tourville, l'hôte, quelques valets.

D. JUAN. Vive Dieu!... je suis heureux de savoir nager!... Ah! vous voici, madame... faites-nous, de grâce, un peu de place.

L'HÔTE. Prenez garde au sopha... mettez cette serviette sous lui.

D. JUAN. Il s'agit bien de votre sopha! posons-le doucement!

LE MARQUIS l'embrassant. Mon fils ! mon cher Juan* !

L'HÔTE aux valets. Allez préparer un lit bien chaud ; moi je vais chercher un médecin. Il sort.

D. JUAN, à madame de Coulanges. Je parie, madame, que vous avez des sels sur vous ; toutes les jolies femmes en ont.

MADAME DE COULANGES. Je vais en chercher. Elle sort.

D. JUAN. Ce ne sera rien, il est resté trop de temps sous l'eau. — Voyez donc, Excellence, sous cette mauvaise veste, cette chemise à jabot... Pour un pêcheur norvégien, cela est assez élégant.

LE MARQUIS bas. Tais-toi.

D. JUAN. Hein ? Frottez-lui les tempes de votre côté... et la paume des mains... Mais comme il les tient serrées toutes les deux sur sa poitrine !... Ah, ah ! une petite boîte au bout d'un cordon ?... Il y a de l'amour là dedans, ou le diable m'emporte.

MADAME DE TOURVILLE. Voyons.

LE MARQUIS prenant la boîte. Occupons-nous du malade.

MADAME DE COULANGES rentrant avec un flacon. Tenez. Il commence à respirer. Maman, soutiens-lui la tête.

MADAME DE TOURVILLE. Il faudrait le prendre par les pieds pour lui faire rendre toute l'eau qu'il a bue.

LE MARQUIS. Oui. Ce serait le vrai moyen de l'achever.

WALLIS. Où suis-je ?

D. JUAN. Avec des amis, camarade. — Eh bien, comment cela va-t-il ?

WALLIS portant les mains à son cou. Ma boîte ?

D. JUAN. Elle est en sûreté; c'est le marquis de La Romana qui la tient. Il vous la rendra, soyez tranquille, et buvez ce que l'on vous présente.

WALLIS. Le marquis?...

D. JUAN. Tenez, buvez ce cordial.

LE MARQUIS. Qu'on le porte sur le lit de Pedro, mon valet de chambre.

D. JUAN *à madame de Coulanges.* Regardez, madame, regardez ce pauvre matelot. Vous voyez en lui le modèle des amans. Il tenait serrée sur son sein une petite boîte que M. le marquis vient de prendre, et qui contient un portrait de femme que Son Excellence va nous montrer.

LE MARQUIS. Don Juan, respectez les secrets de ce jeune homme.

D. JUAN. A la bonne heure; mais, pour ma peine, il faudra bien qu'il me montre un jour si elle est jolie ou non.

WALLIS. Où est celui qui m'a sauvé?

TOUS. Le voici.

WALLIS. Monsieur, donnez-moi votre main.

D. JUAN. Allez, camarade, tâchez de dormir; et puis, pour vous faire oublier toute l'eau salée que vous avez bue, je vous ferai vider une bouteille de véritable Xerez*, qui vous remettra le cœur.

Tous sortent avec Wallis, excepté D. Juan et madame de Coulanges.

MADAME DE COULANGES. Monsieur...

D. JUAN. Je donnerais je ne sais quoi pour voir ce portrait.

MADAME DE COULANGES. Je voudrais trouver des mots pour vous exprimer mon admiration.

D. JUAN. C'est une chose toute simple pour quelqu'un qui sait nager comme moi. Tout autre à ma place en aurait fait autant; mais ce qu'il y a de singulier, c'est que je n'ai jamais si bien plongé. Quelle force l'on trouve dans ces momens-là!

MADAME DE COULANGES. Oh, monsieur!... Tenez... je ne puis m'empêcher de vous embrasser.

D. JUAN. Vive Dieu! je voudrais qu'il y eût tous les jours des naufrages sous nos fenêtres. — Mais, à propos, madame, il y avait trois personnes dans le bateau que nous avons sauvé.

MADAME DE COULANGES l'embrassant. Tenez... et encore... Oh! je suis une folle!... mais jamais je n'ai été tant émue*. Elle pleure.

D. JUAN. Qu'avez-vous? Vous m'effrayez! Vous êtes plus pâle que notre noyé.

MADAME DE COULANGES. Oh! monsieur... ce n'est rien... mais je ne puis m'empêcher de pleurer... Oh? je suis une folle!

D. JUAN. Ah çà, où est mon habit? Je vous ai laissé mon habit entre les mains, comme le chaste Joseph*...

MADAME DE COULANGES. Prenez bien soin de vous... Allez changer bien vite... je vous en supplie...

D. JUAN. D'abord, permettez-moi de vous reconduire jusqu'à votre appartement... Et pourrai-je ensuite venir savoir de vos nouvelles?

MADAME DE COULANGES. Oui, monsieur.... toujours.

Elle sort appuyée sur le bras de D. Juan, en mettant son mouchoir sur ses yeux.

D. JUAN rentrant seul. Une intrigue bien commencée... un homme tiré de l'eau, un secret à apprendre. — Voilà, certes, de quoi finir agréablement sa journée. — Elle est fort jolie cette dame, et semble avoir un bien bon caractère. Je n'aime rien tant, moi, que les gens francs et sincères qui ont le cœur sur les lèvres. — Ah çà! allons changer, car je commence à avoir froid. Il va pour sortir, entre le marquis.

LE MARQUIS. Nous sommes seuls, Don Juan. Tu es un brave Espagnol. Je vais t'ouvrir mon cœur.

D. JUAN. Parlez, général, je grille d'impatience... (Bas) et je meurs de froid.

LE MARQUIS. Sais-tu qui tu as sauvé?

D. JUAN. Un pêcheur... peut-être un contrebandier?

LE MARQUIS. Un officier anglais, le lieutenant du Royal-George, envoyé par l'amiral de la station, avec lequel, depuis quelque temps, j'ai engagé une correspondance.

D. JUAN. Je comprends... bravo! je vois tout!... Parbleu, voilà qui est plaisant!... Et cet honnête amiral nous tirera peut-être de cette île du diable?

LE MARQUIS. Et nous ramènera dans notre vieille Espagne.

D. JUAN. Espagne! O mon cher pays, je vais donc te revoir!

LE MARQUIS. Le défendre, Don Juan!

D. JUAN. Mourir pour lui, pour la liberté! Oh! la mort me paraîtra douce sur le rivage d'Espagne. — Mais, diable! pourrons-nous emmener toute la division?

LE MARQUIS. Tous mes soldats me suivront. Tout est prévu : la flotte anglaise jettera l'ancre dans cette baie, avant que le prince puisse accourir avec ses Français pour s'opposer à notre dessein.

D. JUAN. Quant aux étrangers qui garnisonnent l'île avec nous...

LE MARQUIS. Nous avons des armes...

D. JUAN. Et nous nous en servirons?... Viva*!... Mais, diable! voilà qui dérange un peu ma conquête de tout à l'heure...

LE MARQUIS. Don Juan, est-il possible que vous ayez de pareilles idées dans un semblable moment?

D. JUAN. Eh! pourquoi pas? la patrie d'abord, ensuite... un peu d'amour pour se distraire.

LE MARQUIS *souriant*. Tu es un fou, mais un brave garçon; écoute, je mettrai dans peu ton zèle à l'épreuve.

D. JUAN. C'est ce que je demande! Vous verrez que, si quelquefois je suis trop disposé à rire, jamais je n'oublie pour une amourette l'honneur ou ma patrie.

LE MARQUIS. Je te connais, bon jeune homme. Va, si les vents ne changent pas, dans quelques jours nous aurons quitté notre prison.

D. JUAN. Vous me transportez de joie. — A propos, comment va cet Anglais?

LE MARQUIS. Grâce à toi, il pourra me donner des informations utiles*. Il faudra que tu l'accompagnes à son bord pour me rapporter le dernier mot de l'amiral.

D. JUAN. Disposez de moi. C'étaient sans doute les lettres de l'amiral, qu'il portait à son cou comme le portrait de sa maîtresse?

LE MARQUIS. Précisément. — Et toi tu voulais que je les montrasse!

D. JUAN. Le pauvre diable! il les tenait serrées dans ses mains, même après avoir perdu connaissance. — Avez-vous remarqué que son premier mot a été pour demander sa boîte?

LE MARQUIS. Et ce brave homme s'expose à une mort ignominieuse pour une entreprise qui n'intéresse que médiocrement son pays. De quelle ardeur ne devons-nous pas être enflammés, nous qui allons venger notre patrie trahie lâchement, combattre* pour tout ce que les gens d'honneur ont de plus cher!

D. JUAN. J'espère que l'on parlera de nous, un jour!

LE MARQUIS. Qu'importe que la postérité oublie nos noms, pourvu qu'elle sente les effets de nos généreux efforts! Don Juan, faisons le bien pour le bien. Ensuite remercions le ciel, s'il nous envoie un Homère.

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE

JOURNÉE II

SCÈNE I

L'appartement de madame de Coulanges à l'auberge des Trois-Couronnes

MADAME DE TOURVILLE, MADAME DE COULANGES.

MADAME DE TOURVILLE. Tu es une sotte; te voilà toute sens dessus dessous, parce que tu lui as vu faire le plongeon*. La belle chose que de savoir nager, quand on l'a appris! et pourtant une carpe lui en remontrerait.

MADAME DE COULANGES. Mais un homme qu'il ne connaissait pas!... et les gens de cette maison disent que la côte est si dangereuse!

MADAME DE TOURVILLE. Eh bien! il sait nager. — C'est dit*, et il a du courage : mais qu'est-ce que cela te fait? Fais-moi toujours ton rapport.

MADAME DE COULANGES. Je n'ai rien à dire.

MADAME DE TOURVILLE. Sais-tu que je serais tentée de croire que tu t'es amourachée de ce petit officier brun, qui nage comme un canard? — Tu as la berlue, mon enfant, tu n'as rien vu*. Moi, du premier coup d'œil, j'ai découvert un complot.

MADAME DE COULANGES. Un complot! en vérité, tu en vois partout.

MADAME DE TOURVILLE. Il vaut mieux en voir où il n'y en a point, que de n'en pas voir où il y en a. Sais-tu que l'on a toujours une gratification, outre le traitement ordinaire, pour chaque complot que l'on évente? Dis-moi, as-tu remarqué que ce noyé avait une chemise de batiste?

MADAME DE COULANGES. Qu'y a-t-il là de si extraordinaire?

MADAME DE TOURVILLE. Ce qu'il y a d'extraordinaire?... Allons, elle est folle, c'est fini. — Une chemise de batiste, avec un jabot. — Faut-il te le répéter : — Une chemise de batiste, hé? C'est le fil d'une conspiration effroyable. Il y a de quoi faire pendre vingt personnes.

MADAME DE COULANGES. Tu as bien de la pénétration.

MADAME DE TOURVILLE. Et toi, bien de la bêtise! — Comment! il ne te saute pas aux yeux que cet homme est un espion ou suédois, ou anglais, ou russe... Et même il est certain qu'il est Anglais, car je me trompe fort, ou sa chemise était de batiste anglaise. Ainsi voilà qui est assez clair.

MADAME DE COULANGES. Clair*!

MADAME DE TOURVILLE. Un moment... De plus, il portait à sa veste un bouton dépareillé, avec une ancre dessus; donc il vient d'un vaisseau anglais.

MADAME DE COULANGES. Tous les marins ont des boutons semblables.

MADAME DE TOURVILLE. Innocente! Et des portraits suspendus au cou? Il était plaisant, le petit aide-de-

camp, avec son portrait de femme. Il a bien joué son rôle, sur ma foi! c'est un gaillard bien retors, et qui contrefait l'indifférent à merveille. — Et le général, qui a vite empoché la boîte avant qu'on pût y jeter un coup d'œil.

MADAME DE COULANGES. Il y a peut-être bien du mystère là-dessous, mais je n'irai pas les ennuyer avec une histoire de boutons, de chemise de batiste et de semblables bagatelles. Ce serait le moyen de se faire rappeler sur-le-champ.

MADAME DE TOURVILLE. Bagatelles? bagatelles?... Ah! Élisa, dans les affaires, rien n'est à dédaigner. C'est pourtant un poulet rôti qui m'a fait découvrir la cachette du général Pichegru; et, sans me vanter, cela m'a valu bien de l'honneur, sans parler du profit. Voici le fait : c'était du temps de ton père, le capitaine Leblanc. Il revenait de l'armée; il avait de l'argent, nous faisions bonne chère et grand feu. Un jour donc je m'en vais chez mon rôtisseur, et je lui demande un poulet rôti. — « Mon Dieu, madame, » me dit-il, « je suis bien fâché, mais je viens de vendre mon dernier. » — Moi qui connaissais tout le quartier, je voulus savoir à qui. — « Qui est-ce qui l'a pris? » que je lui demande. — Lui me dit : « C'est un tel, et il se traite joliment, car depuis trois jours il lui faut une volaille à chaque dîner. » — *Nota bene** qu'il y avait justement trois jours que nous avions perdu les traces du général Pichegru. Moi, je roule tout ça dans ma tête, et je me dis : Diable! voisin,

l'appétit vous est venu; vous avez la fringale. Finalement, je reviens le lendemain, et j'achète des perdrix qui n'étaient pas cuites, remarque bien cela, pour avoir le temps de faire causer mon marmiton, pendant qu'elles rôtiraient. La-dessus, mon homme au gros appétit entre, et achète une dinde rôtie, une belle dinde ma foi! — « Ah! je lui dis, un tel, vous avez bon appétit, en voilà pour deux personnes, et pour une semaine. » — Lui cligne de l'œil, et dit : — « C'est que j'ai de l'appétit comme deux. » Un Français se ferait pendre, plutôt que de manquer un mot. Moi je le regarde entre deux yeux, lui se détourne, prend sa bête et s'en va. Il ne m'en fallait* pas davantage, je savais qu'il connaissait Pichegru. — On me happe mon homme, et, moyennant une récompense honnête, il livra bien et beau mon général, — et j'eus pour ma part six mille francs de gratification[12]. Voilà ce que c'est que de faire attention à des bagatelles.

MADAME DE COULANGES. Oh! tu es fort habile; pour moi, je ne suis pas en train de deviner.

MADAME DE TOURVILLE. Fais comme tu l'entendras, cela te regarde; quant à moi, je m'en lave les mains. Si un autre a la gratification, si l'État en souffre, ce ne sera pas ma faute.

MADAME DE COULANGES. Bah! ce Don Juan m'a l'air d'un...

MADAME DE TOURVILLE. Veux-tu que je te dise de quoi il a l'air? Il a l'air d'aimer les dames, et si tu

avais de l'esprit comme moi, tu mangerais à deux râteliers, et tu tirerais plus d'un quadruple à monsieur le colonel. C'est un marquis, sans que cela paraisse, et les domestiques disent qu'il roule sur l'or*.

MADAME DE COULANGES. Mon Dieu, que je suis fatiguée! je n'ai pu fermer l'œil de la nuit.

MADAME DE TOURVILLE. Il a l'air libertin comme un sacristain*. — Ah! mon enfant, si j'avais été aussi jolie que toi, je n'en serais pas où j'en suis, et pourtant si tu ne m'avais pas auprès de toi dans tes missions, que ferais-tu? Il faut que moi, je me mette en quatre pour amener le gibier à mademoiselle, qui n'a que la peine de se baisser pour le prendre, et de dire merci pour l'argent que cela rapporte.

MADAME DE COULANGES *avec ironie.* Sans compter l'honneur.

MADAME DE TOURVILLE. Bah! bah! Est-ce qu'il faut penser à cela; il y en a de plus huppés que nous qui font de pires métiers.

UNE FEMME DE CHAMBRE *entrant.* M. Don Juan Diaz demande si mesdames* sont visibles.

MADAME DE TOURVILLE. Sans doute. — Ce que c'est que d'être jolie! elle n'a pas besoin de se donner de la peine; qu'elle se montre seulement, et on lui court après.

D. JUAN *entrant.* Pardon, mesdames, si je me présente devant vous, sans autre titre que ma qualité de voisin. J'ai pris la liberté de venir m'informer si la

scène d'hier n'avait pas produit un fâcheux effet sur la santé de madame.

MADAME DE COULANGES. J'ai été fort émue sans doute... mais jamais je n'ai ressenti une émotion si douce.

MADAME DE TOURVILLE (Bas.) Bien dit. — (Haut.) Prenez donc la peine de vous asseoir, monsieur.

MADAME DE COULANGES. Vous ne vous êtes pas trouvé incommodé*,... et le malheureux que vous avez sauvé?...

DON JUAN assis. Il est frais et gaillard, et parle déjà de se mettre à la poursuite des harengs... Mais, madame, vous paraissez encore souffrante, je me reproche d'avoir apporté ce mourant sous vos yeux... mais dans le trouble...

MADAME DE COULANGES. Après vous avoir vu braver la mort!... Mais je me porte très bien.

MADAME DE TOURVILLE à part. Elle joue la passion à merveille! (Haut.) Et vous, monsieur, vous ne nous donnez pas des nouvelles de votre santé, après l'imprudence que vous avez faite. — Ah! jeune homme, jeune homme! mais, ils sont tous comme cela!

MADAME DE COULANGES bas à sa mère. Tous?

D. JUAN. En vérité j'ai passé une nuit fort agréable, enchanté d'avoir pris un bain de mer dans cette saison.

MADAME DE TOURVILLE. Ma fille ne cessait de parler de votre courage. Elle craignait que vous ne prissiez une fluxion de poitrine.

D. JUAN. Je suis bien fier de vous avoir fait penser à moi. Mais nous autres militaires, nous sommes à l'épreuve d'un bain froid.

MADAME DE TOURVILLE. Peut-être, monsieur, avez-vous connu dans vos campagnes mes fils, deux officiers de la plus grande espérance?... l'aîné, le général de Tourville, et le cadet, le colonel Auguste de Tourville*.

D. JUAN. J'avouerai à ma honte que j'entends leurs noms pour la première fois... mais je lis si peu les bulletins!

MADAME DE TOURVILLE. Ah! vous avez bien raison. Du sang, on n'y voit que cela. Ah! M. Diaz, j'ai bien peur que l'on n'envoie mes enfans en Espagne; cela nous ferait bien de la peine, c'est une guerre si injuste!...

D. JUAN, au lieu de répondre, joue avec son écharpe.

MADAME DE COULANGES. Vous m'avez dit, je crois, que vous aviez demeuré à Séville?

D. JUAN. Assez long-temps pour conserver un tendre souvenir de cette noble cité et de ses habitans. Mais vous, madame, à l'exception de leur teint, tant soit peu mauresque, vous me retracez tous les charmes des dames de Séville*.

MADAME DE TOURVILLE. C'est à Séville qu'est votre junte? Ah! ce sont des gens bien courageux, des Romains du temps de Jules César.

MADAME DE COULANGES. Colonel, vous êtes sans doute musicien? En votre qualité d'Espagnol, vous

ètes tenu de savoir pincer de la guitare. Je mettrais votre talent à l'épreuve, si je ne craignais de vous ennuyer.

D. JUAN. Ah! madame, pourrais-je m'ennuyer de ce qui vous amuse? Mais, modestie à part, je ne joue de la guitare qu'assez bien pour donner une sérénade au besoin, ou pour accompagner nos simples romances espagnoles. — Pour vous, madame, en votre qualité de Française, vous n'aimez sans doute que les grands airs d'opéra?

MADAME DE COULANGES. Point du tout. Vos airs mélancoliques me plaisent plus que cette musique sans caractère qu'il est de bon ton d'admirer.

MADAME DE TOURVILLE. Votre musique me chasse; excusez-moi, colonel Diaz. — (Bas à sa fille.) L'occasion est belle, profites-en*. Elle sort.

D. JUAN. Vous aimez les romances espagnoles? Seriez-vous assez bonne pour en chanter une?

MADAME DE COULANGES. Mais cela vous donnera peut-être la maladie du pays.

DON JUAN. Heureusement la musicienne balancera l'effet de la musique.

MADAME DE COULANGES. Voici les romances*, choisissez.

D. JUAN. Celle-ci, dont je ne vois que le titre; ce doit être une vieille romance.

MADAME DE COULANGES à part. Hélas! Quel choix!

D. JUAN. Un chevalier amoureux d'une Moresque, c'est le sujet favori des anciens poëtes.

Madame de Coulanges chante, et don Juan l'accompagne avec sa guitare.

ROMANCE

Alvar de Luna était un cavalier de renom, natif de Zamora. Son cheval s'appelait *Aquilon*, et son épée *Tranche-fer*. Il avait tué plus de Maures qu'il n'y a de grains à mon chapelet. Jamais cavalier des Espagnes ne lui fit perdre les arçons. Jamais il ne fut vaincu en duel ni en bataille; mais il fut vaincu par deux beaux yeux;

Les beaux yeux de Zobéide, fille de l'alcayde[13] de Cordoue-la-Grande. Il jeta son épée, abandonna son coursier dans un pré. Il prit une guitare, monta sur une mule noire aux pieds blancs, et s'en vint à l'Alcazar[14] de Cordoue, et dit à Zobéide : « Je t'aime; monte en croupe avec moi, et t'en viens à Zamora. »

Zobéide lui répondit avec un soupir : « Beau cavalier, je t'aime d'amour; mais Allah est mon Dieu, et Christ est le tien. Je te le dis en vérité, je mourrai avant peu, car tu m'as frappée au cœur*. Mais je ne serai point ta femme, car je suis maure* et tu es chrétien. »

Le bon cavalier remonta sur sa mule, et revint à Zamora, sa patrie; et il distribua tout son bien aux pauvres. Dieu fasse paix au frère Jayme du cloître de Saint-Inigo! Et il mourut en odeur de sainteté, le cœur brisé d'amour, parce que Zobéide était maure* et qu'il était chrétien.

MADAME DE COULANGES tristement. Eh bien! qu'en pensez-vous?

DON JUAN. Charmante! divinement chantée! — Je voudrais que l'on fît une loi en Espagne pour défendre à tous les fous de se faire moines, excepté aux fous d'amour. Ce serait le moyen de diminuer le nombre des couvens; et, s'il en restait encore, cela donnerait une bonne idée de nous aux étrangers.

MADAME DE COULANGES. Comment trouvez-vous les paroles?

D. JUAN. Comme celles de toutes nos vieilles romances. Voilà bien les sottes mœurs du bon vieux temps. Cet Alvar de Luna était un plat animal. Eh! vive Dieu! que ne se faisait-il musulman au lieu de se faire moine?

MADAME DE COULANGES. Ah! — Il y a tel obstacle qui peut séparer deux personnes faites pour s'aimer.

D. JUAN. Comment? la différence de nation ou de religion?

MADAME DE COULANGES. Il peut exister bien d'autres causes.

D. JUAN. Quelles donc?

MADAME DE COULANGES. Par exemple...

D. JUAN. Eh bien! vous ne trouvez pas d'exemple? — Ah! dites-moi, madame, seriez-vous incapable de renoncer à votre patrie pour suivre un... un époux*... qui aurait su se faire aimer?

MADAME DE COULANGES. Sans doute, c'est le devoir d'une épouse. — Mais...

D. JUAN *transporté.** Mais?...

MADAME DE COULANGES. ... Je ne me remarierai point. *(S'efforçant de sourire.)* Il est trop agréable d'être veuve.

D. JUAN *à part.* Au diable la romance!

MADAME DE COULANGES. Voulez-vous chanter encore?

D. JUAN. Je craindrais de vous fatiguer, madame; je m'aperçois d'ailleurs que ma visite s'est un peu trop prolongée.



MADAME DE COULANGES. Colonel, ce sera toujours avec le plus grand plaisir que... mais... (*A part.*) Que lui dire, pour qu'il ne vienne plus se jeter dans les pièges qu'on lui tend?

LA FEMME DE CHAMBRE *entrant.* M. le marquis de la Romana demande monsieur.

D. JUAN. Son général avant tout... Voilà les principes de don Alvar. — Madame, permettez-vous?

Il baise la main de madame de Coulanges et sort.

MADAME DE COULANGES *à sa femme de chambre.* Venez me délacer; j'étouffe. *Elles sortent.*

SCÈNE II

Le bord de la mer

D. JUAN, WALLIS, MATELOTS *dans le fond occupés à préparer une barque;* UNE SENTINELLE *se promène devant l'auberge*.*

WALLIS. Voyez! le sloop s'est rapproché pour nous. Il élève un fanal à la hune.

D. JUAN. Je vois comme un ver luisant, à une lieue de nous.

WALLIS. Vous n'avez pas encore l'œil d'un marin. Allez, ils sont plus près de nous que vous ne pensez. Dans une heure je vous débarquerai ici, et tout sera fait. — Enfans, vos rames sont-elles bien entortillées de linge?

UN MATELOT. Tout-à-l'heure, lieutenant; elles ne feront pas plus de bruit que la patte d'un canard.

WALLIS. Quand nous passerons devant le môle et

la batterie, couchez-vous sur vos rames, et, si l'on nous hèle, que personne ne réponde.

D. JUAN. Soyez sans inquiétude. Toutes les nuits des contrebandiers passent devant les forts de la côte sans qu'on s'en aperçoive.

Une fenêtre s'ouvre, madame de Coulanges paraît au balcon de l'auberge.

D. JUAN. Ha*!

WALLIS bas. Quelqu'un nous observe. Au large!

D. JUAN bas. Ne craignez rien. Qui nous reconnaîtrait? (A la sentinelle.) Tu seras encore de faction quand je reviendrai?

LA SENTINELLE. Oui, mon colonel.

MADAME DE COULANGES chantant, sans les voir. « Mais je suis maure, et vous êtes chrétien. »

D. JUAN bas. Au diable le refrain!

WALLIS bas aux matelots. Dépêchez-vous au nom du diable! il ne fait pas bon ici.

MADAME DE COULANGES. La fraîcheur du soir ne peut éteindre le feu qui me brûle. (Apercevant Don Juan.) Ha*! qui sont ces hommes?

WALLIS. Colonel! million de tonnerres! que faites-vous sous ce balcon, planté comme une perche? Par le ciel! voici venir quelqu'un de ce côté, on veut* nous couper la retraite. Ne dites mot.

Madame de Tourville entre avec une femme de chambre.

MADAME DE COULANGES bas à Don Juan. Éloignez-vous, qui que vous soyez! Elle rentre.

MADAME DE TOURVILLE. Ah! mon Dieu! des hommes devant l'hôtel*!... Heureusement voici la sentinelle pour nous protéger... et ma fille qui était au balcon... Elle s'avance vers la barque.

WALLIS. Halte-là! nous sommes des contrebandiers. Ne nous perdez pas, et vous aurez du tabac pour rien.

MADAME DE TOURVILLE *s'approchant toujours.* En auriez-vous, messieurs? je voudrais en acheter.

WALLIS. On vous en portera. Mais n'avancez pas. — Au large! à moi le gouvernail! *La barque s'éloigne.*

MADAME DE TOURVILLE. Cette voix ne m'est pas inconnue. — Et cet autre enveloppé jusqu'aux yeux dans son manteau; et la sentinelle qui ne crie pas à la garde... tout cela est fort singulier : — mais je saurai ce qui en est. — Entrons. *Elles entrent dans l'auberge.*

SCÈNE III

Appartement de madame de Coulanges

MADAME DE COULANGES,
MADAME DE TOURVILLE

MADAME DE TOURVILLE. Tu as beau dire, c'était lui.

MADAME DE COULANGES. Non, te dis-je. N'as-tu pas vu, ainsi que moi, que c'étaient des contrebandiers?

MADAME DE TOURVILLE. A la bonne heure! mais je suis bien aise de les voir revenir. Je ne me coucherai pas.

MADAME DE COULANGES. Mais maman, tu te feras du mal. Laisse-moi, je veillerai à ta place.

MADAME DE TOURVILLE. Non, non. Couche-toi. Il faut te conserver le teint frais. Moi, qui n'ai plus de fraîcheur à perdre, je veillerai. D'ailleurs, je ne veux m'en rapporter qu'à moi dans ces affaires-là. —

Laisse le volet comme je l'ai mis, il ne faut pas qu'on voie de la lumière chez nous.

MADAME DE COULANGES. Ils ne reviendront peut-être que dans deux ou trois jours.

MADAME DE TOURVILLE. Non, non! si ces gens sont ceux que je pense, ils seront ici avant que le soleil se lève*. — Le général a l'air soucieux depuis que nous sommes ici... je l'ai entendu toute la nuit dernière se promener dans sa chambre, au lieu de dormir. — Va, tout cela n'est pas naturel. Mais laisse-moi faire, ils seront bien fins s'ils m'échappent.

MADAME DE COULANGES. Au lieu de te fatiguer à veiller, ne peux-tu pas demander à l'hôte si quelqu'un est sorti cette nuit?

MADAME DE TOURVILLE. Sotte que tu es! l'hôte est sans doute acheté par eux... peut-être... et puis* ces gens-là sont d'une négligence... — Je viens de jouer à la bouillotte, chez le résident français; je les ai tous décavés. — Ah! qu'ils sont encore innocens! — Mais couche-toi donc : tu me fais peine*. Sais-tu qu'il est près d'une heure?

MADAME DE COULANGES. Je ne puis dormir, quand je sais que tu veilles.

MADAME DE TOURVILLE. Comme il te plaira. — Il y a encore de la lumière chez le général. On en voit la réflexion sur l'eau. Si j'osais, j'ouvrirais le balcon.

MADAME DE COULANGES. Ouvre. Je crois que l'air soulagera mon mal de tête.

MADAME DE TOURVILLE. Oui, mais cela donnerait l'alarme au vieux renard. — Écoute, il marche. (Madame de Coulanges fait tomber une chaise.) Que le diable t'emporte! Comment! tu ne peux pas te tenir tranquille?

MADAME DE COULANGES. Oh! que je me suis fait de mal au pied!

MADAME DE TOURVILLE. Tais-toi, douillette!

MADAME DE COULANGES. Oh! je souffre tant!... oh!

MADAME DE TOURVILLE. Quelle est cette lumière, là-bas dans la mer?

MADAME DE COULANGES. Un fanal, peut-être, pour montrer la passe.

MADAME DE TOURVILLE. Je crois plutôt que c'est ce vaisseau sous pavillon hambourgeois qui croise depuis quelques jours à l'entrée du Belt.

MADAME DE COULANGES. Eh bien! qu'est-ce que cela te fait, qu'il y ait un vaisseau hambourgeois?

MADAME DE TOURVILLE. Hambourgeois? Il est de Hambourg comme moi.

MADAME DE COULANGES. Tu fais toujours des suppositions étranges. Moi je ne voudrais pas me charger ainsi la conscience.

MADAME DE TOURVILLE. La conscience? Tu veux me faire rire, avec ta conscience. Tu parles comme un frocard. — Chut! — Au lieu d'une lumière, il y en a maintenant deux, mais bien faibles. — Ha, ha*! voici qui devient intéressant.

MADAME DE COULANGES à part. Hélas! — (Haut.) Tu connais donc les signaux des marins?

MADAME DE TOURVILLE. Et la lumière qui disparaît chez le général... Bravissimo!

MADAME DE COULANGES. Il est allé se coucher, il a plus d'esprit que nous.

MADAME DE TOURVILLE. Oui, oui, innocente, crois qu'il dort. — Voici sa lumière qui reparaît. — C'est peut-être, diras-tu, qu'il a soufflé sa chandelle, et qu'elle s'est rallumée toute seule, comme cela arrive quelquefois. — Trois lumières au vaisseau!... de notre côté, éclipse. — Ah! la chandelle s'est encore rallumée... Nous vous tenons, monsieur le marquis Romain. — Comme tu es pâle! Je te disais bien qu'il n'est pas bon pour toi de veiller si tard. Couche-toi, ma bonne Élisa; la fortune te viendra en dormant, car notre fortune est faite.

MADAME DE COULANGES. Plût au ciel qu'elle fût faite depuis longtemps!

MADAME DE TOURVILLE. C'est bien dit, ma foi; car à l'heure qu'il est, nous roulerions carrosse à Paris, au lieu de nous morfondre dans cette île. Mais, patience... — Il n'y a plus qu'une lumière.

MADAME DE COULANGES. Allons nous coucher, maintenant.

MADAME DE TOURVILLE. Ah! et ma conscience? Non, non, il faut que je le voie rentrer. Jusque-là je n'aurai pas la conscience nette. Il me faut des preuves... et elles arrivent en bateau. — Si j'osais, j'irais tout de suite chez le résident... mais cela ne servirait à rien. Il est si bête! non, j'écrirai moi-même au prince.

MADAME DE COULANGES. Il me semble que ma tête est en feu.

MADAME DE TOURVILLE. Quand nous reviendrons en France, nous pourrons faire une belle affaire sur les perkales*; nous en passerons pour de l'argent. En donnant une robe ou deux à la femme du directeur des douanes, on passe tout ce qu'on veut.

MADAME DE COULANGES. Oui, je voudrais que nous n'eussions jamais fait que la contrebande.

MADAME DE TOURVILLE. Il faut prendre des deux mains. — Je voudrais bien savoir ce qu'est devenu ton frère Charles. Il y a plus de deux ans qu'il n'a écrit.

MADAME DE COULANGES. Tu sais comme il est. Tu lui as donné une si bonne éducation, qu'à peine* sait-il écrire.

MADAME DE TOURVILLE. C'est égal! Charles est un garçon qui ira loin, si un boulet ne l'arrête en chemin. Son colonel dit qu'il a du cœur comme un lion. Il est toujours le premier là où il y a des coups à donner et à recevoir.

MADAME DE COULANGES. Oui, et du mal à faire. (A part.) Il devrait être ici.

MADAME DE TOURVILLE. C'est tout le portrait de son père, M. Leblanc. Il était capitaine dans les guides. Il est mort bravement au champ d'honneur. Son lieutenant, qui est le père d'Auguste, m'a dit qu'il avait quinze coups de sabre rien que sur la tête.

MADAME DE COULANGES. Quelle horreur!

MADAME DE TOURVILLE. Moi, j'ai toujours eu du faible pour les gens de cœur. Le premier que j'ai eu, c'était un général qui est parti pour l'Amérique... Les sauvages me l'ont mangé après l'avoir rôti. — Ce que je te dis est exact.

MADAME DE COULANGES. O Dieu!

MADAME DE TOURVILLE. Je me souviendrai toujours d'un conseiller d'état* qui m'entretenait à douze mille francs par an. Un jour il se laissa donner, devant moi, une paire de soufflets par un petit sous-lieutenant de chasseurs à cheval, qui n'avait pas un sou vaillant. Ma foi! je ne pus m'empêcher de quitter le richard, et de prendre le petit chasseur*. — Si j'étais homme, je serais militaire, c'est sûr.

MADAME DE COULANGES. Tu ne vois rien? je te disais bien...

MADAME DE TOURVILLE. Non, je ne vois rien encore... Ah! chut! je vois quelque chose de noir qui vient sur l'eau; c'est une barque ou une baleine. — Fermons le volet mieux que ça... Élisa!

MADAME DE COULANGES. Ce sont... les contrebandiers?

MADAME DE TOURVILLE. Voici mon homme au manteau... ou plutôt le tien... Il serre la main à un autre, il saute à terre... Entrera-t-il ici? Bonsoir, Élisa.

Elle sort.

MADAME DE COULANGES *seule*. Il est perdu!... et c'est moi, misérable que je suis, qui l'ai perdu! Maudit soit le jour où j'ai abordé dans cette île! — Plût au

ciel que nous eussions péri avant d'entrer dans le port!... Ainsi le seul homme pour qui j'ai senti de l'amour va périr... et c'est moi, moi qui l'aime, qui lui ai mis la corde au cou! Il va croire que cette femme qui l'aimait a feint une passion généreuse, tandis qu'elle se faisait payer sa tête. — Moi, vendre Don Juan pour de l'or! — Comment se peut-il faire que j'aie jamais consenti à prendre cet épouvantable métier? Une catin, destinée aux plaisirs de la canaille*, vaut mieux que moi. Un voleur vaut mieux que moi... Et moi, j'ai pu!... Il faut que j'aie* bien changé depuis peu de temps; car, en venant ici, lorsque je ne songeais qu'à pénétrer les secrets de ce jeune homme pour les trahir, je n'avais jamais songé que ce fût une chose aussi horrible*... Mon amour pour lui m'a ouvert les yeux. — Ah! Juan Diaz, toi seul tu pourrais* m'arracher de la fange où ils m'ont plongée. Oui, le sort en est jeté : je m'attache à sa fortune; je lui dirai tout; je renonce à tout pour le suivre*... Mon pays... que m'importe mon pays? — Ma famille... qui s'est étudiée à gâter mon bon naturel, à me façonner au vice... ma famille m'est odieuse!... Je ne puis aimer que Juan Diaz.

Mais voudra-t-il de moi, sachant qui je suis? — Lui cacher... non, Juan Diaz n'est pas un amant à qui je pourrais cacher quelque chose... Et lui dire... à lui qui s'indigne au récit d'une bassesse!... Il me chasserait loin de lui; il aimerait mieux, j'en suis

sûr, une fille d'auberge, laide, grossière, que la belle Élisa qui amorce les gens de son amour pour les conduire à la mort... Eh bien! qu'il pense de moi ce qu'il voudra; je l'aime trop pour songer à moi. Tôt ou tard il saura qui je suis... Peut-être m'en voudra-t-il moins s'il apprend tout de moi-même... Il connaîtra mon amour... Il faut aimer pour faire un semblable aveu... Je lui dirai tout... je m'expose à sa colère... n'importe! je le sauverai. Dût-il me battre, me souffleter, me cracher au visage, je le sauverai! J'aime mieux un soufflet de Juan Diaz que des billets de banque teints de son sang... Peut-être aura-t-il quelque pitié d'une malheureuse qui n'était pas née avec une âme de boue, mais que des méchans se sont efforcés d'avilir*. Ils n'ont pu m'ôter un reste de conscience... De conscience? Non, elle est morte en moi; depuis longtemps elle ne parle plus. Je n'agis ni par vertu, ni par conscience : c'est à l'amour, seulement à l'amour, que je devrai de ne pas mourir sans avoir fait une bonne action.

Elle sort.

SCÈNE IV

La chambre à coucher de Don Juan Diaz

Entre madame de Coulanges*.

Il est encore avec le général.. Je tremble en mettant le pied dans cette chambre... Voilà la première bonne action que je fais, et je tremble!... Il me semble le voir partout... (Elle jette les yeux sur la table.) Une

lettre commencée... Il écrit peut-être à une amante qu'il a laissée en Espagne... et quand il sera de retour auprès d'elle, jamais il n'écrira un mot à la pauvre Élisa!... Voici son cachet; il est chargé d'armoiries... et mon nom est si obscur!... Un cygne, et pour devise : « Sans tache... » Il ne démentira pas sa devise!... Un portrait de femme, c'est sans doute sa mère...

Entre Don Juan.

D. JUAN *à part.* Quelle agréable surprise! On a donc juré de m'empêcher de dormir?

MADAME DE COULANGES *sans le voir.* Ce sont les mêmes traits, mais sa figure n'a pas l'expression dédaigneuse de cette bouche.

D. JUAN *à part.* Que diable fait-elle?

MADAME DE COULANGES *l'apercevant.* Ah!

D. JUAN *à genoux.* Vous voyez à vos genoux le plus enflammé de tous les amans, charmante Éliza*, laissez-moi vous prouver...

MADAME DE COULANGES *à part.* Jamais je n'aurai le courage...

D. JUAN. ... Toute la passion que vous avez allumée dans mon cœur... Fermons cette porte, et...

MADAME DE COULANGES *le repoussant.* Seigneur Don Juan, il est bien temps de parler d'amour, quand le couteau est suspendu sur votre tête...

D. JUAN. Mais vous êtes dans mes bras...

MADAME DE COULANGES *de même.* Laissez-moi, vous dis-je; écoutez-moi.

D. JUAN. Qu'avez-vous, madame?... Vous semblez bien agitée.

MADAME DE COULANGES. Tous vos projets sont connus. C'en est fait de vous et de votre général.

D. JUAN à part. Ciel! — (Haut.) Quels projets?... je ne sais, en vérité, ce que vous voulez dire.

MADAME DE COULANGES. Vous correspondez avec les Anglais; vous venez vous-même d'avoir une conférence avec eux sur ce vaisseau qui croise en vue de nos fenêtres. Le général a fait des signaux, ils ont été observés... on a les yeux sur vous... vos ennemis vous entourent... c'est à vous de faire vos efforts pour leur échapper.

D. JUAN. Mais... en vérité, madame, je suis désespéré de ma méprise... j'ai lieu de rougir...

MADAME DE COULANGES. Vous n'avez pas lieu de rougir devant moi... Prenez garde à vous, et disposez de moi, si je puis vous être utile.

D. JUAN. Vous savez tout... Que nous vous devons de reconnaissance! Comment pourrons-nous jamais?...

MADAME DE COULANGES. Parlez, avez-vous besoin de moi?

D. JUAN. Ah! faites-nous connaître celui qui nous épie : il ne vivra pas long-temps.

MADAME DE COULANGES. Monsieur!... je ne sais comment*...

D. JUAN. Achevez votre ouvrage : sauvez-nous; assurez notre juste vengeance. Ah! madame, daignez parler.

MADAME DE COULANGES. Mais... je n'ose...

D. JUAN. Ne craignez rien, madame. Ne suis-je pas là pour vous défendre?... O ciel! si vous consentiez à me confier...

MADAME DE COULANGES. Je crois... que ce peut être...

D. JUAN. Le Résident français? Je cours lui brûler la cervelle.

MADAME DE COULANGES. Non, non!... Je veillais... j'étais à mon balcon, et...

D. JUAN. Votre mère nous a rencontrés, mais...

MADAME DE COULANGES. Oh! ce n'est point elle qui vous trahira; elle vous a pris pour des contrebandiers... Mais il y avait des hommes cachés... ils ont tout vu; je les ai observés.

D. JUAN. Ils sont donc envoyés par le Résident? Vive Dieu!

MADAME DE COULANGES. Il est si bête... que vous n'avez rien à craindre de lui... Enfin, réfléchissez, et arrangez-vous comme vous voudrez... Comptez sur moi, si je puis vous être utile... Adieu. *Elle sort.*

D. JUAN. Arrêtez, ange sauveur!... Mais elle s'est enfuie... Nous voilà dans une jolie position! Allons avertir le marquis.

FIN DE LA DEUXIÈME JOURNÉE

JOURNÉE III

SCÈNE I

Un salon de compagnie

D. JUAN, LE MARQUIS.

D. JUAN. J'ai eu beau prier, supplier, il m'a été impossible de la voir. Il paraît qu'elle est malade.

LE MARQUIS. Cette diable de femme est sorcière!

D. JUAN. Eh bien! général, vous comprenez maintenant qu'il n'est pas mal de mener de front une intrigue amoureuse et une intrigue politique?

LE MARQUIS. Sa mère me donne des soupçons.

D. JUAN. Sa mère? C'est une bonne vieille folle. Elle m'a parlé aujourd'hui deux heures durant de ses chers fils qui sont à l'armée, et elle aime tant sa fille*!... Allez, c'est une femme qui n'a pas un grain de malice dans le cœur.

LE MARQUIS. Mais enfin, qu'allait-elle faire sur le bord de la mer, si tard, quand tu es parti?

D. JUAN. Que sais-je? Elle m'a dit qu'elle avait rencontré des contrebandiers hier au soir, et qu'elle l'avait fait dire à monsieur le bourgmestre pour qu'il y mît ordre. Elle ne m'a parlé que de rêves affreux qu'elle avait faits. Elle a vu des poignards, des spectres... Enfin, je lui ai fait trop peur pour qu'elle ait pu voir nettement quelque chose.

LE MARQUIS. La flotte anglaise sera bientôt dans cette baie, et terminera nos inquiétudes. Dieu veuille que le vent ne change pas! Entre madame de Tourville.

D. JUAN. Ah! madame, de grâce, comment se porte madame votre fille?

MADAME DE TOURVILLE. Un peu mieux depuis ce matin, Dieu merci. La pauvre enfant! c'est qu'elle m'avait effrayée d'abord. Mais j'espère que cela ne sera rien.

LE MARQUIS. Veuillez l'assurer de mes respects.

MADAME DE TOURVILLE. Bien obligée, monsieur le général. Ah! si vous saviez la peur que j'ai eue hier au soir.

LE MARQUIS. On m'en a dit quelque chose.

MADAME DE TOURVILLE. D'abord, pour commencer par le commencement, j'étais allé chez monsieur le Résident français, qui m'avait invitée, moi et ma fille, à venir passer la soirée chez lui*. Il y avait bien du monde; son salon* était plein. Le temps passe vite en compagnie, et puis, quand il était déjà tard, il a fallu jouer à la bouillotte. J'ai refusé, mais sans moi la partie était manquée, il a bien fallu s'exécuter : j'ai joué. Mais une fois installée sur mon fauteuil, vous ne le croiriez pas, je gagnais toujours. Impossible de me décaver. Enfin, il était je ne sais quelle heure quand le jeu a fini. Un de vos officiers m'a offert galamment son bras, mais je l'ai refusé, de crainte que ce pauvre jeune homme ne fût grondé en rentrant à la caserne si tard. — Mon fils, quand il était à l'École Militaire...

D. JUAN à part. Nous voilà pris, une histoire.

LE MARQUIS. Combien y avait-il de contrebandiers ?

MADAME DE TOURVILLE. J'en ai vu deux devant notre porte ; il y en avait un enveloppé dans un grand manteau noir, avec une mine de sacripant. Sa ceinture était pleine de pistolets. J'ai cru qu'il allait m'assassiner.

LE MARQUIS. Bon ! ils ne font jamais de mal. Est-ce que vous n'êtes pas bien aise de prendre quelquefois du tabac de Virginie ou de Guatimala*, au lieu de celui que vous donne votre régie impériale ?

MADAME DE TOURVILLE. Ah ! monsieur le marquis, vous me prenez par mon faible. — Mais cependant.. je vous dirai bien quelque chose... si je ne craignais pas que vous me prissiez pour une rapporteuse.

LE MARQUIS. Dites, madame.

MADAME DE TOURVILLE. La sentinelle devant votre porte a tout vu, et n'a pas soufflé. Ce que j'en dis, ce n'est pas pour que vous la fassiez punir.

LE MARQUIS. Chut ! ne me trahissez pas : c'est pour moi que venaient ces contrebandiers : ils m'apportaient des cigares d'Amérique. Nous n'en pouvons fumer d'autres ; demandez-lui.

D. JUAN. Assurément.

MADAME DE TOURVILLE. Oh bien* ! général, voilà qui est joli ; mais soyez bien sûr que je vous dénonce si vous ne me donnez pas du Virginie ou du Saint-Vincent pour me faire taire.

LE MARQUIS. Eh bien, soit. Je suis heureux d'avoir du tabac de ces deux espèces à vous offrir.

MADAME DE TOURVILLE. Non, non, non. Ce que je vous ai dit, général, c'était en plaisantant. Je ne veux pas vous en priver.

LE MARQUIS. Non; vous en aurez. C'est pour ma sûreté que je veux vous compromettre aussi, en vous mettant de moitié dans la fraude.

MADAME DE TOURVILLE. Eh bien, tenez, voici ma tabatière.

LE MARQUIS. Gardez-la, et laissez-moi le plaisir de vous en donner quelques bouteilles.

D. JUAN. Quand pourrai-je présenter mes hommages à madame votre fille? Ah! madame de Tourville, j'ai bien besoin de la voir.

MADAME DE TOURVILLE. Elle ne veut voir personne. (Bas.) Au reste, elle n'a fait que parler de vous*.

D. JUAN. Vraiment? Et que disait-elle?

MADAME DE TOURVILLE. Oh! mille choses. Que sais-je, moi? Mais il faut que je lui tienne compagnie. Adieu, messieurs. Elle sort.

D. JUAN. Nous vous baisons les mains. — Eh bien, seigneur marquis*, qu'en pensez-vous?

LE MARQUIS. Elle est rusée si elle nous trompe. En tout cas, nous n'avons pas long-temps à la craindre.

Ils sortent.

SCÈNE II

Le cabinet du Résident français

LE RÉSIDENT seul*.

Il faudra bien que cela finisse pour moi par un brevet de chevalier de la Légion d'Honneur. Ce n'est pas chose facile que de découvrir une conspiration; et je me flatte d'ailleurs qu'on me saura gré du sang-froid et de l'aplomb que j'ai montrés au milieu des ennemis. Cependant j'espère qu'il nous arrivera bientôt des troupes françaises; j'ai hâte de me trouver au milieu de mes chers compatriotes. Ma position est affreuse... Avec tout le courage possible... seul contre une division... on est bien aise d'avoir du renfort.

UN DOMESTIQUE entrant. Un monsieur demande à vous parler. Entre Charles Leblanc.

LE RÉSIDENT. Monsieur, qu'y a-t-il pour votre service?

CHARLES LEBLANC. Rien pour mon service, monsieur; mais quelque chose pour celui de Sa Majesté*. Tel que vous me voyez, monsieur, je suis premier lieutenant de grenadiers dans la garde impériale. J'ai coupé mes moustaches, et pris un frac pour venir ici. Je suis donc officier dans la garde impériale. Bernadotte*... le prince de Ponte-Corvo, veux-je dire, m'envoie ici... voici mon ordre, pour mettre à

la raison certain général espagnol qui veut faire le méchant. Vous savez ce que je veux dire?

LE RÉSIDENT. A merveille, monsieur; mais vous amenez probablement sept à huit mille* hommes avec vous?

CHARLES LEBLANC. Oui-dà? Croyez-vous qu'on peut faire voyager une division en ballon? Monsieur le Résident, vous m'avez l'air simple. Je viens seul; je n'apporte pas même mon sabre avec moi; mais je suis homme d'exécution, je saurai m'arranger.

LE RÉSIDENT souriant. La chose me paraît tant soit peu difficile. Les Espagnols sont nombreux; les Danois, les Hanovriens, qui sont avec eux, ne sont pas bien sûrs...

CHARLES LEBLANC. N'importe! nous nous passerons d'eux. Or çà, écoutez-moi. (Il s'assied.) Aye*! je suis éreinté, j'ai crevé trois chevaux sur ma route. — Écoutez! Ce ne sera que dans trois jours que nos têtes de colonnes pourront déboucher; en attendant, le four chauffe. La flotte d'Hély-Goland* est partie, le vent est bon, les Anglais seront dans le grand Belt avant que nous ayons vu le petit, et tout est perdu.

LE RÉSIDENT. Vous avez très-judicieusement mis le doigt sur la plaie.

CHARLES LEBLANC. Je ne sais ce que vous voulez dire. Mais, entre nous, le prince de Ponte-Corvo m'a prévenu qu'attendu que vous étiez un peu dans

les ganaches, j'eusse à m'aboucher avec une certaine dame de Coulanges et une autre dame Tourville, qui sont toutes deux ici*.

LE RÉSIDENT. Monsieur, vous avez, en vérité, une manière de vous exprimer que je ne puis excuser... que dans un militaire.

CHARLES LEBLANC. Faites venir vos femelles. Vous voyez bien que je suis harassé. J'ai laissé le fond de ma culotte avec ma peau à la selle de mon cheval, je n'ai pas le temps de faire de longues phrases. Faites venir vos mouchardes. — Prenons nos mesures*. Puis, donnez-moi un lit ou une botte de paille, que je puisse dormir. Car, mille noms d'un diable, j'ai le corps meurtri comme une pomme cuite.

LE RÉSIDENT. Madame de Tourville devait passer à mon cabinet en ce moment, et je m'étonne qu'elle ne soit pas encore venue.

CHARLES LEBLANC. Est-ce là votre déjeuner? Bon! demandez un couvert pour vous. — A votre santé, petit papa... Nom d'une pipe! votre vin est bon. — ... Vous êtes un brave homme, ou le diable m'emporte! — Oh! j'ai si faim que je mangerais mon père sans sel.

LE RÉSIDENT *à part.* Quel ton ont ces gens-là! *(Haut.)* Monsieur, je vous en prie, faites absolument comme chez vous.

CHARLES LEBLANC. Vous avez raison, parbleu! vous avez raison. — Je vois que vous êtes un brave

homme. Tenez, moi, j'aime les gens francs. — Comment vous nommez-vous, sans vous commander?

LE RÉSIDENT. Le baron Amédée de Pacaret*.

CHARLES LEBLANC. A votre santé, monsieur le baron de Pacaret. Il y a du bon vin de ce nom*. Moi, je m'appelle Charles Leblanc, lieutenant en premier dans la garde impériale, troisième bataillon, grenadiers. — Allons! buvez à ma santé, monsieur le baron. — Vous n'avez pas de verre? — Tenez, prenez le mien. — Morbleu! à la guerre comme à la guerre. Vous avez servi?

LE RÉSIDENT. Non pas dans l'armée... Mais j'ai servi d'une autre manière mon empereur et ma patrie.

CHARLES LEBLANC. Dans la di... la diplomatie, à coups de plumes... ça vaut mieux... on ne risque d'attraper que des taches d'encre*. Mais ces damnées femelles ne viennent donc pas?

LE RÉSIDENT. J'attends madame de Tourville à chaque instant. — Il me semble, monsieur, que pour un Français, et un chevalier... (Montrant le ruban de Charles Leblanc) car vous êtes chevalier, hé, hé, hé... vous n'avez guère de respect pour ce sexe charmant, destiné...

CHARLES LEBLANC. Charmant tant qu'il vous plaira. J'aime les femmes qui ne parlent pas, et qui ne se font pas payer trop cher. A votre santé, M. Pacaret*.

LE RÉSIDENT. J'entends un pas de femme... La voici.

Entre madame de Tourville.

CHARLES LEBLANC. Million de tonnerres! c'est ma mère.

MADAME DE TOURVILLE. Ah! mon ami! embrasse ta maman, mon cher petit Charles!

CHARLES LEBLANC. C'est bon! c'est bon!... Est-ce fini? Ah çà! est-ce bien vous?

MADAME DE TOURVILLE. Mon ami!

CHARLES LEBLANC. Mes complimens*! vous faites là un joli métier! Si l'on savait cela au régiment... Le diable m'étrangle si je n'aimerais pas mieux vous savoir enterrée que moucharde.

MADAME DE TOURVILLE. Oh! Charles!

CHARLES LEBLANC. Ma sœur est, je le suppose, enrôlée dans le même régiment?... Qu'elle ne m'approche pas; il n'y a pas de respect filial entre elle et moi. — Chut! — Attention et silence! — Buvons pour digérer cette nouvelle. — Bah! ce n'est rien que cela... — Écoutez, papa Pacaret, voilà * ce que j'ai combiné : vous allez inviter le général La Romana à dîner pour demain; entendez-vous?

LE RÉSIDENT. Mais s'il refusait?

CHARLES LEBLANC. Il n'osera pas*. — Vous avez bien ici cinquante Français?

LE RÉSIDENT. Il y a ici une compagnie de chasseurs en dépôt.

CHARLES LEBLANC. C'est ce qu'il me faut. Ah çà! vous invitez le général Romana avec tout son état-major et les officiers danois, etc. Vous me mettez à dîner à côté dudit général. Pour lors, entre la poire

et le fromage, vous proposez la santé de l'Empereur : c'est le signal dont nous sommes convenus... Mes chasseurs, qui se sont tenus prêts, entrent alors, et couchent en joue tous les Espagnols. Moi, je prends le général au collet d'un côté, vous de l'autre. S'ils font des façons pour se rendre, nous nous jetons tous deux sous la table et nos hommes font un feu de file. — Ensuite, nous barricadons les portes ; les Danois et les autres canailles auront bon marché des Espagnols, désorganisés et sans chefs. — En tout cas, nous tiendrons tant que nous pourrons, et, si nous sommes forcés, nous tuons nos prisonniers, et nous nous brûlons la cervelle les uns aux autres. Que dites-vous de cela ?

LE RÉSIDENT. Monsieur... mais... le moyen est... un peu... violent...

MADAME DE TOURVILLE. Il me semble qu'on pourrait...

CHARLES LEBLANC. Silence ! — Monsieur de Pacaret*, savez-vous tirer le pistolet ?

LE RÉSIDENT *affectant beaucoup de fermeté*. Je ne manque jamais mon homme à trente pas.

CHARLES LEBLANC. Peste ! Eh bien, tant mieux. Ainsi vous vous en servirez si besoin est. Allons, vous vous conduirez en brave, n'est-ce pas ?

LE RÉSIDENT. Sans doute, je suis Français. — Mais on serait plus certain de réussir si l'on attendait...

CHARLES LEBLANC. Oui, que les Anglais viennent, n'est-ce pas ?

LE RÉSIDENT. Eh non! les Français.

CHARLES LEBLANC. Hé, morbleu! avez-vous oublié qu'ils ne peuvent être ici que dans trois jours?

LE RÉSIDENT. Diable!

MADAME DE TOURVILLE. Il y aurait un moyen de courir moins de risques... avec un peu d'arsenic...

CHARLES LEBLANC. De l'arsenic! mille bombes! de l'arsenic! me prenez-vous pour un empoisonneur? Moi, lieutenant de grenadiers dans la garde impériale! moi! souffrir qu'on donne de l'arsenic à de braves militaires pour les faire crever comme des rats! j'aimerais mieux me brûler la cervelle, que de donner d'autres pilules que des pilules de plomb à des militaires. De l'arsenic! sacré nom du diable! de l'arsenic!

MADAME DE TOURVILLE. Mais...

CHARLES LEBLANC. Taisez-vous! Je ne suis pas un mouchard. Ne me parlez pas d'arsenic, ou j'oublierais* que vous êtes ma mère. — Et vous, mon petit baron, ayez la bonté d'exécuter les ordres que je porte. Écrivez vos lettres d'invitation, et s'ils n'acceptent pas, je veux qu'un boulet me serve de pilule si je ne vous fais pas manger la lame de mon sabre.

LE RÉSIDENT. Monsieur... monsieur... c'est pour le service de Sa Majesté... Si mon devoir...

CHARLES LEBLANC. Allons! vous êtes un brave homme, donnez-moi une poignée de main, et dites qu'on me fasse un lit. Il boit un coup et sort.

LE RÉSIDENT. Ma foi, madame, je vous fais mon compliment. Vous avez là un joli garçon.

MADAME DE TOURVILLE. Hélas! c'est tout le portrait de feu son père. Il ne connaissait que son sabre.

LE RÉSIDENT. Me voilà dans une jolie position*.

MADAME DE TOURVILLE. Au surplus, son avis n'est pas à dédaigner; il faut le suivre.

LE RÉSIDENT. Eh bien, soit; mais vous dînerez avec nous, madame.

MADAME DE TOURVILLE. Mais, monsieur, je vous serai tout à fait inutile.

LE RÉSIDENT. Mais, peste! madame, vous dînerez avec nous, ou le diable m'emporte si je ne vous fais arrêter!

MADAME DE TOURVILLE. Je veux bien de votre dîner, monsieur. J'y viendrai, et je vous ferai voir que toute femme que je suis, j'ai plus de courage que toi, mon petit diplomate. Au revoir. Elle sort.

LE RÉSIDENT seul. Ciel et terre! mort et furie! que le diable m'emporte!... s'il veut m'emporter loin d'ici... Malheureux! que vais-je devenir?... J'aimerais mieux me trouver sur un champ de bataille qu'à pareille bagarre... au moins on peut gagner le large... Misérable!... Et moi qui croyais qu'il était si facile de faire de la diplomatie!... Et cette maudite île; tout m'y manque... Enfin, pourquoi ne pas attendre les Français? Il va tout perdre avec sa précipitation... Ah! si l'on m'avait laissé faire!... la croix d'honneur était à moi... et c'est maintenant ce grand escogriffe

d'officier qui va avoir tous les profits. Un ignorant qui ne sait ce que c'est que de faire de la diplomatie... qui n'a jamais ouvert un Vatel... et moi*! S'ils allaient se tromper dans le désordre? Maudit métier! chien de métier! maudite île!... Ah! voici ces pistolets dont il faut que je me serve... voyons... Je mettrai douze balles dans chacun, au moins je ne manquerai pas celui que j'attraperai... Allons, allons!... on ne meurt qu'une fois!... qu'ils viennent, ces Espagnols!... qu'ils viennent! tout Français est soldat! (Il gesticule avec les pistolets.)

Mais... doucement... quelle idée admirable!... Non, ces armes ne sont point celles d'un diplomate. (Il pose les pistolets.) A la fin de leur dîner je leur dirai : Permettez que j'aille vous chercher d'un vin excellent*... C'est cela! et ils feront leurs affaires sans moi... Parbleu! vivent les gens d'esprit! Voilà ce qui s'appelle s'en tirer joliment. Notre lieutenant sera peut-être tué dans la bagarre... je ferai le rapport... et alors... alors, ma foi! c'est une affaire faite, je deviens ambassadeur!... C'est cela, morbleu! qu'on est heureux d'avoir de l'esprit! Un grossier manant comme ce Leblanc peut bien faire le coup de poing dans l'occasion... mais nous autres diplomates nous savons toujours... oui, nous savons faire nos affaires. Il sort.

SCÈNE III

Un salon aux Trois-Couronnes

D. JUAN, MADAME DE COULANGES.

D. JUAN. Je vous en conjure, excusez mon impertinence. Mais... je vous trouvais seule... dans ma chambre... si tard... Et vous veniez pour nous sauver!

MADAME DE COULANGES. Monsieur, ne parlons plus de cela. Êtes-vous sûr de réussir? vos mesures sont-elles prises?

D. JUAN. Oui. Nos régimens se concentrent sur Nyborg. La flotte anglaise sera...

MADAME DE COULANGES. Je ne vous demande rien; ne me dites rien; mais êtes-vous bien sûr du succès?

D. JUAN. Autant qu'on peut l'être.

MADAME DE COULANGES. J'en suis bien aise.

D. JUAN. Dans peu de temps je reverrai l'Espagne.

MADAME DE COULANGES. Quelle joie vous aurez de vous retrouver au milieu de vos amis... après une si longue absence!

D. JUAN. Hélas!... il y a quelque temps je désirais si vivement de retourner* en Galice!... mais maintenant, je suis malheureux de quitter cette île sauvage.

MADAME DE COULANGES. Songez à vos devoirs, monsieur, vous allez combattre pour votre patrie... vous

aurez des distractions de toute espèce. Moi... je... j'espère que vous serez heureux en Espagne... que la paix se fera... et alors, si vous revenez en France, ... j'aurai bien du plaisir à vous revoir.

D. JUAN. Je ne vois que malheur dans mon avenir... Vous avez été mon bon ange... et maintenant...

MADAME DE COULANGES. Je vous reverrai encore une fois avant que vous partiez*? Je brode en ce moment une petite bourse, que je vous prierai de vouloir bien accepter comme un souvenir de moi.

D. JUAN. Je n'y puis plus résister. Madame, donnez-moi la vie ou la mort. — Dites-moi, voulez-vous? ... j'ose à peine vous le proposer... voulez-vous accepter mon nom, et me suivre dans mon malheureux pays?

MADAME DE COULANGES. Monsieur!... que me proposez-vous? (A part.) Oh! si je ne l'aimais pas tant!

D. JUAN. Je sais que l'Espagne est un pays bien triste pour une Française, et dans quel état se trouve-t-elle maintenant! Une tente de toile, la paille d'un bivouac... voilà la chambre qu'aura longtemps* l'épouse de Juan Diaz... Je ne vous parle pas de ma fortune, de ma naissance... votre âme est trop élevée pour se laisser toucher par de semblables considérations... mais... si le plus ardent amour, si la plus vive amitié*... vous paraissent dignes de votre cœur... Je ne vous aime pas assez, pensez-vous, je ne vous aime que pour moi, je ne vous offre que des maux, des souffrances à partager... mais

que puis-je faire? Mon pays m'appelle... et je sens que je ne puis vivre sans vous!

MADAME DE COULANGES. Monsieur!... se peut-il... vous, me donner votre main?... Je suis une Française sans fortune... comment pouvez-vous songer à moi... vous renoncez à votre fortune*!

D. JUAN. Eh quoi! vous n'avez pas de répugnance pour moi? Vous m'aimez?...

MADAME DE COULANGES. Oui, Don Juan, je vous aime, mais je ne puis vous épouser... non, cela ne se peut... Ne m'en demandez pas davantage!

D. JUAN. Je suis le plus heureux des hommes, ne pensez plus à la différence de fortune... eh! qu'importe*. Si vous étiez plus riche que moi, est-ce que vous ne m'aimeriez pas?

MADAME DE COULANGES. Oh! plût au ciel!

D. JUAN. Eh bien! laissez-moi donc être aussi généreux que vous.

MADAME DE COULANGES. Non... Vous m'avez rendue heureuse... je suis contente... Adieu.

D. JUAN. Que signifie ce mystère? Dites-moi bien vite vos scrupules, mon amour les lèvera.

MADAME DE COULANGES. Je ne puis.

D. JUAN. Vous me désespérez.

MADAME DE COULANGES. Ma famille est si nombreuse!

D. JUAN. J'ai de l'argent pour tous*.

MADAME DE COULANGES. Ma mère...

D. JUAN. Je la déciderai à nous suivre.

MADAME DE COULANGES. Non, non, elle ne le voudra jamais*.

D. JUAN. Vous me cachez quelque vain scrupule, Dona Élisa; au nom de notre amour, dites-le moi.

MADAME DE COULANGES. Pourquoi me pressez-vous ?... Écoutez, Don Juan, vous allez en Espagne. De graves intérêts vont réclamer tout votre temps, tous vos efforts... Au milieu du tumulte et des dangers des camps, que deviendrais-je ?... une femme vous embarrasserait; songez aux dangers de la guerre.

D. JUAN se frappant le front*. Je croyais qu'une femme pouvait aimer comme moi ! — Adieu, madame, vous m'avez dicté mon devoir. Oui, je vais en Espagne; mais le premier boulet* sera pour moi. Au moins vous n'aurez pas la douleur d'être veuve.

MADAME DE COULANGES. Arrêtez, Don Juan... ne croyez pas ce que je viens de vous dire... le coup qui vous atteindra me frappera aussi... Mais il est une raison terrible qui m'empêche de vous épouser... je vous aime trop pour vous épouser sans vous la dire... mais ne me la demandez pas, si vous voulez m'aimer. Adieu, Don Juan, je penserai toujours à vous.

D. JUAN. Élisa, Élisa, je vous jure sur mon honneur que jamais je ne vous demanderai cette raison... jamais je ne vous en parlerai... je n'aurai pas la moindre inquiétude... Rien ne peut altérer mon amour... mais si vous avez quelque affection pour moi, consentez à me suivre... (Avec une inquiétude mal dissi-

mulée.) Quelque scrupule... quelque enfantillage vous arrête?

MADAME DE COULANGES. Don Juan, en me déclarant votre amour, vous m'avez rendue plus heureuse que je ne l'ai jamais été; vous me forcez maintenant à perdre tout ce bonheur en un instant... mais vous le voulez.

D. JUAN. Non, je ne le veux pas! ne me dites rien!... je vous jure d'avance que tout ce que vous pourrez me dire ne m'empêchera pas de vous aimer... Après l'honneur, vous êtes ce que j'ai de plus cher au monde*.

MADAME DE COULANGES. Non, vous ne saurez jamais mon secret. Elle sort et s'enferme chez elle.

D. JUAN seul. Qu'a-t-elle? Est-elle folle? Quel est ce secret qu'elle n'ose avouer*? (Il frappe à sa porte.) Élisa! Élisa! — Elle ne répond pas!... Élisa! — Jamais homme fut-il plus malheureux que moi*? Tous les malheurs m'accablent à la fois*. Je m'y perds. Je ne sais que penser d'elle! Mais jamais je ne l'ai tant aimée. Ah! Dieu soit loué! voici sa mère. Entre madame de Tourville.

Venez, madame, venez me rendre la vie. Je suis un homme mort, si vous ne venez à mon secours.

MADAME DE TOURVILLE. Qu'y a-t-il, monsieur? Qu'avez-vous? Comment puis-je vous être utile?

D. JUAN. Ah! madame, c'est entre vos mains que je remets ma destinée... je suis bien malheureux...

je viens de voir madame votre fille, et je lui ai fait l'aveu d'un amour...

MADAME DE TOURVILLE. Comment! monsieur, à ma fille!

D. JUAN. Oui, je l'adore, je ne puis vivre sans elle. Elle m'a avoué qu'elle n'avait pas de répugnance pour moi... qu'elle m'aimait... et puis... je ne sais quelle idée bizarre s'est emparée d'elle... elle m'a dit qu'elle ne serait jamais ma femme... Ah! madame, si vous avez quelque empire sur elle!...

MADAME DE TOURVILLE*. Vous voulez épouser ma fille?

D. JUAN. Oh! si elle consentait, je deviendrais* le plus heureux des hommes.

MADAME DE TOURVILLE. Vous!... (A part.) Qu'ai-je fait, malheureuse que je suis! Moi qui n'y ai pas pensé?

D. JUAN. Mais jamais, malgré mes prières, elle n'a jamais voulu* m'avouer le motif ou le scrupule...

MADAME DE TOURVILLE. Mais, monsieur, les convenances de fortune, d'abord, sont-elles?...

D. JUAN. Ne me parlez pas de cela. J'ai trente mille piastres de revenu... je suis riche, noble... mais qu'importe? Elle a quelque scrupule extravagant; elle me le cache, elle me fait mourir.

MADAME DE TOURVILLE à part. Imbécile que j'étais! A quoi pensais-je donc? Il y avait bien plus à gagner de ce côté-là!

D. JUAN. Au nom du ciel, madame, je vous en conjure! allez la trouver... soyez dès à présent ma

mère... Parlez pour moi... dites-lui combien je serai malheureux si elle n'est pas à moi... — Mais vous-même, madame, vous partagez peut-être les préventions de votre fille?

MADAME DE TOURVILLE. Moi, monsieur le colonel? au contraire, j'ai la plus haute estime pour vous. Je désire même l'honneur de votre alliance (A part. Elle a perdu la tête.

D. JUAN. Vous me comblez! Courez, ma chère madame de Tourville! dites-lui que je ne veux pas savoir ses secrets... dites-lui que si elle ne me hait point...

MADAME DE TOURVILLE. Colonel, croyez, je vous prie, que ce n'est qu'un enfantillage au fond... J'ai trop bien élevé ma fille, pour qu'elle ait quelque chose de sérieux à cacher*. (A part.) Je serais bien bête si je manquais la balle au bond. La gratification ne vaut pas ce que je puis tirer de celui-là. Je vais tout lui dire.

D. JUAN. Ah! madame, je n'espère qu'en vous!

MADAME DE TOURVILLE. Écoutez-moi, jeune homme, j'ai quelque chose de plus sérieux à vous dire.

D. JUAN. Ma chère madame de Tourville, allez lui parler, ramenez-là, il n'est rien que je ne puisse entendre.

MADAME DE TOURVILLE. Un peu de patience, étourdi! Je viens de chez monsieur le Résident de France. J'avais à lui parler. J'ai attendu quelque temps dans l'antichambre, car il avait quelqu'un avec lui... La

curiosité naturelle à mon sexe m'a fait prêter l'oreille, il faut l'avouer, et, la cloison étant fort mince, j'ai tout entendu. Savez-vous ce qu'il disait? Il complotait*, monsieur Juan Diaz, avec un jeune homme, étourdi comme vous; il complotait d'inviter* le général à dîner pour l'assassiner ou se rendre maîtres* de sa personne, en attendant que les régimens français qui sont en marche puissent arriver ici, et vous exterminer tous tant que vous êtes d'Espagnols dans cette île.

D. JUAN. Ciel*!... Le Résident!

MADAME DE TOURVILLE. Le petit jeune homme* qui était avec lui avait l'air de ne pas y consentir; il lui a remontré* combien sa conduite était affreuse... mais ce coquin de Résident l'a menacé de le faire fusiller, et il a bien été obligé d'y consentir, quoique malgré lui, j'en suis sûre.

D. JUAN. Il ne manquait plus que ce malheur*!

MADAME DE TOURVILLE*. Vous ne lui ferez pas de mal, n'est-ce pas, à ce petit jeune homme?... Quant au Résident, c'est un vieux scélérat bien taré, et qui est digne de tout votre courroux.

D. JUAN. Je vais chez le marquis de La Romana, veuillez m'y accompagner*.

MADAME DE TOURVILLE. Au moins ne manquez pas le Résident. Je suis encore tout émue de son infâme trahison... il faut le faire fusiller tout de suite, sans l'écouter... Pour l'autre...

D. JUAN. Son affaire est claire.

MADAME DE TOURVILLE. Vous m'avez promis de lui faire grâce... Mais écoutez, bon jeune homme... écoutez, mon enfant...

D. JUAN. Ah! ma bonne mère!

MADAME DE TOURVILLE. Je vais vous amener ma fille, et, pendant que vous ferez votre paix avec elle, je m'en vais instruire de tout votre général; de cette façon, nous ferons d'une pierre deux coups.

D. JUAN. Allez vite auprès d'elle. Je reviens dans un instant*.

MADAME DE TOURVILLE. Non, restez. Je vous l'amène dans un instant*. — Elle est d'une innocence, cette pauvre Élisa!... Ma foi, entre nous, je ne sais si son premier mari a été son mari... c'était un vieux penard*.

D. JUAN. Entrez vite.

MADAME DE TOURVILLE. Une embuscade. Ne dites mot. Rangez-vous du côté de la porte. (Elle frappe.) C'est moi, c'est ta mère; ouvre, Élisa. Elle entre*.

D. JUAN seul. Je ne sais si c'est le bon Dieu ou le diable qui mène nos affaires, mais ma tête se fend*! Je n'y puis plus tenir. Jamais je ne fus mis à pareille épreuve. Écoutons... sa mère semble la presser..., elle résiste.

MADAME DE TOURVILLE. Au secours, colonel! à moi!

D. Juan entre dans l'appartement, et en sort bientôt entraînant madame de Coulanges; madame de Tourville.

D. JUAN. Oh! vous ne m'échapperez plus. Vous êtes à moi pour la vie, votre mère y consent.

MADAME DE TOURVILLE. Ah! ce tendre spectacle m'arrache des larmes de joie. Allez, mes enfants, aimez-vous, soyez heureux, c'est votre mère qui vous bénit. (Bas à Don Juan.) Je vais chez votre général. Elle sort.

D. JUAN. Au nom du ciel, regardez-moi, Élisa? Que vous ai-je fait? Est-ce que vous ne m'aimez plus?... Donnez-moi votre main... Ah! vous avez beau faire, vous prendrez cet anneau. — (Il s'efforce de lui mettre un anneau au doigt.) Maintenant il n'y a plus à s'en dédire, vous avez mon anneau. Hommage à la marquise de***.

MADAME DE COULANGES. Vous voulez donc tout savoir? — Laissez-moi; reprenez cet anneau, et gardez-le pour une marquise. Savez-vous, Don Juan, ce que je suis venue faire ici? On me donne six mille francs par an pour surprendre vos secrets. Que vous en semble, Don Juan?

D. JUAN*. Ah!

MADAME DE COULANGES. A présent vous savez l'honorable profession que j'exerce... Mon véritable nom est Leblanc... voulez-vous savoir l'histoire de ma vie? écoutez un instant... vous n'êtes pas au bout, et vous avez encore besoin de votre courage.

D. JUAN. De grâce!... c'est une plaisanterie.

MADAME DE COULANGES. Silence!... Ma mère m'a élevée dans l'espérance que ma beauté et mon esprit lui rapporteraient de l'argent. Entourée d'une famille accoutumée à l'infamie, faut-il s'étonner que j'aie si bien profité des exemples que j'avais sous les

yeux? — Oui, Don Juan, je suis payée par la police; ils m'ont envoyée ici pour vous séduire, pour tirer de vous les secrets de votre ami, pour vous mener à l'échafaud. (Elle tombe sur un canapé.)

D. JUAN. Élisa!... oh! j'en mourrai... Élisa!...

MADAME DE COULANGES. Vous ne vous êtes pas enfui!

D. JUAN. Vous êtes malade, Élisa! Vous êtes folle!

MADAME DE COULANGES. Retirez-vous, monsieur, vous vous souillez en touchant une misérable comme moi. — J'aurai bien assez de force pour regagner ma chambre toute seule. (Elle fait un effort pour se lever, et retombe aussitôt.)

D. JUAN. Élisa, tout ce que vous dites est faux... Vous et votre mère ne venez-vous pas de nous découvrir les pièges que nos ennemis nous préparent?

MADAME DE COULANGES. J'ignore ce que ma mère a pu vous dire; mais moi, Don Juan, moi, j'ai été payée, payée pour surprendre vos secrets.

D. JUAN. Je ne veux pas vous croire.

MADAME DE COULANGES. Du moment que je vous ai connu, j'ai en quelque sorte changé d'âme... mes yeux se sont ouverts... Pour la première fois j'ai pensé que je faisais mal... j'ai voulu vous sauver... O Don Juan! l'amour que je sens pour vous, souffrez que je parle encore de mon amour... mon amour pour vous m'a rendue tout autre... je commence à voir ce que c'est que la vertu... c'est... c'est l'envie de vous plaire.

D. JUAN. Malheureuse femme! maudits soient les barbares qui ont corrompu ta jeunesse!

MADAME DE COULANGES. O Don Juan! vous avez pitié de moi. Mais vous êtes si bon... vous souffrez quand vous voyez souffrir votre cheval!... Oh! je penserai à vous toute ma vie... Peut-être Dieu* aura-t-il pitié de moi; car, oui, il y a un Dieu au ciel.

D. JUAN. Mais maintenant vous aimez la vertu!

MADAME DE COULANGES. Je vous aime de toutes les forces de mon âme... Mais je vous dégoûte... je le vois.

D. JUAN après un silence. Écoute, Élisa, sois franche; une seule question... As-tu jamais causé la mort d'un homme?... Mais, non, ne me réponds pas... je ne te demande rien... je n'ai pas le droit, moi, de te demander cela... Moi!... Eh! n'ai-je pas combattu à Trafalgar, à Eylau, à Friedland, pour le despote de l'univers?... N'ai-je pas tué des hommes généreux qui combattaient pour la liberté de leur patrie?... Il y a quelques jours, n'aurais-je pas, au premier coup de tambour, sabré un patriote pour le bon plaisir de l'Empereur? et moi! j'ose te demander!... Tous les hommes sont des loups, des monstres!... Je suis tenté de lui brûler la cervelle, et de me tuer sur son corps.

MADAME DE COULANGES. Je vous répondrai, Don Juan, je le puis. Je vous le jure par... mais des sermens dans ma bouche, qui pourra les croire? Non, jamais je n'ai causé la mort d'un homme... Relevez-

vous, Don Juan, reprenez votre anneau... mais remerciez le hasard qui m'a protégée... Si ces mains que vous baisez ne sont pas teintes du sang* innocent, j'en remercie le hasard... Avant de vous connaître, je ne sais ce que j'aurais fait...

D. JUAN. Tu es aussi vertueuse, Élisa..., tu es plus vertueuse que toutes ces bégueules qui, parce qu'elles ont passé leur vie dans un couvent, se vantent de leur courage à résister aux tentations! Élisa, tu es ma femme!... Ta mère restera ici, je lui donnerai autant d'argent qu'elle en voudra... mais, toi, tu me suivras, tu seras mon compagnon, tu partageras toutes mes fortunes.

MADAME DE COULANGES. Vous êtes fou. Dans un instant vous changerez d'idée, et alors vous vous étonnerez d'avoir jamais senti de la pitié pour une créature comme moi.

D. JUAN. Jamais, jamais!

MADAME DE COULANGES. Oui, je suis assez heureuse, puisque vous ne m'avez pas déjà repoussée du pied comme un être malfaisant. Je ne veux pas faire le malheur de votre vie, en vous prenant au mot dans un moment d'enthousiasme. Il vous faut une femme, Don Juan, qui soit digne de vous. Adieu.

D. JUAN. Vous ne me quitterez pas, de par tous les diables! Je ne puis me passer de vous, je ne pourrai jamais aimer que vous. Venez avec moi. — Eh! qui jamais saura votre histoire en Espagne?

MADAME DE COULANGES. Ah! Don Juan! (Elle lui prend la main). Soit, je vous suis. Mais je ne serai pas votre femme; je serai votre maîtresse, votre domestique. Quand vous serez las de moi, vous me chasserez... Si vous me souffrez auprès de vous, ce sera entre nous à la vie et à la mort.

D. JUAN. Tu seras toujours ma maîtresse et ma femme. Il l'embrasse.

MADAME DE COULANGES. Ma résolution est prise, je n'en changerai pas. Entre madame de Tourville.

MADAME DE TOURVILLE. Dans les bras l'un de l'autre!... Enfin je suis contente! je vous avais bien dit qu'elle ne demandait pas mieux.

D. JUAN. Élisa, laisse-nous un instant. Attends-moi dans mon appartement; je t'y suis.

Madame de Coulanges sort.

MADAME DE TOURVILLE. Déjà vous vous tutoyez? — Le général vous demande.

D. JUAN. Je sais qui vous êtes, madame... si je le voulais, je vous ferais pendre. — Voulez-vous dix mille piastres, pour rester ici, ou aller au diable, si vous voulez, à condition de ne jamais lui parler, de ne lui écrire jamais?

MADAME DE TOURVILLE. Monsieur... mais... ma chère fille.

D. JUAN. Dix mille piastres, réfléchissez!

MADAME DE TOURVILLE. Une mère si tendre...

D. JUAN. Oui ou non?

MADAME DE TOURVILLE. J'accepte les piastres, mais il est pourtant bien dur pour une mère...

D. JUAN. Rentrez chez vous. Ce soir vous les aurez. N'essayez pas de sortir, ou les sentinelles feront feu sur vous.

MADAME DE TOURVILLE. Au moins permettez-moi, pour la dernière fois...

D. JUAN. Sortez! et ne m'échauffez pas la bile!

MADAME DE TOURVILLE à part. La petite rusée! Elle sort.

LE MARQUIS entrant. Ma foi! je me rends. Vivent les jolis garçons! Madame de Tourville m'a dit la vérité. Voici la lettre du Résident qui m'invite à dîner chez lui.

D. JUAN. Douze balles dans la cervelle! voilà ce qu'il lui faut!

LE MARQUIS. Je ne lui en destine pas davantage, je ferai arrêter ses estaffiers*, et son dîner finira tout autrement qu'il ne l'espère. Ce sera le dernier que nous ferons dans cette île. Le vent est favorable; demain l'amiral anglais jettera l'ancre devant Nyborg. — Je m'assurerai des officiers allemands et danois de la même manière qu'ils prétendaient le faire à notre égard.

D. JUAN. Fusillez! fusillez, tous les hommes sont des faquins qui valent tout au plus la cartouche qui les envoie dans l'autre monde.

LE MARQUIS. Peste! comme tu y vas! Je ne veux faire tuer personne; excepté pourtant monsieur le Résident, que je ferai pendre bien et beau pour lui apprendre qu'une salle à manger doit être aussi sacrée que le lieu des séances d'un congrès. Demain

il servira d'exemple aux diplomates à venir, et d'enseigne à cette auberge.

D. JUAN. Amen!

LE MARQUIS. Porte ce billet au colonel de Zamora. Que l'on arrête tous les courriers. L'artillerie volante est arrivée. Je vais écrire au commandant. Le fort sera occupé par les grenadiers de Catalogne. Tous les régimens se réuniront à cinq heures sur la place d'armes; et, si le diable ne s'en mêle, le prince de Ponte-Corvo ne trouvera personne ici pour répondre à l'appel.

D. JUAN. Ah! général, je voudrais déjà me voir vis-à-vis des Français. *Ils sortent.*

BALLET

La place d'armes de Nyborg.

On voit dans le fond un parc d'artillerie. Musique militaire.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Quatre canonniers et quatre vivandières.

SECONDE ENTRÉE DE BALLET.

Un fandango.

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Walse. Soldats espagnols et filles de Nyborg.

On joue un rappel, les danses cessent.

CONCLUSION

SCÈNE IV

Une salle à manger

LE MARQUIS, D. JUAN, LE RÉSIDENT, CHARLES LEBLANC, OFFICIERS ESPAGNOLS, DANOIS, ALLEMANDS, assis à table.

CHARLES LEBLANC. Qu'on apporte le dessert.

LE RÉSIDENT. Hé! pas encore, pas encore; il n'est pas encore temps... on n'a pas encore fini.

LE MARQUIS. Qu'avez-vous, monsieur le baron, vous semblez indisposé?

LE RÉSIDENT. Rien, absolument rien, monsieur le général... au contraire. — M. Leblanc*, attendez... je veux dire, ne buvez pas de ce vin-là... je vais en chercher d'excellent que je conserve depuis longtemps. J'y vais moi-même.

CHARLES LEBLANC bas. Envoyez un domestique.

LE RÉSIDENT bas. Non. Je ne confie à personne les clefs de mon caveau... les domestiques ont si peu de soin! Ils pourraient casser les bouteilles.

CHARLES LEBLANC. Il craint les bouteilles cassées. Allez, allez! on vous attendra pour le dessert.

LE RÉSIDENT. Non, non, je vous en supplie, faites toujours. Il sort. On apporte le dessert.

LE MARQUIS à Leblanc. Monsieur, vous avez servi, ce me semble.

CHARLES LEBLANC. La chose n'est pas impossible. Mais pour le présent quart d'heure je suis secrétaire de monsieur le Résident, du reste fort à votre service.

LE MARQUIS. Don Juan, te souviens-tu de cet officier que nous ramassâmes à Friedland, couvert de blessures et jeté dans un fossé par les Cosaques?

CHARLES LEBLANC. Que le diable les étrangle! c'était moi. Vous avez bonne mémoire, général. — Or çà, mes bons amis, attention au commandement. Comme je représente, pour le quart d'heure, monsieur le Résident, attendu qu'il a planté là la guérite, je m'en vais vous proposer la santé de notre caporal à tous. — A la santé de Sa Majesté l'Empereur! vive l'Empereur! (A part.) Eh bien! ils ne viennent pas? Les officiers danois et allemands se lèvent pour répondre au toast*.

LE MARQUIS se levant. A mon tour, messieurs, j'ai l'honneur de vous proposer la santé de Sa Majesté Ferdinand VII, roi d'Espagne et des Indes!

LES OFFICIERS ESPAGNOLS. Vive le Roi! (Tumulte.)

CHARLES LEBLANC. Vive l'Empereur! A moi, chasseurs! Général, je vous arrête. Allons, aidez-nous, canailles de Danois!

Entrent des soldats espagnols; Charles Leblanc est désarmé. Les fenêtres du fond s'ouvrent, et laissent apercevoir la flotte anglaise pavoisée et saluant. On entend les cris de joie des soldats espagnols.

LE MARQUIS. Vos chasseurs sont en prison, monsieur le secrétaire.

Messieurs les officiers danois et allemands, c'est avec regret que je vous demande votre parole de ne pas vous opposer à notre dessein. Toute résistance est inutile, et votre courage est assez connu pour ne pas avoir besoin de nouvelles preuves. Reprenez vos épées, messieurs, vous n'êtes pas nos prisonniers. Autrefois nous avons combattu sous la même bannière, un jour peut-être nous retrouverons-nous combattant ensemble sous le drapeau de la liberté. Nous vous quittons pour voler à la défense de notre patrie, car, avant de prêter serment de servir l'Empereur des Français, nous devions notre sang à la terre d'Espagne. Adieu, messieurs.

Messieurs les officiers espagnols, je connais trop bien le corps que j'ai l'honneur de commander pour douter un instant qu'un seul de vous ne réponde avec allégresse à l'appel de la patrie. Vous allez vous mesurer avec les tyrans et les vainqueurs du monde, avec ce flot d'esclaves étrangers qu'ils poussent sur l'Espagne. Vous allez trouver nos armées désorganisées, détruites; mais tout Espagnol est devenu soldat, et les montagnes de la Morena* attestent déjà que nos paysans peuvent vaincre les vainqueurs d'Austerlitz[15]. La trahison a livré nos places fortes à l'ennemi; nos arsenaux sont en son pouvoir. — Mais nos villes sans murailles ont des Palafox, et sont devenues des citadelles imprenables comme Sarragosse*. — Toutes nos provinces sont envahies, — mais partout le Français est assiégé dans son camp. — Notre Roi est captif, mais

nous avons des Pélages. En Espagne, messieurs! et guerre à mort aux Français[16]!

TOUS. En Espagne!

LE MARQUIS. Je vais passer les troupes en revue. Don Juan, assure-toi de ce coquin de Résident. Tu connais mes intentions? Il sort avec les officiers espagnols et danois.

CHARLES LEBLANC. Ma foi! monsieur le colonel, votre petite drôlerie est fort plaisante. Mais que je sois pendu si ce n'est pas ma damnée de mère qui vous a tout dit.

D. JUAN. Quel est votre nom?

CHARLES LEBLANC. Charles Leblanc, lieutenant aux grenadiers de la garde impériale.

D. JUAN. Se peut-il, monsieur, qu'un militaire appartenant à un corps si justement honoré s'abaisse jusqu'à faire le métier d'assassin?

CHARLES LEBLANC. Colonel, ce n'est pas à moi que ce nom appartient. Je ne voulais assassiner personne.

D. JUAN. Et ces chasseurs?...

CHARLES LEBLANC. D'abord, ils ne devaient tirer qu'à la dernière extrémité; mais ensuite il n'y a pas d'assassinat là-dedans, mais bien une embuscade, ce qui est tout autre chose. Un assassinat, c'est très-bien pour un coquin de moine[17] ou un mouchard. — Mais une embuscade, c'est très-permis à un brave militaire.

D. JUAN. Monsieur, il me semble que vous entendez mieux les articles du code militaire, que les

distinctions d'honnête et de criminel. Me direz-vous ce que mérite un militaire qui vient à une *embuscade* en habit bourgeois ?

CHARLES LEBLANC. Je sens que si vous me faites fusiller, comme vous en avez le droit, je n'aurai pas le mot à dire ; mais, comme je tiens beaucoup à ne pas paraître un mouchard devant un brave officier que j'estime, je vous ferai remarquer, et notez bien que je ne demande pas la vie ; remarquez que* je n'ai pas cherché le moins du monde à surprendre vos secrets, à voir où étaient campés vos régimens, où était parquée votre artillerie ; rien de tout cela. Je vous ai dressé une embuscade, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire... J'avoue que j'ai eu tort de m'habiller comme un pékin... cependant cet habit ? ... Non, jamais il ne pourra passer pour militaire ! Allons, lavez-moi la tête avec du plomb, cela m'apprendra à ne plus quitter l'uniforme.

D. JUAN. Non. Vous avez un nom qui vous sauve, M. Leblanc.

CHARLES LEBLANC. Ah ! c'est qu'apparemment vous êtes amoureux de ma mère ou de ma sœur, qui servent dans le régiment des mouchards.

D. JUAN. Taisez-vous !

CHARLES LEBLANC. Au diable les mouchards ! Faites-moi fusiller. Je ne veux pas qu'on puisse dire que pareille canaille a sauvé la vie à un officier de la garde impériale. Faites-moi fusiller ; aussi-bien je ne serai plus capitaine.

D. JUAN. Non, vivez. C'est moi qui vous donne la vie en considération de votre courage.

CHARLES LEBLANC. Accepté à ces conditions! Colonel, vous êtes un bon enfant. Vous avez l'air d'un brave militaire, quoique vous n'ayez pas déchiré tant de cartouches* que moi. Moi, je ne suis qu'un pauvre hère de lieutenant, et vous... oh! le bon service que le service d'Espagne!

D. JUAN. Vous ne voudriez pas une compagnie dans notre division?

CHARLES LEBLANC. Non, le diable m'emporte! Sachez que j'aimerais mieux être coupé en quatre que de prendre une autre cocarde que la cocarde de France.

UN SERGENT *entrant*. Colonel, je ne sais ce qu'est devenu le Résident, mais il est impossible de le trouver. Cependant la corde est toute prête à la porte de cette auberge*.

CHARLES LEBLANC. Ha, ha! en effet, voilà une corde attachée au lieu de l'enseigne des Trois-Couronnes.

Entre madame de Coulanges vêtue en soldat à l'uniforme du régiment de Don Juan.*

MADAME DE COULANGES. Colonel, votre régiment est en bataille, et l'on vous attend.

D. JUAN. O ma chère Élisa!

CHARLES LEBLANC, *à part, se détournant.* Ma sœur! que le diable l'emporte!

D. JUAN. Le canon nous donne le signal du départ. Viens, ma bien-aimée.

MADAME DE COULANGES. Adieu, France, je ne te reverrai jamais!

CHARLES LEBLANC, à part. Bon débarras! (Haut.) Adieu, colonel, je ne vous remercie pas.

Don Juan sort avec madame de Coulanges et les soldats espagnols.

CHARLES LEBLANC à la fenêtre. Ha, ha! Belle ordonnance, ma foi! — Charmant coup d'œil! Que c'est agréable de commander une belle division comme celle-là! Par le flanc droit! en colonnes! marche*!... Et les Danois qui regardent cela comme des oies à qui l'on vient d'arracher les plumes!

LE RÉSIDENT entrant. (Il ouvre doucement la porte.) Je n'entends plus rien. Tout est fini. Je n'ai pas voulu me montrer tant que j'ai entendu des voix espagnoles*. Ah! voici notre brave. Eh bien, mon cher lieutenant, nous avons joliment mené nos affaires! Mais diable! j'étais tout seul en bas contre une douzaine... Que diable, pourquoi ne m'attendiez-vous pas?

CHARLES LEBLANC. Regardez par cette fenêtre.

LE RÉSIDENT. Ciel! La Romana à la tête de ses Espagnols!... Qu'est-ce que cela veut dire?

CHARLES LEBLANC. Cela veut dire qu'on nous a trahis; que j'étais fusillé sans le colonel Juan Diaz, et que l'on vous cherche partout pour vous pendre!

LE RÉSIDENT. Pour me pendre!

CHARLES LEBLANC. On veut vous faire servir d'enseigne à cette auberge. Voyez-vous cette corde? c'est votre cou qu'elle attend.

LE RÉSIDENT. Pour me pendre!

CHARLES LEBLANC. Ma foi! je vous souhaite bien du bonheur, monsieur le Résident.

LE RÉSIDENT. O ciel! monsieur, défendez-moi, ils veulent me pendre.

CHARLES LEBLANC. Que puis-je faire? Je n'ai pas d'armes. Vous n'avez qu'un parti à prendre, c'est de demander grâce à ces dames et à ces messieurs.

LE RÉSIDENT. Ainsi finit cette comédie : excusez les fautes de l'auteur.

On entend une musique militaire.

FIN DES ESPAGNOLS EN DANEMARCK.

NOTES*

1. La basquina est un jupon étroit et court, et la mantilla un voile noir sans lequel les dames espagnoles sortent rarement.

2. La guerre des partisans.

3. A Espinosa. Le marquis de la Romana était alors en Angleterre.

4. Il faut se rappeler que cette comédie fut composée sous le régime constitutionnel.

5. Soldat d'une compagnie franche.

6. Il paraît que Clara Gazul a voulu représenter le célèbre et malheureux Porlier, plus connu en Espagne sous le nom *del Marquesito**, le petit marquis, sobriquet que ses soldats lui avaient donné. J'ignore s'il suivit le marquis de la Romana dans l'île de Fionie. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'après la rentrée de Ferdinand VII dans ses États, Porlier se prononça ouvertement pour la constitution des Cortès, qu'il avait défendue avec éclat dans la guerre de l'indépendance. Une tentative qu'il fit, au mois de septembre 1815, pour proclamer la constitution à La Corogne, n'obtint aucun succès. Trahi par ses indignes compagnons, Porlier fut livré à l'autorité militaire, condamné à mort, et fusillé le 3 octobre 1815. Voici son épitaphe composée par lui-même : « Ici reposent les cendres de Don Juan Diaz Porlier, général des armées espagnoles, qui a été heureux dans ce qu'il a entrepris contre les ennemis de son pays, mais qui est mort victime des dissensions civiles. Ames sensibles, respectez les cendres d'un infortuné ! »

7. Bernadotte, alors prince de Ponte-Corvo.

8. Bataille de Vimeira*, gagnée le 21 juin 1808 par sir Arthur Wellesley (le duc de Wellington) sur le général Junot et l'armée française, qui capitula à Cintra, et s'embarqua pour la France.

9. Usage allemand.

10. Les Andalouses sont renommées* dans toute l'Espagne pour la petitesse de leurs pieds et la douceur de leur parler.

11. On connait la fin* tragique du malheureux Porlier.

12. Historique.

13. Gouverneur.

14. Palais.

15. A Baylen où* l'armée du général Dupont fut obligée de capituler devant les levées en masse de Castanos et du général suisse Reding.

16. En espagnol *guerra a cuchillo*, réponse fameuse du général Palafox, à qui l'on proposait une capitulation honorable au premier siège de Sarragosse.

17. Voir les bulletins et les proclamations de Napoléon et de Murat.

UNE FEMME EST UN DIABLE

OU

LA TENTATION DE SAINT ANTOINE

COMÉDIE[1]

DEMONIO.

« Yo haré que el estudio olvides,
« Suspendido en una rara
« Beldad. »

CALDERON. — *El Magico* prodigioso.*

PROLOGUE

LE PROLOGUE

MESDAMES ET MESSIEURS,

L'auteur de la comédie que vous allez juger a pris la liberté de sortir de la route battue. Il a mis en scène, pour la première fois, certains personnages que nos nourrices et nos bonnes nous apprennent à révérer. Bien des gens pourront être scandalisés de cette audace, qu'ils appelleront sacrilège; mais traduire sur le théâtre les ministres cruels d'un Dieu de clémence, ce n'est pas attaquer notre sainte religion. Les fautes de ses interprètes ne peuvent pas plus altérer son éclat, qu'une goutte d'encre le cristal du Guadalquivir.

Les Espagnols émancipés ont appris à distinguer la vraie dévotion de l'hypocrisie. C'est eux que l'auteur prend pour juges, sûr qu'ils ne verront qu'une plaisanterie là où le bon Torrequemada aurait vu la matière d'un auto-da-fé, avec force san-benitos.

PERSONNAGES DE LA COMÉDIE :

Fray ANTONIO*, inquisiteur.
Fray RAFAEL, —
Fray DOMINGO, —
MARIQUITA.
Familiers de l'Inquisition.

La scène se passe à Grenade*.

UNE FEMME
EST UN DIABLE

SCÈNE I

Une salle de l'Inquisition à Grenade

A droite, trois sièges (celui du milieu plus élevé) sur une estrade tendue en noir*. Dans le fond, on aperçoit très confusément quelques instrumens de torture. Au bas de l'estrade est une table avec une chaise pour le greffier. Le théâtre n'est éclairé que faiblement.

RAFAEL, DOMINGO, en grand costume d'inquisiteurs.

RAFAEL. Seigneur Domingo, je vous le répète, c'est une injustice criante. Il y a dix-sept ans que je suis inquisiteur à Grenade. J'ai fait brûler* vingt hérétiques par an, et c'est ainsi que monseigneur le grand-inquisiteur reconnaît mes services! Me donner pour supérieur un jeune homme imberbe!

DOMINGO. Voilà qui est affreux, et pour ma part j'en aurais autant à vous dire. Savez-vous ce que cela prouve? c'est que monseigneur le grand-inquisiteur n'est qu'un sot.

RAFAEL. Nous le savions; mais pour injuste et pour fanatique, je ne le connaissais pas encore.

DOMINGO. Enfin, qu'a-t-il de si grave à nous reprocher?

RAFAEL. Quant à moi, je sais ce qui m'a fait du tort dans son esprit. Une misère! L'histoire de cette

juive que j'ai convertie, et qui s'est avisée tout d'un coup de devenir mère, a fait du bruit dans le monde. Mais, après tout, y a-t-il là dedans quelque chose de si extraordinaire?

DOMINGO. De plus, il nous accuse, m'a-t-on dit, de n'être pas chrétiens.

RAFAEL. Est-il donc si nécessaire d'être chrétien pour être inquisiteur?

DOMINGO. Malgré votre conversion et ses suites, je suis encore plus mal noté que vous sur ses tablettes.

RAFAEL. Vous y figurez donc comme athée?

DOMINGO. Non, plût au ciel! mais mon coquin de frère servant, qui fait ma chambre, lui a porté une cuisse de poulet* qui s'y trouvait... je ne sais comment, et dans le carême, s'il vous plaît!

RAFAEL. Par le corps du Christ! voilà une fâcheuse affaire!

DOMINGO. Ce qu'il y a de pis, c'est que ce nouvel inquisiteur qu'il nous a envoyé pour présider ce tribunal est un démon* qui doit* nous espionner. Ajoutez à cela que le drôle est de bonne foi.

RAFAEL. Bon! Pouvez-vous le croire?

DOMINGO. Ou je me trompe fort, ou c'est un véritable Loyola. On dit qu'il en est à ne pouvoir distinguer une femme d'un homme; oh! c'est un saint.

RAFAEL. Hélas!

DOMINGO. Hélas!

RAFAEL. Sacrebleu! est-ce ainsi que l'on paye nos services! Je suis aujourd'hui d'une humeur affreuse;

plût au ciel que je fusse Turc*! — Malheur à ceux que nous allons juger! il me faut quelqu'un pour passer ma mauvaise humeur. Au feu! au feu! et puis au feu! voilà mon dernier mot.

DOMINGO. Amen! c'est aujourd'hui samedi, et c'est mon usage de condamner ce jour-là; le lundi j'absous. De cette façon, s'il y a des quiproquos, si les innocens tombent le mauvais jour, la faute en est au bon Dieu. — Mais, à propos, dites-moi, qu'est devenue votre juive?

RAFAEL. Elle est à la Maternité, la petite sotte.

DOMINGO. Sotte en effet! (A part.) et tu crois l'y avoir envoyée, pauvre niais*!

RAFAEL. Que grommelez-vous entre vos dents?

DOMINGO. Moi, je jurais après cet imbécille* de grand-inquisiteur.

RAFAEL. Que le diable l'emporte!

DOMINGO. Chut! Il y a un écho ici. — Au large! voici notre saint.

Ils se séparent et se mettent à lire leur bréviaire, chacun d'un côté de la scène. Entre Antonio en grand costume.

ANTONIO. Mes très-révérends pères, nous allons aujourd'hui nous occuper d'une affaire bien importante, et pour laquelle je vois que vous vous prépariez*. Nous allons procéder contre une sorcière, une femme qui a fait un pacte avec le diable, mes pères! L'esprit de ténèbres a, dit-on, donné à cette malheureuse un pouvoir surnaturel. Mais rassurons-nous, la croix que nous portons serait une défense

contre les griffes du malin, s'il pouvait pénétrer dans les murs bénits du Saint-Office*.

DOMINGO. Satan perdrait son temps ici.

ANTONIO. Hélas! mes pères, ne dites pas cela. La chair est faible, le vase est fragile. Pour moi, malheureux pécheur, ma seule force, c'est la connaissance de ma faiblesse. Vous, une longue vie passée dans la sainteté vous a rendus invulnérables aux tentations; — mais moi, je suis jeune d'années et jeune d'œuvres pies. Ah! que j'ai besoin de vos sages conseils, pour me diriger au milieu des écueils de cette vie!

RAFAEL. Nous avons tous besoin de conseils.

DOMINGO. Avertis* l'un par l'autre, nous résisterons mieux aux attaques du démon.

ANTONIO. « Seigneur, ne m'exposez pas aux tentations! » Voilà ma prière à tous les instans du jour. Il est si facile de succomber. Quelque vigilance que l'âme mette à se garder, l'ennemi des hommes est un serpent subtil, la plus petite brèche lui suffit, et une seule goutte de son venin peut gangrener une âme à jamais. Sans doute j'aurais déjà succombé, sans l'intercession de mon bienheureux patron, monseigneur saint Antoine.

RAFAEL *à part.* Il a quelque chose sur la conscience. Cela doit être curieux. *(Haut.)* A quelle tentation si puissante Dieu a-t-il permis que vous fussiez exposé?

ANTONIO. Il nous reste encore du temps avant la séance, et, pour nous préparer à la tâche que nous

devons remplir, un aveu sincère de nos fautes nous est utile. — Écoutez-moi donc, mes pères. — J'avais toujours pensé que la femme est l'instrument de damnation le plus sûr dont le malin puisse se servir*. Vous partagez mon opinion, mes pères? La rencontre d'une femme est plus dangereuse que celle d'un aspic...

DOMINGO avec une surprise affectée. Comment*, une femme serait-elle?...

ANTONIO. Dès ma plus tendre enfance, je fus élevé dans un couvent, jamais je n'en étais sorti, je ne connaissais il y a six mois d'autre femme que ma mère, et plût au ciel que je n'en eusse jamais vu d'autres!

RAFAEL de même. Sainte Vierge! vous me faites frémir!

ANTONIO. Satan me frappa d'une maladie aiguë, qui mit mes jours en danger... je demandais à Dieu de mourir dans l'innocence... mais il ne daigna pas exaucer ma prière. — Je revins à la vie. — Les médecins, pour achever mon rétablissement, m'ordonnèrent d'aller respirer un air plus pur dans une petite maison de campagne appartenant à notre couvent. Enhardi par la solitude du lieu, j'osai sortir des murs, et sortir seul... J'avais essayé mes forces dans la campagne, et je rentrais dans notre maison, quand tout à coup... mes yeux rencontrent devant notre porte un être qu'à ses vêtements je crois être une femme. Son apparition subite me jeta dans un trouble tel, que je n'eus pas même la présence d'es-

prit de fermer les yeux; égaré, hors de moi, je restais devant elle, et son image s'enfonçait toujours plus profondément dans mon cœur. En vain je voulus fuir, mes pieds se fixaient à la terre. Semblable à un homme tourmenté du cauchemar, je voyais le danger, mais j'étais sans force, sans voix : j'étais comme le colibri sous l'influence de l'alligator*. Mon sang bouillonnait... j'étais effrayé... je tremblais... et pourtant, si une telle comparaison n'est pas un sacrilège,... j'éprouvais cette espèce d'extase délicieuse que j'ai sentie quelquefois en priant devant notre sainte madone*. Encore quelques momens, et je serais mort à cette place... Mon âme... je la sentais près de m'abandonner... je serais mort... et mort dans le péché, si cette créature n'eût fait un pas vers moi. Ce mouvement subit rompit le charme en redoublant ma frayeur... Je pus m'écrier : Jésus! Ce saint nom me délia, je courus de toutes mes forces sans regarder derrière moi, jusqu'à ce que, me jetant dans les bras de mon confesseur, je soulageai mon âme oppressée.

RAFAEL avec un grand soupir. Je m'attendais à pis.

ANTONIO. Satan n'abandonna pas sa victime. J'avais fui, mais j'avais emporté le dard empoisonné. Hélas!... il faut l'avouer... il est encore dans mon sein. Jeûnes, prières, mortifications, rien ne peut arracher* de ma pensée l'image de cette femme. Elle me poursuit dans mes rêves; je la vois partout..., ses grands yeux noirs... qui ressemblent aux yeux

d'un jeune chat... doux et méchans à la fois... je les vois... toujours... encore maintenant je les vois.

(Il cache sa tête dans ses mains.)

Le dirai-je? souvent au milieu de mes lectures pieuses, mon esprit n'est plus aux paroles sublimes de l'Évangile; mes yeux, ma bouche, ne lisent plus que des mots vides de sens; — mon âme est toute entière à cette femme. — Sûrement Satan prit cette figure pour tenter mon bienheureux patron. Grand saint Antoine, donnez-moi votre courage!

RAFAEL et DOMINGO. Le Seigneur vous soit en aide!

ANTONIO. Amen! — Pourquoi faut-il qu'un malheureux pécheur soit condamné à juger les autres, quand il ne sait pas lui-même si le jugement dernier ne l'enverra pas dans les flammes des prévaricateurs? (Longue pause.)

Remplissons cependant notre tâche, et tout en la trouvant pénible, souvenons-nous que c'est le sort de l'homme de passer sa vie dans les tribulations*. (Il monte sur l'estrade et se place entre Rafaël et Domingo.)

Greffier, appelez la cause, et faites paraître l'accusée.

RAFAEL. Quoi, vous fermez les yeux?

ANTONIO. Plût au ciel que je fusse aveugle! une femme va paraître devant nous.

LE GREFFIER. Maria Valdez, accusée, paraissez devant le tribunal du Saint-Office.

Entre Mariquita voilée entre deux familiers du Saint-Office.

ANTONIO les yeux fermés. Femme, quel est votre nom?

MARIQUITA. On m'appelle Maria Valdez, plus sou-

vent Mariquita. On m'a de plus surnommée LA FOLLE. Voilà mes nom, prénom et surnom.

ANTONIO de même. Votre âge?

MARIQUITA. C'est une question un peu scabreuse à faire à une femme, si l'on veut qu'elle dise la vérité. Cependant je suis franche, j'ai vingt-trois ans. Si vous en doutez, regardez-moi. Ai-je l'air plus vieille? (Elle ôte son voile.)

RAFAEL et DOMINGO à part. Vive Dieu! quelle jolie fille!

ANTONIO de même à demi-voix. Arrière de moi, Satan, démon de la curiosité, tu ne me vaincras pas! (Haut.) Quelle est votre profession?

MARIQUITA hesitant. Diable!... je ne sais trop que vous dire... je chante, je danse, je joue des castagnettes, etc., etc...

ANTONIO de même. Ainsi, c'est dans ces jeux, dont, grâces* au ciel, les noms mêmes* me sont inconnus, que vous dissipez un temps que vous devriez donner aux larmes du repentir?

MARIQUITA. Eh! pourquoi donc pleurer et se repentir, seigneur licencié, quand on n'a rien fait de mal?

ANTONIO de même. Rien fait de mal! interroge ta conscience!

MARIQUITA. Que voulez-vous qu'elle me reproche? J'ai bien commis quelques petites fautes, mais j'en ai eu l'absolution dimanche dernier de l'aumônier de Royal-Murcie, infanterie. Laissez-moi aller, et ne

m'effrayez pas davantage avec vos robes noires et toute votre...

ANTONIO *de même.* Maria Valdez, vous dites que votre conscience est pure* : réfléchissez et ne mentez point.

MARIQUITA. Puisque je vous ai dit la vérité, vous allez me laisser sortir, j'espère?

RAFAEL *à Antonio.* Mettez-la sur la voie.

ANTONIO *de même.* Connaissez-vous une femme nommée Juana Mendo?

MARIQUITA. Si je la connais, une de mes bonnes amies!...

ANTONIO *de même.* Mais n'avez-vous jamais eu de querelle?

MARIQUITA. Non... Ah! cependant, il y a quelques jours, elle m'a cherché noise, prétendant que je lui avais volé un amant; ce qui n'est pas vrai, monsieur le licencié. Seulement c'est parce que Manuel Torribio lui a dit que mes beaux yeux noirs étaient bien plus beaux que ses vilains yeux roux.

ANTONIO *de même.* Ses yeux noirs! (*Il met brusquement la main devant ses yeux.*) Seigneur Rafael, de grâce, continuez un instant l'interrogatoire.

RAFAEL, *après avoir parcouru les papiers, d'une voix douce.* Mariquita, n'avez-vous pas passé* vendredi, 15 août dernier, devant le plant d'oliviers de Juana Mendo, en mangeant une grenade?

MARIQUITA. Comment puis-je m'en souvenir?

RAFAEL. Dites oui ou non.

MARIQUITA. Je crois que oui.

RAFAEL lisant. N'avez-vous pas jeté les pépins dans son plant, en agitant en l'air une baguette de noisetier ou tout autre bois, ayant deux bouts...

MARIQUITA riant. Voudriez-vous qu'elle n'en eût qu'un?

RAFAEL. Songez devant qui vous êtes. — ... Ayant deux bouts dépouillés de leur écorce? Répondez.

MARIQUITA. Qu'est-ce que j'en sais!

RAFAEL. Oui ou non?

MARIQUITA. Eh bien, oui.

RAFAEL. N'avez-vous pas chanté une chanson impie, où il est souvent parlé d'un certain Grain-d'orge?

MARIQUITA riant. Ah, ah, ah! seigneur licencié, de quoi me parlez-vous? J'ai chanté une ballade anglaise, traduite par votre servante, qui l'a apprise d'un trompette de Mackay, dans l'armée de milord Peterborough. Elle est faite en effet sur la mort de Grain-d'orge*.

DOMINGO. Qui, Grain-d'orge? Un esprit des ténèbres?

MARIQUITA. Ah, ah, ah! Grain-d'orge veut dire grain d'orge, et la ballade chante de quelle manière avec des grains d'orge on fait de la bierre* que boivent les Anglais. Laissez-moi aller*, et je vous la chanterai, car vous avez l'air d'un bon enfant, et vous n'êtes pas comme celui-là. (Elle montre Antonio.)

ANTONIO les yeux fermés. Il est difficile de supposer qu'il n'y ait pas un sens caché sous ce mot.

MARIQUITA. Honni soit qui mal y pense, comme il y a écrit sur le casque* du capitaine O'Trigger.

ANTONIO de même. Mais, comment nous expliquez-vous que le plant de Juana Mendo a été détruit par une inondation?

MARIQUITA riant. L'expliquer! non, certes. Demandez au Geyar pourquoi il s'est débordé.

ANTONIO de même. Et c'est précisément à vous que je le demande. Pourquoi lui avez-vous dit de se déborder?

MARIQUITA. Ah çà! sommes-nous à jeun et dans notre bons sens? Me prenez-vous pour une sorcière?

ANTONIO de même. Vous le dites.

MARIQUITA. Merci de moi! si vous ne me faisiez pas trembler avec votre grosse voix, vous me feriez mourir de rire.

ANTONIO de même. Vos rires pourront se changer en larmes. — Vous niez donc avoir jeté un sort sur les oliviers de Juana Mendo?

MARIQUITA. Est-ce que je sais jeter des sorts, moi?

ANTONIO de même. Tous péchés peuvent s'expier. Femme, je t'adjure au nom de ton Créateur; dis la vérité, si tu ne veux pas la mort de ton âme.

MARIQUITA. Est-ce que, si j'étais sorcière, je ne me serais pas déjà envolée d'ici par la cheminée?

ANTONIO de même. Réfléchissez et tremblez; plus tard il ne servira de rien de vous rétracter.

RAFAEL. Seigneur collègue, elle est obstinée, laissez-moi l'entretenir seule un instant.

DOMINGO. Non, moi je m'en charge. Seigneur Rafael, vous oubliez que vous avez un rapport à faire...

ANTONIO de même. Nous ne pouvons manquer aux règlemens du Saint-Office. Pour la dernière fois, Maria Valdez, êtes-vous sorcière?

MARIQUITA. Pour la dernière fois, non. — Est-il entêté!

ANTONIO de même. Malheureuse! je m'en lave les mains, et ton sang ne retombera que sur toi. Le XLVIII[e] article du règlement des interrogatoires porte « que si* l'accusé, ou l'accusée, persiste dans « ses dénégations, et que d'ailleurs l'accusation n'est « pas* dénuée de preuves testimoniales ou par écrit, « le président doit, en confirmation d'icelles, or- « donner que l'accusé, ou l'accusée, soit mis, ou « mise, à la torture. »

MARIQUITA. A la torture! Jésus! Marie! Vous allez donc me déchirer comme de la laine à carder. Seigneurs licenciés, ayez pitié d'une pauvre fille innocente. — Je vous en conjure, ne me faites pas mourir dans les tourmens. Enfermez-moi plutôt dans un souterrain, privez-moi de la lumière du soleil; mais ne me tuez pas, ne me torturez pas!

RAFAEL. Seigneur Antonio, ayez pitié de sa jeunesse!

DOMINGO. Elle est innocente, seigneur collègue; un peu de compassion.

ANTONIO de même. La règle parle. — Pedro Garcias*, tortionnaire, paraissez. *L'exécuteur paraît dans le fond.*

MARIQUITA. Ah! ne dites pas cela. Grâce, grâce! regardez-moi au moins*. (Elle s'élance sur l'estrade, et embrasse les genoux d'Antonio.)

ANTONIO ouvrant les yeux. Ah!

RAFAEL. Seigneur, ayez pitié... mais... qu'avez-vous?

ANTONIO d'une voix tremblante. Je te reconnais bien... tu vas donc me mener en enfer... tu dépouilles ta robe nuptiale, et je vois la peau brûlée du diable... Je suis donc en enfer... toutes les messes, saint Antoine lui-même, ne m'en retireraient pas. (Il tombe évanoui.)

RAFAEL. Il est fou!

DOMINGO aux familiers. Emportez-le dans sa cellule. (Bas à Mariquita.) Ne craignez rien, ma belle enfant, on ne vous mettra pas à la torture.

RAFAEL bas à Mariquita. N'ayez pas peur. Ce n'est pas pour des personnes faites comme vous l'êtes* que nous avons des chevalets. (Aux familiers.) Remmenez-la*, donnez-lui une bonne chambre, mais ne la laissez parler à personne.

DOMINGO bas à Mariquita. Méfiez-vous de Rafael. Je ferai ce que je pourrai pour vous.

RAFAEL de même. Méfiez-vous de Domingo, c'est un vieil hypocrite. Mais moi je m'intéresse à vous. Adieu, ma fille. (Il lui donne une tape sur la joue.) C'est moi qui suis votre ami. Adieu. (A part en sortant.) Je t'empêcherai bien de la voir.

DOMINGO à part en sortant. Tu ne la verras pas, vieux satyre, ou j'y perdrai ma soutane. (On emmène Mariquita.)

SCÈNE II

La cellule d'Antonio. On y voit une madone peinte.

ANTONIO seul, se promenant à grands pas.

C'en est fait!... tout est fini... je suis perdu... damné!... J'aurais forniqué avec elle que je ne serais pas plus réprouvé!... Je ne puis plus prier. — D'ailleurs à quoi bon... maintenant?... Je ne prierai plus! Je suis damné... tant mieux! mais en attendant... Maria, Mariquita! je ne veux plus penser qu'à toi! je veux que nos deux âmes n'en fassent qu'une! (Une pause.) — Eh quoi! je sacrifierais mon salut éternel à une femme, peut-être à un ange déchu, au tentateur?... Trente années de prières, de mortifications seront perdues!... Si j'avais vécu dans le monde... je n'en serais pas moins damné*... j'ai mené une vie misérable... pour être damné!... (Une pause.) Je la vois toujours. (Il met la main devant ses yeux. Une pause. Il s'agenouille devant la Madone.) Sainte mère de Dieu, prends pitié de moi!... je suis... un... C'est elle-même, trait pour trait... ses yeux noirs!... O Mariquita! (Il fait un mouvement pour saisir le tableau. — Reculant avec effroi.) Dieu! tes yeux lancent des éclairs. Tu me reproches mon sacrilège!... irai-je?... Non, tu ne seras point témoin de mon péché. Va! (Il retourne le tableau contre la muraille. Pause.)

Si, rendu au monde, abjurant mes vœux... Mais pourquoi entretenir de semblables pensées? Je quitterai cet habit, oui; je le profane! mais c'est à la

Trappe que j'irai... on y meurt vite, dit-on, c'est ce qu'il me faut!... Je mourrai en prononçant son nom. Mais pourquoi mourir?... pourquoi m'imposer une si rude pénitence? Qu'ai-je fait, après tout? Ne sommes-nous pas assez malheureux ici-bas, sans que la haire et la discipline ajoutent encore à nos souffrances?... Ne puis-je donc?... Il y a eu des saints qui avaient des épouses, des enfans... Je veux me marier, avoir des enfans, être un bon père de famille. Tu as menti, Satan, ce n'est pas pour cela que tu m'emporteras! J'élèverai une famille pieuse, et cela sera aussi agréable à Dieu que la fumée de nos bûchers... Insensé, n'ai-je pas juré de renoncer au monde? Dieu lui-même n'a-t-il pas reçu mes vœux*? et son enfer n'est-il pas brûlant pour les parjures? (Une pause.) Je suis déjà trop coupable!... Plus de salut pour moi... Ma piété, un seul coup d'œil de cette femme l'a déracinée... je n'ai plus la force de me retenir au bord du gouffre... eh bien! je m'y veux élancer!... Enfer, ouvre-toi!... (Il sort en courant.)

SCÈNE III

Une chambre du palais de l'Inquisition.

MARIQUITA seule, assise sur le pied de son lit.

Pauvre Marie, où es-tu? que deviendras-tu? Mariquita la folle à l'inquisition! cela me ferait rire... La pauvre folle sera pourtant brûlée... Oh! cela fait frissonner!... cela fait tant de mal de se brûler à la

chandelle, et tout son corps dans la flamme! (Pleurant.) Là! ils veulent me brûler, moi qui suis si bonne catholique! moi qui n'ai pas voulu épouser le caporal Hardy, seulement parce qu'il était hérétique; et c'était un si bel homme, près de neuf pouces*! et puis si je l'avais suivi en Angleterre, le capitaine O'Trigger l'aurait fait sergent, comme il me l'avait promis*, et moi j'aurais été cantinière... Ah! que j'ai été bête! — DAMN THEIR EYES, comme ils disaient, au diable ces cafards! Ce sont tous des libertins. Il n'y en a pas comme les moines pour peupler les Enfans-Trouvés*. Peut-être que ces deux gros joufflus qui m'ont dit de belles paroles empêcheront le grand maigre de me mettre au feu! brrrr! ne pensons plus à cela. Le mal vient assez vite. Bah! vive la joie! chantons, pour nous distraire, cette chanson qu'ils prennent pour de l'hébreu. Elle chante*[1].

« Ils mirent Grain-d'orge sur le carreau pendant « qu'ils lui préparaient de nouveaux tourmens; et, « sitôt qu'il donnait signe de vie, ils le secouaient « et le retournaient.

« Puis, sur une flamme dévorante, ils desséchèrent « la moelle de ses os... » Hélas! pauvre Grain-d'orge! comme il devait souffrir! et c'est comme cela que je souffrirai, moi. Hélas! faut-il que je sois brûlée!

ANTONIO entrant. En ce monde — et dans l'autre.

MARIQUITA s'éloignant avec effroi. Ha! déjà! quoi, déjà!

ANTONIO. Maria!

MARIQUITA de même. Seulement un quart d'heure encore!

ANTONIO. Maria... je suis à toi... tout à toi... je ne suis plus l'inquisiteur... je suis Antonio... je veux être...

MARIQUITA de même. Mon bourreau! vous êtes mon bourreau!

ANTONIO. Non, non... pas ton bourreau... ton ami... nous ne serons qu'un corps et qu'une âme... Soyons comme Adam et Ève.

MARIQUITA s'approchant. Comment, mon père, vous, mon amant!

ANTONIO. Amant, amant! oui, ton amant! aimons-nous toujours.

MARIQUITA. Faites-moi sortir d'ici*.

ANTONIO. Oui, mais aime-moi d'abord.

MARIQUITA. Nous aurons le temps ensuite. Sauvons-nous, c'est le plus pressé.

ANTONIO avec délire. Mariquita, vois-tu, j'abjure mes vœux; je ne suis plus prêtre, je veux être ton amant... ton mari, ton amant. Nous allons nous sauver ensemble dans les déserts...nous mangerons des fruits sauvages ensemble* comme les ermites...

MARIQUITA. Bah! il vaudrait mieux tâcher d'aller à Cadiz. Il y a toujours des vaisseaux pour l'Angleterre. C'est un bon pays. On dit que les prêtres y sont mariés. Il n'y a pas d'inquisition. Le capitaine O'Trigger...

ANTONIO. Cesse, mon épouse, ne parle pas de ces capitaines anglais... je n'aime pas à t'entendre parler d'eux.

MARIQUITA. Déjà jaloux? — Partons vite.

ANTONIO. Tout à l'heure. Mais montre-moi que tu m'aimes auparavant.

MARIQUITA. Eh bien! vite. — Vous êtes bien innocent!...

ANTONIO. Innocent! innocent! moi le plus grand pécheur! un réprouvé! un damné! un damné! mais je t'aime, et je renonce au paradis pour contempler tes yeux.

MARIQUITA. Partons, partons, et puis nous ferons l'amour ensuite, comme deux tourtereaux. Tiens. (Elle l'embrasse.)

ANTONIO criant. Qu'est-ce que l'enfer quand on est heureux comme moi!

RAFAEL entrant et se signant. Vive Jésus! Que vois-je?

ANTONIO. Rafael!

RAFAEL. Scélérat! c'est donc ainsi que tu profanes la croix que tu portes?

ANTONIO. Seigneur Rafael, je ne suis plus prêtre, je suis l'époux de Mariquita... Bénissez notre mariage... mariez-nous. (Il se met à genoux.)

RAFAEL. La malédiction de Dieu sur ta tête!

ANTONIO le prenant au collet. Marie-moi, ou je te tue! (Ils luttent quelque temps. Antonio renverse Rafael; celui-ci tire un poignard.)

MARIQUITA. Prends garde à toi, l'innocent!

ANTONIO lui arrache le poignard. Tiens, maudit! (Il le frappe.)

RAFAEL. Ha!... je suis mort! et le diable m'attend!... Antonio, tu es plus fin que moi... Qui l'eût dit!... Va, je te pardonne pour la ruse, et puis... parce que

je ne puis pas... me venger... Adieu... je vais commander la chaudière... En attendant... jouis de ton reste... Domingo... je l'ai enfermé... j'ai écarté les surveillans... mais tu m'as prévenu... Tu n'es pas si bête... que je l'avais...

ANTONIO altéré*. Tu ne dis pas tes prières?

RAFAEL riant. Mes prières!... ha ha ha!... m'y voilà.

(Il meurt.)

MARIQUITA. Je vais prendre sa robe, et nous partirons* sans être reconnus.

ANTONIO. En une heure, je suis devenu fornicateur, parjure, assassin.

MARIQUITA. En voyant cette fin tragique, vous direz, je crois, avec nous qu'UNE FEMME EST UN DIABLE.

ANTONIO. C'est ainsi que finit la première partie de LA TENTATION DE SAINT ANTOINE. Excusez les fautes de l'auteur.

NOTES*

1. Clara Gazul affecte de se servir du mot *comédie*, *comedia*, employé par les anciens poëtes espagnols pour exprimer tout ouvrage dramatique, ou bouffon ou sérieux.

2*. Un officier du 42e régiment (anglais), qui jouait avec moi, m'apprit cette chanson, que je traduisis en espagnol, et sur laquelle je fis un air de ma façon. J'avais alors 13 ans (1812). C. G.

JOHN BARLEYCORN*,

A BALLAD.

There was three kings into the east,
    Three kings both great and high,
And they hae sworn a solemn oath
    John Barleycorn should die.

They took a plough, and plough'd him down;
    Put clods upon his head;
And they hae sworn a solemn oath,
    John Barleycorn was dead.

But the chearful spring came kindly on,
    And show'rs began to fall :
John Barleycorn, got up again
    And sore surpris'd them all.

The sultry suns of summer came
    And he grew thick and strong,
His head weel arm'd wi' pointed spears,
    That no one should him wrong,

The sober Autumn enter'd mild,
    When he grew wan and pale;
His bending joints and drooping head
    Show'd he began to fail.

His colour sicken'd more and more :
    He faded into age :
And then his ennemies began
    To show their deadly rage.

They've taen a weapon long and sharp
And cut him by the knee :
Then ty'd him fast upon a cart,
Like a rogue for forgerie.

They laid him down upon his back
And cudgell'd him full sore :
They hung him up before the storm,
And turn'd him o'er and o'er.

They filled up a darksone pit
With water to the brim,
They heaved in John Barleycorn,
There let him sink or swim.

« They laid him out upon the floor
« To work his farther woe,
« And still, as signs of life appear'd,
« They toss'd him to and fro. »

« They wasted o'er a scorching flame
« The marrow of his bones. »
But a miller us'd him worst of all,
For he crush'd him between two stones.

And they hae taen his very heart's blood,
And drank it round and round :
And still the more and more they drank
Their joy did more abound.

John Barleycorn was a hero bold,
Of noble enterprise :
For if you do but taste his blood
Twill make your courage rise.

Twill make a man forget his woe :
Twill heighten all his joy :
Twill make the widow's heart to sing
Tho' the tear were in her eye.

Then let us toast John Barleycorn
Each man a glass in hand :
And may his great posterity
Ne'er fail in auld Scotland!

L'AMOUR AFRICAIN

COMÉDIE

Amor loco
A dos fidalgos disparó la flecha.
Lope de Vega. — *El guante* de dona Blanca.*

PERSONNAGES :

SIDI NOUMAN[1].
ZEIN-BEN-HUMEIDA.
BABA-MUSTAFA.
MOJANA.

La scène est à Cordoue, sous le règne d'Abdérame*.

L'AMOUR AFRICAIN

Un kiosque dans les jardins de Sidi Nouman*

SIDI NOUMAN*, BABA MUSTAFA.

S. NOUMAN. Eh bien! qu'est devenu Zeïn?

B. MUSTAFA. Omar, le garde du kalife, vient à l'instant de m'en donner des nouvelles.

S. NOUMAN. Parle.

B. MUSTAFA. Il l'a vu hier au marché des esclaves. Ton ami a parlé à l'un des marchands; puis, tout d'un coup*, il s'est élancé sur son cheval, et est sorti au galop par la porte de Djem-Djem.

S. NOUMAN. Et ce marchand d'esclaves, quel est-il?

B. MUSTAFA. Seigneur, je crois que c'est le vieux Abou-Taher, celui qui t'a vendu hier la belle Mojana.

S. NOUMAN. Tu as été lui parler*?

B. MUSTAFA. Je n'ai pu le trouver; il était chez le Miramolin*.

S. NOUMAN. D'où vient cette fuite soudaine? Que peut-il être arrivé à* Zeïn?

B. MUSTAFA. Comme il est sorti par la porte de Djem-Djem, je crois qu'il est allé aux tentes de Semelalia, à l'armée du Vizir.

S. NOUMAN. Eh quoi! aurait-il été combattre les infidèles sans avoir embrassé son ami?

B. MUSTAFA. Si tu le veux, je retournerai chez Abou-Taher.

S. NOUMAN. Tout à l'heure. — Écoute. As-tu porté à Mojana les présens que j'ai achetés pour elle?

B. MUSTAFA. Oui, seigneur, et je l'ai revêtue moi-même de sa nouvelle parure. Allah! qu'elle était belle! Certes, j'ai vu dans ma vie beaucoup de belles femmes, mais jamais je n'ai trouvé l'égale de Mojana. Ah! si tu voulais la revendre, bien qu'elle ait perdu hier cette qualité que vous estimez tant, tu en retirerais encore les dix mille dinars[2] qu'elle t'a coûtés.

S. NOUMAN. Jamais je ne la vendrai, Mustafa; et, si le calife* mon seigneur me la faisait demander, je la lui refuserais, dussé-je fuir chez les Bédouins de Zeïn et vivre en excommunié[3]. — A-t-elle paru satisfaite de mes présens?

B. MUSTAFA. Elle a dit qu'elle se réjouissait* de posséder tant de belles choses, si elle en paraissait plus aimable à tes yeux.

S. NOUMAN. Charmante créature!

B. MUSTAFA. Quelle différence entre nos femmes et celles des infidèles! Quand j'étais prisonnier à Léon, j'ai vu leurs femmes et leurs mœurs. Chez nous, toutes sont soumises; elles s'efforcent à l'envi de plaire à leur seigneur; avec deux eunuques on gouverne vingt femmes... mais allez chez les Espagnols, une femme gouverne vingt hommes...

S. NOUMAN. Apporte ici du sorbet et des fruits, je veux que Mojana vienne dans ce pavillon me tenir compagnie.

B. MUSTAFA. J'y cours, seigneur*. Il sort.

S. NOUMAN. Zeïn, tu seras toujours un Bédouin. — Toujours occupé de l'idée du moment, il oublie ses amis et leurs invitations pour courir où son caprice l'appelle... Je pense que la fantaisie l'aura pris d'aller rompre une lance avec quelque chevalier Nazaréen. Puisse Allah le protéger!

B. MUSTAFA rentrant. Seigneur, seigneur, ton ami Zeïn descend de cheval à ta porte. Par Allah! je crains bien qu'il ne lui soit arrivé quelque malheur, car Abjer n'a plus sa belle selle brodée... peut-être...

Entre Zeïn habillé très-simplement.

S. NOUMAN. Zeïn-ben-Humeïda, que Dieu soit avec toi!

ZEÏN. Sidi Nouman, que Dieu soit avec toi! As-tu cinq mille dinars à me donner?

S. NOUMAN. Oui. Te les faut-il tout de suite?

ZEÏN. Le plus vite possible.

S. NOUMAN donnant une clef à Mustafa*. Mustafa!

B. MUSTAFA. Dans l'instant. Il sort.

S. NOUMAN. Tu as vu les tentes du vizir? Le Bédouin est déjà las de la vie de Cordoue?...

ZEÏN. Je suis retourné à l'armée pour affaires pressantes. J'ai fait le commerce, Sidi Nouman* : mais peut-être l'ai-je fait* en Bédouin.

S. NOUMAN. Aurais-tu attaqué une caravanne*?

ZEÏN. Depuis que je sers Abdérame, j'ai oublié ces

exploits du désert. Je suis allé vendre mes chevaux, mes bijoux, pour faire de l'argent.

S. NOUMAN. Eh! pourquoi ne pas t'adresser à moi?

ZEÏN. J'y ai bien pensé, mais un peu trop tard*.

S. NOUMAN. Si je ne me trompe, tu as vendu jusqu'aux pierreries de ton khandjar[4]*?

ZEÏN. Oui, et tous mes chevaux, excepté Abjer, qui, tant que je vivrai, partagera jusqu'à mon dernier morceau de pain. — Mais, dis-moi si l'on m'a trompé. Combien valait la monture de ce poignard que m'a donné notre glorieux calife?

S. NOUMAN. Neuf à dix mille dinars. Peut-être plus.

ZEÏN. Dix mille coups de bâton à mon Juif! Puisse Nékir[5]* le couper de dix mille coups de faulx? Je fais vœu par la sainte Caaba[6]* la prohibée, par les tombeaux des prophètes, de couper la tête à douze Juifs dans la première ville espagnole où j'entrerai.

S. NOUMAN. A cette colère, on voit que tu as fait un mauvais marché.

ZEÏN. Il m'a donné quinze cents dinars.

S. NOUMAN. Es-tu fou, Bédouin, de faire des affaires avec un Juif?

ZEÏN. Il me fallait à toute force de l'argent. — En passant dans le Bézestein[7]*, j'ai vu ce vieux coquin d'Abou-Taher qui faisait crier des esclaves à vendre. Une d'entre elles m'a frappé, et il en voulait neuf mille dinars... Sidi Nouman, jusqu'alors, j'aurais appelé fou celui qui paye une femme plus qu'un cheval de bataille; mais que la vue de cette femme m'a

fait changer d'idée! J'aurais presque troqué Abjer contre cette créature, cette houri échappée du paradis. Mais j'ai mieux aimé courir à Sémélalia; j'ai vendu tout ce que je possédais, excepté mes armes et Abjer, et avec tout cela je n'ai pu faire que quatre mille dinars. Je compte sur toi pour le reste.

S. NOUMAN *riant*. Ah, ah, ah! fils du désert, te voilà pris à la fin*. — Et que je reconnais bien là* mon Bédouin, qui agit avant de penser! Malheureux, tu vas acheter une esclave, et il ne te reste plus de quoi vivre! Comment feras-tu pour l'entretenir elle et Abjer?

ZEÏN. Je n'y ai pas pensé. Mais n'ai-je pas un ami*?

S. NOUMAN. Oui, qui pensera pour toi. Il te faut dix mille dinars au lieu de cinq mille, tu vas les avoir.

ZEÏN. Je te remercie, frère. Tu ne te lasseras jamais de me combler de biens*!

S. NOUMAN. Ah, Zeïn, je serai toujours en reste avec toi! Te rappelles-tu comment nous fîmes connaissance?

ZEÏN. Il m'en souvient assez*.

S. NOUMAN. Je me trouvai* assez embarrassé de poursuivre mon pèlerinage à la Mecque; tu versas sur moi ton outre tout entière[8]*, sans en garder une goutte pour toi. Combien tu as dû souffrir!

ZEÏN. Nous autres, Arabes, nous savons mieux souffrir* que vous autres, seigneurs des villes. Et puis tu étais étendu sur le sable, abandonné, noir

comme un scorpion desséché..... quel musulman n'aurait fait ce que je fis alors?

B. MUSTAFA rentrant. Seigneur, les cinq mille dinars sont en sacs sous le vestibule. Si tu veux les compter...

ZEÏN. Non, non. Prépare-moi* un âne pour les porter, et aie soin d'en compter encore autant. Il y aura cent dinars pour toi. Il sort.

S. NOUMAN. Mustafa!

B. MUSTAFA. Seigneur!

S. NOUMAN. Un autre esclave fera ce que veut Zeïn. Toi, va me chercher Mojana. (Mustafa sort.) Le pauvre Zeïn! son nouvel amour lui a fait perdre la tête. Il voulait troquer Abjer contre cette femme! Il faut qu'elle ait fait une grande impression sur lui! Malheur à qui enchérira sur l'esclave. Zeïn a vendu les pierreries de son khandjar, mais il lui reste encore la lame. Entre Mojana conduite par B. Mustafa.

Approche, reine de beauté. Ote ce voile trop épais. Il n'y a ici que ton seigneur pour contempler tes attraits*.

MOJANA après avoir ôté son voile. Que veut mon lion?

S. NOUMAN. Viens, Mojana, assieds-toi à côté de moi sur ce sopha. — Esclave, apporte la collation. Eh bien! Mojana, es-tu contente des parures que je t'ai envoyées?

MOJANA. Seigneur, tu as comblé de tes dons ton humble esclave, qui ne sait comment t'en témoigner sa reconnaissance.

S. NOUMAN. Dans peu tu auras quelque chose de mieux que ces bagatelles.

MOJANA. Ah! seigneur, tant que j'aurai ton amour, je me croirai assez heureuse.

S. NOUMAN. Aimable enfant, je suis riche et puissant. Ma richesse et ma puissance t'appartiennent. Souhaite, et tes souhaits seront exaucés.

MOJANA. Ah, mon lion! oserai-je te demander une grâce avant de l'avoir méritée?

S. NOUMAN. Demande, et tu auras. Ne me demande pas cependant le cheval Abjer de mon ami Zeïn.

MOJANA. Seigneur, ton esclave est si heureuse avec son lion, qu'elle n'a plus qu'un seul souhait à former. Je suis née dans un pays que je crois fort éloigné d'ici, près d'une ville que l'on nomme Damas. Mon père était un marchand; mais, parce qu'il avait manqué d'aller à la Mecque, ainsi qu'il en avait fait vœu, Allah lui a retiré sa faveur. En une année il perdit tout son bien. Mon frère fut tué par les Kurds; ma mère mourut de maladie. Mon père, pour vivre et faire vivre mes trois sœurs, fut obligé de me vendre[9*]. O mon seigneur! permets que je leur envoie une petite partie des dons que tu m'as faits, que je partage avec eux le bonheur que tu me fais goûter auprès de toi.

S. NOUMAN. Bon cœur! n'est-ce que cela que tu demandes? Ton père et tes sœurs viendront en cette ville, et je marierai richement tes sœurs, n'eussent-elles qu'une faible partie de ta beauté.

MOJANA. Je me prosterne à tes pieds.

ZEÏN derrière la scène. Esclave, retire-toi, ou je te tue.

S. NOUMAN. Qui ose pénétrer ici? — Mojana, mets ton voile.

Entre Zeïn le poignard à la main; Mojana se cache derrière le sopha.

Est-ce Zeïn qui entre ainsi quand son ami est avec son esclave?

ZEÏN. Sidi-Nouman*, quand je t'ai donné l'hospitalité dans ma tente de feutre, ai-je sauvé un crocodile qui devait un jour me mordre et rire de sa morsure[10*]?

S. NOUMAN. Que veux-tu dire, Zeïn?

ZEÏN. Qui t'a donné la hardiesse d'insulter Zeïn, le fils d'Amrou, le scheick[11*] des Humeïdas?

S. NOUMAN. Eh! qui de nous deux est insulté?

ZEÏN. Maure rusé, pourquoi m'offrais-tu ton argent, quand tu m'avais enlevé celle que j'estimais plus que le trésor du calife?

S. NOUMAN. Moi!

ZEÏN. N'as-tu pas acheté l'esclave d'Abou-Taher?

S. NOUMAN. Eh! quels droits avais-tu sur elle?

ZEÏN levant son poignard. Tu vas les voir.

MOJANA se jetant entre eux deux. Son voile tombe. Arrête, méchant! tu me tueras avant lui.

S. NOUMAN. Tu as donc perdu la raison, Zeïn! toi lever le poignard sur Sidi Nouman*! Que t'ai-je fait? N'avais-je pas les mêmes droits que toi sur cette esclave? Ne l'ai-je pas achetée de mon argent? Est-ce ma faute si tu as été si lent à conclure ton marché?

ZEÏN regardant fixement Mojana, d'un air égaré. Tu as raison.

S. NOUMAN. Voilà donc tes folies. Et si cette femme ne se fût jetée entre nous deux, tu aurais tué Sidi Nouman*!

ZEÏN. Moi, je ne pourrais jamais te tuer; Gabriel te couvre de son bouclier. Tu es son favori, et moi je suis voué à Éblis[12]*.

S. NOUMAN. Je te pardonne, Zeïn, mais...

ZEÏN. Imbécile*, dis donc à cette femme de remettre son voile, ou je ne réponds pas de moi. Nouman, je te prie de me pardonner. Mais le Simoûn[13]* n'est pas plus brûlant et plus impétueux que l'amour d'un Arabe.

S. NOUMAN. Tu es bien agité*...

ZEÏN. Écoute, quand je te sauvai la vie, tu me dis de te demander quelque chose, que tu me l'accorderais! T'ai-je demandé encore quelque chose? dis.

S. NOUMAN. Non.

ZEÏN. Donne-moi cette femme.

S. NOUMAN. Sais-tu combien je l'aime?

ZEÏN. L'aimes-tu comme moi? Ferais-tu cela pour elle?

(Il se perce le bras avec son poignard[14].)

S. NOUMAN. Tigre féroce, que feras-tu de cette timide gazelle?

ZEÏN. Allons!

S. NOUMAN. Je ne puis!

ZEÏN. Dans le désert on respecte ses sermens.

S. NOUMAN. Prends tous mes biens. Je te donne tout...

ZEÏN. Plaisant échange!... c'est à Zeïn que tu le

proposes, à Zeïn qui donna au vieux El-Faradje tout le butin de la tribu des Zinebis pour le seul cheval Abjer! Eh bien! moi, Zeïn, je t'offre Abjer et le khandjar d'Amrou, si tu veux me donner cette esclave.

S. NOUMAN d'un ton suppliant. Zeïn!

ZEÏN. N'as-tu pas juré par la Caaba la prohibée, par les tombeaux des prophètes, par ton sabre, de m'accorder ma première demande?

S. NOUMAN. Que ferais-tu à ma place?

ZEÏN hésitant. Ce que je ferais?...

S. NOUMAN. Oui, toi, Zeïn?

ZEÏN. Je... je te tuerais! tire ton khandjar!

S. NOUMAN. Non, je ne puis me battre contre celui qui m'a sauvé la vie dans le désert. — Écoute, Bédouin. Il est un moyen de nous arranger. Que Mojana choisisse son maître. Si elle te préfère, elle est à toi.

ZEÏN. Est-ce là remplir ta parole?

S. NOUMAN. Mojana, choisis.

MOJANA. Hésiterai-je entre mon bien-aimé et ce sauvage farouche! O mon seigneur! ton esclave t'aimera toujours.

(Elle se jette dans les bras de Sidi Nouman.)

S. NOUMAN. O Mojana! — Zeïn, tu m'ôterais une esclave qui m'aime tant!

ZEÏN*. Vous êtes faits l'un pour l'autre... et moi que je suis malheureux! En naissant j'ai donné la mort à ma mère. A douze ans, j'ai crevé un œil à mon frère d'un coup de flèche... et voilà qu'aujourd'hui j'ai voulu tuer mon ami. Je lui ai reproché un

bienfait... Oh! cela est indigne d'un Arabe. — Adieu, Sidi Nouman.

S. NOUMAN. Zeïn, demande-moi quelque chose que je puisse te donner.

ZEÏN. Je n'ai besoin de rien. Je retourne à mes tentes du désert.

S. NOUMAN. Reste auprès de ton ami.

ZEÏN. Je ne puis.

S. NOUMAN. Pourquoi me fuis-tu?

ZEÏN. Un jour peut-être je te tuerais. Je me connais bien.

S. NOUMAN. Tu as le droit de me tuer, je mérite toute ta colère...

ZEÏN. Quoi, c'est une femme qui l'a rendu parjure; qui m'a presque rendu assassin! Mais moi, pour posséder quelques chameaux, n'ai-je pas rendu plus d'une épouse veuve, et plus d'un enfant orphelin!

S. NOUMAN. Reste avec moi, ou je te suivrai au désert.

ZEÏN. Et cette esclave, y viendra-t-elle?

S. NOUMAN. J'ai une sœur qui est belle, Zeïn. Je lui donnerai*...

ZEÏN. Frère, dis à ton esclave d'ôter son voile, que je la voye* encore une fois avant de partir.

S. NOUMAN. Mojana, fais ce qu'il souhaite... Jette un regard d'amour sur Zeïn, car il est mon ami...

ZEÏN. Sidi Nouman, qu'Allah!... (Avec fureur.) Tiens, battons-nous, et que le sabre en décide!

S. NOUMAN. Voilà ta frénésie qui te reprend! Mojana, retire-toi.

ZEÏN. Il se met devant la porte. Non, arrête, Mojana! (A Sidi Nouman.) Parjure! lâche! traître! infâme parjure, tu ne m'échapperas pas!...

S. NOUMAN. Malheureux Zeïn, que fais-tu?

ZEÏN. Cette femme est à moi. Que m'importe qu'elle t'aime, ou te déteste*? N'ai-je pas dompté plus d'un étalon farouche? je saurai bien réduire cette pouline*. Mojana, suis ton maître, ou je te coupe la tête.

MOJANA à Sidi Nouman*. Seigneur mon lion, défends-moi!

S. NOUMAN. Arrête.

ZEÏN. Tire ton sabre.

S. NOUMAN. Tu ne peux te défendre... ta main tremble...

ZEÏN le blessant. Que dis-tu de ce coup-là?

S. NOUMAN le frappant. Et de celui-ci*...

ZEÏN renversé. Réjouis-toi, Cordouan, tu as renversé le héros de l'Yémèn.

S. NOUMAN. Malheureux! j'ai tué celui qui m'a sauvé la vie!

ZEÏN. Et moi, j'ai combattu contre mon hôte! moi, scheïck des Humeïdas les hospitaliers! Allah! Allah! tu es juste!

S. NOUMAN. Et moi, quels tourmens ne mérité-je pas! je me suis parjuré par la Caaba la prohibée, et j'ai tué mon ami.

MOJANA. Seigneur!...

S. NOUMAN. Misérable! c'est toi qui l'as tué. Tu n'es

pas une femme, tu es quelque Afrite[5*]... Éblis lui-même.

ZEÏN. Éblis... il m'attend!... Adieu, frère... Abjer... ne l'oublie pas... Il y a une négresse de Dongola qui est grosse de moi... (Il meurt.)

S. NOUMAN. Mon frère! Zeïn, Zeïn!

MOJANA. Seigneur, permets à ton esclave...

S. NOUMAN lui donnant un coup de poignard. Tiens, malheureuse! c'est le sang de Zeïn qui se mêle au tien... Allons, Zeïn, nous restons amis. Cette femme est morte... Zeïn? Zeïn?... Tu ne réponds pas, frère?

B. MUSTAFA entrant. Seigneur, le souper est prêt et la pièce finie.

S. NOUMAN. Ah! cela est différent. (Tous se relèvent.)

MOJANA

Mesdames et Messieurs,

C'est ainsi que finit l'AMOUR AFRICAIN, COMÉDIE, ou si vous voulez TRAGÉDIE, comme l'on dit maintenant. Vous allez vous écrier que voilà deux cavaliers bien peu galans. J'en conviens, et notre auteur a eu tort de ne pas donner à son Bédouin des sentimens plus espagnols. A cela, il ose répondre, en prétendant que les Bédouins ne sont pas dans l'usage d'aller apprendre leur monde à Madrid, et que leur amour se ressent de la chaleur du Sahara. — Que pensez-vous de l'argument? — Pensez-en ce que vous voudrez; mais excusez les fautes de l'auteur.

FIN DE L'AMOUR AFRICAIN.

NOTES

1. Le mot Sidi, devant un nom propre, désigne* un musulman qui a fait le pèlerinage de la Mecque.

2. Je laisse aux savans à déterminer la valeur du dinar.

3. Les califes réunissaient la puissance temporelle à la spirituelle. Ceux qui leur désobéissaient étaient retranchés du *djemeat*, ou excommuniés*.

4. Poignard.

5. Un des anges de la mort.

6. Lieu où* les musulmans adressent leurs prières. C'est une maison carrée qu'ils disent bâtie par Abraham.

7. Marché.

8. On se sert de ce moyen pour rappeler à la vie les voyageurs qui sont étouffés par la chaleur du désert. (Vid*. Voyages d'Aly-bey.)

9. Vid. Voyage au mont Liban de M. Otter.

10. Allusion à une croyance arabe.

11. Chef d'une tribu.

12. Le diable.

13. Vent du sud dans le désert. (Vid*. Les voyages d'Aly-bey.)

14. Vid. Lettres de Lady Montague.

15. Mauvais génie, espèce de Méduse ou de Lamie*.

INÈS MENDO

OU

LE PRÉJUGÉ VAINCU

« Séase ella senoria, y venga
« lo que viniere. »

Don Quixote, IIª parte, cap. v.

AVERTISSEMENT

Cette comédie étrange fut composée par Clara Gazul à la requête d'une dame de ses amies, passionnée pour les romans larmoyans et improbables.

L'auteur, qui s'est étudiée* à imiter les anciens comiques espagnols, n'a nullement cherché à éviter leurs défauts ordinaires, tels que le trop de rapidité dans l'action, le manque de développemens, etc. Il faut lui savoir gré de n'avoir pas copié aussi le style *culto*, si fatigant pour les lecteurs de ce siècle.

Au reste, l'intention de Clara Gazul, en composant cette comédie, n'a été que d'en faire une espèce de prologue pour la seconde partie, ou LE TRIOMPHE DU PRÉJUGÉ.

PERSONNAGES :

LE ROI.
DON LUIS DE MENDOZA.
DON ESTEBAN, son fils.
DON CARLOS.
LE CURÉ DE MONCLAR.
JUAN MENDO.
UN NOTAIRE.
UN GREFFIER.
PAYSANS, ALGUAZILS.
INÈS MENDO[1].

La scène est à Monclar, en Galice, 1640[2].

INÈS MENDO

SCÈNE I*

MENDO, LE CURÉ.

MENDO. Quand j'entends parler d'un vol ou d'un assassinat, je ne puis m'empêcher de pâlir, comme si j'étais le coupable. Jusqu'ici mes mains sont pures de sang... mais un jour si...

LE CURÉ. Grâce au ciel, ce village est peuplé d'hommes simples et bons. Il y a plus de dix ans que l'on n'a entendu parler d'un crime commis dans Monclar.

MENDO. N'importe; cette horrible idée se présente sans cesse à mon esprit. Toutes les nuits, le même rêve me réveille en sursaut. Je me vois au milieu de la place du marché, à mes pieds est un jeune homme, les yeux bandés, les mains jointes, en prière. L'alcade me présente la hache et me dit : Frappe!...

LE CURÉ. La prière, Mendo, te délivrera de ces visions. Quand j'entrai dans les ordres, je voyais la nuit, dans mes rêves, l'image de ma cousine qui me disait de jeter mon froc, et de m'enfuir avec elle en Amérique. Le jeûne et la prière ont éloigné de moi pour toujours ces fantômes incommodes.

MENDO. Ah! toujours ils m'assiégeront!

LE CURÉ. Pense, Mendo, que tu pourrais encore être plus malheureux dans ce monde*. Un inquisiteur, qui condamne un homme sur des preuves assez faibles, crois-tu qu'il soit plus tranquille que toi? Un juge, qui vient de signer la sentence de mort, crois-tu que sa conscience le laisse en repos? Et cependant, il n'a rien négligé* pour s'instruire. — Mais il est si difficile de reconnaître la vérité!... Quel autre que Dieu peut se vanter de connaître un coupable? L'opinion des hommes te tourmente... mais, vivant loin des hommes, tu es peu connu d'eux. Peu d'habitans de ce village sont assez vieux* pour avoir connu la profession de ton père...

MENDO. Oh! monsieur le curé! mon père!

LE CURÉ. L'alcade et moi savons seuls, je pense, qu'une loi injuste te force à prendre le métier de ton père. Mais, quand même on eût imprimé sur ton front le signe d'une profession que les hommes ont déclarée infâme, alors même, Mendo, tu devrais offrir tes souffrances à Dieu, glorifier son nom, et attendre patiemment qu'il daignât* te retirer à lui. Excommunié maintenant sur cette terre, un jour tu seras associé aux élus. — Tu ne crains pas les distinctions* de rang dans le ciel?

MENDO. C'est mon unique consolation*!

LE CURÉ. Tu n'as pas de fils, ainsi tu ne laisseras pas de malheureux après toi. Tu dois encore en remercier le ciel.

MENDO. Mais, ma fille, ma pauvre Inès!... l'ignominie de mon nom la suivra!... Hélas! elle ne sait pas encore cet affreux secret!... Je ne sais si je pourrais* jamais le lui avouer... Je devrais la placer dans un couvent... mais pourrait-elle y trouver un asyle*?

LE CURÉ. Je le crois, Mendo. — Elle y trouvera un époux qui fait plus de cas d'un cœur pur que d'armoiries sans barres. Adieu. Il faut que j'aille porter à un pauvre malade des secours que m'a remis le comte de Mendoza.

MENDO. Ah! c'est le plus noble, le meilleur des hommes. — Vous le savez, tout grand seigneur qu'il est, il daigne me visiter, et il n'accorde pas cette faveur à l'alcade. — Hélas! s'il venait à connaître!...

LE CURÉ. — Sois sans inquiétude. — Cependant, par prudence, je t'engage à éviter trop de familiarité avec lui. — Adieu. Il sort.

MENDO. Je vous baise les pieds. — (Seul.) Honni, chassé de la société des hommes!... Personne ne dira, en voyant mon nom sur ma tombe, un REQUIESCAT IN PACE. Un assassin obtiendrait cette prière!... Et qu'ai-je fait pour mériter mon sort?... L'Écriture a dit cependant : « Le fils ne portera point l'iniquité du père[3]. »

INÈS entrant. Bonjour, mon papa.

MENDO. Bonjour, ma fille. Tu as l'air embarrassée, comme si tu avais quelque chose à me demander.

INÈS. Mais, mon papa...

MENDO. Allons, parle.

INÈS. C'est... mon papa... que, comme j'ai tout rangé dans la maison... je voudrais bien aller me promener à la butte du Morisque... si vous me le permettez...

MENDO. Est-ce pour t'y promener seule?

INÈS. Mais, mon papa... Don Esteban...

MENDO. Écoute, Inès. — Vas-y si tu le veux. Je ne te parlerai que comme un ami. — Je pourrais parler en père. Nous sommes pauvres et de bas lieu... Celui que tu vas voir est riche et noble. Rappelle-toi la fable du pot de terre et du pot de fer.

INÈS. Mais pourtant, le père d'Esteban... (se reprenant) de Don Esteban... Don Luis, est si bon pour tout le monde!... Il vient vous voir souvent... Vous savez combien il vous aime...

MENDO. Don Luis, établi depuis un mois* dans ce pays, et vivant comme nous éloigné du village, ne trouve près de lui d'autre figure humaine que la mienne. Il est bien obligé de venir nous voir. — Pour Don Esteban, tu es la seule femme des environs qui ne soit pas absolument noire, et il n'est pas extraordinaire qu'il montre quelque goût pour toi. Mais, prends-y garde, quand il n'y aurait entre nous que la différence de rang, Inès Mendo ne serait jamais la femme d'Esteban de Mendoza. Tu ne voudrais pas être sa maîtresse... Évite donc toute liaison, autre que de politesse, avec les Mendozas*.

INÈS. Cependant Don Luis dit toujours comme cela que, tout comte qu'il est, il ne tient pas du tout

à la noblesse, et qu'il estime autant un paysan, fils d'honnêtes gens, qu'un grand d'Espagne.

MENDO. Tout cela est bon à dire; mais, quand on en vient à la pratique, on oublie bien vite ces beaux paradoxes.

INÈS. Et Don Esteban... il est baron et officier aux gardes... Eh bien, il dit qu'un noble peut bien épouser une roturière, parce qu'il l'anoblit, et que cela ne fait pas de tort au sang. Il le sait bien, lui. D'ailleurs, nous descendons tous d'Adam, comme dit monsieur le curé. Il n'y a que les professions qui font de la différence. Son grand-père était chevalier, et le mien... qu'est-ce que faisait mon grand-papa?

MENDO *troublé.* Mon père!... lui!... il avait la même profession que moi.

INÈS. Vous êtes affligé, je le vois, de ce que je vous ai dit. Si vous le voulez bien fort je ne verrai plus Esteban... Mais, mon cher petit papa... je vous en prie, laissez-moi vous l'amener aujourd'hui seulement; il vous dira quelque chose.

MENDO. Moi, c'est pour ton bien que je te parle; il faut cesser de le voir.

INÈS. Il m'aime tant cependant.

MENDO. Tu le crois, pauvre Inès!

INÈS. J'en suis sûre. Mon papa?...

MENDO. Quoi?

INÈS. S'il voulait m'épouser?

MENDO *haussant les épaules.* Ah*!

INÈS. S'il vous le disait?

MENDO. Laisse-moi.

INÈS. Voici Don Luis.

D. LUIS DE MENDOZA entrant. Bonjour, voisin... bonjour, chère enfant. Laissez-nous seuls un instant, et allez au jardin, vous y trouverez de la compagnie.

MENDO. Inès!

D. LUIS. Taisez-vous ; c'est moi qui lui ordonne de sortir. Vous, restez ; j'ai à vous parler de quelque chose dont vous ne vous doutez sûrement pas. (Inès sort.) Mais d'abord que je vous gronde. Vous êtes un singulier homme, Mendo. J'ai des reproches à vous faire. Vous êtes le seul ami que nous ayons dans ce pays, et vous ne venez jamais nous voir!...

MENDO. Excusez-moi, monseigneur. Un pauvre paysan comme moi ne peut pas faire compagnie à un seigneur de votre qualité.

D. LUIS. Chansons que cela! Tout comte que je suis, je ne me soucie pas plus de la noblesse que de mes vieilles bottes. Si j'aime mieux votre compagnie que celle d'un grand, qu'avez-vous à dire à cela? — Et puis, ne vous avons-nous pas une petite obligation? Quand nos mules allaient nous jeter dans un précipice, n'est-ce pas vous qui leur avez sauté à la bride, et les avez arrêtées?

MENDO. Tout autre à ma place en eût fait autant.

D. LUIS. A la bonne heure. — Mais écoutez-moi. — Je ne suis pas fier. Je suis philosophe, moi. J'ai lu les anciens. — Tenez, mon ami, les hommes sont bien sots avec leurs préjugés sur la noblesse. La

maison de Mendoza* est une des plus anciennes des Espagnes. Eh bien*! cela me serait égal de m'appeler Juan Mendo, au lieu de Don Luis de Mendoza.

MENDO *vivement*. Quoi! d'être Juan Mendo?

D. LUIS. Dans le fait, Mendo sonne mal à l'oreille, en comparaison de Mendoza. — Mendo... Mendoza... Ah! ce ZA a bien du mérite*. — Mais, laissons là nos noms, et parlons d'affaires. Vous connaissez mon fils, c'est un charmant garçon, n'est-ce pas? plein de courage, d'esprit, de talent. Il est officier aux gardes, et dans la plus belle passe pour avoir de l'emploi*. Dix duchesses lui ont fait des avances... s'il avait voulu, il aurait épousé la fille du duc de Bivar... le duc de Bivar!... entendez-vous bien? ce n'est pas une famille d'hier que celle du duc de Bivar.

MENDO. Il faudrait être aveugle pour ne pas admirer le mérite du baron de Mendoza.

D. LUIS. Mais je suis philosophe, moi. Qu'est-ce que la naissance, me suis-je dit? Qu'ai-je fait à la Providence pour qu'elle me fît comte de Mendoza, grand de première classe, commandeur d'Alcantara? Je ne m'en estime pas davantage. Et c'est dans les anciens que j'ai pris ces sentimens-là. — ... Ah! Sénèque!

MENDO. Je ne vois pas...

D. LUIS. Pour en venir au fait, je vous apprends... Devinez... Mon fils aime et veut épouser... votre fille...

MENDO. Ma fille!

D. LUIS. Je m'y suis d'abord opposé... mais il avait perdu la tête... et, comme la mésalliance du côté de l'homme ne tire pas beaucoup à conséquence, et que les Mendozas*, grâce à Dieu, ont de la noblesse pour illustrer deux familles... j'ai donné mon consentement, et je viens prendre jour avec vous pour la noce. — Hein? qu'en dites-vous?

MENDO. Eh quoi! monseigneur... de quelle tache voulez-vous ternir vos armoiries!

D. LUIS. Bagatelles! Le mâle n'anoblit-il pas? et puis, voyez-vous, j'ai du faible pour vous... D'ailleurs, j'ai bien d'autres raisons. D'abord, je suis philosophe... Et puis, le duc de Médina-Sidonia m'a défié* de donner mon fils à une roturière... Je veux lui montrer que je suis philosophe pratique... Ensuite, le Roi a donné tout dernièrement encore un gouvernement à Don Rodrigo Pacheco, qui avait fait la même chose que mon fils.

MENDO. Monseigneur... cela ne se peut... Savez-vous bien qui je suis?

D. LUIS. L'homme le plus entêté de la terre, vive Dieu!

MENDO. Un Mendoza s'allier à un*...!

D. LUIS. Un paysan? C'est nous que cela regarde, n'est-il pas vrai? — Qu'avez-vous à répondre?

MENDO. Don Luis, je vous respecte,... j'ose même vous aimer... mais nous ne pouvons plus nous voir...

D. LUIS. Il est fou!

MENDO. Je ne puis vous dire mes motifs, mais croyez qu'ils sont justes.

D. LUIS. Va-t'en à tous les diables, vilain! Comment! mon fils aime votre fille; votre fille l'aime; Esteban veut bien l'épouser, j'y consens; et vous, au lieu de me remercier de tant d'honneur, vous battez la campagne... Peut-être que monsieur nous trouve trop pauvres ou trop peu nobles pour lui?

MENDO. Inès sent bien elle-même...

D. LUIS. Eh bien! c'est à elle que je m'en rapporte. Si elle dit oui, vous consentez, n'est-ce pas? A-t-on jamais vu un vilain faire tant de difficultés pour se laisser savonner!

MENDO *après un silence.* Oui! je lui dirai ce qu'il faut qu'elle sache. Elle est ma fille, et plus qu'un étranger elle a droit à* connaître mes secrets.

D. LUIS. Ah! vos secrets! Vous avez des secrets? Quelque terrible secret, sans doute*! Combien d'hommes avez-vous assassinés?

MENDO. Moi!

D. LUIS. Pardon! mon cher ami; ne vous fâchez pas. Je sais que vous êtes un brave et digne homme, un bon père de famille. Vous exercez une profession que j'honore. Ce sont les laboureurs qui nous font vivre, nous autres gentilshommes... Et puis, ne sommes-nous pas tous enfans d'Adam, comme dit Sénèque?

MENDO. Monseigneur, il est impossible...

D. LUIS. Allons! vous avez mal dormi. Je vous quitte.

Je reviendrai bientôt, mais souvenez-vous que vous m'avez promis de laisser votre fille entièrement libre.

MENDO. Elle prononcera elle-même.

D. LUIS. Vous voilà pris. Adieu. (Il fait un mouvement pour s'en aller et revient.) Ah çà, pas de menaces! n'allez pas lui faire peur, à cette pauvre petite... dites-lui... Au reste, je la préviendrai moi-même. Vous êtes à mettre à l'hôpital des fous, pour vos idées. (Il va pour sortir.)

MENDO. Elle n'hésitera pas.

D. LUIS. Nous verrons. Adieu, Juan Mendo. Je n'ai jamais vu son pareil*!

MENDO. Monseigneur, je vous baise les pieds[4].

D. LUIS revenant. Mendo, ne dites pas : Je vous baise les pieds. Cela est trop servile. Dites, comme les anciens : « Je vous baise les mains. » Cela suffit. — Ah! dites donc, peut-être qu'il y aurait moyen, Mendo, de vous faire avoir une savonnette à vilain.

MENDO. Ah! puis-je jamais me laver?...

D. LUIS. Encore? Je me sauve! Il sort.

MENDO. Qui jamais l'aurait pu penser? Il sort.

SCÈNE II

Un vallon

D. ESTEBAN, D. CARLOS, se rencontrant.

D ESTEBAN. Don Carlos! vous ici, cher capitaine?

D. CARLOS. Me trompé-je? Dans ce désert, le baron de Mendoza!

D. ESTEBAN. Que diable faites-vous ici? Je croyais

que vous n'auriez jamais pu vous résoudre à quitter les plaisirs de Madrid.

D. CARLOS. Je chasse. Je suis en semestre chez mon père qui est alcade* de ce vilain trou qu'on appelle Monclar. — Et vous, que faites-vous ici?

D. ESTEBAN. Je vous en présente autant. Mon père vient d'acheter une terre des environs*. — Avez-vous tué quelque chose?

D. CARLOS. Non : Je n'ai rien tiré. Je viens de renvoyer mon cheval et mes levriers*... (D'un air de mystère.) J'étais bien aise de me promener un peu de ce côté.

D. ESTEBAN avec inquiétude. Ah!... Pourquoi donc?

D. CARLOS de même. Je guette un autre gibier... dont vous êtes grand chasseur, cher baron. Gageons que c'est une petite amourette qui vous conduit dans votre terre nouvellement achetée?

D. ESTEBAN. Non, en vérité... quelle étrange supposition!

D. CARLOS. Écoutez donc. Depuis trois jours que je suis dans ce trou exécrable, j'ai remarqué une charmante petite paysanne, qui demeure dans ces environs. Tenez! voyez-vous cette maison là-bas... c'est là qu'elle demeure.

D. ESTEBAN à part. La maison de Mendo!

D. CARLOS. Une fille délicieuse, cher baron. Quoique fille d'un laboureur, à ce qu'il paraît... elle est faite au tour... des cheveux, des yeux d'un noir!... des mains... passables... cependant c'est là le côté faible.

Tout bien considéré, je veux m'en passer la fantaisie.

D. ESTEBAN *aigrement*. Monsieur le capitaine, la personne dont vous parlez n'est pas du nombre de celles dont vous puissiez vous passer la fantaisie.

D. CARLOS. Une paysanne!

D. ESTEBAN. Paysanne ou autre, je vous prie de diriger votre chasse d'un autre côté.

D. CARLOS. Ah! ah! c'est qu'apparemment vous avez la priorité? Soit! mais deux chasseurs peuvent bien courre le même lièvre.

D. ESTEBAN. Trêve à vos plaisanteries! Sachez, monsieur, que cette paysanne, sur le compte de qui vous vous égayez*, sera demain ma femme.

D. CARLOS. A vous?

D. ESTEBAN. Oui, monsieur. A moi.

D. CARLOS. Ha! ha! ha*! La plaisanterie est excellente! mais en vérité, j'admire votre sérieux. Ah çà! vous savez qu'entre amis on se passe ses conquêtes après quinze jours d'usufruit*?

D. ESTEBAN. Monsieur, encore une fois, je parle très-sérieusement. Je vous prie de regarder dès à présent Inès Mendo comme la baronne de Mendoza.

D. CARLOS. Une paysanne la baronne de Mendoza! fort bien! très-bien joué! Appuyez! voyez un peu cet air hypocrite.

D. ESTEBAN *frappant du pied*. Vous ne finirez pas!

D. CARLOS. Après la lune de miel, vous serez plus

traitable, vous me permettrez de la prendre pour épouse! ha! ha! ha*!

D. ESTEBAN lui donnant un soufflet. Voilà qui vous prouvera que je parle sérieusement.

D. CARLOS l'épée à la main. Et voilà pour châtier ton insolence. Ils se battent. D. Esteban le tue.

D. ESTEBAN. Tiens, tu ne plaisanteras plus! — Maintenant, songeons à nous... dans la province on est sévère en diable pour ces sortes d'affaires... je me sauve à Madrid... mais d'abord il faut dire adieu à Inès; mon père l'amènera à Madrid... et mon mariage ne sera retardé que d'un jour ou deux*.

Il sort. Entrent deux paysans.

PREMIER PAYSAN. C'est comme une vermine dans ce temps-ci; tous les soldats licenciés s'en mêlent; mais moi je ne les crains pas. L'autre jour, j'en ai fait détaler deux que je rencontrai à la brune du côté de Navaja; j'allais couper du bois, quand voilà qu'un de ces coquins, qui s'était couché à plat-ventre... (Il butte contre le cadavre et tombe par terre.) Hai! messieurs, prenez mon argent, mais ne me tuez pas!

SECOND PAYSAN. Imbécile! c'est un homme qui n'en tuera pas d'autres. Vive Jésus! c'est le capitaine, le fils de notre alcade*!

PREMIER PAYSAN. Oh! quel trou il a au milieu de l'estomac!

SECOND PAYSAN. Tiens, tiens! vois-tu là-bas un homme qui se sauve? C'est celui qui l'a assassiné,

il n'y a pas de doute. Si nous le ramenons, nous aurons une bonne récompense de l'alcade*.

PREMIER PAYSAN. Je vais chercher main-forte au village.

SECOND PAYSAN. Non, reste auprès du cadavre; moi, je vais faire poursuivre le meurtrier.

PREMIER PAYSAN. Dépêche-toi, je n'aime pas à rester longtemps auprès d'un mort.

SCÈNE III

La maison de Mendo

MENDO, seul.

Cette promenade m'était nécessaire, pour me rafraîchir le sang... et me préparer à ce dernier sacrifice... Il faut parler enfin... Insensé que j'étais!... j'ai cru pouvoir lui cacher sa position... sa tête s'est remplie d'idées chimériques qui la rendront malheureuse à jamais... C'est ma faute... L'éducation que je lui ai donnée a nourri ses illusions... J'aurais dû, dès son enfance, la mettre dans un couvent. Elle ne m'aurait pas connu. Elle aurait embrassé la vie religieuse, sans penser qu'il existât une situation plus douce au monde... Aujourd'hui elle s'est livrée à une passion folle, que je ne pourrai chasser de son cœur, sans le déchirer... Ah! j'ai bien des reproches à me faire! — Mais ma fille... c'était le seul ami que je pouvais avoir au monde... Je n'avais pas

le courage de m'en séparer... Pauvre enfant! il faut qu'elle sache enfin la vérité... je vais briser son cœur... mais attendre plus long-temps serait trop dangereux... Elle sentira qu'elle n'a plus de ressource que dans l'état ecclésiastique*. La voici : rappelons tout notre courage.

INÈS *entrant*. Mon papa, j'ai été bien désobéissante. J'ai vu tout à l'heure Esteban*, et nous avons été nous promener ensemble; et puis, Don Luis est venu, et il m'a dit des choses si aimables, que je ne m'en sentais pas de joie. Esteban a dit qu'il voulait que je fusse sa femme, Don Luis a dit que vous aviez dit que je ferais ce qui me plairait. Est-ce vrai, mon papa? ou ne l'avez-vous dit que pour rire? Oh! mon papa, je l'aime tant! Vous l'avouerai-je? il m'a forcée d'accepter un anneau de fiancée... Je n'en voulais pas d'abord, parce qu'il est trop beau... mais Don Luis l'a voulu absolument... Tenez, le voici... comme il brille!

MENDO. Inès, écoute-moi, c'est peut-être pour la dernière fois que je te parle.

INÈS *souriant*. Bah!

MENDO. Inès... un homme qui tuerait son prochain serait un être détestable; tous les hommes doivent le haïr.

INÈS. Oui, mon papa.

MENDO. Mais si cet homme était forcé par les autres à tuer son prochain?...

INÈS. Comment pourrait-on l'y forcer? On a tou-

jours la ressource de se faire tuer*, au lieu de tuer son prochain. Mais que voulez-vous dire?

MENDO après un silence. Ainsi tu as consenti à épouser Don Esteban?... Tu sais que sa famille est une des plus illustres de l'Espagne. L'origine de sa race remonte au temps du saint roi Pélage. Il a pour alliés toute la noblesse de Castille; pour amis, tous les grands... Crois-tu qu'il ne souffrira pas, quand ses parens et ses amis le railleront d'un mariage si mal assorti? Tu l'aimes... voudrais-tu qu'il eût dans le monde à souffrir des avanies continuelles à cause de sa femme?

INÈS. C'était à lui à y penser d'abord... Je descends d'honnêtes laboureurs, et de vieux chrétiens... Il y a bien des duchesses, m'a dit Esteban, qui, il y a cent ans, étaient de pauvres morisques... et puis, quand il a commencé à me faire la cour, je lui ai dit qu'il allât en conter aux grandes dames, et qu'il nous laissât en paix nous autres paysannes... mais il m'a montré tant d'amour... tant d'amour! que je suis persuadée qu'il sera plus heureux avec moi qu'avec une infante d'Aragon.

MENDO. Ce mariage lui fait manquer sa fortune : y as-tu songé, Inès?

INÈS. Il est riche, et puis il pense comme moi qu'un peu d'amour vaut beaucoup d'or.

MENDO. Une Inès Mendo épouser un Mendoza! La fille d'un laboureur et un grand d'Espagne!

INÈS. L'infant Don Pédro a bien épousé la fille d'un laboureur, qui s'appelait Inès aussi*[5].

MENDO. Et tu sais combien* cette union fut heureuse. D'ailleurs, Inès était la fille d'un laboureur... Sais-tu si Don Pédro... Sais-tu si je suis même un laboureur?

INÈS *souriant*. Je vois bien qui vous êtes.

MENDO. Non, Inès, tu ne le sais pas!

INÈS. Qu'avez-vous, mon père? Vous semblez malade; vous êtes changé*!... Je vous afflige. Peut-être voulez-vous dire qu'il y a quelque tache dans notre famille... Peut-être qu'un de nos grands-pères a fait quelque chose de mal.

MENDO. Et si c'était ton père?

INÈS *effrayée*. Cela n'est pas vrai!

MENDO *hors de lui*. Je te le dis!

INÈS. Jésus, Marie!... Mais cela n'est pas vrai... vous ne dites cela que pour m'effrayer... pour me faire renoncer à ce mariage; et quand même, quel crime si grand avez-vous commis, qu'il ne soit expié par la vie chrétienne* que vous menez dans cette maison? Vous êtes plus sévère pour vous-même qu'un moine.

MENDO. Pauvre Inès! la souillure qui est en moi ne te quittera qu'à la mort... Pardonne-moi de te l'avoir transmise! Inès... je ne suis coupable d'aucun crime, et cependant pas un homme ne voudrait être mon ami... ma* pauvre Inès!... ils m'ont forcé de

suivre la profession* de mon père... Je suis le bourreau de Monclar.

Il sort, et ferme la porte sur lui.

INÈS seule. J'ai perdu Esteban! (Elle reste quelque temps dans l'accablement.) Mais vous, mon pauvre père! que je vous plains!... Où est-il? il était ici tout à l'heure... car ce n'est point un rêve... il m'a parlé : comment aurais-je pu imaginer cela? Mais cette porte est fermée. Ah! je me souviens... (Courant à la porte.) Mon père! mon père! revenez! je suis toujours votre fille, venez m'embrasser! Venez, je veux passer ma vie à vous consoler... Il ne m'entend pas! (Elle frappe à la porte.) Mon père, mon père, vous me mettez au désespoir. Faut-il que vous aussi, vous m'abandonniez!... Ah! Esteban, Esteban! je t'ai perdu... Tout à l'heure j'étais si heureuse! En un instant, voilà que je suis devenue la plus malheureuse des femmes! Hélas! au lieu de me marier, je n'ai plus qu'à me cacher dans quelque trou!... Il faudra tout lui dire... car ce serait mal de lui cacher une chose comme celle-là... encore, s'il ne m'avait pas demandée, j'en aurais moins de regret. Il faut tout lui avouer... Mais comment lui dirai-je en face, « Esteban, je suis la fille... ». Oh! jamais je n'oserai. Pourtant il faut bien qu'il le sache... Autrement... il reviendrait ici, et cela me ferait encore plus de peine... Eh bien! je lui écrirai... Il ne me reverra plus... je me ferai religieuse, et je penserai toujours à lui... je prierai le bon Dieu pour lui... et je ne déshonorerai pas son noble sang : il

le faut*. Rappelons tout notre courage. Je crois que mes larmes m'ont soulagée. Oui, je crois que maintenant je pourrai lui écrire cette lettre... Oh! que n'ai-je su plus tôt de qui j'étais la fille! Entre Mendo un sac d'argent à la main.

INÈS. Mon père!

MENDO. Inès, voici qui vous appartient. Cet argent est à vous; il vient de votre mère. — Il servira pour vous établir dans la retraite que vous choisirez.

INÈS. Oh*, mon père! ne me dites pas de m'en aller. J'ai perdu mon Esteban, ne m'ôtez pas mon père. Laissez-moi passer ma vie à vous consoler, à vous tenir lieu d'ami.

MENDO pleurant dans les bras d'Inès. Seigneur! pourquoi ne lui avez-vous pas donné un autre père!

INÈS. Seigneur! fais que je le conserve long-temps!

MENDO. Tu vois qu'il faut renoncer à celui que tu aimes. Auras-tu le courage de lui écrire, pour lui rendre sa promesse?

INÈS. Oui, mon père... je sens que je le dois.

MENDO. Tôt ou tard ils sauront la vérité, de l'alcade ou d'un autre. Don Esteban est un noble jeune homme. — Parle avec franchise, et dis-lui... qui tu es.

INÈS. Que je lui dise!...

MENDO. Dis-lui qu'en t'élevant dans l'ignorance de ta naissance, je fus le seul coupable. Il vaut mieux qu'il l'apprenne de nous que d'un autre.

INÈS. Eh bien! s'il le faut, je le ferai.

MENDO. Écris-lui sur-le-champ. Je te laisse. Il sort.

INÈS seule. Comment m'y prendre?... Oui, dire la vérité sans préambule... Hélas! c'est encore lui qui m'a donné cet encrier. (Elle écrit.) Peut-être aura-t-il quelque pitié de moi... « Adieu, INÈS... » Et toi, mon cher anneau, j'espérais te conserver toute ma vie. Et il faut sitôt* nous séparer... Je ne suis plus digne de te porter... Adieu! adieu!

(Elle le baise à plusieurs reprises.) Entre D. Esteban.

D. ESTEBAN. Ma chère Inès, laissez-moi vous rendre vos baisers.

INÈS se sauvant à l'autre bout du théâtre. Ah!

D. ESTEBAN. Ma chère Inésille, je vous ai fait peur? rassurez-vous, c'est moi.

INÈS de même. Quoi!... c'est vous?...

D. ESTEBAN. Oui, c'est ton amant qui vient...

INÈS. Je n'ai plus d'amant!... Je suis une malheureuse qu'il faut laisser!...

D. ESTEBAN. Te laisser, Inès!... Ne me reconnais-tu pas?

INÈS. Seigneur!... Au nom du ciel! laissez-moi! laissez-moi! il le faut.

D. ESTEBAN s'avançant vers elle. Qu'avez-vous? vous me désespérez! Pourquoi cette frayeur?

INÈS. Ne me touchez pas! vous allez vous souiller!

D. ESTEBAN. Ce malheureux Mendo lui aura troublé l'esprit! Il ne me manquait plus que cela. Inès, pas d'enfantillages... est-ce que vous ne m'aimez plus?

INÈS. Oh si!... c'est plus fort que moi... mais... tenez, prenez ce papier sur cette table, et laissez-moi.

D. ESTEBAN. Allons donc! pourquoi cette peur de moi!

INÈS. Je ne puis plus vous aimer.

D. ESTEBAN. Encore vos scrupules! vous vous plaisez à me faire enrager. Voilà pour vous punir. (Il l'embrasse de force.)

INÈS. Ce n'est pas ma faute, vous m'avez embrassée de force; je n'ai pu vous avertir plus tôt... tenez, voilà qui va vous instruire... (Elle lui donne la lettre. Don Esteban lit; sa figure s'altère rapidement; Inès se jette à ses genoux en pleurant. Don Esteban reste quelque temps comme accablé. Tout d'un coup il déchire la lettre, et, se débarrassant avec violence des bras d'Inès, il la fait tomber.)

INÈS. Ah!

D. ESTEBAN la relevant. Inès! t'ai-je fait mal?

INÈS. Oh! vous m'appelez encore Inès! laissez-moi vous baiser les pieds*.

D. ESTEBAN. Malheureuse enfant! quel crime as-tu donc commis pour te prosterner à mes pieds?

INÈS. Je ne l'ai su que tout à l'heure; et, si je l'avais su plus tôt... je ne vous aurais pas laissé m'aimer.

D. ESTEBAN. Pauvre Inès! Et je cesserais de t'aimer! N'es-tu donc plus la même Inès qui m'a tant charmé!

INÈS. Je ne pourrai jamais m'empêcher de vous aimer.

D. ESTEBAN. Sots préjugés! dois-je vous sacrifier mon bonheur? Ombres de mes ancêtres, je briserai mes armoiries, plutôt que de renoncer à cette fille.

INÈS. Vous ne me méprisez donc pas! vous me ferez mourir de joie.

D. ESTEBAN. Je t'aime, je t'estime* comme auparavant.

INÈS pleurant. Esteban... non, vous ne pouvez m'aimer, vous êtes un Mendoza.

D. ESTEBAN. Je suis ton amant... j'aime mieux être ton amant qu'un gentilhomme.

INÈS. Oh! je voudrais mourir maintenant! Je ne déshonorerais pas celui que j'aime.

D. ESTEBAN. Hé! que m'importe l'opinion des hommes? vaut-elle ton amour? (Voyant qu'Inès saigne.) Tu saignes, mon amie, et c'est ma violence qui t'a fait tant de mal. Ma bonne Inès, laisse-moi te guérir à force de baisers.

INÈS. Ah! je suis trop heureuse! (Elle se jette dans ses bras.)

Entre le greffier avec des* paysans armés.

LE GREFFIER touchant don Esteban avec sa vare[6]. De par le Roi, respect à la justice. Seigneur de Mendoza*, vous êtes mon prisonnier. Rendez-moi votre épée.

D. ESTEBAN. Canaille, attendez-moi.

LE GREFFIER. A moi, mes amis!

INÈS. Au secours! mon père, au secours!

Don Esteban est désarmé.

D. ESTEBAN. Adieu, chère Inès! n'aie pas peur, cela ne sera rien. On l'emmène.

INÈS. Au secours! au secours! (Elle s'évanouit.)

MENDO entrant l'épée à la main. Qu'est-ce? qu'y a-t-il?

LE GREFFIER. Rien qu'un homme qui en a tué un autre, et que je fais prendre.

MENDO. Ma fille!

LE GREFFIER. Mademoiselle était sur les genoux de ce monsieur quand je suis entré... il est bien naturel...

MENDO le menaçant. Coquin !

LE GREFFIER. Si vous me frappez, j'en ferai mon rapport à l'alcade. — A propos, Mendo, vous nous aviez caché que...

MENDO. Sors d'ici !

LE GREFFIER. Vous aurez de l'occupation bientôt, Juan Mendo. Aiguisez votre coutelas*; songez qu'il ne s'agit pas de le manquer, c'est un gentilhomme.

Il sort en riant.

MENDO. Holà ! Jayme ! (Un domestique* aide à emporter Inès.)

Ils sortent.

SCÈNE IV

Intérieur de la prison de Monclar

D. ESTEBAN, seul.

Il est assis devant une table, et lit d'un air pensif son arrêt de mort.

Voilà qui est fini ! (Il jette l'arrêt sur la table.) Toute réflexion faite, je suis bien aise de n'avoir pas vu Inès. Ses larmes auraient ébranlé mon courage. Aujourd'hui j'en ai bon besoin. Souvent j'ai entendu les balles ennemies siffler à mes oreilles... et je suis resté calme; mais le billot et la hache ont quelque chose de plus effrayant. — Je voudrais bien dans ce moment trouver la fermeté de ce soldat que j'ai vu marcher à la potence en sifflant. (Il siffle.) Non, point de

fanfaronnades. De la fermeté, de la résignation; et puis... pour sa réputation, il serait désagréable de siffler une fausse note dans un pareil moment. — Mon Dieu! Accordez-moi de mourir en gentilhomme, en soldat! — Ah! qui entre ici? Entrent un notaire et deux témoins.

LE NOTAIRE. Seigneur baron, je suis le notaire que vous avez demandé, et voici deux témoins possédant les qualités requises.

D. ESTEBAN. Fort bien, je vous remercie. Point de nouvelles de mon père?

LE NOTAIRE. Non, monseigneur. Cependant j'espère qu'il pourra joindre le roi assez à temps. Sa Majesté ne doit pas être loin de Monclar.

D. ESTEBAN. Advienne que pourra! — Préparez-vous, monsieur, à écrire mon testament. Il ne sera pas long.

LE NOTAIRE écrivant. J'espère que ce sera une précaution inutile. Votre nom?

D. ESTEBAN. Esteban Sandoval, baron de Mendoza, capitaine aux gardes.

LE NOTAIRE. ... Aux gardes, donne et lègue mon âme à Dieu.

D. ESTEBAN. C'est la forme?

LE NOTAIRE. Oui; c'est le protocole voulu par la loi.

D. ESTEBAN. Observez la forme le plus exactement que vous pourrez; je ne voudrais pas qu'un jour ce testament pût être cassé.

LE NOTAIRE. Oh! pour cela, vous n'avez rien à craindre avec un praticien comme moi. Ce n'est pas un homme qui exerce depuis trente ans la profession de notaire, qui laissera des nullités dans un acte authentique.

D. ESTEBAN. Tant mieux, poursuivons; je lègue tous mes biens...

LE NOTAIRE. Meubles et immeubles?

D. ESTEBAN. Oui;... à Inès Mendoza...

LE NOTAIRE *écrivant.* Pas si vite, laissez-moi détailler un peu quelles sortes de biens.

D. ESTEBAN. Avez-vous mis?

LE NOTAIRE. Un peu de patience. N'oublions rien. A qui léguez-vous vos biens?

D. ESTEBAN. A Inès Mendoza, ci-devant Inès Mendo...

LE NOTAIRE. Dites-moi ses qualités.

D. ESTEBAN. Ma femme, fille de Juan Mendo, bourreau de Monclar.

LE NOTAIRE. Vive Dieu! est-ce qu'il faut écrire cela?

D. ESTEBAN. Je l'exige.

LE NOTAIRE. Légitime épouse?

D. ESTEBAN. Oui, bien que notre mariage ait été secret. (*A part.*) Je n'irai pas en enfer pour ce mensonge-là.

LE NOTAIRE. Si, comme vous le dites, ce mariage a été secret, à votre place, et pour éviter les procès, je ferais un acte recognitif d'icelui.

D. ESTEBAN. Faites-le comme vous l'entendrez.

LE NOTAIRE. Je l'insère au testament.

D. ESTEBAN. Avez-vous mis? Je veux, de plus, que l'on fasse graver sur mon tombeau, que l'on élèvera dans le cimetière de ce village, qu'un Mendoza, au mépris des préjugés, a épousé la fille d'un bourreau.

LE NOTAIRE. Diable! à votre place, je ne me soucierais pas trop de faire graver cela.

D. ESTEBAN. Je le veux.

LE NOTAIRE. A la bonne heure. C'est un legs que les Romains appelaient : PŒNÆ NOMINE LEGATUM...

D. ESTEBAN. J'institue mon père mon exécuteur testamentaire.

LE NOTAIRE. Il se nomme?

D. ESTEBAN. D. Luis*, comte de Mendoza.

LE NOTAIRE. Rien de plus naturel. Si c'est tout ce que vous avez à me dicter, oyez-en lecture et signez.

(Lisant.)

« Je soussigné, Don Esteban, Sandoval, baron de « Mendoza, dans la prévoyance de notre décès, vou- « lant faire testament, avons appelé le soussigné « Melchior de la Ronda, notaire royal à Monclar, et « les soussignés Jayme Ximenez et Gil Boyajal, « tous deux habitans dudit Monclar, lesquels se sont « transportés dans la prison dudit lieu, à l'effet d'ouïr « et certifier mes dernières volontés. En présence « desquels ai déclaré et déclare que je donne et « lègue mon âme à Dieu.

« Et quant à mes biens, meubles et immeubles,

« dettes actives, titres, loyers, fermages, droits « d'usufruit, servitudes et autres que j'ai et puis « avoir, je les donne et lègue à Inès Mendoza, ci-« devant Inès Mendo, ma légitime épouse, fille de « Juan Mendo, bourreau dudit Monclar, laquelle je « reconnais par ce même acte mon épouse légitime, « voulant qu'au moyen d'icelui, soient déboutés de « leurs prétentions, tous niant le mariage avoir été « célébré entre moi soussigné et ladite Inès Mendo; « et je l'institue mon héritière universelle, avec les « émolumens et charges que d'usage, et singulière-« ment celle de faire graver sur mon tombeau : « QU'UN MENDOZA, AU MÉPRIS DES PRÉJUGÉS, A ÉPOUSÉ « LA FILLE D'UN BOURREAU. Je veux également que « monsieur mon père, Don Luis, comte de Mendoza, « soit notre exécuteur testamentaire, et veille à la « fidèle exécution de nos dernières volontés. Amen! « Fait à Monclar, le 25e de mai 1640, en foi de quoi « avons signé. » (Don Esteban signe ainsi que le notaire et les témoins.)

D. ESTEBAN. Monsieur, je vous remercie. Mon père vous paiera vos honoraires; mais veuillez cependant prendre cette bourse que vous distribuerez aux pauvres pour qu'ils me recommandent à Dieu dans leurs prières, et cette bague que je vous prie d'accepter comme un souvenir du malheureux Don Esteban.

LE NOTAIRE. Ah! monseigneur! que je voudrais!...

Entrent le greffier et des alguazils.

LE GREFFIER. Monseigneur... c'est avec regret...

D. ESTEBAN. Je vous entends. — Adieu, messieurs, je me recommande à vos prières.

LE NOTAIRE. Doucement, seigneur greffier. Il est contraire à tous les usages de faire procéder à l'exécution sitôt après la sentence rendue. Il n'y a pas urgence, et le père de ce gentilhomme s'est pourvu en grâce auprès de Sa Majesté. Le roi sera ici dans quelques heures, attendez sa décision.

LE GREFFIER. L'alcade* a ordonné de procéder sur-le-champ à l'exécution*.

D. ESTEBAN *souriant.* Il me semble qu'il n'est pas autant que vous, seigneur Melchior, attaché aux formes.

LE NOTAIRE. Cela est illégal. Je proteste.

LE GREFFIER. Monseigneur?... *Tous sortent.*

SCÈNE V

La place du marché à Monclar. Un échafaud est dressé au milieu

Entrent Don Esteban, alguazils, Mendo; un valet portant sa hache, le curé, le greffier; habitans de Monclar.

LE CURÉ *à Don Esteban.* Adieu, mon fils. Dieu aura pitié de vous. Dans peu vous échapperez aux peines de ce monde. *(Il l'embrasse.)*

LE GREFFIER. Seigneur, veuillez souffrir qu'on vous bande les yeux.

D. ESTEBAN. Je saurai voir venir la mort. — Et toi, Mendo... fais ton métier... bien si tu peux. *(Il s'agenouille.)* Suis-je bien comme cela?

LE VALET. Oui, monseigneur. Dieu vous fasse miséricorde!

TOUS excepté Mendo. Amen!

D. ESTEBAN au curé. Adieu, mon père!

LE VALET à Mendo. Vous prenez la hache de la main gauche?

MENDO. Je ne suis plus bourreau! (Il se coupe la main droite. Grand tumulte.)

INÈS entrant. Arrêtez! (Montant sur l'échafaud.) Nous mourrons ensemble! Vous tuerez votre fille avec lui!

MENDO lui montrant son bras mutilé. Puis-je lui faire du mal, maintenant?

INÈS. Mon père! — Esteban!

LE GREFFIER. Qu'est-ce que cela veut dire?

LE CURÉ. Qu'on attende le roi!

PAYSANS DE MONCLAR. Mendo, tu es un brave homme, et ce gentilhomme aussi. N'ayez pas peur, nous empêcherons que l'alcade* ne vous fasse mourir.

Ils montent sur l'échafaud : les uns en chassent les alguazils, pendant que les autres s'empressent autour de Mendo.

D. LUIS entrant à cheval. Grâce! grâce! arrêtez. Dieu soit loué, il en est temps encore. (Il descend de cheval et embrasse son fils.)

D. ESTEBAN. Embrassez mon sauveur. Il s'est coupé la main plutôt que de me frapper.

D. LUIS embrassant Mendo. Ah! Mendo, que sont mes titres de noblesse, devant une action comme la vôtre? Vous êtes un Romain, comme Sénèque.

Bruit de tambours. Le roi entre avec ses gardes 7.

TOUS. Vive le roi!

LE ROI. D'où vient tout ce tumulte*? Où est l'alcade*? Don Luis, expliquez-moi cela. Je ne puis rien entendre dans ce bruit confus de voix, qui toutes me disent la même chose.

D. Luis lui parle bas, tandis que

LA FOULE crie : Grâce! grâce!

LE ROI. Il est impossible de ne pas admirer tant de générosité. Juan Mendo, mettez-vous à genoux. Relevez-vous, Don Juan Mendo. Vous êtes gentilhomme.

MENDO. Sire, je vous baise les pieds... mais...

LE ROI. Don Esteban, je vous pardonne, mais à condition que vous épouserez la fille de Mendo.

D. ESTEBAN. C'est ma plus chère envie!

INÈS à Esteban. Enfin, je puis t'aimer*!

LE ROI. Je veux signer le contrat. Qu'on fasse venir un chirurgien. Fasse le ciel qu'ainsi LES PRÉJUGÉS SOIENT VAINCUS dans toute l'Espagne!

INÈS. Ainsi finit la comédie d'INÈS MENDO. Excusez les fautes de l'auteur. Si cette première partie a su vous plaire, l'auteur espère que vous accueillerez avec bienveillance la seconde partie, sous le titre de TRIOMPHE DU PRÉJUGÉ.

FIN D'INÈS MENDO.

NOTES

1. Clara* a donné un patois galicien à Inès; on sent qu'il est impossible de rendre dans une traduction les légères différences de langage qui distinguent les habitans de plusieurs provinces de l'Espagne. Nous remarquerons seulement que, dans la seconde partie d'Inès Mendo, le langage d'Inès est beaucoup plus châtié, et l'on n'y retrouve que de temps en temps des locutions vulgaires et des mots de patois.

2. Quelques mois avant la révolution de Portugal.

3. Ézéchiel, XVIII, 20.

4. Façon de parler fort en usage, mais surtout avec les dames.

5. La fameuse Inès de Castro.

6. Bâton des gens de justice. C'est l'insigne de leur profession.

7. La brusque intervention du roi, qui termine la comédie, n'est pas rare dans les anciens drames espagnols. Voir l'Alcade* de Zalaméa, et cent autres pièces.

Il existe une vieille chronique et une romance sur un bourreau qui se coupa le poing plutôt que de frapper son père. — Selpuveda raconte un trait semblable d'un Indien*.

INÈS MENDO

OU

LE TRIOMPHE DU PRÉJUGÉ

COMÉDIE EN TROIS JOURNÉES

« Que si de los zuecos la sacais à chapines, no se ha de hallar la mochacha, y à cada paso ha de caer en mil faltas. »

DON QUIXOTE, IIª parte, cap. v.

PERSONNAGES DE LA COMÉDIE :

DON ESTEBAN DE MENDOZA.
JUAN MENDO.
DON CÉSAR BELMONTE, cavalier portugais.
LE CORRÉGIDOR DE BADAJOZ.
PEDRO, domestique de Don Esteban.
Un aubergiste portugais.
DONA INÈS DE MENDOZA.
DONA SÉRAFINE, duchesse de Montalvan.
L'ABBESSE DES URSULINES DE BADAJOZ.

La scène est dans le château de Mendoza en Estramadure, — à Elvas — et à Badajoz.

INÈS MENDO

JOURNÉE PREMIÈRE

SCÈNE PREMIÈRE*

Un appartement du château de Mendoza

D. ESTEBAN, INÈS.

D. ESTEBAN. Hé quoi! vous ne vous corrigerez jamais? Me répéterez-vous donc toujours les mots de votre village?

INÈS. Que veux-tu? le vin de la Rioja sent toujours la peau de chèvre[1].

D. ESTEBAN. Pouah! le joli proverbe dans la bouche de la baronne de Mendoza! (A part.) J'enrage!

INÈS. Tu ne fais que me tarabuster pour des prunes. On n'a pas un instant de repos avec toi.

D. ESTEBAN *se promenant à grands pas.* Ah!

INÈS. Est-ce ma faute à moi, si tu es de mauvaise humeur? Parce que nos voisins nous donnent des tracasseries, c'est moi qui dois en souffrir!

D. ESTEBAN. Les insolens! oh! je m'en vengerai!

INÈS. Aussi, pourquoi les aller déterrer dans leurs gentilhommières, les inviter ici? Gueux comme des rats d'église, et vains comme des paons, ils se croi-

raient déshonorés s'ils nous témoignaient des égards. Et tout cela à cause de mon pauvre père! Lui, il a acheté sa noblesse assez cher. Tu dois t'en souvenir, Esteban?

D. ESTEBAN lui serrant la main. Chère Inès, je ne l'oublierai jamais! Mais dis-moi, le plus froid des hommes ne se mettrait-il pas en fureur, à voir ces petits hidalgos, à mille réaux de rente, arrivant les uns après les autres avec la même histoire? « Mon épouse, madame la comtesse une telle est indisposée. — Dona une telle est incommodée... » Et leur insolence méditée pour ton père, et cette affectation de ne jamais t'appeler Dona Inès, de ne jamais t'adresser la parole!... Oh! j'étais hors de moi!...

INÈS. Bon! il fallait en rire!

D. ESTEBAN. Je ne vois rien de risible là dedans. Et à propos, tu leur donnais de ton côté ample sujet de rire, avec tes naïvetés et tes mots galiciens. Et puis, pourquoi dire que tu avais préparé toi-même les pois chiches? Est-ce que tu devrais savoir faire la cuisine?

INÈS. Dame! tu disais autrefois que je les accommodais si bien...

D. ESTEBAN. Ils en riront pendant un mois! Madame la baronne qui épluche des pois chiches!

INÈS. Pois chiches ou autres, ils en ont mangé comme gens qui jeûnent souvent chez eux.

D. ESTEBAN. En outre, malgré mille et mille avertissemens, tu n'as jamais manqué de m'appeler mon cœur. Y a-t-il rien de plus ridicule*?

INÈS. Méchant! qui croirait qu'autrefois tu me grondais quand je t'appelais monsieur le baron? Dans la lune de miel, tu m'embrassais toujours quand je t'appelais mon cœur.

D. ESTEBAN *l'embrassant.* Tu ne peux me donner un nom qui me rappelle de plus doux souvenirs. Mais vois-tu, mon Inès, pour le monde, pour ces hidalgos pelés et impertinens, il nous faut prendre nos grands airs.

INÈS. Allons, j'y ferai mon possible, mon... mon ami. Mais ne fronce plus tes sourcils, embrassons-nous encore une fois, et que la paix soit faite!

D. ESTEBAN. Ma chère Inésille, pourrai-je* jamais te garder rancune? C'est pour toi, pour toi seule, que j'ai souffert hier. Dieu! quand j'y pense, ma colère se rallume. Ces bégueules*! qui ne veulent pas venir dîner chez toi.

INÈS. Moquons-nous de leurs caquets. Leur société est-elle si agréable qu'il faille la regretter?

Entre un domestique.

LE DOMESTIQUE. Monseigneur, voici deux lettres.

Il sort.

D. ESTEBAN. Quelle est cette écriture? je ne la connais pas. *(Lisant.)* « Don Gil Lampurdo, y Mello de la « Porra, etc., baise les mains à Don Esteban San- « doval, baron de Mendoza, et l'invite à honorer de « sa présence la fête qu'il donne dans son château « de la Porra, mardi prochain, aux dames et aux sei- « gneurs des environs. » Et il ne t'invite pas! corps du Christ! *(Il déchire la lettre.)* Il me paiera cher son inso-

lence! Vive Dieu! j'en ferai un exemple qui apprendra la politesse à tous les Porras[2] à venir!

INÈS. La, la! mon cher Esteban, tu me fais tant de peine quand tu te mets en colère. Calme-toi, je t'en prie, pour l'amour de moi.

D. ESTEBAN. Tu ne sais pas ce que souffre un gentilhomme outragé.

INÈS. Mon cœur!

D. ESTEBAN. Don Gil ou Don diable, je te ferai bien voir!...

INÈS. Il est trop au-dessous de toi... Mais tiens, lis donc l'autre lettre. C'est amusant de lire des lettres.

D. ESTEBAN. Je veux que le misérable! (Lisant l'adresse de la lettre.) Ha*!

INÈS. D'où te vient cette surprise?

D. ESTEBAN. Cette lettre est de la duchesse de Montalvan.

INÈS. Et tu connais si bien son écriture, que rien qu'en lisant l'adresse tu devines de qui est le billet*?

D. ESTEBAN. Oh! c'est que... oui, je l'ai beaucoup connue... autrefois.

INÈS. Une ancienne passion?

D. ESTEBAN. Hé! quelque chose de cela*, avant que je visse*... Mais tiens, lis toi-même. (Il lui donne la lettre.)

INÈS. Voilà de la générosité. (Elle ouvre la lettre et la lui rend sans la lire.) Et voici comment j'y réponds.

D. ESTEBAN lisant haut. « Cher baron... »

INÈS riant. « Cher baron... », lis tout bas.

D. ESTEBAN haut. « Cher baron, je quitte Madrid, ou

« plutôt je m'enfuis. Je vais passer en Portugal pour « des raisons que je vous détaillerai, si vous ne crai-« gnez pas de vous compromettre en recevant pour « quelques heures seulement une proscrite, dans « votre château de l'Estramadure. — Vous avez donc « fait la folie de vous marier, et si le bruit public?... » (Il lit bas.)

INÈS. Pour le coup, lisez haut, cher baron.

D. ESTEBAN *feignant de lire.* Brr... brr... « et si le bruit « public est vrai, vous vous êtes marié. Adieu. SÉ-« RAFINE. »

INÈS. Oh! tu n'es pas encore assez fin, Esteban. « Vous avez fait la folie de vous marier, et si le bruit « public est vrai, vous vous êtes marié. » Est-ce là du style de duchesse? Ma foi, il me semble que moi, j'écrirais une lettre mieux que cela.

D. ESTEBAN *mettant la lettre dans sa poche.* C'est une folle. Mais, Inès, elle arrive aujourd'hui, je le suppose. Peut-être tout à l'heure. Allez vous parer*. Je ne serais pas fâché que vous parussiez dans tout votre éclat devant elle. C'est une vieille coquette, et il faut la faire enrager. Tenez, vous êtes un peu pâle* aujourd'hui; un peu de rouge ne vous irait pas mal.

INÈS. Pourquoi veux-tu me faire mentir? C'est te tromper toi-même. Si tu m'aimes pâle comme je suis, qu'ai-je besoin de chercher à plaire à d'autres?

D. ESTEBAN. Chère Inès! — Mais je serais bien aise qu'elle admirât le choix que j'ai fait.

INÈS. Eh bien ! je mettrai du rouge pour te plaire, mon cœur. Mais s'il faut me parer... je suis si gauche avec ces affiquets !...

D. ESTEBAN avec impatience. N'allez pas dire affiquets, devant la duchesse ! Mon ange, parez-vous*, je vous en prie. Vous ne pourriez avoir l'air gauche, faite comme vous êtes. (Il l'embrasse.)

INÈS. Le moyen de résister à vos complimens ? Adieu, je vais dire à ma camariste* de me faire bien belle. Elle sort.

D. ESTEBAN seul. La duchesse de Montalvan vient ici... — Que je suis bon d'être ému !... Oui, je l'ai aimée... comme tant d'autres... ni plus ni moins. Que m'importe après tout ce qu'elle dira de mon mariage ? J'aime Inès... ses critiques pourront-elles m'empêcher de l'aimer ? Je ne serai pas même sensible à ses critiques*, j'en suis sûr... Cette femme est maligne et moqueuse* et je m'en suis aperçu déjà... Ce qui me fâche, c'est qu'elle choisisse justement ce moment-ci pour venir... Inès n'est pas bien aujourd'hui... elle est pâle... un peu jaune... elle a les yeux battus... diable ! et l'autre qui va s'en moquer !... Pauvre Inès !... Oui, qu'elle me persiffle*, si elle l'ose, sur mon mariage !... Ah ! vive Dieu ! elle verra comme je recevrai ses plaisanteries... — Elle était bien belle autrefois... cette duchesse. Autrefois, c'est-à-dire il y a cinq ans. C'est elle qui me mit en réputation parmi le beau sexe... c'est pour elle que j'eus mon premier duel... je fus blessé à ce

bras, il m'en souvient, et j'allais* chez elle tout fier, et tout saignant, me faire panser. Elle attacha les bandes elle-même... et ne voulut souffrir que personne autre prît soin de moi. En posant l'appareil, elle baisa la plaie à plusieurs reprises... elle suça le sang... J'étais jeune alors, et ces baisers me faisaient l'effet d'un fer chaud... Jamais je ne me rappellerai ce moment, sans ce* serrement de cœur!... Ah! Don Juan Ramirez, que je vous eus d'obligations pour le coup d'épée que vous me donnâtes!

Entre Mendo, manchot.

MENDO. Dieu vous garde, Don Esteban! je suis charmé de vous trouver si gai aujourd'hui.

D. ESTEBAN. Appelez-moi mon fils*, si vous ne voulez pas me faire de la peine.

MENDO avec embarras. Je suis venu... pour vous faire mes adieux. Je pars...

D. ESTEBAN. Vous partez? où donc allez-vous?

MENDO. En Galice... au Ferrol... chez un de mes parens... un frère, que je n'ai pas vu depuis bien des années.

D. ESTEBAN. Ah! voilà un frère qui vous est venu depuis bien peu de temps. D'où vient que vous ne nous en avez jamais parlé?

MENDO. Mais... je ne sais...

D. ESTEBAN. Quelque chose vous déplaît ici, et vous détermine à nous quitter.

MENDO. Rien, cher Esteban*... mais il faut que je parte... il le faut...

D. ESTEBAN. Mais encore, la raison?

MENDO. J'ai des affaires en Galice...

D. ESTEBAN. Vous êtes l'homme aux secrets. Mais je crois avoir deviné celui-ci. Vous avez été piqué de l'impertinence de nos gentillâtres d'hier... vous voulez quitter un pays où vous êtes exposé à de semblables désagrémens. Mais restez, mon père, restez, et vous serez satisfait de la vengeance que je prétends en tirer. Je veux les vexer de toutes les manières. Presque tout le pays m'appartient; je les empêcherai de pêcher, de chasser; je leur ferai des procès. Comme gouverneur d'Avis et commandant militaire de la province, je leur enverrai des soldats en logement, quand nos troupes marcheront vers le Portugal[3]; enfin...

MENDO. Et pourquoi vous rendre ainsi malheureux vous-même, pour une pure bagatelle? Laissez ces gens avec leurs préjugés; je les excuse, et je leur cède. Je leur abandonne le champ de bataille; la victoire doit rester au plus grand nombre.

D. ESTEBAN. Non, de par le diable! vous ne nous quitterez pas, maintenant que je sais vos véritables motifs. Jamais on ne dira qu'un Mendoza se soit soumis aux caprices de qui que ce soit. Vous resterez avec moi, dussé-je voir toute l'Estramadure en armes marcher contre ce château pour vous en chasser.

MENDO. Écoutez-moi, Don Esteban; vous avez vu combien j'étais d'abord éloigné de ce mariage. Quand

bien même je n'aurais pas été souillé de l'horrible tache dont la bonté du roi notre seigneur a daigné me laver, j'aurais pensé, cependant, qu'en fait de mariage il faut toujours chercher l'égalité des conditions; non que je sois entiché des préjugés, ou plutôt des opinions communes sur la noblesse et la roture; mais, quand le sort nous a fait naître dans une classe d'hommes, c'est dans cette classe que se trouvent nos liaisons, nos amitiés. Elles se fondent sur mêmes goûts, mêmes mœurs, mêmes idées. Il faut rester là où le bon Dieu nous a placés. Mais, dans notre famille, le ciel en a ordonné autrement. Vous vous êtes allié à un pauvre homme, dont le nom, malgré les grâces de Sa Majesté, sonne mal encore à l'oreille d'un gentilhomme. Vous auriez trop à souffrir pour le faire respecter. Un homme... un vieillard qui, par lui-même, n'est pas bien amusant, qui ne vous est utile à rien, qui n'a rien à faire ici, ne doit pas, de gaîté* de cœur, condamner à des avanies perpétuelles un galant homme, à qui il est déjà tellement redevable...

D. ESTEBAN. Et moi?...

MENDO. Non, Esteban; laissez-moi partir... Quant à ma fille, en vous épousant elle a perdu mon nom. Elle est devenue une Mendoza, et ce nom peut effacer toutes les taches héréditaires. D'ailleurs, si vous éprouviez quelques insultes à cause d'elle, vous êtes son mari, et vous avez pris l'engagement de la défendre et de la venger, du moment que vous l'avez

menée à l'autel. — Mais moi, tant que je resterai auprès de vous, je serai comme un lépreux qui rendra votre maison déserte, et qui vous privera de tous les plaisirs, de toutes les prérogatives auxquelles votre rang dans le monde vous a donné des droits.

D. ESTEBAN. Tout ce beau discours est inutile, Mendo; vous resterez. Croyez-vous que votre compagnie ne me soit pas mille fois plus agréable que celle de tous les petits hidalgos de l'Estramadure*! Et pour satisfaire leur sot orgueil, je me séparerais d'un ami, d'un père! Qu'ils aillent tous au diable mille fois!

MENDO. Seigneur, vous me confondez. Je suis tellement habitué à recevoir des grâces des Mendozas, que je ne sais comment les refuser. Mais je crains bien que vous n'ayez lieu de vous repentir un jour d'avoir conservé auprès de vous un paysan ignorant, infirme...

D. ESTEBAN *le serrant dans ses bras.* Ah! cette infirmité me rappelle tout ce que vous avez fait pour moi, mon père! Pourrai-je jamais m'acquitter de ma dette?

MENDO. Ce que j'ai fait...

D. ESTEBAN. Nous nous vengerons, soyez-en sûr. — A propos, il nous arrive aujourd'hui une belle dame, la duchesse Sérafine* de Montalvan. Elle vient de Madrid. Nous nous endimanchons tous pour la recevoir... C'est une folie de ma part... mais, de grâce, quittez cet habit brun, et prenez-en un plus galant.

MENDO. Vous avez tort de ne pas me laisser partir*. Il sort.

D. ESTEBAN seul. Allons, allons! j'ai fait une bonne action, j'en aurai plus de force pour résister aux séductions de Sérafine*... — Séductions! vive la modestie!... que l'on se persuade aisément, quand on a fait une pauvre petite conquête, que toutes les femmes ambitionnent l'honneur de vous subjuguer!... Mais, ne serait-il pas plus convenable que j'allasse au-devant de la duchesse? Cependant, cela ferait* de la peine à Inès. — Après tout, ce n'est qu'une attention de politesse* due à toute femme... Pourquoi serais-je moins galant pour une duchesse que pour une bourgeoise? Je cours au-devant d'elle; mais la porte s'ouvre...

UN DOMESTIQUE entrant. Monseigneur, une dame dans une voiture à quatre chevaux* entre en ce moment dans la cour. Il sort.

D. ESTEBAN. Je descends la recevoir. — Que je suis bon d'être ému! comme s'il n'y avait pas cinq ans que je ne l'ai vue, et cinq ans changent bien une jolie femme. Il sort. Entre Inès avec du rouge* et beaucoup de diamans.

INÈS seule. Comme il a couru avec joie au-devant d'elle!... et quand il a reçu sa lettre, il a paru enchanté!... il n'a pas voulu me la lire tout entière... — Je n'ose lui montrer que cela m'afflige, car, bien sûr, il ne le fait pas exprès. Il m'aime, et je serais ingrate si j'étais jalouse. Cependant, je ne suis qu'une villageoise bien simple et sans belles ma-

nières; peut-être se dégoûtera-t-il de moi, quand il me comparera à une dame de Madrid, pleine d'esprit et de grâces. Mais non, Esteban est trop bon pour cesser de m'aimer. (Voyant entrer la duchesse.) Ha*!... Dieu! qu'elle est belle!

Entre Don Esteban donnant la main à la duchesse.

D. ESTEBAN. Chère Inès, la duchesse Sérafine* de Montalvan. — Madame, permettez-moi de vous présenter Dona Inès de Mendoza*.

LA DUCHESSE. Je serai charmée de faire sa connaissance.

INÈS balbutiant. Et moi... aussi.

LA DUCHESSE. Quels chemins affreux! Je suis accablée de fatigue. — Ah!

INÈS. Pourtant vous avez été en voiture.

LA DUCHESSE souriant. Cela ne fait rien*.

D. ESTEBAN à la duchesse. Madame, daignez vous asseoir. (Bas à Inès.) Inès, qu'avez-vous donc? — Asseyez-vous.

LA DUCHESSE. La baronne a l'air souffrante... Seriez-vous incommodée, madame?

INÈS. Moi... madame?

D. ESTEBAN. Elle s'est fatiguée hier. C'est ce qui vous la fait trouver pâle; ordinairement elle a plus de couleurs.

LA DUCHESSE. Avec une aussi belle peau que celle de la baronne, la pâleur n'est pas un défaut.

D. ESTEBAN s'inclinant. Oh!

INÈS. Oh!

LA DUCHESSE. Cela est plus distingué.

INÈS. Madame est bien honnête... mais...

LA DUCHESSE. Madame la baronne est extrêmement jeune. Elle n'a pas plus de vingt-quatre ou vingt-cinq ans?

INÈS. J'aurai cinq ans... qu'est-ce que je dis donc?... j'aurai vingt ans, vienne la Saint-Jean d'été.

LA DUCHESSE. Vous n'êtes que depuis peu de temps dans ce château?

D. ESTEBAN. Depuis fort peu de temps. Je l'ai pris pour ma résidence, à cause du voisinage d'Avis, dont je suis gouverneur titulaire. Je m'attendais peu à l'honneur de vous y recevoir. — Mais dites-moi donc, madame, quelle est cette proscription, comme vous l'appelez, qui vous a conduite aussi loin de la capitale*? J'espère que ce n'est point une cause trop sérieuse qui vous amène en Estramadure?

LA DUCHESSE. Comment, sérieuse! savez-vous bien, Don Esteban, que je suis fugitive, dans toute l'acception du mot? Voici mon histoire. Vous le savez, j'avais quelque influence à la cour. Le duc de Lerma me consultait quelquefois. Le feu Roi* m'honorait de ses bontés. Tout d'un coup*, Olivarès tombe comme une bombe, je ne sais d'où, supplante Lerma auprès du jeune Philippe, et détruit en un instant presque tout mon crédit. Je ne hais rien tant que les tracasseries de cour. Aussi, j'offris généreusement mon amitié au comte-duc; il la refusa avec dédain. Il fallut bien faire la guerre. J'essayai de culbuter le mi-

nistre en donnant au roi un confesseur de ma façon. Olivarès lui donna une maîtresse; la maîtresse réussit. Le roi accorda toute sa confiance au ministre Mercure...

INÈS. Le duc d'Olivarès s'appelle Mercure!... quel drôle de nom!...

LA DUCHESSE. Quoi qu'il en soit, Olivarès voulut se venger : il était tout-puissant. Il m'accuse d'avoir trempé dans je ne sais quelle conspiration portugaise. Cette malheureuse histoire de Joan* de Braganza!... cela n'a pas le sens commun! C'est moi, dit-on, qui viens d'enlever le Portugal à Sa Majesté Catholique. On voulait m'envoyer dans quelque couvent, peut-être même à Ségovie[4]. Je l'ai su à temps; sans* attendre l'ordre, je me suis sauvée. J'ai fait tant de diligence, qu'à peine sait-on maintenant mon départ à Madrid. Je vais passer en Portugal... où je serai conspiratrice... puisqu'on veut absolument que je le sois.

D. ESTEBAN. Quelle lâcheté! envoyer une dame à la tour de Ségovie!

INÈS. Mais... ce confesseur?...

D. ESTEBAN. Inès, Dona Sérafine* a besoin de prendre quelques rafraîchissemens, va donner un coup d'œil. *Il lui parle bas. — Inès sort. — Silence.*

D. ESTEBAN. Je ne vous ai pas demandé si vous aviez fait un bon voyage.

LA DUCHESSE. Très-heureux... A propos, le gouverneur d'Avis est votre major?

D. ESTEBAN. Oui, madame. Il tient toujours à ce qu'il m'écrit. Mais il y a si peu de soldats dans la province que je ne puis lui envoyer de secours*. — Pourquoi me demandez-vous cela.

LA DUCHESSE. Pour rien.

D. ESTEBAN *après un silence.* Le temps a été...

LA DUCHESSE. Pourquoi cet air embarrassé?... Avez-vous quelque chose à me dire?

D. ESTEBAN *affectant de l'indifférence.* Trouvez-vous* ma femme jolie?

LA DUCHESSE. Très-jolie.

D. ESTEBAN. Elle est malheureusement extrêmement timide, c'est ce qui vous la fait paraître gauche. Vous l'avez déconcertée tout-à-fait. — C'est à Madrid que vous avez appris mon mariage?

LA DUCHESSE. Oui.

D. ESTEBAN. Et voulez-vous me dire franchement ce que l'on en pense?

LA DUCHESSE. Franchement?

D. ESTEBAN. Oui.

LA DUCHESSE. On le critique généralement, puisque vous voulez savoir la vérité. Cependant, nos philosophes de la cour disent que cela est d'un bon exemple. On a fait des chansons, des sonnets, des pointes... que vous dirai-je? Enfin, on pense que vous avez fait une sottise... Mais tout s'oublie si vite à Madrid! Il y a déjà quelques mois qu'on n'en parle plus.

D. ESTEBAN. Et vous, madame?... oserai-je vous demander votre opinion, à vous?

LA DUCHESSE avec dignité. Don Esteban, il est assez singulier que vous vous adressiez à moi... surtout quand mes conseils vous seraient aussi inutiles qu'ils seraient tardifs.

D. ESTEBAN. Madame, pardonnez, je plaisantais. Ce qui est fait est fait. Je ne m'en repens pas.

LA DUCHESSE après un silence. Don Esteban, je n'ai rien perdu de... l'amitié que j'avais pour vous. Nous avons été long-temps séparés, mais si l'un de nous a eu des torts, certes ce n'est pas moi. — Depuis votre départ pour l'armée, je n'ai plus entendu parler de vous.

D. ESTEBAN. Ah! madame, vous m'accablez de honte par vos trop justes reproches.

LA DUCHESSE. Moi, Don Esteban, j'ai conservé la mémoire de notre ancienne amitié. Et*, dans ma disgrâce, c'est à vous que j'ai voulu demander un asyle*. Peut-être...

D. ESTEBAN. J'apprécie avec orgueil cette flatteuse marque de confiance...

LA DUCHESSE. Comme votre amie, j'ai été affligée de votre mariage. Comme votre... mais je n'ose prononcer maintenant un nom plus doux que vous me donniez autrefois... j'ai souffert, oui j'ai beaucoup souffert de voir mon Esteban entraîné par sa générosité à une extravagance... — pardonnez ce mot à une amie. Un jour, sûrement, il s'en repentira. Je

ne considère pas la mésalliance. Une âme comme la vôtre est au-dessus des préjugés vulgaires. — Je ne parle pas de ce qu'il peut y avoir de repoussant dans le père... c'est au contraire le côté romanesque et séduisant de l'affaire... mais hélas! je vous vois appareillé pour la vie avec une paysanne sans éducation. A son premier enfant sa beauté disparaît, et c'est alors que l'on sent le prix de l'éducation dans une femme... Toutefois j'espère encore me tromper. Je n'ai fait qu'entrevoir Dona Inès... peut-être, avec prévention... avec jalousie... car je parle en femme jalouse, pensez-vous. Oui, je suis jalouse, Esteban, je vous aimais... je vous... Si je vous avais vu uni à une femme pleine de grâces, d'esprit, à une femme, enfin, faite pour vous, — alors, j'aurais souffert sans doute de perdre un cœur que j'ai possédé... mais du moins j'aurais eu quelque consolation à vous savoir heureux, et par votre intérieur et par l'opinion publique. J'aurais dit : il ne pouvait être à moi, mais il a trouvé une compagne digne de lui. (Elle se détourne en pleurant.)

D. ESTEBAN. Madame... je sens comme je le dois... tout ce qu'il y a de flatteur... Entrent Inès et un maître-d'hôtel.

LE MAÎTRE-D'HÔTEL. Monseigneur est servi.

INÈS à Don Esteban. Il y a un *puchero*[5] comme tu l'aimes.

LA DUCHESSE. Hélas! Tous sortent.

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE.

JOURNÉE II[6]

SCÈNE I*

Décoration de la scène précédente

DON ESTEBAN, INÈS.

INÈS. Mon ami?

D. ESTEBAN avec distraction. Hum?

INÈS. Tu es bien fâché contre moi?

D. ESTEBAN. Moi! pourquoi cela?

INÈS. J'ai dit bien des bêtises* devant cette belle dame; plus je m'appliquais... et plus cela allait mal.

D. ESTEBAN. Baste!... — Elle est toujours dans sa chambre?

INÈS. Oui. — C'est drôle, comme devant certaines personnes on se trouve mal à son aise. Jamais je n'ai vu une femme si imposante.

D. ESTEBAN. Elle fait la sieste longuement.

INÈS. Dis-moi, as-tu remarqué comme elle a de belles mains? J'ai envie de lui demander avec quoi elle se les lave, pour les avoir si blanches?

D. ESTEBAN souriant. De blanches mains, Inès, ne sont pas données à tout le monde. Il faut naître duchesse, pour avoir de belles mains[7].

INÈS. Cependant...

D. ESTEBAN. Il y a déjà long-temps qu'elle est montée*...

INÈS. Mon père est aujourd'hui tout je ne sais com-

ment. Comme il roulait les yeux à dîner en regardant la duchesse!

D. ESTEBAN. Tu as vu avec quelle grâce, quelle affabilité elle... Dona Sérafine, a parlé à ton père?...

INÈS. Oui, et il avait néanmoins l'air soucieux...

D. ESTEBAN. C'est sa mine ordinaire. — Mais elle est levée maintenant. Inès, monte chez elle... va... on ne saurait avoir trop d'attentions pour ses hôtes...

INÈS bas, tristement. Et surtout pour les belles dames.

Elle sort.

D. ESTEBAN seul. Sottes idées d'enfance! sots préjugés! on les chasse, on s'en croit délivré, et voilà qu'ils reviennent aussi forts, aussi dangereux que jamais! Moi, j'ai secoué leur joug; je les ai foulés aux pieds... pourtant que ma victoire me coûte... j'ai presque du repentir... non... mais je souffre, pour avoir dompté ces ennemis que je méprise... Ils m'attaquent encore... Depuis que la duchesse est chez moi, ma femme, cette bonne* Inès... me semble avoir perdu de sa beauté... — Sa naïveté a cessé de me plaire... Autrefois!... Je suis tout honteux de n'être pas à la hauteur des modes, dans ce manoir éloigné... Le démon musqué voudrait m'enchaîner au char de Sérafine... mais je saurai résister à cette faible épreuve, puisque déjà j'ai reconnu les pièges de l'ennemi. Et d'ailleurs ne suis-je pas sorti vainqueur de plus rudes combats? On se souviendra long-temps en Espagne de l'exemple que j'ai donné,

et je suis en droit après cela, ce me semble, de compter sur ma force.

Elle a pris ses grands airs. Moi aussi, je veux la tourmenter. Après ce qui s'est passé entre nous, je ne m'attendais pas à être traité par elle en étourneau* sorti de l'université. Elle a l'air d'avoir pitié de moi!... la coquette!... Elle est encore jolie comme un ange... Ah! fidélité conjugale!... heureusement tu n'es obligatoire que pour les dames.

UN DOMESTIQUE *entrant.* Monseigneur!...

D. ESTEBAN. Qu'y a-t-il? Pourquoi cet air effaré?

UN DOMESTIQUE. Monseigneur... c'est monsieur le corrégidor de Badajoz.

D. ESTEBAN. Le corrégidor?...

UN DOMESTIQUE. Il a son monde avec lui... Il veut vous parler.

D. ESTEBAN. Eh bien! qu'il entre!

LE CORRÉGIDOR *entrant.* Je baise les mains de Votre Excellence.

D. ESTEBAN. Qui me procure* l'honneur de votre visite?

LE CORRÉGIDOR. Monseigneur, c'est avec un vif regret que j'exécute un ordre qui vient de m'être transmis de la cour; mais la duchesse de Montalvan est dans ce château, se préparant à passer en Portugal...

D. ESTEBAN. Qui vous a dit que la duchesse fût chez moi?

LE CORRÉGIDOR. Doucement, s'il vous plaît; parlons sans nous fâcher. J'ai reconnu sa voiture sous votre remise.

D. ESTEBAN. Vous êtes bien homme à reconnaître les armoiries d'une voiture ?

LE CORRÉGIDOR. Tout comme un autre, Monseigneur. Cependant n'en déplaise à Votre Excellence, la voiture de la duchesse n'a point d'armoiries... mais les domestiques ont tout avoué.

D. ESTEBAN. A voir votre barbe, je vous aurais cru trop de bon sens* pour écouter sérieusement les propos d'un domestique.

LE CORRÉGIDOR. Je sens combien il vous est pénible de livrer votre hôte. Mais avant tout, vous ne voudriez pas donner asyle* à un ennemi du roi.

D. ESTEBAN. Monsieur, je ne loge ni duchesse ni ennemi de Sa Majesté. Allez-vous-en au diable et laissez-nous en paix, ou je vous ferai punir pour* votre impertinence.

LE CORRÉGIDOR. Pas d'injures, Monseigneur, s'il vous plaît. Vous ne me ferez pas punir, car vous n'êtes plus gouverneur du canton*, et cependant...

D. ESTEBAN. Que dit cet insolent?...

LE CORRÉGIDOR. Je serais au désespoir de faire à Votre Excellence l'affront d'une visite judiciaire dans sa maison.

D. ESTEBAN. Si vous aviez cette insolence, vive Dieu ! vous verriez ce que gagne un vilain anobli depuis quelques jours à insulter un grand d'Espagne.

LE CORRÉGIDOR. Et vous, Monseigneur, vous pourriez apprendre à traiter la justice avec plus de respect. Encore une fois, pour la dernière, dites-moi où est la duchesse.

D. ESTEBAN. Sortez, ou mes gens vont vous mettre à la porte à coups de bâton.

LE CORRÉGIDOR. Vous m'y forcez. Entrez vous autres. *Entrent des alguazils armés.*

D. ESTEBAN *sonnant*. Ah! canaille! c'est ainsi que vous traitez un Mendoza! Toi, coquin, tu paieras cher ton audace! *Entrent des domestiques.*

LE CORRÉGIDOR. De par le Roi! Don Esteban de Mendoza, je vous arrête. *(Il le touche de sa vare.)*

D. ESTEBAN. Qu'on me chasse ces gredins! Eh quoi? la vare de ce maroufle vous a tous pétrifiés. Tenez, je vais vous apprendre votre devoir. *(Il tire son épée.)* Ah! faquins, c'est donc ainsi qu'il faut vous parler! Hors d'ici, canaille! *(Ils les chasse.)* *Entrent Inès et la duchesse.*

INÈS. Ah! ils vont le tuer! Au secours! au secours!

Rentre Don Esteban remettant son épée dans le fourreau.

LA DUCHESSE. A merveille, seigneur baron. On ne peut mieux donner des coups de plat d'épée[8].

INÈS. Dis-moi, mon cœur, n'es-tu pas blessé?

D. ESTEBAN. Non.

LA DUCHESSE. Peut-on demander à Votre Seigneurie quel grave sujet la porte à exercer son bras sur le dos de ces pauvres diables en robe noire!

D. ESTEBAN. Madame, j'aurais quelque chose à vous dire en particulier... Inès, laisse-nous un instant.

INÈS. Moi... mon cœur?

D. ESTEBAN. Oui.

INÈS. Est-ce pour long-temps?

D. ESTEBAN. Non, non; mais laisse-nous. *Inès sort.*

LA DUCHESSE. Voilà bien du mystère. Si vous n'étiez pas marié, savez-vous que cela m'effraierait?

D. ESTEBAN. Madame, il m'est pénible de vous ôter cette humeur charmante. Apprenez que le corrégidor de Badajoz venait en ce moment même pour vous arrêter.

LA DUCHESSE. En vérité?

D. ESTEBAN avec fatuité. Oui, Dona Sérafine. Je n'ai pas craint le courroux de la justice pour défendre des attraits que l'on veut cacher au monde dans la tour de Ségovie.

LA DUCHESSE. O le modèle des chevaliers errans! Tristan, Lancelot, Amadis... recevez les remerciemens d'une infante malheureuse et persécutée. Ha, ha, ha*!

D. ESTEBAN avec un rire forcé. Vous êtes toujours la même!

LA DUCHESSE. Hélas! il faut bien quitter cette gaieté qui ne me convient plus. Cher Don Esteban, achevez votre ouvrage. Donnez-moi quatre chevaux vigoureux. Il faut que cette nuit je sois en Portugal.

D. ESTEBAN. Commandez; tout ici vous appartient.

LA DUCHESSE. Hélas! faut-il que je vous quitte, à peine arrivée!... Je n'espère plus vous revoir... Mais il le faut!...

D. ESTEBAN. Madame, je...

LA DUCHESSE. Ne perdons point de temps... Avez-vous un homme sûr, brave, déterminé, qui m'accompagne? Mon écuyer s'est cassé le bras à Caceres.

D. ESTEBAN. Dona Sérafine, n'en connaissez-vous point un ici qui se ferait gloire de vous servir?

LA DUCHESSE. Que voulez-vous dire?

D. ESTEBAN. Sérafine!... autrefois vous m'auriez dit de vous accompagner... de protéger votre fuite! — Pourquoi maintenant ne voulez-vous plus de moi?

LA DUCHESSE. O mon cher Esteban?

D. ESTEBAN. Sérafine!... dites!... dites que vous me choisissez pour votre chevalier.

LA DUCHESSE. Non, Esteban, je ne le puis. C'est déjà trop que, pour moi, vous vous soyez exposé au ressentiment d'un ministre cruel. M'accompagner dans le Portugal insurgé, ce serait vous déclarer mon complice, vous fermer à jamais le chemin de l'Espagne... Non, cher Esteban, je ne puis vous perdre ainsi de gaieté de cœur. Songez que, comme gouverneur de ce canton*, vos démarches, même les plus indifférentes...

D. ESTEBAN. Que m'importe la colère d'Olivarès! Je voudrais avoir d'autres dangers à braver pour vous. D'ailleurs, en vous accompagnant, je me dérobe aux poursuites de la justice de Badajoz, que j'ai rudement malmenée... Dona Sérafine, ne me refusez pas, je vous en conjure. (Il lui prend la main.)

LA DUCHESSE. Impossible!... vous ne pouvez abandonner votre famille... votre chère Inès... Ah! ce nom doit vous faire oublier la pauvre Sérafine, et les dangers qu'elle va courir. — Adieu, Esteban, pensez quelquefois à votre ancienne amie.

D. ESTEBAN. Non, madame, non! je ne vous quitterai pas! Vous courez trop de dangers, et je ne pourrais plus vivre, vous sachant exposée à mille périls, tandis que moi*, cavalier, tranquille dans ma maison, je me bornerais à faire de stériles vœux pour mon... hôte... ma chère Sérafine! (Il se met à genoux*.)

LA DUCHESSE. Ah! ciel! ne suis-je pas assez malheureuse! faut-il encore entraîner mon seul ami dans ma ruine!

D. ESTEBAN. Sérafine, dis oui, je t'en conjure par la blessure que j'ai reçue pour toi!

LA DUCHESSE. Cruel*, quel temps me rappelez-vous?

D. ESTEBAN. Tu as consenti! vive Dieu! je te suivrai jusque dans les cachots de Ségovie.

LA DUCHESSE faiblement. Et... votre Inès?

D. ESTEBAN. Je ne pense qu'à toi... qu'aux dangers qui vous environnent... Inès... elle restera pour calmer l'orage*... si toutefois...

LA DUCHESSE. Ah! si elle savait votre dessein!...

D. ESTEBAN. Je trouverai un prétexte...

LA DUCHESSE. Eh bien! j'y consens. Conduisez-moi seulement jusques à*...

D. ESTEBAN. Ne dites pas le lieu où nous nous séparerons.

LA DUCHESSE. Cruel Olivarès! auras-tu assez de victimes?

D. ESTEBAN. Ne craignez rien pour moi, j'ai des amis puissans à la cour; mais votre générosité vous exagère le faible service que je vous rends.

LA DUCHESSE. Mon Dieu! faites que je sois la seule victime!

D. ESTEBAN. Je connais les chemins de traverse. Ils seront bien fins s'ils nous rattrapent. Vous ne pouviez prendre un meilleur guide.

LA DUCHESSE. Hélas! pourquoi suis-je venue ici?

D. ESTEBAN. Grâces en soient rendues au ciel!

UN DOMESTIQUE *entrant.* Deux lettres pour Monseigneur. *Il sort.*

LA DUCHESSE *regardant une des lettres.* Le cachet du ministre!

D. ESTEBAN. Que me veut-il? (*Il donne la lettre à la duchesse après l'avoir lue.*) Vous le voyez, je suis mal noté aussi* à la cour. Ils me rappellent, ils veulent que je parte sur-le-champ.

LA DUCHESSE. Obéissez, Esteban, ou vous vous perdez. Vous voyez que vous êtes déjà trop compromis.

D. ESTEBAN. Raison de plus pour ne pas aller me jeter dans les griffes du tigre. Je suis proscrit, quel bonheur!

LA DUCHESSE. Hélas!

D. ESTEBAN *après avoir lu l'autre lettre.* Cette lettre est de mon ami et du vôtre, Don Rodrigo de Yriarte. Il me mande que l'on me regarde comme non étranger aux troubles du Portugal. On dit que ce n'est pas sans dessein que je suis allé m'établir si près du foyer de la révolte... Ah, ah, ah! fort plaisant, en vérité! Et c'est eux-mêmes qui m'y ont envoyé!

LA DUCHESSE. Que je suis malheureuse! Je ne sais quel conseil vous donner...

D. ESTEBAN. Nous y réfléchirons ensemble quand nous serons en sûreté. — Mais, chut! voici Inès.

INÈS entr'ouvrant la porte. Peut-on entrer?

LA DUCHESSE. Mon Dieu, madame*! que je suis fâchée contre le seigneur Don Esteban! Les nouvelles de Madrid, qu'il m'a communiquées avec tant de secret, ne valaient pas la peine de vous en faire un mystère... et surtout à vous, madame.

D. ESTEBAN. Ma chère Inès, madame la duchesse veut absolument nous quitter ce soir*. Je vais faire atteler à l'instant. (Bas à Inès.) Je l'accompagnerai jusqu'au petit bois d'orangers.

INÈS bas. Dis-moi, veux-tu que j'aille avec toi?

D. ESTEBAN. Non; le serein tombe, tu t'enrhumerais.

INÈS. Quoi! vous voyagez la nuit, madame? vous n'avez pas peur?

LA DUCHESSE. Les malheurs qui m'ont accablée sans relâche m'ont un peu aguerrie.

INÈS bas à Esteban. Dis-moi; pourquoi battais-tu ces alguazils?

D. ESTEBAN. Des faquins... qui osent... une sotte affaire de chasse... des braconniers, vois-tu... mais tu n'y comprendrais rien.

INÈS. Cependant, les domestiques disent...

D. ESTEBAN. Ce sont des bavards qui ne savent ce qu'ils disent, et tu es une folle de les écouter. Mais

il faut que je donne des ordres. — Montre à Dona Sérafine les fleurs que tu cultives toi-même.

INÈS. Oh! madame la duchesse, venez voir mes jasmins d'Arabie.

LA DUCHESSE *à Esteban.* Le plus tôt possible, n'est-ce pas? *Ils sortent.*

SCÈNE II

Une salle basse du château

MENDO *seul.*

Il y a toujours quelque chose d'impertinent, même dans la politesse des riches. Cette duchesse s'est moquée de nous, et Don Esteban la regardait plus souvent que sa femme. Ah! je le crains, Inès se repentira d'avoir épousé un seigneur*.

INÈS *entrant.* Enfin elle est partie, et, à dire le vrai, je ne la regrette pas.

MENDO. Ton mari l'accompagne?

INÈS. Oui, jusqu'au bois d'orangers. Il n'a pas voulu me laisser venir avec lui, sur ma petite mule* blanche. — Savez-vous que je suis bien inquiète?

MENDO. Pourquoi?

INÈS. Il a pris ses pistolets... cependant il n'y a pas de voleurs de ces côtés.

MENDO. Peut-être... est-ce pour rassurer la duchesse.

INÈS. Quels dangers y a-t-il sur la route?

MENDO. Aucun, je l'espère.

INÈS. Si la justice rattrapait Dona Sérafine?...

MENDO. Il faut du temps pour venir de Badajoz ici.

INÈS. Elle lui attirera malheur, cette femme qui veut donner son confesseur au Roi. Oui, mon papa, elle voulait donner un confesseur au Roi*. Elle l'a dit elle-même, dans une histoire où je n'ai rien compris du tout. — Mon Dieu! pourquoi mon mari l'a-t-il reçue?

MENDO. Il ne pouvait faire autrement. N'a-t-elle pas été son amie?

INÈS. Hélas! (On frappe à la porte.) — Mais j'entends du bruit à la grand'porte. Serait-il déjà de retour?

Entrent le corrégidor et beaucoup d'alguazils armés.

LE CORRÉGIDOR. SALUTEM OMNIBUS. Nous voici, mais en force cette fois. On ne se rira plus de la justice. Rira bien qui rira le dernier, et nous verrons qui paiera les pots cassés.

INÈS. Que voulez-vous, monsieur?... Que venez-vous faire ici?

LE CORRÉGIDOR. Rien, que prendre et appréhender au corps un Don Esteban, seigneur de Mendoza, et une Dona Sérafine, duchesse de Montalvan. Pas davantage!

MENDO. Que dites-vous, monsieur? cela ne se peut pas.

LE CORRÉGIDOR. Laissez-moi instrumenter. Je sais mon métier, et surtout pas de rébellion, ou je fais tout mettre à feu et à sang.

INÈS. Monsieur... la duchesse... est partie... et mon mari... est parti aussi...

LE CORRÉGIDOR. Bah! bah! on ne nous en donne

pas à garder. Personne n'est sorti par la grand'porte. Ainsi la pie est encore au nid. (A deux alguazils.) Vous, empêchez que personne ne sorte. (Aux autres.) Suivez-moi, vous autres.

Ils entrent dans les appartemens intérieurs.

INÈS. Hélas! je l'avais bien dit! c'est cette duchesse qui l'a perdu! la sainte mère de Dieu ait pitié de lui!

MENDO. Rassure-toi. Un homme riche se tire toujours d'affaire.

INÈS. Mais où est-il? quand me le rendra-t-on?

MENDO. Ah!... fasse le ciel qu'il soit bientôt de retour!

INÈS. Vous dites cela comme si vous ne l'espériez pas!

MENDO. Moi!... je l'espère... Il reviendra bientôt.

INÈS. Vous avez dans l'esprit quelque chose que vous n'osez me dire. — Oui, vous savez ou vous soupçonnez quelque grand malheur.

MENDO. Tu te trompes, mon enfant. Rentre, ma fille. Nous ne pouvons faire autre chose que prier le bon Dieu qu'il te conserve ton mari.

INÈS. Hélas! vous m'effrayez horriblement! voilà que mille affreux pressentimens me viennent dans l'esprit.

MENDO. Rentrons. Que faisons-nous ici? Ils sortent.

FIN DE LA DEUXIÈME JOURNÉE.

JOURNÉE III

SCÈNE I*

Elvas. — Une auberge

L'HOTE, SOLDATS ET BOURGEOIS PORTUGAIS, assis à boire autour d'une table.

L'HÔTE se levant un verre à la main. A Joan de Braganza, roi de Portugal !

TOUS. A Joan de Braganza !

L'HÔTE. Vive Dieu ! c'est un véritable Portugais. Un bon* roi, d'une bonne pâte, tel qu'il nous le faut ; et non pas un Espagnol à face de carême, qui nous pompe nos doublons.

UN SOLDAT. S'ils y reviennent, nous sommes là pour les recevoir.

L'HÔTE. Vous ne savez pas la nouvelle, messieurs ? Quand Don Rodrigo de Saa et Fernand Menezes ont jeté Vasconcelhos par la fenêtre du palais, que pensez-vous qu'il soit arrivé ?

UN BOURGEOIS. Il s'est cassé les reins sur le pavé.

L'HÔTE. Un grand fantôme s'est apparu* à tout le peuple, et a crié d'une voix de tonnerre : « Aux armes, Portugais ! le joug de l'Espagne est brisé ! » Qui pensez-vous que ce fût ?

UN SOLDAT. Belle demande ! qui pouvait-ce être, sinon le roi Don Sébastien[9] ?

L'HÔTE. Justement... Après avoir dit ces paroles, le fantôme se fondit dans l'air avec un bruit... comme

si on avait tiré plus de dix mille coups de canon à la fois. Et c'est sûr, car je le tiens de ma sœur qui était à l'église, quand Vasconcelhos a sauté par la fenêtre.

UN SOLDAT. Qu'y a-t-il de si extraordinaire là dedans? On sait bien que le roi Don Sébastien n'est pas mort. Tenez, un jour que j'étais de faction, il faisait noir comme dans un four. Il pleuvait un peu, je soufflais sur la mèche de mon arquebuse, quand voilà une grande figure blanche, armée de pied en cap, la couronne sur la tête, qui passe tout contre moi, en poussant un grand soupir. Moi, qui ne crains aucun homme en chair et en os, quand je vois un esprit, je perds tout mon courage. Je tombai par terre, et je récitai une litanie que je sais pour les esprits...

L'HÔTE. J'en sais une aussi qui m'a souvent été utile.

UN BOURGEOIS. Hé! qui nous arrive ici?

L'HÔTE. Messieurs, c'est un brave jeune homme, un galant Portugais, Don César de Belmonte, qui commande le siège d'Avis. Entre Don César. Tous se lèvent.

D. CÉSAR. Bonjour, mes amis, bonjour.

L'HÔTE. Il est bien glorieux pour cette auberge...

D. CÉSAR. Elle va bientôt recevoir un honneur plus grand. J'attends ici une dame qui se sauve de Castille, où elle est persécutée comme amie du Portugal.

L'HÔTE. Ce que nous avons de meilleur lui appartient.

D. CÉSAR. Elle ne doit pas tarder.

L'HÔTE. Seigneur, je prendrai la liberté de demander à Votre Excellence comment vont nos affaires.

D. CÉSAR. A merveille, maître Boniface. Les garnisons espagnoles se retirent en toute hâte. Joan de Braganza est partout reconnu aux acclamations de ses sujets.

L'HÔTE. Je m'en réjouis fort.

D. CÉSAR. Ce n'est que sur les tours d'Avis que flotte encore le drapeau espagnol. Mais, avant peu, nous y planterons les quines[10] portugaises.

L'HÔTE. J'irai s'il le faut y donner l'assaut ma broche à la main. Si j'embrochais seulement autant d'Espagnols que j'ai embroché de dindons!...

Entrent la duchesse avec une écharpe aux couleurs de Braganza, Don Esteban.

LA DUCHESSE. Salut, terre d'asyle! salut, Portugal! et vive Joan de Braganza! — Ah! Don César.

D. CÉSAR. Que je suis heureux, Dona Sérafine, de vous voir en sûreté sur le sol portugais!

LA DUCHESSE. Enfin je suis sauvée. (Elle lui parle bas. Don Esteban reste dans le fond de la scène, montrant de l'embarras.) (Haut.) Don César, je vous présente mon libérateur, Don Esteban de Mendoza. Seigneur de Mendoza*, je vous présente Don César de Belmonte. (Don Esteban et Don César se saluent d'un air froid.)

D. ESTEBAN. Vous avez besoin de repos, Dona Sérafine; je ne sais si cette auberge...

LA DUCHESSE. Non. Tout à l'heure j'étais accablée, maintenant la joie de me voir entourée d'amis... (Don César s'incline. — Don Esteban fronce le sourcil.) délivrée des griffes

d'Olivarès, m'a délassée tout d'un coup. Je crois que je pourrais danser maintenant.

D. CÉSAR bas. Sa Majesté vous prépare à Lisbonne l'accueil le plus flatteur.

LA DUCHESSE. Vous croyez? (Elle parle tout à fait bas.) (Haut.) Savez-vous, Don César, que je l'ai échappé belle? Sans le courage du seigneur de Mendoza, j'étais reprise et encagée à Ségovie.

D. CÉSAR. Dieu! que n'étais-je là!

D. ESTEBAN. L'affaire, monsieur, ne méritait pas votre présence. (Bas à la duchesse.) Faites-moi donc sortir cet homme-là.

LA DUCHESSE*. Notre voiture s'est brisée sur la route. Pendant qu'on la raccommodait, arrive monsieur le corrégidor et son monde, pif! paf! des coups de pistolets*... des coups d'épées*... j'étais presque morte de peur, et je n'ai ouvert les yeux que lorsque Don Esteban est venu m'annoncer que l'ennemi était en pleine déroute.

D. CÉSAR bas. Est-ce qu'il reste ici?

LA DUCHESSE bas. Oui, il faut le ménager, jusqu'à ce que nous en ayons ce que vous savez, pour l'affaire d'Avis.

D. CÉSAR. Dona Sérafine, vous devez avoir besoin de repos après un voyage aussi pénible; je me retire. — (A Don Esteban.) Seigneur de Mendoza, si je puis vous être utile en ce pays, veuillez disposer de moi.

D. ESTEBAN. Je vous baise les mains.

D. CÉSAR bas à la duchesse. Le major veut une lettre... mais vous m'entendez... Il sort. — Silence.

LA DUCHESSE gaiement. Eh bien! Don Esteban, qu'avez-vous? vous me boudez?

D. ESTEBAN. Moi?

LA DUCHESSE le contrefaisant. Moi? Vous, monsieur, qu'avez-vous? Qu'ai-je fait pour mériter cette mauvaise humeur?

D. ESTEBAN froidement. Madame, vous plaisantez avec tant de grâce... vous avez toujours une gaieté si... (La duchesse le regarde tendrement.) Ah! tenez, Sérafine, ne me regardez pas comme cela, ou je ne pourrai plus vous gronder.

LA DUCHESSE. Mon cher Esteban, qu'ai-je donc fait pour être grondée? (Tendrement.) Ne dois-je pas plutôt, moi, vous gronder de m'avoir suivie jusqu'en Portugal? Mais comment oserais-je vous reprocher une désobéissance qui m'a sauvée?

D. ESTEBAN. Vous faites mon supplice, Sérafine, avec vos éternelles connaissances. Je reprends mes transports de Madrid... mais Dieu me sauve! vous avez partout de bons amis*. Comment! même en Portugal!

LA DUCHESSE. Hé bien, qu'y a-t-il d'étonnant? Don César était comme moi dans la conjuration*. — Hélas! je n'ai qu'un regret! c'est de vous y avoir engagé trop avant.

D. ESTEBAN. Ah! Sérafine, vous savez le moyen de m'ôter mes regrets!

LA DUCHESSE affectant de l'étonnement. Monseigneur de Mendoza! — Au fait, qu'allez-vous devenir? A votre

place, me voyant compromis, presque proscrit dans mon pays, j'accepterais une place en Portugal.

D. ESTEBAN. Que voulez-vous qu'on fasse de moi? et d'ailleurs, ne suis-je pas Castillan?

LA DUCHESSE. Eh! ne suis-je pas Espagnole, moi? mais on m'a proscrite, et je suis du pays qui me donne un asyle.

D. ESTEBAN. Laissons cela.

LA DUCHESSE. Non, il faut en parler... autrement vous augmenterez mes regrets de vous avoir fait quitter votre pays... de vous avoir exposé au ressentiment de votre cour, sans vous offrir des dédommagemens près de celle de Portugal.

D. ESTEBAN. Est-ce donc pour le Portugal que je me suis battu? Les dédommagemens qui me seraient...

LA DUCHESSE. Vous ne voudriez pas vous trouver dans les rangs portugais, au moment où la guerre va commencer?... mais il est tel poste...

D. ESTEBAN. Encore une fois, laissons cela.

LA DUCHESSE. Mais qu'allez-vous devenir? Vous ne pouvez sans danger rentrer en Espagne*?

D. ESTEBAN. Vous voulez donc si tôt* me chasser de votre présence?

LA DUCHESSE. Vous me désespérez!

D. ESTEBAN. Est-ce à Joan de Braganza à me récompenser des faibles services que je vous ai rendus? — Non, Dona Sérafine, je suis assez payé par la joie que j'éprouve en vous voyant hors de danger.

LA DUCHESSE. Vous n'êtes plus Espagnol, — pourquoi ne voulez-vous pas devenir Portugais? Écoutez, je puis vous promettre tel emploi qui, sans vous obliger à porter les armes contre l'Espagne, vous donnera la faveur de Joan de Braganza.

D. ESTEBAN. Étrange obstination!

LA DUCHESSE. Vous pourrez même rendre service à vos compatriotes. Tenez, par exemple, le château d'Avis est serré de près. Demain Don César y donne l'assaut. Mais à ma considération il permettra à la garnison de se retirer. Écrivez au commandant, vous êtes gouverneur titulaire d'Avis, il est votre major... vous devez avoir quelque influence sur lui. Dites-lui qu'il cesse une défense inutile, que vous l'autorisez à rendre la place...

D. ESTEBAN *sévèrement*. Savez-vous ce que vous voulez que je fasse?

LA DUCHESSE. Rien que de très-simple. Vous êtes persuadé, m'avez-vous dit, que le château n'est pas tenable. Épargnez le sang espagnol, voilà tout.

D. ESTEBAN. Mais l'honneur espagnol!...

LA DUCHESSE. Oh! l'honneur! l'honneur! voilà votre mot!* avec ce mot on fait couler bien du sang. Mais après tout, que Don César donne l'assaut ou non, qu'est-ce que cela me fait à moi? Je promets de donner cette écharpe* à celui qui plantera le premier les quines portugaises sur les tours d'Avis. Je serai ravie que Don César la gagne!

D. ESTEBAN. Don César! toujours Don César! voilà

aussi votre mot. Sérafine, depuis que nous sommes en Portugal, vous ne me parlez que de Don César!

LA DUCHESSE. Et pourquoi n'en parlerais-je point?

D. ESTEBAN. Je ne veux pas vanter les services que j'ai pu vous rendre; mais, dites-moi, où trouverez-vous un cœur qui vous aime comme le mien?

LA DUCHESSE. Oubliez-vous?...

D. ESTEBAN. Laissez-moi tout oublier à vos pieds. Sérafine, je vous adore, pourquoi voulez-vous me désespérer par votre légèreté?

LA DUCHESSE à demi-voix. Le devoir doit l'emporter sur l'amour! (Haut.) Seigneur, vous oubliez que votre foi est engagée?

D. ESTEBAN avec fureur. Non, je ne l'oublie pas, cruelle! Mais ce n'était pas assez de ma conscience, il fallait encore vos reproches, vos sarcasmes pour m'achever. — Oui j'ai tout quitté pour vous; j'ai voulu sacrifier patrie, épouse, honneur... mais vous... vous, qui m'avez rendu le plus indigne des hommes, vous, Sérafine, vous me repoussez avec dédain, et l'amour de Don César, plus que le mien, vous semble mériter votre cœur!

LA DUCHESSE. Homme injuste! est-ce moi qu'il faut accuser? Ai-je manqué, moi, à la foi jurée*! Rappelez-vous les orangers d'Aranjuez? Ne m'avez-vous pas cent fois juré un amour éternel? Vous me quittez... quelques lettres froides et polies sont les seules consolations que vous m'envoyez. Bientôt elles cessent. Enfin le dernier coup m'est porté, vous vous mariez, Esteban... et à qui?... quelle rivale! juste ciel!...

Voilà votre fidélité, Esteban! voilà comme vous gardez vos sermens! allez, parjure, laissez-moi pleurer mes faiblesses passées.

D. ESTEBAN. Séraphine!... je n'ai pas cessé de t'aimer... Oui... je te le jure... j'ai quitté Inès... pour ne plus me séparer de toi... pour vivre ton esclave... Veux-tu donc m'abandonner?... Non! je te vois sourire, tu veux bien encore ouvrir tes bras à celui que jadis tu aimas.

LA DUCHESSE. O mon Esteban!

D. ESTEBAN. Je suis à toi pour la vie!

LA DUCHESSE. Si tu sais braver l'opinion des hommes, je saurai vivre pour toi, comme tu vivras pour moi.

D. ESTEBAN. Toujours!

LA DUCHESSE. Toujours! O mon aimé*, nous vivrons heureux loin des tyrans espagnols, auprès d'un prince adoré. Vive Joan de Braganza!

D. ESTEBAN. Vive Joan de Braganza!

LA DUCHESSE. Nous sommes Portugais! (Elle lui attache son écharpe aux couleurs de Braganza.)

D. ESTEBAN. Je veux répandre le bruit de ma mort... Je changerai de nom... et alors, dans la retraite, loin du tumulte des cours, nous vivrons heureux dans les bras l'un de l'autre... Mais si la pauvre...

LA DUCHESSE l'embrassant. Idole de mon cœur!... Dis-moi, veux-tu écrire au gouverneur d'Avis?...

D. ESTEBAN. Je t'en conjure, Séraphine, ne l'exige pas de moi!

LA DUCHESSE. Non, mais je t'en supplie.

D. ESTEBAN. Tu le veux... Oui, je te sacrifierai tout...

LA DUCHESSE. Un baiser pour la peine?

D. ESTEBAN. Mais que dire?... Je ne puis écrire...

LA DUCHESSE. Dis-lui qu'il n'a pas de secours à attendre de l'Espagne... Est-ce vrai, oui, ou non?

D. ESTEBAN. Oui... mais...

LA DUCHESSE. Tu ne veux pas que je t'embrasse!*

D. ESTEBAN. Tiens, écris toi-même... je signerai. Es-tu contente?

LA DUCHESSE après avoir écrit. O mon unique bien! (Elle l'embrasse.) Oui, maintenant je crois à ton amour!

Elle sonne. — Entre Pedro.

LA DUCHESSE. Que cette lettre soit promptement remise au gouverneur d'Avis. Vous trouverez en bas un cornette* des volontaires du Beira, qui se chargera de la porter.

PEDRO. Monseigneur, est-ce que vous êtes pour la mode nouvelle de porter une écharpe aux couleurs du duc de Braganza?

D. ESTEBAN. Hé bien?

PEDRO. C'est qu'alors je vous demanderais mon congé. Je n'ai pas envie, moi, de prendre l'écharpe portugaise. Espagnol je suis né, Espagnol je mourrai.

D. ESTEBAN. Ah! ma chère Sérafine, quel sacrifice je t'ai fait!

LA DUCHESSE. Hé bien? vous êtes tout troublé parce qu'un valet vous demande son congé? (A Pedro.) Bon-

homme*, tenez cette bourse, voilà pour boire à ma santé. Retournez chez vous, et que Notre-Dame del Pilar vous soit en aide! (Plus bas.) Si l'on vous demandait ce qu'est devenu le seigneur de Mendoza, vous direz qu'il est mort... qu'il a été tué en duel... entendez-vous?

PEDRO. Faudra-t-il dire cela à tout le monde? même à madame?

LA DUCHESSE. A tout le monde. Prenez encore cette bague, vous la donnerez à votre femme, si vous en avez une. Mais d'abord donnez la lettre au cavalier d'en bas. (Pedro sort.) Esteban, mon seul bien, vois-tu le soleil qui se couche dans cette forêt d'orangers? La voici revenue, cette douce soirée d'Aranjuez!

D. ESTEBAN. Ah! pourquoi t'ai-je quittée!* (Ils sortent.)

SCÈNE II

Le château de Mendoza

INÈS, MENDO.

MENDO. Il est obligé de se cacher à cause de cette mauvaise affaire... mais dans quelque temps, lorsque la justice sera appaisée*, il reviendra.

INÈS. Mais pourquoi ne pas écrire? J'aurais déjà pu recevoir trois fois de ses nouvelles.

MENDO. Hum!

INÈS. Je ne le vois que trop, vous ne me dites pas ce que vous pensez. Esteban est mort ou infidèle. Plût à Dieu qu'il fût infidèle!

MENDO à part. Oui, car je pourrais te venger.

INÈS. Que dites-vous?

MENDO. J'espère qu'il est vivant et qu'il t'aime toujours... mais plus d'une raison...

INÈS. Sainte Vierge! n'est-ce pas Pedro que j'aperçois?

PEDRO entrant. Madame, je vous baise les pieds.

INÈS. Pedro... qu'as-tu fait de mon mari?... Parle...

PEDRO. Hélas! madame...

INÈS. Il est mort!

PEDRO. Le seigneur ait pitié de lui, et lui remette ses péchés!...

INÈS. Elle me l'a tué! (Elle s'évanouit.)

MENDO. Coquin, tu as tué ma fille!

PEDRO. Madame... madame... revenez à vous! ne croyez pas un mot de tout ce que j'ai dit... le seigneur de Mendoza n'est pas mort...

INÈS. Mendoza?

PEDRO. Il vit et se porte bien, mais...

INÈS. Grâce à Dieu, je le reverrai donc!

PEDRO. Je ne sais si vous le reverrez...

INÈS. Pedro, dis-moi tout, ne me cache rien.

PEDRO. Vous voulez savoir la vérité?... Eh bien, il est à Elvas, avec cette duchesse, qu'il appelle sa chère Sérafine. Je l'ai vu avec l'écharpe portugaise, et l'on en dit bien d'autres sur son compte. Moi, quand j'ai vu cela, j'ai demandé mon congé. La duchesse m'a donné de l'argent pour dire qu'il était mort, et votre mari avait l'air d'y consentir. Mais

plût au ciel que ses ducats se fussent fondus dans ma main, et m'eussent brûlé jusqu'aux os!... J'ai manqué* par mon mensonge faire mourir ma bonne maîtresse. (Silence.)

INÈS sanglotant. Je n'en reviendrai pas!

MENDO à part. Ce que j'avais prévu est arrivé. — (Haut.) Inès!

INÈS. Mon père!

MENDO. As-tu encore les habits que tu portais à Monclar?

INÈS. Oui, mon père.

MENDO. Va les reprendre. — Quitte tout ce que ce parjure t'a donné. Ne garde rien à lui. — Nous ne devons pas rester plus long-temps sous son toit. Tu m'accompagneras à Badajoz. — L'abbesse des Ursulines te donnera un asyle.

INÈS. Donnez-moi votre bras... je suis bien faible...

MENDO. Viens... appuie-toi sur mon bras... moi je suis ferme... allons!

Ils sortent.

SCÈNE III

L'auberge d'Elvas

D. ESTEBAN, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE. Cher ami, pourquoi cette tristesse? Ta Séraphine ne peut-elle te distraire de ta mélancolie?

D. ESTEBAN. Avec une conscience comme la mienne... on ne peut être gai.

LA DUCHESSE. Tu devrais aller à la chasse, te distraire un peu.

D. ESTEBAN. Le gouverneur d'Avis est-il rentré en Espagne?

LA DUCHESSE. Je l'imagine.

D. ESTEBAN. Sais-tu si la capitulation a été religieusement observée?

LA DUCHESSE. Sans doute.

D. ESTEBAN. J'en suis bien aise. — Sérafine, quittons Elvas. Les souvenirs de cette auberge me tuent. Plût au ciel que nous fussions ensemble dans les déserts de l'Amérique!

LA DUCHESSE. Elvas ne me rappelle que des souvenirs d'amour. Mais au lieu des déserts de l'Amérique, avec votre permission, nous ferons mieux d'aller à Lisbonne.

D. ESTEBAN. Nous verrons. — Je vais faire une promenade à cheval. — Tu viendras avec moi?

LA DUCHESSE. Non je suis fatiguée... je vais faire la sieste.

D. ESTEBAN. Don César?... où est-il?

LA DUCHESSE. Jaloux incorrigible!... à Avis sans doute.

D. ESTEBAN. Moi te soupçonner, Sérafine!... toi qui m'as donné tant de marques d'amour! — Je vais galoper un peu. C'est quand le vent siffle à mes oreilles, et m'étourdit en tourbillonnant autour de moi, que je suis le plus tranquille. — Adieu. *Il sort.*

LA DUCHESSE *seule*. Adieu, mon âme. — Pauvre benêt ! Qu'un homme sans caractère est méprisable ! J'ai cru d'abord qu'on en pourrait faire quelque chose ; mais il a les idées trop étroites pour devenir jamais le compagnon de Sérafine. — Parfois il me fait pitié... mais si l'on faisait attention à ces êtres faibles, on manquerait ses nobles projets.

Olivarès ! tu m'as chassée de Madrid. Je vais entrer dans Lisbonne en triomphe. Oh ! maintenant je puis m'abandonner à toute mon ambition. Je ne vois pas encore les bornes de mon pouvoir naissant. — *(L'horloge sonne.)* Si tard !... il devrait être ici !

D. CÉSAR *entrant*. Le voici.

LA DUCHESSE. Entrez, César, Pompée est éloigné.

D. CÉSAR. Ma reine, admirez* ma ponctualité. J'arrive d'Avis au galop ; et, sans me donner le temps de respirer, j'accours vous enlever.

LA DUCHESSE. Notre homme s'inquiète beaucoup de la garnison espagnole d'Avis.

D. CÉSAR. Il a raison, vive Dieu ! Que je ne sois pas chevalier si les paysans de l'Alentejo et du Beira en laissent rentrer un seul homme* en Espagne !

LA DUCHESSE. Voilà qui est affreux, Don César ! — Prenez-moi ce voile. — Les chevaux sont-ils à la voiture ?

D. CÉSAR. Oui, ma toute charmante.

LA DUCHESSE. Eh bien, venez dans ma chambre m'aider à passer mon déguisement*. *Ils sortent.*

SCÈNE IV

La chambre de Sérafine à Elvas

Entre DON ESTEBAN seul.

La fatigue du corps ne repose pas la tête... — Toujours elle est devant mes yeux... Ah ! qu'elle doit souffrir en ce moment !... Pauvre malheureuse !... qu'avait-elle fait ?... Sérafine ! (Il appelle.) Sérafine ! Dona Sérafine ! (Il sort et rentre d'un air agité.) Que veut dire ceci ? où peut-elle être allée ? — Ha* ! qu'est-ce que cela ? (Il prend une lettre et lit l'adresse.) « Aux mains du baron de Mendoza. » C'est son écriture, lisons : « Cher Don Es-
« teban, je suis au désespoir de vous quitter... mais
« il faut absolument que je me rende à Lisbonne.
« Comme il me semble que vous ne vous plaisez pas
« beaucoup en Portugal... je vous engage à retourner
« auprès de votre excellente femme... qui doit être
« bien en peine de vous. Adieu, vivez heureux au-
« près d'elle... ne soyez pas en peine de moi... Don
« César... » Ho* ! (Il jette la lettre. — Silence.) Je le mérite... (Il reprend la lettre et la relit.) Oui, je le mérite... J'ai quitté un ange pour me jeter dans les griffes d'un démon... Me venger ?... non... je n'ai plus de courage*... Que vais-je devenir ?... Comment oserai-je me présenter devant le vieux Mendo ?... car Inès... j'en suis sûr, elle me tendra les bras la première... mais Mendo !... Si ce valet ?... Il a dû lui dire... O monstre que je suis !... Je l'ai peut-être tuée ! Inès, Inès ! est-ce toi ou ton cadavre qui m'attend à Mendoza ?... Non, je

ne puis plus long-temps supporter cette incertitude! Il faut en sortir!... Je vais à Mendoza, dussé-je porter ma tête à mes ennemis! Entre Pedro.

Ah! Pedro, quelles nouvelles?

PEDRO. Monseigneur, je suis revenu à vous... je n'ai pu mentir... En voyant la douleur de madame... j'ai tout avoué.

D. ESTEBAN. Hé bien?

PEDRO. Ils ont quitté Mendoza. Monsieur Mendo la mène aux Ursulines de Badajoz.

D. ESTEBAN. J'y cours. Pedro, t'ont-ils envoyé vers moi?

PEDRO. Monseigneur... madame m'a donné ce billet pour vous... sans que monsieur Mendo la vît...

D. ESTEBAN après avoir lu... Pas un reproche!... Ange du ciel!... comment ai-je pu te tromper? — Pedro, viens; crevons des chevaux... il faut être aujourd'hui à Badajoz.

PEDRO. Je ne sais si nous le pourrons. Il faudra prendre des chemins détournés, Monseigneur.

D. ESTEBAN. Pourquoi?

PEDRO. Tout l'Alentejo est en armes. La garnison d'Avis vient d'être massacrée par les paysans insurgés... tout Espagnol qui tombe entre leurs mains est mis à mort sur-le-champ.

D. ESTEBAN. Et cela encore! — N'importe, Pedro! si je meurs, tu diras que je suis mort repentant.

PEDRO. Ah! monseigneur! c'est un ange. Elle ne cessait de vous justifier auprès de monsieur Mendo.

D. ESTEBAN. Courons, Pedro... — Le major Don Gregorio ne s'est point sauvé?

PEDRO. Non, monseigneur, ils l'ont pendu.

D. ESTEBAN. Encore un meurtre à me reprocher!

Ils sortent.

SCÈNE V.

Un parloir d'Ursulines à Badajoz

MENDO, INÈS, LA SUPÉRIEURE.

MENDO. Adieu, Inès. Nous nous reverrons un jour.

INÈS. Adieu, mon père, je n'ai que peu de temps à vivre. Le coup a été trop fort. Si jamais il oubliait cette belle Sérafine... s'il revenait à son Inès... hélas! je n'aurai pas le temps de l'attendre... dites-lui que je lui ai pardonné... et que je suis morte en priant le ciel de lui pardonner. — Adieu, mon père! (Elle l'embrasse.)

MENDO. Adieu, ma fille!

Inès entre dans le cloître, soutenue par la supérieure.

MENDO seul. Maintenant je puis être tout entier à la vengeance. Grâce au ciel, il me reste encore ma main gauche. Entre Don Esteban pâle et en désordre.

D. ESTEBAN. Inès! Inès ma bien-aimée*!

MENDO. Respecte celle...

D. ESTEBAN. Inès! Inès!

INÈS derrière la scène. C'est lui! il revient à moi! (Elle rentre et va tomber dans les bras d'Esteban.) Tu m'aimes donc encore!... oh! je suis heureuse enfin! (Elle s'évanouit.)

LA SUPÉRIEURE. Asseyez-la sur cette chaise, et faites-lui respirer des sels. Je vais chercher de l'eau*.

D. ESTEBAN. Ma chère Inès!... si mon amour peut réparer mon crime!... Oh! réponds-moi, de grâce!

LA SUPÉRIEURE rentrant avec de l'eau*. Buvez cette eau, madame.

INÈS. Esteban!... mon père!... donnez-moi votre main chacun. (Elle essaie de joindre leurs mains, Mendo retire la sienne.) Esteban, embrasse-moi... adieu. (Elle se laisse aller dans ses bras et meurt.)

LA SUPÉRIEURE. Elle est morte!

MENDO. Monseigneur de Mendoza, que dites-vous de ce spectacle? voilà votre ouvrage... Voyez ce bras mutilé... quels souvenirs vous rappelle-t-il?... Et vous, qu'avez-vous fait à ma fille pour lui témoigner votre reconnaissance?... Jusqu'ici je n'ai donné la mort à personne... aujourd'hui je me fais votre juge et votre bourreau... Que le Seigneur vous absolve! (Il lui tire un coup de pistolet.)

LA SUPÉRIEURE. Au secours! au meurtre! Fermez les portes.

D. ESTEBAN. Laissez-le s'échapper. (Il pose sa tête sur le sein d'Inès.)

MENDO. Je ne bougerai pas, attendu que la comédie est finie. Oui, mesdames et messieurs, c'est ainsi que finit la seconde partie d'INÈS MENDO, ou LE TRIOMPHE DU PRÉJUGÉ.

INÈS. L'auteur m'a dit de ressusciter pour solliciter votre indulgence. Et* vous pouvez vous en aller avec la satisfaction de penser que vous n'aurez pas de troisième partie.

FIN D'INÈS MENDO.

NOTES

1. Allusion à l'usage espagnol de renfermer le vin dans des outres. Ce proverbe répond au nôtre : « *La caque sent toujours le hareng.* »

2. Ici est un jeu de mots intraduisible. *Porra* signifie en espagnol; orgueil ridicule.

3. Il faut se rappeler que l'action se passe fort peu de temps après la révolution qui plaça Joan de Braganza sur le trône de Portugal.

4. Prison d'État. Voir *Gil Blas*.

5. Ragoût de mouton* avec des pois chiches. Ce mets est un peu vulgaire.

6. J'ai traduit par *journée* le mot espagnol *jornada*, Clara Gazul se servant par préférence de ce terme déjà ancien, auquel les classiques espagnols ont substitué depuis long-temps la dénomination d'*acte*. Au reste, *journée* n'indique pas ici, comme on le voit, le temps qui s'écoule entre le lever et le coucher du soleil. (Voir l'*Alcade de Zalaméa*, et *Dar Tiempo al Tiempo* de Calderon.)

7. Cette idée me semble empruntée à lord Byron. V. *D. Juan**.

8. En espagnol *cuchilladas*. Voir pour la signification de ce mot la nouvelle de *Rinconete et Cortadillo** de Michel Cervantès.

9. Allusion à une croyance populaire répandue en Portugal. Bien des gens croient que le roi Don Sébastien (qui fut tué en Afrique) n'est pas mort, et qu'il apparaît à ses sujets dans les circonstances extraordinaires. Sa dernière apparition eut lieu, je crois, lors de l'occupation de Lisbonne par les Français en 1808-9*.

10. Armes de Portugal.

LE CIEL ET L'ENFER

COMÉDIE

Sin zelos amor,
Es estar sin alma un cuerpo
CALDERON.

Almas atravesadas!

PERSONNAGES :

DON PABLO ROMERO.
FRAY BARTOLOMÉ, inquisiteur.
DONA URRACA DE PIMENTEL.

La scène est à Valence.

LE CIEL ET L'ENFER

SCÈNE I*

Un oratoire

DONA URRACA, D. PABLO.

DONA URRACA. Non! encore une fois. Vous aurez beau prier. C'est aujourd'hui le mercredi des Cendres.

D. PABLO. Rappelez-vous que le mardi gras nous ne pûmes profiter du carnaval.

DONA URRACA. Je suis une grande pécheresse, Dieu m'absolve! mais il y a tel péché que je ne ferai jamais.

D. PABLO. Au moins, un seul petit baiser.

DONA URRACA. Je ne le dois pas.

D. PABLO. Le péché, si c'en est un, n'est pas bien gros, et je prends tout sur moi.

DONA URRACA. Un mercredi des Cendres!

D. PABLO. Au diable le carême! Allons, un seul petit baiser.

DONA URRACA. Mais... Que vous êtes insupportable!... Voyons, fermez la fenêtre.

D. PABLO. Encore un, vous n'en pécherez pas davantage.

DONA URRACA. Non, laissez-moi, de grâce.

D. PABLO. Qu'avez-vous là au cou?

DONA URRACA. C'est un chapelet avec des* AGNUS DEI, bénis* par Notre Saint-Père le pape*.

D. PABLO. Mais mon portrait? ma chaîne? qu'en avez-vous fait? Ah! Urraca, vous l'avez donnée*, j'en suis sûr, à ce père Bartolomé du diable*, pour orner le col de quelque madone.

DONA URRACA. Non, tout est dans ma cassette, mais j'ai pensé que dans un jour* comme celui-ci...

D. PABLO. Un jour comme celui-ci devrait être rayé du calendrier!

DONA URRACA. Y pensez-vous, Don Pablo? N'est-ce pas aujourd'hui?...

D. PABLO. Tenez, parlons d'autres choses*. — Vous devriez bien prendre un confesseur plus vieux. On en jase, et moi j'en suis inquiet.

DONA URRACA. Épargnez au moins une sainte personne, si vous n'avez pas plus d'égards pour moi...

D. PABLO. Parbleu! je le traite comme il le mérite, car je suppose qu'il vous dit bien du mal de moi.

DONA URRACA. Au contraire, Pablo. Ce pauvre homme! il espère que vous vous convertirez un jour, par*... Il y a longtemps que je pèche pour vous sauver, ingrat.

D. PABLO. Oui, vous savez combien je suis reconnaissant de toutes vos bontés, mais faites-moi encore un dernier sacrifice. Congédiez honnêtement Fray Bartolomé.

DONA URRACA. Non, il était le confesseur de mon mari, avant qu'il ne partît pour le Nouveau-Monde, et Don José s'est toujours bien trouvé de ses conseils.

D. PABLO. Eh! tonnerre de Dieu*! c'est précisément pour cela qu'il faut lui fermer la porte. Comment? vous avez quitté votre mari pour moi, et vous ne quitteriez pas votre diable de confesseur?

DONA URRACA. Oh! ne jurez pas, je vous en supplie, Pablo, un mercredi des Cendres!

D. PABLO. Avec vos folies, vous feriez jurer un des saints* de pierre de vos églises. Voyons, pour la dernière fois, laissez-moi vous prouver ma tendresse*.

DONA URRACA. Non, revenez demain.

D. PABLO. Eh! demain je suis de garde, n... de Dieu*!

DONA URRACA. Mon cher Pablo, si vous ne pouvez vous empêcher de jurer, jurez au moins d'une autre manière. Qu'est-ce que cela vous coûterait de dire : « Maudit soit Satan! » par exemple, ou bien : « nom d'une pipe! » comme beaucoup de militaires le disent, quand ils sont en colère?

D. PABLO. Adieu!

DONA URRACA. Adieu, mon âme!

D. PABLO. Urraca?

DONA URRACA. Qu'est-ce? qu'avez-vous à rire?

D. PABLO. Ne venez-vous pas de m'appeler mon âme*?

DONA URRACA. Oui, pourquoi, cher?...

D. PABLO. C'est aujourd'hui le mercredi des Cendres.

DONA URRACA. Cruel*! pouvez-vous plaisanter sur des choses pareilles! — Je ne vous parlais pas avec une affection mondaine.

D. PABLO. Eh bien! pour adieu, donnez-moi un baiser tout céleste, et tel que les Chérubins...

DONA URRACA l'embrassant. Ne blasphème pas!

D. PABLO. Adieu, ma belle amie. A vendredi matin.

DONA URRACA. Vendredi?... mais c'est...

D. PABLO. Hé! corps du Christ*[1]! c'est le jour de Vénus. A vendredi. Adieu. Il sort.

DONA URRACA seule. Quel dommage qu'un si bel homme, et un si bon cœur, soit athée comme un payen*! Pourtant il faudra bien qu'il se convertisse un jour ou l'autre. Ce serait conscience de laisser au diable une âme comme celle-là. (Une pendule sonne.) Quatre heures. Ah! c'est le moment que Fray Bartolomé va venir me faire sa visite et me donner ses conseils*. Il faut que je lui prépare les conserves de roses et le marasquin; (elle ouvre une armoire et en tire des confitures) et puis* je m'en vais lire un chapitre du Kempis qu'il m'a donné... Où est-il?... Ha*! par quel hasard a-t-on laissé aujourd'hui cette guitare dans ma chambre? Il faut la reporter de l'autre côté... elle ne peut rester ici... (Elle prend la guitare et en tire quelques sons.) Comme elle a conservé l'accord!... la la la la... Je n'en ai jamais vu de meilleure... Ce Pablo a un goût pour ces sortes de cadeaux!... (Elle chante.) la la la

la... « Mon confesseur... » Je ne puis avoir autre chose au bout des doigts que l'air de cette chanson mondaine, qu'il m'a forcée d'apprendre... pourtant*, il n'y a pas de péché dans l'air... Le mi est baissé... (Elle chante.) la la la la la... « Mon confesseur, mon con-« fesseur... mon confesseur... »

« Mon confesseur me dit : mon frère, pour mor-« tifier vos appétits charnels, trois jours vous jeûne-« rez au pain et à l'eau. Mais Mariquita me dit : « Viens souper avec moi. — Au diable mon confes-« seur ! » Entre Fray Bartolomé.

DONA URRACA. Ah !

F. BARTOLOMÉ. Jésus Maria ! qu'entends-je?

DONA URRACA. Quoi... je... c'est vous?... vous m'auriez entendue?... J'ai chanté ?

F. BARTOLOMÉ. Puis-je en croire mes oreilles et mes yeux ! Comment ! ma fille, c'est bien vous ! Je m'attendais à vous trouver en prière, ou tout au moins méditant quelque livre de piété, et je vous trouve la guitare à la main, chantant des blasphèmes !

DONA URRACA. Ah, mon père ! si vous saviez !...

F. BARTOLOMÉ. Dites-moi quel malin démon...

DONA URRACA. Oui, mon père, c'est le Malin qui en est cause. J'ai voulu ôter cette guitare de cette chambre... J'ai pincé par distraction deux ou trois cordes, le Malin a pris son temps... Par distraction j'ai joué un air que j'ai en horreur, et que j'ai retenu malgré moi... et puis...

F. BARTOLOMÉ. Et puis?...

DONA URRACA. Et puis... je ne sais comment il s'est fait que j'ai chanté tout haut.

F. BARTOLOMÉ. Oui, mon enfant, c'est bien le Malin qui vous a soufflé cette horrible chanson. Mais aussi remerciez votre bon ange, qui m'a amené justement à point pour vous empêcher de commettre un autre péché.

DONA URRACA. Hélas! loué soit le ciel!... Mais asseyez-vous donc, mon père; à votre âge il est fatigant de venir à pied de l'*Espiritu Sancto** à la rue de la Mer.

F. BARTOLOMÉ. Grâce à notre divin Sauveur, mon enfant, je ne suis pas encore si faible que je ne puisse me tenir sur mes jambes. A quarante-neuf ans, on n'est pas encore bon à enterrer.

DONA URRACA. Ce que j'en ai dit... c'est que vous m'avez paru avoir mauvaise mine aujourd'hui.

F. BARTOLOMÉ. Mauvaise mine?... Il ne me semble pas à moi... (Se regardant dans le miroir.) D'abord votre glace verdit... mais je me porte parfaitement bien... et j'ai mis ma soutane neuve pour venir vous voir, mon enfant.

DONA URRACA. Asseyez-vous, ne fût-ce que pour goûter de ces confitures que je vous ai faites*.

F. BARTOLOMÉ. Hélas! bien volontiers, ma fille, car à peine ai-je pris une nourriture charnelle d'aujourd'hui.

DONA URRACA. Vous vous ferez mal par trop jeûner.

F. BARTOLOMÉ. Que voulez-vous*?... Donnez-moi encore un verre de votre marasquin. — Il est meilleur que celui que Dona Maria de Jésus m'a donné.

DONA URRACA. Je le crois bien. Elle est si avare, qu'elle ne voudrait jamais mettre quarante réaux pour faire un cadeau à ses amis.

F. BARTOLOMÉ. Doucement! ma fille. Il ne faut pas médire de son prochain. — Bien est-il vrai que, depuis une année, elle ne m'a donné qu'un petit crucifix d'ivoire tout jaune, et du marasquin fort ordinaire. Cependant, elle sait bien qu'il vaut mieux ne pas faire de cadeaux que d'en faire de mesquins.

DONA URRACA. Oh! c'est bien vrai. — A propos, vous a-t-on remis un panier de vin de Bordeaux?

F. BARTOLOMÉ. Oui, mon enfant. Je vous en remercie; mais, si une autre fois vous m'envoyiez du vin au couvent, ne le faites pas porter dans un panier à vin, mais bien dans une caisse à livres, par exemple... ou de toute autre manière enfin.

DONA URRACA. Comment?

F. BARTOLOMÉ. Oui... le prieur a vu le panier... et il a bien fallu lui faire goûter de ce vin, que je réservais pour me soutenir dans mes oraisons de nuit. Les pères en ont voulu goûter aussi... de telle sorte qu'il ne m'en reste plus une goutte maintenant.

DONA URRACA. Ne vous mettez pas en peine, mon révérend père. Je vous en ferai porter d'autre. Je suis charmée que les pères l'aient trouvé bon.

F. BARTOLOMÉ. Hélas! ne vous en privez pas pour

moi... — C'est de tous les vins celui qui convient le mieux à ma pauvre santé. — Vous confesserai-je aujourd'hui?

DONA URRACA. Mais, si vous le voulez bien. Je désirerais avoir l'absolution avant vendredi.

F. BARTOLOMÉ. Eh bien! recueillez-vous pendant que j'achève ma collation, et puis vous me ferez l'aveu de vos fautes de cette semaine. (Un silence.) Allons, ma fille, êtes-vous prête?

DONA URRACA. Oui, mon père.

F. BARTOLOMÉ. En ce cas, commençons. Agenouillez-vous sur ce coussin-là. Comme cela. Plus près de moi... encore plus près. — Bon!... Ce coussin est-il assez doux pour vos petits genoux, mon enfant? Êtes-vous bien à votre aise?

DONA URRACA. Hélas! oui. Nous commencerons quand vous voudrez.

F. BARTOLOMÉ. Mettez votre petite main dans la mienne. — Combien y a-t-il que je ne vous ai confessée?

DONA URRACA. Mon père, c'était, je pense, samedi dernier*.

F. BARTOLOMÉ. Bon!

DONA URRACA. Je me suis impatientée contre ma femme de chambre, qui ne me laçait pas assez serré.

F. BARTOLOMÉ. Bon!

DONA URRACA. En voyant à l'église un soldat* avec un uniforme bleu et rouge, j'ai eu des distractions,

et je n'ai pas écouté le divin mystère avec le recueillement convenable.

F. BARTOLOMÉ. Bon!

DONA URRACA. J'ai médit de plusieurs dames de mes amies.

F. BARTOLOMÉ. Bon!

DONA URRACA. J'ai peut-être, pour mon chien bichon, une amitié offensante pour les bons chrétiens.

F. BARTOLOMÉ. Ah! pour cela vous avez grand tort, mon enfant. Votre chien est si mal élevé, qu'avant-hier même il m'a mordu aux jambes, et je m'en sens encore. Vous lui donnerez cent coups de fouet vous-même, pour vous mortifier.

DONA URRACA. Hélas! mon père, cette pauvre bête!

F. BARTOLOMÉ. Eh bien! vous lui en donnerez cinquante.

DONA URRACA. Mais ce pauvre petit... il ne vous aura pas reconnu.

F. BARTOLOMÉ. Mais il me déchire toujours mes soutanes... Cependant, puisque c'est un animal privé de raison... vous ne lui donnerez pas de sucre pendant trois jours.

DONA URRACA. Pauvre chien!

F. BARTOLOMÉ. Et puis?

DONA URRACA. Et puis... Ha*! mon père... une mouche... est-ce maigre?

F. BARTOLOMÉ. Une mouche? Comment?

DONA URRACA. Oui. J'en ai, par mégarde, avalé* une

aujourd'hui dans mon chocolat. Je m'en suis aperçue, mais trop tard.

F. BARTOLOMÉ. Était-ce une petite ou une grosse mouche?

DONA URRACA. Une très-petite.

F. BARTOLOMÉ. Alors, c'était maigre. Les petites qui s'engendrent dans l'eau, sont maigre; mais les grosses qui s'engendrent dans l'air, sont gras... — Avec cela, je crains bien, mon enfant, que vous ne me cachiez* quelque péché pire que tous les autres.

DONA URRACA. Moi, mon révérend père?... mais...

F. BARTOLOMÉ. Oui. Vous ne me parlez pas?... Hein?

DONA URRACA. De quoi?...

F. BARTOLOMÉ. De Don Pablo?

DONA URRACA. Don Pablo... je!...

F. BARTOLOMÉ. Oui; auriez-vous recommencé avec Don Pablo ce péché... dont?

DONA URRACA. Mais... je...

F. BARTOLOMÉ. Ah! mon enfant, je vois trop clairement que cela* est arrivé!

DONA URRACA. Je... je n'ai pu l'en empêcher... Mais j'ai pensé aux souffrances de sainte Agnès vierge et martyre, pendant tout le temps... Mais je n'ai pas pu, comme sainte Agnès*...

F. BARTOLOMÉ. Faible compensation*! Au moins espérez-vous le convertir?

DONA URRACA. Je n'en désespère pas encore.

F. BARTOLOMÉ. Il faut vous mortifier, ma fille, il faut vous mortifier!...

DONA URRACA. Hélas! je suis prête à me soumettre à toutes les pénitences que vous voudrez bien m'imposer.

F. BARTOLOMÉ. Avant tout, il faudrait fermer votre porte à Don Pablo.

DONA URRACA. Hélas! mon père... Est-ce qu'il n'y aurait pas d'autre moyen?... — Depuis* long-temps je me proposais de faire cadeau à votre église de ces candélabres d'argent que vous avez admirés l'autre jour.

F. BARTOLOMÉ. La sainte mère de Dieu vous en récompense! CENTUPLUM ACCIPIES... Il est vrai que l'aumône est un moyen puissant de faire pénitence... mais... cependant...

DONA URRACA. Je les ferai porter au couvent dès demain matin.

F. BARTOLOMÉ. Allons... nous patienterons* encore... mais vous direz tous les jours dix *pater* et dix *ave* en vous levant, et sept... non... dix en vous couchant et sept en vous levant.

DONA URRACA. Oui, mon père, je les dirai tous les jours bien régulièrement.

F. BARTOLOMÉ. Ah çà! mon enfant, j'avais quelque chose à vous demander. Cela intéresse fortement l'Église et l'État, et vous pouvez les sauver, je pense, d'un grand péril.

DONA URRACA. Moi! Jésus Maria! Je suis toute prête.

F. BARTOLOMÉ. Il court un pamphlet imprimé clandestinement...

DONA URRACA. Je puis me relever?... vous avez fini de me confesser?

F. BARTOLOMÉ. Oui, mon enfant. (Dona Urraca se relève.) — Il court un pamphlet intitulé : « *Ouvrez les yeux* »... Qu'avez-vous à rougir?

DONA URRACA. Moi, je rougis!... c'est le reflet du rideau.

F. BARTOLOMÉ. Il serait essentiel d'en connaître l'auteur, et nous en soupçonnons... Vous êtes troublée?...

DONA URRACA. En aucune façon.

F. BARTOLOMÉ. Nous en soupçonnons Don... Don Pablo.

DONA URRACA. Don Pablo! lui! écrire des pamphlets! Vous le connaissez bien peu! Un pamphlet écrit par Don Pablo! Je vous jure bien que d'ici à long-temps Don Pablo n'écrira de pamphlets. — D'ailleurs, il est trop fidèle vassal de Sa Majesté pour écrire quelque chose contre son gouvernement.

F. BARTOLOMÉ. Comment savez-vous que l'on y parle contre le gouvernement du roi notre seigneur?

DONA URRACA. Vous venez de me le dire.

F. BARTOLOMÉ. Je ne vous en ai pas dit un mot.

DONA URRACA. Je me suis donc trompée.

F. BARTOLOMÉ. S'il en était l'auteur, vous* en seriez instruite?

DONA URRACA. Sans doute.

F. BARTOLOMÉ. Et vous êtes trop sincère pour ne pas me découvrir...

DONA URRACA. Oui. S'il y avait quelque chose de vrai là dedans, vous le sauriez déjà.

F. BARTOLOMÉ. La faveur dont sa famille jouit auprès de Sa Majesté nous empêche de l'arrêter* avant d'être plus amplement instruits, comme nous le ferions pour un autre.

DONA URRACA. Quelles raisons avez-vous pour lui attribuer ce pamphlet?

F. BARTOLOMÉ. Je ne sais : quelque rapport entre ce que vous m'avez dit de ses opinions religieuses et certaines phrases que j'ai retrouvées dans ce petit ouvrage.

DONA URRACA. En vérité! vous n'avez pas d'autres preuves?

F. BARTOLOMÉ. Aucune autre.

DONA URRACA. Don Pablo aime trop son Roi pour rien écrire de séditieux. Je sais qu'il n'est pas trop dévot, mais il accomplit publiquement les devoirs de sa religion. Il communie avec les officiers de son régiment régulièrement une fois l'année, et jamais il ne fait parade de ses opinions philosophiques.

F. BARTOLOMÉ. Alors je me suis trompé. Je suis bien aise que vous me rendiez ce témoignage de lui. Cependant, si vous appreniez quelque chose sur ce que je viens de vous dire, n'oubliez pas de

m'en informer. En attendant, continuez à l'exhorter au repentir.

DONA URRACA. J'y ferai tous mes efforts, je vous le jure.

F. BARTOLOMÉ. Mais, parlons d'autres choses. Si vous aviez encore quelques-uns de ces cigares parfumés dont vous m'avez donné plusieurs paquets, j'en fumerais un volontiers.

DONA URRACA. Est-ce que vous n'en avez plus?

F. BARTOLOMÉ. Hélas! mon enfant, depuis le premier jusqu'au dernier, ils sont devenus fumée.

DONA URRACA. Que ne me disiez-vous cela plus tôt? Je vous en aurais envoyé une caisse. Tenez, cependant, prenez ce qu'il y a dans mon cigarero*.

F. BARTOLOMÉ. Vous êtes bien bonne, ma fille, et je n'accepte* que parce que je sais que vous avez plus le moyen de vous en procurer qu'un pauvre moine*. (Il allume un cigare et fume.) — Quelles sont vos lectures dans ce moment?

DONA URRACA. Mais... je lis d'abord les offices, et puis le Kempis, et puis la Fleur des Saints... quelquefois l'Araucana.

F. BARTOLOMÉ. La Fleur des Saints... quel dommage que, dans ce temps d'abomination, l'on n'ajoute plus de saints* à ce livre!

DONA URRACA. J'en sais bien un qui devrait trouver place sur cette liste*.

F. BARTOLOMÉ. N'achevez pas; ce que j'ai fait de

bien dans ce monde me sera payé dans l'autre au centuple.

DONA URRACA. Amen !

F. BARTOLOMÉ. Il faut que je vous quitte, ma fille. Dieu vous garde, mon enfant !

DONA URRACA. Et vous aussi, mon père !

F. BARTOLOMÉ. Ah ! j'oubliais. J'ai là un chapelet béni* par notre Saint-Père le Pape, et je veux vous le donner. (Il tire quelques objets de ses poches.) Voyons, ceci est mon cigarero... ceci ma bouteille d'eau bénite... cela...

DONA URRACA. Qu'est-ce que cela ?

F. BARTOLOMÉ. C'est Dona Bel... mais j'allais dire son nom ; c'est une dame qui m'a remis ce portrait pour le jeter à la mer.

DONA URRACA. A la mer ?

F. BARTOLOMÉ. Oui. Le repentir l'a touchée, elle renonce à celui qui lui a donné ce portrait, il y a quelques jours. Mais rendez-le-moi.

DONA URRACA. Je voudrais bien ouvrir la boîte.

F. BARTOLOMÉ. Je m'en garderais bien ! donnez. Hai ! le voilà brisé.

(Il ouvre la boîte comme par mégarde, et la laisse tomber.)

DONA URRACA ramassant le portrait. Ah ! Jésus Maria !

F. BARTOLOMÉ. Qu'avez-vous, mon cher enfant* ?

DONA URRACA. Le perfide ! il lui a donné son portrait.

F. BARTOLOMÉ. De grâce, laissez-moi le reprendre.

DONA URRACA *retenant le portrait.* Non, laissez-moi. — Double scélérat, c'est ainsi que tu m'as trompée!

F. BARTOLOMÉ. Comment?

DONA URRACA *de même.* Et j'ai pu me fier à ce traître!

F. BARTOLOMÉ. Comment serait-il fidèle à une femme celui qui n'est pas fidèle à son Dieu?

DONA URRACA. A Dona Bélisa!

F. BARTOLOMÉ. Je n'ai pas dit cela.

DONA URRACA. Me sacrifier à une Dona Bélisa!

F. BARTOLOMÉ. Et c'est pour ce perfide que vous compromettez votre salut éternel!

DONA URRACA. Ah! que n'es-tu devant moi en ce moment! je te ferais payer cher...

F. BARTOLOMÉ. Son unique plaisir est de mettre à mal toutes les honnêtes femmes*.

DONA URRACA. Pablo! traître Pablo! quand pourrai-je me venger de toi?

F. BARTOLOMÉ. Voyez! et pourtant tout à l'heure vous le défendiez avec tant de chaleur*!

DONA URRACA. Moi! ce scélérat est capable de tous les crimes.

F. BARTOLOMÉ. C'est ce qui me le faisait soupçonner tantôt* d'être l'auteur du pamphlet.

DONA URRACA. Ah!

F. BARTOLOMÉ. Mais puisque ce n'est pas lui...

DONA URRACA *à part.* Je puis me venger!

F. BARTOLOMÉ. Ah, si c'était lui!

DONA URRACA *à part.* J'en mourrai...

F. BARTOLOMÉ. Vous seriez bientôt...

DONA URRACA. Oui, mon père, c'est lui.

F. BARTOLOMÉ. Don Pablo?

DONA URRACA. Oui, le perfide Pablo.

F. BARTOLOMÉ. La colère, mon enfant, vous fait déraisonner. Vous m'avez dit tout à l'heure...

DONA URRACA. Je suis prête à jurer sur l'Évangile que Don Pablo est l'auteur de ce livre abominable.

F. BARTOLOMÉ. Vous le savez?

DONA URRACA. Je le jure. Il veut bouleverser l'Espagne, assassiner le roi, et forcer tous les Espagnols à se faire Huguenots.

F. BARTOLOMÉ. C'est ce qu'ils veulent tous... Mais vous dites la vérité?

DONA URRACA. Je renonce à ma part de paradis, s'il n'est pas vrai que Don Pablo, le traître Pablo, est l'auteur de l'affreux pamphlet.

F. BARTOLOMÉ. Je vous crois. Adieu, mon enfant, remerciez Dieu de vous avoir montré l'horreur du vice. Vous êtes sauvée. N'est-ce pas que vous ne donnerez plus votre confiance à ces militaires, qui vous quittent pour la première venue qui*?...

DONA URRACA. Adieu, mon père.

F. BARTOLOMÉ. Le Seigneur et la sainte Vierge vous aient en garde! *Il sort.*

DONA URRACA *seule.* Le monstre! me trahir pour Dona Bélisa! Dona Bélisa! la vieille sotte! des yeux éraillés! une peau noire! Me préférer cette laideron! cette bohémienne tannée! Oh! Don Pablo! tu te repentiras de m'avoir trahie! Quel plaisir j'aurai à

te voir passer un san-benito sur la tête... marcher à l'auto-da-fé... Imbécille*! pourtant cela me fait pleurer... Non, je ne désire pas ta mort... mais je voudrais te voir dans un cachot profond... humide... Non, encore... je ne le voudrais pas... mais je voudrais tenir Dona Bélisa sous ma main et la percer à tes yeux de cent coups de poignard. Alors j'aurais du plaisir à contempler ta douleur!... Quelle rage*, quand tu verrais le bel objet de tes feux déchiré par mes mains! Oh! cela me vengerait mieux que la flamme d'un auto-da-fé... car je ne veux pas ta mort... Mais qu'ai-je fait?... Peut-être me suis-je déjà trop vengée... j'ai trahi son secret. — Et n'a-t-il pas trahi l'amour le plus tendre? — Mais Fray Bartolomé est affilié à la Sainte Inquisition... son zèle est trop ardent... il va le dénoncer sans doute... On le mettra à la torture, on le fera brûler. — J'en serai cause... On dira que je l'ai fait mourir parce que je ne suis pas assez belle pour le retenir... Oh! Bélisa! Bélisa! tu es ma seule ennemie! tu dois payer pour lui!... Pablo, je ne veux pas ta mort!... non, je ne veux pas ta mort!... Je te sauverai. Il fuira loin de ce pays... il quittera Bélisa... son amour... il sera bien malheureux... il verra ce qu'on gagne à... Et Bélisa... Oh! je me vengerai... Lauretta, du papier, de l'encre, et que mon écuyer se tienne prêt!

Elle sort.

SCÈNE II

Prison de l'Inquisition.

D. PABLO seul, assis devant une petite table.

Les gredins, parce que nous sommes en carême, veulent que je fasse maigre à mon dernier dîner! Et leur merluche est dure comme cinq cents diables!

Entre Dona Urraca.

Oh! oh! corps du Christ! Urraca en personne. Les femmes et l'argent entrent partout. — Eh! bonjour donc, mon aimable amie. Quel Dieu, ou quel diable, t'amène dans mes bras?

DONA URRACA froidement. Don Pablo, on dit que vous êtes condamné à mort?

D. PABLO. Nonobstant le carême.

DONA URRACA. Mais vous pouvez encore vous sauver.

D. PABLO. En dénonçant l'ami avec qui j'ai travaillé? — Jamais!

DONA URRACA. Non. Si vous vouliez vous séparer de l'impiété, faire pénitence publique... et entrer dans un couvent... à cette condition, j'obtiendrais votre grâce.

D. PABLO. Faire pénitence publique?... entrer au couvent?... Peste! rien que cela? Je baise très humblement les mains de mon infante, mais j'aime encore mieux être pendu que moine.

DONA URRACA. Impie jusqu'à la fin! Et tu ne penses pas à l'enfer qui t'attend?

D. PABLO. Trêve de sermons. Écoutez, on me pend demain, ma belle amie. Aujourd'hui est à moi. Profitons de l'occasion, et faites-moi passer encore quelques bons momens.

DONA URRACA. J'aimerais mieux, payen*, mettre moi-même le feu à ton bûcher.

D. PABLO. Oh, oh! quel joli petit langage? N'êtes-vous point folle, Urraca, ou bien ne peut-on entrer dans ces murs sans devenir dur et méchant comme un inquisiteur?

DONA URRACA. Choisissez, monsieur; je vous le répète, la mort ou la vie aux conditions que je vous ai dites?

D. PABLO. Monsieur? de plus fort en plus fort! De grâce, qu'avez-vous?

DONA URRACA. Je sais que vous n'avez plus qu'un jour à vivre... Comme votre ancienne amie... Comme ayant été votre amie, j'aurais de la joie à voir votre repentir.

D. PABLO. Je suis donc bien enlaidi dans la prison, pour que vous me traitiez de la sorte?

DONA URRACA. Je vous en conjure, monsieur, laissons ces idées d'un autre temps. Je vous en supplie, faites pénitence.

D. PABLO. Eh! tonnerre de Dieu*! ne finirez-vous pas? Ce langage m'ennuie à la fin. Urraca, si vous êtes dans un accès de dévotion, moi j'ai une rage d'amour. Ainsi laissez là votre pénitence et votre couvent...

DONA URRACA. Don Pablo, je te déteste! mais repens-toi, je t'en conjure!

D. PABLO. Toi, me détester!

DONA URRACA. Oui, traître! mais tes perfidies, tout atroces qu'elles sont, ne me font pas désirer ta mort.

D. PABLO. Traître! perfidies! Passe encore pour impie, mais je n'ai de ma vie trahi personne.

DONA URRACA. Tu n'as trahi personne!

D. PABLO. Non, je n'ai trahi personne. Je soupçonne Don Augustin* de m'avoir vendu, car il savait que j'étais l'auteur du pamphlet. Il a eu peur, et s'est hâté de dénoncer son complice, pour que le soupçon ne tombât pas sur lui. Mais cependant je ne dirai jamais ce que je sais sur son compte.

DONA URRACA. Oui, vous avez de l'honneur avec les hommes, mais avec les femmes*!

D. PABLO. Depuis le temps que je vous connais, vous ai-je fait une infidélité?

DONA URRACA ironiquement. Non, pas une!

D. PABLO. D'honneur, pas une.

DONA URRACA de même. Courage!

D. PABLO. Qu'avez-vous donc à sourire?

DONA URRACA. Je ris en pensant à tous les tourmens que tu vas souffrir en enfer pour tes parjures.

D. PABLO. Étrange jalousie! Je vous jure sur mon honneur...

DONA URRACA. Tais-toi, misérable! regarde ce portrait; à qui l'as-tu donné?

D. PABLO. Urraca, combien y a-t-il que je vous connais?...

DONA URRACA. Tu te vois confondu, homme d'honneur!

D. PABLO. Il y a deux ans. La première fois que je vous vis, je venais de passer de l'école de Ségovie dans les carabiniers; vous rappelez-vous mon uniforme tout neuf qui m'attira des complimens de votre part? — Or, je vous prie, regardez ce portrait; quel en est l'uniforme?

DONA URRACA. Dieu! celui de Ségovie!... Don Pablo! (Elle se jette dans ses bras.)

D. PABLO. Ah, ah, ah! la vieille Bélisa, que j'ai quittée pour toi, aura voulu te jouer un tour. Elle est méchante comme toutes les vieilles*! Il y a plus de trois ans que ce portrait est fait.

DONA URRACA. Pardonne-moi... cher ami! Je suis une misérable... je mérite la mort... tue-moi!

D. PABLO. Comment! nous sommes meilleurs amis que devant. Nous allons nous divertir comme au premier jour de notre amour*.

DONA URRACA. Malheureux! si tu savais qui t'a dénoncé! — C'est moi.

D. PABLO. Toi!

DONA URRACA*. Oui, moi! La jalousie, la fureur... m'ont égarée...

D. PABLO. Ton amour était fort! je n'aurais pas cru qu'il allât si loin. — Mais relève-toi, et embrasse-moi.

DONA URRACA. Tu me pardonnes?

D. PABLO. Je ne pense qu'à ton amour. Peste! il était fort!

DONA URRACA. Pablo, je suis grande, tu vas prendre mes habits et te sauver.

D. PABLO. Doucement. Ils seraient capables de te pendre à ma place.

DONA URRACA. Jésus Maria! que devenir?

D. PABLO. Il faut se résigner, ma reine, et jouir de notre reste, en faisant* toutes les folies possibles.

DONA URRACA. Écoute. Fray Bartolomé, qui m'a fait entrer ici, doit venir dans un instant. C'est lui qui m'a arraché ton secret.

D. PABLO avec inquiétude. Diable! et par quel moyen?

DONA URRACA. En me montrant ce malheureux portrait. Il va venir. J'ai un poignard dans ma jarretière; tu le tueras, et tu prendras sa robe.

D. PABLO. Moi!

DONA URRACA. Après moi ce traître est cause de ta mort.

D. PABLO. Il a fait son métier d'inquisiteur.

DONA URRACA défaisant sa jarretière. Tiens ce poignard.

D. PABLO. La jolie jambe! Laisse-moi la baiser.

DONA URRACA. Prends ce poignard, te dis-je.

D. PABLO. Fi donc! Bartolomé est un fou, et pour me sauver* je ne veux pas tuer un homme.

DONA URRACA. Rends-moi mon poignard.

D. PABLO. Laisse-moi le remettre où il était.

DONA URRACA. Donne. Voici Fray Bartolomé.

D. PABLO à Fray Bartolomé. Eh bien, mon révérend, on

dit que vous voulez absolument me causer certaine suffocation.

F. BARTOLOMÉ. J'en ai bien du regret, mais...

D. PABLO. Oh! vous êtes trop honnête, en vérité; mais, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de s'arranger à l'amiable?

F. BARTOLOMÉ. Dona Urraca a dû vous dire...

DONA URRACA. Mon père, exhortez-le vous-même avec votre éloquence ordinaire. Asseyez-vous. (Au geôlier dans la coulisse.) Laissez votre lanterne à la porte, le révérend père va sortir dans un moment.

F. BARTOLOMÉ. Mon très-cher frère, si vous songiez aux tourmens qui vous attendent dans l'autre monde, vous n'hésiteriez pas à remercier le tribunal de l'indulgence dont il veut bien user à votre égard. Il vous offre une retraite dans un couvent. Vous y ferez le salut de votre âme, au lieu que, si vous persistiez...

DONA URRACA le frappant. C'est là qu'on frappe le taureau[2].

F. BARTOLOMÉ. Ah! (Il meurt.)

D. PABLO. Grand Dieu!

DONA URRACA. Arrachons-lui sa robe avant que le sang ne la tache. Prends son chapeau, sa lanterne... suis-moi. Dis-moi, n'ai-je pas de tache de sang? — ... Tu ne réponds pas. Viens donc, Pablo; nous allons quitter ce pays, et je saurai te rendre heureux partout... Viens*.

D. PABLO. Ainsi finit cette comédie; excusez les fautes de l'auteur.

FIN DU CIEL ET L'ENFER

NOTES

1. Cuerpo de Christo*.

2. L'adresse du matador consiste à percer le taureau à l'épaule droite, de manière à faire pénétrer la pointe de l'épée dans la moëlle alongée*. Si le matador réussit, le taureau est tué sur le coup, et la lame de l'épée est à peine ensanglantée.

L'OCCASION

COMÉDIE

Que esa pena, ese dolor
Mas que tristeza es furor
Y mas que furor, es muerte.

CALDERON. — *El Mayor Monstruo, los zelos.*

PERSONNAGES :

DONA MARIA ou MARIQUITA, DONA FRANCISCA ou PAQUITA, DONA IRÈNE, DONA XIMENA.	Pensionnaires dans un couvent de religieuses.

RITA, servante.
FRAY EUGENIO, directeur du couvent.

La scène est à la Havane.

L'OCCASION

SCÈNE PREMIÈRE

Un jardin dans un couvent. A droite, un petit bâtiment dont la porte fait face au spectateur. Au-dessus est écrit en gros caractères : PHARMACIE. Une fenêtre au rez-de-chaussée donne sur le jardin. — Au fond du théâtre est un gros oranger; sur le devant, un berceau de lianes avec un banc de bois.

DONA MARIA seule, assise sur le banc. Un livre est ouvert devant elle. Elle est dans une attitude pensive, et médite au lieu de lire.

Il m'a donné ce livre en me disant de le lire... Suivant lui, j'y dois trouver des consolations pour toutes les afflictions humaines... Je l'ai lu et relu, et je n'y trouve rien contre l'amour... Kempis était un grand docteur, un homme doux, vertueux, compatissant... un saint... comme lui; mais il n'a jamais connu l'amour... Que je suis malheureuse ! (Lisant ce qui est écrit sur la première page du livre.) PRIX DE BONNE CONDUITE DONNÉ A DONA MARIA COLMENARES... Bonne conduite! Je suis pour lui une petite fille bien sage, c'est-à-dire bien ennuyeuse... une petite fille, c'est-à-dire un être insignifiant que l'on ne peut aimer... ou que l'on aime comme une tourterelle apprivoisée... Mais, petites filles ou femmes, qu'importe? il n'en peut aimer aucune. Il est prêtre, il n'est plus de ce monde. — Pour-

tant... Il n'est point comme les autres prêtres, il cause, il rit; souvent il me parle... Mais de quoi me parle-t-il, grand Dieu! — des oiseaux que je nourris, des fleurs que je cultive. — Hier, comme il s'animait en décrivant les palais de l'Alhambra! (Avec tristesse.) Il en parlait à dona Francisca... et moi qui ai vu l'Alhambra, quand j'ai voulu en dire un mot, il s'est tu, et la conversation s'est arrêtée là. Dona Francisca a trois ans de plus que moi; mais que sait-elle que je ne sache? que fait-elle que je ne puisse faire? — Je chante mieux qu'elle, — je joue du piano et de la guitare mieux qu'elle. — A peine danse-t-elle en mesure!... Hier j'ai remarqué que Fray Eugenio me regardait avec plaisir quand je dansais avec elle; ses yeux brillaient... ce n'était plus un austère ecclésiastique, il avait l'air d'un jeune cavalier amoureux... C'était alors qu'il fallait lui donner cette fatale lettre que j'écris et que je déchire tous les jours. (Elle tire une lettre de son sein, et la parcourt des yeux.) Telle qu'elle est maintenant, elle n'est ni bien ni mal. — Chaque fois que je l'ai refaite, elle est devenue plus froide; — mais aussi la première fois elle était trop inconvenante... Et puis ce qui touche, quand on l'entend dire tout bas, fait rire de pitié quand on le lit... Que pensera-t-il de la fin? — J'ai eu tort de mettre : *Je saurai mourir pour ne plus vous importuner*. Je saurai mourir... Jamais il ne croira que la petite Mariquita *sache mourir*. Cela a l'air d'une menace, d'une bravade. *Je saurai mourir*, c'est une phrase

de théâtre, et que l'on dit quand on va se frapper avec un poignard de bois... Cependant j'étais bien sérieuse en écrivant cela, — je pensais à mourir. — Le médecin dit que cela est si facile; une seule cuillerée du poison dont il nous parlait... une convulsion d'une minute... et alors on ne souffre plus... Mais voilà de ces choses qu'il faut faire et dont on ne doit pas parler... Je supprimerai cette phrase en recopiant ma lettre, et alors... (avec dépit) oui, alors elle sera plus plate et plus froide qu'auparavant. Ah! que ne lit-il dans mon âme!... La lui donnerai-je? Si je lui parlais?... mais il m'interromprait aussitôt... (Elle arrache une petite branche.) Si cette branche a des feuilles en nombre impair, je la lui remettrai... onze, douze, treize, quatorze... pair... Mais lui parler, cela est impossible; — il faut la remettre absolument... Voyons; ouvrons ce livre. La première page à gauche : *J'aime mieux souffrir, et souffrir toutes sortes de tourmens*, que de consentir à ce que tu veux.* Folle que je suis! il faut que je sois bien sotte pour avoir recours au sort dans une affaire où il y va de ma vie... Oui, je la lui donnerai, cette lettre; au moins elle dit : *Je vous aime*, et ma bouche ne pourrait pas dire ce mot-là.

RITA chantant dans la coulisse. « Le Français amoureux « pleure comme un enfant; l'Andaloux, plus philo- « sophe, dit : Je t'aime; veux-tu de moi? sinon, bon- « jour! »

SCÈNE II

DONA MARIA, RITA.

DONA MARIA. Voici* l'oracle qui me dicte ce que j'ai à faire. Oui, je lui donnerai ma lettre. (A Rita qui entre.) Tu vas balayer là-dedans?

RITA. Oui, mademoiselle. Je vais un peu épousseter toutes ces fioles, et ouvrir les fenêtres pour donner de l'air.

Elle entre, et dona Maria s'approche de la fenêtre, que Rita ouvre.

DONA MARIA avec un sourire forcé. Prends garde de casser cette bouteille dont tu m'as parlé!

RITA. Jésus! Marie! Je n'ose même pas en approcher. Quoique pour mourir on dise qu'il faut en avaler, je ne serais pas tranquille, si j'avais tant seulement touché le verre.

DONA MARIA. Je ne puis croire que ce poison soit aussi violent que tu le dis.

RITA. Ah! je vous en réponds! Puisque le médecin m'a dit lui-même : Rita, prenez bien garde de toucher à cette bouteille-là; deux ou trois cuillerées dans une carafe d'eau suffiraient pour faire mourir toutes ces demoiselles en moins d'un quart d'heure. Cela vous prend à la gorge, on étouffe d'abord, et crac! c'est fini.

DONA MARIA, indiquant du doigt une fiole de la pharmacie. N'est-ce pas cette bouteille-là!

RITA. Non, mademoiselle : c'est ce petit flacon

sur la planche d'en haut. C'est gros comme rien, et il y a là-dedans de quoi empoisonner plus de mille personnes.

DONA MARIA. Celui-là qui contient quelque chose de blanc?...

RITA. Celui-là même.

DONA MARIA. Bon.

RITA. Bon? dites bien plutôt mauvais. Que le grand diable* torde le cou au païen qui a imaginé d'aussi vilaines drogues! Moi, c'est mon étonnement que chez les apothicaires, où il ne devrait y avoir que des remèdes pour guérir, on trouve des drogues comme celles-là, qui vous expédient un homme avant qu'il ait eu le temps de dire un *in manus**.

DONA MARIA gravement. Il y a certaines maladies* où de telles drogues sont utiles.

RITA. Le bon Dieu et saint Jacques nous préservent* de ces maladies-là! Mais je crois que cela n'est bon que pour les enragés que l'on fait mourir ainsi pour qu'ils ne mordent pas les autres.

DONA MARIA à part et rêvant. Seulement un instant de souffrance!

Rita sort de la pharmacie; elle ferme la porte, et laisse la fenêtre ouverte.

RITA. A la place de madame la supérieure, je ferais jeter dans quelque trou ce vilain flacon; car, plutôt que d'être utile, cela peut faire bien du mal.

DONA MARIA. Comment?

RITA. Oui... Quelqu'un, par exemple, qui aurait

envie de se débarrasser de quelqu'un... Ou bien, une supposition, une mauvaise tête qui voudrait se détruire comme il y en a...

DONA MARIA. Allons donc! qui peut penser à se tuer?

RITA. Je sais bien que ce n'est pas vous, mademoiselle, qui êtes si sage et si instruite, que vous faites honte à toutes vos aînées ; mais j'en connais, de ces cerveaux brûlés... Tenez, je sais bien que vous ne le lui redirez pas; mais je n'oserais pas montrer cette bouteille-là à dona Francisca, votre amie.

DONA MARIA. Francisca!

RITA. Elle lit toujours des romans anglais; elle se monte la tête. Une fois, le croiriez-vous? elle m'a dit que si elle aimait quelqu'un, et si son amoureux mourait malheureusement, elle se tuerait.

DONA MARIA, avec un sourire amer. Tu peux être tranquille.

RITA. Moi, je lui ai dit : Mademoiselle, ne dites pas de ces choses-là; je ne suis qu'une pauvre servante, et je ne puis parler comme un curé; mais je sais bien que se détruire, c'est offenser le bon Dieu. N'est-ce pas mademoiselle?

DONA MARIA. « Homicide point ne seras. » (Plus bas.) Mais il n'est pas dit...

RITA. C'est le diable qui donne de ces idées-là. J'ai connu une fille de Guatémala, qui, lorsqu'elle eut ses dix-sept à dix-huit ans, l'envie de se tuer lui vint, mais bien forte; et elle m'a dit que, quand elle

regardait dans la rue par une fenêtre élevée, le diable lui disait de se précipiter. Pourtant, avec le temps, elle s'est guérie*.

DONA MARIA *vivement.* Par quel moyen? Comment a-t-elle fait?

RITA. Dame! elle priait le bon Dieu bien souvent de la délivrer, et elle s'en est allée en pèlerinage; et puis est venu un garçon muletier, un beau brun, qui lui a fait la cour : elle s'est mariée, et maintenant elle pense à se tuer comme moi à me faire pendre.

DONA MARIA *à part.* Hélas!

RITA. Au moins, mademoiselle, ne dites pas à dona Francisca ce que je vous ai dit d'elle.

DONA MARIA. N'aie pas peur... Rita, tu vas faire ma chambre; tu verras au chevet de mon lit un petit chapelet en grenat* et en or de Mexique; prends-le, je te le donne.

RITA. A moi, mademoiselle?

DONA MARIA. Oui : il y a long-temps que je te dois un cadeau. Tu es si bonne pour moi; et puis, quand je quitterai ce couvent tu diras quelquefois ce chapelet à mon intention.

RITA. Ah! ma bonne demoiselle!... laissez-moi vous baiser les mains; vous êtes trop généreuse... Je serai bien fâchée quand vous quitterez cette maison. Cependant ce sera pour votre bien, car sans doute ce sera pour vous marier.

DONA MARIA *soupirant.* Qui sait? *(Silence.)*

RITA. Faut-il mettre des fleurs nouvelles dans vos vases de porcelaine?

DONA MARIA. Oui.

RITA. Adieu, mademoiselle; je vous remercie bien.

Elle sort.

SCÈNE III

DONA MARIA seule.

Des prières!... Moi aussi, j'ai prié; mais je n'ai pu chasser ces idées qui m'obsèdent... S'il voulait fuir avec moi?... mais cela est impossible... Alors il le faudra bien, je fuirai seule... oui, je fuirai de ce monde. (Regardant par la fenêtre de la pharmacie.) Un instant de souffrance!... une souffrance... peut-être moins vive que celle que j'endure jour et nuit depuis deux mois. — Je pourrais maintenant, si je le voulais, m'emparer de ce trésor qui donne l'oubli... Il est bien facile d'entrer par cette fenêtre, et cette pierre semble placée pour me servir de marche-pied.

Entrepose les pieds sur une saillie de la muraille, de manière à s'appuyer sur la fenêtre.

SCÈNE IV

DONA MARIA, FRAY EUGENIO.

FRAY EUGENIO sans voir dona Maria.

(Il s'approche de l'oranger, retire une lettre du creux de l'arbre, et en remet une autre en place.)

Bel oranger, je te remercie, tu es fidèle à ton ordinaire. (Lisant.) Des inquiétudes! des reproches!...

Ah! tu es injuste. — Des baisers à la fin! — Nos deux lettres se ressemblent beaucoup.

DONA MARIA sautant en arrière, et à part. Arrière de moi, Satan!

FRAY EUGENIO à part. Qui est cette jolie fille? comme elle saute! — Eh! c'est la petite Mariquita, l'amie de Francisca. — Elle est très-bien pour son âge. Que vient-elle de faire dans la pharmacie du couvent?

DONA MARIA apercevant Fray Eugenio. Ah!

FRAY EUGENIO. Il fallait m'appeler pour vous donner la main, mademoiselle.

DONA MARIA. Quoi! monsieur, vous?

FRAY EUGENIO. Je vous ai fait peur, je le vois.

DONA MARIA. Non, monsieur... mais c'est que... (A part.) Jésus! Maria!

FRAY EUGENIO. Je ne vous connaissais pas tant d'agilité, dona Maria. Et peut-on savoir ce qui vous fait entrer dans la pharmacie par une issue si extraordinaire?

DONA MARIA. Je n'y suis pas entrée, je vous jure.

FRAY EUGENIO. A la bonne heure, mais vous en êtes sortie. — Gageons que je devine?

DONA MARIA. Ah! monsieur, gardez-vous de croire...

FRAY EUGENIO. Avouez-le, vous venez d'escamoter là dedans du sucre candi. Ah! dona Mariquita, vous aurez affaire à moi pour ce péché-là. Gare à vous quand je vous tiendrai dans mon confessionnal!

DONA MARIA *à part.* Il me traite comme une enfant.

FRAY EUGENIO. Mais, vraiment, je crois que je vous fais peur... Rassurez-vous, mon enfant, je ne suis pas si méchant que vous le croyez. Allons! faut-il vous donner l'absolution? *Absolvo te.* Pour la peine, donnez-moi un peu de votre butin; à cette condition, je ne vous dénoncerai pas. (Dona Maria tient ses yeux attachés sur lui avec une expression profonde de tristesse.) Mais... comme vous me regardez!... Vraiment, vous m'étonnez. Je remarque depuis quelques jours que vous êtes toute triste... vous avez perdu vos belles couleurs... Qu'avez-vous? N'êtes-vous point malade?

DONA MARIA. Malade! non... Je suis bien malheureuse.

FRAY EUGENIO. Est-ce que Loretto, votre perroquet, serait mort?

DONA MARIA. Ah! que vous me connaissez mal, Fray Eugenio : vous me croyez une enfant!

Elle met la main devant ses yeux*.

FRAY EUGENIO. Une enfant! non pas*; une grande demoiselle qui va bientôt avoir quinze ans.

DONA MARIA *gravement.* Et à quinze ans ne peut-on pas souffrir comme à trente?

FRAY EUGENIO. Pardon de ma méchante plaisanterie, mademoiselle; votre sérieux m'effraie* à la fin. Je crains que vous n'ayez reçu de mauvaises nouvelles d'Espagne; j'espère que monsieur votre oncle le général est toujours en bonne santé!

DONA MARIA. Je le crois. — Tout le mal que je

souffre vient de moi. Ah! Fray Eugenio, que je voudrais être un homme! — Je voudrais être morte.

FRAY EUGENIO. Allons donc! c'est pour le coup que je vais vous croire une enfant. Guérissez-vous donc de ces idées ridicules; vous les avez prises, je le gage, dans des livres que vous n'auriez pas dû lire. — Quel est ce livre-là?

DONA MARIA. Vous le voyez, c'est l'*Imitation de Jésus-Christ* que vous m'avez donnée. Je n'ai pas passé un jour sans la lire; j'y cherche de la force, et je n'en trouve pas. — Je n'ai jamais lu de romans, Fray Eugenio, mais j'ai une âme, un cœur... je vis... je pense... et... Oh! c'est pour cela que je voudrais mourir.

FRAY EUGENIO *à part*. La petite personne a quelque amourette en tête; elles sont terribles pour cela dans ce couvent. (*Haut.*) Eh bien! mon enfant, vous me conterez cela un de ces jours; je n'ai pas le temps de vous exhorter et de vous gronder d'importance, comme vous le méritez. — Oui, vous méritez bien que l'on vous gronde pour toutes ces folies. Vous que je croyais plus raisonnable que la plupart de vos compagnes... fi donc! dona Maria. Maintenant il paraît que c'est une espèce de mode que de vouloir mourir. Je n'entends que des plaintes de la vie que font des enfans* de votre âge.

DONA MARIA. Des enfans! Des enfans* peuvent désirer la mort quand ils sont malheureux; moi, j'ai voulu mourir, mais la Mort* n'a pas voulu de moi.

FRAY EUGENIO. Que dites-vous?

DONA MARIA. Vous avez entendu dire* qu'il y a quinze jours j'ai manqué être tuée* par un taureau furieux; eh bien! c'est volontairement que je me suis placée devant ce taureau: il est venu à moi si près*, que j'ai senti sur ma joue le souffle de ses naseaux... et je ne sais pourquoi il ne m'a point fait de mal.

FRAY EUGENIO. Si ce que vous dites est vrai...

DONA MARIA, fièrement. Vrai! Croyez-vous que je sache mentir?

FRAY EUGENIO. Vous auriez fait une grande folie et un grand péché. Vous êtes à l'âge le plus heureux de la vie; vous surtout, dona Maria, vous avez tout ce que vous pouvez désirer; vous êtes orpheline, mais vous avez un oncle puissant et riche; vous possédez en propre une fortune considérable. Dans un an d'ici, votre oncle viendra vous chercher pour vous mener en Espagne; vous serez présentée à la cour; vous ferez un beau mariage.

DONA MARIA. Me marier! O ciel!

FRAY EUGENIO. Au lieu de vous abandonner à cette mélancolie ridicule, vous devriez remercier Dieu des faveurs dont il vous a comblée. (A part.) J'en parlerai au médecin.

DONA MARIA, avec force. Encore une fois, Fray Eugenio, vous ne me connaissez pas.

(Ils se regardent fixement tous deux pendant un instant, puis baissent les yeux aussitôt.)

FRAY EUGENIO, *tirant sa montre.* Je suppose, dona Maria, que vous avez quelque confidence à me faire. Si mes conseils peuvent vous être utiles, je serai heureux de vous les donner. Demain je serai dans mon confessionnal depuis midi jusqu'à deux heures; préparez-vous, dans l'intervalle, par des exercices de piété. Il faut que je vous quitte; madame la supérieure m'attend pour prendre le chocolat.

DONA MARIA. Vous me mépriserez, je le crains, car vous êtes homme et prêtre.

FRAY EUGENIO. Dona Mariquita, ou je me trompe fort, ou quelque amourette a tourné cette petite tête-là.

DONA MARIA. Vous êtes prêtre;... mais si vous pouviez comprendre...

FRAY EUGENIO. Je comprends fort bien que le bataillon des volontaires de Girone est arrivé le mois dernier à la Havane; que les officiers ont des uniformes tout neufs; qu'ils vont le dimanche à la messe dans l'église de Saint-Jacques, où vous allez... Nous parlerons de cela demain.

DONA MARIA. Je ne vous dirai rien, vous ne m'entendriez pas. Malheureuse que je suis!

FRAY EUGENIO. Il y a remède à tout, mon enfant, hormis à la mort. Adieu, le chocolat m'oblige à vous quitter.

(Il fait un pas pour s'en aller.)

DONA MARIA *le retenant.* Il faut que je vive ou que je meure!... Fray Eugenio, écoutez-moi. Nous sommes

seuls... Écoutez-moi, de grâce... Vous devez m'écouter... Vous pouvez me donner la vie ou la mort... et si vous dites un mot... je jure... (Fray Eugenio redouble de gravité.) Ah! Fray Eugenio... vous êtes prêtre... je ne puis parler.

FRAY EUGENIO. Dona Maria, je ne sais si je dois rire de votre conduite ou m'en fâcher... Mais non; je vous plains; vous me faites pitié. Allez vous mettre en prière, et dans une heure d'ici, venez à l'église du couvent. Je vous écouterai; maintenant je ne puis.

DONA MARIA, tirant une lettre de son sein. Ce que je n'ose vous dire... cette lettre...

FRAY EUGENIO, tendant la main. Que contient cette lettre? Donnez.

DONA MARIA, retenant la lettre. Au moins promettez-moi de ne pas la lire tant que vous serez dans cette maison. Lisez-la ce soir, ce soir seulement. Vous me le promettez? Et demain... Non, ne m'en parlez jamais... Si vous me la rendez... ne me faites pas de reproches... ils seraient inutiles... Rendez-la-moi seulement... Je me punirai moi-même de ma folie... Mais, au nom de Dieu, vous ne me ferez pas de reproches*.

FRAY EUGENIO, prenant la lettre. Donnez.

DONA MARIA. Ayez pitié de moi, je vous en supplie... J'ai résisté tant que j'ai pu... Surtout ne l'ouvrez pas ici! (Fray Eugenio brise le cachet.) Ah! Dieu! que faites-vous! Fray Eugenio... Je vous en conjure... par

pitié... rendez-la-moi, Fray Eugenio... Vous me tuez... Ah! ne la lisez pas ici.

FRAY EUGENIO. Que faites-vous? remettez-vous, quelqu'un vient.

DONA MARIA. Ne la lisez pas ici... ou rendez-la-moi.

RITA entrant. Monsieur l'abbé, madame la supérieure vous attend pour prendre le chocolat.

FRAY EUGENIO. Je viens. (A Dona Maria.) Je lirai cela tantôt.

(Il sort avec Rita.

SCÈNE V

DONA MARIA seule.

J'ai donc livré mon secret... je l'ai livré sans espoir que Fray Eugenio réponde à mon amour... au moment où je venais de voir clairement son indifférence pour moi. — Qu'ai-je dit?... son indifférence! il est prêtre, il est dévot, il est honnête homme; ainsi plus d'espérance pour moi. Je devrais, plutôt que d'attendre ses reproches... — Pourtant... s'il m'aimait... s'il pouvait m'aimer... mais non; il n'aime que Dieu. Quelquefois sa voix est si douce... si tendre même... Tout à l'heure, j'ai cru un moment que ce n'était plus un prêtre... mais, lorsque j'allais parler, son expression est devenue si sévère, que mon courage s'est glacé... Cette soirée... quand je dansais avec Francisca, lorsqu'il était comme enivré par le spectacle de nos plaisirs, alors j'aurais dû lui avouer mon amour. — Francisca!... elle

dansait avec moi... Oh! non, elle ne l'aime pas. Si elle aime, elle a donné son cœur à quelque officier... — Il lui parle souvent... mais... non, il ne lui parle pas d'amour... Francisca ne pourrait pas... Un prêtre! Moi seule... Quel péché, mon Dieu! aimer un prêtre! Il n'y a que moi au monde qui puisse éprouver un amour aussi affreux, aussi criminel*... et cela me rassure; misérable que je suis... mon crime me rassure! Au moins je n'aurai pas de rivale... Il a peut-être ouvert ma lettre... S'il la lisait maintenant?*... Sans doute elle excite sa colère, son indignation... Une femme s'abaisser à ce point!... Peut-être il rit de moi, et il dit, en haussant les épaules : *La folle, l'enfant!...* Grand Dieu! je leur prouverai que je ne suis pas une enfant... Ils verront que j'ai du courage plus qu'un soldat... que j'aime comme elles ne peuvent pas aimer. Je mourrai, si je ne puis être à lui... Mais cette lettre, s'il va la montrer! elle est si étrange... et la fin... comment donc disais-je à la fin? Je ne puis me rappeler un seul mot; ma pauvre tête est toute troublée... *Je... si vous ne m'aimez pas... je...* Ah! pourquoi l'ai-je donnée, cette lettre? Imbécile!* Pourquoi ne pas lui parler? Il aurait vu mes larmes, mon trouble... Et ce papier froid et compassé, cette écriture soignée... avec des points et des virgules! Il croira que je feins une passion que je n'éprouve pas... que je copie des phrases de roman... Il m'appellera encore enfant... — Mon Dieu, tuez-moi; car ils me

forceront à me tuer moi-même... Si je lui écrivais un mot, pour excuser, pour expliquer ma lettre... Non; cela serait encore plus absurde... Peut-être ne l'a-t-il pas encore lue... S'il l'avait lue, il reviendrait, ou bien il m'enverrait chercher... S'il faut rester long-temps avec mon inquiétude... je sens que je deviendrai folle... Je lui ai dit de n'ouvrir ma lettre que ce soir; maintenant je crains qu'il ne m'obéisse trop bien... Oh! la mort vaut mieux que les tourmens de l'attente... et passer toute la nuit à se tordre et s'agiter dans son lit! Oh! Fray Eugenio, donne-moi la mort tout de suite... (On entend rire et parler derrière la scène.) Ah! j'entends venir celles que j'appelle mes amies. Voici leurs rires et leurs bavardages. Maintenant plus que jamais leur présence m'est odieuse. Elle va pour sortir.

SCÈNE VI

DONA MARIA, DONA IRÈNE, DONA XIMENA, DONA FRANCISCA.

DONA IRÈNE. Maria, Mariquita, où vas-tu donc? Pourquoi nous fuis-tu?

DONA XIMENA. Qu'as-tu donc, Mariquita? tu as les yeux rouges; on dirait que tu viens de pleurer. Ah! je devine, tu lisais un roman qui finit mal.

DONA MARIA. J'ai mal à la tête.

DONA FRANCISCA. Pauvre amie! Oui, ton front est brûlant. Reste ici, à l'ombre, crois-moi. On étouffe dans nos chambres. Asseyons-nous sur ce banc; tu

appuieras ta tête sur mon épaule, et moi... (bas) j'ai tant de choses à te dire, chère Mariquita. Il faut absolument que tu restes et que tu m'écoutes.

DONA IRÈNE. Mariquita, sois juge entre Ximena et moi.

DONA XIMENA. Un beau juge que tu prends! Comme si elle se connaissait à ces sortes de choses. Passe encore pour Francisca.

DONA IRÈNE. Il n'est pas besoin de tant de connaissances, puisqu'il s'agit de dire son goût.

DONA FRANCISCA. Ne la tourmentez pas avec vos questions ridicules. Pauvre enfant! vous voyez bien qu'elle est malade.

DONA IRÈNE. Oui, c'est qu'apparemment tu veux l'ennuyer à toi toute seule. Vous êtes insupportables toutes deux avec vos éternelles amitiés.

DONA MARIA bâillant[1]. De quoi s'agit-il, Irène?

DONA IRÈNE. Fi! que cela est vilain de bâiller ainsi au nez des gens!

DONA MARIA. J'ai un grand mal d'estomac.

DONA IRÈNE. Tu as vu ces officiers de marine qui sont venus avec l'*Esmeralda* et qui ont entendu la messe hier à notre église? Eh bien! Ximena, qui est déjà éprise de l'un d'eux, s'en vient nous dire que leur uniforme est plus beau que celui des dragons d'Amérique. Comment la trouves-tu? Les officiers de marine qui sont habillés si simplement, tandis que les dragons d'Amérique, avec leur uniforme vert et jaune, les galons d'argent, le pantalon

gris avec le passe-poil orange, le casque noir et le plumet...

DONA XIMENA. Oui, avec ce costume-là, ils ont l'air de canaris, tandis que les marins avec leur habit bleu et rouge, le pantalon blanc... C'est une tenue sévère qui sied bien à des militaires. Et puis j'aime beaucoup leur chapeau bordé d'or, et je suis folle de leur poignard.

DONA IRÈNE. Les conducteurs de mules et les ouvriers* ont aussi des poignards; mais un grand sabre traînant qui résonne sur le pavé, y a-t-il quelque chose de plus joli! Et les éperons, parlez-moi de cela! Quand ils entrent dans l'église, ils font tant de bruit, que tout le monde les regarde. Les marins n'en pourraient pas faire autant.

DONA XIMENA. C'est qu'ils ne veulent pas faire les capitans matamores comme les dragons. Mais les officiers de l'*Esmeralda* sont des braves *à trois poils*, tout le monde le sait. D'abord il faut tant de courage pour être marin.

DONA IRÈNE. Comme s'il n'en fallait pas pour être dragon? Quant à moi, je serais tout aussi effrayée de monter à cheval* que de naviguer sur un vaisseau en pleine mer.

DONA XIMENA. Et les tempêtes, les naufrages et les combats*, c'est là qu'il faut avoir du cœur! Tous ces canons que tu vois aux sabords tirent avec des boulets ramés qui tuent vingt hommes à la fois...

DONA IRÈNE. Mesdemoiselles, remarquez-vous que

Ximena sait déjà tous les termes de marine, depuis qu'elle a donné son cœur à un capitaine de frégate ?

DONA XIMENA. Je ne lui ai rien donné du tout, et je ne lui ai pas encore parlé ; mais il a une lettre de recommandation pour ma tante. Je le verrai chez elle dimanche, et je sais bien* que c'est un jeune homme très comme il faut. D'abord il faut être gentilhomme pour entrer dans la marine.

DONA IRÈNE. Si tu ne lui as pas encore parlé avec la bouche, tu lui as assez parlé, Dieu merci, avec ton éventail.

DONA XIMENA. Mon Dieu ! toi qui parles, tu n'as pas cessé de faire des signes, et d'envoyer des œillades à ton grand capitaine, don Rafaël Samaniego. Un joli nom ! au lieu que le capitaine de l'*Esmeralda* s'appelle Don Juan de Garibay, ce qui est un nom basque, pour que vous le sachiez, et il a une croix d'Alcantara, et il a soutenu un très-beau combat naval, et il s'est battu au pistolet à Carthagène avec un Anglais à qui il a cassé le bras, et...

DONA FRANCISCA. Comme tu sais bien son histoire !

DONA IRÈNE. Je n'aime pas le pistolet, c'est bête ; au lieu que l'épée, c'est bien plus gracieux. Le mois dernier, Don Rafaël s'est battu à l'épée. Il est d'une adresse surprenante.

DONA FRANCISCA. Il paraît que l'habit militaire a des attraits tout-puissans à vos yeux.

DONA IRÈNE. Ma foi, cela sied bien à un homme. Si j'étais homme, je voudrais être colonel de dragons.

DONA XIMENA. Moi, si j'étais homme, je serais capitaine de vaisseau. As-tu remarqué les enfants qu'ils appellent les cadets de marine? Comme ils sont gentils avec leur petite veste bleue et leur pantalon blanc!

DONA FRANCISCA. Et vous seriez filles à ne trouver bien un homme que s'il a des galons sur la manche, et sur la tête un chapeau à trois cornes ou bien un casque?

DONA IRÈNE. Pour cela, non. Tiens, sans aller bien loin, nous voyons tous les jours un bien bel homme qui n'a pourtant pas d'uniforme.

DONA XIMENA. Je sais qui tu veux dire, et cela est bien vrai.

DONA FRANCISCA. Qui donc?

DONA IRÈNE. Belle demande! Fray Eugenio.

DONA FRANCISCA. Fray Eugenio!

DONA MARIA. Fray Eugenio!

DONA XIMENA. Il est certain qu'il n'est pas possible d'avoir de plus belles mains que les siennes.

DONA IRÈNE. Et, dans ses yeux, quelle noblesse et quelle douceur tout à la fois!

DONA XIMENA. C'est dommage qu'il ne porte pas de moustaches; il a la bouche un peu grande.

DONA IRÈNE. Pas trop pour un homme, et il a des dents superbes. Aussi faut-il voir comme il en prend soin. C'est pour cela, je crois, que, depuis quelque temps, il ne fume plus. — Pourquoi ris-tu, Paquita?

DONA FRANCISCA. Je ris de la profondeur de vos observations.

DONA XIMENA. Ce que j'aime le plus en lui, c'est qu'il est toujours de bonne humeur. Il est facile, jovial; c'est tout l'opposé de son prédécesseur, feu l'abbé Domingo Ojeda, qui nous tracassait à tout propos. Fray Eugenio nous permet de danser entre nous, de chanter et de rire, et il nous répète à chaque instant : Amusez-vous pendant que vous êtes jeunes. Il prend toujours notre parti auprès de notre vieille supérieure, qui est d'humeur si acariâtre : en vérité, c'est un galant homme.

DONA IRÈNE. Vous savez ce qu'il a fait pour dona Lucia d'Olmedo?

DONA FRANCISCA. Non vraiment.

DONA IRÈNE. Toute la ville en parle : je l'ai entendu conter hier chez ma mère.

DONA FRANCISCA. Dona Lucia, la fille de l'auditeur don Pedro? celle qui s'est fait enlever par un officier des dragons d'Amérique?

DONA IRÈNE. Précisément. — D'abord son père jetait feu et flammes; il ne parlait de rien moins que de mettre dona Lucia aux Filles repenties, et il avait obtenu du corrégidor un ordre pour faire arrêter l'officier de dragons... un lieutenant, un Fadrique Romero, quelque chose comme cela. On dit que c'est un assez beau militaire, des moustaches noires, pinçant assez bien de la guitare : c'est même avec sa guitare qu'il a séduit cette folle de dona Lucia, car c'est un cadet de famille qui n'a pas un sou vaillant. Il faut qu'il vive avec sa paye*. Vous savez ce que c'est. — Bref, il faisait une excellente affaire en

adressant ses hommages à dona Lucia dont le père est si riche.

DONA FRANCISCA. Et Fray Eugenio?

DONA IRÈNE. Fray Eugenio est allé trouver le père, qui était furieux; il lui a fait sans doute un sermon bien éloquent, bien touchant, comme ses sermons de carême. Il lui a dit : Vous voyez bien que vous allez faire votre propre malheur en faisant celui de votre fille; vous voulez punir un scandale, et vous causez un scandale plus grand, *et cætera*, *et cætera*. Enfin, il a tant prêché, tant prêché, que le père a pleuré quelque peu. Fray Eugenio avait tout prêts*, dans un cabinet, le ravisseur et la fille séduite. Il ouvre la porte, crac! les voilà tous deux aux pieds du vieillard, qui lui baisent les mains, qui versent des torrens* de larmes. Mon père par ci, mon père par là... Conclusion : le cœur de bronze de monsieur l'auditeur est devenu comme une cire molle; il les relève, embrasse sa fille, et tend la main à Fadrique, en lui disant : « Mon cher fils! » Le meilleur de l'affaire, c'est que ce Don Pedro, qui est plus ladre qu'un juif, a été si bien retourné par Fray Eugenio, qu'il a donné une dot superbe à sa fille. Et savez-vous pourquoi? Il est vaniteux; Fray Eugenio lui a persuadé que toute la ville se moquerait de lui s'il ne faisait pas les choses grandement. — Eh! Paquita! qu'as-tu donc? tu pleures?

DONA FRANCISCA. Oui, ce trait de sa générosité m'a émue.

DONA XIMENA. Grand pouvoir de l'éloquence!

DONA IRÈNE. Oh! le cœur sensible! Ah! ah! ah!

DONA XIMENA. Voilà Paquita qui pleure. — Mariquita a l'air d'être près d'en faire autant. Pour le coup, cela est par trop romanesque. Irène, crois-moi, laissons ces demoiselles pleurer ensemble; aussi j'ai quelque chose à te conter qui te fera rire*. Adieu, mesdemoiselles : si vous avez vos secrets, nous avons les nôtres. *Elle sort avec dona Irène.*

SCÈNE VII

DONA MARIA, DONA FRANCISCA.

DONA FRANCISCA *serrant dans ses bras dona Maria.* Chère Maria! ma seule amie!

DONA MARIA *l'examinant.* Je ne te croyais pas sensible à ce point.

DONA FRANCISCA. Ah! tu ne peux comprendre encore ce que j'éprouve. (*Une horloge sonne, et dona Maria tressaille.*) Comme tu es nerveuse aujourd'hui! Va, si ton cœur était occupé comme le mien, cette heure* ne te rappellerait que des idées de bonheur. — Personne ne nous observe? Regarde; Mariquita; tu ne me trahiras pas? Une lettre... (*Elle s'approche de l'oranger, et prend la lettre de Fray Eugenio. — Dona Maria la voit faire d'un air distrait. Dona Francisca lit rapidement la lettre et la baise ensuite.*) Chère enfant! que je t'embrasse aussi. (*Elle l'embrasse.*) Mais, dis-moi, pourquoi faut-il que tu sois malade aujourd'hui? Quand je suis heureuse et gaie, je voudrais que tout ce que j'aime fût heureux et gai comme moi.

DONA MARIA. Je souffre.

DONA FRANCISCA. En effet, depuis quelque temps nous remarquons que tu es changée; mais tu as grandi, tu t'es formée si vite!... Laisse faire le temps; un jour tu seras heureuse comme moi, et alors tu te porteras bien.

DONA MARIA. Tu es donc bien heureuse?

DONA FRANCISCA. Oh! oui; je n'ai plus de vœux à former, sinon pour rester long-temps comme je suis maintenant. — Mais, Mariquita, mon bonheur m'étouffe, et il faut que je t'en fasse la confidence, quoique à ta petite mine renfrognée* je juge que tu n'es guère en humeur de m'écouter. Tu es ma meilleure amie, et c'est une des charges de l'amitié d'écouter les récits des plaisirs et des peines de son amie. — On te croit ici une enfant, parce que tu es la plus jeune de nous autres *grandes*; mais tu es si sage, si raisonnable, si... (Elle l'embrasse.) Tiens, je t'aime tant que je ne veux m'ouvrir qu'à toi seule.

DONA MARIA soupirant. Je t'écoute, puisque tu le veux. (A part.) Peut-être ainsi contrainte, le temps s'écoulera-t-il plus vite pour moi.

DONA FRANCISCA. Eh bien! (S'interrompant.) Sais-tu que tu es si grave que tu m'intimides?... Ne me regarde pas avec ces yeux-là... Et... tu ne me gronderas pas, petite fille. Respect à ses aînés! *... Mariquita, j'aime, et je suis aimée. (Dona Maria lui serre la main.) Eh quoi! à ton tour, voilà que tu as des larmes dans les yeux. Ah! mademoiselle, je vous y prends! Quoi! vous aussi! Qui l'aurait pu penser? « Il n'y a plus

d'enfans, » comme dit la supérieure. Ces larmes me prouvent que ce petit cœur a déjà parlé. Allons, est-ce un capitaine de dragons? un officier de marine?

DONA MARIA. Personne, je t'assure. Souffrante comme je le suis, mes yeux sont disposés à pleurer facilement, et ce n'est pas une raison... (Dona Francisca la menace du doigt.) Non, je te jure... Mais on dit que l'amour rend si malheureux, que je crains* pour toi, Paquita.

DONA FRANCISCA souriant. Et qui t'a dit cela, petite?

DONA MARIA. Qui? tout le monde... madame la supérieure... notre confesseur.

DONA FRANCISCA. Fray Eugenio! Et tu crois qu'il dit vrai?

DONA MARIA. Ils me parlent de ce que je ne connais pas... et je les crois.

DONA FRANCISCA. Enfant! Apprends, ma chère, qu'on te trompe; que l'amour, c'est le premier de tous les biens; que sans amour la vie n'est qu'un enfer. Mademoiselle Mariquita, vous m'avez l'air d'une petite hypocrite. Mais c'est à moi de parler la première; nous vous confesserons ensuite.

DONA MARIA. Et qui aimes-tu?

DONA FRANCISCA. Oh! Mariquita, si tu étais amoureuse, tu choisirais sans doute un enfant de ton âge, un jeune officier sortant d'une école militaire; tu ne penserais qu'au bonheur d'être mariée, et de se promener* sur le port en donnant le bras à ton

mari... Oui, cela doit être un grand plaisir. Mais il y a tel amour... aussi fort, plus fort même que le mariage... et où le mariage... (baissant la voix) est impossible.

DONA MARIA. Comment?

DONA FRANCISCA. Oui, Mariquita. Par exemple, on peut aimer un homme... marié. Si un homme s'est marié par des circonstances... n'importe lesquelles... suffit qu'il n'a jamais aimé sa femme... Elle est vieille et laide, méchante*... Ou bien, supposons une femme toute jeune, sans expérience, mariée à un vieillard... Ou bien... Mais ta vertu, à toi, te dit que cela est mal.

DONA MARIA vivement. Moi!... Ah! Paquita, je crois que l'amour est quelquefois plus fort que toutes les lois divines et humaines... L'amour vient, dit-on, on ne sait comment; et quand on s'aperçoit qu'on aime, il n'est déjà plus temps de réfléchir si cela est bien ou mal.

DONA FRANCISCA. Tu dis cela, petit ange! Que je t'embrasse encore pour ta gentillesse. Mais, dis-moi, qui t'a enseigné cela?

DONA MARIA. Mais... je l'ai entendu dire... Ainsi, tu aimes un homme marié?

DONA FRANCISCA. Tu sais que je ne suis pas trop dévote; et les deux années que j'ai passées en Angleterre m'ont appris qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre tout ce que les cagots nous content ici des hérétiques. — J'ai vu en Angleterre des

prêtres qui ont des femmes et des enfans*, et ce sont de très-bons prêtres.

DONA MARIA. Eh bien?

DONA FRANCISCA. Eh bien! tu n'es pas encore sur la voie?... Mais toutes ces routes détournées sont inutiles avec toi. Tu m'as dit que l'amour est au-dessus de toutes les conventions divines et humaines. Tu me comprendras et tu m'excuseras. — Enfin, chère amie, j'aime un prêtre, et ce prêtre, c'est Fray Eugenio.

DONA MARIA. Fray Eugenio! Grand Dieu!

DONA FRANCISCA. Lui-même. J'ai combattu quelque temps; mais maintenant, quand je réfléchis au temps que j'ai perdu sans l'aimer, je suis tentée de pleurer ces jours sacrifiés à la vertu, ou plutôt au préjugé. O ma chère! tu ne connais guère que l'amitié, ou peut-être quelque fièvre de tête que tu prends pour de l'amour... Mais l'amour véritable, l'amour défendu... O Mariquita, je t'aime plus qu'aucune femme au monde... Je ne sais ce que je ne ferais pas pour toi. Eh bien! si, pour sauver Eugenio, il fallait... Mais quelle folie de penser à ce qui n'est pas possible. Non, mon ange, un amant ne m'empêche pas d'avoir une amie, et je serai la plus heureuse des femmes, parce que j'aurai tout à la fois le plus tendre des amans* et la plus fidèle des amies.

DONA MARIA *atterrée*. Fray Eugenio!... Il t'aime!

DONA FRANCISCA. Je le vois, ta philosophie est un

peu ébranlée, et tes scrupules ou tes préjugés sont trop enracinés dans ton cœur, pour qu'il puisse me trouver une excuse. Un prêtre, pour toi, n'est pas un homme. Tu penses à un sacrilège, une profanation. J'avais tes idées avant d'avoir cédé à ma passion ; et maintenant que je ne vis que pour elle, je me réjouis d'avoir eu quelques sacrifices à faire à mon Eugenio. Oui, je voudrais avoir été bien plus dévote que je ne l'étais, pour avoir pu lui sacrifier la crainte de l'enfer, pour avoir pu renoncer pour lui à mon âme ; car il y a une jouissance divine à renoncer à tout, à souffrir tout pour celui que l'on aime.

DONA MARIA. Et il t'aime ?

DONA FRANCISCA. S'il m'aime ! s'il m'aime ! C'est toi qui peux me faire cette question ! S'il m'aime ! Il n'y a pas une goutte de sang dans son cœur qui ne soit à moi, pas un instant de sa vie où mon image ne l'occupe... Et cependant, chère amie, je lui dis du matin au soir qu'il ne m'aime pas, et lui, de son côté... Ah ! nous nous faisons enrager à qui mieux mieux... Mais ces querelles sont délicieuses ; c'est là ce qui fait vivre. — Tu ne sais pas, ma chère ; il a refusé, à cause de moi, d'aller en Espagne, où il avait la chance de devenir évêque au premier jour.

DONA MARIA. Et vous vous aimez depuis longtemps ?

DONA FRANCISCA. Mais, en vérité, je ne sais. Maintenant il me semble que la première fois que je l'ai

vu je l'ai aimé; pourtant il n'y a guère que six semaines que nous nous sommes dit que nous nous aimions. D'abord je le trouvai l'homme le plus spirituel que j'eusse encore vu. Chacune de ses paroles me semblait bien dite. Je retenais les phrases les plus insignifiantes que je lui entendais prononcer. Aucun autre homme ne me paraissait avoir de l'esprit, et je ne pouvais m'amuser dans un lieu où Fray Eugenio n'était pas. Bientôt je m'aperçus qu'il m'avait remarquée parmi nos compagnes. Il me parlait plus souvent qu'aux autres; il me faisait cent questions, et moi, j'étais si troublée toutes les fois qu'il m'adressait la parole, que je lui répondais tout de travers. Quand, le soir, la supérieure nous faisait venir dans sa chambre pour faire de la musique, il était toujours derrière ma chaise; et quand j'étais assise devant le piano, je voyais toujours sa tête dans la glace qui est au-dessus du piano. Que de fois, au milieu d'un morceau, il m'est arrivé d'oublier à quelle ligne j'en étais! Fascinée, interdite, prête à me* trouver mal, je croyais voir le cahier et la glace onduler devant moi. Alors souvent, ma bonne Mariquita, tu venais; du doigt tu me montrais où j'en étais; tu m'encourageais; tu appuyais ta main sur ma chaise, et dans la glace je voyais ta tête à côté de celle de Fray Eugenio. Tous deux vous aviez l'air de m'aimer; vos regards étaient si doux quand ils se tournaient vers moi! — Et toi, quand tu chantais, pauvre Maria, toi qui as dix fois

plus de talent que moi, Fray Eugenio ne t'écoutait pas, et il attendait avec impatience le moment où la musique cesserait, et lui permettrait de se rapprocher de moi pour causer. — Voilà que je m'aperçus que je l'aimais, et d'abord j'en fus toute troublée. Aimer un prêtre! un homme qui ne peut se marier! Mais je me souvenais des femmes de prêtres que j'avais vues à Londres; puis ma mémoire me rappelait toutes les personnes qui étaient malheureuses en ménage... Je n'en voyais pas une qui eût trouvé le bonheur en se mariant. Cependant j'évitais de me trouver seule avec Fray Eugenio; je ne lui parlais plus; je ne le regardais qu'à la dérobée, et je voyais qu'il devenait triste, ses yeux étaient humides et supplians* quand il me regardait... Nous étions bien à plaindre tous deux. Alors j'entendis conter que Fray Eugenio n'avait pas eu de vocation pour entrer dans les ordres, et que des circonstances malheureuses l'avaient obligé à prendre ce parti. Tu ne saurais croire, chère amie, quelle fut ma douleur quand l'idée me vint qu'un désespoir amoureux l'avait fait renoncer au monde. Je ne pouvais supporter l'idée que Fray Eugenio aimât une autre femme. J'étais à peine sûre que je l'aimais, et déjà j'étais jalouse... O Mariquita, que la jalousie est une cruelle chose!... Puisses-tu ne jamais l'éprouver, cette vilaine passion! Que de nuits j'ai passées sans dormir, baignant mon oreiller de mes larmes et mordant mes draps avec rage!... Enfin je sus la vé-

ritable cause qui l'a déterminé à prendre ce vilain habit.

DONA MARIA. C'est encore l'amour?

DONA FRANCISCA. Sa mère était très-malade... les médecins l'avaient condamnée... C'était une femme très-dévote... Eugenio avait alors dix-sept ans au plus. Sa mère mourante lui dit : « Si tu consentais à te vouer à Dieu, je suis sûre que tu obtiendrais du ciel la guérison de ta mère. » Il n'hésita pas, et, bien qu'il étudiât pour être médecin, il abandonna tout, se fit prêtre, et sa mère guérit.

DONA MARIA à demi-voix. C'est une âme généreuse, après tout.

DONA FRANCISCA. Tout ce que j'apprenais de lui me le faisait aimer chaque jour davantage. J'étais sûre qu'il m'aimait; toutefois il se faisait un scrupule de m'avouer sa passion, à cause de son âge et de sa profession. Je résolus donc de lui parler la première, et de l'obliger à se déclarer. Souvent alors j'entamais une conversation détournée, afin d'amener de bien loin le mot d'*amour*; et quand venait le moment de prononcer ce mot magique, je manquais de courage, et je n'osais. Enfin, un soir, par un beau clair de lune, nous dansions toutes dans ce jardin, et lui debout, adossé à cet oranger, nous regardait. En tournant devant lui, une fleur qui était dans mes cheveux tomba à ses pieds. D'abord il ne fit pas semblant de s'en apercevoir; mais il laissa tomber

son mouchoir négligemment sur la fleur, puis il se baissa pour le ramasser, et il ramassa la fleur en même temps. Quand on se reposa, je m'approchai de lui et je lui dis tout bas en riant, et cependant je tremblais, et j'entendais distinctement battre mon cœur : « Fray Eugenio, vous m'avez pris cette fleur; rendez-la moi... » Il me parut tout interdit. Il tira la fleur de son sein, et me la rendit. La lune était alors voilée par un petit nuage blanc. « Pourquoi m'ôtez-vous, dit-il, ce que vous avez jeté comme une bagatelle, et ce que j'ai ramassé comme un trésor? » Il souriait et s'efforçait d'avoir l'air de plaisanter; mais nous étions bien sérieux l'un et l'autre. « Prenez, lui dis-je : je vous la rends, puisque vous y tenez. » Et j'étendis la main : la fleur tomba, et ma main se trouva dans celle d'Eugenio. Alors un tel tremblement me saisit, que si je n'avais pas été soutenue par lui, je serais tombée à terre. Je ne sais ce qu'il me dit, ni ce que je dis, ni combien de temps nous restâmes sous cet oranger; mais, en nous séparant, nous savions que nous nous aimions, et nous avions trouvé un moyen de nous revoir. — Te le dirai-je, chère amie, ce moyen? Tu vas me gronder. Je feignis de vouloir me confesser; j'allai à l'église, je me mis à genoux devant lui, et, dans ce confessionnal, Dieu entendit des sermens* d'amour, au lieu d'aveux et de remontrances. Nous ne pouvions nous toucher que le bout des doigts;

mais je sentais son haleine brûlante qui caressait ma bouche... et nous baisions les grillages avec des transports frénétiques... Oh! si j'avais pu alors me jeter dans ses bras, j'aurais consenti à être anéantie après une heure de bonheur.

DONA MARIA. Et vous êtes heureux!... Si vous étiez découverts.

DONA FRANCISCA. Oh! cela est impossible. Eugenio est si prudent! Il n'entre que la nuit dans ce jardin, et une fois seulement il a consenti, à grand'peine, à monter dans ma chambre. C'était une grande folie de ma part, car tu sais que ma cellule touche à celle de la supérieure, et l'on entend chaque mot qui s'y dit. Heureusement que la senora Monique dormait assez bruyamment pour nous rassurer. — Mais, d'ordinaire, voici le lieu de nos rendez-vous. Vois-tu cette petite bruyère parfumée, ma chère Mariquita[2]... Cette nuit, nous étions là tous deux; je tenais sa main dans la mienne; sa tête était appuyée sur mon sein; je sentais battre l'artère sur sa tempe; nous étions si fatigués tous deux, tellement accablés de bonheur, que nous ne pouvions parler; seulement nous soupirions de temps en temps, en regardant le ciel étoilé. Nous voyions la croix du sud[3] s'incliner lentement là devant nous, et de temps en temps une légère brise de la mer faisait tomber sur nos têtes des fleurs d'oranger... O Mariquita, que nous étions bien! Si tu savais quels plaisirs nous donne l'amour! Je ne conçois pas comment on n'en

meurt pas... (Elle cache sa tête sur le cou de Dona Maria.) Ah! Maria, Maria... mais, mademoiselle, vous ne devez pas connaître encore tous ces mystères-là... — Tu es trop jeune encore, petite amie. J'ai trois ans de plus que toi, et je ne suis si savante que depuis quelques semaines; ainsi tu peux attendre encore : ton temps viendra. — Une seule chose m'inquiète. Nous n'avons pas d'asile; nous bivouaquons. Comment ferons-nous dans la saison des pluies? Le jardin ne sera pas tenable. Peut-être la cabane du jardinier pourrait-elle nous servir.

DONA MARIA avec un sourire amer. Voilà jusqu'où va ta prévoyance... imprudente que tu es! Il est impossible qu'avant un mois tout ne soit découvert. On verra Fray Eugenio escalader les murs du couvent. — On l'arrêtera; votre intrigue sera connue; il sera renfermé dans quelque couvent de la Trappe; toi, on te mettra aux Filles repenties. — Pourquoi ne te sauves-tu pas avec lui? c'est, crois-moi, le parti le plus prudent... c'est la seule chance de salut qui vous reste.

DONA FRANCISCA. Hélas! ma bonne, tu m'effraies; mais que faire? Tu oublies que Fray Eugenio n'a presque rien, et que moi je n'ai que ce que je tiens des bontés de mon grand-père. Pour un enlèvement il faut autre chose que de l'amour; il faut ce dont les romanciers ne parlent pas, de l'argent, et beaucoup d'argent. Je te l'avouerai à ma honte, chère Mariquita, quelquefois dans notre chapelle, en regardant

cette petite statue de la Vierge ornée de tant de pierreries, une envie violente m'est venue de m'emparer de toutes ces richesses, et de me sauver avec Eugenio en les emportant. Cette idée-là m'a valu de belles morales d'Eugenio.

DONA MARIA. Il fallait t'adresser à moi ; tu sais que je suis riche : je puis disposer d'une somme considérable en dépôt chez mon banquier, et j'ai en ma possession des bijoux qui sont, m'a-t-on dit, d'un prix fort élevé.

DONA FRANCISCA. Généreuse amie, comme je reconnais là ma bonne Maria* ; mais je ne pourrais pas accepter de toi un sacrifice si considérable.

DONA MARIA. Un sacrifice ! de l'argent !

DONA FRANCISCA. Eugenio ne voudrait jamais accepter de l'argent d'une femme ; je le connais trop bien : il est fier et même un peu hautain ; mais voici notre plan. Eugenio travaille avec ardeur à son ouvrage sur les pères de l'Église*, et du produit qu'il en retirera...

DONA MARIA. Folie ! mes seules boucles d'oreilles en diamans se vendront plus cher que tous les ouvrages qu'il pourra faire.

DONA FRANCISCA *un peu piquée*. Je ne doute pas que tes boucles d'oreilles en diamans ne vaillent beaucoup d'argent ; mais le livre d'Eugenio est rempli de mérite, c'est un ouvrage qui manquait à la science. Il le vendra ce qu'il voudra... — au moins assez cher pour nous mener jusqu'à la Jamaïque, où nous

pourrions nous établir. Lui, donnerait des leçons d'espagnol et de latin ; et moi, je broderais et je lui ferais* la cuisine. Oh! comme cela sera amusant!

DONA MARIA. Oui; mais, avant que cet ouvrage sublime soit terminé, si vous étiez découverts... Accepte mes diamans et pars; vivez heureux ensuite, si* vous pouvez.

DONA FRANCISCA. Nous ne pouvons recevoir un présent d'une telle valeur, mon amie; mais si tu l'exiges, je demanderai à Eugenio la permission de t'emprunter assez d'argent pour fréter un petit bâtiment jusqu'à la Jamaïque.

DONA MARIA. Je n'ai pas besoin de mes diamans*, je ne m'en parerai jamais; accepte-les, je le veux. Tiens, voici la clef de ma cassette, prends mon écrin, et pars cette nuit*.

DONA FRANCISCA. Mais...

DONA MARIA *se levant.* Prends, te dis-je, et laisse-moi.

DONA FRANCISCA. Je le vois, Maria, je t'ai scandalisée, tu me méprises et tu veux te débarrasser de moi. Ta vertu sévère ou ta dévotion me condamne : cependant, par un reste d'amitié, tu ne veux pas me perdre ; mais, si tu ne m'aimes plus comme auparavant, je n'accepte pas tes dons.

DONA MARIA. Si tu me crois de la dévotion ou des scrupules, tu te trompes fort. Si tu aimes véritablement Fray Eugenio, si tu es véritablement heureuse avec lui... tu as bien fait.

DONA FRANCISCA. Ta voix est tremblante, et tu

caches mal ta colère. Mariquita, dis-moi, qu'as-tu? Est-ce contre moi que tu es en colère? réponds-moi.

DONA MARIA. Je t'ai dit que j'étais malade... j'ai une migraine horrible, et depuis une heure tu me parles de ton Fray Eugenio, de... Tiens, laisse-moi seule ici, et prends ma clef.

DONA FRANCISCA. Non, je ne veux pas avant d'avoir consulté Eugenio.

DONA MARIA. Eh bien! comme tu voudras; mais, pour Dieu, laisse-moi! Chaque mot que tu dis me casse la tête.

DONA FRANCISCA. Maria, tu ne m'aimes plus, je le vois bien.

DONA MARIA. Va, je t'aime plus que je ne le croyais moi-même.

DONA FRANCISCA. Je te laisse, puisque tu veux être seule, Mariquita;... mais au moins embrasse-moi pour me montrer que tu m'aimes toujours.

DONA MARIA *lui tendant la joue.* Es-tu contente?

DONA FRANCISCA. Je t'embrasse comme j'embrasse Eugenio. Il a l'haleine aussi douce que toi. Mais tu te fâches; adieu. *Elle sort.*

SCÈNE VIII

DONA MARIA *seule.*

Qui l'aurait pu penser?... Je n'avais pas d'espoir, mais je ne m'attendais pas à ce dernier coup... Fray Eugenio aime une autre femme!... il aime Fran-

cisca. Au fait, elle est jolie; et pour les hommes, que faut-il de plus?... Dona Francisca ma rivale! ma rivale préférée! l'aurais-je pu soupçonner? — Ils veulent ma mort, ils seront satisfaits. Grâce au ciel, cette fenêtre est encore ouverte, et cette précieuse fiole va bientôt être à moi. Que mon destin s'accomplisse! (Elle entre par la fenêtre dans la pharmacie, et en sort un instant après. Considérant la fiole :) C'est peu de chose, et la mort sous cette forme n'a pas un aspect bien effrayant. On ne souffre pas longtemps. Je suis fâchée de n'avoir pas attendu pour remettre cette lettre; je serais morte avec mon secret. Comme ils se seraient tourmentés pour deviner le motif de ma mort! — On dit qu'il est honteux pour une femme de faire des avances à un homme. (Avec dégoût.) C'est ce que fait* Francisca... Il lui montrera ma lettre, et la commentera avec elle. Ma lettre est sotte et ridicule, mais ma mort raccommodera tout. Qu'en diront-ils? — Francisca se serait-elle tuée à ma place? Elle? Pauvre esprit! elle aurait pleuré, et, son mouchoir mouillé, elle aurait été consolée, tandis que moi... Ils seront forcés d'admirer mon courage; ils diront : « Cette petite Maria, que nous croyions une enfant, elle est morte avec le courage d'un soldat, avec le courage d'un Romain. » Ils seront forcés de pleurer sur moi, et j'aurai la gloire d'avoir fait leur bonheur. Le bonheur de Francisca, de Francisca que je déteste, que tout à l'heure j'aurais poignardée avec plaisir, tandis qu'elle s'amusait lentement à me dé-

chirer le cœur!... Oui, devoir son bonheur à sa rivale, c'est un supplice assez cruel; et peut-être un jour Eugenio fera-t-il une comparaison entre nous deux... Non, personne ne t'aurait aimé comme moi. Et toi, quand je serai morte[4]... N'importe! Que le sacrifice soit complet, qu'il me connaisse enfin. (Écrivant sur un porte-feuille.) « Je lègue à mon amie... » (avec un rire amer) mon amie! « Francisca Gomez, tous mes dia- « mans, et l'argent déposé* chez MM. Arias et Can- « dado, dont mon oncle m'a permis de disposer. » (On entend du bruit.) Ah! c'est Rita. Viens fermer cette fenêtre, il est temps. La mort s'en est envolée, et je la tiens prisonnière. (Rita entre.)

SCÈNE IX

DONA MARIA, RITA.

RITA. C'est encore moi. Je viens fermer cette fenêtre. (Elle la ferme.) Mais, qu'avez-vous donc, mademoiselle? vous avez l'air bien triste.

DONA MARIA. Je n'ai qu'un grand mal de tête.

RITA. Si vous vous couchiez sur votre lit? Voulez-vous prendre quelque chose?

DONA MARIA. Rien, je te remercie. Ah! Rita, apporte-moi un verre de limonade.

RITA. Je vais vous en faire sur-le-champ.

DONA MARIA. Ce n'est pas la peine, donne-moi un verre d'eau.

RITA. Ce sera l'affaire d'un moment. (Elle sort.)

SCÈNE X

DONA MARIA seule.

De toutes les choses de ce monde, ce petit jardin si frais, voilà tout ce que je regrette. Encore, puisque Fray Eugenio et Francisca en font le théâtre de leurs amours, je ne le regrette plus. (Regardant ses mains.) Je tremble... pourtant je n'ai pas peur. Une femme n'a pas la force d'un homme. Un brave général castillan tremblait aussi au moment du combat. Ah! que vois-je? Fray Eugenio!

SCÈNE XI

DONA MARIA, FRAY EUGENIO.

FRAY EUGENIO, à part. La pauvre enfant est toute tremblante, elle me fait peine.

DONA MARIA à part. Il hésite à me parler.

FRAY EUGENIO lui rendant sa lettre ouverte. Dona Maria, voici votre lettre, je l'ai lue.

DONA MARIA. Vos reproches sont inutiles, Fray Eugenio; vous pouvez me les épargner.

FRAY EUGENIO. Non, Dona Maria, je ne vous ferai pas de reproches, car je suppose que votre conscience a déjà parlé, et que vous vous repentez au fond de votre âme de m'avoir écrit cet étrange billet. La confusion que je lis sur votre visage me prouve que le cœur n'est point corrompu chez vous, et que la tête seule, qui est folle par trop de jeu-

nesse, vous a conseillé cette étourderie. Je pourrais vous faire sentir combien il est mal, je dirais presque impie, de tenir un langage aussi... mondain à un ministre du Seigneur, qui est lié par des vœux solennels. Il faut que ma conduite ait été bien légère et bien répréhensible pour que vous ayez pu douter à ce point de ma piété. Je suis presque* aussi coupable que vous, et je n'ai pas le droit de me plaindre. Mais, ma pauvre enfant, je ne veux que vous montrer quelle était votre folie. Je suppose, pour un instant, que j'eusse pu oublier les sermens que j'ai prononcés à la face des autels, que je me fusse rendu coupable d'une action criminelle pour tout homme, sacrilège et abominable pour un prêtre; à quelle suite de malheurs ne vous seriez-vous pas condamnée! Un homme du monde qui séduit une jeune fille peut toujours réparer sa faute : un prêtre ne le peut. Le mystère et la prudence cachent un temps le crime aux yeux du monde, mais tôt ou tard le secret est connu, et le scandale est énorme. Votre réputation, le bien le plus précieux d'une femme, serait perdue à jamais; et, pour quelques jours passés au milieu de faux plaisirs, vous vous seriez préparé des années de regrets et de remords.

DONA MARIA. Fray Eugenio, pourquoi ne vous êtes-vous pas souvenu de toutes ces belles réflexions quand vous avez parlé d'amour à Francisca?

FRAY EUGENIO. Francisca! que voulez-vous dire?

DONA MARIA. Francisca m'a tout dit, Fray Eugenio.

J'ai à me plaindre de vous : j'ai été franche, trop franche avec vous, et vous êtes hypocrite avec moi.

FRAY EUGENIO. Ah! gardez-vous de croire...

DONA MARIA. Et c'est dans ce jardin, sous cet oranger, que vous parlez en prêtre! pourquoi ne me dites-vous pas : « J'aime Francisca? » Cela aurait été d'un galant homme.

FRAY EUGENIO. Je suis confondu! Oui, mademoiselle, vous êtes maîtresse de notre secret, et vous pouvez nous perdre si vous le voulez.

DONA MARIA. Ah! Fray Eugenio, qu'ai-je donc fait pour que vous me soupçonniez d'une telle bassesse?

FRAY EUGENIO. J'ai tort, je l'avoue, mademoiselle; mais je dois vous paraître si coupable... je le suis tant en effet!... Je savais à quels dangers j'exposais votre amie; mais, croyez-moi, j'ai combattu longtemps cette passion funeste, et si j'ai cédé...

DONA MARIA. Vous n'avez pas besoin de vous justifier auprès de moi; je vous comprends et je vous approuve. Il est un moyen de vous soustraire à ces dangers : j'en parlais tout à l'heure à Francisca... Il faut fuir dans un pays où vous pourrez vous marier.

FRAY EUGENIO. Ah! je le désire, mais...

DONA MARIA. Tout cela est facile avec de l'argent. Je puis en prêter à dona Francisca; vivez heureux avec elle.

FRAY EUGENIO. Tant de générosité m'accable et m'humilie...

DONA MARIA. Adieu, Fray Eugenio. (Souriant.) Vous concevez que maintenant votre conversation n'a plus tant de charmes pour moi ; ainsi, séparons-nous.

FRAY EUGENIO. Croyez que ma reconnaissance...

DONA MARIA. Adieu.

FRAY EUGENIO. Permettez-moi... (Il veut lui baiser la main.)

DONA MARIA. Je ne suis plus une femme pour vous, Fray Eugenio ; je suis tout au plus... une *amie*.

FRAY EUGENIO. Puissiez-vous trouver un cœur digne du vôtre ! (Il sort.)

SCÈNE XII

DONA MARIA seule.

L'instant approche. Je vois Rita s'avancer lentement avec cette limonade qui doit me délivrer de tous les ennuis de ce monde. — Elle craint d'en répandre une goutte. — Elle a l'air de suivre un convoi. Le mien sera étrange. Sans doute, celle qui cause ma mort tiendra un des coins du drap qui couvrira ma bière... Et lui* chantera la messe des funérailles. Ah ! ah ! ah !... Mais non ; en ma qualité de suicide, de damnée, on ne me portera pas à l'église. On m'enterrera dans quelque lieu écarté. Qu'importe, pourvu que, dans mon trou, je ne pense plus aux idées qui me tourmentent !

SCÈNE XIII

DONA MARIA, RITA.

RITA. Voilà un grand verre de limonade; je l'ai faite avec de la neige. Buvez, avant qu'elle ne s'échauffe.

DONA MARIA. Ma bonne Rita, je suis fâchée de te déranger toujours; mais fais-moi le plaisir d'aller reporter ce livre dans ma chambre.

RITA. Oui, mademoiselle.

DONA MARIA. Je m'en vais bientôt quitter ce couvent, Rita. Je n'emmènerai pas mes oiseaux avec moi, et je te les donne pour en prendre soin.

RITA. Vous allez quitter le couvent?

DONA MARIA *après avoir écrit quelque chose sur une page de son portefeuille, qu'elle déchire.* Oui. Tiens; avec ce papier-là, tu recevras trois cents piastres de MM. Arias et Candado, ces banquiers qui demeurent sur la place de la Mer.

RITA *stupéfaite.* Mademoiselle...

DONA MARIA. C'est pour acheter du grain à mes oiseaux. Tu en prendras bien soin, n'est-ce pas?

RITA. Mon Dieu, mademoiselle, il n'est pas besoin d'argent; suffit qu'ils viennent de vous.

DONA MARIA. Non, prends, et reporte ce livre.

RITA. Vous pleurez, mademoiselle...

DONA MARIA. Ce n'est rien, va.

RITA. J'attendais que vous eussiez bu...

DONA MARIA. Je reporterai le verre et la soucoupe : laisse-moi...

RITA. Ma bonne demoiselle, comme vous êtes singulière aujourd'hui!... (Dona Maria lui fait signe de la main de s'en aller.) Vous me comblez de présens*, et vous pleurez...

DONA MARIA. Adieu, Rita. (Elle l'embrasse*.) Laisse-moi; va, je t'en prie.

RITA à part, en s'en allant. Elle pleure en quittant le couvent, tandis que les autres se réjouissent.

SCÈNE XIV

DONA MARIA seule.

Cette fille est ici le seul être qui me soit attaché. En lui disant adieu, j'ai senti que ma force allait m'abandonner... — Du courage! dans quelques momens* tout sera fini. (Elle met une partie du contenu de la fiole dans le verre de limonade.) La couleur de cette limonade n'est pas changée. Je ne sais, mais j'aurais plus d'horreur d'un poison noir que d'une eau transparente comme celle-ci... (Elle prend le verre, et le pose* sur le banc.) Il faut du courage pour mourir... En renversant ce verre, je retiens la vie près de m'échapper... Fi donc! je me mépriserais moi-même. Allons! (Elle va prendre le verre; entre Dona Francisca.)

SCÈNE XV

DONA MARIA, DONA FRANCISCA.

DONA FRANCISCA. Mariquita, je viens encore te tourmenter. Eh bien! comment cela va-t-il?

DONA MARIA. Bien ; et tout à l'heure je serai encore mieux.

DONA FRANCISCA. Chère amie, rends-moi encore un service, un service bien grand. Si tu m'accordes ce que je vais te demander, j'accepterai l'argent que tu m'offres.

DONA MARIA. Parle.

DONA FRANCISCA. Le jardinier vient d'acheter un gros chien, pour garder ses oranges, à ce qu'il dit. Cela contrarie fort nos rendez-vous. Prête-moi ta chambre pour cette nuit; elle donne sur la petite cour ; le mur est bas, facile à escalader. Nous avons une échelle de corde. Toi, tu occuperas ma chambre, et tu auras mes livres pour te tenir compagnie.

DONA MARIA. C'est ma chambre qu'il te faut ?

DONA FRANCISCA. Oui, chère amie.

DONA MARIA. Elle sera ce soir à ton service.

DONA FRANCISCA. Que tu es bonne, chère Mariquita ! Nous qui bivouaquons toutes les nuits, comme nous allons être bien dans ta belle chambre à alcôve !

DONA MARIA. Est-ce là tout ce que tu veux ?

DONA FRANCISCA. Tu es un ange ! — Ah ! ce verre de limonade, le bois-tu en entier ?

DONA MARIA. Le veux-tu aussi ?

DONA FRANCISCA. Il est si grand. Laisse-m'en boire la moitié; je meurs de chaud.

DONA MARIA. Bois, et grand bien te fasse !

DONA FRANCISCA. Je bois la première, tu vas savoir ma pensée. (Elle boit.)

DONA MARIA à part. Tu sauras la mienne aussi.

DONA FRANCISCA jetant ce qui reste dans le verre. Ah! quel goût affreux!... Qu'y a-t-il donc dans cette limonade?... Ah! quelle horreur! J'en ai la gorge brûlée... Mais qu'as-tu donc*! pourquoi pleures-tu en me regardant?... tu trembles... O ciel! je brûle... Mon Dieu!... que m'as-tu fait boire!... Réponds-moi donc!... Maria... Ah!... j'étouffe, je brûle... De l'eau! donne-moi de l'eau!

DONA MARIA. Malheureuse! qu'ai-je fait? Au secours! au secours!

DONA FRANCISCA. Ah! je me meurs!

DONA MARIA. Paquita! Paquita, ne meurs pas!... Au secours!... Pardonne-moi! pardonne-moi!

SCÈNE XVI

LES PRÉCÉDENTS, FRAY EUGENIO, DONA IRÈNE, DONA XIMENA, RITA.

DONA MARIA. Secourez-la! Elle est empoisonnée, empoisonnée par moi. Je vais me faire justice; et le puits du couvent n'est pas bien loin.

Elle sort en courant.

FRAY EUGENIO au public. Ne m'en voulez pas trop pour avoir causé la mort de ces deux aimables demoiselles, et daignez excuser les fautes de l'auteur.

FIN DE L'OCCASION.

NOTES*

1. Effet* assez ordinaire de l'inquiétude. On a remarqué que Ali-Pacha, après s'être rendu entre les mains des Turcs, bâilla continuellement pendant l'heure qui précéda sa mort.

2. *Mirad estas yerbas...*
Que aun estan holladas...

3. Constellation qui fait connaître les heures de la nuit* par son inclinaison sur l'horison.

4. *Tu te holgaràs con ella en la cama comprada de mi dinero.* Je ne sais comment traduire*.



MADEMOISELLE VALENTINE TESSIER
DANS LE RÔLE DE LA PÉRICHOLE
Théâtre du Vieux Colombier, 1922

LE CARROSSE
DU SAINT-SACREMENT
SAYNÈTE

Tu veràs que mis finezas
Te desenojan.

CALDERON. ¿Cual es la mayor perfeccion?

PERSONNAGES :

DON ANDRES DE RIBERA, vice-roi du Pérou.
L'EVÊQUE DE LIMA.
LE LICENCIÉ THOMAS D'ESQUIVEL.
MARTINEZ, secrétaire intime du vice-roi.
BALTHASAR, valet de chambre du vice-roi.
CAMILA PÉRICHOLE, comédienne.

La scène est à Lima, en 17...

LE CARROSSE
DU SAINT-SACREMENT

Le cabinet du Vice-Roi

Le Vice-Roi, en robe de chambre, assis dans un grand fauteuil, auprès d'une table couverte de papiers. Une de ses jambes enveloppée de flanelle repose sur un coussin. Martinez, debout auprès de la table, une plume à la main.

MARTINEZ. Messieurs les auditeurs* attendent la réponse de Votre Altesse.

LE VICE-ROI d'un ton chagrin. Quelle heure est-il?

MARTINEZ. Bientôt dix heures. Votre Altesse a justement le temps de s'habiller pour la cérémonie.

LE VICE-ROI. Le temps est beau, dis-tu?

MARTINEZ. Oui, Monseigneur. Il souffle un vent frais de la mer, et il n'y a pas un nuage dans le ciel.

LE VICE-ROI. Je donnerais cent* piastres fortes pour qu'il plût à verse. Alors je resterais volontiers dans mon fauteuil à me dorloter; mais par un temps comme celui-ci... quand toute la ville sera dans l'église... renoncer à se montrer, et céder le premier rang aux auditeurs!...

MARTINEZ. Ainsi Votre Altesse se décide...

LE VICE-ROI. Les mules sont attelées?...

MARTINEZ. Oui, Monseigneur, elles sont attelées à ce beau carrosse qui vous est arrivé d'Espagne.

LE VICE-ROI. Les habitants de Lima n'en ont jamais vu un semblable... Quel effet cela va produire!... et je renoncerais à ce plaisir-là! Non, ma foi!... Mes deux gardes[1] sont habillés de neuf, et je ne me suis pas encore montré au peuple avec mon habit de gala et la plaque dont je viens d'être décoré... On ne peut perdre une aussi belle* occasion... Martinez, j'irai; oui, vive Dieu! et je marcherai. Une fois au bas du grand escalier, le plus fort sera fait. Qu'en dis-tu, Martinez?

MARTINEZ. Le peuple sera enchanté de voir Son Altesse.

LE VICE-ROI. J'irai, morbleu! et les auditeurs, qui s'attendaient à jouer le premier rôle, en crèveront de dépit... D'ailleurs, je ne puis me dispenser d'y aller... L'évêque doit faire allusion, en chaire, à l'ordre dont je viens d'être décoré*... Il est agréable de s'entendre dire ces choses-là... Allons, un effort... (Il sonne. Entre Balthasar.) Qu'on m'apporte mon habit de gala*... Toi, réponds aux auditeurs qu'ils aient à prendre place derrière moi pour la cérémonie... Balthasar, donne-moi des souliers et des bas de soie... Je veux aller à l'église.

BALTHASAR. A l'église, monseigneur! et le docteur Pineda qui a défendu que Votre Altesse sortît!

LE VICE-ROI. Le docteur Pineda ne sait ce qu'il dit... Je sais bien si je suis malade ou si je ne le suis

pas... Je n'ai pas la goutte... Mon père ni mon grand-père ne l'ont jamais eue... Il voudrait me faire croire qu'on a la goutte à mon âge!... Martinez, sais-tu quel est mon âge*?

MARTINEZ embarrassé. Monseigneur... Votre Altesse a si bon visage... à coup sûr...

LE VICE-ROI. Je gage que tu ne devines pas... eh?

MARTINEZ. Quarante... Hein*?...

LE VICE-ROI. Va, va, tu n'y es pas... Allons, Balthasar... qu'on se rapproche*... (Il fait des efforts pour se lever.) Aidez-moi donc, vous autres... plus doucement... Aye*... Plus doucement, morbleu... Je ne sais ce que c'est, mais il me semble que j'ai dix mille aiguilles dans ma pantoufle.

BALTHASAR. Ne vous exposez pas à l'air, Monseigneur; cela serait dangereux.

LE VICE-ROI essayant de marcher. Oh! vive Dieu! quelle douleur!... Jamais je ne pourrai mettre de souliers*... ma foi!... Oh! corps du Christ!... Parbleu! va-t'en au diable avec tes bas de soie et tes souliers... J'aimerais autant être mis à la torture. (On l'assied.) Avance ce tabouret... Ouf! Je ne sais, mais je ne souffrais pas comme cela tout à l'heure.

BALTHASAR. Que Votre Altesse songe aux recommandations du docteur Pineda... Il dit que vous devez éviter le grand air... Et puis la cérémonie sera fatigante... Il faut rester long-temps debout...

LE VICE-ROI. Oui, c'est la fatigue que je crains... car je ne suis pas malade... Même, je suis assez

bien, maintenant... et je pourrais sortir si je voulais... Mais je ne veux pas me rendre malade pour le sot plaisir de tenir un cacique indien sur les fonts de baptême... Baste! Martinez, écris à l'auditeur Don Pedro de Hinoyosa qu'il tienne l'enfant... c'est-à-dire le cacique à ma place... Voici les douze noms qu'il doit porter... Je lui souhaite bien du plaisir... Balthasar, ôte-moi ces habits de devant les yeux... je ne veux pas avoir de regrets. Sotte chose que la gloire de montrer des galons, des rubans et des broderies!... Qu'on m'envoie aussi Pineda, s'il n'est pas à ce baptême du diable... Donne-moi un cigare et du *maté*[2]. Allons, puisque je suis obligé de garder la chambre et que je n'ai rien à faire, je vais m'occuper des affaires de ce gouvernement... Balthasar, je n'y suis pour personne, personne absolument. (A Balthasar.) As-tu fini, voyons? (Il lit la lettre que Martinez vient d'écrire.) Bon... vive Dieu! tu oublies de mettre avec mes titres... chevalier de Saint-Jacques... Parbleu! je le suis depuis six mois en Espagne, et depuis trois jours au Pérou.

MARTINEZ. Je demande pardon de ma négligence à Votre Altesse. (Il ajoute ce titre à la lettre.)

LE VICE-ROI. Balthasar, envoie un écuyer avec cette lettre... Allons, Martinez, travaillons. Il y a bien des dépêches dans le porte-feuille, n'est-ce pas?

MARTINEZ. Oui, monseigneur, j'allais entretenir* Votre Altesse. Pour commencer par le plus pressé, voici une lettre du colonel Garci Vasquez, lequel

annonce qu'il règne une grande fermentation dans la province de Chuquisaca; que les Indiens font des assemblées fréquentes, et que, s'il ne reçoit pas de prompts secours avant un mois*, ils seront en pleine révolte.

LE VICE-ROI. Martinez? Mais il me semble que tu m'as déjà parlé de quelque chose de semblable. Le colonel Garci Vasquez, et la province de... de... diable* de noms indiens! Pourquoi tous les Indiens ne parlent-ils pas espagnol?

MARTINEZ. Chuquisaca, Monseigneur. J'ai eu l'honneur de faire à ce sujet un rapport à Votre Altesse, il y a deux mois, la dernière fois qu'elle a éprouvé une attaque de goutte... je veux dire la dernière fois qu'elle a été indisposée.

LE VICE-ROI. Eh bien! qu'ai-je répondu?

MARTINEZ. Vous avez dit que vous y songeriez.

LE VICE-ROI. Ah! Eh bien!... Nous n'avons guère de troupes... A combien de lieues de Lima se trouve cette province de... tu sais bien?

MARTINEZ. A près de trois cents lieues d'Espagne.

LE VICE-ROI. Vraiment... je croyais que c'était bien plus près... Eh bien! le cas est difficile, et il ne faut pas prendre de résolutions à l'étourdie. — J'y songerai. — Quel autre papier tiens-tu, là, là, dans ta main*?

MARTINEZ. C'est une supplique de Francisco Huayna Tupac, soi-disant descendant de la main gauche de l'ynca* Huayna Capac, lequel demande à joindre à

son nom le titre d'Ynca, à en porter les armes et à jouir des privilèges dont jouissent les autres Yncas.

LE VICE-ROI. Et, est-ce qu'il n'y a rien pour accompagner cette demande?

MARTINEZ. Pardonnez-moi, Monseigneur. Environ une aune et demie de satin de la Chine sur laquelle est peinte la généalogie de l'impétrant*, depuis Manco Capac, Titu Capac, Lloque Yupanqui... des noms à faire dresser les cheveux sur la tête...

LE VICE-ROI. Ce n'est pas là ce que je demande*... Mais quand on veut obtenir quelque chose de ce genre-là, on s'y prend d'une autre manière... Ce n'est pas une petite affaire que celle de vérifier une généalogie comme celle-là. C'est ordinairement l'affaire de mon secrétaire... et je ne suis pas fâché qu'il tire quelque profit de son travail... Après cela, si ce secrétaire est homme d'esprit... Tenez, informez-vous auprès de votre prédécesseur* de ce que vous avez à faire.

MARTINEZ. Je comprends. Cet Ynca* est fort riche...

LE VICE-ROI. Passons à une autre affaire. Pourquoi riez-vous?

MARTINEZ. C'est une plainte portée par la marquise d'Altamirano contre le perroquet de la senora Camila Perichole et la senora Perichole elle-même.

LE VICE-ROI. Autre folie de cette méchante fille!

MARTINEZ. Attendu que le perroquet susdit, à l'instigation de la défenderesse, toutes les fois que la

marquise passe dans la grand'rue, l'appelle en des termes que la pudeur de la demanderesse lui défend de répéter, elle conclut à ce que la senora Perichole soit étranglée... Non, je me trompe, à ce que le perroquet soit étranglé et la senora, sa maîtresse, réprimandée et mulctée.

LE VICE-ROI. Que dit donc ce perroquet?

MARTINEZ. Monseigneur, voici le fait. Il ne s'agit que d'une aimable espièglerie de la senora Camila. Le perroquet, quand la marquise passe, s'écrie : *A combien l'aune de drap?* Or, comme la marquise, avant d'épouser le marquis, était fille d'un riche marchand de drap, elle est grièvement offensée de l'allusion.

LE VICE-ROI. Cette fille-là me brouillera avec toutes les dames de Lima.

MARTINEZ. Voici une lettre de la comtesse de Montemayor qui se plaint d'une tentative de la senora Perichole pour la tourner en ridicule au théâtre, dans la saynète de la *Vieille coquette*.

LE VICE-ROI. Encore!

MARTINEZ. Votre Altesse sait avec quelle perfection cette inimitable actrice saisit et rend tous les ridicules.

LE VICE-ROI. Oui, mais elle passe les bornes et elle ne respecte rien*. Je la tancerai vertement*. Vive Dieu! je me suis intéressé toute ma vie à l'art dramatique, mais je n'entends pas qu'on se permette des personnalités injurieuses pour des dames* dont

les familles pourraient me faire le plus grand tort à Madrid.

MARTINEZ. Voici la pétition d'un capitaine invalide...

LE VICE-ROI. C'en est assez. Je commence à me fatiguer. Nous lirons le reste une autre fois; mais, pendant que nous en sommes sur le sujet de la Perichole, je veux, mon cher Martinez, que tu me parles d'elle à cœur ouvert.

MARTINEZ. Moi, Monseigneur? Eh! que pourrais-je dire à Votre Altesse?

LE VICE-ROI. Oui, je veux que tu me dises franchement ce qu'on en dit dans la ville, dans les sociétés que tu fréquentes.

MARTINEZ. On en parle partout comme d'un talent du premier ordre.

LE VICE-ROI. Bon! ce n'est pas cela que je te demande. Je veux savoir ce que l'on dit de ma liaison avec cette fille; car, au point où nous en sommes, le mystère serait inutile. Bien que tu sois depuis peu à mon service, tu as sans doute deviné... Que diable, on est* homme; — et pour être un vice-roi, on n'est pas obligé de vivre comme un saint.

MARTINEZ. Monseigneur, Votre Altesse fait beaucoup d'envieux, et, s'il faut tout dire, elle fait aussi des envieuses.

LE VICE-ROI. Flatteur! mais il y a du vrai dans ce que tu dis... peut-être plus que tu ne le crois.

MARTINEZ. Ah! Monseigneur, je ne dis que la vérité.

LE VICE-ROI. Comme je sais que tu m'es entièrement dévoué, je veux bien te faire une confidence, mais c'est à condition que tu paieras ma franchise par une franchise semblable. Tu sais que je ne suis pas de ceux à qui on fait voir des étoiles en plein midi... ainsi, fais bien attention à ce que tu vas dire.

MARTINEZ. Monseigneur, je parlerai à Votre Altesse comme si j'étais devant mon confesseur.

LE VICE-ROI. Eh bien! Martinez, apprends ce qui me tracasse. — La Perichole est au fond une bonne fille, mais fort évaporée. Elle fait sans cesse des imprudences qui peuvent la compromettre et moi aussi. Tu sens bien que je ne crains pas qu'elle me trompe. Non, non; il ne s'agit pas de cela, et la pauvre fille est loin d'y penser, mais j'ai peur qu'à la ville on ne s'imagine qu'elle me trompe.

MARTINEZ. Ah! Monseigneur...

LE VICE-ROI. Le monde est méchant et ne respecte pas les personnes d'un rang élevé. D'ailleurs, les apparences sont quelquefois trompeuses... Toi-même, Martinez, est-ce que tu n'as rien observé dans sa conduite qui t'ait donné des inquiétudes?

MARTINEZ. Comment Votre Altesse peut-elle croire....

LE VICE-ROI. Tiens, pour te mettre à ton aise, je veux bien te dire que tu ne plais guère à la Perichole. Elle m'a demandé ta place; tu ne devinerais

jamais pour qui*... pour le neveu de son cordonnier. — Il est vrai que ce cordonnier lui fait des souliers admirables. Dieu! lorsqu'elle danse dans *la Gitanilla* avec des bas de soie roses et des souliers couverts de paillettes... Ah*! Martinez, Martinez, qu'elle est jolie!

MARTINEZ à part. La traîtresse!

LE VICE-ROI. Comme je te suis attaché, je l'ai renvoyée bien loin. Mais tu vois par ce trait que la Perichole ne t'aime point. Ainsi tu n'es pas tenu de la ménager. C'est pourquoi, je te le répète encore une fois, parle avec toute franchise.

MARTINEZ. Ah! mon bon maître!

LE VICE-ROI. Je t'écoute; mais prends bien garde de mentir avec moi.

MARTINEZ. Comblé comme je le suis des bontés de Votre Altesse, je ne sais pas en vérité comment je pourrais jamais les reconnaître... Mais surtout la confidence que Votre Altesse a daigné me faire me met dans un grand embarras... car maintenant je n'ose dire... Ce n'est pas que j'aie à dire quelque chose... qui puisse porter préjudice à la senora Perichole... Mais peut-être Votre Altesse pensera-t-elle, au premier abord, que c'est... en quelque sorte... un motif de vengeance... s'il est permis d'appeler vengeance... ce qui ne peut nuire... car Votre Altesse sans doute ne lui en voudra point... puisque après tout... il ne s'agit que de bagatelles.

LE VICE-ROI. Quelles bagatelles? Explique-toi.

MARTINEZ. Oh! rien de sérieux. Il est certain que la senora Perichole vous aime... Votre Altesse est si bonne! qui pourrait ne pas l'aimer?... Peut-être était-ce par pure méchanceté qu'on me le disait*... car, comme l'observait fort bien Votre Altesse tout à l'heure, le monde est méchant.

LE VICE-ROI. Qu'est-ce qu'on te disait?

MARTINEZ. Il ne faut pas que Votre Altesse attache de l'importance à ce qu'il me disait, car ce n'est que le premier garçon du marchand de soieries de la rue du Callao... Et je ne devrais peut-être pas redire à Votre Altesse les propos que tiennent les personnes de cette classe... Votre Altesse ne daignera peut-être pas les entendre, mais enfin Votre Altesse m'a commandé de dire ce que je sais, et je ne puis dire que ce qu'on m'a dit.

LE VICE-ROI. Corps du Christ! dis donc ce qu'on t'a dit.

MARTINEZ. Ce jeune homme, qu'on appelle Luis Lopez, et qui appartient d'ailleurs à une honnête famille, m'a dit, comme nous parlions de soieries, qu'il avait vendu l'autre jour huit aunes de satin cramoisi au capitaine Hernan Aguirre, qui l'avait payé, sans marchander, dix ducats l'aune.

LE VICE-ROI. Au fait!

MARTINEZ. Eh bien! Monseigneur, Luis Lopez prétendait avoir vu ce même satin cramoisi façonné en robe, et porté par la senora Perichole. Vous souvenez-vous de la robe qu'elle avait dimanche soir?

C'est celle-là même. — Mais rien de plus probable que Luis Lopez se sera trompé... d'autant plus que le capitaine en payant, disait : « Je ne marchande « pas, car c'est pour ma maîtresse. »

LE VICE-ROI. Pour sa maîtresse !

MARTINEZ. Preuve, selon moi, qu'il se trompait... Moi, je lui ai parlé vertement, et je lui ai dit ce que je pensais de sa belle histoire... Mais, si je l'avais cru, il m'en aurait conté bien d'autres.

LE VICE-ROI. Quoi donc encore ?

MARTINEZ. Oh ! de ces histoires qu'il a ramassées je ne sais où... Par exemple, qu'un soir un sergent de ronde attrapa dans la rue du Palais un homme qui n'avait qu'un manteau par-dessus sa chemise : à la vérité, il tenait ses chausses à la main. D'abord on le prit pour un voleur, mais, arrivé au corps-de-garde, le lieutenant de service vit que ce prétendu voleur était le capitaine Aguirre. — Mais qu'est-ce que cela prouve ?

LE VICE-ROI. Quelle nuit ?

MARTINEZ. Il disait la nuit du vendredi au samedi*... Cette nuit que nous avons attendu si longtemps... Mais, dans la rue du Palais, il y a quelques dames qui ne sont pas des plus farouches... Je présume que le capitaine courtise la senora Beatriz... Ah ! mais, je me trompe ; car il y a près de quinze jours qu'elle est partie pour Quito... Si ce n'est elle, ce sera une autre.

LE VICE-ROI. Est-ce là tout ce que tu sais ?

MARTINEZ. Hélas ! Monseigneur ! Votre Altesse sait bien que les médisances ne s'arrêtent jamais en beau chemin, et qu'une fois que les mauvaises langues ont commencé à s'exercer sur quelqu'un, elles trouvent bientôt qui leur fait chorus... Mais ce qui reste à dire est si extravagant, que je crains d'ennuyer Votre Altesse en le lui répétant.

LE VICE-ROI. Point. Cela ne m'ennuie pas. Continuez.

MARTINEZ. Au dernier combat de taureaux... en vérité la médisance est assez bien arrangée pour les détails, mais pour le fonds* elle est d'une absurdité criante. Au dernier combat de taureaux, Votre Altesse a peut-être remarqué un grand gaillard bien fait, léger comme une panthère, courageux comme un lion, un *cholo*[3] nommé Ramon, et qui est un des habiles matadors de Lima?

LE VICE-ROI. Eh bien?

MARTINEZ. On dit... vous savez que les faiseurs de médisances disent tout ce qui leur vient à l'esprit... on dit qu'il n'est pas sans exemple que quelques-uns de ces messieurs aient osé prétendre aux bonnes grâces de certaines dames de haut parage... et, ce qui est bien plus extraordinaire, que l'on a vu des dames, distinguées par leur naissance ou autrement, s'abaisser jusqu'à favoriser les prétentions de ces misérables. — Je crains de fatiguer Votre Altesse qui me semble souffrir dans ce moment.

LE VICE-ROI. Oui, mon pied me fait grand mal.

MARTINEZ. Or donc, quelques gens oisifs et méchants, comme, Dieu merci, il n'en manque pas à Lima, ont prétendu surprendre des œillades fort enflammées que le matador lançait à la belle comédienne. N'a-t-on pas remarqué encore que cet homme, qui est consommé dans son art, au lieu d'attirer le taureau sous la loge de Votre Altesse, pour le tuer là, comme tout matador bien dressé* a coutume de le faire... eh bien! ce Ramon, au contraire, se postait sous la loge de la senora Perichole, lui faisant ainsi tous les honneurs de la fête. Il faut avouer qu'il y a des gens qui trouvent du mal partout, même dans ce qu'il y a de plus innocent! Par exemple, à cette même course, la senora a fait quelque chose qu'ils ont bien mal interprété, et qui au fond n'a rien que de naturel. Au moment où le taureau noir et blanc, le plus furieux* de tous, a été abattu par Ramon, le collier de perles de la senora Perichole est tombé dans l'arène. Ramon l'a ramassé et l'a passé à son cou, après l'avoir baisé avec respect. Mais moi, je suis convaincu que ce collier est tombé par accident, puis par générosité la senora l'a abandonné au matador; lequel, au reste, ne l'a pas vendu, comme bien des gens de sa profession l'auraient fait à sa place, pour aller en dépenser le prix au cabaret. Lui, au contraire, le porte à son cou par la ville, fier comme un paon, et bravant encore plus qu'à l'ordinaire. Que Votre Altesse imagine quelle bonne fortune que cet accident

pour la médisance! Aussi Dieu sait comment les gens travestissent l'affaire. Suivant eux, la senora Perichole se serait élancée hors de sa loge, elle aurait arraché elle-même son collier exprès, et l'aurait jeté au matador en criant : Bravo, Ramon! — La senora Romer, du Grand Théâtre, et qui se trouvait dans la même loge... (mais c'est la jalousie qui la fait parler) elle a dit que* la senora Perichole s'était écriée : Bravo, *mon* Ramon! J'étais trop loin pour entendre, mais je gage qu'elle a menti; car elle est si méchante, tenez, qu'elle ose dire qu'à la dernière représentation de « *La Fille de l'Air* », la couronne qui est tombée aux pieds de la senora Perichole avait été lancée par Ramon *le cholo*. Enfin elle va jusqu'à conter que Ramon est entré quelquefois dans sa loge au théâtre, et que même il va chez elle. Ce n'est pas que le drôle ne soit assez hardi* pour tout oser. Il se croit un Adonis malgré sa peau tannée; il joue de la guitare, il jouerait des couteaux au besoin... Personne auprès de lui n'oserait tousser ou se moucher quand la Perichole chante... C'est un homme précieux pour une actrice. — La Romer ajoute que la senora Perichole s'enferme quelquefois des heures entières avec lui, surtout quand Votre Altesse va à la chasse, ou lorsqu'elle est malheureusement indisposée.

LE VICE-ROI. Est-ce là tout ce que vous savez?

MARTINEZ. De semblables propos la kyrielle ne finirait jamais; mais comme j'y attachais peu

d'importance, et que je présume que Votre Altesse...

LE VICE-ROI. Monsieur Martinez, vous êtes un faquin.

MARTINEZ. Monseigneur!

LE VICE-ROI. Un insolent, un effronté menteur.

MARTINEZ. Monseigneur, je n'ai rien dit à Votre Altesse que ce que j'avais entendu dire.

LE VICE-ROI. Et voilà, monsieur, ce qui prouve votre impertinence. Comment! vous osez me débiter insolemment comme parole d'Évangile tous les sots bavardages que vous entendez dans les coulisses! Qu'allez-vous faire dans les coulisses, monsieur? Est-ce là votre place? Vous donné-je des appointements pour cabaler avec les acteurs? Vous ne faites rien; vous êtes un paresseux... et un menteur. Il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce que vous avez eu la hardiesse de me soutenir en face. Comment! misérable, vous osez me dire que je suis le rival d'un matador! d'un cholo!

MARTINEZ. Non, monseigneur... Je ne dis pas...

LE VICE-ROI. Je connais la Perichole. C'est une excellente fille, qui n'aime que moi. Vous êtes un menteur, un impudent menteur, et il n'y a pas une syllabe de vrai dans tout ce que vous avez dit.

MARTINEZ. Que Votre Altesse daigne se souvenir...

LE VICE-ROI. Taisez-vous. — Je vous ai tiré de la boue pour vous prendre à mon service. Je voulais faire votre fortune. Vous êtes indigne de mes bontés.

Je devrais vous chasser ignominieusement; mais, par une extrême faiblesse de ma part, je veux bien vous donner une place. Je vous fais receveur des contributions dans la province de... auprès du colonel Garci-Vasquez. Partez vite; si vous êtes demain à Lima, je vous fais conduire au Callao entre quatre dragons, et vous n'en sortirez qu'à ma mort.

MARTINEZ. Hélas!... Miséricorde! Monseigneur, c'est pire que la prison. Que votre Altesse daigne se rappeler que je n'ai parlé que par son ordre.

LE VICE-ROI. Ah! vous raisonnez encore. Qui donc est le maître ici? Vive Dieu! si je pouvais marcher, je vous assommerais à coups de canne! Hors d'ici, faquin, ou je vous fais jeter par la fenêtre. Ah! je ne vaux pas un cholo? un cholo! Impudent! hors d'ici!

On entend un grand bruit à la porte du cabinet : entrent Balthasar, ensuite la Perichole. Sort Martinez.

BALTHASAR. Monseigneur, c'est mademoiselle qui veut absolument entrer, quoique je lui dise que Votre Altesse est en affaires.

LE VICE-ROI. Qu'elle entre; et vous, sortez.

LA PERICHOLE. Il est assez étrange qu'on ne puisse vous voir qu'en emportant d'assaut la porte de votre cabinet. J'espère qu'il n'y a là-dedans qu'une méprise de votre butor d'huissier.

LE VICE-ROI d'un ton chagrin. Je vous croyais à la cérémonie.

LA PERICHOLE. Je ne sais encore si l'on m'y verra*. Cela dépend un peu de vous. — Mais, avant tout, comment va votre goutte?

LE VICE-ROI avec une humeur croissante.* Je n'ai pas la goutte.

LA PERICHOLE. Ah! ce n'est, à ce que je vois, qu'un accès de mauvaise humeur rentrée. Tant pis: j'avais quelque chose à vous demander, et j'espérais vous trouver en de meilleures dispositions. Puisqu'il en est ainsi, je vous baise les mains. Adieu; nous reparlerons de cela une autre fois.

LE VICE-ROI. Camila, ne vous en allez pas si vite. J'ai à vous parler, moi. Vive Dieu! on croirait que vous avez peur d'un tête-à-tête avec moi.

LA PERICHOLE. Oh! Votre Altesse me fait rarement peur.

LE VICE-ROI. Restez. Tenez-moi compagnie quand je suis malade... — Je sais bien que vous aimeriez mieux causer avec le capitaine Aguirre... mais il faut savoir se résigner quelquefois.

LA PERICHOLE. Aguirre? Je le quitte à l'instant.

LE VICE-ROI. Vous le quittez à l'instant... Fort bien, madame! vous m'épargnez une préface, et je puis entrer en matière sur-le-champ.

LA PERICHOLE. Monseigneur, je soupçonne que vous voulez me régaler d'une petite scène de jalousie; car il y a près de deux mois que vous n'avez donné carrière à vos humeurs jalouses. Je crains que cette scène ne dure un peu de temps, et, si vous l'aviez

pour agréable, je vous ferais ma demande tout de suite. Vous me l'accorderiez, et nous remettrions à demain les reproches et les fureurs.

LE VICE-ROI. Je ne suis guère d'humeur à vous accorder des grâces; vous abusez de celles que vous avez obtenues de moi.

LA PERICHOLE. Beau début! mais c'est à mon tour de parler... Toutes les bégueules de Lima se sont liguées pour me mortifier de toutes les manières, et le tout, parce que je suis plus jolie qu'elles. — N'est-ce pas que je suis jolie aujourd'hui? — Il y a entre nous une petite guerre bien active de petites calomnies et de petites noirceurs. Si je n'étais pas si pressée, je vous en conterais quelques-unes. En outre, nous faisons tous nos efforts de part et d'autre pour nous surpasser par la magnificence de nos parures, le goût de nos toilettes, etc. Aussi nous sommes une providence pour les bijoutiers et les marchandes de chiffons.

LE VICE-ROI. Qu'ai-je affaire, morbleu! de toutes ces balivernes? Si vous ne surpassez ces dames par le luxe de vos parures, en fait d'amans*...

LA PERICHOLE avec une grande révérence. En fait d'amans* je fais tout au contraire de ces dames. Je préfère la qualité à la quantité.

LE VICE-ROI. Perichole, laissez-moi parler; je suis très-sérieux en ce moment.

LA PERICHOLE parlant en même temps. Écoutez-moi, je n'ai que deux mots à vous dire...

LE VICE-ROI. Je suis très-mécontent de vous. De tous côtés on parle de votre coquetterie, et, s'il faut parler net, je crains que vous ne me fassiez jouer un sot rôle.

LA PERICHOLE *parlant en même temps.* Je me suis avisée, aujourd'hui même, d'une invention sublime qui fera crever de dépit toutes ces dames, pourvu toutefois que vous soyez aimable comme vous l'êtes quelquefois.

LE VICE-ROI. Mais, vive Dieu ! écoutez-moi donc !

LA PERICHOLE. Mais, morbleu ! écoutez-moi donc ! Je suis femme, vous êtes Castillan, vous me devez du respect ; ainsi, taisez-vous quand je parle.

LE VICE-ROI. Eh bien, parlez ! vous ne perdrez rien pour attendre.

LA PERICHOLE. Aujourd'hui, comme vous le savez, toutes les femmes de Lima se font voir dans leurs parures les plus élégantes, étalant à l'envi tout le luxe qu'elles peuvent. Toutes les voitures qui sont à Lima sont au nombre de cinq : les deux vôtres, celle de l'évêque, celle de l'auditeur Pedro de Hinoyosa, enfin le carrosse de la marquise Altamirano, mon ennemie capitale, presque aussi vieux que sa maîtresse, mais enfin c'est un carrosse. Or donc, ce matin, apprenant que vous gardiez la chambre aujourd'hui, je me suis mis en tête que vous pourriez assurer mon triomphe sur ma rivale, en me faisant don de ce beau carrosse qui vous est arrivé de Madrid.

LE VICE-ROI. Est-ce là ce que vous me demandez?*

LA PERICHOLE. Vous me ferez plus de plaisir en me donnant ce carrosse que si vous me donniez une mine ou un département d'Indiens.

LE VICE-ROI. Certes, la demande est modeste. Elle ne veut qu'un carrosse pour se faire traîner à l'église comme une marquise. Je n'en reviens pas.

LA PERICHOLE. Vous savez, Don Andres, que je fais peu de cas de l'argent. Je ne sais ce que vous coûte cette voiture, mais vous êtes riche. S'il ne s'agissait pas d'humilier des ennemies mortelles, vous sentez bien que je ne vous aurais pas demandé un cadeau d'une aussi grande valeur. Au surplus, si ma demande vous choque, oubliez-la. Si j'ai eu tort de vous la faire, je vous en demande pardon. J'ai le défaut d'agir d'abord, et de réfléchir ensuite.

LE VICE-ROI. Un carrosse! il ferait beau voir une comédienne en carrosse! Êtes-vous un évêque, madame, un auditeur ou une marquise, pour aller en carrosse?

LA PERICHOLE. Et ne suis-je pas* tout à la fois l'infante d'Irlande, la reine de Saba, la reine Thomyris, Vénus et sainte Justine, vierge et martyre?

LE VICE-ROI. Folle!

LA PERICHOLE. Toutes ces dames-là valent bien une vieille marquise dont le père vendait du drap à Cordoue pour habiller les muletiers. — Allons, mon petit papa, mon cher Andresillo, vous avez ri; vous n'êtes plus de mauvaise humeur, vous êtes

charmant à votre ordinaire, et vous me donnerez votre carrosse*, n'est-ce pas?

LE VICE-ROI. Camila, d'abord vous demandez des choses extravagantes, ensuite vous prenez mal votre temps, car j'ai maintenant à me plaindre de vous.

LA PERICHOLE. Et si je voulais user de représailles!

LE VICE-ROI. Écoutez, vous avez tort de tourner tout en plaisanterie. Je vous assure que votre conduite m'est connue maintenant, et que je ne veux plus être votre dupe.

LA PERICHOLE. Si je n'obtiens pas de vous ce carrosse, il faudra que je m'en retourne chez moi bien tristement; car le moyen d'aller à cette cérémonie à pied comme une fille du peuple, ou en chaise à porteurs comme une bourgeoise! et surtout après les espérances que j'avais conçues... Ah! monseigneur le vice-roi du Pérou, vous êtes un cruel homme!... Combien vous coûte ce carrosse?

LE VICE-ROI. Laissez votre carrosse, mademoiselle, et répondez-moi. Je suis parfaitement au fait de toutes vos actions, et vous savez* que je ne suis plus aveuglé sur votre compte, comme je l'étais quand je vous aimais. Maintenant, je ne vous aime plus, entendez-vous? Je suis détrompé, je vous connais... Cependant, je serais bien aise de voir de quel air vous pourriez vous y prendre pour vous justifier... Voyons, essayez... parlez, que diantre! parlez... Eh





LE JARDIN ET L'ENTRÉE DE LA MAISON DE LA PÉRICHOLE A LIMA

(Photos communiquées par M. Martinenche)

bien, à quoi pensez-vous* ainsi, les yeux levés au ciel?

LA PERICHOLE. Ce beau carrosse!

LE VICE-ROI. Vous feriez perdre patience à un saint! Que le diable emporte le carrosse! — Je sais que le capitaine Aguirre vous aime.

LA PERICHOLE. Je le crois sans peine. — Donnez-moi un de ces cigarres*.

LE VICE-ROI. ... Et que vous l'aimez... oui, vous l'aimez... je le sais, j'en suis sûr... Mais soutenez donc le contraire... du courage! Niez, par exemple, qu'il vous ait donné une robe de satin cramoisi... Niez, niez-le! je ne vous en empêche pas.

LA PERICHOLE. Il aurait dû me donner aussi une mantille de dentelle pour compléter l'habillement*.

LE VICE-ROI. Et on l'a surpris à demi vêtu sous vos fenêtres... Je le sais bien, je l'ai vu... Mais, vive Dieu! dites donc que cela est faux... Vous qui êtes si bonne comédienne, vous devez mentir de l'air dont les autres disent la vérité.

LA PERICHOLE. Merci du compliment.

LE VICE-ROI. Vous sentez bien, ma mie, que cela ne peut durer. Aussi nos relations vont cesser... Et cela devrait être fait depuis long-temps... car je ne suis pas homme à entretenir les maîtresses du capitaine Aguirre... — Vous êtes bien tranquille... Vous croyez peut-être que je prends votre flegme pour le calme de l'innocence?

LA PERICHOLE d'un ton tragique. C'est le calme du désespoir. Je ne vois là dedans que l'occasion perdue d'aller à l'église en carrosse. L'heure va se passer, et, quand vous me demanderez pardon, il sera trop tard.

LE VICE-ROI. Ah! vous demander pardon, ma mignonne!* Ah! vous ne prétendez à rien moins? Eh bien! je vous demande pardon d'avoir découvert une autre intrigue avec un personnage bien illustre.

LA PERICHOLE. Et de deux. Quand nous serons à trois, nous ferons une croix.

LE VICE-ROI. Ce n'est rien moins que le vaillant Ramon, cholo de nation et matador de son métier. — Vous choisissez bien vos amans*, madame. C'est un homme célèbre, et tout Lima est rempli de son nom.

LA PERICHOLE. Il est vrai, et sa réputation n'est pas usurpée comme tant d'autres. C'est le plus brave toréador du Pérou, et peut-être le plus beau et le plus robuste.

LE VICE-ROI. Parbleu! il est clair que vous n'êtes pas femme à quitter un vice-roi pour le premier venu. D'ailleurs, en personne habile, vous quittez un amant pour en prendre deux. Vous donnez un ducat, mais vous en prenez la monnaie.

LA PERICHOLE. Si bien qu'à votre compte un capitaine et un matador seraient la monnaie d'un vice-roi? Votre Altesse se trompe dans son calcul. Il faudrait, suivant moi, trois vice-rois pour faire la

monnaie d'un capitaine, et six vice-rois au moins pour la monnaie d'un matador.

LE VICE-ROI. Vous êtes une impudente...

LA PERICHOLE. Courage!

LE VICE-ROI. Une effrontée, qui ne prend pas même le soin de cacher ses débordemens par un peu de respect humain.

LA PERICHOLE. Ferme! (Déclamant.) « Cruelle imagination! pourquoi, par tes prestiges mensongers*, « affliges-tu mon cœur[4]? »

LE VICE-ROI. Prendre un matador et un cholo pour amans!... Vous êtes une Messaline!

LA PERICHOLE. Qu'est-ce que cela veut dire?

LE VICE-ROI. Vous êtes...

LA PERICHOLE. Que Votre Altesse ne se contraigne point. J'imagine qu'elle se livre à ces accès de fureur par ordonnance du médecin. En effet, vous vous échauffez, et cela doit être bon pour la goutte.

LE VICE-ROI. Taisez-vous, infâme! Prendre un cholo pour amant! Vive Dieu! — Je vous ai comblée de mes faveurs... Pour vous, je me suis presque compromis aux yeux du public... car il est scandaleux que le représentant du roi d'Espagne aille chercher sa maîtresse sur les planches d'un théâtre!... Je ne sais qui me retient!... Mais si je n'étais mille fois trop bon, je vous ferais fourrer dans une maison de correction.

LA PERICHOLE. Vous n'oseriez pas!

LE VICE-ROI. Je n'oserais pas! Vite une plume et de l'encre, et je signe l'ordre.

LA PERICHOLE. Il y aurait une révolte à Lima, si la Perichole était en prison*.

LE VICE-ROI. Une révolte! ta, ta, ta!

LA PERICHOLE. Oui, une révolte. Faites décapiter, pendre tous vos nobles marquis, comtes et chevaliers de Lima, pas une voix ne criera, pas un bras ne se lèvera pour eux. Faites égorger douze mille pauvres Indiens, envoyez-en vingt mille dans vos mines, on vous applaudira, on vous donnera du Trajan par le nez... Mais empêchez les Liméniens de voir leur actrice favorite, et ils vous assommeront à coups de pierres.

LE VICE-ROI. Oui, oui!... Et si je défends au directeur de renouveler votre engagement qui va finir?

LA PERICHOLE. Eh bien! je prendrai ma guitare, et j'irai chanter dans la rue, sous vos fenêtres; et dans mes chansons je ferai rire aux dépens de votre vice-royauté et de votre goutte.

LE VICE-ROI. Fort bien. Et que feriez-vous, si je vous envoyais en Espagne par le premier galion?

LA PERICHOLE. Vous ne pourriez me faire un plus grand plaisir... Je meurs d'envie de voir la vieille Europe, et d'ailleurs, en Espagne, j'ai la chance de devenir la maîtresse du roi*, et, le cas échéant, je me venge de vous. Je vous fais accuser, ramener prisonnier en Espagne, les fers aux pieds, comme Christophe Colomb, et ensuite vous serez bien heu-

reux si je vous fais grâce de la potence et si je vous envoie seulement pourrir dans la tour de Ségovie.

LE VICE-ROI. En attendant que cela arrive, ne remettez plus les pieds dans ce palais.

LA PERICHOLE. Certes, jamais je n'obéirai plus volontiers à Votre Altesse.

LE VICE-ROI. Encore un instant. Comme c'est la dernière fois que nous nous voyons, il faut terminer nos comptes... Je vous méprise trop pour vous accabler. Andres de Ribera ne daigne pas punir une offense quand elle part de trop bas. — Je vous ai donné des sommes considérables, des cadeaux précieux... gardez-les. On vous paiera trois mois de votre pension, et j'espère qu'avec cela vous entrerez à l'hôpital quelques semaines plus tard.

LA PERICHOLE. J'ai écouté patiemment vos injures et les calomnies atroces que vous venez de me faire entendre; je les attribuais à l'état de souffrance où je vous vois; mais ce dernier outrage ne peut se pardonner. Je descends de vieux chrétiens et de Castillans, Monseigneur, et j'ai le cœur trop haut pour accepter les présens d'un homme que je n'aime pas. Tous vos bijoux* vous seront rendus. Je vendrai ma maison et mes effets* pour payer le reste. En attendant, voici un collier de diamans et des bagues que vous m'avez donnés... Ce soir, je n'aurai rien à vous.

Elle ôte ses bijoux et se dispose à sortir.

LE VICE-ROI *ému*. Perichole!... Perichole! Là... ne

vous en allez pas... Écoutez... écoutez donc... Faut-il que je me lève?... Aïe! aïe!

LA PERICHOLE s'arrêtant. Vous vous êtes fait mal?

LE VICE-ROI. Vous parliez de calomnies?

LA PERICHOLE. Je ne me souviens plus de ce que j'ai dit.

LE VICE-ROI. Dis seulement que cela n'est pas vrai, et j'oublie tout.

LA PERICHOLE. Croyez-en ce qu'il vous plaira. Je baise les mains de Votre Altesse.

LE VICE-ROI. Non, ne t'en va pas encore... Perichole... J'étais en colère... j'ai été trop vif... mais* maintenant expliquons-nous tranquillement. — Ainsi, tout ce qu'on m'a dit de toi était faux?*

LA PERICHOLE. Laissez-moi m'en aller. Je tiens peu à votre opinion.

LE VICE-ROI. Voyons donc, Camila. Eh bien! je crois que j'ai eu tort. Es-tu satisfaite?

LA PERICHOLE. Non, non, vous avez raison.

LE VICE-ROI. Entêtée! méchante!... Je te déteste; mais va, tu es charmante toujours... Je t'aime trop... Je sais bien que tout ce que l'on m'a dit est faux... Mais dis-moi que cela est faux... rien que...

LA PERICHOLE. Non : vous m'avez trop offensée pour que je tienne beaucoup à votre estime.

LE VICE-ROI. Allons, Camila! Eh bien! n'en parlons plus... Je te demande pardon... J'ai eu tort... C'est que j'étais si souffrant que je ne savais ce que je disais. Tout est fini... Donne-moi la main... Mais dis-moi...



MADEMOISELLE VALENTINE TESSIER
DANS LE ROLE DE LA PÉRICHOLE
(Théâtre du Vieux Colombier, 1922)

LA PERICHOLE. Que je vous dise?...

LE VICE-ROI. Que tu n'es plus fâchée, et que tu me pardonnes mon emportement.

LA PERICHOLE *lui donnant la main*. Oui, je vous pardonne; car je crois que vous m'aimez véritablement.

LE VICE-ROI. Au moins, par générosité... Je suis bien sûr de toi... Je ne suis plus jaloux... Mais est-ce que cela te coûterait beaucoup de dire qu'on t'a calomniée?

LA PERICHOLE. Quoi! toujours vous en venez là?*

LE VICE-ROI. Allons! voilà qui est dit... n'en parlons plus... Je te crois sans que tu te défendes... Pourtant... Vois comme je suis faible!

LA PERICHOLE. En vérité, Monseigneur, faut-il vous montrer à quel point la jalousie vous a troublé la raison? Voyons : cherchons à nous rappeler vos reproches. Ah! la robe de satin cramoisi?... Bon Dieu, quelle idée!

LE VICE-ROI. Oui, cela était ridicule; mais...

LA PERICHOLE. Il est parfaitement vrai que je possède une robe de satin cramoisi, et il est non moins vrai que je l'ai achetée d'une fille de couleur, ma voisine, qui est entretenue par le capitaine Aguirre. Avait-elle reçu cette robe de son amant ou d'un autre, c'est ce que j'ignore... C'est ma femme de chambre qui a fait le marché, et vous pouvez l'interroger là-dessus.

LE VICE-ROI. Je m'en garderai bien, mon enfant!...

Je te crois. (A part.) Ah! coquin de Martinez, tu me paieras l'imposture.

LA PERICHOLE. Quant à l'autre histoire du capitaine Aguirre, je n'ai rien à vous dire, sinon que les accidens de cette espèce sont communs à Lima, et que je ne puis les empêcher. D'ailleurs, je crois me souvenir que ce jour-là même vous êtes resté fort tard à souper chez moi.

LE VICE-ROI. Perichole, ma mignonne, je ne veux plus entendre un mot là-dessus. Cela me rend trop honteux... Dieu merci, je ne suis plus jaloux... Tu disais donc que ce cholo...

LA PERICHOLE. Vos espions vous ont aussi bien instruit relativement au cholo Ramon. Il est vrai qu'aux dernières courses je fus transportée d'admiration en voyant son adresse et son courage, car aussitôt qu'il eut enfoncé son épée dans l'épaule du taureau, sûr de son coup, sans daigner regarder si l'animal conservait encore quelque reste de vie, il fit une pirouette, et, tournant le dos au taureau*, il me fit un salut fort gracieux pour un homme de sa profession. Je compris ce que cela voulait dire, et je cherchai ma bourse pour la lui jeter; mais je l'avais oubliée. je pris donc le premier objet de prix qui me tomba sous la main. Mais jamais je ne me serais avisée de croire que dans une semblable action on pût voir de l'amour. Un cholo! un matador! un homme qui boit de l'eau-de-vie et qui mange des ognons* crus! Ah! Monseigneur!

LE VICE-ROI. Oui, oui, j'avais tort, ma toute belle... Cependant, si j'avais été ce taureau, j'aurais rassemblé le reste de mes forces, et j'aurais rudement secoué monsieur Ramon.

LA PERICHOLE. Alors j'aurais crié : « *Vive le taureau!* »

LE VICE-ROI. Tu es charmante! demande-moi ce que tu voudras... Car je ne crois pas du tout que tu fasses venir chez toi ce Ramon qui mange des ognons crus.

LA PERICHOLE. Pardonnez-moi, Votre Altesse n'ignore pas que je dois jouer bientôt le principal rôle dans la comédie du poète Peransurez. J'y dois chanter un air avec des paroles dans le patois de ces gens-là; et pour bien saisir leur accent et leur prononciation, je fais venir Ramon qui a une assez belle basse-taille, et qui chanterait toute une journée, pourvu qu'on lui donnât suffisamment à boire. — Je n'ajouterai plus qu'un mot. Pour peu que Votre Altesse conserve des doutes, elle peut envoyer le capitaine à Panama, et le matador à Cuzco; mais je crains que, si la chose* a fait du bruit, leur exil ne donne lieu aux mauvais plaisans de s'égayer à vos dépens et aux miens.

LE VICE-ROI. Ah! ma bonne Perichole, comment te faire oublier...

LA PERICHOLE. L'amour fait excuser bien des choses; mais j'engage Votre Altesse à se tenir en garde à l'avenir contre ces domestiques qui af-

fectent beaucoup de dévouement, tandis qu'ils sont tout disposés à trahir leurs maîtres.

LE VICE-ROI. Comment?

LA PERICHOLE. Je ne nomme personne, et le métier de dénonciateur ne sera jamais le mien. Jeune, assez jolie, comédienne, je suis exposée à recevoir bien des propositions impertinentes, et j'imagine que certain petit présomptueux que vous honorez de votre confiance, et que j'ai fait chasser de nos coulisses, vous aura régalé de toutes ces belles histoires.

LE VICE-ROI. Oh! le scélérat! Je m'en étais toujours douté. Oh! le monstre! comment! il a osé te faire des propositions! Tu parles de Martinez, n'est-ce pas?

LA PERICHOLE. Je ne veux nuire à personne.

LE VICE-ROI. Ah! coquin! ce n'est pas avec Garci Vasquez que tu iras. C'est au fort de Callao, et le diable m'emporte si tu en sors de sitôt!

LA PERICHOLE. Je n'ai rien dit contre ce jeune homme. Qui vous prouve que j'ai voulu le désigner?

LE VICE-ROI. Laisse-moi faire. Je sais ce que je sais... — Mais, mon enfant, tu m'avais demandé, je crois, mon carrosse...? Diable! c'est...

LA PERICHOLE. Ne parlons plus de cela; je suis assez heureuse maintenant, puisque je n'ai pas perdu votre amitié.

LE VICE-ROI. Mais cela te ferait donc beaucoup de plaisir?... C'est que, vois-tu, ma petite...

LA PERICHOLE. Oui, j'y tenais beaucoup... Mais depuis cette cruelle discussion, j'ai changé d'idée.

LE VICE-ROI. Tu comptais que je te l'aurais donné... C'est que, diable... ce carrosse... non pas que j'y tienne... mais que diantre dira-t-on si...

LA PERICHOLE. Laissons cela. D'ailleurs, il est bien tard pour aller à la cérémonie. Je n'arriverais pas à temps.

LE VICE-ROI. Quant à cela, mes mules trottent vite... Je ne crains que ces maudits Auditeurs... Ce Pedro de Hinoyosa... Il va travestir l'affaire à sa guise...

LA PERICHOLE. Il vous déteste parce que le peuple vous aime... Mais je serais désolée de vous compromettre avec lui. Il paraît que c'est un monsieur qu'il faut ménager.

LE VICE-ROI *après un instant de réflexion.* Parbleu! qu'il dise ce qu'il voudra... Ne suis-je pas le maître de donner ce qui m'appartient, et à qui bon me semble?

LA PERICHOLE. Non, de grâce. J'ai fait réflexion à l'extravagance de ma demande, et je rougis maintenant de vous en avoir importuné. — Et puis... je me suis tellement fait violence tout à l'heure pour ne pas pleurer... que j'ai plus d'envie de me jeter sur mon lit pour reposer mes nerfs que d'aller me promener.

LE VICE-ROI. Pauvre enfant, comme elle m'aime!... Non, ma fille, il faut que tu prennes l'air; cela te fera du bien. Pineda m'ordonne de monter en voiture, quand je viens de me mettre en colère... Va,

mignonne, mon carrosse est à toi. Sonne, pour que l'on attelle sur-le-champ.

LA PERICHOLE. Monseigneur, de grâce, réfléchissez ; vous êtes maintenant trop bon, comme vous avez été trop injuste tout à l'heure.

LE VICE-ROI. Sonne, te dis-je. Je veux que tes ennemies en meurent de jalousie.

LA PERICHOLE. Mais...

LE VICE-ROI. Enfin, si tu n'acceptes pas ce présent, je croirai que tu es encore fâchée contre moi.

LA PERICHOLE. De cette manière, je ne puis vous refuser... Mais je suis véritablement confuse. (Elle sonne. Balthasar entre.)

LE VICE-ROI. Qu'on attelle sur-le-champ les mules blanches à mon nouveau carrosse, et dites au cocher que les mules, le carrosse et lui appartiennent à mademoiselle. (Balthasar sort.) Pauvre petite ! comme ton pouls est agité ! Allons, m'en veux-tu encore?

LA PERICHOLE. Comment ne serais-je pas pénétrée des bontés de Votre Altesse ?

LE VICE-ROI. Laisse là ton *Altesse*, et appelle-moi comme tu m'appelles quelquefois.

LA PERICHOLE. Eh bien ! Andres, tu m'as rendue bien malheureuse et bien heureuse aujourd'hui.

LE VICE-ROI. Embrasse-moi, mon ange. Je t'aime comme cela. Vois-tu, je ne veux pas être le vice-roi auprès de ma Perichole ! — Méchante ! souviens-toi de ce que tu as dit du mérite des vice-rois en amour !

LA PERICHOLE. Va, tu sais bien que tu es Andres

pour moi, et non le vice-roi du Pérou. — Vois donc les jolis souliers brodés que m'a faits Marino, ce cordonnier pour le neveu duquel je t'ai parlé il y a long-temps.

LE VICE-ROI. Quel joli petit pied! Je le cache tout entier dans ma main. A propos, tu dis que son neveu est un gaillard qui a de l'intelligence? Je le prends à mon service à la place de Martinez.

LA PERICHOLE. Non, je ne veux déplacer personne. D'ailleurs, Martinez vous est utile. Il fait de bons rapports.

LE VICE-ROI. Rancuneuse*! — Va! il couchera ce soir au Callao.

BALTHASAR rentrant. La voiture est attelée.

LE VICE-ROI. Allons, ma toute belle, amuse-toi bien et reviens tout de suite après la cérémonie. Si quelqu'un te faisait quelque affront, ne manque pas de m'en prévenir. Vive Dieu! les mauvais plaisans* ne riraient plus... Et ton collier et tes bagues que tu oubliais. Approche, que je te rattache ton collier... Va, tu es divine aujourd'hui.

LA PERICHOLE. J'emporte d'ici quelque chose de plus précieux que ces diamans* : ta confiance et ton amour. Elle sort.

LE VICE-ROI. Tu es un ange. Cette fille-là fait de moi ce qu'elle veut. Il est vrai qu'elle m'aime tant... Je ne puis rien lui refuser... Cependant... lui donner mon carrosse!... Je ne sais ce que le monde en pensera!... Une actrice en carrosse doré, tandis

que tant de marquises et tant de comtesses sont trop heureuses d'aller en litière!... J'imagine que la cérémonie doit être terminée... Elle n'arrivera que pour l'exhortation de l'évêque... Tant mieux... Ah! j'entends le bruit des roues dans ma cour. Elle n'a pas perdu de temps... Balthasar, roulez mon fauteuil auprès de la fenêtre, et donnez-moi ma longue-vue. Je veux voir quel air a ce carrosse... Parbleu! je la verrai jusqu'à la porte de l'église... Peste! comme elle va!... Jamais mon cocher ne me mène de ce train-là... Tout le monde s'arrête pour la regarder... En voilà qui ôtent leur chapeau, comme si c'était moi qui passais... Quelle folie!... La voilà déjà près de la grande place... Bon Dieu! elle va accrocher... Ah! Jésus! heureusement que c'est l'autre carrosse qui est renversé... Et tout le monde qui s'attroupe... Que va-t-on faire? On va peut-être l'insulter... Balthasar, allez donc...

BALTHASAR. Oui, Monseigneur*...

LE VICE-ROI. Vive Dieu! on se bat là-bas... Courez tous, vous autres... Allez, prenez des armes*... assommez-moi cette canaille... Perichole! Ah! heureusement... elle poursuit sa route, grâce à cet homme qui fait si bien le moulinet de son bâton... Il lui ouvre un passage.

BALTHASAR. Dois-je courir après le carrosse de madame?

LE VICE-ROI. Non, demeure. Cela est inutile maintenant... Cependant à son retour... Dis à Sébastien

et à Dominique de monter à cheval. Qu'ils prennent des mousquetons et qu'ils la suivent de loin... et qu'ils ôtent ma livrée... S'il arrivait quelque malheur, je m'en prendrais à vous. — Ce peuple de Lima est si grossier! je crains qu'il ne lui fasse quelque avanie... Après tout, il semble qu'il ne soit pas arrivé d'accident; car voici l'autre carrosse relevé et qui continue sa marche... et la foule entre dans l'église. Fasse le ciel qu'elle s'en tire sans malencontre! On aura beau dire, il n'est pas défendu aux comédiennes d'aller en carrosse si elles en ont... Tant pis pour les marquises si, moins jeunes et moins jolies que les actrices, elles ne trouvent personne pour leur en donner... (Il fume un cigare.) Ce baptême n'en finit pas!... Il me tarde de la voir revenir pour apprendre d'elle les détails de l'aventure... Oh! maudite jambe!.. Je souffre davantage, je crois, quand je suis inquiet... Voyons : la dernière fois que j'ai été malade, cela m'a duré cinq... six jours... bon! Cette fois-ci, je l'espère, j'en serai débarrassé plus tôt. Ainsi je pourrai assister à la première représentation de la comédie où elle doit jouer un rôle... Et si je ne pouvais sortir... Ma foi! je ferais retarder la représentation.

BALTHASAR. Monseigneur, monsieur le licencié Thomas d'Esquivel demande la faveur d'entretenir Votre Altesse.

LE VICE-ROI. Fais entrer. — Il vient sans doute me régaler d'une petite morale, afin de tirer de moi

quelque cadeau. Au fait, il y a bien un mois que je ne l'ai vu.

LE LICENCIÉ *entrant.* Je baise les mains de Votre Altesse.

LE VICE-ROI. Ah! monsieur le licencié, vous voyez un homme bien malade!

LE LICENCIÉ. Je suis désolé de l'apprendre. C'est donc cet accès de goutte qui a empêché Votre Altesse d'assister à la cérémonie de ce jour?

LE VICE-ROI. Je n'ai pas la goutte... C'est un bruit que répand Pineda; ce n'est qu'une enflure au pied. Je le sais mieux que lui.

LE LICENCIÉ. Au surplus, Votre Altesse ne doit pas regretter de n'avoir pas assisté à ce baptême. Elle a eu le bonheur de n'être pas témoin d'un grand scandale.

LE VICE-ROI. Un scandale?... (*A part.*) Diable! la Perichole doit y être pour quelque chose.

LE LICENCIÉ. Oui, un scandale énorme et dont Votre Altesse aurait été profondément affectée*, j'en suis sûr..., d'autant plus que, suivant les apparences, elle en est la cause involontaire.

LE VICE-ROI. Expliquez-vous.

LE LICENCIÉ. Un jour comme celui-ci, une cérémonie aussi touchante!... En vérité, je suis désolé d'affliger Votre Altesse... mais il faut que je parle, et que je parle franchement, même au risque de lui déplaire. — Mon devoir et l'intérêt de Votre Altesse le commandent impérieusement.

LE VICE-ROI. Je ne devine point...

LE LICENCIÉ. Cette comédienne fameuse...

LE VICE-ROI *à part.* Nous y voilà !

LE LICENCIÉ. ... A qui Votre Altesse porte, dit-on, tant d'intérêt, vient de causer un désordre bien grand aujourd'hui même. La protection que Votre Altesse lui accorde l'enhardit au point, permettez-moi de vous le dire, qu'elle se croit tout permis.

LE VICE-ROI. Je vous assure que je ne la protège point... seulement j'estime son talent... qui est fort estimable, monsieur le licencié. Mais, je vous en supplie, contez-moi l'affaire.

LE LICENCIÉ. Voici le fait. Il paraît qu'elle a un carrosse ; et ce carrosse, dit-on, vous le lui avez donné.

LE VICE-ROI. C'est un carrosse qui m'était inutile.

LE LICENCIÉ. Ah ! Monseigneur, ce carrosse eût été mieux employé... mais ce qui est fait est fait, et Votre Altesse avait sans doute ses raisons pour le donner. Dieu veuille !... suffit. Je vais raconter ce dont j'ai été témoin. Elle a donc un carrosse, et c'est en carrosse qu'elle se rend à l'église... De mon côté, ayant été retardé par quelques accidents, j'avais accepté une place dans la voiture de la marquise Altamirano. Nous allions au pas, comme il convient en approchant d'une église ; tout à coup la senora Perichole arrive au grand trot de ses mules, ébranlant le pavé à vingt toises à la ronde. Nous allions déboucher sur la place ; elle veut prendre le pas sur nous... sur la marquise !... bref, elle nous

a serrés de si près qu'elle nous a accrochés avec la plus grande violence...

LE VICE-ROI. C'est son cocher qui est un maladroit...

LE LICENCIÉ. Votre Altesse m'excusera ; mais je ne puis croire que son cocher ait agi sans ordre, d'autant plus qu'elle a mis la tête à la portière en voyant notre voiture, et qu'elle a parlé à cet homme, sans doute pour lui commander cette mauvaise action.

LE VICE-ROI. Et j'espère qu'il n'est pas arrivé d'accident.

LE LICENCIÉ. Comment ! c'est un miracle que nous soyons encore en vie ! La secousse a été épouvantable ; la marquise est tombée sur moi, et moi sur le chien de la marquise que j'ai écrasé involontairement... Ma perruque est tombée dans le ruisseau... et la marquise a reçu à la hanche une contusion très forte.

LE VICE-ROI. Loué soit Dieu ! Je craignais qu'il ne fût arrivé un plus grand malheur.

LE LICENCIÉ. Il me semble qu'en voilà bien assez comme cela. Le carrosse, de plus, est fort endommagé ; un carrosse superbe, qui depuis plus de vingt ans faisait l'admiration de cette ville.

LE VICE-ROI. Je payerai... c'est-à-dire je ferai payer le dommage à la Perichole.

LE LICENCIÉ. Mais, Monseigneur, le scandale, comment le réparer ? Pour moi, je n'y vois qu'un seul

moyen, c'est de défendre à cette dame de sortir en carrosse ; car non seulement il est de mauvais exemple de voir une comédienne en carrosse, tandis que tant de dignes ecclésiastiques vont à pied, mais encore la vie des paisibles habitans de Lima serait compromise* par son imprudence... Je n'ai pas tout dit, et j'ai le regret d'être dans la nécessité d'affliger Votre Altesse. — Les domestiques de la marquise, indignés de l'insulte faite à leur maîtresse, ont adressé quelques vives remontrances manuelles au cocher et au laquais de la dame. Là-dessus la canaille qui la suivait avec des cris de joie a pris parti pour elle. Surtout un certain mauvais sujet, un cholo, un toréador, nommé Ramon, a fait rage. Il a roué de coups de bâton le cocher de la marquise, cassé l'épée de son écuyer et brisé la mâchoire de l'un de ses laquais.

LE VICE-ROI. Le scélérat! je le ferai punir exemplairement.

LE LICENCIÉ. Ce n'est pas tout. Sans faire attention à nous, sans demander excuse, elle poursuit sa route, et peu s'en est fallu qu'elle n'entrât dans l'église tout en carrosse. La tête de ses mules était sous le portail quand elle s'est arrêtée. Elle descend, traverse la foule des fidèles à grand bruit... Tout le monde se retourne pour la regarder... On oublie la cérémonie qui se passe*; et, je frémis en le disant, monseigneur l'évêque lui-même a partagé la distraction générale. Il a oublié de demander au

parrain la promesse d'élever chrétiennement le nouveau converti, [son] filleul*. Pour moi, indigné et scandalisé au dernier point, j'ai quitté l'église pour vous raconter cette aventure, et vous prier de mettre un terme aux impertinences d'une fille qui, permettez-moi de vous le dire, fait le plus grand tort à Votre Altesse.

LE VICE-ROI. Elle va venir dans un instant, et je la tancerai d'importance.

LE LICENCIÉ. Je vous préviens que la marquise portera plainte jusqu'à Madrid, s'il le faut.

LE VICE-ROI. Monsieur le licencié, il faudrait empêcher cela. Vous sentez bien que ces plaintes-là me nuisent beaucoup.

LE LICENCIÉ. Monseigneur.

LE VICE-ROI. Vous avez du crédit auprès de la marquise. Engagez-la à se contenter des dommages qu'on lui donnera. Pour moi, je me charge de faire une semonce à la Perichole.

LE LICENCIÉ. Monseigneur... je ne sais...

LE VICE-ROI. Votre église a besoin d'un tableau pour le maître-autel... Je veux que la Perichole vous en fasse cadeau pour expier sa faute... Aussi bien, je lui ai donné une madone de Murillo, qu'elle veut changer contre mon saint Christophe... Au surplus*, vous pouvez compter sur la madone... Mais rendez-moi le service de faire taire* la marquise... N'est-ce pas? vous me le promettez?

LE LICENCIÉ. Monseigneur, je ferai mon possible, mais...

LE VICE-ROI. Amenez-moi votre neveu un de ces matins. Nous tâcherons de faire quelque chose pour lui.

LE LICENCIÉ. Il est tout-à-fait digne des bontés de Votre Altesse. Mais, Monseigneur...

LE VICE-ROI. J'entends un carrosse qui entre dans la cour. La voici sans doute. Vous allez voir comment je vais lui parler.

BALTHASAR annonçant. Monseigneur l'évêque de Lima.

LE VICE-ROI. L'évêque!

LE LICENCIÉ. Il vient sans doute porter plainte aussi.

L'évêque et la Perichole paraissent à la porte et font des façons pour entrer.

L'ÉVÊQUE. Passez, mademoiselle.

LA PERICHOLE. Monseigneur, je vous en supplie...

L'ÉVÊQUE lui prenant la main. Eh bien! entrons ensemble.

LE LICENCIÉ à part. Que vois-je? l'évêque donne la main à la comédienne!

LE VICE-ROI. Monseigneur, je vous baise les mains... Je suis confus de ne pouvoir me lever pour vous recevoir, mais un pauvre malade...

L'ÉVÊQUE. Mademoiselle m'a parlé de votre indisposition, et je n'ai pas voulu rentrer chez moi sans m'informer de vos nouvelles*. Cela m'a procuré le plaisir de conduire mademoiselle dans ma voiture.

LA PERICHOLE. C'est une grâce que je n'oublierai jamais.

LE VICE-ROI. Comment! ma voiture... ta... votre voiture... s'est-elle brisée?

LA PERICHOLE. Non, Monseigneur, mais je ne l'ai

plus et je ne la regrette pas, car j'en ai fait, je l'espère, un bon usage.

L'ÉVÊQUE. Un bon, un saint usage.

LE LICENCIÉ *à part*. Je m'y perds.

L'ÉVÊQUE. Vous avez donné un exemple de piété bien rare dans ce siècle.

LE VICE-ROI. Expliquez-moi, de grâce...

LA PERICHOLE. Pardonnez-moi, monseigneur, si j'ai si tôt abandonné un présent qui venait de vous; mais, lorsque vous apprendrez en quelles mains je m'en suis départie, vous m'excuserez et vous me féliciterez. — Tandis que j'allais par les rues, mollement bercée sur ces coussins élastiques, une idée m'est venue à l'esprit, qui a dissipé en un moment le plaisir que je goûtais. Comment! me suis-je dit, une pécheresse... une misérable créature comme moi... une femme exerçant une profession presque coupable...

L'ÉVÊQUE. Ma fille, vous êtes trop humble... et quoique je ne vous aie jamais vue sur la scène... je sais que vous honorez singulièrement votre profession. Saint Genest était acteur.

LA PERICHOLE. Eh quoi! je suis portée d'un bout à l'autre de la ville, mollement et avec la rapidité d'un éclair*; je suis à l'abri du soleil, de la pluie, tandis que des personnes qui valent mille fois mieux que moi, tandis que des serviteurs de Dieu, portant des secours spirituels aux malades, sont exposés à toutes les intempéries de l'air, à la cha-

leur, à la poussière, à la fatigue. Alors je me suis souvenue que j'avais vu souvent de dignes prêtres, accablés par l'âge, marcher à pas précipités dans les rues de Lima, portant le saint viatique à des malades, et ne craignant qu'une chose, c'est d'arriver trop tard auprès du lit de l'agonisant. J'ai pleuré sur moi-même, et la sainte Vierge m'a inspiré, comme expiation de mes péchés, de faire hommage à Dieu de ce carrosse qui avait flatté mon orgueil, et que j'étais indigne de posséder[5].

L'ÉVÊQUE. Mademoiselle a eu la générosité d'en faire don à notre église, et d'y ajouter une fondation pieuse pour son entretien à perpétuité. A l'avenir, lorsqu'un malade réclamera les consolations que la religion donne aux mourans, cette voiture servira à porter le Saint-Sacrement, et de la sorte bien des âmes seront sauvées: car il est trop commun que des pécheurs endurcis ne demandent leur Créateur que lorsque la mort va les saisir, et trop tard pour qu'un pauvre ecclésiastique à pied puisse arriver à leur chevet, tandis qu'ils respirent encore.

LE LICENCIÉ. Mademoiselle, en effet, a cédé à une bonne et sainte inspiration.

LE VICE-ROI. Je vous admire, Perichole, et je voudrais m'associer à votre bonne action, en prenant à mon compte...

LA PERICHOLE. Ah! Monseigneur, laissez-moi la gloire de l'avoir faite... J'en suis assez récompensée par ce précieux don que je tiens de Monseigneur.

Ce chapelet a été enfermé pendant neuf jours dans la châsse de la bienheureuse image de Notre-Dame de Chimpaquirà[6]. (Elle fait baiser le chapelet au vice-roi et au licencié.)

L'ÉVÊQUE. De grandes indulgences y sont attachées.

LE VICE-ROI. Je suis si joyeux, que je ne sens plus du tout ma jambe. Pineda est un sot, et je n'ai pas la goutte..

LA PERICHOLE. C'est ce chapelet que vous venez de toucher qui vous a soulagé, Monseigneur.

L'ÉVÊQUE. Il n'est rien de plus probable, et j'en ai vu souvent des effets merveilleux.

LE VICE-ROI. Je le crois, mais je continuerai encore deux jours mon régime; ensuite, Monseigneur, je voudrais faire une bonne folie, et vous mener souper* chez mademoiselle, pour que vous puissiez faire plus ample connaissance.

LA PERICHOLE. Je n'ose espérer que monseigneur daigne me faire tant d'honneur. Cependant notre divin Sauveur mangeait chez les Samaritains*... et si le secret le plus profond...

L'ÉVÊQUE. Nous verrons. Attendons que Son Altesse soit guérie.

LE VICE-ROI. Cela veut dire qu'il accepte.

L'ÉVÊQUE. Je crains bien de ne pas avoir la force de refuser.

LA PERICHOLE. Si monsieur le licencié voulait faire le quatrième?

LE LICENCIÉ. C'est trop d'honneur que vous me faites.

L'ÉVÊQUE. Monsieur le licencié, nous n'en parlerons pas.

LE LICENCIÉ. Monseigneur !

LE VICE-ROI. Et vous entendrez chanter la Perichole... des airs pieux, s'entend. Sa voix est capable de convertir un infidèle.

L'ÉVÊQUE *saluant la Perichole, et souriant.* Je crains seulement qu'elle ne fasse renier un fidèle.

LE CHANOINE. Mademoiselle, ce carrosse sera pour vous le chariot d'Élie : il vous mènera droit au ciel.

FIN DE : LE CARROSSE DU SAINT-SACREMENT.

NOTES

1. Les vice-rois du Pérou et du Mexique ont le privilège d'avoir *deux* gardes.

2. Espèce de boisson en usage dans le Nouveau-Monde. C'est une espèce de thé*.

3. Un *cholo* est le fils d'un *mulâtre*. On appelle *mulâtres* ceux qui sont nés d'une Indienne et d'un nègre, ou d'une négresse et d'un Indien*.

4. Vers d'*El magico prodigioso*, comédie de Caldéron*.

« ¿ Pesada imaginacion
Al parecer lisonjera,
Cuando te he dado ocasion
Para que desta manera
Aflijas mi corazon? »

5. Une comédienne fameuse de Lima, nommée la Perichole, eut un jour la fantaisie d'aller à l'église en carrosse. Il y avait alors peu de voitures à Lima, et elles appartenaient toutes à des personnes de la plus haute distinction. La Perichole, qui était entretenue par le vice-roi du Pérou, obtint, non sans quelque peine, que son amant lui fit don d'un carrosse magnifique, dans lequel elle se montra par la ville, au grand étonnement des Liméniens.

Après avoir joui de son carrosse pendant une heure à peu près, saisie tout à coup d'un accès de dévotion, elle en fit don* à l'église cathédrale, voulant qu'il servît à transporter rapidement les prêtres qui iraient administrer les secours spirituels aux malades. Elle fit*, de plus, une fondation pour l'entretien de cette voiture. Depuis ce temps, le Saint-Sacrement est porté en carrosse, à Lima*, et le nom de la comédienne est en grand honneur.

6. Image très-révérée du Nouveau-Monde*.

ÉDITIONS
1824-1924

LA BATAILLE
1824.

La Bataille : le manuscrit est daté du 29 avril 1824. Il n'a été publié qu'en 1887 par M. Tourneux dans *Prosper Mérimée, comédienne espagnole et chanteur illyrien* (*l'Age du Romantisme*. Paris, éd. Monnier, 1887, in-4°, p. 2-3).

Spoelberch de Lovenjoul date à tort la *Bataille* de 1825 et la publication dans l'*Age du Romantisme* de 1888. (Cf. *Œuvres complètes de P. Mérimée* dans Filon : *Mérimée et ses amis*, p. 383.)

ART DRAMATIQUE EN ESPAGNE
1824.

Le Globe, samedi 13 novembre 1824, n° 29, p. 122. Espagne. Art dramatique en Espagne. L'acteur Mayquez. Non signé.

Le Globe, mardi 16 novembre 1824, n° 30, p. 129. Espagne. Art dramatique en Espagne. L'acteur Mayquez. M. Cienfuegos. Non signé.

Le Globe, mardi 23 novembre 1824, n° 33, p. 145. Espagne. Théâtre espagnol moderne. Comella. Signé : M.

Le Globe, jeudi 25 novembre 1824, n° 34, p. 149. Espagne. Théâtre espagnol moderne. Moratin. Signé : M.

ÉDITIONS DU THÉATRE DE CLARA GAZUL

1825-1925[1].

Théâtre de Clara Gazul, comédienne espagnole. Paris, A. Sau-

1. Le livre est annoncé par la *Bibliographie de la France* (Paris, Pillet aîné) en 1825, p. 372. Fascicule du 4 juin 1825, n° 3077.

Voici comment J.-M. Quérard, confondant les titres du fils et ceux du père, présente le livre en 1834 :

« Mérimée (Prosper), chef de bureau du secrétariat de la Marine, secrétaire perpétuel de l'École royale des Beaux-Arts, membre adjoint de la Société d'encouragement.

« *Théâtre de Clara Gazul*, comédienne espagnole (publ., avec une notice sur l'auteur, par Jos. L'Estrange). Paris, Sautelet, 1825, in-8°, 6 francs.

« Ouvrage de la composition de M. Mérimée. Le nom de Jos. L'Estrange, qu'on lit au bas de la notice sur la prétendue comédienne-auteur, est un nouveau pseudonyme sous lequel notre écrivain s'est caché. Le volume contient huit comédies en prose, chacune suivie de notes ; savoir : *les Espagnols en Danemarck*, en trois journées, précédées d'un Prologue ; *Une Femme est un Diable ou la Tentation de saint Antoine*, en un acte ; *l'Amour africain*, en un acte ; *Inès Mendo ou le Préjugé vaincu*, en un acte ; *Inès Mendo ou le Triomphe du Préjugé*, en trois journées ; *le Ciel et l'Enfer*, en un acte ; *l'Occasion*, en un acte ; *le Carrosse du Saint-Sacrement*, saynète (cf. *La France littéraire*, t. VI, p. 70). »

Sur l'iconographie du livre, cf. Vicaire, *Manuel*..., col. 701 et 702, qui renvoie aux ouvrages essentiels.

Sur les éditions du livre, cf. : *Bibliographie de la France*. Paris, Pillet aîné, 1825, p. 372, n° 3077 (fascicule du 4 juin).

J.-M. Quérard, *La France littéraire ou Dictionnaire bibliographique des savants, historiens et gens de lettres de la France*... Paris, Firmin Didot, 1834, t. VI, p. 70.

J.-M. Quérard, *Les Supercheries littéraires dévoilées*. Paris, Paul Daffis, 1870, 2e éd., t. II, 2e partie, col. 768 (erreur de date : 1826 au lieu de 1825).

Ch. Asselineau, *Bibliographie romantique*. Paris, P. Rouquette, 1872, in-8°, p. 21.

M. Tourneux, *Prosper Mérimée. Sa bibliographie*. Paris, J. Baur, 1876, petit in-8°.

Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, *Bibliographie des Œuvres complètes de Mérimée*, 2e éd. revue par A. Filon : *Mérimée et ses amis*. Paris, Hachette, 1894, in-12, p. 384.

F. Chambon, *Notes sur Prosper Mérimée*. Paris, Dorbon, 1903, in-8°, p. 5, note 4.

telet et Cie, libraires, place de la Bourse, près la rue Feydeau (impr. H. Fournier, 1825, in-8°, couv. impr.).

Le faux titre porte : Collection des théâtres étrangers.

Le livre contient : *Les Espagnols en Danemarck.* — *Une Femme est un Diable ou la Tentation de saint Antoine.* — *L'Amour africain.* — *Inès Mendo ou le Préjugé vaincu.* — *Inès Mendo ou le Triomphe du Préjugé.* — *Le Ciel et l'Enfer.*

Certains exemplaires, fort rares, contiennent un portrait de « Clara Gazul », qui n'est autre que le portrait de Mérimée lui-même. Ce portrait porte, à gauche : *Delécluse del.;* à droite : *Lith. par Scheffer;* comme légende : *Clara Gazul, de l'imp. lith. de C. de Lasteyrie* [1].

La *Notice* sur Clara Gazul est signée Joseph Lestrange.

1826 [2].

Théâtre de Clara Gazul, comédienne espagnole. Seconde édition. Paris, A. Sautelet et Cie, libraires, place de la Bourse, 1826, in-8°. Cette seconde édition est fictive ; en réalité, Sautelet remet en vente les exemplaires invendus de la première édition, avec un titre de relais.

1829.

Le Carrosse du Saint-Sacrement, saynète. *Revue de Paris*, juin 1829, t. III, p. 86 à 135. Signé : P. Mérimée.

G. Vicaire, *Manuel de l'amateur de livres du XIXe siècle*, 1801-1893. Paris, A. Rouquette, 1904, t. V, col. 700, 701, 702, 703, 704.

Catalogue de la bibliothèque de Ch. Delafosse. 2e partie : *L'Œuvre de Prosper Mérimée.* Paris, Jules Meynial, s. d. (1920), in-8°, p. 40-41 (n°s 840, 841, 842).

Le Carrosse du Saint-Sacrement, par Prosper Mérimée. Neuilly, A l'enseigne du Soleil, 1921, in-8°, p. 53. Appendice. I. Bibliographie.

1. Nous le reproduisons en tête du *Théâtre* avec le dessin de Delécluse qui lui sert de « transparent ».

2. Un catalogue de la librairie Sautelet, daté de janvier 1828, annonce « *Théâtre de Clara Gazul*, comédienne espagnole, 1 vol. in-8°, 2e éd., 6 fr. ». Il s'agit encore de l'édition de 1826 ; ainsi la première édition se vend très lentement.

L'Occasion, comédie. *Revue de Paris*, novembre 1829, t. VIII, p. 279 à 325. Signé : P. Mérimée.

1830[1].

Théâtre de Clara Gazul, comédienne espagnole. Paris, H. Fournier jeune, libraire, rue de Seine, nº 14, 1830, in-8º.

La couverture porte : Nouvelle édition.

Cette édition contient les mêmes pièces que la première, plus l'*Occasion* et le *Carrosse du Saint-Sacrement*.

1833.

Théâtre de Clara Gazul, comédienne espagnole. Bruxelles, Méline, 1833, in-12 (contrefaçon belge).

1842.

Théâtre de Clara Gazul, comédienne espagnole ; suivi de la *Jacquerie*, scènes féodales, et de la *Famille de Carvajal*. Paris, Charpentier, libraire-éditeur, 1842, in-18.

Le faux titre porte : *Œuvres de Prosper Mérimée*.

Un autre tirage, paru la même année, porte à la suite du titre la mention : Nouvelles éditions, revues et corrigées.

1857.

Théâtre de Clara Gazul, comédienne espagnole ; suivi de la *Jacquerie*, scènes féodales, et de la *Famille de Carvajal*. Paris, Charpentier, libraire-éditeur, 1857, in-18.

1860.

Théâtre de Clara Gazul, comédienne espagnole ; suivi de la *Jacquerie*, scènes féodales, et de la *Famille de Carvajal*. Paris, Charpentier, libraire-éditeur, 1860, in-18.

1. Cette seconde édition est annoncée par la *Bibliographie de la France* du 4 septembre 1830, qui, par erreur, en fait la neuvième. Elle est enregistrée comme *nouvelle édition* le 25 septembre 1830.

1862.

Théâtre de Clara Gazul, comédienne espagnole ; suivi de la *Jacquerie*, scènes féodales, et de la *Famille de Carvajal*. Paris, Charpentier, libraire-éditeur, 1862, in-18.

1865.

Théâtre de Clara Gazul, comédienne espagnole ; suivi de la *Jacquerie*, scènes féodales, et de la *Famille de Carvajal*. Paris, Charpentier, libraire-éditeur, 1865, in-18.

1870.

Théâtre de Clara Gazul, comédienne espagnole ; suivi de la *Jacquerie*, scènes féodales, et de la *Famille de Carvajal*. Paris, Charpentier, libraire-éditeur, 1870, in-12.

1874.

Théâtre de Clara Gazul, comédienne espagnole ; suivi de la *Jacquerie*, scènes féodales, et de la *Famille de Carvajal*. Paris, Charpentier, libraire-éditeur, 1874, in-12.

1877.

Théâtre de Clara Gazul, comédienne espagnole ; suivi de la *Jacquerie*, scènes féodales, et de la *Famille de Carvajal*. Paris, Charpentier, libraire-éditeur, 1877, in-12.

1880.

Théâtre de Clara Gazul, comédienne espagnole ; suivi de la *Jacquerie*, scènes féodales, et de la *Famille de Carvajal*. Paris, Charpentier, libraire-éditeur, 1880, in-12.

S. d.

Prosper Mérimée, de l'Académie française. *Théâtre de Clara Gazul*, comédienne espagnole ; suivi de la *Jacquerie*,

scènes féodales, et de la *Famille de Carvajal.* Nouvelle édition. Paris, Calmann-Lévy, éditeurs, 3, rue Auber, s. d., in-18, couv. impr. (impr. Paul Brodard, Coulommiers).

Depuis 1881 la maison Charpentier a cédé ses droits à la maison Calmann-Lévy, qui a fait un certain nombre de tirages.

1921.

Prosper Mérimée. *Le Carrosse du Saint-Sacrement.* Illustrations de M. Haumont, gravées sur bois. Neuilly, A l'enseigne du Soleil, 89, avenue de Neuilly, 1921, in-8°, 57 p. (Avec un Appendice. Bibliographie. Variantes.)

1922.

Théâtre de Clara Gazul, par Prosper Mérimée. Édition illustrée de gravures sur bois par J.-L. Gampert. Paris, éditions de la *Nouvelle Revue française,* 3, rue de Grenelle, 1922, in-8°, 312 p.

Il a été tiré de cet ouvrage 4 exemplaires sur vieux japon, numérotés de I à IV ; 25 exemplaires sur japon impérial (dont 5 hors commerce), numérotés de V à XXIV et de XXV à XXIX, et 315 exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre (dont 15 hors commerce), numérotés de 1 à 300 et de A à O.

Toutes les notes de Mérimée sont rejetées à la fin du livre.

Le texte reproduit est celui de l'édition Calmann-Lévy.

TRADUCTIONS

The plays of Clara Gazul, a spanish comedian ; with memoirs of her life. London : printed of Geo-B. Whittaker, Ave Maria lane, 1825, in-8° [1].

IMITATIONS

1829.

Scribe et Mélesville. *La Bohémienne ou l'Amérique en 1775,* jouée au théâtre de Madame le 1er juin 1829.

La pièce est tirée des *Espagnols en Danemarck.*

1. Cf. Doris Gunnell, *Stendhal et l'Angleterre.* Paris, Bonvalot-

Achille Dartois et Charles Dupeuty, musique de Adolphe Adam. *L'Espionne*, épisode de 1808, en 5 parties, mêlé de chant, imité du *Théâtre de Clara Gazul*; représentée pour la première fois sur le théâtre du Vaudeville le 1er juin 1829. Paris, Bezon, 1829, in-8°.

La pièce est tirée des *Espagnols en Danemarck*[1].

1835.

De Leuven et Deforges. *Une Femme est un Diable*, comédie-vaudeville en un acte, représentée sur le théâtre des Variétés le 1er avril 1835. Paris, Barba, 1835, in-8° (cf. *Bibliographie de la France*, 1835, n° 2444).

Théaulon et Deforges. *La Périchole*, comédie en un acte, mêlée de chant, précédée d'une *Notice sur la Périchole*, représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 11 octobre 1835. Paris, Marchant-Barba, 1835, in-8°.

Dans la *Notice*, les auteurs reconnaissent qu'ils se sont inspirés du *Carrosse du Saint-Sacrement*. « M. Prosper Mérimée a composé sur ce fait une charmante saynète, publiée en 1830 par la *Revue de Paris*, et dans laquelle les auteurs de la *Périchole* s'empressent de reconnaître qu'ils ont puisé l'idée première de leur ouvrage » (p. IV). Les personnages sont :

		Acteurs.
Don Fernando de Ribera, vice-roi du Pérou	MM.	Derval.
Don Garcia, évêque de Lima		Dormeuil.
Mendoz, premier valet de chambre du vice-roi		Levassor.
Tellez, premier huissier de la chambre.		Barthélémy.
La Périchole, comédienne.	Mlle	Déjazet.
Filles converties.		
Officiers de la suite du vice-roi.		

La scène est à Lima, dans le palais du vice-roi.

Jouve, in-8°, 1908, p. 387. — Maurice Tourneux, *Prosper Mérimée, comédienne espagnole et chanteur illyrien* (*l'Age du Romantisme*. Paris, éd. Monnier, 1887, gr. in-8°, p. 6, note 2).

1. Cf. Lettre de Mérimée à Sutton Sharpe, Paris, 3 juin 1829

Les costumes sont décrits avec un soin minutieux, surtout les trois costumes de la Périchole (p. II). Voici le premier : « Robe à l'espagnole en satin raisin de Corinthe, très courte, garnie au corsage, aux manches et au bas de la jupe de blonde et de jais noirs ; un peigne d'écaille très élevé, sur lequel est attachée la mantille de dentelle noire ; deux grosses boucles de cheveux tombant de chaque côté de la figure ; collier et boucles d'oreilles en jais, bas de soie blancs, souliers de satin noir ; un éventail très flexible. » Les auteurs ont un évident souci de la couleur locale ; parlant du second costume, ils ajoutent : « Ce costume a été reproduit d'une manière très exacte par le journal de mode *la Psyché* (passage Saulnier, nº 11), nº 73, 29 octobre 1835, p. 490 : le costume de Déjazet est une petite poupée de papier en couleurs conservée dans une boîte. »

1874.

Henry Meilhac et Ludovic Halévy, musique de Jacques Offenbach. *La Périchole*, opéra-bouffe en trois actes. Paris, Michel Lévy, 1874, in-8º.

1893.

Maurice Vaucaire. *Le Carrosse du Saint-Sacrement*, comédie en un acte, en vers, d'après *Clara Gazul*. Paris, Calmann-Lévy, 1893, in-18. Représenté pour la première fois à l'Odéon le 14 janvier 1893.

1924.

Lord Berners. *Le Carrosse du Saint-Sacrement*, opéra-comique en un acte, d'après la comédie de Prosper Mérimée, musique de lord Berners.

(*Mercure de France*, 16 octobre 1910, p. 199). — *Le Globe*, samedi 6 juin 1829, t. VI, nº 45, p. 359. *Théâtre de Madame*, article anonyme.

VARIANTES

Je rappelle que j'ai publié le texte de l'édition originale (1825) pour les cinq premières pièces et le texte de l'édition de 1830 pour l'*Occasion* et le *Carrosse du Saint-Sacrement.*

NOTICE SUR CLARA GAZUL

Page 35. — * La *Notice* sur Clara Gazul est datée du *12 mai 1835* dans l'édition de 1830. La date (1825) est rejetée à la fin de la *Notice* en 1842.

* ... guerilla : *guerrilla* (1842).

* ... heures : *Heures* (1830-1842).

* ... je l'ai cultivée toujours : ... je l'ai *toujours cultivée* (1857).

Page 36. — * ... de l'indépendance. Et plus : ... de l'indépendance, *et* plus... (1842).

* ... brazero : ... *brasero* (1857).

* ... nous fit l'histoire suivante : ... nous *conta* l'histoire suivante... (1842).

Page 37. — * ... ne démentent pas son origine : ... ne démentent pas *cette* origine (1830) — ... ne démentent pas *son* origine (1842).

* ... faisait résonner sa mauvaise mandoline : ... faisait résonner sa mandoline *fêlée* (1842).

* ... que Fray Roque, ne voyant partout que des amans : ... que Fray Roque, *voyant partout* des amants (1842). A partir de 1842, Mérimée se conforme à l'usage moderne : *amants* et non *amans*, *remerciements* et non *remerciemens*, etc...

* ... probablement à condition de renoncer : ... probablement *il l'engageait aussi à* renoncer... (1842).

Page 37. — * ... verroux : *verrous* (1842).

* ... révérend père : ... révérend *Père* (1830) — ... révérend *père* (1842).

Page 37. — *... au délit. La coupable : ... au délit : *la* coupable (1842).

* ... grand Théâtre : ... *Grand* Théâtre (1830-1842).

* ... par le rôle : ... *dans* le rôle (1842).

Page 38. — * ... asyle : ... *asile* (1830-1842).

* ... grand Théâtre : *Grand* Théâtre (1830-1842).

* ... Fernando Septimo : Fernando *Sétimo* (éd. Calmann-Lévy).

* ... imbécille : ... *imbécile* (1830-1842).

* ... Saynète : *saynète* (1830-1842).

* ... gitana : ... *genita* (1830) — *Gitana* (1842).

Page 39. — * ... de quel moyen elle s'est servie : ... de quel moyen elle *s'était* servie (éd. Calmann-Lévy).

* ... ne vint troubler depuis : ... ne *vint depuis* troubler (1830-1842).

* ... la comédie fut conservée : ... la comédie *ne fut point défendue* (1842).

Page 40. — * Restauration : *restauration* (1842).

* ... où depuis quelque temps... : ... où *pourtant*, depuis... (1830) — où depuis (1842).

* ... œuvres : ... *Œuvres* (1842).

* ... C'est la dernière du volume : *c'est la sixième intitulée...* (1830) — c'est *la dernière du volume* (1842).

* ... En 1830, Mérimée ajoute après : société. « Enfin, nous avons joint à ce recueil deux autres de ses comédies, déjà publiées sous un autre nom, dans la *Revue de Paris*. » — Cette phrase disparaît en 1842 ; mais, en 1842, Mérimée ajoute la date : 1825.

Page 41. — *

LES
ESPAGNOLS EN DANEMARCK
Comédie en trois journées

* ... nosostros : ... *nosotros* (1857).

Avertissement

Mérimée emprunte le texte à la *Biographie nouvelle des Contemporains* ou Dictionnaire historique et raisonné de tous les hommes qui, depuis la Révolution française, ont acquis de la célébrité par leurs actions, leurs écrits, leurs erreurs ou leurs crimes, soit en France, soit dans les pays étrangers, par MM. Arnault, Jay, Jouy, Norvins, etc... Paris, Librairie historique, 1820, 20 vol. in-8°.

Il apporte, involontairement sans doute, quelques changements à ce texte ; il écrit :

Page 42. — *Aussitôt *après* l'arrivée..., au lieu de : Aussitôt l'arrivée.

* ... l'escadre anglaise *dans* la Baltique, au lieu de : ... l'escadre anglaise *de* la Baltique.

Page 43. — * ... il ne perdit *pas* courage. Vers la fin *de 1808*..., au lieu de : ... il ne perdit *point* courage. Vers la fin de cette année (1808)...

* avec *la plus* grande valeur, au lieu de : ... avec *une* grande valeur.

* ... du départ de Séville de la junte, au lieu de : du départ de Séville *du gouvernement* de la Junte.

* *La Romana* défendit ensuite avec *le général Hill*..., au lieu de : *Le marquis de* Laromana défendit ensuite, avec le général *anglais* Hill...

Prologue

Page 48. — * Hai !... : *Hé!* (1842).

* Excellence... : *excellence* (1842).

* Sous le grand marquis de Cordoue : sous le *grand capitaine* (1842), — sous le *Grand Capitaine* (1857).

* ... en Danemarck. : en Danemarck ! (1830) — en Danemarck? (1842).

* Quoi, : Quoi ! (1842).

* Appelez-vous...? : *appeler...!* (1842).

Page 49. — *Que dites-vous?*... (supprimé en 1842 et dans les éditions postérieures).

Page 50. — * ... en rien ! excepté dans la charge du fusil, qu'ils

font plus vite que nous : en rien ! excepté dans la charge *en douze temps,* qu'ils font *avec plus d'élégance* que nous (1842).

Page 51. — * Votre Excellence : *votre excellence* (1842).

* ... vous allez venir entendre : vous allez entendre (1842).

Page 52. — * Escolastico : *escolàstico* (1842).

Les Espagnols en Danemarck

Page 55. — * ... La Romana qui passe au galop ; il rentre chez lui : ... La Romana qui rentre chez lui (1842).

Page 56. — * ... comment mon maître : ... *comme notre grand monarque* (1842).

Page 57. — * Mais, puisque nous nous en passons, ils peuvent bien, eux aussi, s'en passer : mais *morbleu, messieurs !* puisque nous nous en passons, *vous pouvez* bien *vous* en passer aussi (1830).

En 1842, Mérimée rétablit le texte de 1825.

* Que n'ai-je ici quelqu'un pour m'entendre : supprimé en 1842.

Page 60. — * ... il en a bien un ; même... : ... il en a bien un, *et* même (1842).

* ... et son neveu : supprimé en 1830 et rétabli en 1842.

* Sa Majesté l'Empereur : *sa majesté l'empereur* (1842).

* ... d'une drôle de manière : d'une drôle de *façon* (1842).

* ... je l'ai vu : ... je *les* ai *vus* (1842).

Page 61. — * ... une auberge sur le bord de la mer : ... *un hôtel* sur... (1857).

Page 64. — * Sa Majesté Impériale : *sa majesté impériale* (1842).

Page 66. — * Vimeira : *Vimeiro* (1830-1842...).

* ... sont débarqués : ... *ont* débarqué.

Page 67. — * ... à cette île. Un jour... : à cette île. *On avance vite au service de l'empereur. Qui sait?* Un jour... (1842).

Page 68. — * S'ils avaient été pris... : S'ils avaient été *arrêtés* (1842).

* ... tant recommandé ! Oh ! ma tête se fend : ... tant recommandé !... *Quel tourment que l'incertitude !...* (1842).

Page 69. — * ... ne désirez-vous... : ... ne *désires-tu* (1842).

* ... parlez... : ... *parle* (1842).

* Toujours *avec vos* plaisanteries ! : toujours vos plaisanteries ! (1830) — toujours *des* plaisanteries ! (1842).

* ... si je ne puis y vivre libre : ... si je *n'y* puis vivre libre (éd. Calmann Lévy).

* ... je ne te connaissais pas encore : supprimé en 1842.

Page 70. — * ... l'aile de la maison où se trouve votre... : l'aile de la maison *en face de* votre... (1842).

Page 71. — * ... de cette pauvre maison : ... de cette *triste* maison (1830) — ... de ce *triste hôtel* (1842).

Page 72. — * ... et surtout au brillant de vos yeux et à la petitesse de vos pieds : ... et surtout *à* vos yeux et à vos pieds *tout à fait gaditanos* (1842).

* ... de Séville : ... de *Cadiz* (1842).

* ... qu'ils ne me plaisent pas : *que je ne les aime* pas (1842).

* ... je vous attends chez moi... : ... vous *me trouverez* chez moi (1830) — ... *j'ai à te parler* chez moi (1842).

* ... la compagnie d'une jeune dame : la compagnie d'une dame (1842).

Page 73. — * Don Juan. J'y vais : Don Juan *déboutonnant son habit :* J'y vais (1842).

Page 74. — * Arrêtez ! Arrêtez ! : Arrêtez ! *qu'allez-vous faire ?* (1842).

* ... rester : ... *demeurer* (1842).

* D'où vient tout ce tumulte? : D'où vient tout *ce tapage* (1830) — *Pourquoi ce bruit?* (1842).

* Le Marquis. Don Juan ! : Le Marquis : *à la fenêtre :* Don Juan ! (1842).

* Le Marquis à la fenêtre : Messieurs ! — Le Marquis à la

fenêtre : *Mes amis !* (1830) — Le Marquis : *Messieurs !* (1842).

Page 76. — * ... sopha : ... *sofa* (1842).

* ... quelque fat : ... *un* fat (1830) — ... *quelque* fat (1842).

* ... de l'homme que mon imagination s'était formé ! : ... de l'homme que *je m'étais imaginé !* (1842).

Page 77. — * ... mon cher Juan : ... mon cher *don* Juan (1842).

Page 78. — * Xerez : *Jerez* (1842).

Page 79. — * ... jamais je n'ai été tant émue : ... jamais *je n'ai tant souffert... ni jamais...* (1842).

* ... comme le chaste Joseph... : ... comme le chaste Joseph... *sans prétendre me comparer à lui* (1830) — ... *sans prétendre à une comparaison...* (1842).

Page 81. — * Viva ! — *Vivat !* (1842).

Page 82. — * ... des informations utiles : ... *les nouvelles que j'attendais* (1842).

* ... lâchement, combattre : ... lâchement, *nous qui allons* combattre (1842).

Page 83. — * ... faire le plongeon : ... faire *sa coupe* (1842).

* ... nager. — C'est dit : ... nager, — c'est dit (1842).

* ... mon enfant ; tu n'as rien vu : ... mon enfant. Tu n'as rien vu ! (1842).

Page 84. — * Clair ! — Clair? (1842).

Page 85. — * Nota bene : *Nota bene* (1842).

Page 86. — * ... fallait : ... *fallut* (1842).

Page 87. — * ... sur l'or : ... sur l'or. *Il leur donne des pourboires !* (1830-1842).

* Il a l'air libertin comme un sacristain : Il a l'air libertin comme un *démon* (1830) — Il a l'air *d'un franc* libertin... *tu m'entends ?* (1842).

* ... si mesdames... : ... si *ces* dames (1842).

Page 88. — * ... incommodé,... : ... incommodé*?*... (1842).

Page 89. — * Après : Auguste de Tourville, Mérimée ajoute : *Madame de Coulanges, bas à sa mère : Prenez garde!* (1830) — *bas : Prends garde* (1842).

* ... tous les charmes des dames de Séville : ... *tout ce que j'admirais dans les* dames de Séville (1842).

Page 90. — * Excusez-moi, colonel Diaz. (Bas à sa fille :) L'occasion est belle, profites-en. Excusez-moi, colonel Diaz ; *il faut que j'aille faire une visite à mon banquier... un placement de fonds, vous savez... C'est moi qui me mêle de ces choses-là... car ma fille... l'argent!... ce n'est rien pour elle!* (Bas à sa fille :) L'occasion est belle, profites-en (1830). — Excusez-moi, colonel Diaz. (Bas à sa fille :) L'occasion est belle, profites-en. *Dis donc... aie beaucoup de vertu, les hommes aiment cela* (1842). — Dis donc... *Beaucoup* de vertu... (1857).

* ... voici les romances : ... voici *des* romances (1857).

Page 91. — * ... tu m'as frappée au cœur : ... tu m'as *blessée* au cœur (1842).

* ... car je suis maure : ... car je suis *Maure* (1857).

* ... mauresque sera écrit *moresque* en 1830 et en 1842.

Page 92. — * ... pour suivre un... un époux... : ... pour *un... un* époux (1842).

* D. Juan *transporté :* D. Juan *vivement* (1842).

Page 93. — * ... devant l'auberge : ... devant l'auberge. *Il fait nuit* (1842).

Page 94. — * Ha ! : *ah!* (1830-1842).

* ... on veut nous couper : ... on *peut* nous couper (1857).

* ... des hommes devant l'hôtel : ... des hommes *de mauvaise mine* devant l'hôtel (1842).

Page 96. — * ... avant que le soleil se lève : ... *ne* se lève (1830) — ... *se* lève (1842).

* ... par eux... peut-être... et puis : ... *par eux... et puis* (1842).

* tu me fais peine : tu me fais *de la* peine (1842).

Page 97. — * Ha ! ha ! : *ah! ah!* (1830-1842).

Page 99. — * ... perkales : ... *percales* (1842).

* ... une si bonne éducation qu'à peine... : ... une si bonne éducation !... à peine... (1842).

Page 100. — * ... d'un conseiller d'État : ... d'un *gros banquier* (1842).

* ... le petit chasseur. — Si j'étais : ... le petit chasseur. *C'est qu'alors... j'étais jeune, mais c'était une folie.* — Si j'étais... (1830) — ... le petit chasseur... *Mais c'étaient des bêtises. J'étais jeune alors... et je m'en suis bien repentie, surtout quand il s'est mis à me donner des coups de cravache.* — Si j'étais... (1842).

Page 101. — * Une catin, destinée aux plaisirs de la canaille : Une catin, *qui s'abandonne à des porte-faix* (1830) — *Une fille,* qui s'abandonne... (1842).

* Il faut que j'aie : Il faut que *je sois*... (1830) — Il faut que *j'aie* (1842) — Il faut que *je sois*... (1857).

* ... aussi horrible... : ... *si* horrible... (1857).

* ... tu pourrais... : ... tu *pourras*... (1857).

* ... pour le suivre... Mon pays... : ... pour le suivre... *A tout ! Comme si je pouvais lui sacrifier quelque chose !*... Mon pays... (1842).

Page 102. — * ... se sont efforcés d'avilir : ... *ont avilie* (1842).

* Entre Madame de Coulanges : Madame de Coulanges *entrant* (1842).

Page 103. — * Eliza : *Elisa* (1830-1842-1857-1860).

Page 104. — * ... je ne sais comment : ... *je ne puis* (1830-1842).

Page 105. — * ... jolie position : ... *belle* position (1830) — ... *jolie* position (1842).

Page 106. — * ... et elle aime tant sa fille !... Allez... : ... et elle aime tant sa fille !... *Savez-vous qu'elle a sauvé des émigrés dans la révolution ?*... Allez... (1830-1842).

Page 107. — * ... la soirée chez lui. Il y avait... : ... la soirée chez lui. *Ma fille était indisposée... Pauvre enfant !... Ce*

ne sera rien... Pourtant ce matin, elle me faisait peine... Elle avait les yeux battus, elle qui les a si beaux d'ordinaire... — *Pour en revenir à nos moutons*, il y avait... (1830). Ce texte est maintenu en 1842, mais *d'ordinaire* est remplacé par *ordinairement.*

Page 107. — * ... son salon : ... *le* salon (1830-1842).

Page 108. — * Guatimala : *Guatemala* (1830-1842).
* Oh bien ! : *Eh* bien ! (1842).

Page 109. — * ... que parler de vous. : ... que parler de vous. *Savez-vous que cela m'inquiète... mauvais sujet?* (1842).
* Seigneur marquis : *monsieur le* marquis (1842).

Page 110. — Scène II. Le Cabinet du Résident français. Le Résident seul (1825). — Le Cabinet du Résident français. *Une table avec un déjeuner servi. Le Résident seul, à son bureau* (1830). — Le Cabinet du Résident français. *Le Résident seul devant une table à déjeuner* (1842).
* Sa Majesté : *L'Empereur* (1842).
* Bernadotte : *Bernadote* (1830), — *Bernadotte* (1842).

Page 111. — * ... sept à huit mille : ... sept *ou* huit mille (1842).
* Aye ! — *Aïe !* (1857).
* Hély-Goland (1842) — *Héligoland* (1857).

Page 112. — * ... ici : ... ici. *Deux de vos mouchardes? Pas vrai?* (1830) — mouchardes, pas vrai? (1842).
* Prenons nos mesures : *Nous allons prendre* nos mesures (1842).

Page 113. — * ... le baron *Amédée de Pacaret :* ... le baron *Achille d'Orbassan* (1830-1842).
* ... monsieur le baron de Pacaret. *Il y a du bon vin de ce nom :* cette phrase est supprimée en 1830 et en 1842, et Pacaret est remplacé par *D'Orbassan* en 1830 et par *Achille* en 1842.
* ... d'attraper que des taches : ... *que d'attraper des taches* (1842).

Page 113. — * M. Pacaret — M. *Achille d'Orbassan* (1830) — *monsieur Achille* (1842).

Page 114. — * ... mes complimens! : mes compliments (1842).
* ... papa Pacaret, voilà... : ... papa *Orbassan*, voilà (1830) — papa *Achille, voici* (1842).
* Il n'osera pas... Vous avez bien... : Il *ne refusera pas. Vous lui direz que j'apporte la nouvelle d'une victoire ; et, pour célébrer des victoires, de bons militaires doivent trinquer ensemble.* — Vous avez bien (1842).

Page 115. — * Monsieur de Pacaret : Monsieur *Orbassan* (1830) — Monsieur *Achille* (1842).

Page 116. — * ... j'oublierais : ... j'*oublierai* (1842).

Page 117. — * ... jolie position : ... *belle* position (1842).

Page 118. — * ... ce grand escogriffe d'officier qui va avoir tous les profits ! Un ignorant qui ne sait ce que c'est que de faire de la diplomatie... qui n'a jamais ouvert un Vatel et moi ! — ... ce grand escogriffe *qui aura tous les profits. Un ignorant... qui n'a jamais ouvert* un Vatel... et moi ! (1842).
* ... d'un vin excellent... C'est cela ! : ... d'un vin excellent, *d'une bouteille... je ne confie la clef à personne*... C'est cela (1842).

Page 119. — * ... de retourner : ... retourner (1842).

Page 120. — * ... avant que vous partiez : ... avant *votre départ* (1830-1842).
* ... qu'aura long-temps : ... qu'aura *peut-être* long-temps (1842).
* ... amitié : ... *estime* (1830) — ... *amitié* (1842).

Page 121. — * ... fortune : ... *avenir* (1842).
* ... eh ! qu'importe... : ... *oh !* qu'importe... (1857).
* J'ai de l'argent pour tous : *Je suis riche* (1842).

Page 122. — * ... elle ne le voudra jamais : ... elle ne voudra jamais (1857).

Page 122. — * D. Juan se frappant le front. Je croyais : D. Juan se frappant le front. *Sans doute !... vous avez raison !... mais* je croyais (1842).

* ... le premier boulet sera : ... le premier boulet, *j'espère,* sera (1842).

Page 123. — * de vous aimer... Après l'honneur, vous êtes ce que j'ai de plus cher au monde : ... de vous aimer... Vous êtes ce que j'ai de plus cher au monde ; *et si l'honneur et mon pays ne m'obligeaient pas à...* (1842).

* Est-elle folle? Quel est ce secret qu'elle n'ose avouer? [*Est-elle folle?* : supprimé en 1842.] Quel est ce secret qu'elle n'ose *m'*avouer (1842).

* ... plus malheureux que moi? Tous les malheurs m'accablent... : plus *malheureux ! Tout m'accable* (1842).

Page 124. — * Madame de Tourville : Vous voulez... : Madame de Tourville *ne pouvant cacher son étonnement.* Vous voulez... (1830) — Madame de Tourville *stupéfaite.* Vous voulez... (1842).

* ... je deviendrais... : ... je *serais...* (1842).

* Mais jamais, malgré mes prières, elle n'a jamais voulu... : Mais malgré mes prières, elle n'a jamais voulu (1830) — Mais *jamais,* malgré mes prières, elle n'a voulu... (1842).

Page 125. — * ... à cacher : à cacher *à son mari* (1830-1842).

Page 126. — * ... il complotait d'inviter : ... *ils complotaient* d'inviter (1830) — *il complotait* d'inviter (1842).

* ... maîtres : ... *maître* (1842).

* Ciel !... : *Que dites-vous?...* (1842).

* Le petit jeune homme : Le jeune homme... (1830) : Le *petit* jeune homme... (1842).

* ... il lui a remontré... : ... il lui a *même* remontré... (1842).

* Il ne manquait plus que ce malheur ! : Supprimé et remplacé par : *Et vous l'avez entendu?* (1830-1842).

* Madame de Tourville. *De mes oreilles...* (1842).

Page 126. — * ... m'y accompagner : ... *m*'accompagner (1830) — m'*y* accompagner (1842).

Page 127. — * ... dans un instant : ... *aussitôt* (1830-1842).

* Je vous l'amène dans un instant : Je vous l'amène (1842).

* Après *penard,* Mérimée ajoute : *Elle est d'une innocence!... Vous rirez!* (1830). En 1842, il remplace *penard* par *goutteux.*

* Elle entre : elle *rentre* (éd. Calmann-Lévy).

* ... nos affaires, mais ma tête se fend ! : ... nos affaires, mais ma tête *est en feu* (1830) — ... nos affaires ! ma tête est en feu ! (1842).

Page 128. — * D. Juan. *Ah!* — D. Juan *attéré* (1830) — *Don* Juan *atterré* (1842).

Page 130. — * Peut-être Dieu : Peut-être *aussi* Dieu... (1842).

Page 131. — * ... du sang... : ... *d'un* sang... (1830-1842).

Page 133. — * ... estaffiers : ... *estafiers* (1842).

Page 135. — * M. Leblanc : *Monsieur* Leblanc (1842).

Page 136. — * ... au toast : ... au toast. *Les officiers espagnols demeurent assis* (1830). En 1842, Mérimée supprime cette phrase.

Page 137. — * ... de la Morena : ... de *Baylen* (1842).

* Sarragosse : *Saragosse* (1830) — *Sarragosse* (1842).

Page 139. — * ... je vous ferai remarquer, et notez bien que je ne demande pas la vie ; remarquez que... : ... je vous ferai remarquer, et notez bien que je ne demande pas la vie, *remarquer* que... (1842).

Page 140. — * ... tant de cartouches : ... *autant* de cartouches (1857).

* ... de cette auberge : ... de *votre hôtel* (1842).

* ... vêtue en soldat à l'uniforme du régiment... : ... en uniforme *de cadet* du régiment... (1842).

Page 141. — * ... par le flanc droit ! en colonnes ! marche ! :... par le flanc droit ! marche ! (1830-1842). ...

* ... entendu des voix espagnoles : ... entendu *parler espagnol* (1830-1842).

Page 143. — *Notes.* * J'ai rétabli l'ordre des notes et des renvois. En effet, dans toutes les éditions, les numéros de renvoi ne correspondant pas aux numéros des notes : ainsi le numéro 1 renvoie à la note 2, etc... La note 1 sur Porlier, qui n'est pas à sa place, devient la note 6 et correspond au renvoi 6 dans la liste des personnages de la comédie des *Espagnols en Danemarck.*

6. ... del : ... *de el* (1830) — ... *del* (1842).

8. Vimeira : *Vimeiro* (1830-1842).

10. Les Andalouses sont renommées : Les Andalouses, *et surtout les femmes de Cadiz,* sont... (1842).

Page 144. — 11. On connaît la fin... : *Allusion à* la fin (1857).

15. A Baylen, où l'armée... : *On sait qu'*à Baylen l'armée (1842).

Une Femme est un Diable.

Page 145. — * Magico : *Mágico* (1842-1852).

* Antonio : Antonio [2] (1842).

Page 148. — * La scène est à Grenade : La scène est à Grenade, *pendant la guerre de la Succession* (1842).

Page 149. — * ... en noir : ... *de* noir (1842).

* ... brûler : ... *condamner* (1842).

Page 150. — * ... une cuisse de poulet : ... une *aile* de poulet (1830) — ... une *cuisse* de poulet (1842).

* ... un démon : ... un *diable de fanatique* (1830) — ... un *démon* (1842).

* ... qui doit : ... qui *va* (1830) — ... qui *doit* (1842).

Page 151. — * ... plût au Ciel que je fusse Turc ! : ... *je voudrais être* Turc (1842).

* ... et tu crois l'y avoir envoyée, pauvre niais ! : *Et plus*

sot celui qui l'y envoya! (1830) — Et plus sot qui l'y envoya (1842).

Page 151. — * ... je jurais après cet imbécille : ... je jurais après cet *imbécile* (1830) — .. je *pestais* après cet imbécile (1842).

* ... prépariez : ... *préparez* (1842).

Page 152. — * Saint-Office : Saint Office (3) (1830-1842-1857-1860).

* Avertis : *Soutenus* (1830). — *Avertis* (1842).

Page 153. — * ... puisse se servir : ... se puisse servir (1842).

* Comment, : Comment*!* (1842).

Page 154. — * ... sous l'influence de... : ... *fasciné par* (1842).

* ... madone : ... *Madone* (1842).

* ... ne peut arracher : ... n'*a pu encore* arracher (1842).

Page 155. — Remplissons cependant notre tâche, et tout en la trouvant pénible, souvenons-nous que c'est le sort de l'homme de passer sa vie dans les tribulations : Remplissons cependant notre tâche, *quelque pénible qu'elle soit* (1830) — Remplissons cependant notre tâche, *quelque pénible qu'elle soit, et* souvenons-nous que c'est le sort de l'homme de passer sa vie dans les tribulations (1842).

Page 156. — * ... grâces au : ... *grâce* au (1830-1842).

* ... mêmes : ... *même* (1842).

Page 157. — * ... est pure : ... *ne vous reproche rien* (1842).

* ... pas passé : ... *point* passé (1830) — ... *pas* passé (1842).

Page 158. — * Grain-d'Orge : Grain-d'Orge (4) (1830).

* ... bierre : ... *bière* (1830-1842).

* Laissez-moi aller : Laissez-moi *m'en* aller (1857).

Page 159. — * ... le casque : ... le *bonnet* (1842).

Page 160. — * ... porte : « que si... » : ... porte que, « si... » 1842).

* ... n'est pas... : ... ne *soit* pas (1842).

Page 160. — * Garcias : *Gracias* (1842).

Page 161. — * ... au moins : ... *du* moins (1830) — ... *au* moins (1842).

* ... faites comme vous l'êtes que : ... faites comme vous (1842).

* Remmenez-la : *Ramenez*-la (1830-1842) — *Emmenez*-la (1857-1860).

Page 162. — * ... je n'en serais pas moins damné : ... je *serais* damné *de même* (1842).

Page 163. — * ... mes vœux? et : ... mes vœux, et... (1842).

Page 164. — * ... près de neuf pouces ! : ... *cinq pieds* neuf pouces ! (1857).

* ... comme il me l'avait promis : ... comme il l'avait promis (1842).

* « Il n'y en a pas comme les moines... » Phrase supprimée en 1830.

* Elle chante (2) : Elle chante (5) (1830) — Elle chante (4) (1842).

Page 165. — * Faites-moi sortir... : *Oui !... mais* faites-moi sortir (1842).

* ... nous mangerons des fruits sauvages ensemble : ... nous mangerons ensemble des fruits sauvages (1830-1842).

Page 167. — * ... attéré : ... *atterré* (1842).

* ... et nous partirons : ... et nous *passerons* (1842).

Page 168. — *Notes*. * En 1830, Mérimée ajoute deux notes, les notes 2 et 3. Ainsi la note 2 devient la note 4.

(2). *Certaines expressions dans le rôle d'Antonio pourront peut-être scandaliser les dames. L'auteur les supplie de songer que ce pauvre jeune homme n'avait jamais vu le monde et n'avait lu d'autre livre que l'Écriture, où chaque chose est appelée par son nom* (1830-1842).

(3). *Le diable ne peut entrer dans le palais du Saint-Office qu'avec la permission d'un Inquisiteur* (1830-1842).

4. Un officier... (1830-1842).

Page 168. — 5. John Barleycorn (1830). En 1842, les notes 4 et 5 sont fondues en une seule (la note 4).

L'Amour africain.

Page 171. — * El guante : El *Guante* (1857).

Page 172. — * La scène est à Cordoue sous le règne d'Abdérame : La scène est à Cordoue (1842).

Page 173. — * ... les jardins de Sidi Nouman : ... les jardins de *Hadgi* Nouman (1830) — ... les jardins de *Hadji* Nouman (1842).

* Sidi Nouman : *Hadgi* Nouman (1830) — *Hadji* Nouman (1842). Dans le texte, Sidi est partout remplacé par *Hadgi* à partir de 1830.

* ... tout d'un coup : ... tout *à* coup (1857).

* Tu as été lui parler? : Tu *lui as parlé?* (1830-1842).

* ... le Miramolin : ... le *cadi* (1830-1842).

* ... être arrivé | : ... *lui* être arrivé, à... (1830) | ... être arrivé (1842).

Page 174. — * ... calife : ... *kalife* (1842).

* ... se réjouissait : ... se *réjouirait* (1830) : ... se *réjouissait* (1842).

Page 175. — * J'y cours, seigneur : *Entendre, c'est obéir* (1842).

* Mustafa : Mustafa (4) (1830).

* J'ai fait le commerce, Sidi Nouman : *J'ai trafiqué, Hadgi* Nouman (1830-1842).

* ... l'ai-je fait : ... *ai je trafiqué* (1830-1842).

* ... caravanne : ... *caravane* (1830-1842).

Page 176. — * ... un peu trop tard : ... trop tard (1842).

* ... khandjar (4) : ... khandjar (5) (1830).

* Nékir (5) : Nékir (6) (1830).

* Caaba (6) : Caaba (7) (1830).

* Bézestein (7) : Bézestin (8) (1830).

Page 177. — * ... te voilà pris à la fin : ... *tu es pris* à la fin (1830) — ... *te voilà pris* à la fin (1842).

Page 177. — * ... et que je reconnais bien là : ... *et voilà bien* (1830) — ... *et que je reconnais bien* là (1842).

* Je n'y ai pas pensé. Mais n'ai-je pas un ami? : N'ai-je pas un ami? (1830) — (1842).

* ... de biens ! : ... de biens ? (1842).

* Il m'en souvient assez : Il m'en souvient (1830) : Il m'en souvient *assez* (1842).

* ... je me trouvai : je me *trouvais* (1842).

* ... entière (8) : ... entière (9) (1830).

* ... mieux souffrir : ... souffrir mieux (1842).

Page 178. — * Prépare-moi : *Amène*-moi (1830) — *Prépare*-moi (1842).

* ... tes attraits : ... *tes charmes* (1830) : ... tes *attraits* (1842).

Page 179. — * ... vendre (9) : ... vendre (10) (1830).

Page 180. — * Sidi-Nouman : *Nouman* (1830) — *Hadji* Nouman (1842).

* ... morsure (10) : ... morsure (11) (1830).

* ... scheick (11) : ... scheïck (12) (1830).

* Sidi Nouman : *Hadji* Nouman (1842).

Page 181. — * Sidi-Nouman : *ton frère* (1830-1842).

* Eblis (12) : Eblis (13) (1830).

* Imbécile : *Fou que tu es !* (1842).

* Simoun (13) : *Simoûn* (14) (1830).

* Tu es bien agité... : *Calme-toi, Zeïn* (1830) — *Tu es bien agité* (1842).

* ... avec son poignard (14) : ... avec son poignard (15) (1830) — ... *de* son poignard (15) (1857).

Page 182. — * Zeïn : Zeïn *accablé* (1842).

Page 183. — * Je lui donnerai... : ... je *te la* donnerai... (1842).

* que je la voye... : que je la *voie* (1842).

Page 184. — * ... qu'elle t'aime ou te déteste : ... qu'elle *m*'aime ou *me* déteste (1842).

* ... pouline : ... *pouliche* (1830-1842).

Page 184. — * Mojana à Sidi Nouman : Mojana *se jetant dans les bras de Hadgi* Nouman (1830-1842).

* Et de celui-ci... : Et *toi* de celui-ci... (1842).

Page 185. — * Afrite (15) : Afrite (16) (1830).

* ... *mais* excusez les fautes : toutes les éditions revues par Mérimée portent ce texte. Les éditions Calmann-Lévy portent : *vous* excusez..., sans doute par erreur.

Page 186. — * 1. Le mot Sidi, devant un nom propre, désigne... : Le mot *hadji* désigne un... (1830). — Le mot Hadji, *devant un nom propre,* désigne... (1842).

3. *On connaît la confiance que les Orientaux ont en leurs esclaves* (note ajoutée en 1830).

6. Lieu où... : Lieu *vers lequel* (1842).

8. Vid... : *Voir* (1842).

13. Vid... : *Voir* (1842).

* 15. Méduse-Lamie : méduse-lamie (1842).

A partir de 1842, les titres des ouvrages cités sont en italiques.

Inès Mendo ou le Préjugé vaincu.

Page 189. — * ... qui s'est étudiée : ... qui s'est *étudié* (1842).

Page 191. — * Scène I : Scène *première* (1830) — Scène *I* (1842).

Page 192. — * ... plus malheureux dans ce monde : ... plus malheureux (1842).

* ... il n'a rien négligé : ... *ils n'ont* rien négligé (1842).

* Peu d'habitans de ce village sont... : *Pas un habitant* de ce village *n'est*... (1830-1842).

* ... qu'il daigne : ... qu'il *daignât* (1830) — ... qu'il *daigne* (1842).

* Tu ne crains pas les... : *Crois-tu qu'il y ait des*... (1830-1842).

* C'est mon unique consolation ! : *Mon unique espoir est en Dieu !* (1830-1842).

Page 193. — * ... si je pourrais : ... si je *pourrai* (1842).
* ... asyle : ... *asile* (1830-1842).

Page 194. — * ... un mois : ... *trois* mois (1842).
* ... avec les Mendozas : ... avec les *Mendoza* (1842).

Page 195. — * Ah ! : *Folle !* (1830) — *Ah !* (1842).

Page 197. — * ... de Mendoza : ... *des* Mendoza (1842).
* ... des Espagnes. Eh bien !... : ... des Espagnes ; *et je suis de la branche aînée, s'il vous plaît*. Eh bien !... (1830-1842).
* ... du mérite : ... *son* mérite (1842).
* ... de l'emploi : ... *un* emploi *brillant* (1842).

Page 198. — * ... les Mendozas : ... les *Mendoza* (1842).
* Sidonia m'a défié : Sidonia, *disputant un jour avec moi*, m'a défié (1842).
* ... à un... : ... à... (1842).

Page 199. — * ... elle a droit à connaître... : ... elle a *le* droit de connaître (1842).
* Sans doute? Combien... : Sans doute? *Êtes-vous juif?* Combien... (1830-1842).

Page 200. — * ... son pareil : ... *ton* pareil (1830-1842).

Page 201. — * ... alcade : ... *alcalde* (1847). Mérimée ne corrige pas partout.
* ... des environs : ... *dans les* environs (1830) : ... *dans ces* environs (1842).
* ... levriers : ... *lévriers* (1842).

Page 202. — * ... sur le compte de qui vous vous égayez : ... *dont vous parlez si légèrement* (1830) — ... *sur le compte de qui vous vous égayez* (1842).
* Ha ! ha ! ha ! : *Ah ! ah ! ah !* (1842).
* ... d'usufruit : ... *de possession* (1842).

Page 203. — * Ha ! ha ! ha ! : *ah ! ah ! ah !* (1842).
* ... d'un jour ou deux : ... *de quelques jours* (1842).
* ... alcade : ... *alcalde* (1857).

Page 204. — ... alcade : ... *alcalde* (1857).

Page 205. — * ... de ressource que dans l'état ecclésiastique : ... de ressource que dans *le cloître* (1830) — ... *d'asile qu'au fond d'un cloître* (1842).

* J'ai vu tout à l'heure Esteban : *J'ai vu* Esteban *ce matin* (1830) — J'ai vu *tout à l'heure* Esteban (1842).

Page 206. — * ... de se faire tuer : ... de *mourir* (1842).

Page 207. — * ... aussi (5) : ... aussi (5). *La romance le dit bien* (1842).

* Et tu sais combien : et tu sais *comme* (1842).

* Vous semblez malade ; vous êtes changé !... : *Quels yeux vous me faites !... Je vous afflige* (1842).

* ... la vie chrétienne : ... la vie *de pénitent* (1842).

* ... ma pauvre Inès : *Ma* pauvre Inès (1842).

Page 208. — * ... ils m'ont forcé de suivre la profession... : ... *ils m'ont imposé l'horrible* profession (1842).

Page 209. — * *Il le faut.* A partir de 1842, Mérimée va à la ligne après ces mots.

* Oh, mon : O mon... (1842).

Page 210. — * ... sitôt : ... *si tôt* (1830-1842).

Page 211. — * ... *laissez-moi vous baiser les pieds :* supprimé en 1830 et rétabli en 1842.

Page 212. — * ... je t'estime : ... je t'*aime* (1842).

* ... avec des... : ... avec *les*... (1842).

* ... seigneur de Mendoza : ... seigneur Mendoza (1842).

Page 213. — * ... votre coutelas : ... *vos* coutelas (1842).

* Holà ! Jayme ! (Un domestique aide...) : Holà ! *Marie ! (Une femme entre et aide...)* (1842).

Page 216. — D. Luis : *Don* Luis (1842).

Page 218. — ... l'alcade : ... l'*alcalde* (1857).

* ... de procéder sur-le-champ à l'exécution : ... *que l'exécution eût lieu* sur-le-champ (1830-1842).

Page 219. — * ... alcade : ... *alcalde* (1857).

Page 220. — * ... tout ce tumulte : ... ce tumulte (1842).
* ... l'alcade : ... l'*alcalde* (1857).
* ... je puis t'aimer ! : ... je puis t'aimer ! *Et mon père est gentilhomme !* (1830) — ... je puis t'aimer ! (1842).

Page 221. — * 1. Clara : Clara *Gazul* (1830-1842).
* 7. L'Alcade : L'*Alcalde*... (1857).
* Le dernier § : « *Il existe*... », est supprimé à partir de 1842.

Inès Mendo ou le Triomphe du Préjugé.

Page 225. — * Journée Première — Scène Première : Première Journée — Scène I (1842).

Page 226. — * ... ridicule? : ... ridicule? *Cela sent la boutique d'une lieue* (1830) — ... ridicule? *Cela sent le village d'une lieue* (1842).

Page 227. — * ... pourrai-je : ... *pourrais*-je (1842).
* Ces bégueules ! qui... : Ces bégueules, qui... (1842).

Page 228. — * Ha ! : *ah !* (1842).
* ... le billet : ... *la lettre* (1830) — ... *le billet* (1842).
* ... de cela : ... *comme* cela (1842).
* ... avant que je visse : ... avant que je *te* visse (1842).

Page 229. — * ... parer : ... *habiller* (1842).
* ... un peu pâle : ... pâle (1842).

Page 230. — * ... parez-vous : ... *habillez*-vous (1842).
* ... à ma camariste : ... à ma *camériste* (1857).
* ... ses critiques : ... ses *moqueries* (1830) — ... ses *railleries* (1842).
* ... maligne et moqueuse, je... : ... maligne et railleuse, je... (1830) — ... maligne et je... (1842).
* ... persiffle : ... persifle (1842).

Page 231. — * ... j'allais : ... j'*allai* (1830-1842).
* ... sans ce... : ... sans *un* (1830-1842).

Page 231. — * ... mon fils : ... *votre* fils (1842).
* ... cher Esteban : ... cher *don* Esteban (1857).

Page 233. — * ... gaîté : ... *gaieté* (1842).

Page 234. — * Estramadure ! : Estramadure? (1842).
* Sérafine : *Séraphine* (1857).

Page 235. — * ... de ne pas me laisser partir : ... de *me retenir* (1830-1842).
* Sérafine : *Séraphine* (1857).
* Cependant, cela ferait... : *Peut-être* cela ferait (1830) — *Mais peut-être que cela ferait...* (1842).
* ... une attention de politesse : ... une attention (1842).
* ... à quatre chevaux : ... à *six mules* (1842).
* ... avec du rouge et beaucoup : ... avec du rouge *très mal mis* et beaucoup (1842).

Page 236. — * Ha ! : *ah !* (1830-1842).
* Sérafine : *Séraphine* (1857). Mérimée ne corrige pas partout.
* ... Dona Inès de Mendoza : ... *la baronne de* Mendoza (1842).
* Cela ne fait rien : *C'est pour cela même* (1842).

Page 237. — * ... de la capitale : ... de la *cour* (1842).
* Roi : *roi* (1842).
* Tout d'un coup : Tout *à* coup (éd. Calmann-Lévy).

Page 238. — * Joan : *Johan* (1830) — *Joan* (1842).
* ... à temps ; sans... : ... à temps, *et* sans... (1842).
* ... Dona Sérafine : ... *la duchesse* (1842).

Page 239. — * De secours : *des* secours (1842).
* Trouvez-vous... : *Non.* — Trouvez-vous (1842).

Page 240. — * ... amitié. Et... : ... amitié *;* et... (1842).
* ... asyle : ... *asile* (1830-1842).

Page 242. — * Scène I : Scène *première* (1830) — Scène *I* (1842).
* ... bien des bêtises : ... *tant de* bêtises (1842).
* ... montée. : ... montée *dans sa chambre* (1842).

Page 243. — * ... cette bonne... : ... *ma* bonne... (1842).

Page 244. — * ... en étourneau : ... *comme un* étourneau (1830) — ... *en* étourneau (1842).
* Qui me procure...? : *Quel motif* me procure...? (1830) — *Qui me* procure?... (1842).

Page 245. — * ... de bon sens... : ... de sens (1842).
* Mais avant tout vous ne voudriez pas donner asyle... : *Mais je sais aussi que* vous ne voudriez pas donner *asile* (1830) — Mais, *avant tout, vous ne...* (1842).
* ... je vous ferai punir pour... : ... je vous ferai *repentir de...* (1830) — ... *je vous ferai punir pour...* (1842).
* ... du canton : ... *de la province* (1842).

Page 247. — * Ha, ha, ha ! » *Ah, ah, ah !* (1842).

Page 248. — * ... de ce canton : ... de *cette province* (1842).

Page 249. — * Vous courez trop de dangers, et je ne pourrais plus vivre, vous sachant exposée à mille périls, tandis que moi... : *Votre liberté, votre vie peut-être sont menacées ; comment pourrais-je vivre,* vous sachant exposée à mille périls*? Eh quoi ! moi...* (1842).
* Il se met à genoux... : *Il tombe à ses* genoux... (1842).
* La Duchesse. Cruel... : La Duchesse *très-émue.* Cruel (1830) — La Duchesse. Cruel... (1842).
* ... calmer l'orage : ... *conjurer* l'orage (1842).
* ... jusques à... : ... *jusqu'à* (1830) (1842).

Page 250. — * ... je suis mal noté aussi... : ... *et moi aussi* je suis mal noté (1842).

Page 251. — * ... madame ! : ... *baronne* (1842).
* ... nous quitter ce soir : ... nous quitter (1842).

Page 252. — * ... un seigneur : ... un *grand* seigneur (1842).
* ... mule : ... *jument* (1842).

Page 253. — * ... elle voulait donner un confesseur au Roi : ... elle voulait *que Sa Majesté prît son confesseur* (1842).

Page 255. — * Journée III. Scène I : Journée III. Scène *première* (1830) — *Troisième Journée.* Scène *I* (1842).

* Portugais. Un bon... : Portugais ; un bon... (1842).

* ... s'est apparu : ... est apparu (1842).

Page 257. — * Seigneur de Mendoza : *Baron* (1842).

Page 258. — * La Duchesse : La Duchesse, *à D. César* (1830) — La Duchesse (1842).

* ... des coups de pistolets... des coups d'épées : des coups de *pistolet*... des coups d'*épée* (1842).

Page 259. — * ... de bons amis : ... *des* bons amis (1857).

* ... dans la conjuration : ... *de* la conjuration (1842).

Page 260. — * ... rentrer en Espagne : ... rentrer *maintenant* en Espagne (1842).

* ... si tôt : ... *sitôt* (éd. Calman-Lévy).

Page 261. — * ... votre mot ! : ... votre mot. (1842).

* ... cette écharpe : ... *une* écharpe (1842).

Page 262. — * ... jurée ! : ... jurée*?* (1842).

Page 263. — * ... mon aimé : ... *mon bien-aimé* (1842).

Page 264. — * ... t'embrasse ! : ... t'embrasse? (1842).

* ... un cornette : ... *une* cornette (1842) — ... *un* cornette (1857).

Page 265. — * Bon homme : *Bonhomme* (1842).

* ... quittée ! : ... quittée? (1842).

* ... appaisée : ... *apaisée* (1830-1842).

Page 267. — * J'ai manqué... : J'ai *failli* (1830) — J'ai *manqué...* (1842).

Page 269. — * ... admirez : ... *admire* (1842).

* ... un seul homme en : ... un seul en (1842).

* ... venez dans ma chambre m'aider à passer mon déguisement : ... *partons. Donnez-moi la main* (1842).

Page 270. — * Ha ! : *ah !* (1842).

* Ho ! : *oh !* (1842).

Page 270. — * ... non... je n'ai plus de courage : ... non, je n'ai plus de courage (1842).

Page 272. — * Inès ma bien aimée ! : Inès ! ma bien aimée (1830) — Inès ma *bien* aimée ! (1842).

* Je vais chercher de l'eau... : *Qu'on apporte* de l'eau... (1842).

Page 273. — * ... rentrant avec de l'eau. : Supprimé en 1842.

* ... indulgence. Et... : ... indulgence*; et*... (1842).

Page 274. — * 5. Ragoût de mouton : *Pot au feu* (1842).

* 7. V. D. Juan : Voir *don Juan* (1842).

* 8. Cortadilla (1825-1830) : *Cortadillo* (1842).

* 9. ... 1808-9 : ... 1808-1809 (1842).

Le Ciel et l'Enfer.

Page 277. — * Scène I : Scène *première* (1830) — Scène *I* (1842). Un oratoire : *Un boudoir* (1857).

Page 278. — * ... *avec des... :* en italiques en 1842 — en caractères droits en 1857.

* ... bénis : ... *bénits* (1857).

* ... vous l'avez donnée : ... vous avez *donné la chaîne* (1842).

* ... *diable :* en italiques en 1842.

* ... d'autres choses : ... *d'autre chose* (1857).

* ... un jour, par... : ... un jour par *mes*... (1830) — ... un jour, par... (1842).

Page 279. — * ... tonnerre de Dieu ! : ... *par cent charretées de diables !* (1842).

* ... un des saints de pierre : ... *les* saints de pierre (1842).

* ... vous prouver ma tendresse : ... *vous dire comment je vous aime* (1842).

* ... n... de Dieu ! : ... *Dieu me damne* (1857).

* ... mon âme : ... *votre* âme (1842).

Page 280. — * Cruel ! : *Méchant !* (1842).

* Hé corps du Christ ! : Hé ! corps du Christ (1830) — *Eh !* corps *de* Christ ! (1842).

* ... payen : ... *païen* (1830-1842).

* ... ses conseils... : ses *saints* conseils (1842).

* ... le marasquin ; et puis... : ... le marasquin. Et puis...

* ... donné... où est-il?... Ha ! : ... donné. *J'en ai besoin... Ce Don Pablo m'a toute troublée...* où est-il?... *Ah !* (1830-1842).

Page 281. — * ... pourtant, : ... *Ah !* (1842).

Page 282. — * ... de l'Espiritu Sancto : ... de *Saint-Dominique* (1842).

* ... que je vous ai faites : ... que *j'ai faites pour vous* (1842).

Page 283. — * Que voulez-vous?... Donnez-moi. : Que voulez-vous? *il le faut bien !* (1830) — Que voulez-vous?... Donnez-moi (1842).

Page 284. — * ... samedi dernier : ... *il y a eu mardi quinze jours* (1842).

* ... un soldat : ... un *officier* (1842).

Page 285. — * Ha ! : *Ah !* (1842).

* J'en ai, par mégarde, avalé... : *Je crains d'en avoir,* par mégarde, avalé... (1842).

Page 286. — * ... que vous ne me cachiez... : ... que vous *n'oubliiez* (1842).

* ... trop clairement que cela... : ... clairement que *tout* cela... (1842).

* Je... je n'ai pu l'en empêcher. Mais j'ai pensé aux souffrances de sainte Agnès, vierge et martyre, pendant tout le temps... Mais je n'ai pu, comme sainte Agnès... : Je... n'ai pu l'en empêcher... *C'est que... il se serait porté sans doute à quelque acte de désespoir... Comment faire?... il est si violent !...* (1842).

* Faible compensation ! : *C'est mal ! bien mal !* (1842).

Page 287. — * ... moyen?... — Depuis : moyen?... *Je crois bien qu'il sera touché un jour...* — Depuis... (1842).

* Allons... nous patienterons... : Allons... *vous serez raisonnable...* nous patienterons (1842).

Page 288. — * ... l'auteur, vous... : ... l'auteur, *assurément* vous (1830-1842).

Page 289. — * ... de l'arrêter : ... *de le faire* arrêter (1842).

Page 290. — * ... mon cigarero : ... ma *petaca* (1842).

* ... et je n'accepte : ... je n'accepte (1842).

* ... vous avez plus le moyen de vous en procurer qu'un pauvre moine... : vous avez plus qu'un pauvre moine le moyen de vous en procurer (1842).

* ... de saints : ... de *nouveaux noms* (1830-1842).

* ... sur cette liste : ... sur *le catalogue* (1842).

Page 291. — * ... béni : ... *bénit* (1857).

* ... mon cher enfant : ... *ma chère* enfant (1830-1842).

Page 292. — * ... les honnêtes femmes : ... les femmes *de bien* (1842).

* ... pourtant tout-à-l'heure vous le défendiez avec tant de chaleur ! : ... pourtant vous le défendiez *tantôt* avec tant de chaleur ! (1842).

* C'est ce qui me le faisait soupçonner tantôt... : C'est ce qui *tout à l'heure* me le faisait soupçonner... (1842).

Page 293. — * ... la première venue qui?... : ... la première venue*?... qui...* (1842).

Page 294. — * ... imbécille : ... *imbécile* (1830-1842).

* ... quelle rage... : ... *quel désespoir...* (1842).

Page 296. — * ... payen : ... *païen* (1830).

* ... tonnerre de Dieu ! : ... *mille diables !* (1842).

Page 297. — * Augustin : *Agustin* (1830-1842).

* ... avec les hommes, mais avec les femmes ! : ... avec les hommes ; mais avec les femmes? (1842).

Page 298. — * ... les vieilles ! : ... les vieilles *dévotes !* (1830) — ... les vieilles ! (1842).

* Nous allons nous divertir comme au premier jour de notre amour : Nous allons nous divertir comme au premier jour de notre amour... *Une réconciliation* (1830). : *Qui n'est pas jaloux, n'aime point* (1842).

* Dona Urraca : Dona Urraca, *se jetant à ses genoux* (1830) — *Dona Urraca* (1842).

Page 299. — * ... et jouir de notre reste, en faisant... : ... *et passer nos derniers moments à faire...* (1842).

* Fi donc ! Bartolomé est un fou, et pour me sauver... : *Fi donc ! Nous autres militaires, nous ne savons plus nous servir de ces outils-là.* Pour me sauver... (1830) — Fi donc ! Nous autres militaires, nous ne savons *pas...* (1842).

Page 300. — * ... et je saurai te rendre heureux partout... Viens : ... et *nous ne nous brouillerons plus jamais...* Viens (1842).

Page 301. — * Christo : *Cristo* (1842).

* ... alongée : ... *allongée* (1830).

L'Occasion.

Page 307. — * ... tourmens : ... *tourments* (1842).

Page 308. — * ... voici : ... *voilà* (1842).

Page 309. — * ... diable : ... *Diable* (Revue de Paris).

* ... in manus : ... *In* manus (Revue de Paris).

* ... certaines maladies : ... *de* certaines maladies (1842).

* ... nous préservent : ... nous *en* préservent (Revue de Paris).

Page 311. — * Elle s'est guérie : Elle *s'en* est guérie (Revue de Paris).

* ... en grenat : ... en *grenats* (1857).

Page 314. — * ... non pas ; : ... *Dieu m'en garde !* (1842).

* ... mademoiselle ; votre sérieux m'effraie : ... mademoiselle *!* votre sérieux m'*effraye* (1857).

Page 315. — * ... enfans : ... *enfants* (1842).
* ... la Mort : ... la *mort* (1842).

Page 316. — * ... dire qu'il y a... : ... dire *peut-être* qu'il y a... (1842).
* ... j'ai manqué être tuée : ... j'ai manqué *d'*être tuée (1857).
* ... à moi si près : ... à moi... si près (1857).

Page 318. — * ... de reproches. : ... de reproches*?* (1857).

Page 320. — * ... aussi affreux, aussi criminel : ... *si* affreux, *si* criminel (1857).
* ... maintenant? : ... maintenant ! (1857).
* ... imbécile : ... *imbécille* (Revue de Paris).

Page 323. — * ... les ouvriers : ... les ouvriers *du port* (1842).
* ... à cheval : ... *sur un* cheval (1842).
* ... combats ; : ... combats*!* (1842).

Page 324. — * ... je sais bien : ... je sais *seulement* (1842).

Page 326. — * ... paye : ... pa*i*e (1842).

Page 327. — * ... avait tout prêts : ... *tenait* tout prêts (1842).
* ... torrens : ... *torrents* (1842).

Page 328. — * ... rire : ... *bien* rire (1842).
* ... cette heure : ... *l'horloge* (1842).

Page 329. — * ... renfrognée : ... *refrognée* (1857).
* ... aînés : ... *aînées* (Revue de Paris — 1842).

Page 330. — * ... si malheureux, que je crains... : ... si malheureux,... *et je* crains... (1842).
* ... et de se promener : ... et de *te* promener (1857).

Page 331. — * Elle est vieille et laide, méchante : Elle est vieille, laide et méchante (1857).

Page 332. — * ... enfans : ... *enfants* (1842).
* ... amans : ... *amants* (1842).

Page 334. — * ... prête à me... : ... *près de* me... (1857).

Page 335. — * ... supplians : ... *suppliants* (1842).

Page 337. — * ... sermens : ... *serments* (1842).

Page 340. — * Maria ; : Maria ! (1842).
* ... les pères de l'Église : ... les *Pères* de l'Église (1857).

Page 341. — * ... je lui ferais : ... je ferais (1842).
* ... ensuite, si : ... ensuite... si (1842).
* ... diamans : ... diam*ants* (1842).
* ... cette nuit : ... cette nuit *même* (1842).

Page 343. — * C'est ce que fait : C'est ce *qu'a* fait (1857).

Page 344. — * ... de l'argent déposé : ... de l'argent *placé* (1857).

Page 346. — * ... je suis presque : ... je suis *sans doute* (1842).

Page 348. — * ... Et lui... : ... Et *lui* (en italiques) (1857).

Page 350. — * ... présens : ... *présents* (1842).
* Adieu, Rita (elle l'embrasse) : Adieu, Rita (*Rita veut lui baiser la main ; dona Maria l'embrasse*) (1842).
* ... momens : ... *moments* (1842).
* ... le pose : ... le *repose* (1842).

Page 352. — * ... donc ! : donc? (Revue de Paris).

Page 353. — * Dans la *Revue de Paris,* les notes sont au bas des pages.
* 1. Effet... : *C'est un* effet (Revue de Paris).
* 3. ... de la nuit : ... *pendant* la nuit (Revue de Paris).
* 4. *Je ne sais comment traduire* est ajouté en 1830.

Le Carrosse du Saint-Sacrement[1].

Page 357. — * ... auditeurs : ... *Auditeurs*(1842).
* ... cent piastres : ... *mille* piastres (1842).

1. Les variantes ont été indiquées déjà dans l'édition qui a paru en 1921 (Neuilly, A l'enseigne du Soleil). J'ai réparé quelques omissions et quelques erreurs : ainsi l'auteur prête à l'édition de 1860 les variantes de l'édition de 1857.

Page 358. — * ... une aussi belle : ... une *si* belle... (1857).

* ... à l'ordre dont je viens d'être décoré : ... à l'ordre *dont S. M. vient de m'honorer* (Revue de Paris).

* ... mon habit de gala : ... mon habit *neuf* (Revue de Paris).

Page 359. — * ... sais-tu quel est mon âge? : ... *quel âge me donnes-tu?* (1842).

* Quarante... Hein?... : Quarante... *Heu* (Revue de Paris).

* ... qu'on se rapproche... : ... *qu'on se dépêche* (Revue de Paris) — ... *habillons-nous* (1842).

* Aye : Aïe (1842).

* ... je ne pourrai mettre de souliers : ... je ne pourrai mettre *des* souliers (1842).

Page 360. — * ... j'allais entretenir : ... j'allais *en* entretenir (1842).

Page 361. — * ... de prompts secours avant un mois, ils... : ... de prompts secours, avant un mois ils... (1842).

* ... diable : ... *diables* (1842).

* ... tiens-tu, là, là, dans ta main? : ... tiens-tu là dans ta main? (Revue de Paris) — ... tiens-tu *là à* ta main? (1842).

* ... ynca : ... *inca* (Revue de Paris — 1842).

Page 362. — * ... de l'impétrant : ... *du postulant* (1857).

* ... je demande : ... je *te* demande (Revue de Paris).

* ... informez-vous auprès de votre prédécesseur... : ... *demandez à* votre prédécesseur (Revue de Paris) — ... informez-vous *auprès de votre* prédécesseur... (1857).

* ... Ynca : ... *inca* (Revue de Paris) — ... *ynca* (1842).

Page 363. — * ... et elle ne respecte rien : ... et ne respecte rien (1842).

* Je la tancerai vertement : *Je lui parlerai comme il faut* (Revue de Paris).

* ... des dames : ... des *femmes* (1842).

Page 364. — * Que diable, on est... : Que diable*!* on est... (1842).

Page 366. — * ... pour qui... : ... pour qui*?* (1842).
* Ah ! | *ah!* (1842).

Page 367. — * ... qu'on me le disait : ... qu'on me disait (Revue de Paris).

Page 368. — * Le Vice-Roi. Quelle nuit? — Martinez : Il disait la nuit... : Le Vice-Roi. *Ah! Ah!* — Martinez. *C'était la nuit du...* (Revue de Paris).

Page 369. — * ... pour le fonds : ... pour le *fond* (1857).

Page 370. — * ... bien dressé : ... bien *appris* (1842).
* ... le plus furieux : ... le plus *terrible* (1842).

Page 371. — * ... elle a dit que... : ... a dit que... (1857).
* ... assez hardi... : ... *très* hardi... (Revue de Paris).

Page 373. — * ... de... Auprès... : ... de... *auprès* (1842).

Page 374. — * Je ne sais encore si l'on... : Je ne sais si l'on... (Revue de Paris).
* Le Vice-Roi, avec une humeur croissante : Le Vice-Roi, avec humeur (Revue de Paris).

Page 375. — * ... d'amans : ... d'*amants* (1842).

Page 377. — * Est-ce là ce que vous me demandez? — : Est-ce là ce que *vous vouliez me demander?* (1842).
* Et ne suis-je pas... : *Eh!* ne suis-je pas (1857).

Page 378. — * ... vous me donnerez : ... vous me *donnez* (Revue de Paris).
* ... vous savez : ... vous *saurez* (1842).

Page 379. — * ... à quoi pensez-vous...? : ... à quoi *pense-t-elle...* (1842).
* ... cigarres : ... *cigares* (1842).
* ... une mantille de dentelle pour compléter l'habillement : ... une mantille de dentelle. *J'ai déchiré la mienne* (1842).

Page 380. — * ... ma mignonne ! : ... ma mignonne? (1857).
* ... vos amans : ... vos *amants* (1842).

Page 381. — * « Cruelle imagination! pourquoi par tes pres-

tiges mensongers, affliges-tu mon cœur? » : « Cruelle imagination, *ai-je mérité que* par tes prestiges mensongers *tu affliges* mon cœur*?* » (Revue de Paris). — Cruelle imagination, pourquoi, *par tes doux prestiges*, affliges-tu mon cœur? (1842).

Page 382. — * ... était en prison : ... *allait* en prison (Revue de Paris).

* ... la maîtresse du roi : ... la maîtresse *du premier ministre ou* du roi (1842).

Page 383. — * ... tous vos bijoux : ... tous vos *cadeaux* (1842).

* ... et mes effets : ... et mes *meubles* (1842).

Page 384. — * ... mais : ... *Mais* (1842).

* ... faux? : ... faux ! (1857).

Page 385. — * ... vous en venez là? : ... vous en *revenez* là? (1842).

Page 386. — * ... il fit une pirouette, et, tournant le dos au taureau, il... : ... il fit une pirouette, et, *lui tournant le dos*, il... (1842).

* ... ognons : ... *oignons* (1857).

Page 387. — * ... si la chose... : ... si la *médisance* (1842).

Page 388. — * Garci Vaquez : Garci *Vasquez* (1842).

Page 391. — * Rancuneuse ! : *Rancunière !* (1842).

* ... plaisans : ... *plaisants* (1842).

* ... diamans : ... *diamants* (1842).

Page 392. — * Oui, Monseigneur : ...*Où*, monseigneur... (Revue de Paris).

* ... des armes : ... *les* armes (1842).

Page 394. — * ... profondément affecté : ... profondément *affligée* (1842).

Page 397. — * ... serait compromise : ... *est* compromise (Revue de Paris).

* ... la cérémonie qui se passe : ... la cérémonie *commencée* (1842).

Page 398. — * ... leur filleul : ... *son* filleul (1842).

* Au surplus... : *Oui*... (Revue de Paris).

* ... de faire taire : ... d'*apaiser* (1857).

Page 399. — * ... de vos nouvelles : ... de *votre santé* (1860).

Page 400. — * ... d'un éclair : ... *de l'*éclair. (1857)

Page 402. — * ... vous mener souper : ... vous *faire* souper (1842).

* ... chez les Samaritains : ... *avec* les Samaritains (1842).

Page 404. — * Les notes sont au bas des pages dans la *Revue de Paris.*

2. Espèce de boisson semblable au thé (Revue de Paris).

3. Un *cholo* est le fils d'un *mulate*. On appelle *mulates* ceux qui sont nés d'un nègre et d'une Indienne, ou d'un Indien et d'une négresse (Revue de Paris).

4. El Magico prodigioso, comédie de Calderon : El magico prodigioso, *de Calderon* (Revue de Paris).

5. ... Après avoir joui de son carrosse pendant une heure à peu près, saisie tout à coup d'un accès de dévotion, elle en fit don... : *Tout d'un coup elle fut saisie d'un accès de dévotion, et après avoir joui de son carrosse pendant une heure à peu près, elle en fit don*... (Revue de Paris).

* Elle fit... : elle *ajouta* (Revue de Paris).

* ... en carrosse, à Lima... : ... à Lima en carrosse (Revue de Paris).

* ... du Nouveau-Monde : ... *dans le* Nouveau-Monde (Revue de Paris).

On peut faire sur ces variantes trois remarques :

Mérimée corrige soigneusement le texte du *Théâtre de Clara Gazul* jusqu'en 1857.

En 1830, il adoucit le texte, supprime certaines expressions hardies.

En 1842, regrettant sans doute d'avoir ôté quelque force au texte, il revient assez souvent à la version de 1825.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

1823.

I. — ESQUISSE D'UN ROMAN

Sur le roman que Mérimée ébauche à Coulommiers avec le jeune marquis de Varennes, cf. *Lettres de Mérimée à Lingay, 9 avril 1822 et 21 septembre 1823* (cf. Introduction, p. II).

M. Tourneux. *Prosper Mérimée, comédienne espagnole et chanteur illyrien* (*l'Age du Romantisme*. Paris, Ed. Monnier, in-4°, 1887, p. 3). Tourneux, sans donner de précision, affirme qu'il subsiste de ce roman « un épisode complet ». Je n'en ai trouvé trace.

A. Filon. *Mérimée*, p. 21-22.

P. Trahard. *La Jeunesse de Prosper Mérimée*, t. I, p. 88 et note 4 ; p. 141, note 1.

II. — ESQUISSE D'UN DRAME

Sur le drame que Mérimée ébauche avec Stendhal, cf. :

H. B., par un des Quarante. Paris, La Connaissance, in-16, 1920, p. 11.

A. Séché. *Stendhal*. Paris, L. Michaud, in-12, s. d., p. 162.

P. Trahard. *La Jeunesse de Prosper Mérimée*, p. 140-141.

1824.

CROMWELL

Le sujet est à la mode. Il semble que Mérimée, comme Balzac, puis Hugo, s'inspire du livre de Villemain, *Histoire*

de Cromwell, d'après les mémoires du temps et les recueils parlementaires. Paris, Maradan, 1819, 2 vol. in-8°.

Cf. Léon Séché. *Le Cénacle de Joseph Delorme, 1827-1830.* Paris, *Mercure de France,* 1912, 2 vol. in-16, t. I, p. 91.

Sur l'ouvrage même, cf. :

Mérimée. *Lettre à Lingay. Coulommiers, 9 avril 1822* (cf. Introduction, p. III).

Delécluze. *Souvenirs de soixante années.* Paris, M. Lévy, in-12, 1862, p. 223-224.

(Dans le *Journal* (encore inédit), il n'est pas question de *Cromwell.*)

G. Planche. *Revue des Deux Mondes,* 1er septembre 1832, t. XIII, p. 590 (cf. *Portraits littéraires.* Paris, De Werdet, in-8°, 1836, p. 235).

M. Tourneux. *P. Mérimée, comédienne espagnole et chanteur illyrien* (*l'Age du Romantisme.* Paris, Ed. Monnier, gr. in-8°, 1887, p. 3).

E. Biré. *Portraits littéraires.* Lyon, Vitte et Perrussel. in-8°, 1888, p. 12-14.

F. Baldensperger. *Goethe en France.* Paris, Hachette, in-8°, 1904, p. 100-101.

V.-M. Yovanovitch. *La Guzla de Prosper Mérimée.* Grenoble, Allier, gr. in-8°, ch. III, p. 194.

Jules Marsan. *La Bataille romantique.* Paris, Hachette, in-12, 1912, p. 23, 133-135.

Chambon. *Mérimée et la société anglaise* (*Revue de littérature comparée,* juillet-septembre 1922, p. 398).

P. Trahard. *La Jeunesse de P. Mérimée,* p. 141-143.

Pour la comparaison avec le *Cromwell* de Balzac, cf. :

Correspondance d'Honoré de Balzac, 1819-1850. Paris, Calmann-Lévy, 2 vol. in-12, 1876, t. I, p. 6, 8, 10, 25, 27.

Champfleury. *Grandes figures d'hier et d'aujourd'hui.* Paris, Poulet-Malassis, in-12, 1861, p. 98.

Le Breton. *Balzac, l'homme et l'œuvre.* Paris, Colin, in-12, 1905, p. 12...

Brunetière. *Honoré de Balzac.* Paris, Calmann-Lévy, in-12, s. d., p. 31.

M. Bouteron. *La Première tragédie de Balzac : Cromwell* (*Revue des Deux Mondes*, 1er décembre 1923, p. 649).

L.-J. Arrigon. *Les Débuts littéraires d'H. de Balzac.* Paris, Perrin, in-12, 1924, p. 37.

LA BATAILLE

Voici comment le *Catalogue* des livres composant la bibliothèque de feu M. Ch. Delafosse (Paris, J. Meynial, in-8°, s. d., 2e partie) présente cette œuvre :

« Mérimée (P.), *la Bataille*, s. l. (29 avril 1824) ; manuscrit 4 ff. mar. olive, fil., double comp. de 5 fil. entrelacés, dos orné, doublé de mar. citron, 6 fil. dor., gardes de soie verte, tr. dor. (Lortic).

« Précieux manuscrit de Prosper Mérimée. Il n'est pas inédit et a paru dans l'*Age du Romantisme.*

« Ce manuscrit de 4 feuillets in-4° carré, écrits recto et verso, ne contient que de très rares ratures.

« La *Bataille* est la première nouvelle de Mérimée connue jusqu'ici ; c'est un épisode emprunté à l'histoire de la deuxième guerre des États-Unis contre l'Angleterre (1812). »

C'est M. Tourneux qui, en 1887, publia le texte dans l'*Age du Romantisme.* Le manuscrit appartient à M. le vicomte de Suzannet.

Cet essai semble avoir été inspiré à Mérimée par Byron et trahit le goût du jeune homme pour les sujets dramatiques tirés de l'histoire contemporaine.

Cf. F. Chambon, *Lettres inédites de Prosper Mérimée*, p. XV, n. 1.

P. Trahard, *La Jeunesse de Prosper Mérimée*, p. 137-140.

ART DRAMATIQUE EN ESPAGNE

(*Le Globe*, 13, 16, 23, 25 novembre 1824)

On avait hésité à attribuer ces quatre articles à Mérimée (cf. G. Michaut, *Sainte-Beuve avant les Lundis*. Paris, Fontemoing, in-8°, 1903, p. 54, note 2). — Cf. V. M. Yovanovitch, *la Guzla de Prosper Mérimée*. Grenoble, Allier, in-8°, 1910, p. 195.

Toutefois, M. *Morel-Fatio*, sans donner de preuves, avait cru pouvoir attribuer ces articles, au moins le troisième, à Mérimée (*Revue d'histoire littéraire de la France*, janvier-mars 1920, p. 64).

Mais si l'on attribue le troisième à Mérimée, pourquoi ne pas lui attribuer les autres, puisque les quatre articles forment un développement suivi? J'ai cru pouvoir le faire et j'en ai donné les raisons dans la *Jeunesse de Prosper Mérimée*, p. 146-156.

A ces raisons, qui n'ont pas été contredites jusqu'à ce jour, on peut ajouter celles-ci :

1° Dans les *Lettres d'Espagne*, Mérimée parle à nouveau de l'acteur Maïquez (Madrid, 25 octobre 1830, éd. Calmann-Lévy, p. 279).

2° L'analyse qu'il donne de la *Mojigata* de Moratin annonce le *Ciel et l'Enfer* qu'il est en train de composer ; doña Clara va devenir doña Urraca, et ce que Mérimée dit de la première s'applique exactement à la seconde.

3° On verra par les *Éclaircissements* sur le *Théâtre de Clara Gazul* combien l'esprit de Voltaire et de Montesquieu, dont il est question dans l'article du 23 novembre 1824, imprègne ce théâtre.

Quant aux documents que Mérimée utilise, ils proviennent des littératures, comme celle de Bouterwek (2 vol. in-8° traduits de l'allemand en 1812) ou de Simonde de Sismondi (*De la littérature du midi de l'Europe. Italie et Espagne*, 1813, 4 vol. in-8°).

Mérimée utilise dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, traduits en français par MM. Aignan, Andrieux, De

Barante... (Paris, Ladvocat, 1822), les deux volumes consacrés au théâtre espagnol (traduits par A. La Beaumelle et J. d'Esménard).

Il sait d'ailleurs assez d'espagnol pour recourir aux originaux, et il a lu dans le texte un certain nombre de pièces qui ne sont pas traduites dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers* ni ailleurs, par exemple les tragédies de Cienfuegos (article du 16 novembre), quelques pièces de Comella (article du 23 novembre) et des comédies de Moratin comme la *Mojigata* (article du 25 novembre). Enfin, il est hors de doute qu'il connaît à fond *Don Quichotte* : le *Prospectus* sur Don Quichotte et la *Notice historique sur la vie et les ouvrages de Cervantès* sont en préparation ; la *Notice* paraîtra en tête de la traduction de *Don Quichotte*, par Filleau de Saint-Martin, que son ami Sautelet rééditera en 1826.

Page 33. — *Théâtre de Clara Gazul :* le nom propre Gazul est emprunté aux Romances de Gazul, dans les *Romances moriscos novelescos* (*Biblioteca de autores españoles*, por Don Agustin Duran. Madrid, Rivadeneyra, 1849, t. X : *Romancero General*, 2 vol. in-8°, t. I, p. 12 à 23 (vingt romances sur Gazul : pièces 29 à 48) et p. 13, note 1).

L'épigraphe : « *Pensaran vuestras mercedes...* » est empruntée à *Don Quichotte* (cf. *Biblioteca de autores españoles...*, por D. Buenaventura Carlos Aribau. Madrid, impr. Rivadeneyra, in-8°, 1846 ; *Obras de Cervantes Saavedra. Don Quijote de la Mancha. Prologo, IIe partie*, p. 356). Le paragraphe commence par : « *Habia en Sevilla un loco...* » Le texte exact est : « Pensarán vuesas mercedes ahora que es poco trabajo hinchar un perro. Pensará vuesa merced ahora que es poco trabajo hacer un libro... ». — « Vos Grâces penseront-elles maintenant que ce soit un petit travail que d'enfler un chien? Votre Grâce pensera-t-elle maintenant que ce soit un petit travail que de faire un livre? » (sur le sens et la portée de cette phrase, cf. E. Martinenche, *L'Espagne et le Romantisme français*. Paris, Hachette, 1922, p. 107-108).

Dans *Béatrix*, Balzac fera publier en 1822 par son héroïne Félicie des Touches une imitation du théâtre espagnol. C'est la supercherie de Mérimée qui lui en donnera l'idée. « De même que Clara Gazul est le pseudonyme femelle d'un homme d'esprit... », dit-il, et il ajoute : « Tout le monde connaît aujourd'hui les deux volumes de pièces non susceptibles de représentation, écrites à la manière de Shakespeare ou de Lopez de Vega, publiées en 1822, et qui firent une sorte de révolution littéraire, quand la grande question des romantiques et des classiques palpitait dans les journaux, dans les cercles, à l'Académie... » (*Béatrix*. Œuvres illustrées de Balzac. Paris, Michel Lévy, 1867, t. V, p. 13). Le souvenir de Clara Gazul est clairement évoqué par Balzac.

NOTICE SUR CLARA GAZUL

Page 35, ligne 2. — ... *le régiment suisse de Watteville :* Watteville est une baronnie de Franche-Comté, et il existe un Watwyl en Suisse. On ne connaît pas de régiment suisse de ce nom. Sur les régiments suisses cantonnés en Espagne, et peu aimés des Espagnols, cf. A. de Beauchamp, *Collection des Mémoires relatifs aux révolutions d'Espagne*. Paris, L.-G. Michaud, 2 vol. in-8°, 1824, t. II, p. 210 et *passim*.

—, ligne 7. — ... *du Père Fray Roque... :* Quant à la tutelle dont ce Père serait chargé, elle est historiquement impossible ; le titre de Fray indique un membre du clergé régulier ; les inquisiteurs ne touchaient pas de traitement, mais jouissaient d'une prébende dans une église. On ne voit pas comment un religieux dominicain, chanoine régulier et membre de l'Inquisition, peut avoir sa nièce chez lui.

—, ligne 8. — ... *inquisiteur au tribunal de Grenade :* c'était donc un Dominicain. On retrouvera le tribunal de l'Inquisition de Grenade dans *Une Femme est un Diable :* j'indiquerai alors où Mérimée se documente sur l'Inquisition.

—, ligne 16. — ... *que la sagesse du roi d'Espagne vient de*

supprimer : l'ordre des Dominicains n'a jamais été supprimé par mesure spéciale. L'Inquisition a été abolie en 1820, rétablie en 1823, supprimée définitivement en 1835, mais l'ordre de Saint-Dominique a subsisté.

Page 36, ligne 2. — ... *la guerre de l'indépendance* : la guerre contre Napoléon.

—, ligne 26. — *Cuando me parió...* : Cette chanson bohémienne paraît être de l'invention de Mérimée.

—, ligne 30. — ... *du tendre Maure Gazul...* : cf. *Romancero General* (éd. A. Duran, 1851), en particulier *Romances Moriscos Novelescos*, pièces 29 à 45.

Page 37, ligne 31. — ... *la Mojigata (la Femme hypocrite)* : comédie de Moratin, dont Mérimée a fait une longue analyse dans l'article du *Globe* du 25 novembre 1824 : c'est le *Tartufe* espagnol.

Page 38, ligne 11. — *Jovén galán* : pléonasme, le *galán* qui est l'amoureux, l'Éraste des comédies espagnoles, étant toujours jeune.

—, ligne 14. — ... *l'insurrection des troupes cantonnées dans l'île de Léon* : la révolte des troupes cantonnées dans l'île de Léon éclate le 5 janvier 1820.

—, ligne 18. — ... les *constitutionnels* de Cadiz : il eût été très imprudent d'accepter ce titre *avant* la révolution !

—, ligne 19. — ... *massacre du 10 mars* : l'émeute eut lieu exactement les 7 et 8 mars.

—, ligne 20. — ... *leales de Fernando Sétimo* : les loyaux partisans de Ferdinand VII.

—, ligne 24. — ... *la Saynète* : saynète est du masculin en espagnol (dans le *Carrosse du Saint-Sacrement*, Mérimée écrira *le* saynète).

Page 39, ligne 2. — ... *serviles* : nom que se donnaient à eux-mêmes les réactionnaires les plus farouches.

—, ligne 3. — *Quiroga* : C'est Quiroga qui prit avec Riego le commandement de « l'armée nationale » après la révolte du 5 janvier 1820.

—, ligne 3. — ... *la dame de leurs pensées* : Cette Clara Gazul

qui chante sur la scène avec la cocarde nationale rappelle étrangement Amarylis (de son vrai nom Maria de Cordova y de la Véga), actrice célèbre du commencement du XVIIIe siècle, à la fois danseuse, comédienne et musicienne, à laquelle Calderon fait allusion dans la *Dama Duende* (J. I, sc. 1) (cf. trad. A. de La Tour, t. II, p. 88) et Lope de Vega dans *El Robo de Helena.* Mérimée songe probablement aussi à cette jeune Espagnole que chante Byron. « Pendant mon séjour à Séville, je l'ai vue se promener souvent au Prado, portant les décorations et les médailles que la Junte lui avait données » (*Pèlerinage de Childe Harold,* trad. A. Pichot. Furne, 1836, t. II, ch. I, p. 189, note 2). Car cette Espagnole quitte la guitare pour « la cotte de mailles des guerriers » et se mêle, comme Clara Gazul, aux luttes politiques.

Page 40, ligne 17. — *A l'index :* mieux aurait valu dire au pilon. — Le 28 septembre 1823, les Cortès abdiquèrent entre les mains du roi et les serviles triomphèrent.

LES ESPAGNOLS EN DANEMARCK

Page 41, ligne 4. — *Que el orbe... :* Que le monde s'émerveille, et en nous admire les fils du Cid! Cette épigraphe semble avoir été faite par Mérimée. Sur la mode des épigraphes, due à l'influence de W. Scott, cf. Simonde de Sismondi, Avertissement de *Julia Severa ou l'An 492.*

—, ligne 7. — *Avertissement :* Cet Avertissement est copié dans la *Biographie nouvelle des contemporains* ou Dictionnaire historique et raisonné de tous les hommes qui, depuis la Révolution française, ont acquis de la célébrité par leurs actions, leurs écrits, leurs erreurs ou leurs crimes, soit en France, soit dans les pays étrangers, par MM. Arnault, Jay, Jouy, Norvins. Paris, Librairie historique, 1820, 20 vol. in-8°, article *La Romana.* J'indique dans les variantes les changements que Mérimée apporte au texte.

Mérimée reproduit la forme *Biriatori :* c'est Biriatou, près d'Hendaye; D. Ventura Caro, oncle de Pedro Caro

y Sereda, marquis de La Romana, commandait l'armée espagnole en Guipuzcoa.

C'est probablement Lingay qui indiqua à Mérimée les livres indispensables à consulter sur La Romana (cf. *Lettre inédite de Mérimée à Lingay*. Coulommiers, 21 septembre 1823. J'en ai donné les passages principaux dans la *Jeunesse de Prosper Mérimée*, t. I, p. 90). — Il a certainement utilisé la *Collection des Mémoires relatifs aux révolutions d'Espagne*, mis en ordre et publiés par Alphonse de Beauchamp. Paris, L.-G. Michaud, 1824, 2 vol. in-8°, en particulier la 5e étude du t. II : *Journal sommaire des opérations de l'armée sous les ordres du marquis de La Romana*, par un officier espagnol..., communiqué par Don Joachim de Osma, traduit sur le manuscrit original par M. de La Roquette (suivi des lettres de Don Juan del Castello y Carroz et de la correspondance du contre-amiral Keats), p. 267 à 297.

Page 47, ligne 22. — ... *à la seconde journée... :* Pour la partie technique du *Théâtre de Clara Gazul*, Mérimée s'inspire des *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers, allemand, anglais, chinois, danois, espagnol...*, traduits par MM. Aignan, Andrieux, De Barante... Paris, Ladvocat, 1822-1823, 25 vol. in-8°. C'est aux pièces espagnoles publiées dans cette collection qu'il fait la plupart de ses emprunts. Je ne crois pas qu'à cette époque (il a vingt ans quand il compose son livre) il ait poussé beaucoup plus avant l'étude du théâtre espagnol.

Page 48, ligne 27. — ... *la guerre des Quadrilles :* L'expression est ambiguë, quadrille désignant en français une figure de danse, et *cuadrilla* voulant dire en espagnol bande, troupe (de brigands).

Page 50, ligne 13. — *Qu'est-ce que cela vous fait qu'il y ait de l'unité... :* Toutes ces idées révolutionnaires sur l'art dramatique sont inspirées par *Racine et Shakespeare* de Stendhal (cf. la *Jeunesse de Prosper Mérimée*, p. 110-124).

—, ligne 26. — ... *cette maudite constitution !...* Allusion au régime constitutionnel de 1820.

Page 51, ligne 20. — ... *dans les antichambres de Godoy :* Sur Godoy, cf. De Beauchamp (*ouvr. cité*, t. I : *Mémoires de Théodore Chemineau*, p. 109-119).

Page 55, ligne 20. — ... *avec leurs longues moustaches :* Les Espagnols étaient soigneusement rasés (cf. Ramon de la Cruz, *El Petimetre*, trad. A. de La Tour. Paris, Michel Lévy, in-12, 1865, p. 346-347).

Page 56, ligne 20. — ... *avec l'armée du Prince :* Pour la partie historique de la comédie, Mérimée se sert de la *Biographie nouvelle des contemporains*..., du livre d'A. De Beauchamp (t. II, p. 5) — et peut-être des *Beautés de l'histoire des Espagnes*, ou *Grandes Époques de cette histoire*, par Mme D***, 2e éd. Paris, Alexis Eymery, in-16, 1818 (où il puisera également pour *Inès Mendo*).

Il est curieux de constater l'exactitude des détails en comparant cette œuvre de fantaisie à deux gros ouvrages d'érudition moderne : *Les Espagnols à la Grande Armée. Le corps de la Romana, 1807-1808 ; le Régiment Joseph-Napoléon, 1809-1813.* Paris, Berger-Levrault, in-8°, 1899, et : *En Danemark. Les Espagnols du marquis de La Romana, 1807-1808*, par le colonel Godchot. Paris, A. Picard, gr. in-8°, 1924. — Le *Consulat et l'Empire* de Thiers donnera également d'utiles points de comparaison (t. VIII, p. 28).

Voici quelques confrontations entre la pièce de Mérimée et l'ouvrage de Boppe : P. 55 : ... *musique, parade, tabac*, Boppe, p. 46, 47 et 76, n. 1. — P. 56 : ... *ils trouvent l'île un peu froide*..., Boppe, p. 30, n. 2. — P. 56 : ... *avec l'armée du prince*..., Boppe, p. 34. — P. 56 : *Espagnols, Danois, Hanovriens*..., Boppe, p. 20. — P. 57 : ... *les Anglais avec leur sucre*..., Boppe, *passim*. — P. 57 : ... *soupçonner la fidélité du marquis de La Romana*..., Boppe, p. 41. — P. 57 : ... *leur peau est si noire*..., Boppe, p. 30, n. 2. — P. 59 : ... *ils s'y ennuient*..., Boppe, p. 49. — P. 59 : *Ils sont malheureusement en Danemarck*, Boppe, p. 34. — P. 59 : ... *le marquis de La Romana*..., Boppe, p. 12, n. 5. — P. 60 : ... *avec de petits ci-*

gares..., Boppe, p. 48. — P. 63 : ... *nous sommes sans nouvelles...*, Boppe, p. 38. — P. 69 : *Oh! Espagne, Espagne...*, Boppe, p. 40. — P. 70 : ... *l'armée du prince de Ponte Corvo...*, Boppe, p. 34. — P. 73 : ... *son régiment était en Holstein...*, Boppe, p. 34. — P. 80 : ... *un officier anglais...*, Boppe, p. 44, 50. — P. 81 : ... *la flotte anglaise...*, Boppe, p. 51, 55. — P. 84 : ... *cet homme est un espion...*, Boppe, p. 52. — P. 91 : ... *avec sa guitare...*, Boppe, p. 47-48. — P. 104 : *Vous correspondez avec les Anglais...*, Boppe, p. 52. — P. 111 : ... *les Danois, les Hanovriens...*, Boppe, p. 20. — P. 119 : *Nos régimens se concentrent sur Nyborg...*, Boppe, p. 52-53. — P. 133 : ... *demain, l'amiral anglais jettera l'ancre...*, Boppe, p. 55. — P. 134 : ... *au colonel de Zamora...*, Boppe, p. 21 ; — ... *les grenadiers de Catalogne... Ibid.*, p. 21 ; — ... *un fandango, Ibid.*, p. 49. — Pour les événements militaires dont il est question dans les pages 135 à 142, cf. Boppe, p. 51, 55, 57-58, 60, n. 4, 62, 76.

Page 59, ligne 2. — *C'est ici que sont cantonnés les Espagnols... :* Sur la répartition des troupes, cf. De Beauchamp, *ouvr. cité*, t. II : *Journal sommaire du marquis de La Romana*, p. 273-289.

Page 60, ligne 2. — ... *il est vieux :* La Romana a quarante-sept ans ; le résident le vieillit à dessein.

—, ligne 21. — *Son caractère?... ma foi... :* Mérimée usera du même procédé dans la *Chronique du temps de Charles IX*, ch. VIII, p. 110 (éd. Calmann-Lévy).

Page 62, ligne 17. — *Mais avec un grand manteau sombre... :* C'est la cape « couleur chocolat » dont il est question dans *Mes réminiscences de l'Espagne*. Esquisse rapide des mœurs et usages de ces contrées célèbres. — Tactique des guérillas et des miquelets. — Tableau des bandes de brigands de la péninsule et anecdotes ayant trait à ce peuple singulier par le *Petit Diable boiteux* de la Vieille Castille. Paris, Constant Chantpie, in-8°, 1823. — Ce livre a fourni aux romantiques une foule de détails pittoresques sur l'Espagne, car il est, en quelque sorte, un répertoire

de *couleur locale*. Mérimée l'a utilisé habilement, surtout dans le *Ciel et l'Enfer*.

Page 63, ligne 12. — *Il y a six mois, monsieur, que nous sommes sans nouvelles de l'Espagne :* Cf. De Beauchamp, *ouvr. cité*, t. II : *Journal sommaire du marquis de La Romana*, p. 268.

Page 66, ligne 4. — *Vimeira :* Sur cette bataille et sur Junot, cf. De Beauchamp, *ouvr. cité*, t. II, p. 327-334 : *Notice sur Junot*.

Page 69, ligne 18. — *Eh bien ! si je veux revoir l'Espagne... :* Cf. De Beauchamp, *ouvr. cité*, t. I : *Mémoires de Arias*, p. 53 : éloge de la liberté, haine des Espagnols pour les Français.

Page 70, ligne 1. — *Ici une armée nombreuse... :* Cf. De Beauchamp, *ouvr. cité*, t. II : *Journal sommaire du marquis de La Romana :* détail des opérations, p. 272-297. Mérimée suit fidèlement ce récit très circonstancié.

Page 72, ligne 3. — *... et à la petitesse de vos pieds... :* Cf. la chanson : *Breve el pie como Andaluz* (cf. Desdevises du Dézert, *L'Espagne de l'ancien régime*. Paris, Lecène, 3 vol. in-8°, 1897, t. I, p. 255).

Page 73, ligne 13. — *Les Français sont bien détestés en Espagne aujourd'hui :* Nulle part cette haine n'éclate mieux que dans les Mémoires publiés par De Beauchamp (cf. en particulier t. I : *Mémoires de Arias*, p. 50 à 55 ; t. II : *Mémoires du capitaine de frégate Pierre Baste*, p. 11. « L'abus du droit des gens et des nations révolta les Espagnols qui passèrent subitement à notre égard des formes de la politesse et de la bienveillance à une arrogance menaçante. Des soldats français furent assassinés isolément ; les esprits s'aigrirent ; les Espagnols se montraient jaloux de leurs droits, les Français de la réputation de leurs armes ; de là une animosité mutuelle qui finit par de la férocité. » — P. 21 : pillage de Cordoue par les Français. — P. 35 : pillage de Jaën. — P. 73 : « Nous reçûmes toutes sortes d'avanies sur le pont d'Ecija ; les femmes nous crachaient

au visage ; nous frémissions, mais le moindre mouvement d'indignation nous eût fait assassiner. » — *Mémoires de Piguela*, p. 213 : représailles espagnoles, « indignités les plus révoltantes ». — Cf. également *Lettres et documents pour servir à l'histoire de Joachim Murat, 1767-1815*, publiés par S. A. le prince Murat. Paris, Plon et Nourrit, 1911, 7 vol. in-8°, t. V, p. 331-464 ; t. VI, p. 14, 18, 49, 197, 205, 208.

Page 73, ligne 23. — *Oh! cette barque... :* Cf. le récit du naufrage de Don Juan dans *El Burlador de Sevilla*, de Tirso de Molina (J. I, sc. 11).

Page 78, ligne 12. — ... *un portrait de femme que son Excellence va nous montrer :* Rien de plus fréquent dans la comédie espagnole que le rôle joué par un portrait (cf. Calderon, *El Secreto à Voces*, J. I, sc. 2 ; J. II, sc. 3). — *Mujer, llora, y venceras :* rôle joué par le portrait de la duchesse Inès. — *El mayor monstruo los celos :* rôle joué par le portrait de Marianne qui excite la jalousie d'Hérode. — Lope de Vega, *Amar sin saber a quien*, J. I, sc. 5 ; J. II, sc. 4. — Tirso de Molina, *La Villana de Vallecas*, J. I, sc. 11, portrait de doña Violante, etc...

Page 80, ligne 18. — *Un officier anglais, le lieutenant du Royal George, envoyé par l'amiral de la station... :* Cf. De Beauchamp, *ouvr. cité*, t. II : *Journal sommaire du marquis de La Romana*, p. 271. En réalité, c'est le sous-lieutenant Fabrègues qui apporte des nouvelles aux Espagnols en débarquant secrètement dans l'île de Langeland, puis à Nyborg (6-7 août 1808). Le contre-amiral (et non l'amiral) en question est le contre-amiral Keats.

Page 81, ligne 1. — *Mourir pour lui, pour la liberté!... :* Cf. De Beauchamp, *ouvr. cité*, t. I : *Mémoires de Arias*, p. 53... L'esprit de Arias passe, très affaibli, dans celui de Don Juan ; mais quelle différence d'accent ! — Byron a chanté dignement la résistance farouche des Espagnols (cf. le *Pèlerinage de Childe Harold*, ch. I, str. 86, 87, 88, 89. — *Œuvres complètes* de L. Byron, trad. P. Pâris. Paris, Dondey-Dupré, 1830, t. III, p. 47-48).

Page 81, ligne 6. — ... *la flotte anglaise jettera l'ancre... :* Cf. De Beauchamp, *ouvr. cité*, t. II, p. 279-280 et suiv.

Page 82, ligne 18. — *De quelle ardeur ne devons-nous pas être enflammés... :* Cf. De Beauchamp, *ouvr. cité*, t. I : *Mémoires de Arias*, p. 53-55.

Page 83, ligne 5. — *Madame de Tourville, Madame de Coulanges :* C'est encore De Beauchamp qui donne à Mérimée le prototype de ses deux espionnes. Cf. *ouvr. cité*, t. I : *Mémoires de Théodore Chemineau, agent secret*, qui espionne la cour de Madrid pour le compte du grand maréchal du palais Duroc, duc de Frioul, et s'introduit dans les maisons à la faveur d'un commerce de brocantage de bijoux et de pierreries (p. 105). — Voici, de façon plus précise, la phrase qui a peut-être suggéré à Mérimée l'idée de ses « mouchardes » : « J'étais à Madrid depuis un mois, écrit Chemineau ; c'était surtout à la faveur d'une femme attachée à la marquise de Musquiz, dame de la cour, que je me procurais les renseignements les plus exacts et les plus circonstanciés sur les démarches du prince de la Paix... (p. 103). »

Page 83, ligne 24. — *Un complot !... :* En 1825, les complots sont encore à la mode (1816 : conspiration de « l'épingle noire » ; complot des patriotes ; complot de l'avocat Didier ; — 1817 : conspirations de Bordeaux, de Lyon... ; — 1820 : complot de Paris ; — 1822 : complots de Saumur, de Belfort, de Colmar, de la Rochelle...). Cf. sur les complots de l'époque impériale : *La Police secrète du Premier Empire.* Bulletins quotidiens adressés par Fouché à l'Empereur, 1804-1805, publiés par D'Hauterive. Paris, Perrin, in-8°, 1908. Table analytique, p. 525. — Cette manie du complot va devenir un thème littéraire, et Mérimée est un des premiers à l'exploiter. Deux ans après lui, Dittmer et Cavé le reprennent (cf. M. De Fongeray, *Les Soirées de Neuilly*. Paris, Montardier, 2 vol. in-8°, 1827. T. I, p. 91 : *Une conspiration de province*, t. II, p. 5 : *Malet ou une conspiration sous l'Empire*).

Page 85, ligne 14. — ... *la cachette du général Pichegru :* Cette anecdote sur l'arrestation de Pichegru semble être de l'invention de Mérimée.

Page 89, ligne 20. — ... *assez longtemps pour conserver un tendre souvenir de cette noble cité... :* L'éloge de Séville est un lieu commun chez les écrivains espagnols (cf. Cervantes, *El Rufian Dichoso*, trad. Royer, J. II, p. 173-174). — Lope de Vega, *La Estrella de Sevilla*, J. I, sc. 2 ; J. III, sc. 6 et 7. — *El anzuelo de Fenisa*, J. I, sc. 3 ; J. II, sc.2, et *El cierto por el Dudoso*, J. I, sc. 1. — Tirso de Molina, *El Burlador de Sevilla*, J. II, sc. 3. — Alarcon, *Ganar Amigos*, J. I, sc. 11. On retrouve cet éloge chez Lesage, *Gil Blas*, l. X, ch. x, et chez Byron, *Le Pèlerinage de Childe Harold*, ch. I, str. 65 (*Œuvres complètes* de L. Byron, trad. P. Pâris, 1830, t. III, p. 37). — *Don Juan* (ch. I, str. 8 ; *Ibid.*, t. I, p. 79). — A. Dumas n'aura garde de l'oublier (cf. *Don Juan de Maraña*, A. I, sc. 4).

—, ligne 26. — *Ah! ce sont des gens bien courageux, des Romains du temps de Jules César :* Cf. Lope de Vega, *La Estrella de Sevilla*. « Les gens de ce pays-ci font vraiment pâlir la vertu romaine » (J. III, sc. 6, t. I, p. 55 de la trad. E. Baret. Paris, Didier, 1869).

Page 91, ligne 1. — *Un chevalier amoureux d'une Moresque... :* Cf. *Romancero General* (éd. A. Duran, 1851), en particulier t. I : *Romances Moriscos Novelescos*, pièces 29 à 46 : la belle Mauresque Zaida, Gazul, Celinda...

Page 91, ligne 4. — *Romance :* Pastiche des pièces mauresques en question (cf. Martinenche, *L'Espagne et le Romantisme français*, p. 105). — Cf. les romances dans le théâtre de Calderon (*Amar despues de la muerte*, J. I, sc. 1 ; J. II, sc. 2), de Tirso de Molina, *Don Gil de las calzas verdes*, J. I, sc. 8..., etc... ; — le chant d'Adeline sur le *Frère des ordres gris*, dans *Don Juan* de Byron (ch. XVI, stances 39-40, trad. P. Pâris, t. II, p. 273-274).

—, ligne 5. — *Alvar de Luna :* personnage du *Romancero*. Mérimée a pu le rencontrer dans les *Romances historiques*

traduites de l'espagnol par Abel Hugo. Paris, Pélicier, in-16, 1822 (cf. *Romances d'Alvar de Luna*, p. 256-275), car il a certainement connu cette adaptation.

Page 91, ligne 24. — ... *parce que Zobéide était Maure et qu'il était chrétien... :* Cf. Lope de Vega, *Los Melindres de Belisa* (trad. Baret, qui intitule la pièce : *Les Caprices de Bélise*). T. II, p. 1, J. II, sc. 6. Celia : « Est-ce que, n'étant pas chrétienne, il m'est permis de l'aimer? » Sc. 7. Lisarda (à Don Juan) : « Laisse cette Moresque, n'oublie pas qu'elle est Moresque ; ne tente pas de la séduire : c'est un délit qui pourrait nous coûter argent et honneur ! ») Cf. *Chronique d'Avila — poème d'Ulloa* sur les amours d'Alphonse VIII et de la juive Rachel.

Page 100, ligne 27. — *Madame de Coulanges, seule... :* Mérimée imite les interminables monologues et les longs récits du théâtre espagnol (cf., par exemple, Calderon, *Mejor está que estaba* (éd. Hartzenbusch. Madrid, 1851, gr. in-8°. *Biblioteca de autores españoles*). J. I, sc. 4, sc. 7, sc. 10 ; J. II, sc. 8, sc. 18, sc. 19, sc. 20 ; J. III, sc. 1...). *A secreto agravio secreta venganza* (trad. A. de La Tour, t. I, p. 213. J. II, sc. 6 ; J. III, sc. 2, sc. 6, sc. 8, sc. 16...). Ercilla avait transposé le procédé dans le poème épique (cf. *L'Araucana,* trad. Defauconpret, t. I, ch. XIII, p. 374, note 1).

Page 104, ligne 3. — « *Tous vos projets sont connus...* » *:* Cf. De Beauchamp, *ouvr. cité,* t. II, p. 271-276 (rôle du capitaine Graves), p. 308 et 315 (rôle d'un officier espagnol).

Page 107, ligne 3. — « *La flotte anglaise...* » *:* Cf. De Beauchamp, *ouvr. cité,* t. II, p. 280 et suiv. Les forces navales de Keats mouillent à quatre milles à l'est de Nyborg et La Romana est reçu à bord du navire *Le Superbe* (Journée du 12 août), p. 289-290, 296, 307 et suiv. (*Correspondance du contre-amiral anglais Keats, relative à la libération de l'armée espagnole en Danemarck*).

Page 110, ligne 19. — *Charles Leblanc... :* Ce type de soudard rappelle, dans ses manières et dans son langage, le soldat Garcès de *Amar despues de la muerte* de Calderon (cf. J. II,

sc. 1). — Dittmer et Cavé ne l'oublieront pas dans *les Français en Espagne* (*Les Soirées de Neuilly*, t. I, p. 275).

Page 111, ligne 20. — *La flotte d'Héligoland est partie... :* Cf. De Beauchamp, *ouvr. cité*, t. II, p. 290-297.

Page 112, ligne 14. — « *J'ai le corps meurtri comme une pomme cuite...* » *:* C'est le langage de Murat. « J'ai le c... rond comme une pomme !... » Cf. *Portraits historiques et littéraires : Henri Beyle* (éd. Calmann-Lévy, p. 188), où Mérimée donne de nombreux exemples de cette « éloquence martiale ». Ces exemples, il les tenait de Stendhal. « Nous aimions à l'entendre parler des campagnes qu'il avait faites avec lui (l'Empereur). Ses récits ne ressemblaient en rien aux relations officielles. » (*Ibid.*, p. 187.)

Page 114, ligne 1. — *Million de tonnerres ! c'est ma mère... :* Rien de plus fréquent que ces reconnaissances dans le théâtre espagnol. Cf. Calderon, *Casa con dos puertas mala es de guardar.* — Un peu plus loin (p. 66), Mérimée usera du « coup de théâtre », non moins fréquent.

Page 119, ligne 11. — *Nos régimens se concentrent sur Nyborg :* Cf. De Beauchamp, *ouvr. cité*, t. II, p. 280 et suiv., 320-321.

Page 120, ligne 18. — « *Je sais que l'Espagne...* » *:* On verra combien pâle est le langage de Don Juan à côté du style andalou en le comparant au vigoureux tableau que brosse Arias, ému par les malheurs de sa patrie (cf. De Beauchamp, *ouvr. cité*, t. I, p. 48-55).

Page 120, ligne 25. — *Si le plus ardent amour... :* Cf. l'intrigue amoureuse entre Carlos et Flora dans *Mejor está que estaba*, J. III.

Page 121, ligne 9. — *Oui, don Juan, je vous aime :* Mérimée se rappelle-t-il ici la *Courtisane amoureuse* de La Fontaine ?

Page 133, ligne 18. — *Demain, l'amiral anglais jettera l'ancre... :* Cf. De Beauchamp, *ouvr. cité*, t. II, p. 280 et

suiv... Keats était contre-amiral, et non amiral (cf. p. 271, note 1).

Page 134, ligne 20. — *Un fandango :* Cf. Cervantes, *Pedro de Urde Malas* (trad. A. Royer. Paris, M. Lévy, 1862, in-12), J. II, p. 71, musique et danse des gitanas.

Page 136, ligne 20. — *... j'ai l'honneur de vous proposer la santé de Sa Majesté Ferdinand VII... :* Cf. De Beauchamp, *ouvr. cité,* t. I, p. 50. — Byron, *Le Pèlerinage de Childe Harold,* ch. I, str. 48 et note 8, p. 53 (trad. P. Pâris).

—, ligne 28. — *... la flotte anglaise pavoisée :* Cf. De Beauchamp, *ouvr. cité,* t. II, p. 296-297, 308.

Page 137, ligne 10. — *Nous vous quittons pour voler à la défense de notre patrie; car avant de prêter serment... :* Cf. De Beauchamp, *ouvr. cité,* t. I, p. 50-55, et t. II, p. 268-269 et p. 308 (refus de prêter serment).

—, ligne 17. — *Vous allez vous mesurer avec les tyrans... :* Cf. *Ibid.,* t. I, p. 48-55. — Byron, *Le Pèlerinage de Childe Harold,* ch. I, str. 85, 86, 87.

—, ligne 22. — *... les montagnes de la Morena attestent... :* Cf. De Beauchamp, *ouvr. cité,* t. I, p. 306-315 ; t. II, p. 55 et 114.

—, ligne 26. — *Mais nos villes sans murailles... :* Cf. De Beauchamp, *ouvr. cité,* t. I, p. 54-55 : « Tous les défilés d'Espagne sont d'autres Thermopyles, chaque Espagnol un autre Léonidas ; chaque plaine représente la bataille de Marathon ; point de ville qui ne renouvelle les flammes de Sagonte et de Numance. » (*Mémoires de Arias.*)

Page 138, ligne 2. — *... guerre à mort aux Français !* (cf. n. 16, *guerra à cuchillo*). Le cri célèbre de Palafox est reproduit par Byron dans le *Pèlerinage de Childe Harold* (ch. I, str. 86 et note 18). Nul doute que Mérimée, qui lit alors Byron, ne s'inspire de ce premier chant.

—, ligne 24. — *Un assassinat, c'est très bien pour un coquin de moine... :* Cf. De Beauchamp, *ouvr. cité,* t. II, p. 11. — *Lettres et documents pour servir à l'histoire de Joachim*

Murat (Paris, Plon et Nourrit, 7 vol. in-8º, 1911). T. V : *Lieutenance de Murat en Espagne* (1808), p. 331, 396, 404, 464 ; t. VI, p. 14, 18, 49, 208.

Page 142, ligne 8. — ... *excusez les fautes de l'auteur :* formule courante dans le théâtre espagnol (cf. Calderon, la fin de *Dar Tiempo al Tiempo — Mejor esta que estabà — Guardate del Agua mansa*...). Balzac n'aura garde de l'oublier (cf. les *Ressources de Quinola :* fin) ; il expose dans la préface qu'il a voulu garder la « forme espagnole » du drame.

Cavé et Dittmer imiteront les *Espagnols en Danemarck* dans les *Français en Espagne* (cf. les *Soirées de Neuilly*, t. I, p. 271).

UNE FEMME EST UN DIABLE

Page 145, ligne 6. — L'épigraphe est empruntée à la dernière réplique de Demonio dans *El Màgico prodigioso* (J. I, sc. 3. *Œuvres complètes* de Calderon, t. II, p. 172). « Je ferai en sorte que tu oublies l'étude auprès d'une beauté rare. »

Page 147, ligne 18. — ... *auto-da-fé... san-benitos :* Les véritables formes sont : auto-de-fé et sambenitos. — Dans ce *Prologue*, Mérimée reprend les idées du XVIIIe siècle sur l'Espagne, comme il va emprunter beaucoup de détails sur l'Inquisition à Montesquieu et à Voltaire.

Page 148, ligne 4. — *Fray Domingo — Mariquita :* On retrouvera ces noms dans les *Français en Espagne* de De Fongeray (*ouvr. cité*, t. I, p. 271).

Page 149, ligne 4. — *Une salle de l'Inquisition... :* Le décor paraît emprunté au *Moine* de Lewis (cf. trad. abbé Morrellet. Paris, A. Cadeau, 1838, in-8º, p. 374 : décor de la salle de l'Inquisition où est amené Ambrosio). Cette grande salle est « tendue de drap noir. Devant une table étaient assis trois hommes, aussi vêtus de noir, d'un maintien grave et sévère... ». Par terre, des instruments de tor-

ture. — C'est également le décor de Iñez de Castro de Hugo (cf. *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.* Paris, A. Lacroix, 1864, in-8°, t. I, p. 339).

—, ligne 10. — *Rafael : Seigneur... :* L'action de la pièce présente des analogies avec le *Moine* de Lewis (cf. W. M. Yovanovitch, *La Guzla de Prosper Mérimée...* Grenoble, Allier, 1910, in-8°, p. 197). — F. Baldensperger, *Le Moine de Lewis dans la littérature française. Journal of Comparative Literature,* july-september 1903, p. 205-206. — A. Killen, *Le Roman terrifiant, ou roman noir de Walpole à Anne Radcliffe, et son influence sur la littérature française jusqu'en 1840.* Paris, Champion, 1924, in-8°.

Page 150, ligne 7. — *Est-il donc si nécessaire... :* En réalité, les fonctionnaires de l'Inquisition n'étaient agréés qu'après une enquête très sévère. Mérimée va en prendre à son aise avec le fameux tribunal. Il s'inspire de Montesquieu (cf. *Lettres persanes,* p. 29-78. — *De l'esprit des lois,* l. XXV, ch. XIII ; l. XXVI, ch. XI-XII ; l. XXVIII, ch. I) et de Voltaire (cf. *Dictionnaire philosophique :* Inquisition. — Aranda — *Essai sur les mœurs,* ch. LXII, CXXXVIII, CXL-CLXXIII. — *La Henriade,* ch. V, VI. — *La Pucelle,* ch. VI, IX (mise en scène). — *Candide,* ch. VI).

—, ligne 16. — *Par le corps du Christ !* Mérimée use souvent de ce juron (cf. le *Ciel et l'Enfer,* note 1).

Page 151, ligne 1. — *Malheur à ceux que nous allons juger... :* Tout ce passage jusqu'à : *Mais, à propos...* est de pure fantaisie. En réalité, les enquêtes étaient sérieuses et les jugements minutieux.

—, ligne 25. — *Nous allons procéder contre une sorcière... :* La sorcellerie était, en effet, un motif de poursuites (sur la magie et la sorcellerie, cf. Lewis, *Le Moine,* p. 240-243).

Page 154, ligne 10. — ... *j'éprouvais cette espèce d'extase délicieuse... :* Cf. dans le *Moine* de Lewis le long monologue d'Ambrosio amoureux du portrait de la madone (p. 35) ; *Ibid.,* p. 61, 73 : trouble amoureux d'Ambrosio. Dans cette page et dans la page suivante Antonio n'est qu'une pâle réplique d'Ambrosio amoureux d'abord du portrait de la

madone, puis, moins platoniquement, de Mathilde, « suppôt du diable », enfin d'Antonia.

Page 155, ligne 9. — *Grand saint Antoine... :* patron obligé. Le *Moine* de Lewis a pour sous-titre : *La Tentation de saint Antoine.*

—, ligne 28. — *Entre Mariquita voilée :* Même scène dans Lewis : Mathilde est introduite devant le tribunal de l'Inquisition (*ouvr. cité,* p. 374).

—, ligne 30. — *On m'appelle Maria Valdez... :* Mariquita emprunte certains traits à la doña Violante de la *Villana de Vallecas* de Tirso de Molina (cf. J. III, sc. 4), certains autres à l'Adelheid de *Goëtz von Berlichingen* de Goethe (cf. édit. Lichtenberger. Paris, Hachette, 1885, in-8°, p. 76-78), d'autres enfin à la Mathilde du *Moine* de Lewis (p. 50 et suiv.),

L'interrogatoire qu'elle subit ici est contraire aux habitudes de l'Inquisition (cf. Lewis, *ouvr. cité,* p. 374).

Page 157, ligne 1. — ... *avec vos robes noires :* Cf. Lewis, *ouvr. cité,* p. 374.

Page 158, ligne 15. — *J'ai chanté une ballade anglaise... :* Cf. la ballade que Mathilde chante à Ambrosio (Lewis, *ouvr. cité,* p. 68). Sur la ballade même, cf. le commentaire de la note 4.

Page 159, ligne 12. — *Me prenez-vous pour une sorcière?...* Cf. Lewis, *ouvr. cité,* p. 240 : les attaques très vives de Calderon contre la magie et la sorcellerie (*La Dama duende,* J. I, sc. 16, trad. A. de La Tour, t. II, p. 111). — *El Galan Fantasma...,* et de Zamora, *El Hechizado por fuerza.*

Page 160, ligne 15. — ... *soit mis, ou mise à la torture... :* Toute cette réplique est pure fantaisie. En réalité, la torture étant la peine appliquée au crime n'est infligée qu'après la question préparatoire et l'Inquisition ne prononce jamais définitivement sur le sort d'un accusé sans un aveu formel de sa part (cf. Lewis, *ouvr. cité,* p. 374).

—, ligne 29. — *Tortionnaire, paraissez :* Même invraisem-

blance (cf. Lewis, *ouvr. cité,* p. 375-376). — Cf. une scène de torture dans *Fuente Ovejuna* de Lope de Vega (J. III, sc. 7).

Page 161, ligne 16. — *Rafael... N'ayez pas peur... :* Rafael et Domingo ne font qu'imiter l'Ambrosio de Lewis.

Page 162, ligne 1. — Scène 2. Long monologue ; de même au début de la scène 3. Dans *El Condenado por desconfiado* de Tirso de Molina, on compte jusqu'à douze monologues.

—, ligne 20. — *Il retourne le tableau contre la muraille... :* Ce réalisme familier de la piété espagnole vient, selon M. Martinenche (*L'Espagne et le Romantisme français*, p. 111), de *Rinconete y Cortadillo.* Cf. en particulier dans les *Nouvelles exemplaires* (trad. L. Viardot. Paris, Hachette, 1858, in-12), p. 53, 62 et 76.

Page 165, ligne 6. — *Non... non... pas ton bourreau... ton ami :* Cf. Lewis, *ouvr. cité,* ch. VII, VIII, IX. — Ambrosio et Antonia.

Page 167, ligne 11. — *En une heure je suis devenu fornicateur... :* Cf. « Tremblez, odieux hypocrite, cruel parricide, ravisseur incestueux, tremblez de l'étendue de vos forfaits... » (Lucifer à Ambrosio, dans le *Moine*, p. 391).

Page 168. — *... où chaque chose est appelée par son nom* (note 2, ajoutée en 1830). Cf. « Tout y est (dans la *Bible*) appelé par son nom » (Lewis, *ouvr. cité,* p. 232).

—, ligne 8. — *John Barleycorn :* A. ballad. Cette ballade est déjà dans un recueil anonyme intitulé *The English Dancing Master* (1651). Elle est généralement attribuée à Robert Burns, mais, en réalité, celui-ci n'a fait qu'en modifier légèrement certaines parties (cf. *The Poetical Works of Robert Burns.* London, W. Pickering, 1839, 3 vol. in-16, t. II, p. 318). Elle figure dans la 2e édition des œuvres de Burns (en 1787), puis, remaniée, dans l'édition de 1794. — Richard de la Madelaine en a donné une traduction

(*Burns*, traduit de l'écossais... Impr. E. Cagniard, 1874, petit in-8°). Voici une traduction plus littérale :

Jean Grain d'Orge

Il y avait trois rois en Orient,
trois rois puissants et grands,
et ils firent un serment solennel
que Jean Grain d'Orge devait mourir.

Ils prirent une charrue et l'enfouirent dans les sillons,
lui mirent des mottes sur la tête,
et ils firent un serment solennel
que Jean Grain d'Orge était mort.

Mais le riant printemps vint plein de bonté,
et des ondées commencèrent à tomber ;
Jean Grain d'Orge se releva,
et les surprit cruellement.

Les soleils brûlants de l'été arrivèrent,
et il grandit épais et fort,
la tête bien armée de dards pointus,
afin que personne ne lui fît de mal.

Le grave automne arriva doux,
et il devint hâve et blême ;
ses membres fléchissants et sa tête penchée
montraient qu'il commençait à faiblir.

Son teint pâlit de plus en plus,
il se flétrit et devint vieux ;
et puis ses ennemis commencèrent
à montrer leur rage implacable.

Ils prirent une arme longue et pointue,
et le coupèrent par le genou ;
et le lièrent solidement sur une charrette
comme un faussaire pour ses méfaits.

Ils l'étendirent sur le dos,
et le fustigèrent bien cruellement ;
ils le suspendirent devant la tempête,
puis le tournèrent et le retournèrent.

Ils remplirent un puits obscur
avec de l'eau jusqu'au bord,
ils y jetèrent Jean Grain d'Orge,
et l'y laissèrent s'enfoncer ou nager.

Ils l'étendirent sur le plancher,
pour le faire souffrir davantage,
et encore, comme des signes de vie paraissaient,
ils le jetèrent çà et là.

Ils consumèrent, sur une flamme brûlante,
la moelle de ses os ;
mais un meunier le traita le plus mal de tous,
car il l'écrasa entre deux pierres.

Et ils prirent jusqu'au sang de son cœur
et le burent tout à la ronde ;
et plus et plus ils buvaient
plus leur joie était grande.

Jean Grain d'Orge était un héros intrépide,
d'une audace magnifique,
car si seulement vous goûtez son sang,
cela stimulera votre courage.

Cela fera à un homme oublier son chagrin ;
cela grandira toute sa joie ;
cela fera chanter le cœur de la veuve,
bien que la larme soit dans son œil.

Buvons donc à la santé de Jean Grain d'Orge,
chacun le verre à la main ;
et puisse sa vaste descendance
ne jamais faire défaut dans la vieille Écosse.

L'AMOUR AFRICAIN

Page 171, ligne 3. — *Amor loco... :* « Le fol amour décocha la flèche à deux hidalgos ». Lope de Vega, *El Guante de doña Blanca*, A. II, sc. 10, réplique de Brito :

Cayóse un escarpin de la derecha
Mano (que de la izquierda importa poco)
A la señora Blanca, y amor loco
A dos fidalgos disparó la flecha.

Cf. *Biblioteca de autores Españoles*. Comedias de F. Lope de Vega. Édit. Hartzenbusch. Madrid, 1857, t. III, p. 26.

Mérimée emploiera les mêmes vers comme épigraphe dans : *1572 : Chronique du temps de Charles IX*. Ch. IX. Le Gant (éd. Calmann-Lévy, p. 114).

Page 173, ligne 1. — *L'Amour africain :* Le sujet est emprunté à une ballade illyrienne : *Les Pobratimi*. « Je suppose que cette chanson, dont on a donné un extrait dans une revue anglaise, a fourni à l'auteur du *Théâtre de Clara Gazul* l'idée de l'*Amour africain* (Mérimée, *La Guzla*, note de l'éd. de 1827). Cf. la *Guzla* (éd. Calmann-Lévy, p. 280). De plus, Mérimée s'inspire du *Don Juan* de Byron (ch. IV, str. 56 ; ch. V, str. 134) ; — de *Amar despues de la muerte* de Calderon ; — de *El Gallardo Español* de Cervantes ; — de la *Manganilla de Mellila* d'Alarcon et, peut-être, du cycle des romances mauresques dans le *Romancero General*.

Pour les détails de couleur locale, Mérimée a utilisé les ouvrages suivants :

Badia y Leyblich (Domingo). *Voyages d'Ali-Bey el Abbassi (Domingo Badia y Leyblich) en Afrique et en Asie pendant les années 1803, 1804, 1805, 1806, 1807* (rédigé par Roquefort). Paris, Didot, 1814, 3 vol. in-8°[1].

Otter. *Voyage en Turquie et en Perse, avec une relation des expéditions de Thomas Koulikan*. Paris, Guérin, 1748, 2 vol. in-12.

Mrs. Mary Montague. *Letters*. Paris, F. Didot, 1779, in-12. — *Letters, written during her travels in Europe, Asia and Africa ; to which are added Poems by the same author*. Paris, F. Didot, 1789-1801, in-8°. (L'ouvrage fut traduit en français plusieurs fois ; je suivrai la traduction de Hamonière. Paris, Barrois, 2 vol. in-12, 1816.)

Voyage dans la Palestine, vers le Grand Émir, chef des princes arabes du désert, connus sous le nom de Bédouins ou d'Arabes Scémites, qui se disent la vraie postérité d'Is-

1. Ali-Bey est le pseudonyme de Domingo Badia y Leyblich, qui était Espagnol. Il connaissait imparfaitement l'arabe, mais il eut le mérite d'être un des premiers chrétiens qui étudia de près le monde musulman et qui sut le décrire avec une pittoresque exactitude.

maël, fils d'Abraham... Amsterdam, 1718. (L'auteur est Arvieux. Cf. *Manuel* de Brunet, t. III, p. 50.) — *Les Bédouins ou Arabes du désert*, par F.-J. Mayeux. Ferra, 1816, 3 vol. in-12. — Il semble que Mérimée a utilisé également *Antar*, roman bédouin d'Abou Saïd Abd al Malik ibn Zoraib al Asmaï, traduit de l'arabe par Terric-Hamilton, imité de l'anglais. Paris, A. Bertrand, 1819, 3 vol. in-12. Delécluze en publiera quelques extraits dans la *Revue française* en 1830 (cf. *Souvenirs de soixante années*, p. 411-413). Le catalogue général de la Bibliothèque nationale lui attribue la traduction de 1819 ; mais Delécluze ne semble avoir connu le livre que dix ans plus tard (cf. *ouvr. cité*, p. 412-413) [1].

Page 173, ligne 5. — *Kalife :* Le mot est dans tous les ouvrages signalés.

—, ligne 8. — ... *au marché des esclaves :* Cf. Ali-Bey, *ouvr. cité* (Paris, Didot, éd. de 1814, 3 vol. in-12), t. III, p. 253-356.

—, ligne 17. — ... *chez le Miramolin :* Le miramolin désigne le calife des Arabes. — ... *chez le cadi* (1830) : Cf. Ali-Bey, t. I, p. 28. — Mayeux, *ouvr. cité*, t. I, p. 225.

—, ligne 20. — ... *la porte de Djem-Djem :* Mérimée donne un nom arabe à une porte de Cordoue.

—, ligne 20. — ... *aux tentes de Sémélalia :* Cf. Ali-Bey, t. I, p. 278, 285, 293.

—, ligne 21. — ... *à l'armée du vizir :* Otter, *ouvr. cité* (Paris, Guérin, éd. de 1748, 2 vol. in-12), t. I, p. 12 ; t. II, p. 112. — Mayeux, t. I, p. 227. — E. Brown, *Relation de plusieurs voyages faits en Hongrie, Serbie, Bulgarie, Macédoine, Thessalie, Austriche, Styrie, Carinthie, Carniole et Friuli*. Traduit de l'anglais (Paris, G. Clouzier, 1674, in-4°), p. 103.

1. Pour le groupement de ces emprunts, cf. les *Sources de l'Amour africain dans le Théâtre de Clara Gazul* (*Revue de littérature comparée*, janvier-mars 1922, p. 73).

Page 174, ligne 11. — *Ah! si tu voulais la revendre :* Cf. Ali-Bey, t. III, p. 253, 356. — Otter, t. II, p. 23.

—, ligne 13. — ... *les dix mille dinars... :* Cf. Ali-Bey, t. I, p. 57 ; t. II, p. 36. — Mayeux, t. II, p. 76.

—, ligne 17. — ... *les Bédouins de Zeïn :* Cf. Ali-Bey, t. I, p. 336. — Arvieux, t. I, *passim.*

—, ligne 24. — *Quelle différence entre nos femmes... :* Cf. Mayeux, *ouvr. cité.* T. II et III : *Mœurs et usages.*

Page 175, ligne 1. — ... *du sorbet... :* Cf. Arvieux, *ouvr. cité,* p. 95, 145. — Brown, *Ibid.,* p. 87. — Byron, *La Fiancée d'Abydos* (trad. Pichot, t. I, p. 240). — *Don Juan,* ch. II, str. 180, p. 124, etc...

—, ligne 4. — *Entendre, c'est obéir* (1842) : Cf. Byron, *Don Juan* (ch. VI, str. 114, trad. A. Pichot, t. V, p. 288 et note 1). — *Sardanapale :* A. II, sc. 1 (t. IV, p. 175). Mérimée reprendra la formule dans la *Guzla* (*la Vision de Thomas II.* Éd. Calmann-Lévy, p. 163).

—, ligne 6. — *Toujours occupé de l'idée du moment... :* Cf. Mayeux, t. I, p. 13.

—, ligne 9. — *Rompre une lance... :* Cf. Otter, t. II, p. 159, 201.

—, ligne 14. — ... *sa belle selle brodée... :* Cf. Ali-Bey, t. I, p. 12.

—, ligne 22. — *H. Nouman, donnant une clef... :* Cf. Ali-Bey, t. I, p. 300.

—, ligne 24. — ... *les tentes du vizir :* Cf. Otter, t. I, p. 12 ; t. II, p. 112. — Mayeux, t. I, p. 15, 227. — Brown, p. 103.

—, ligne 29. — ... *attaqué une caravane... :* Cf. Ali-Bey, t. I, p. 336. — Otter, t. II, p. 260. — Mayeux, t. II, p. 5.

Page 176, ligne 1. — *Je suis allé vendre... :* Cf. Otter, t. II, p. 23. — Ali-Bey, t. III, p. 253.

—, ligne 6. — ... *de ton khandjar :* Cf. Ali-Bey, t. II, p. 320 ; t. III, p. 383. — Otter, t. I, p. 142, 252. — Mayeux, t. II, p. 160.

—, ligne 13. — *Dix mille coups de bâton... :* Cf. Ali-Bey, t. II, p. 397 — Otter, t. I, p. 118 ; t. II, p. 312.

Page 176, ligne 14. — *Nékir :* Cf. Mayeux, t. III, p. 203. Byron, *Le Giaour* (trad. A. Pichot, 1836, p. 207, note 3).

—, ligne 15. — *Par la sainte Caaba la prohibée... :* Cf. Ali-Bey, t. I, p. 2, 145 ; t. II, p. 303, 344-345.

—, ligne 16. — *... de couper la tête à douze Juifs...* — *... de faire des affaires avec un juif... :* Cf. Ali-Bey, t. I, p. 53, 276 ; t. II, p. 33. — Byron, *La Fiancée d'Abydos*, ch. I, p. 12 et note 4, p. 232 de l'éd. Pichot. — Mérimée reprendra le trait dans la *Guzla*, p. 189-220.

—, ligne 24. — *... dans le Bézestin :* Cf. Ali-Bey, t. III, p. 356. — Brown, p. 58.

—, ligne 28. — *... plus qu'un cheval de bataille :* Cf. Ali-Bey, t. III, p. 239. — Otter, t. II, p. 223. — Mayeux, t. III, p. 78.

Page 177, ligne 2. — *... houri :* Cf. Byron, *Le Giaour* (trad. Pichot, p. 202). — *La Fiancée d'Abydos* (ch. I, p. 226 du t. I). — *Don Juan*, ch. I, str. 104, p. 42 ; ch. VIII, str. 111, t. V, p. 349 et suiv... — Goethe, *Divan oriental et occidental..., passim.* — Th. Moore, *Lalla Rouk* (Paris, Ponthieu, trad. 1820, in-12), p. 51, 179, 255.

—, ligne 8. — *... mon Bédouin qui agit avant de penser :* Cf. Mayeux, t. I, p. 13 ; t. II, *passim* (sur le caractère des Bédouins).

—, ligne 24. — *... mon pèlerinage à la Mecque... :* Cf. Ali-Bey, t. II, p. 303, 344-345.

—, ligne 24. — *... tu versas sur moi ton outre... :* Cf. Ali-Bey, t. I, p. 337-339. — Ici Mérimée copie textuellement son modèle, auquel il renvoie d'ailleurs (note 8).

Page 178, ligne 18. — *Entre Mojana... :* Mojana rappelle la Mauresque Arlaxa de *El Gallardo español* de Cervantes, la captive mauresque Alina de la *Manganilla de Mellila* d'Alarcon, et la sultane Gulbeyaz du *Don Juan* de Byron (ch. V, str. 134 et suiv., t. V, p. 243, trad. Pichot).

—, ligne 19. — *Ote ce voile trop épais. Il n'y a ici que ton seigneur... :* Cf. Cervantes, *El Gallardo español* (J. III, trad. Royer, p. 136 : « Ote ton voile... »). — Otter, t. II, p. 125.

—, ligne 22. — *... mon lion :* Cf. « Vous êtes mon lion superbe et généreux » (V. Hugo, *Hernani*, acte III, scène 4).

Page 178, ligne 24. — ... *sur ce sofa* : Cf. Ali-Bey, t. I, p. 187. — Otter, t. I, p. 40.

Page 179, ligne 10. — ... *ne me demande pas cependant le cheval Abjer...* : Cf. *Antar*, t. I, p. 51 : « Ne cherchez pas à acquérir ma cavale... »

—, ligne 19. — ... *par les Kurds* : Cf. Otter, t. I, p. 115-116 ; t. II, p. 22.

—, ligne 20. — *Mon père, pour vivre...* : Cf. Otter, t. II, p. 23.

Page 180, ligne 8. — ... *quand je t'ai donné l'hospitalité...* : Cf. Mayeux, t. I, p. 47.

—, ligne 9. — ... *dans ma tente de feutre* : Cf. Otter, t. I, p. 59, 231. — Mayeux, t. I, p. 15. — Cf. la *Guzla*, p. 240.

—, ligne 9. — ... *ai-je sauvé un crocodile...* : J'ignore où Mérimée a trouvé ce trait qu'il explique dans la note 10. — La dispute entre H. Nouman et Zeïn rappelle la dispute entre Nacor et Ali-Muzel dans *El Gallardo español* de Cervantes (cf. trad. Royer, J. I, p. 102-103 ; J. II, p. 116-118).

—, ligne 13. — ... *le scheick* : Cf. Ali-Bey, t. II, p. 14. — Otter, t. II, p. 74. — Arvieux, t. I, *passim*. — Mayeux, t. III, p. 22.

—, ligne 13. — ... *des Humeïdas* : Sur les noms propres de l'*Amour africain*, cf. Dr Ruppel, *Voyage en Nubie* (1822) et *Revue de littérature comparée*, article cité, p. 79.

—, ligne 27. — *Ne l'ai-je pas achetée...* : Cf. Ali-Bey, t. III, p. 253.

Page 181, ligne 5. — *Eblis* : Cf. Byron, *Le Giaour* (trad. Pichot, p. 207). — Th. Moore, *Lalla Rouk* (trad. 1820, p. 74, 78, 155, 186).

—, ligne 9. — *Mais le simoun...* : Cf. Ali-Bey, t. II, p. 99. — Otter, t. I, p. 173. — Byron, *Don Juan* (ch. IV, str. 57, trad. Pichot, t. V, p. 185 ; ch. XIV, str. 58). — *Manfred*, A. III, sc. 1. — *La Fiancée d'Abydos*, ch. I, p. 226 (comparaison également appropriée au sujet). Mérimée imite Byron jusque dans son style.

—, ligne 21. — *Il se perce le bras...* : Cf. Mrs. W. Montague, *ouvr. cité*, t. I, lettre XXXVIII, p. 373. Mérimée copie textuellement Mrs. Montague. — Cf. même brutalité chez

Alima dans la *Manganilla de Mellila* d'Alarcon. — L'amour de Zeïn rappelle aussi l'amour farouche du bédouin Antar (cf. *Antar, ouvr. cité*, t. III, p. 9).

Page 182, ligne 28. — ... *j'ai crevé un œil à mon frère... :* Cf. Otter, t. II, p. 194-199.

Page 185, ligne 1. — *Afrite :* Cf. Byron, *Le Corsaire* (trad. Pichot, t. II, p. 27). — Une partie de cette couleur locale (dinar-Khandjar-Eblis...) passera dans la *Quête* de la vicomtesse de Chamilly (Loève-Veimars, Romieu et Vanderburch. Cf. *Scènes contemporaines*. Paris, U. Canel, in-8°, 1828, p. 165).

Page 186, ligne 2. — *Note 1. Le mot Sidi* (*Hadji*, 1830) : Cf. Montesquieu, *Lettres persanes*, p. 39. — Lettre, note 1. — Ali-Bey, t. I, p. 49.

—, ligne 2. — *Note 9 :* Le titre du livre de Otter est inexactement transcrit.

Page 187, ligne 1. INÈS MENDO
OU LE PRÉJUGÉ VAINCU

Le thème du mariage qui se heurte aux convenances sociales et aux préjugés nobiliaires revient souvent dans le théâtre espagnol ; entre autres pièces, Mérimée s'inspire de *Las tres justicias en una* de Calderon (cf. J. I, sc. 1) et de *El Baron* de Moratin. Il s'inspire également du *Moine* de Lewis (cf. ch. v, p. 195). Mais la première partie de *Inès Mendo* n'est que la mise à la scène des idées développées par Rousseau dans le livre V de l'*Émile*. « Voulez-vous prévenir les abus et faire d'heureux mariages, étouffez les préjugés, oubliez les institutions humaines et consultez la nature... Je dis que... il y a telle convenance de goûts, d'humeurs, de sentiments, de caractères, qui devrait engager un père sage, fût-il prince, fût-il monarque, à donner sans balancer à son fils la fille avec laquelle il aurait toutes ces convenances, fût-elle née dans une famille déshonnête, fût-elle la fille du bourreau » (*Œuvres complètes* de J.-J. Rousseau. Paris, Furne, 1846, 4 vol. in-8°, t. II, p. 668).

Le thème sera repris par G. Sand dans *Valentine*.

Page 187, ligne 4. — *Sease ella*... « ... *qu'elle soit madame, et qu'il en arrive tout ce qu'il pourra* » (réplique de Sancho à Thérèse, dans *Don Quichotte*, partie II, l. V, ch. v, trad. Filleau de Saint-Martin. Paris, A. Sautelet, 1826, 6 vol. in-8°, avec une *Notice* de Mérimée, t. III, p. 53). L'épigraphe indique la « source » même de la pièce : Mérimée s'inspire ici de la dispute qui éclate entre Sancho et sa femme Thérèse : Sancho veut marier sa fille à un noble ; le bon sens de Thérèse s'y oppose. « Marion sera comtesse, quand tu devrais en crever, et quelque chose que tu en dises » (*Ibid.*, p. 55), déclare Sancho, que l'ambition dévore. Dans la première partie de *Inès Mendo*, l'héroïne de Mérimée n'est autre que Marion devenue, en effet, comtesse.

Page 189, ligne 9. — ... *le style culto* : Mérimée s'expliquera sur ce point dans sa Notice sur Cervantès, publiée en 1826 (cf. *Portraits historiques et littéraires*, éd. Calmann-Lévy, p. 21), dans sa seconde étude sur Cervantès publiée dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1877 (cf. p. 753), enfin dans son article sur *History of Spanish Literature*, by G. Ticknor, publié dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 avril 1851 (cf. *Mélanges historiques et littéraires*, éd. Calmann-Lévy, p. 258-259). — Contre le style *culto*, cf. Moreto, *El desdén con el desdén* (dialogue entre Ricardo et le duc).

Page 190, ligne 12. — ... *en Galice*... : La Galice avait la réputation d'un pays sauvage et arriéré. Cf. Lope de Vega, *La Moza de Cántaro*, J. II, sc. 6. — *El Mejor Alcalde el Rey*, J. I (trad. E. Baret, p. 69).

Page 191, ligne 16. — *L'alcade : alcalde* est la vraie forme. Alcade est un barbarisme français, mais l'usage a prévalu.
—, ligne 19. — *Quand j'entrai dans les ordres*... : Le Curé, dont le langage va devenir vraiment espagnol, rappelle d'abord Antonio et Rafaël de *Une Femme est un Diable*.

Page 192, ligne 3. — *Un inquisiteur qui condamne*... : Voilà la contre-partie des paroles de Rafaël et de Domingo dans *Une Femme est un Diable* (sc. 1, p. 151).

Page 193, ligne 18. — *Je vous baise les pieds* : Cf. Alarcon,

Ganar Amigos, J. I, sc. 3 ; J. II, sc. 5 ; J. III, sc. 4 et sc. 13 (trad. A. Royer, p. 185, 221, 258, 274). — *La Verdad sospechosa*, J. I, sc. 2 (*Ibid.*, p. 25). — Cervantès, dédicace de *Persiles et Sigismunda* (cf. *Portraits historiques et littéraires*, p. 52), etc... Le baise-main était, semble-t-il, réservé aux hommes. Cf. *Romancero General*, t. I, p. 502, pièce 771. — *Lazarille de Tormes*, trad. Viardot. Paris, J.-J. Dubochet, 1846, in-8°, ch. IV, p. XXXIV. — Mérimée marquera la nuance p. 200, ligne 13.

Page 194, ligne 9. — *Nous sommes pauvres...* : Sur ces préjugés, cf. Lewis, *Le Moine*, dont Mérimée s'inspire ici autant que de *Don Quichotte* (cf. le *Moine*, p. 18, 195-196. — *Don Quichotte*, t. III, p. 57).

—, ligne 22. — *Mais, prends-y garde...* : Cf. Lewis, *ouvr. cité*, p. 18, réplique de Lorenzo au comte de Cristoval. — Cervantès, *Don Quichotte*, t. III, 2e partie, l. V, ch. V, p. 53 : réplique de Thérèse à Sancho). — Il ne faut pas oublier que Mérimée reprend un thème à la mode (cf. Mme de Genlis, *Mademoiselle de Clermont*. — Mme de Duras, *Ourika*, *Édouard*).

Page 195, ligne 1. — ... *il estime autant un paysan... il dit qu'un noble peut bien épouser une roturière... Il n'y a que les professions...* : Cette théorie est empruntée à Calderon (cf. *El Alcalde de Zalamea*, J. I, sc. 16).

Page 197, ligne 23. — *Et c'est dans les anciens...* : Toutes les idées qu'expose Don Luis font songer aux philosophes français du XVIIIe siècle plus encore qu'à Sénèque ; mais Sénèque, que Don Luis évoque à plusieurs reprises, est un écrivain cher aux Espagnols, et, jusqu'au XVIIIe siècle, sa vogue sera considérable dans la Péninsule.

Page 203, ligne 3. — *Don Esteban lui donnant un soufflet...* : Cette querelle rappelle les innombrables querelles qui éclatent dans la comédie espagnole dès que le point d'honneur est en jeu : un mot, une rencontre, un geste suffisent à faire couler le sang (cf. Cervantès, *El Rufian dichoso*, J. I (trad. Royer, p. 145-162). — Lope de Vega, *Amar sin*

saber a quien, J. I, sc. 1 (trad. Damas-Hinard, t. II, p. 279). — Guilhem de Castro, *Las Mocedades del Cid*, J. I, sc. 4.

Page 203, ligne 9. — *Je me sauve à Madrid :* Cf. la fuite de Don Fernand après le meurtre de Don Pèdre dans *Amar sin saber a quien* de Lope de Vega (J. I, sc. 1).

Page 204, ligne 19. — ... *dans un couvent :* Le couvent joue un grand rôle dans les pièces espagnoles et dans les romans français du XVIII[e] siècle.

Page 206, ligne 27. — *Une Inès épouser un Mendoza !...* Le raisonnement de Mendo n'est autre que celui de Thérèse dans *Don Quichotte* (t. III, p. 53).

Page 207, ligne 1. — *L'infant Don Pedro... :* En réalité, Inès de Castro n'était pas la fille d'un laboureur. Elle appartenait à une ancienne et illustre famille de la Galice. Dame d'honneur en 1340 à la cour de Portugal, elle fut aimée par Don Pedro, fils du roi Alphonse IV, qui l'épousa secrètement et en eut des enfants : Alphonse IV la fit tuer, et Don Pedro se vengea cruellement plus tard des meurtriers. — Les chroniques portugaises et les romances populaires, auxquelles Mérimée fait allusion, ont rendu célèbre cette histoire qui fut exploitée par nombre d'écrivains portugais, espagnols, français...

Page 212, ligne 16. — ... *avec sa vare :* Cf. Calderon, *El Alcalde de Zalamea*, J. III, sc. 17. — Ramon de la Cruz, *La Viuda hipocrita y avarienta*.

Page 216, ligne 6. — ... *a épousé la fille d'un bourreau :* Cf. Rousseau, *Émile*, l. V, t. II, p. 668 de l'édition citée. — Restif de la Bretonne, *Les Contemporaines mêlées*. Paris, Charpentier, s. d., 2 vol. in-12. T. I, p. 233 : *La *** (qu'on devinera)...* Le thème sera repris par A. Dumas, *Richard Darlington*. Prologue et fin de l'acte III.

Page 219, ligne 29. — *Vous êtes un Romain... :* Cf. Lope de Vega, *La Estrella de Sevilla*, J. III, sc. 4, trad. Baret, p. 55 : « Les gens de ce pays-ci font vraiment pâlir la vertu romaine. »

Page 219, ligne 30. — *Le roi entre... :* Cf. Calderon, *L'Alcalde de Zalamea*, J. III, sc. 4. — Alarcon, *Ganar Amigos*, J. III en entier.

Page 221, ligne 2. — *Note 1 :* Les dramaturges espagnols ont souvent mis dans la bouche de paysans grossiers le patois galicien. Cf. Alarcon, *Los Pechos Privilegiados* (Jiména, paysanne, nourrice de Rodrigo de Villagomez, parle galicien). — Ramon de la Cruz, *Las Damas Apuradas* (patois galicien du domestique Domingo). A ce propos, le traducteur de La Tour met une note, qui semble copiée sur celle de Mérimée. « Comme Domingo s'exprime en patois de Galice, on nous dispensera de chercher à reproduire ce patois. » (Trad. A. de La Tour. Paris, M. Lévy, 1865, in-12, p. 234.)

Page 221, ligne 16. — *Note 7 : ... et cent autres... :* C'est beaucoup dire !

—, ligne 17. — *Il existe une vieille chronique et une romance... :* L'indication est trop vague pour que j'aie pu retrouver l'une et l'autre dans la littérature espagnole.

Selpuveda raconte... : Mérimée fait sans doute allusion à Jean Ginez de Sepulveda, dont il orthographie mal le nom. A première vue, il semblerait que le trait qu'il rapporte soit tiré de l'ouvrage : *De rebus Hispanorum gestis ad novum orbem Mexicumque*, qui fait partie du t. III des *Joannis Genesii Sepulvedae Cordubensis opera* (Matriti, 1780, 4 vol. in-4°). Cet ouvrage, écrit en latin, est composé de sept livres (t. III, p. 1 à 244), où Sepulveda raconte la conquête du Mexique par Cortez : c'est une longue suite de massacres et d'atrocités où le jeune auteur de la *Famille de Carvajal* a pu trouver l'atmosphère de ce mélodrame, et certaines touches de couleur locale dont il usera dans le *Carrosse du Saint-Sacrement*. Mais je n'y ai pas découvert l'anecdote de l'Indien qui se coupe le poing. Tout au plus est-il question de plusieurs Indiens à qui Cortez fait couper la main droite (« omnes comprehenduntur, amputatisque dextris, ad suos redire Cortesius et renuntiare jubet... », l. IV, p. 110). Il faut remarquer d'ailleurs que,

dans l'édition de 1842 et dans les éditions postérieures, Mérimée a supprimé la partie de cette note qui concerne Sepulveda, la romance et la chronique. Lui a-t-on signalé l'erreur, ou s'est-il rendu compte que son érudition était fragile?

Page 223. INÉS MENDO OU LE TRIOMPHE DU PRÉJUGÉ

—, ligne 5. — *Que si de los zuecos... :* « Si, au lieu de sabots, vous lui donnez des escarpins, la jeune fille ne se reconnaîtra plus, et, à chaque pas, elle tombera dans mille fautes. » La phrase est empruntée au livre V (ch. v) de la deuxième partie de *Don Quichotte* (trad. Filleau de Saint-Martin, t. III, p. 53, où le passage en question y est paraphrasé plutôt que traduit).

Si la pièce de Mérimée offre quelques similitudes avec *Las Tres Justicias en una* de Calderon (J. I, sc. 1), avec la *Comedia famosa de la Prueba de los Ingenios* (intitulée *La Fausse Ingénue* par le traducteur Baret) de Lope de Vega (type de Diane, mais Diane reste campagnarde par ruse), avec *Las Paredes Oyen* d'Alarcon (type de doña Ana de Contrevas), c'est surtout à Cervantès que Mérimée est redevable. Il continue à mettre à la scène le ch. v de la IIe partie de *Don Quichotte.* Dans *Inès Mendo ou le Préjugé vaincu,* il semblait donner raison à Sancho ; dans *Inès Mendo ou le Triomphe du Préjugé,* il ne donne que trop cruellement raison à Thérèse. « J'ai bien peur que ces comtés ne soient la perdition de votre fille... », disait celle-ci à Sancho (part. II, ch. v, l. V, p. 55).

Page 224, ligne 11. — *La scène est... :* On voit que Mérimée ne craint pas de violer l'unité de lieu.

Page 225, ligne 9. — *Le vin de la Rioja... :* Les dramaturges espagnols, Calderon surtout, aiment à citer des proverbes populaires et souvent leurs pièces ont pour titre un proverbe.

—, ligne 11. — *J'enrage... :* Cette scène est le commentaire des paroles de Thérèse, femme de Sancho. « Vraiment

ce serait une jolie chose que nous allassions marier notre fille avec quelque baron, qui, quand il lui en prendrait fantaisie, lui chanterait pouille en l'appelant paysanne, fille de pitaud et de meneurs de cochons... » (*Don Quichotte*, part. II, l. V, ch. v. Trad. Filleau de Saint-Martin, t. III, p. 53).

Page 226, ligne 17. — ... *tu leur donnais, de ton côté, ample sujet de rire...* : Cf. Cervantès, *Don Quichotte*, part. II, l. V, ch. v, p. 56. « Si Dieu me garde mes cinq ou six sens de nature, je m'empêcherai bien de leur donner à jaser ; oui, par ma foi, je m'en empêcherai bien » (Thérèse à Sancho).

Page 227, ligne 8. — « ... *il nous faut prendre nos grands airs...* » : Cf. Cervantès, *Don Quichotte*, ibid. « Voyez, voyez comme elle fait la glorieuse, la gardeuse de pourceaux !... et elle fait la suffisante... » (*Ibid.*).

Page 232, ligne 14. — ... *vers le Portugal* : L'action se déroule en 1640.

Page 233, ligne 3. — ... *en fait de mariage, il faut toujours chercher l'égalité des conditions...* : Cf. Cervantès, *Don Quichotte*, part. II, l. V, ch. v, p. 55. « Voyez-vous, mon ami, j'ai toujours aimé l'égalité... » (Thérèse à Sancho). — Alarcon, *La Prueba de las Promesas* : Don Juan fait comprendre à Blanca qu'elle ne peut épouser un grand d'Espagne, un marquis de Tarifa.

—, ligne 7. — *Quand le sort nous a fait naître...* : Cf. Cervantès, *Don Quichotte*, ibid., p. 54.

—, ligne 10. — *Il faut rester là...* : Ibid., p. 53. Mendo parle exactement comme la femme de Sancho.

Page 237, ligne 11. — *Avis* : ville du Portugal, dans la province d'Alentejo.

Page 238, ligne 9. — *Je ne sais quelle conspiration portugaise...* : Toute cette partie historique concernant le duc de Lerma, Olivarès, Philippe IV, Joan de Braganza et la révolution de Portugal est exacte. En dehors des historiens officiels, comme De Valdory (*Anecdotes du ministère du comte-duc d'Olivarès...* Paris, Musier et Barois, 1722, in-12), Vertot (*Histoire des révolutions de Portugal*. Paris,

F. Didot, 1816, in-12), A. Rabbe (*Résumé de l'histoire de Portugal*. Paris, Lecointe et Durey, 1824, 2e éd., in-18), Mérimée se rappelle la pièce célèbre de N. Lemercier, *Pinto ou la Journée d'une conspiration*, comédie historique en cinq actes et en prose.

Page 238, ligne 14. — ... *à Ségovie* : Cf. Lesage, *Gil Blas*, l. VIII, ch. III et VI ; l. IX, ch. III, IV, VII, VIII ; l. X, ch. II, XII ; l. XI, ch. II, IV, XIII.

Page 242, ligne 21. — *Il faut naître duchesse pour avoir de belles mains...* : Cf. Byron, *Don Juan*, ch. IV, str. 65, trad. Pichot, t. V, p. 182 ; ch. V, str. 106, ibid., p. 236, et les notes. — A. Pichot, *Essai sur la vie, le caractère et le génie de Byron* (trad. des *Œuvres complètes* de Byron. Furne, 1836, t. I, p. 171). — Th. Gautier, *Les Jeunes-France. Onuphrius*, p. 61.

Page 245, ligne 28. — ... *traiter la justice avec plus de respect...* : Cette scène entre Don Esteban et le Corrégidor rappelle la troisième journée de *El Alcalde de Zalamea* de Calderon (cf. sc. 4, 9, 13, 15, 17).

Page 246, ligne 18. — ... *des coups de plat d'épée* : Mérimée renvoie lui-même (note 8) à Cervantès. Cf. *Rinconete y Cortadillo* (trad. Viardot, p. 45, § 2, p. 72). — Calderon, *Dar Tiempo al Tiempo*, J. I, sc. 20 : « ... esta noche
Ha habido mil cuchilladas. »

Page 247, ligne 13. — *Tristan, Lancelot, Amadis...* : Mérimée songe évidemment à *Don Quichotte*. Il utilisera les mêmes héros des romans de chevalerie dans la *Jacquerie*.

Page 255, ligne 6. — *A Joan de Braganza* : Cf. De Valdory, *ouvr. cité*, p. 339.

—, ligne 16. — *Don Rodrigo Saa et Fernand Menezes ont jeté Vasconcelhos par la fenêtre...* : Cf. *Histoire du royaume de Portugal depuis l'origine de ce royaume jusqu'en 1760* (Paris, Moulard, 1785, in-8o, p. 437). — Vertot, *ouvr. cité*, p. 93. — En réalité, Menezes s'appelait Antoine et non Fernand, et il ne frappa pas Vasconcelhos. — Cf. De Valdory, *ouvr. cité*, p. 337. — A. Rabbe, *ouvr. cité*, p. 283.

—, ligne 25. — ... *le roi don Sébastien* : Cf. De Valdory, *ouvr.*

cité, p. 298. — Vertot, *Ibid.*, p. 27. — *Histoire du royaume de Portugal...*, p. 372-373 et p. 687 (note XXXVI). — Mais il a suffi sans doute à Mérimée de trouver cette légende dans le *Romancero General* (éd. A. Duran, 1851, t. II, p. 222-223, n° 1246) et dans les *Romances historiques, traduites de l'espagnol*, par Abel Hugo (cf. *Romancero de Sébastien de Portugal*, p. 281-289 et p. 294, note 2). Il reviendra sur cette question de mort mystérieuse dans l'article sur les *Mémoires contemporains relatifs au faux Démétrius*, par Oustrialof (*Journal des Savants*, février 1852, p. 93). Son ami d'Antas publiera, en 1865, une étude sur le *Faux Don Sébastien*.

Page 256, ligne 20. — *Don César de Belmonte :* Aucun personnage de ce nom ne dirigea le siège d'Avis. Mais il existe dans la province de la Manche un château de Belmonte que Mérimée visitera plus tard (cf. *Une correspondance inédite*, p. 246. — *Lettres à une Inconnue*, t. II, p. 76. — *Lettres* [*de Mérimée*] *à Viollet-le-Duc*. Paris, Champion, in-8°, 1927, p. 55 : lettre du 23 novembre 1859.

Page 257, ligne 3. — *Les garnisons espagnoles se retirent... :* La révolution ne dura qu'une huitaine de jours.

Page 261, ligne 21. — *... l'honneur espagnol... :* Thème fréquent chez les dramaturges espagnols. Cf. en particulier Lope de Vega, *La Fuerza lastimosa* (trad. Baret, p. 157-166). — Calderon (dans la traduction des chefs-d'œuvre des théâtres étrangers : *Le Peintre de son déshonneur*. — *Le Dernier duel en Espagne*, p. 361. — *Louis Perez de Galice*, p. 135, 157, 160, 184, 195, 200. — *Il ne faut pas toujours caver au pire*, p. 236, 282, 284, 312-313, 322, 325, 333. — *Le Siège de l'Alpujarra (Amar despues de la muerte)*, p. 375-376, 378-379, 381-382, 384-385, 391-393, 397, 410). — Cf., en outre, *Mejor está que estaba* (éd. Hartzenbusch, 1851), J. II, sc. 41. — *Peor está que estaba* (trad. Damas-Hinard), J. I, sc. 1. — *El Medico de su honra* (trad. A. de La Tour), J. I, p. 88. — *A secreto agravio secreta venganza* (Ibid.), J. I, sc. 3 ; J. III, sc. 6 (monologue de Don Lope...). — *La Vida es Sueno* (Ibid.), J. I, sc. 4, etc., etc.

Page 262, ligne 11. — *Le devoir doit l'emporter sur l'amour :* C'est le thème de *Las Mocedades del Cid* de Guillen de Castro.

Page 263, ligne 16. — *Nous vivrons heureux loin des tyrans espagnols :* Cf. N. Lemercier, *Pinto*, A. IV, sc. 2. — De Valdory, *ouvr. cité*, p. 297-298.

Page 264, ligne 16. — *Beira :* province au nord de l'Alentejo.

Page 265, ligne 2. — *Notre Dame del Pilar :* Cf. *Mes Réminiscences de l'Espagne*, esquisse rapide des mœurs et usages de ces contrées célèbres..., par le *Petit Diable boiteux de la Vieille Castille* (Paris, C. Chantpie, 1823, in-8°), p. 27 : image révérée de la Vierge del Pilar.

Page 266, ligne 1. — ... *je pourrais te venger :* Autre thème exploité par les dramaturges espagnols. Cf. Lope de Vega (trad. Baret, *Mudarra le Bâtard*, J. I, sc. 4 ; J. II, sc. 9). — Calderon (trad. de La Tour, *A secreto agravio secreta venganza*, J. III, sc. 8), etc...

Page 267, ligne 22. — *Elvas :* Petite ville située entre Avis et Badajoz.

Page 268, ligne 23. — *Jaloux incorrigible :* Thème du théâtre espagnol que Mérimée reprendra dans l'*Occasion* (cf. trad. des *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers :* Calderon, *Luis Perez el Gallego*, J. I, sc. 1). — Calderon, *Peor está que estaba* (trad. Damas-Hinard, J. I, sc. 1, p. 255), etc.

Page 269, ligne 20. — *Que je ne sois pas chevalier si les paysans... :* Cf. N. Lemercier, *Pinto*, A. I, sc. 13.

Page 271, ligne 22. — *Tout l'Alentejo est en armes :* Cf. De Valdory, *ouvr. cité*, p. 343. — *Histoire du royaume de Portugal...*, p. 439. — Vertot, *ouvr. cité*, p. 108.

Page 274, ligne 13. — *Note 6 :* Sur le mot *jornada*, cf. Calderon, *El postrer duelo de España*, J. III, sc. 1 (*Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers. Le Dernier duel en Espagne*, p. 397 et note 13). — Lope de Vega, *El nuevo mundo descubierto por Christobal Colon* (trad. Damas-Hinard, t I.

p. 219). — L'action de *El Alcalde de Zalamea* dure plus de vingt-quatre heures (cf. J. II, sc. 4 ; J. III, sc. 1) ; celle de *Dar Tiempo al Tiempo* commence le soir, se déroule pendant la nuit et continue le lendemain matin, à l'aube (cf. éd. E. Hartzenbusch, 1849, p. 158, note 6).

Page 274, ligne 20. — *Note 7 :* Désinvolture ironique, puisque, en effet, le détail est emprunté à Byron.

LE CIEL ET L'ENFER

Page 275, ligne 3. — *Sin zelos... :* « Sans jalousie l'amour est comme un corps sans âme. » Ces vers sont empruntés à *Luis Perez el Gallego* de Calderon (J. I, sc. 3, tirade de Don Manuel. Cf. trad. de La Tour, t. II, p. 259).

—, ligne 6. — *Almas atravesadas ! Ames endiablées !* L'expression est empruntée à *Mes Réminiscences de l'Espagne...*, par le *Petit Diable boiteux de la Vieille Castille* (*ouvr. cité*, p. 28). « Les femmes de Valence qui, d'après le sobriquet qui leur est appliqué dans toute la Péninsule, ont l'*alma atravesada* (l'âme endiablée), portent presque toutes un poignard passé dans une de leurs jarretières... » M. Martinenche avait déjà signalé quelques emprunts faits par les romantiques à ce livre (cf. l'*Espagne et le Romantisme français*. Paris, Hachette, 1922, in-12, p. 39 à 41). Je me borne à les préciser et à les compléter en ce qui concerne Mérimée.

Page 277, ligne 1. — *Doña Urraca :* Cf. *Romancero General*, t. I, p. 502, pièce 770 ; t. II, p. 202, pièce 1214. — Moratin, *El Baron*. — Pour peindre le caractère de doña Urraca, Mérimée s'inspire de la *Mojigata* de Moratin ; doña Clara, dont il a analysé le caractère dans l'article du *Globe* du 25 novembre 1824 (p. 149), est le prototype de son héroïne : étalage de religion, galanterie, hypocrisie...; à travers Moratin, qui s'inspire de *Tartufe*, Mérimée rejoint une fois de plus Molière.

Page 280, ligne 11. — *Corps du Christ !...* Cf. Alarcon, *Mudarse por Mejorarse*, J. III, sc. 9 (trad. A. de La Tour, p. 165). Mérimée croit devoir traduire dans la note 1 ce juron si fréquent en Espagne.

Page 281, ligne 3. — ... *cette chanson mondaine... :* Elle paraît être de l'invention de Mérimée.

Page 285, ligne 29. — *Oui. J'en ai, par mégarde, avalé une... :* Réminiscence de *Tartufe*, A. I, sc. 4, v. 309-310.

Page 288, ligne 1. — *Il court un pamphlet... :* L'Inquisition poursuivait, en effet, les livres.

Page 290, ligne 14. — ... *petaca* (1842) : porte-cigares.

—, ligne 21. — ... *je lis d'abord les offices, et puis le Kempis... :* Dona Urraca imite la dona Clara de la *Mojigata* de Moratin. « Dona Clara vit retirée, lit Kempis, dit continuellement son chapelet... » (*Le Globe*, article du 25 novembre 1824 sur Moratin, p. 149.)

—, ligne 21. — ... *la Fleur des Saints :* Le titre exact est *Les Fleurs des vies des Saints et des Fêtes de toute l'année*, par le jésuite espagnol Ribadeneira. Cf. *Tartufe* (A. I, sc. 2, v. 208). — *L'Araucana*, poème épique d'Ercilla.

Page 294, ligne 1. — ... *un san-benito... :* Cf. le Prologue de *Une Femme est un Diable ;* le sam-benito est l'écriteau que portaient les condamnés. Cette phrase évoque la scène de *Gil Blas*, l. XII, ch. I (Paris, J.-J. Dubochet, 1846, gr. in-8°, p. 588).

Page 295, ligne 9. — *Les femmes et l'argent entrent partout :* Cf. « L'amour et l'or entrent partout » (N. Lemercier, *Pinto*, A. II, sc. 14, réplique de Lopez).

Page 296, ligne 1. — ... *on me pend... :* L'Inquisition brûlait et ne pendait pas. Cf. la réplique suivante de doña Urraca (... *le feu à ton bûcher*). La contradiction semble avoir échappé à Mérimée.

Page 298, ligne 20. — *Qui n'est pas jaloux...* (1842) : Cf. les vers de Calderon mis en épigraphe. Sur le thème de la jalousie dans le théâtre espagnol, cf. l'*Occasion*.

Page 299, ligne 15. — *J'ai un poignard dans ma jarretière... :* Mérimée reproduira ce détail dans les *Mécontents*, 1810, scène 11 (éd. Calmann-Lévy, p. 214). Il l'emprunte aux *Réminiscences de l'Espagne...* du *Petit Diable boiteux de la Vieille Castille* (p. 28. « Les femmes de Valence... portent

presque toutes un poignard passé dans une de leurs jarretières » ; c'est « l'éventail de ces dames », ajoute l'auteur).

Cf. A. Morel-Fatio, *El puñal en la liga* (*Revue de littérature comparée*, octobre-décembre 1921, p. 473-483). — Le détail sera repris par A. Dumas, *Don Juan de Maraña*, A. III, sc. 4, et Balzac, *Un grand homme de province à Paris* (éd. M. Lévy, 1867, gr. in-8°, t. VI, p. 34).

Page 300, ligne 19. — *Doña Urraca, le frappant... :* Même scène dans la *Moza de Cántaro* de Lope de Vega (J. I, sc. 4) : doña Maria poignarde dans la prison Don Diego qui a giflé son père. — Il est rare qu'une pièce espagnole ne se termine par un ou par plusieurs meurtres (cf. Calderon, *El Alcalde de Zalamea :* Crespo tue le capitaine. — *Luis Perez el Gallego :* deux meurtres. — *Amar despues de la muerte :* quatre meurtres...).

—, ligne 19. — *C'est là qu'on frappe le taureau :* Les métaphores empruntées aux courses de taureaux abondent dans le théâtre espagnol (cf. Alarcon, *La Verdad Sospecha*, J. I, sc. 2, trad. Royer, p. 29. — *Mudarse por Mejorarse*, J. II, sc. 11, trad. de La Tour, p. 140... — Ramon de la Cruz, *La Petra y la Juana*, trad. de La Tour, p. 111. — *Los Fastidiosos*, ibid., p. 130...).

L'OCCASION

Page 303, ligne 3. — « *Que esa pena...* » *:* « Sache-le, cette peine, cette douleur, plus que de la tristesse, c'est de la fureur, et plus que de la fureur, la mort. » Ces vers sont adressés par Sirene à Mariene dans la pièce de Calderon intitulée *El Mayor Monstruo, los celos* (J. III, sc. 11, début). On peut en rapprocher les paroles du capitaine dans *El Alcalde de Zalamea.* « Ce feu, cette passion, ce n'est pas seulement de l'amour, c'est de l'entêtement, c'est de la colère, c'est de la rage, c'est de la fureur... » (J. II, sc. 2).

Page 304, ligne 1. — Les noms des personnages et leurs surnoms sont presque tous empruntés à Moratin : Cf. *El si de las Ninas :* doña Francisca — doña Irène — Rita... — *La Comedia Nueva (El Café) :* Mariquita.

Page 305, ligne 1. — *L'Occasion :* Pour cette étude de la jalousie, les modèles ne manquaient point à Mérimée dans le théâtre espagnol. Cf. Calderon, *El Mayor monstruo los celos* (type de Hérode). — *El Médico de su honra* (type de Don Guttiere). — *A secreto agravio, secreta venganza* (type de Don Lope d'Almeida). — *Luis Perez el Gallego*, etc...

—, ligne 5. — *La scène est à la Havane :* Pour le décor et la couleur locale, Mérimée est certainement redevable au docteur Roulin, mais il est impossible de préciser (cf. *Introduction*, p. XLII).

—, ligne 13. — *Kempis... :* C'était déjà la lecture de doña Urraca dans le *Ciel et l'Enfer*. — Pour cette peinture de l'amour au couvent, Mérimée ne manquait pas de modèles au XVIII[e] siècle (cf. M[me] de Tencin, *Mémoires du comte de Comminges*, en particulier la Préface et p. 141. — *Le Siège de Calais*, p. 243, 262, 265-266, 302, éd. A. Quantin, 1885, in-8°. — Diderot, *La Religieuse*. — Restif de la Bretonne, *La Religieuse par force (les Contemporaines mêlées)*, éd. J. Assézat. Paris, Charpentier, s. d., in-12, t. I, p. 331...).

Page 307, ligne 25. — *« Le Français amoureux... » :* Chanson qui semble avoir été faite par Mérimée.

Page 314, ligne 22. — *Et à quinze ans... :* Cf. l'amour de doña Francisca dans *El si de las Ninas* de Moratin (J. II, sc. 1 et 2).

Page 317, ligne 8. — *Madame la Supérieure m'attend pour prendre le chocolat... :* Cf. Moratin, *El si de las Ninas* (J. II, sc. 5). — *El viejo y la Nina* (trad. La Beaumelle, A. I, sc. 2). — Ramon de la Cruz, *Los Fastidiosos.*

Page 320, ligne 5. — *Quel péché, mon Dieu ! aimer un prêtre... :* Peut-être Mérimée se rappelle-t-il la *Devocion de la Cruz* de Calderon ; mais chez l'écrivain espagnol la donnée scabreuse est sauvée par la sincérité de la foi catholique.

Page 322, ligne 28. — *... tandis que les dragons d'Amérique... :* Sans doute Mérimée doit-il à Roulin ces détails relatifs

aux costumes. On peut en vérifier l'exactitude dans Boppe, *Les Espagnols à la Grande Armée*, p. 17. Du milieu du XVIII[e] siècle au début du XIX[e] siècle, les uniformes avaient peu changé.

Page 328, ligne 9. — On comparera utilement cette scène à la scène 4 de l'acte III de *Il ne faut jurer de rien*, à la scène 5 de l'acte II et à la scène 8 de l'acte III de *On ne badine pas avec l'amour*.

Page 334, ligne 14. — *Quand, le soir, la Supérieure... :* Passage imité de Nodier. Cf. Jean Sbogar (Paris, Dentu, 1894, in-16, p. 122-123).

Page 336, ligne 7. — *Si tu consentais à te vouer à Dieu... :* Souvenirs d'*Atala*.

—, ligne 24. — *Nous dansions toutes dans ce jardin, et lui, debout... :* Les scènes d'amour dans un jardin, au clair de lune, ne manquent pas dans le théâtre espagnol. Cf. Calderon, *Peor está que estaba*, J. I, sc. 1 (long récit de Florida). — *El Alcayde de si mismo*, J. II, sc. 1. — *El Secreto a voces*, J. II, sc. 2 ; J. III, sc. 4. — *Mejor está que estaba*, J. III... — Cf. également la *Célestine* (acte XIX : *Mélibée et Calixte*) et des scènes semblables dans le *Moine* de Lewis, p. 45-46, 49, 73... Cette poésie avait déjà passé dans le *Cid d'Andalousie* de P. Lebrun (A. II, sc. 3 ; A. IV, sc. 1) et passera dans les comédies de Musset (cf. *Il ne faut jurer de rien*, A. III, sc. 4. — *On ne badine pas avec l'amour*, A. III, sc. 3) et dans *Hernani*, A. V, sc. 3.

Page 338, ligne 2. — ... *nous baisions les grillages... :* Souvenir du *Moine* de Lewis (cf. ch. VII, p. 234-238).

—, ligne 9. — ... *il n'entre que la nuit... :* Fray Eugenio est une pâle réplique de l'*Ambrosio* de Lewis (cf. Ambrosio au couvent de Sainte-Claire, *Le Moine*, p. 173-177).

—, ligne 24. — *Nous voyions la croix du sud... :* Cf. Ercilla, *L'Araucana*, ch. XX, oct. 78.

Page 339, ligne 25. — *Pour un enlèvement... :* Cf. Lewis, *Le Moine*, p. 177-178, 191.

Page 340, ligne 29. — ... *pour nous mener jusqu'à la Jamaïque... :* Ici Mérimée rencontre, inconsciemment sans doute, l'abbé Prévost. « Elle (la comédienne espagnole doña Cortona) y étoit venuë (à Madère), comme elle le confessa secrettement à Gelin, avec un Inquisiteur du Saint-Office, qui avoit conçu à Madrid une violente passion pour elle, et à qui elle s'étoit fait un point d'honneur de faire abandonner son emploi et sa profession pour la suivre » (*Le Philosophe anglois ou Histoire de Monsieur Cleveland*... Amsterdam, 1739, in-12, t. VII, p. 36).

Page 342, ligne 25. — *Qui l'aurait pu penser... :* Ce monologue rappelle celui de Belise qui hésite à se donner la mort (cf. *Las Bizarrias de Belisa*, J. II, sc. 1, trad. E. Baret, t. II, p. 35), mais la situation est moins dramatique chez Lope de Vega. — Le ton de doña Maria rappelle plutôt le ton des héros de Shakespeare.

Page 343, ligne 25. — ... *avec le courage d'un Romain :* Cf. Lope de Vega, *La Estrella de Sevilla*, J. III, sc. 4 (trad. Baret, t. I, p. 55, réplique de don Arias).

Page 347, ligne 2. — ... *et vous êtes hypocrite avec moi... :* Fray Eugenio rejoint ici l'*Ambrosio* de Lewis.

Page 350, ligne 15. — *Du courage !... :* Cf. une scène d'empoisonnement semblable dans le *Moine* de Lewis, p. 80.

Page 352, ligne 24. — *Ne m'en voulez pas trop... :* Même désinvolture dans le dénouement de *El pintor de su deshonra* de Calderon (*Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, p. 289, paroles de Jeannet).

Page 353, ligne 1. — *Note 1 : Effet ordinaire... :* Le détail est emprunté à F.-G.-H.-L. Pouqueville, *Histoire de la régénération de la Grèce* (Paris, Firmin-Didot, 1825, 2e éd., 4 vol. in-8°, t. III, p. 378).

—, ligne 4. — *Note 2 : « Mirad... » :* Regardez ces herbes ; elles sont encore foulées aux pieds...

—, ligne 8. — *Note 4 : « Tu te holgaràs... » :* Tu folâtreras avec elle dans un lit acheté avec mon argent.

LE CARROSSE DU SAINT-SACREMENT

Page 355, ligne 3. — *Saynète... :* La forme de la pièce est imitée des saynètes de Ramon de la Cruz.

—, ligne 4. — *Tú verás... :* « Tu verras que mes bontés (mes galanteries) t'apaiseront. » Ces deux vers sont empruntés à la scène 16 de la 1re Journée de *¿Cual es mayor perfeccion?* de Calderon.

Page 356, ligne 2. — *Don Andrès de Ribera :* D'après la tradition, le vice-roi s'appelait Don Antonio Amat (cf. Max Radiguet, *Souvenirs de l'Amérique espagnole.* Paris, M. Lévy, 1856, in-12, p. 133).

—, ligne 7. — *Camila Périchole :* Dans la note 5, Mérimée résume l'histoire de cette comédienne de Lima, mais il n'indique pas à qui il l'emprunte. J'ai fait des recherches qui n'ont point abouti à des résultats précis. En 1835, lorsque Théaulon et Deforges publient la *Périchole*, comédie en un acte, mêlée de chant (Paris, Marchant-Barba, in-8o), ils font précéder leur pièce, dont ils avouent avoir emprunté le sujet à Mérimée, de la notice suivante :

Notice sur la Périchole.

(En note : Périchole, la Périchole, sobriquet de théâtre. Le véritable nom de cette comédienne était Léonora Aguirre.)

Voici ce qu'on lit dans l'*Histoire du Pérou*, par don José Pineïros, jésuite portugais, traduite par François Rozet, religieux minime : « Ce jour-là (8 septembre 1761, fête de la Nativité), toute la ville de Lima fut en rumeur. Une nouvelle étrange circulait, en effet, dans les salons ; il ne s'agissait de rien moins que de la conversion de la Périchole, fameuse comédienne du théâtre de Lima et maîtresse déclarée du vice-roi.

« La Périchole était une fille de race indienne, capricieuse, insolente, parpaillotte, fantasque et ne reculant jamais devant une extravagance. Sachant que la solennité religieuse que l'on célébrait remplirait les rues d'une

foule innombrable de fidèles, la fantaisie lui vint d'aller à l'église en carrosse. Il y avait alors peu de voitures à Lima et elles appartenaient toutes à des personnes de la plus haute condition. La Périchole obtint, non sans quelque peine, que le vice-roi, qui l'aimait passionnément, lui fît don d'un carrosse magnifique tout neuf, dans lequel elle se montra par la ville, au grand ébahissement des Liméniens et au grand scandale de la noblesse.

« Tout à coup, elle fut saisie d'un accès de dévotion, et, après avoir joui de son carrosse pendant une heure à peu près, elle en fit don à l'église cathédrale, voulant qu'il servît à transporter rapidement les prêtres qui allaient administrer les secours spirituels aux malades. Elle ajouta de plus une fondation pour l'entretien de cette voiture. Depuis ce temps, le Saint-Sacrement est porté, à Lima, en carrosse, et le nom de la comédienne est en grand honneur. »

J'ai recherché vainement cette *Histoire du Pérou ;* aucun historien portugais du nom de Pineïros ne paraît avoir composé un livre intitulé ainsi. D'ailleurs, cette *Notice* est assez étrange ; Pineïros est mal orthographié (il faudrait écrire sans doute Pinheïros) ; — la Périchole ne s'appelait pas Léonora Aguirre, mais Mariquita Villegas, et l'erreur est d'autant plus surprenante que, dans la pièce de Mérimée, le nom propre *Aguirre* est appliqué au capitaine amoureux de la Périchole ; enfin le ton de cette notice, qui est presque mot pour mot une réplique de la note 5 rédigée par Mérimée, fait naître des doutes : certains mots, comme *parpaillotte*, sonnent faux. On pourrait donc se demander si Théaulon et Desforges, qui n'étaient pas des érudits, n'ont point été les victimes d'une nouvelle mystification : auraient-ils demandé à Mérimée d'où il tenait son sujet et Mérimée les aurait-il sciemment induits en erreur? Simple hypothèse...

Dans un article intitulé *Écrivains et voyageurs français au Pérou* (*Revue de l'Amérique latine*, 1er octobre 1922, p. 104-114), M. Antonio Garland se demande à qui Méri-

mée a emprunté le sujet de sa pièce. Il écrit : « Quel portrait précis, quelle dévotion sympathique montre Radiguet lorsqu'il parle d'elles (les Liméniennes) (il serait curieux que ce fût lui qui ait suggéré à Mérimée l'argument du *Carrosse du Saint-Sacrement*, leurs noms étant unis dans cette même époque de la *Revue des Deux Mondes*) » (p. 111). M. Garland se trompe ; Radiguet est né en 1816, il a visité le Pérou de 1841 à 1845 ; il a publié trois études sur ce pays dans la *Revue des Deux Mondes* des 1er juillet 1847, 15 juin et 1er août 1852, et son livre intitulé *Souvenirs de l'Amérique espagnole* a paru en 1856. Il n'a donc pu documenter Mérimée en 1829.

Le livre de Max Radiguet (*Souvenirs de l'Amérique espagnole. Chili. Pérou, Brésil.* Paris, M. Lévy, 1856, in-12) est d'ailleurs fort curieux. L'auteur y parle à plusieurs reprises de « la comédienne Mariquita Villegas, plus populaire sous le nom étrange de la Perricholi » (Avant-Propos, p. XIII) : elle réunit, dit-il, les deux éléments du caractère des Liméniennes, la sensualité et la dévotion. Dans le livre II intitulé *Les Théâtres — Les Fêtes populaires*..., il lui consacre des pages intéressantes. « Quelques mots de cette Perricholi, la Péruvienne la plus populaire après Sainte-Rose, trouvent naturellement leur place dans une esquisse des gens de *medio pelo* [1] », et il raconte son histoire. Mariquita Villegas débute au Coliseo de Lima vers 1760 ; le vice-roi du Pérou, Don Antonio Amat, sent « fondre aux ardeurs tropicales de sa prunelle les glaces de son âge et [dépose] à ses pieds son cœur, ses trésors et sa fierté d'hidalgo ». Alors, la comédienne adroite se venge sur lui des outrages dont les Espagnols abreuvent leurs malheureux sujets ; elle humilie le vice-roi, qui, un jour, à bout de patience, la traite de *perra* [2]. Mais la colère de Don Antonio Amat tombe vite et, dans sa bouche, le mot injurieux devient un diminutif amoureux, *perricholi*. La

1. Sang mêlé.
2. Chienne.

Perricholi se livre alors, en maîtresse absolue, aux pires excentricités ; elle exige du vice-roi un carrosse. Le scandale éclate ; c'est un *tolle* général chez la noblesse, car la comédienne n'est qu'une *cholita*[1]. L'Inquisition s'en mêle. Finalement, on aboutit à une transaction et la Perricholi obtient un carrosse. Mais, à la vue d'un prêtre qui porte les sacrements à un malade, la comédienne éprouve des remords, se convertit, abandonne son carrosse au prêtre et se retire dans une retraite pieuse. « Elle mourut en 1812 dans la petite maison de l'Alameda Viejo, couverte de bénédictions, emportant des regrets unanimes et laissant des souvenirs chers au peuple liménien » (p. 133-136). Radiguet n'indique aucune source écrite et présente l'histoire de la Périchole comme une tradition orale. Cette tradition, il l'a recueillie au Pérou ; nul, en effet, à Lima surtout, n'ignore l'histoire de la célèbre comédienne, qui est considérée comme une héroïne nationale ; on y entoure sa maison d'un véritable culte.

Mérimée, entre 1825 et 1829, n'a-t-il pas simplement recueilli cette tradition mi-historique, mi-légendaire? Et cette tradition ne la tiendrait-il pas du docteur Roulin, qui revient de l'Amérique latine? C'est une hypothèse qui me semble plausible ; elle sera confirmée, je l'espère, par le livre que Mme Marguerite Combes prépare sur le docteur Roulin : aussi je crois pouvoir la proposer[2]. En attendant, « telle est mon opinion..., et je dirai avec lord Byron en la présentant :

« I only say, suppose this supposition. »

(*Don Juan*, cant. I, str. 85.)

(*Chronique du temps de Charles IX*, fin de la *Préface*.)

En dehors de cette tradition orale et des emprunts faits à Calderon, Mérimée doit moins aux écrivains espagnols qu'aux écrivains français. Il s'inspire directement de

1. Peau-Rouge.

2. Je dois de vifs remerciements à MM. Martinenche et Le Gentil, professeurs à la Sorbonne, et aux Espagnols qui ont bien voulu m'aider dans mes recherches.

Molière et de Lesage ; la grande scène de coquetterie entre Alceste et Célimène dans le *Misanthrope*, quelques passages de l'*Avare* et de *Tartufe* lui servent de modèles. Mais son véritable maître est Lesage ; on peut dire qu'il transporte sur la scène quelques chapitres de *Gil Blas*, en particulier les chapitres v et vi du livre VII et les chapitres ii et iii du livre XII. Le *Carrosse du Saint-Sacrement* est un démarquage habile de ces deux derniers chapitres. Tout ce qui est espagnol est superficiel et plaqué.

Page 356, ligne 8. — *La scène est à Lima, en 17... :* D'après la tradition, la scène se passerait en 1761.

Page 357, ligne 15. — ... *cent piastres :* Cf. Otter, *Voyage en Turquie*, t. I, p. 141. — Ali-Bey, *Voyages en Afrique et en Asie*, t. I, p. 51, 58. — Byron, *Don Juan*, ch. ii, str. 125.

Page 359, ligne 11. — ... *plus doucement... Aïe... plus doucement... :* Ce type de vieillard goutteux est emprunté à Calderon (cf. Don Lope dans l'*Alcalde de Zalamea*, J. I, sc. 17. — Don Lope de Figueora, dans *Amar despues de la muerte*...) et à Moratin (cf. *El Si de las Ninas :* Calamocha, A. I, sc. 7. — Le Vieillard, A. I, sc. 3).

Page 360, ligne 3. — ... *un cacique indien...*, un peu plus loin *maté..., inca :* Ces éléments de couleur locale sont dans l'*Araucana* d'Ercilla (cf. trad. Alexandre Nicolas. Paris, Delagrave, 1869, 2 vol. in-12, ch. i, str. 13, p. 20 : cacique...), qui venait d'être traduit en 1824 par Winterling.

Mérimée les emprunte également sans doute au livre de Sepulveda, dont il a fait mention dans le I[re] partie d'*Inès Mendo : De Rebus Hispanorum gestis ad novum orbem Mexicumque* (cf. l. I, p. 32 : cacique...).

Il n'est pas indifférent de noter que la même couleur locale se trouve dans les *Natchez*, qui furent publiés un an après l'apparition du *Théâtre de Clara Gazul ;* mais l'œuvre de Chateaubriand est écrite depuis 1799 environ.

Page 361, ligne 2. — ... *dans la province de Chuquisaca... :* Sous la domination espagnole, le Pérou (empire des Incas)

formait une vice-royauté qui était divisée en trois *audiences :* Los Reyes, Quito, La Plata (ou Chuquisaca), qui devint ensuite un département de la république de Bolivie.

Page 362, ligne 8. — *Manco Capac... :* Noms propres imités des noms propres de l'*Araucana.* Chateaubriand mettra la même complaisance, par goût de l'exotisme, à énumérer les noms extraordinaires des tribus sauvages (Outchipouois, Pontonétamis...) dans le *Voyage en Amérique* (composé en 1791, le *Voyage* ne paraîtra que deux ans après le *Théâtre de Clara Gazul*).

Page 363, ligne 11. — « *A combien l'aune de drap?* » Réminiscence de Molière (cf. *Le Bourgeois gentilhomme*, A. III, sc. 12). « Elle n'a pas toujours été si relevée que la voilà, et ses deux grands-pères vendaient du drap auprès de la porte Saint-Innocent. »

—, ligne 20. — ... *la saynète de la Vieille Coquette :* Titre assez fréquent au théâtre, mais qui ne désigne ici aucune pièce particulière.

—, ligne 23. — ... *cette inimitable actrice... :* Cf. la réputation de l'actrice Amarylis, dans *El Robo de Helena* de Lope de Vega et dans la *Dama Duende* de Calderon ; de même les succès de la comédienne Lucrèce dans *Gil Blas* (l. XII, ch. II et III).

Page 364, ligne 18. — *Je veux savoir ce que l'on dit de ma liaison avec cette fille... :* Cette scène entre le vice-roi et Martinez est imitée de la scène de l'*Avare,* où Harpagon demande à Maître Jacques ce qu'on dit de lui (A. III, sc. 1), et de la scène de *Gil Blas,* où Gil Blas est chassé par l'archevêque de Grenade pour avoir dit la vérité sur le dernier discours du prélat (l. VII, ch. IV, p. 327, trad. Viardot, 1846).

—, ligne 22. — ... *et pour être un vice-roi, on n'est pas obligé de vivre comme un saint :* Réminiscence de Molière :

> « Ah ! pour être dévot, je n'en suis pas moins homme. »
>
> (*Tartufe*, A. III, sc. 3, v. 966.)

Page 365, ligne 5. — ... *mais c'est à condition que tu paieras ma franchise... :* Cf. *Gil Blas*, l. VII, ch. III, p. 324.

Page 366, ligne 3. — ... *lorsqu'elle danse dans la Gitanilla avec des bas de soie rose et des souliers couverts de paillettes... :* Cf. Cervantès, *La Bohémienne de Madrid* (*Les Nouvelles exemplaires*, trad. L. Viardot. Paris, Hachette, 1858, in-12, p. 128 : le ballet où danse Préciosa). — Les souliers couverts de paillettes se retrouveront dans *Carmen* (éd. Calmann-Lévy, p. 45).

Page 369, ligne 1. — *Votre Altesse sait bien que ces médisances... :* Cf. les médisances de Laure dans *Gil Blas* (l. III, ch. x, p. 160).

—, ligne 10. — *Au dernier combat de taureaux... :* Cf. dans *Carmen* la liaison de Carmen et du picador Lucas (*Ibid.*, p. 77). — Mérimée s'inspire de *Gil Blas* (cf. les mœurs des comédiennes, l. III, ch. XI, p. 164 ; — les liaisons de l'actrice Laure (Estelle), l. VII, ch. VII, p. 338...).

—, ligne 16. — ... *un cholo :* un Peau-Rouge, par opposition à la « noble race au sang d'azur » (les Espagnols). Cf. M. Radiguet, *ouvr. cité*, p. 135.

Page 371, ligne 12. — ... *la Fille de l'Air :* Titre inventé par Mérimée, qui veut peut-être ici faire un jeu de mots.

Page 372, ligne 3. — *Monsieur Martinez, vous êtes un faquin :* Cf. Molière, *l'Avare* (A. III, sc. 1. « Vous êtes un sot, un maraud, un coquin et un impudent »). — Lesage, *Gil Blas*, l. VII, ch. IV, p. 328-329.

Page 373, ligne 24. — *La Périchole. Il est assez étrange... :* Pour dessiner ce type de comédienne, dont la tradition ne lui offrait qu'une silhouette, Mérimée a pris de toutes mains. La Périchole ressemble comme une sœur à l'Amarylis de Lope de Vega (cf. *El Robo de Helena*) et de Calderon (*La Dama Duende*), à la Preciosa de Cervantès (cf. la *Bohémienne de Madrid*), et surtout aux héroïnes de Lesage (cf. *Gil Blas :* Laure, l. VII, ch. VII, p. 345 et suiv... — Lucrèce, qui joue devant la cour et dont le roi devient amoureux, l. XII, ch. II et III, p. 595... — Eufrasie, qui s'attache « aux vieillards généreux », l. IV, ch. VII, p. 220).

La Périchole, comme Eufrasie, comme Laure surtout, n'accepte d'être la maîtresse d'un vieillard que par intérêt. « Vingt cavaliers de toutes sortes d'âges s'offrirent à l'envi à prendre soin de moi, dit Laure. Si j'eusse suivi mon inclination, j'aurois choisi le plus jeune et le plus joli ; mais nous ne devons, nous autres, consulter que l'intérêt et l'ambition lorsqu'il s'agit de nous établir : c'est une règle de théâtre (p. 345). » Ainsi la liaison de la Périchole et du vice-roi offre de grandes analogies avec la liaison de Laure et de Don Ambrosio de Nisana.

Page 374, ligne 26. — ... *me régaler d'une petite scène de jalousie... :* Dans cette scène, Mérimée a eu plusieurs modèles : Molière (*le Misanthrope*, A. IV, sc. 3). — Lesage (*Gil Blas*, l. III, ch. x : Gil Blas jaloux de Laure au théâtre). — Ramon de la Cruz, *Pagar la burla à buen precio :* doña Petra feint de faire une scène de jalousie au marquis de Monteshuescos qui la courtise pour que celui-ci lui paye une parure de diamants. — Byron, *Don Juan*, ch. I, str. 145 et suiv. : colère indignée de doña Julia contre Don Alfonso qui la soupçonne...

Page 375, ligne 12. — ... *il y a entre nous une petite guerre bien active de petites calomnies :* Cf. les médisances de Laure sur les comédiens et les comédiennes (*Gil Blas*, l. III, ch. x, p. 160).

—, ligne 23. — ... *en fait d'amants... :* Cf. même chapitre de *Gil Blas* (jalousie de Gil Blas).

Page 377, ligne 2. — *Vous me ferez plus de plaisir en me donnant ce carrosse... :* Le carrosse joue un grand rôle dans certaines comédies espagnoles. Cf. Cervantès, *El Viscaino fingido* (trad. Royer, p. 318). — Tirso de Molina, *La Villana de Vallecas* (J. II, sc. 5). — Alarcon, *La Industria y la Suerte* (trad. Royer, p. 402). — Calderon, *Guardate del Agua Mansa* (J. I, sc. 11). — *El pintor de su deshonra* (J. I, sc. 1. *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers...*, p. 182). — *¿Cual es mayor perfeccion?* (J. I, sc. 1).

Page 377, ligne 18. — *Êtes-vous un évêque...?* Cf. *Letters of lady Montagu* (trad. Hamonière, 1816, t. II, l. XVIII,

p. 311. « Le pape Clément XII passait généralement pour être son amant et elle avait coutume de se promener en public dans sa voiture, au grand scandale du peuple. » Nul doute que Mérimée, qui a déjà utilisé les *Lettres* de lady Montagu dans l'*Amour africain*, ne reprenne ici la situation.

Page 379, ligne 18. — *Vous qui êtes si bonne comédienne, vous devez mentir... :* Cf. *Gil Blas*, l. III, ch. x et xi.

Page 380, ligne 8. — ... *je vous demande pardon d'avoir découvert une autre intrigue... :* Cf. *Gil Blas*, l. VIII, ch. vii. — Byron, *Don Juan*, ch. I, str. 145 à 157 : mêmes accusations, même défilé d'amants.

—, ligne 12. — *Ce n'est rien moins que le vaillant Ramon... :* Cf. *Carmen*, p. 77.

Page 381, ligne 8. — « *Cruelle imagination...* » : Calderon, *El Magico Prodigioso.*

—, ligne 22. — ... *car il est scandaleux que le représentant du roi... :* Cf. *Gil Blas*, l. XII, ch. iii, où le roi d'Espagne tombe amoureux de la comédienne Lucrèce.

Page 382, ligne 25. — ... *j'ai la chance de devenir la maîtresse du roi... :* Cf. *Gil Blas*, ibid.

Page 383, ligne 2. — ... *dans la tour de Ségovie :* Cf. *Gil Blas*, l. IX, ch. iv, vii, ix et *passim*... Il en a déjà été question dans *Inès Mendo* (cf. p. 144).

Page 384, ligne 10. — *Je baise les mains... :* Cf. *Inès Mendo ou le Préjugé vaincu*, J. I, sc. 1, p. 117.

—, ligne 15. — *Laissez-moi m'en aller... :* Cf. Ramon de la Cruz, *Pagar la burla à buen precio :* colère de doña Petra. — Byron, *Don Juan*, ch. I, str. 145 à 157 : colère de doña Julia.

Page 386, ligne 14. — *Il est vrai qu'aux dernières courses... :* Cf. *Carmen*, p. 77.

Page 387, ligne 13. — ... *du poète Peransurez :* Nom propre inventé par Mérimée, ou plutôt Mérimée l'emprunte, en le déformant légèrement, à la *Comedia famosa de las moce-*

dades del Cid de Don Guillen de Castro (cf. *Biblioteca de Autores Españoles — Dramaticos contemporaneos* a Lope de Vega, t. I, p. 239 : Peransúles est un des personnages de la pièce, c'est le cousin germain du comte).

Page 390, ligne 15. — ... *et dites au cocher que les mules...* : Cf. *Lettres de lady Montagu*, l. XVIII, t. II, p. 311.

Page 391, ligne 5. — *Quel joli petit pied!...* Cf. les *Espagnols en Danemarck*, J. I, sc. 2, p. 72.

Page 395, ligne 16. — *Le Licencié. Ah! Monseigneur...* : Le récit du Licencié est calqué sur le long récit que Don Félix fait à sa sœur Léonor dans la scène 1 de la 1re Journée de *¿Cual es mayor perfeccion?* de Calderon : il s'agit, là aussi, de la rencontre de deux carrosses.

Page 401, ligne 11. — *Mademoiselle a eu la générosité d'en faire don à notre église...* : Rien de plus fréquent que ces dons. En général, les Espagnols et leurs sujets donnaient des tableaux aux églises.

Page 402, ligne 2. — *Notre-Dame de Chimpaquirà...* : On la retrouve dans la *Famille de Carvajal* (cf. éd. Calmann-Lévy, p. 431 et note 6).

Page 403, ligne 11. — *Mademoiselle, ce carrosse...* : Ce dénouement rappelle le dénouement pieux de l'histoire de Lucrèce qui, après avoir séduit le roi d'Espagne au théâtre, entre au couvent des *Filles Pénitentes* (cf. Lesage, *Gil Blas*, l. XII, ch. III, p. 598).

Page 404, ligne 10. — *¿Pesada imaginacion...* : « Imagination importune, sous des apparences flatteuses, quand t'ai-je donné l'occasion d'affliger de la sorte mon cœur? » (Ces vers sont prononcés par Justina au début de la scène 5 de la 3e Journée de *El Magico prodigioso* de Calderon.)

COMPTES-RENDUS
(1825-1830)

Théatre de Clara Gazul, comédienne espagnole

Le Globe, 4 juin 1825, nº 116, p. 590-591.

C'est une situation difficile pour la critique d'avoir à proclamer les principes avant qu'ils aient été appliqués. Quels sont, demande-t-on aux partisans d'une nouvelle littérature appropriée à notre temps, quels sont les ouvrages composés selon vos idées? Vos arguments sont bons, mais nous voudrions des résultats ; vous êtes mécontents de ce que l'on fait ; essayez donc d'autre chose ; ne demandez plus, donnez du nouveau : vous avez prouvé votre bon droit, mais où sont vos titres?

Quoiqu'en disant cela on commette l'injustice de s'en prendre aux temps et aux hommes de leur vocation, dont ils ne sont pas plus responsables les uns que les autres, il est certain que la production, qui dans les arts est le but unique, est aussi le seul moyen complet de démonstration. Il y a d'excellents arguments contre tous les systèmes, il n'y en a point contre un bon ouvrage, et la critique qui pose les principes ne peut être mieux servie que par le talent qui les met en œuvre et qui peut lui dire un jour, comme Fiesque au peintre Romano : « Ce que tu as peint, je l'ai fait. »

Le volume qui vient de paraître sous le titre de *Clara Gazul* remplit heureusement ce but. Il me semble impossible après l'avoir lu, de ne pas convenir que, sous des formes très différentes de celles de notre comédie, on peut mettre beau-

coup de vérité et de finesse, et être très amusant sans imiter Molière et sans rappeler M. Duval.

Le *Théâtre* est précédé d'une notice biographique sur Clara Gazul ; chaque pièce a une épigraphe espagnole, et les formes de la comédie espagnole sont si bien imitées qu'on peut, sans trop de crédulité, prendre la chose au pied de la lettre et attribuer en effet les six comédies qui composent ce recueil à une actrice espagnole qui les aurait composées et publiées pendant le règne de la constitution ; mais, cependant, peut-être par l'envie que nous en avons, nous aimons mieux en croire d'autres bruits et supposer que l'auteur est un jeune Français qui, le premier, aurait arboré, dans le champ de notre littérature dramatique, un drapeau indépendant. Clara Gazul ainsi reléguée parmi les prête-noms ingénieux avec l'honnête Beddiah Cleisbotham et le vénérable Drydurst, ne serait qu'une création piquante de plus de l'imagination du véritable auteur.

Ces comédies ont un grand mérite, assez rare aujourd'hui, celui d'une composition naïve ; elles amusent, parce qu'on sent que l'auteur s'est amusé en les écrivant, qu'il n'a point songé à une école, à un système, mais au naturel et à la vérité ; qu'il n'a point d'autre but que de représenter les choses telles qu'elles sont. Il y a de l'art, et souvent un art très fin, dans le développement des caractères, dans l'enchaînement des scènes et du dialogue, mais ce n'est point cet art faux qui cherche les effets, qui étudie les contrastes, c'est une manière simple, facile et spirituelle.

Un grand mérite dans un ouvrage dramatique, écrit par un homme d'esprit, dans notre temps si dominé par l'analyse et la réflexion, c'est de ne jamais servir à établir un principe, de n'être jamais fait dans telle ou telle intention philosophique. Ce n'est pas au profit d'un certain ordre d'idées et de sentiments que ces comédies sont écrites : on n'y veut rien prouver, rien établir, rien combattre : on se borne à peindre d'une manière piquante, rapide, quelquefois profonde, des sentiments, des passions, des ridicules.

La première des pièces de ce recueil est fondée sur un des faits les plus mémorables de notre temps ; c'est l'héroïque

résolution du marquis de la Romana, qui parvint à ramener de l'île de Fionie, en Espagne, ses troupes engagées sous les drapeaux de Napoléon. Au vieux patriotisme de La Romana, à l'enthousiasme chevaleresque et pourtant contemporain de Juan Diaz (l'infortuné Porlier) sont opposés, ou plutôt s'opposent naturellement la vanité bête, l'ineptie confiante d'un suppôt de diplomatie qui, envoyé parmi les Espagnols pour observer, n'observe rien et trouve seulement que Nyborg est bien loin de Paris ; la perversité profonde d'une femme qui a vieilli dans les ruses de l'espionnage impérial, la corruption incomplète de sa fille, en qui l'amour pour celui qu'elle s'est chargée de trahir et de perdre révèle ou plutôt remplace la vertu ; enfin, le courage brutal, l'honneur grossier d'un sabreur de la grande armée, qui appelle un guet-apens périlleux une embuscade, méprise la police et bouscule la diplomatie. On s'est plaint que dans cette pièce le côté héroïque de l'action était trop effacé par la peinture de la partie ignoble, ridicule et même romanesque de l'événement. Mais n'en est-il pas ainsi dans le naturel? Les actions sont grandes, par la manière dont on les accomplit, plutôt que frappantes par les discours qu'elles inspirent : la corruption se trahit mieux que la vertu ne se montre, la passion parle plus que l'héroïsme, la sottise plus que la passion.

Deux autres pièces (*Une Femme est un Diable* et *le Ciel et l'Enfer*) renferment uniquement des scènes espagnoles où figurent des inquisiteurs. Peut-être alarmeront-elles quelques scrupules respectables ; cependant, la fidélité aux couleurs locales y est poussée si loin, la différence de costume y est si bien observée, et, nous osons le dire, notre clergé ressemble jusqu'à présent si peu à celui-là qu'on ne sera pas tenté de lui faire l'outrage de le reconnaître dans un tableau où on n'a pas voulu le placer. La manière générale de l'auteur le justifie encore ; il est si clair que son seul but est de peindre sans arrière-pensée d'aucun genre, que là où l'on pourrait l'accuser d'avoir bravé quelques convenances, on voit que c'est son sujet qui l'a voulu et non pas lui qui l'a cherché.

On peut en dire autant de détails trop libres et de la vul-

garité de quelques rôles : l'auteur n'a point choisi ces détails ; il n'a point préféré ces rôles, ils se présentaient ; il ne les a point évités, le devait-il? C'est une question qui peut se discuter en morale et en littérature ; mais quand on la jugerait contre lui, toujours serait-il qu'on ne devrait pas l'accuser de se complaire dans la représentation de la nature dépravée, mais seulement d'avoir adopté un système trop vaste, qui ne recule devant aucun objet d'imitation, et qui, parce que tout existe, aspire à tout peindre.

La première partie d'*Inès Mendo* me semble ce qu'il y a de plus faible dans le recueil ; ce qu'elle a de remarquable, c'est que l'auteur semble avoir eu pour but d'y retracer, plus exactement que partout ailleurs, l'allure rapide, naïve et brusque des anciennes comédies espagnoles ; il y a un duel, un meurtre, un jugement, un bourreau qui se coupe la main, et le roi arrive à la dernière scène, qui le fait gentilhomme. C'est comme une vieille ballade dialoguée.

Enfin, aucune des pièces que j'ai citées jusqu'ici ne ressemble à celle qui est intitulée l'*Amour africain*. Ce sont quelques scènes de la vie orientale, et je dirais presque qu'elles la font comprendre toute entière. L'impétuosité du désir, la sécurité de la possession tranquille, cette amitié grave et gracieuse qu'on trouve dans les *Mille et une Nuits*, la fougue de l'Arabe du désert et la sérénité calme du Maure de Cordoue, tout cela respire un parfum et une poésie de l'Orient qui doit réconcilier avec l'auteur ceux dont quelques détails trop *réels* auraient effarouché l'imagination.

Nous ne relèverons point quelques négligences de langage, quelques expressions de mauvais goût : comme nous n'avons rien cité à l'avantage de l'auteur, il n'y aurait pas de générosité ni même d'impartialité de notre part à changer de méthode pour l'attaquer.

Mais, pour achever de caractériser sa manière, il est nécessaire de dire qu'elle laisse désirer quelques développements. Son trait est toujours juste, fin, léger ; mais parfois son coloris n'est pas assez riche, assez animé. Son allure, qui ne manque jamais de naturel et de rapidité, est par moments trop brusque et trop hâtée. On fait avec lui un chemin fort

agréable ; mais si l'on sait toujours parfaitement où l'on est, il arrive de ne pas bien comprendre par où on a passé. Mais on a toujours les défauts de ses qualités ; et, quand celles-ci sont aussi éminentes, il faut combattre les autres avec précaution. D'ailleurs, nous sommes si las des développements excessifs, des lourdes déclamations de tant de personnages dramatiques que nous ne pouvons nous plaindre d'un auteur original, varié, naturel, qui nous donne toujours une esquisse parfaite, sinon un tableau fini, qui, lorsqu'il n'achève pas ses portraits, les indique avec sûreté et finesse, auquel enfin on ne peut reprocher que de mettre dans ce qu'il fait trop peu du sien, tandis qu'il y a tant d'auteurs auxquels on a besoin de pardonner d'avoir mis dans ce qu'ils font trop du leur.

J.-J. A.[1]

Extrait de l'article intitulé : *Essai sur le Classique et le Romantique*, de Cyprien Desmarais (signé O., c'est-à-dire Duvergier de Hauranne)[2].

Le Globe, 11 juin 1825, n° 118, p. 602.

« ... Quel vide dans le camp des classiques ! Il leur restait encore une dernière arme. « Produisez, disaient-ils aux no« vateurs, et voyons cette affaire. » Eh bien ! cette arme vient de leur être enlevée, et voici que, sous le nom de Clara Gazul, un génie indépendant et original trace le chemin et, du premier pas, laisse bien loin derrière lui tous les favoris de la Melpomène moderne. Pour peu qu'un tel exemple soit suivi, que deviendront tant d'estimables littérateurs qui se sont fait un honnête revenu en copiant La Harpe et calquant Racine? Il y a de quoi les tuer, et nous devons compter sur un redoublement d'invectives... »

1. Jean-Jacques Ampère.

2. Cet article est une réponse au *Journal du Commerce*, qui, dans son numéro du 1er novembre 1824, avait dit : « Le romantisme n'est point un ridicule : c'est une maladie comme le somnambulisme ou l'épilepsie. Un romantique est un homme dont l'esprit commence à s'aliéner... »

Théatre de Clara Gazul.

Le Globe, 18 juin 1825, nº 121, p. 619-621.

A M. le Directeur du *Globe*,

Monsieur,

Je viens de lire presque à la fois le *Théâtre de Clara Gazul* et l'article de votre journal où vous signalez l'apparition de cette piquante nouveauté. Vous le dirai-je? J'ai trouvé quelque disproportion entre l'extrême mérite qui me frappe dans cet ouvrage et le jugement favorable, mais très mesuré, que vous en portez.

Au reste, vous convenez que ce théâtre est une heureuse réalisation de vos principes littéraires ; vous laissez entrevoir de plus que cette mystérieuse Clara pourrait bien n'être que le prête-nom d'un jeune écrivain assez hardi pour lever le premier l'étendard de l'indépendance dramatique en France : il est naturel de conclure de là que ce nouvel athlète est sorti de vos rangs, et que vous le loueriez davantage s'il était moins des vôtres. Peut-être aussi avez-vous craint de compromettre, par un trop vif éloge officiel, les théories romantiques, pour lesquelles vous combattez, en liant imprudemment leurs destinées au sort toujours douteux d'un livre nouveau. Or, moi, Monsieur, étranger aux deux partis, qui ne connais pas l'auteur et qui, n'ayant ni nom ni autorité en littérature, puis louer sans réserve et me prononcer sans conséquence, permettez-moi de jeter avec vous un nouveau coup d'œil sur ces six comédies, où, pour la première fois, j'ai vu les hommes de notre temps parler comme ils parlent et agir comme ils agissent.

Je vous dirai d'abord, sans me targuer d'une grande sagacité, que je n'ai pas cru un instant que cet ouvrage fût celui d'une femme. Ce n'est pas seulement sur l'énergie très masculine de plusieurs rôles que s'est fondée mon incrédulité ; certes, une actrice espagnole en sait autant sur *les choses de la vie* que l'auteur de ces comédies, quel qu'il soit : mais jamais plume féminine n'atteindra ce degré de vérité. Le naturel

des femmes est toujours arrangé : voyez leurs tableaux, leurs comédies, leurs romans, même *leurs mémoires*. Ce ne sont pas les femmes qui ont fait la réputation de Walter Scott ; elles ont fait celle de Rousseau et de Byron. Nous cherchons le vrai ; elles cherchent le beau. Mais il n'est pas de beauté sans vérité, et c'est là (qu'elles me le pardonnent) ce qu'elles oublient trop quelquefois. Le vrai aussi s'éloigne souvent du beau ; mais il est un charme attaché à l'imitation qui embellit la laideur même. Boileau l'a dit et, ce qui vaut mieux, Lesage et Molière l'ont prouvé. Il est vrai que ce ne sont pas là les auteurs que les femmes aiment le plus ; elles leur préfèrent Duval ; il se peut donc que le *Théâtre de Clara Gazul* n'ait pas un succès complet auprès d'elles : il a pourtant un grand mérite dont elles savent toujours gré, il est amusant.

La première de ces six comédies, *Les Espagnols en Danemarck*, a pour sujet, comme on sait, la belle retraite de La Romana, qui parvint à se dégager des drapeaux de Napoléon et à ramener de l'île de Fionie quinze mille défenseurs à l'Espagne. Le mélancolique héroïsme de ce vieux patriote est tracé de main de maître ; il parle peu, agit beaucoup, sans avoir l'air d'agir, et ne déploie contre chaque obstacle que le degré de force qu'il demande : on voit qu'il est occupé d'une idée fixe, et que déjà son âme est en Espagne. Le jeune don Juan Diaz (Porlier), son aide de camp et son neveu, brave, étourdi, généreux, légèrement romanesque, aime son pays, comme on l'aime à son âge, sans préjudice des distractions. En face de ces deux hommes est placé, avec la mission de les observer, un jeune fat, apprenti diplomate, le baron Amédée de Pacaret, qui ne rêve que Paris et n'observe rien. Sur le premier soupçon de ce qui se passe, la police impériale lui envoie comme auxiliaires deux intrigantes, la mère et la fille, dont l'une a fait arrêter autrefois Pichegru et dont l'autre débute dans la carrière du vice. De son côté, le prince de Ponte-Corvo détache vers lui, en attendant mieux, un sabreur de la garde, allié qui lui cause plus d'embarras et de frayeur que l'ennemi même. Ce coupe-jarret, qui, vêtu d'un frac, organise un horrible guet-apens, comme la chose du monde la plus innocente, recule d'horreur en reconnaissant

sa propre mère dans l'émissaire de la police et repousse encore plus rudement sa sœur ; inconséquence qui peint admirablement les mœurs militaires d'alors, mélange d'honneur brutal et de perversité aveugle.

Si le jeu de ces divers personnages ne produisait que des peintures de ridicules et de vices frappantes de vérité, cette pièce prendrait son rang à la suite de *Turcaret ;* si du choc de ces grands intérêts patriotiques et de ces viles passions privées il ne sortait qu'un tableau historique, plein de mouvement et de vie, on le placerait près de *Pinto* : mais à ces deux éminents mérites, cet ouvrage en joint un autre qui appartient en propre à l'auteur ; c'est la vérité la plus complète portée dans la peinture des passions. La jeune intrigante venue pour séduire don Juan et le trahir est sérieusement tombée amoureuse de lui. L'idée de cet étrange amour n'est pas nouvelle ; on connaît la *Courtisane amoureuse* de La Fontaine. Mais, ce qui est absolument nouveau, ce sont les traits de vérité qui déposent à chaque instant de la sincérité de sa passion. Nulle part on n'avait fait parler si naturellement l'amour ; quelle passion dans la scène où cette malheureuse, pressée par son amant de recevoir sa main, la refuse obstinément, et lui avoue *ce qu'elle est* avec un si généreux mépris d'elle-même qu'elle en devient sublime !

La pièce suivante, *Une Femme est un Diable, ou la Tentation de saint Antoine,* n'est autre chose que le *Moine* de Lewis resserré en trois scènes, mais plus frappant, plus vrai, plus passionné que son modèle. La scène où Antonio, jeune prêtre, dévot de bonne foi, mais dont les austérités n'ont pu dompter la chair, abjurant la prêtrise et cédant au démon, va trouver *Mariquita* dans la prison, pour en faire sa femme, et devient en une heure fornicateur, parjure et assassin, offre un mélange de brutalité, de mysticisme et d'innocence, de l'effet à la fois le plus piquant et le plus profond.

A son moine convaincu, l'auteur oppose deux inquisiteurs athées et libertins ; mais ces deux prêtres, si je ne me trompe, ne s'épargnent pas assez entre eux et se vantent trop *classiquement* de leurs vices. On croirait entendre *Mathan*. La

faute est grave, mais c'est la seule de ce genre que l'auteur ait commise.

Le drame oriental *L'Amour africain*, dont votre article, monsieur, caractérise si bien le singulier mérite, aurait eu besoin, je crois, d'être plus développé ; les personnages, mieux connus, intéresseraient davantage, et peut-être le cœur serait-il aussi ému que l'imagination est frappée. Mais, tel qu'il est, quel feu ! quelle vie ! quelle mobilité de sentiments ! que Talma, dans sa jeunesse, eût bien rendu la frénésie de ce Bédouin !

Je regrette d'être moins de votre avis sur la première partie d'*Inès Mendo*, que vous regardez comme ce qu'il y a de plus faible dans ce recueil. « Ce que cette pièce a de remarquable, dites-vous, c'est que l'auteur semble avoir eu pour but d'y retracer l'allure un peu brusque des anciennes comédies espagnoles. Il y a un duel, un meurtre, un jugement, etc. » Loin de trouver que la multiplicité des incidents soit la chose remarquable de cette pièce, je n'avais même pas remarqué ce léger défaut. Épouser la fille du bourreau ne parut jamais possible qu'au plus passionné de tous les hommes, à l'auteur d'*Emile*. Il était piquant et dramatique de mettre un jeune Espagnol aux prises avec cette violente situation. On ne peut mieux peindre que ne l'a fait l'auteur les angoisses de *Mendo*, forcé par la recherche de *Don Esteban* de déclarer à sa fille son horrible profession. Mais ce qui est déchirant, et vraiment la chose remarquable de la pièce, c'est le désespoir d'Inès ; la scène où elle confesse à son amant cet affreux secret offre un nouveau modèle de cette vérité passionnée dans laquelle l'auteur excelle. Le dénouement est aussi heureux qu'imprévu. Don Esteban est condamné à mort pour les suites d'un duel. Mendo, appelé pour la première fois à remplir son cruel office, plutôt que d'obéir, se coupe le poing, et sauve ainsi la vie du jeune homme, à qui le roi fait grâce, et qui, autant par reconnaissance que par amour, épouse sa maîtresse, conclusion qui justifie le second titre de la pièce, le *Préjugé vaincu*.

Cela me rappelle, monsieur, que vous adressez à ce recueil un éloge, qui, s'il était fondé, pourrait faire plutôt peut-être

l'objet d'un reproche. Vous louez dans cet ouvrage une absence totale de vues philosophiques : vous vous plaisez à considérer ces comédies comme le produit d'une faculté créatrice toute spontanée, qui agit, pour ainsi dire, à l'insu de l'auteur, et le pousse à tracer des scènes vivantes de naturel et de passion, sans chercher à rien établir, à rien prouver, comme M. de Barante narre pour narrer. Il est vrai que vous ajoutez que ses peintures sont toujours piquantes, rapides, *quelquefois profondes ;* et heureusement il est impossible de narrer ainsi sans qu'il en résulte quelque vérité ; c'est ce qui lui arrive toujours, involontairement ou non ; et une preuve que sa volonté pourrait bien y être pour quelque chose, c'est le soin qu'il prend quelquefois d'indiquer le but de ses pièces dans leur titre même, comme nous venons de le voir dans *Inès Mendo*, et comme il le fait encore dans la seconde partie de cette comédie, qu'il intitule le *Triomphe du préjugé.*

De simple villageoise, dona Inès est devenue grande dame, sans avoir pu prendre les manières de sa nouvelle condition. Toutes les mortifications, toutes les petites souffrances, suites ordinaires d'une mésalliance, viennent l'une après l'autre briser le cœur d'Inès. Don Esteban l'aime toujours sans doute, mais son amour-propre souffre, et il ne reste pas longtemps fidèle à une femme dont il rougit ; la pauvre Inès se meurt ; et alors Mendo montrant son bras droit à don Esteban : « Quels souvenirs, lui dit-il, ce bras mutilé vous rappelle-t-il?... Jusqu'ici je n'ai donné la mort à personne... Aujourd'hui, je me fais votre juge et votre bourreau. Que le seigneur vous absolve ! » Et de son bras gauche il le tue.

Le *Ciel et l'Enfer* n'a que trois personnages. Ce petit drame nous montre une jeune femme de Valence entre son confesseur et son amant. La scène de la confession est un chef-d'œuvre de naïveté et de finesse. La dévotion et la jalousie également extrêmes de cette jeune femme contrastent heureusement avec l'amour insouciant et sensuel de don Pablo. Dona Urraca est le type de l'amour espagnol. Cette timide dévote, qui refuse un baiser à son amant le

mercredi des cendres, n'hésite pas à commettre un meurtre pour le sauver. Ces scènes, quoique très espagnoles, ne me paraissent pourtant pas, monsieur, *uniquement espagnoles*. Ces grandes contradictions du cœur humain sont de tous les pays ; et de ces trois personnages deux au moins ne seraient pas chez nous sans modèles.

Tel est ce théâtre, dont je regrette de ne pouvoir signaler un plus grand nombre de points saillants. Je ne crains pas d'avancer que l'auteur est, avec Walter Scott, l'écrivain moderne le plus éminemment vrai. L'apparition de Waverley fit, il y a quelques années, une révolution dans toute la partie *épique* de notre littérature, en nous montrant une vérité jusque-là inconnue dans les *mœurs* et les *caractères*. L'auteur du *Théâtre de Clara Gazul* complète cette révolution, en portant cette même vérité dans *les passions* et, par contre-coup, dans le *drame*. Quant à la forme inusitée qu'il a prise, elle est bien complètement indifférente ; si elle lui a donné quelques facilités, je l'en félicite : la véritable innovation n'est pas là. Bientôt sans doute la foule des écrivains à la suite va nous brocher des comédies espagnoles, jetées, les unes plus, les autres moins, dans le moule romantique. Peut-être même un des quarante daignera-t-il les traduire en beaux vers. Permis à eux ; mais, quelques variations que les uns ou les autres brodent sur ce thème, vous pouvez compter, monsieur, que je ne remplirai pas vos colonnes de leur éloge.

Agréez, etc.

Un de vos abonnés.

Extrait de l'article intitulé : *Littérature* : *Essais sur la littérature romantique* (signé J.-J. A., c'est-à-dire Jean-Jacques Ampère).

Le Globe, 9 juillet 1825, t. II, n° 130.

Ampère ajoute en note, après les mots : « l'intolérance hâtive de certains réformateurs? » : « Ce n'est point un sys-

tème qui a donné lieu à la production la plus originale de notre littérature actuelle ; le succès universel du *Théâtre de Clara Gazul* n'eût point été ce qu'il est si ces comédies eussent été écrites pour prouver une thèse. L'auteur de cet article s'estime heureux d'avoir été le premier qui ait signalé le mérite de cet ouvrage ; il n'est aucun des éloges que le correspondant du *Globe* lui a décernés depuis qu'il n'ait cru lui avoir donné ; s'il s'est mal fait comprendre, il remercie l'auteur de la lettre d'avoir mieux que lui développé sa propre pensée et de lui avoir fourni l'occasion de revenir sur l'expression d'une admiration dont il se plaît à renouveler ici le témoignage... »

Théatre de Clara Gazul, comédienne espagnole. Paris, 1825, Sautelet et Cie, place de la Bourse, 1 vol. in-8o ; prix : 6 fr.

Revue encyclopédique, juin 1825, t. XXVI, p. 871.

Les nouvelles doctrines littéraires, qui ont déjà donné naissance à quelques productions originales dignes d'attention, et spécialement à deux ouvrages historiques fort remarquables, ont sans doute dicté le théâtre que j'ai sous les yeux. On ne saurait y méconnaître le dessein de l'auteur, celui de peindre sous un nom emprunté les traits les plus saillans de nos mœurs, et de se donner, à l'abri d'un masque espagnol, une entière liberté, quant aux préjugés politiques et à ce qu'il appelle les routines littéraires. Il retrace tour à tour, et toujours avec la même hardiesse et une égale originalité, la dépravation du régime impérial, la bassesse de certains fonctionnaires, la brutalité des *sabreurs de la grande armée*, la perversité profonde des agens secrets de la police napoléonienne et l'héroïsme des Espagnols, disposés à verser leur sang pour la liberté. Abandonnant la route classique suivie par Moratin, Gorostiza et les auteurs modernes de l'Espagne, Clara Gazul ou son pseudonyme s'efforce de tracer, à la manière des anciennes ballades, de ces grands

drames où les événemens publics viennent se mêler aux émotions intimes, où des détails minutieux s'allient aux plus grandes actions ; en un mot, l'auteur essaie de montrer, comme l'a fait Shakespeare, le ridicule qui se mêle, dans la vie, aux sentimens sublimes et aux faits héroïques, prêtant à chacun son langage et sacrifiant souvent l'élégance et quelquefois, je dois le dire, la pudeur au naturel et à la vérité.

Dans une *Notice* fort bien écrite, l'auteur nous apprend que ces pièces furent composées, durant le régime constitutionnel, par Mlle Gazul, comédienne du *teatro mayor* de Cadix, qui ne se faisait nul scrupule d'avouer qu'elle était née d'une Bohémienne, sur le bord d'un chemin, et qui, loin de se prétendre issue de vieux chrétiens, tirait gloire d'être de sang moresque et arrière-petite-fille du tendre maure Gazul, si fameux dans les vieilles romances espagnoles. Les six comédies contenues dans ce recueil portent en général le caractère d'indépendance que la notice attribue à l'auteur, et qui distingue l'époque à laquelle on suppose qu'elles furent composées. La première de ces comédies, intitulée *Les Espagnols en Danemarck*, a pour sujet la belle retraite de La Romana, qui parvint à s'échapper de l'île de la Fionie, où le surveillait l'armée de Bernadotte, emmenant quinze mille Espagnols retenus, comme lui, sous les aigles de Napoléon. La Romana n'a pour auxiliaire, dans son projet de regagner l'Espagne, que son jeune aide de camp, le brave et malheureux Porlier, si connu dans les guérillas espagnoles, sous le nom d'*el Marquesito*. Ils sont observés et trahis par le résident français, un officier de la garde envoyé en mission secrète, et deux femmes, la mère et la fille, émissaires de la police impériale. — C'est avec ces ressorts que l'auteur produit les scènes les plus attachantes et les situations les plus vraies. Rien de plus piquant que la manière dont il a opposé la perversité endurcie et la perversité novice encore des deux intrigantes, le dévouement intéressé et timide du diplomate français pour la cause impériale et le dévouement brûlant et sans restriction des deux Espagnols pour leur patrie. Dans *Inès Mendo*, dont le mérite se rapproche un peu de celui de *Pinto*, de M. Lemercier, dans l'*Amour africain*, le

Ciel et l'Enfer, l'auteur a déployé la même originalité, la même force. Il se montre toujours vrai et naturel, selon les localités ; ne se refusant à reproduire ni le jargon vulgaire d'un corps de garde, ni les passions sauvages d'un bédouin, ni les turpitudes des moines et des inquisiteurs de l'Espagne.

Quoique nous soyons loin d'approuver toutes les licences littéraires qu'il s'est accordées, nous croyons devoir recommander le *Théâtre de Clara Gazul* à nos lecteurs, non comme un modèle à suivre, mais comme un essai fort original et très heureux, et qui fait concevoir de celui ou de celle qui l'a composé les plus hautes espérances.

LOÈVE-VEIMARS.

LITTÉRATURE

THÉATRE DE CLARA GAZUL, comédienne espagnole. Un vol. in-8°. Prix : 6 fr., chez Sautelet, place de la Bourse, près la rue Feydeau.

La Pandore, mardi 7 juin 1825, n° 753, p. 2.

Nous avons plus d'une fois manifesté dans cette feuille notre respect pour ces principes littéraires que professèrent Corneille, Molière, Racine, Voltaire, et tous les écrivains dont la France s'honore avec raison ; plus d'une fois aussi nous avons exprimé nos regrets de voir de jeunes auteurs qui eussent pu, en prenant ces grands maîtres pour guides, obtenir des succès légitimes par le bon goût, se fourvoyer dans des sentiers qu'ils trouvent préférables, par cela seul qu'ils n'ont point été battus. Cette profession de foi, nous l'avons trop souvent faite pour qu'on puisse nous accuser d'infidélités à ces principes quand nous croyons devoir accorder des éloges à des productions qui, bien que composées d'après cette poétique nouvelle, décorée du nom de *romantisme*, renferment de véritables beautés. On y verra, au contraire, une preuve de la conscience littéraire des classiques ; les premiers nous avons applaudi à la publication des *Théâtres étrangers*, comme à une entreprise grande et

utile ; les premiers nous appellerons l'attention des lecteurs sur une espèce de continuation de cette belle collection qui vient de paraître, le *Théâtre de Clara Gazul.*

Ce recueil, que l'éditeur nous donne pour l'ouvrage d'une actrice de Madrid, mais que des gens qui se disent bien instruits attribuent à un de nos compatriotes, renferme six compositions dramatiques, que l'auteur appelle *comédies*, mais auxquelles nous donnerons plutôt le nom de drames, car on y rencontre des situations trop fortes et trop pathétiques pour qu'elles puissent être du domaine de Thalie, des scènes trop comiques et des mots trop plaisans pour la sévère dignité de Melpomène.

Le premier : *Les Espagnols en Danemarck*, est, à nos yeux, le plus remarquable de tous ; l'action en est attachante et bien conduite. L'auteur a habilement peint la situation du général La Romana, préméditant son retour en Espagne avec la division qu'il commandait, et l'exécutant malgré les obstacles sans nombre qui l'entouraient. Deux caractères pleins de noblesse et de patriotisme, ceux du général et de son aide de camp, le trop fameux Porlier, contrastent heureusement avec celui d'un agent diplomatique dont la nullité avantageuse jette beaucoup de gaîté dans cette pièce, et avec une madame Leblanc, espion femelle, rompue à l'intrigue et habile à éventer les complots. Le personnage de sa fille, d'abord complice de sa mère, puis rendue à l'honneur par son amour pour Porlier, est une conception également hardie et ingénieuse.

Dans les autres drames : *Le Triomphe du préjugé*, *L'Amour africain*, *Le Préjugé vaincu*, *Le Ciel et l'Enfer* et *Une Femme est un diable*, on retrouve une grande partie des qualités qui distinguent les *Espagnols en Danemarck*. Tous se font remarquer par une profonde connaissance du cœur humain, par une verve et une énergie peu communes et par un dialogue concis et naturel.

Le pseudonyme de Clara Gazul est, dit-on, un écrivain dont l'âge rend encore plus étonnant le talent d'observation qu'on retrouve à chaque ligne de ce théâtre. Trop jeune pour avoir long-temps étudié la nature, il semble

l'avoir pressentie. Nous ne doutons pas que ces productions, que les rigueurs de la censure écarteront nécessairement de la scène, n'y eussent obtenu un succès non moins grand qu'à la lecture.

VARIÉTÉS

THÉATRE DE CLARA GAZUL, comédienne espagnole. Un vol. in-8°, 6 fr., chez Sautelet, place de la Bourse.

Journal des Débats, 4 juillet 1825, p. 3.

Si la collection des théâtres étrangers, qu'a publiée la librairie Ladvocat, ne nous eût point fait connoître les ouvrages de M. Moratin, nous pourrions croire que la comédie et, par conséquent, l'esprit de société n'ont ni avancé ni reculé en Espagne depuis Lope de Vega et Calderon. On retrouve dans ce théâtre de Clara Gazul, auteur moderne, et, fort heureusement pour elle et ses amis, auteur très moderne, les mêmes qualités et les mêmes défauts absolument que dans les deux illustres fondateurs de la scène espagnole. Comme eux, elle sait préparer et amener de fortes situations ; comme eux, elle rencontre quelquefois les mouvemens vrais de la passion, et ces mots si simples, si naturels où elle se peint toute entière ; mais les situations les plus heureuses périssent entre ses mains faute de développemens ; elle multiplie les incidens outre mesure ; ses dénouemens sont brusqués ; ils arrivent non pas quand le spectateur n'a plus rien à apprendre, mais quand l'auteur ne trouve plus rien à dire. Ces défauts, au reste, sont communs à tout le théâtre espagnol ; j'en excepte M. Moratin, dont les comédies sont, comme je l'ai dit plus haut, d'une société et d'une littérature plus formées. Il connoît parfaitement les convenances dramatiques et les observe ; il ne quitte une situation qu'après l'avoir traitée à fond ; son dialogue est remarquable par un extrême bon sens, son style par l'élégance et la clarté. On pourrait l'appeler le Térence espagnol, si de telles dénominations n'étaient toujours fausses, s'il n'existait nécessai-

rement entre deux écrivains plus de points de différence que de traits de comparaison.

Clara Gazul, dont M. de Lestrange vient de traduire le théâtre, joua long-temps la comédie avant d'en composer. C'est la moindre singularité de sa vie fort singulière. Elle doit le jour à une de ces bohémiennes qui parcourent l'Espagne, fort bon pays, où toutes les superstitions trouvent facilement de quoi vivre. Sa mère la remit, à peine âgée de cinq ans, aux soins du licencié Gil Vargas. Ce bon licencié, qui commandait une guerilla espagnole, ayant été pris par les Français et pendu, elle passa aux mains d'un tuteur. Ce tuteur, qui l'élevait dans les principes les plus sévères, était un véritable jaloux de comédie, un Bartholo. Il avait surtout une horreur invincible pour les sérénades. Malheureusement, Clara ne partageoit pas les préjugés de son tuteur contre la musique et ceux qui en font. Surprise un jour tandis qu'elle écrivoit un billet doux à son musicien, elle se sauva bien vite pour éviter le couvent, se rendit à Cadix, et débuta sur le grand théâtre, entraînée par sa vocation dramatique, ou par la passion que lui avoit inspirée le *jovén galàn* de la troupe. La biographie de Mlle Clara n'a pas encore éclairci ce point important de son histoire.

Clara Gazul tenoit sans doute de la nature une violente antipathie contre les inquisiteurs qui auroient brûlé sa respectable mère comme un fagot d'épines, si elle fût tombée entre leurs mains. L'insurrection de l'île de Léon lui fournit une belle occasion de leur en témoigner sa reconnoissance. Aussi en profita-t-elle en composant aussitôt une pièce contre le Saint-Office. Cette pièce, ou plutôt cette satire dialoguée, a pour titre *Une Femme est un Diable*. Les vrais diables sont trois inquisiteurs libertins et cruels qui accusent de sorcellerie une pauvre fille, puis mettent à sa liberté le prix le plus déshonorant et, enfin, s'égorgent pour la posséder. Les détails répondent très bien au fond. Ainsi, dans la première scène, deux inquisiteurs causant ensemble : « Morbleu, dit l'un, malheur à ceux que nous allons juger! il me faut quelqu'un pour passer ma mauvaise humeur! au feu! au feu! et puis au feu! voilà mon dernier mot. » — « Pour

moi, répond l'autre, c'est aujourd'hui samedi, et c'est mon usage de condamner ce jour-là ; le lundi, j'absous. De cette façon, s'il y a des quiproquo, si les innocens tombent le mauvais jour, la faute en est au bon Dieu. » La scène de l'interrogatoire offre aussi quelques traits d'un assez bon comique. « Mariquita, dit le président à la pauvre sorcière, n'êtes-vous pas passée devant le plant d'oliviers de Juana Mendo, tenant à la main une baguette qui avait deux bouts. — Mon père, voudriez-vous qu'elle n'en eût qu'un? — A la bonne heure ! cependant expliquez-nous comment le plant de Juana Mendo a été détruit quelques jours après par une inondation du Geyar ! » Mais, ce qui m'a paru le mieux, c'est que l'un de ces juges se plaint avec bonne foi de ce que le grand inquisiteur devient fanatique. Il est fâcheux pourtant que ces amères plaisanteries tombent sur des inquisiteurs, gens tout remplis de la charité évangélique, ne condamnant que sur de bonnes preuves, point intolérans, point superstitieux, point méchans, comme chacun le sait.

De toutes les pièces qui composent le théâtre de Clara Gazul, et elles sont au nombre de six, *Les Espagnols en Danemarck*, *Une Femme est un Diable*, *L'Amour africain*, *Le Préjugé vaincu*, *Le Triomphe du Préjugé*, *Le Ciel et l'Enfer*, la seconde, *Une Femme est un Diable*, obtint le plus de succès ; ce n'est pourtant pas la meilleure : il y a beaucoup plus d'art, de conduite, d'intérêt, d'esprit même, dans les *Espagnols en Danemarck*. Mais il ne faut pas y chercher ce que nous appelons une comédie : c'est, si l'on veut, un drame historique. L'action se passe dans l'île de Fionie, à une époque très rapprochée, en 1808. On se rappellera sans doute qu'une division de troupes espagnoles, qui avoient servi comme alliées dans l'armée française, fut alors cantonnée sur les bords de la Baltique. Les événemens de Madrid et de Bayonne ayant témoigné toute la bienveillance de l'empereur, car on peut lui donner ce nom qui n'est plus qu'historique ; ayant, dis-je, témoigné toute sa bienveillance pour le roi Ferdinand, les troupes espagnoles s'embarquèrent sur la flotte anglaise, abandonnant le fidèle allié de leur maître. Cet embarquement, cette fuite, cette évasion,

comme on voudra l'appeler, fait le sujet des *Espagnols en Danemarck*. Les acteurs principaux sont le marquis de La Romana, que les bulletins nommèrent si long-temps le traître La Romana, quoiqu'en vérité il n'eût trahi personne, et son aide-de-camp, don Juan Diaz ,ou plutôt cet infortuné Porlier, qui périt estimé et regretté de ses ennemis eux-mêmes. Les Français jouent aussi un rôle dans cette pièce, mais ce n'est pas le beau rôle.

Il est à remarquer que, quand on met sur la scène des peuples anciens, c'est pour leur prêter toutes les vertus, tous les genres d'héroïsme possibles ; quand, au contraire, ce sont des peuples modernes, c'est pour leur donner tous les vices, tous les ridicules imaginables. Si, par exemple, aux Variétés, au Vaudeville, au Gymnase, ou même sur des théâtres plus relevés, on fait paroître un Allemand, c'est bien le plus sot animal que la Confédération germanique puisse fournir au contingent : un vrai baron de Thunder-tentronck, qui ne parle que de la choucroute et de sa noblesse. Si c'est un Anglais, c'est pour lui faire dire vingt fois dans une scène ce gros juron qu'un gentleman ne prononce pas vingt fois dans l'année. De leur côté, les Anglais se garderoient bien de montrer un Français à Drury-Lane ou à Covent-Garden sans l'habiller comme un marquis de l'ancienne cour, sans l'attacher à une épée de six pieds qui s'accroche à tout ce qu'elle rencontre, lui répandre sur la tête deux livres de poudre et lui faire débiter toutes les impertinences du monde. Nos auteurs devroient donner l'exemple de renoncer à ce comique très facile et fort peu plaisant, parce que la vérité seule est plaisante.

Les quatre personnages français que Clara Gazul a placés dans les *Espagnols en Danemarck* sont un diplomate fat, imbécile ; un officier, espèce de Matamore, comme on en voit tant dans l'ancien théâtre espagnol et italien ; et deux femmes, la mère et la fille, comme peut-être on n'en a vu sur aucun théâtre : ce sont deux effroyables coquines s'il en fût jamais. Envoyées et payées par la police pour espionner les officiers espagnols, elles cherchent, *par tous les moyens possibles*, à gagner leur confiance. Il y a même une scène où

la mère, après avoir donné à sa fille une leçon de prostitution, l'initie aux mystères les plus cachés de la police, l'instruit de toutes les finesses du métier ; elle cherche surtout à lui graver dans le cœur cette maxime si bien observée à Mayence : « Il vaut mieux voir des complots où il n'y en a point que de n'en pas voir où il y en a. »

Ce qui devait perdre les Espagnols tourne à leur salut. Une de ces femmes, Mme de Coulanges, devient éperdument amoureuse de don Juan, qui, sensible à sa beauté et à ses grâces, lui offre sa main. Alors cette malheureuse connoît toute la profondeur de l'abîme où elle est tombée ; sa honte et sa dégradation se découvrent à ses propres yeux. Mais bientôt elle se relève à son rang de femme, de toute la dignité que donnent l'amour et les remords, et inspire autant de pitié qu'auparavant elle inspiroit d'horreur. Elle prend le parti de sauver son amant en lui avouant tout, quoique cet aveu doive la perdre. La scène où elle lui fait cette confession terrible est vraiment déchirante, et le monologue qui, la précède, plein de passion et d'éloquence. Je vais en citer quelques traits détachés, parce qu'il est fort long :

« Moi, vendre don Juan pour de l'or ! Comment se peut-il « que j'aie consenti à prendre cet épouvantable métier ! « Une misérable destinée aux plaisirs de la canaille vaut « mieux que moi. Un voleur vaut mieux que moi... Oui, le « sort en est jeté : je lui dirai tout... Mais lui dire... à lui qui « s'indigne d'une bassesse ! Il me chasseroit loin de lui ; il « aimeroit mieux une fille d'auberge, laide, grossière, que la « belle Élisa qui amorce les gens de son amour pour les con« duire à la mort. Eh bien ! qu'il pense de moi ce qu'il vou« dra ! je l'aime trop pour songer à moi. Du moins, il con« noîtra mon amour... Il faut aimer pour faire un pareil « aveu. Oui... je m'expose à sa colère. N'importe, je le sau« verai. Dût-il me battre, me souffleter, me cracher au visage, « je le sauverai. J'aime mieux un soufflet de don Juan que « des billets de banque teints de son sang. Peut-être aura-t-il « pitié d'une malheureuse qui n'étoit pas née avec une âme « de boue, mais que des méchans se sont efforcés d'avilir. « Ils n'ont pu m'ôter un reste de conscience... De cons-

« cience ! non, elle est morte en moi. Depuis longtemps elle ne « me parle plus ! Je n'agis ni par vertu ni par conscience ; « c'est à l'amour, seulement à l'amour que je devrai de ne « pas mourir sans faire une bonne action. »

Don Juan, touché de ses remords, lui offre encore sa main. « Non, lui répond-elle ; je suis heureuse puisque vous ne « m'avez pas déjà repoussée du pied comme un être malfai- « sant. Je ne veux pas faire le malheur de votre vie, en vous « prenant au mot dans un moment d'enthousiasme. Il vous « faut une femme, don Juan, qui soit digne de vous... Je « vous suivrai ; mais je ne serai pas votre femme ; je serai « votre maîtresse, votre domestique. Quand vous serez las « de moi, vous me chasserez... Si vous me souffrez auprès de « vous, ce sera entre nous à la vie et à la mort. »

Le personnage de Mme de Coulanges, quoiqu'à la fin elle soit ennoblie par son repentir et son dévouement, ne serait pas supporté sur notre scène. On y a quelquefois placé des courtisanes avec succès : mais si on nous montroit un de ces êtres vils qui vendent au pouvoir les secrets de l'amitié, l'indignation des spectateurs en ferait justice avant que ses remords ou sa punition eussent vengé la société qu'il trahit.

Je doute que nos auteurs dramatiques, si prompts et si habiles à exploiter les théâtres étrangers, trouvent cependant quelque chose qui leur convienne dans celui de Clara Gazul. Pour moi, je n'y ai vu de réellement comique, du moins comme nous entendons ce mot, que le rôle du diplomate dans cette même pièce des *Espagnols en Danemarck*. C'est un petit fat qui n'a jamais vu que Paris, ne songe qu'à Paris ; il s'inquiète beaucoup de *ce qu'ils diront* à Paris, quand ils sauront qu'il est maintenant relégué sur les bords de la Baltique ; il demande à ceux qui arrivent des nouvelles de Talma. Sa mission expresse est de parler le langage de la civilisation et de la philosophie aux Espagnols, aux Danois, aux Suédois, enfin à tous ceux qu'il rencontrera ; mais, comme il le dit fort bien, c'est d'autant plus difficile que personne ne veut l'écouter. Il y a dans ce rôle plusieurs traits d'une observation fine et spirituelle.

Il ne faut chercher ni esprit, ni finesse dans l'*Amour africain*, mais une peinture assez fidèle des transports terribles qu'excite cette passion chez les peuples que brûle le soleil du Sahara. Sidi Nouman et Zein sont unis par tous les liens de l'amitié hospitalière. Sidi Nouman est un bon mahométan qui avoue sa foiblesse pour les dames. Zein est un bel indifférent, un petit philosophe du désert. Il prétend qu'il ne donneroit pas son cheval Abjer pour tout le sérail du Calife. Mais voilà qu'il rencontre la belle Mojana, que Sidi Nouman vient d'acheter. Zein lui offre pour cette belle non seulement son cheval Abjer, mais encore son poignard. Refus de Sidi Nouman ; bataille où Zein est tué et Sidi-Nouman blessé mortellement. Furieux alors d'avoir mis à mal son meilleur ami, il poignarde l'Hélène du combat. Vous croyez peut-être que tous les personnages étant décédés la pièce est finie ; point du tout ; un domestique entre et dit : « Seigneur, le souper est servi. » « C'est différent », répond Sidi-Nouman, homme de bon conseil. Alors ils se relèvent tous ; la belle Mojana s'avance vers le public et lui adresse un petit compliment. Il est d'usage que les pièces espagnoles se terminent par un compliment au public, ou du moins par cette formule : *La pièce est finie ; excusez les fautes de l'auteur ;* comme dans la comédie latine on terminoit toujours par ces mots : *Peracta est fabula, plaudite, Cives*. Nous avons supprimé cet usage, et nous avons bien fait ; il n'est guère nécessaire d'ôter l'illusion aux spectateurs et de leur rappeler que ce qu'ils ont vu est une comédie.

Il me reste peu de chose à dire des trois autres pièces qui font partie de ce recueil, *Le Préjugé vaincu*, *Le Triomphe du Préjugé*, *Le Ciel et l'Enfer*. Les deux premières sont médiocres ; il y a de l'esprit dans la troisième, qui est encore dirigée contre l'inquisition. C'est au reste un mélange bizarre du sacré et du profane. Dans la première scène, on voit une belle dévote qui s'entretient, et très vivement, avec son amant don Pablo. Dans la seconde scène, elle se confesse de ses péchés au frère Bartholomeo, moine inquiet et libertin. Parmi ses péchés, elle n'oublie pas l'affection trop forte qu'elle a pour son chien Bichon, mais elle oublieroit l'affection qu'elle a pour don Pablo, si le moine n'avoit soin de la

lui rappeler. Il cherche ensuite à la détourner de cet amour par des motifs où le ciel n'est pour rien. Ne pouvant y parvenir, il excite si bien sa jalousie contre Pablo qu'elle le dénonce à l'inquisition comme auteur d'un pamphlet philosophique. Pablo, comme de juste, est arrêté et condamné à mort. Les femmes, au fond, sont toujours bonnes ; aussi quand Pablo est condamné, elle va le voir pour l'exhorter à faire une fin chrétienne. Du sermon, elle passe à l'explication ; s'apercevant alors qu'on l'a trompée, elle devient aussi furieuse contre son confesseur qu'elle l'étoit contre son amant. « Je veux, dit-elle à don Pablo, me venger et te « sauver. Il va venir, je le tuerai, tu prendras sa robe et nous « nous enfuirons. Cela est facile, j'ai mon poignard dans ma « jarretière. » Elle dit ces mots : j'ai mon poignard dans ma jarretière, comme une Française diroit : j'ai ma bague à mon doigt. Si cela n'est pas comique, c'est du moins singulier.

Si, comme je l'ai dit plus haut, notre littérature ne peut tirer un grand profit du théâtre de Clara Gazul, il est certain du moins que le lecteur peut en recueillir beaucoup d'observations curieuses sur les mœurs espagnoles. Une comédie fait mieux connoître les usages et les habitudes d'un peuple que les récits de vingt voyageurs exposés trop souvent à prendre un fait pour une coutume, une individualité pour un caractère général. M. de Lestrange nous a donc rendu service en traduisant ce théâtre, et surtout en le traduisant avec beaucoup d'élégance et de précision. Sa traduction prendra une place honorable parmi toutes celles que l'on publie aujourd'hui et que nous recherchons avec tant d'empressement, plus sages en cela que nos aïeux, qui affectoient un beau dédain pour les littératures étrangères : ce qui faisoit dire très spirituellement à un Anglais, M. Walpole, je crois : « Les Français qui se vantent de ce que les autres « nations connoissent leur littérature, tandis qu'ils ne connoissent pas la littérature des autres nations, ressemblent « à des aveugles qui seroient fiers de ce que tout le monde « les regarde, tandis qu'ils ne voient personne. »

R.

THÉATRE DE CLARA GAZUL, comédienne espagnole[1].

Le Mercure du XIXe siècle, t. IX, 1825, p. 494

Pendant longtemps on a cru que le romantique n'était autre chose que ce genre mystique et vaporeux né dans les brouillards de la Germanie et importé en France par M. de Chateaubriand et Mme de Staël ; et ce que cette école a produit depuis dix ans était assurément bien fait pour nous en dégoûter. Cependant, par une étrange inconséquence, on nommait aussi romantiques les tragédies de Shakespeare, les ouvrages de M. Lemercier, en un mot tout ce qui tendait à secouer le joug des règles convenues et à se rapprocher de la nature. Dès lors, le romantique cessait d'être le nom d'un genre pour devenir celui d'une opinion, et il n'a pas tardé, en effet, à paraître des réformateurs qui, l'inscrivant sur leur bannière, se sont proclamés les champions de l'indépendance en matière de goût et les ennemis de la routine classique. Selon eux, la littérature doit varier comme la société dont elle est l'expression ; et vouloir dans un siècle assujettir les ouvrages de l'esprit aux formes d'un autre siècle, c'est demander aux institutions modernes de marcher avec les rouages anciens et nous condamner à ne voir jamais que des copies gauchement déguisées, des chefs-d'œuvre des temps passés. Puis appliquant ces idées à l'art dramatique : « Il y a assez long-temps, disent-ils, que la tragédie *idéale* règne seule en France, et quelques tragédies *réelles* pourraient diversifier agréablement nos plaisirs, si de vieux préjugés, enracinés dans les têtes académiques, n'y mettaient un obstacle invincible. Comment, en effet, donner à un drame historique ses dimensions naturelles? Comment en faire agir et parler les personnages comme ils ont probablement agi et parlé, tant que les unités de temps et de lieu rétréciront notre scène? L'expérience de l'Angleterre, de l'Allemagne, de l'Espagne et même d'une grande partie de

1. A Paris, chez Sautelet, libraire, place de la Bourse, près la rue Feydeau.

l'Italie a démontré l'inutilité de ces prétendues conditions du *beau;* et, tant qu'elles subsisteront, ainsi que la pompe du langage et l'horreur du mot propre, il faudra désespérer de la tragédie moderne. »

Il y a beaucoup de vrai sans doute dans ces observations : mais jusqu'ici la querelle s'était réduite à un échange de théories et de sarcasmes ; et, tandis que les classiques persistaient à imiter Euripide et Racine, leurs adversaires se contentaient de discuter sans produire. Enfin, voici que, sous le nom de *Clara Gazul*, un esprit original et indépendant vient, par des exemples, combattre en faveur du système nouveau ; et nous ne craignons pas de dire que depuis le *Pinto* de M. Lemercier il n'avait rien paru d'aussi remarquable que quelques-unes des six pièces dont se compose ce recueil. Là, rien de convenu, rien de travaillé, rien en un mot qui sente le métier. Tourmenté du besoin de produire, l'auteur s'est livré à son inspiration ; et spontanément, sans effort comme sans combinaison, il a senti se développer, s'animer sous sa plume des situations énergiques, des caractères vrais et saillants. Quoique jeune, les passions, les mœurs lui sont déjà connues ; et ce n'est point dans les livres qu'il les a étudiées, mais dans la nature ; aussi l'expression qu'il leur donne n'est-elle jamais factice, et brille-t-il par un style toujours facile et toujours spirituel. Il ne se met point non plus l'esprit à la torture pour amener tous ses personnages dans la même chambre, pour les y faire rester plus ou moins de temps ; mais il va jusqu'au bout d'une situation et change de lieu dès que l'action l'exige, montrant ainsi au spectateur ce que les classiques lui raconteraient. Aussi n'a-t-on point à craindre avec lui ces scènes de liaison, ces conversations interminables qui ne semblent destinées qu'à occuper le théâtre jusqu'à la fin de l'acte ; peut-être même pourrait-on lui reprocher d'être trop économe de développements et de détails, car, quoi qu'en disent certains critiques, il n'est pas toujours nécessaire que l'action marche au pas accéléré. Un défaut dont il aura plus de peine à se corriger, c'est de voir en *laid*, et nous ne doutons pas qu'on ne lui en fasse un grand crime ; mais, pour peu

qu'on regarde autour de soi, est-il donc si rare de voir autre chose que la belle nature? Et n'est-ce pas au contraire la preuve qu'il est bien de son siècle, et que son talent n'a rien de factice ni d'appris? Au moins s'il peint le vice, ne le peint-il pas, comme certains auteurs moraux, sous des formes agréables, et ceux-là seuls qui blâment le Tartufe pourront s'offenser de ses espions et de ses inquisiteurs. Heureusement pour lui, ce n'est point la majorité du public.

Choisir dans une action quelques traits principaux, les grouper autour d'un centre commun, négliger les circonstances accessoires et donner ainsi à son ouvrage une unité qui n'exclut point la variété, tel est le premier talent de l'auteur dramatique, et l'auteur des pièces nouvelles le possède à un degré élevé. Pour s'en convaincre, il suffit de lire sa pièce des *Espagnols en Danemarck*, la plus importante des six. L'évasion du marquis de La Romana, de l'île de Fionie, en 1807, en est le sujet, et, sans multiplier les personnages, l'auteur a su y réunir tout ce qui peut caractériser cette époque. C'est d'abord le marquis et son neveu rêvant tous deux la liberté de leur pays ; c'est un résident français, jeune diplomate, dont la suffisance administrative et la poltronnerie mal déguisée trouveraient encore plus d'un modèle aujourd'hui ; c'est un lieutenant de la garde d'une rare intrépidité, mais bien pénétré de la supériorité de la moustache et du sabre sur toutes les conditions sociales, et ne voyant rien au delà de ses ordres : ce sont enfin deux femmes chargées de l'honorable mission de *surveiller* le marquis. Mais l'une d'elles devient amoureuse de don Juan, et de cette situation, pivot autour duquel tourne toute l'intrigue, naissent les scènes les plus touchantes. C'est en un mot un tableau tracé d'une main habile où le pathétique de la tragédie s'allie souvent à la finesse de la comédie. Chacun y parle le langage qui lui convient ; la passion s'y révèle comme dans la nature par des mots vifs et spontanés, et non par de froides analyses de sentimens ; enfin, tout s'y enchaîne, tout y marche vers un même but, sans qu'on ait à regretter l'absence d'un seul trait important. L'*Amour africain* n'est qu'une esquisse, mais une esquisse pleine de

passion et de vie. Dans *Inès Mendo*, il est encore question d'un bourreau, ainsi que dans M. de Maistre et dans M. Victor Hugo ; car le bourreau est décidément le personnage à la mode : mais celui-ci n'est pas, comme le bourreau de M. le comte de Maistre, fier de sa mission divine. Forcé par une loi cruelle à recueillir ce terrible héritage, il en frémit ; et, pour s'en affranchir, se coupe la main droite en présence du peuple étonné. Après avoir montré le *préjugé vaincu*, l'auteur, dans une seconde partie d'*Inès Mendo*, avait eu l'heureuse idée de montrer le *Retour du préjugé* : mais on ne retrouve pas dans cette pièce l'originalité qui, partout ailleurs, le distingue si fort. Ce sont, en revanche, de charmans croquis que les deux petites pièces intitulées, l'une, *Le Ciel et l'Enfer*, et l'autre, *Une Femme est un Diable*. L'auteur s'est proposé d'y peindre les mœurs espagnoles, et il est difficile de mieux exprimer que dans la première ce mélange de galanterie et de dévotion qui caractérise les peuples du midi. La scène de la *confession* suffirait seule pour assurer le succès de l'ouvrage. Dans la seconde, trois inquisiteurs sont mis en scène, l'un de bonne foi, les deux autres hypocrites et athées ; mais le premier, jeune encore et élevé dans un couvent dont il n'est guère sorti qu'une fois, lutte en vain contre une passion qui, malgré lui, s'est glissée dans son cœur. Une femme s'est offerte à ses yeux ; et, depuis ce temps, il n'est plus de repos pour lui. Cependant, on appelle une cause : assis sur son tribunal, il condamne froidement à la torture, sans ouvrir les yeux, une jeune fille accusée de sortilège. Tout à coup il la reconnaît. C'est sa bien-aimée ; et le combat que se livrent l'amour et la religion, le contraste de son inflexibilité farouche avec les sentimens plus doux qui l'animent, les idées bizarres qu'il se fait du monde et le langage dans lequel il exprime sa passion forment un tableau plein de vigueur et de vérité.

Le *Théâtre de Clara Gazul* est-il donc sans défauts? Non, sans doute, et nous en avons signalé quelques-uns ; mais, tel qu'il est, il annonce de brillantes qualités, et nous regretterions que l'auteur n'en fût pas français ; mais, malgré le soin qu'a eu l'éditeur de placer en tête du volume la vie de

Clara Gazul, nous ne désespérons pas de voir un jour cette aimable Espagnole devenir tout à coup une de nos compatriotes. Quoi qu'il en soit, nous ne saurions trop l'engager à ne pas s'arrêter en chemin. C'est ainsi que l'art dramatique pourra se régénérer en France et que la querelle des classiques et des romantiques se terminera à la satisfaction du public, des auteurs et des libraires.

A.

Revue encyclopédique, août 1828, t. XXXIX, p. 379.

. . . .

Je ne crois pas qu'une représentation de la *Jaquerie* fût moins instructive. A ce tableau savant et animé d'une population poussée vers la révolte, et vers tous les crimes qui en sont la suite, par l'excès de ses misères, par l'insolente et brutale tyrannie des seigneurs, par le brigandage des gens de guerre, on apprendrait à apprécier au juste le bonheur dont jouissait la France, et généralement l'Europe, dans ce bon vieux tems de la chevalerie, dont tant de gens rêvent les charmes. Toutefois, malgré le talent dramatique dont cet ouvrage est empreint, l'intérêt y est trop disséminé, l'action trop éparse et trop lâche, pour qu'il pût convenablement être produit sur le théâtre. Ceci n'est point une critique, et elle aurait d'ailleurs été faite avant nous par l'auteur lui-même, qui l'a intitulé *Scènes* et non pas drame. Le drame y manque en effet, mais les *scènes* en sont excellentes, pour la plupart. La seule chose que j'y reprendrais, c'est quelquefois la confusion d'un langage où se mêlent à nos manières modernes de parler quelques dictons d'un autre tems, qui ont plutôt l'air de citations érudites que d'expressions naïves.

Ce qui manque à la *Jaquerie* se rencontre dans la *Famille de Carvajal :* des caractères fortement tracés, une action vive, un intérêt pressant. Mais cet intérêt, il faut l'avouer, qui serait intolérable à la représentation, l'est presque à la lecture, tant le sujet est odieux. Ce qui distingue le plus le

talent de l'auteur, c'est de heurter hardiment les délicatesses convenues, la pruderie de notre scène. Il l'a fait avec infiniment d'art et de succès dans le théâtre dont il a gratifié, il y a un ou deux ans, *Clara Gazul*, comédienne espagnole de sa façon, auteur d'une imagination vive et forte, mais certainement peu scrupuleuse, et qui s'est quelquefois emportée à d'étranges licences. J'ai lu, je ne sais où, que Duclos, qui, comme on sait, avait le parler franc, un jour qu'il faisait à des dames de ses amies des contes quelque peu lestes, leur avait dit, par forme de justification, que des femmes sans vertu pouvaient seules se formaliser de la liberté de ses récits. Et là-dessus arrivent, l'une après l'autre, de nouvelles histoires d'un caractère toujours plus vif, tant qu'enfin une des dames s'écrie, tout effarouchée : « Mais, en vérité, vous nous croyez aussi par trop honnêtes femmes. »

. . . .

H. Patin.

LITTÉRATURE.

Théatre de Clara Gazul [1].

Le National, 23 octobre 1830, n° 294.

Toute révolution politique a son contre-coup en littérature ; celle de 1830 aura le sien. Un événement qui a renversé une dynastie, modifié une constitution, tué une idée aussi vieille que le monde, ne peut être sans résultat sur la pensée humaine et sur ses produits. Une nouvelle phase de littérature, comme une nouvelle ère sociale, datera, pour l'Europe, du 29 juillet. Que sera-t-elle? le temps seul peut nous l'apprendre. En attendant, l'effet de l'événement dont je parle se fait déjà sentir dans le passé, qu'il repousse loin de nous. Il y a si long-temps de l'année dernière ! Il faut des

1. Nouvelle édition, augmentée de deux pièces nouvelles. Chez H. Fournier jeune, libraire, rue de Seine, n° 14, et chez Delaunay, libraire au Palais-Royal.

efforts de mémoire pour se rappeler ce régime déjà ancien ; il faudra bientôt des efforts d'imagination pour le comprendre, j'entends pour ceux qui conçoivent le régime nouveau : car il est des esprits tenaces auxquels la dernière tempête n'a pas fait lever l'ancre, et qui demeurent amarrés à des écueils qu'elle a brisés. Pour ceux-là, le passé est simple ; c'est le présent qui doit paraître inexplicable. Mais, pour ceux qui ont pris pied sur le sol nouveau, pour ceux qui ont un pressentiment de l'avenir, ce qui a précédé le grand cataclysme de trois jours paraît déjà et paraîtra toujours de plus en plus s'enfoncer dans une période différente de la nôtre et se rattacher à un ordre d'existence sans rapport avec celui dans lequel nous entrons.

La poésie d'opposition est morte ; voilà Béranger qui abdique le sceptre de la chanson, parce qu'un autre sceptre a été brisé. Ce n'est plus les souvenirs de l'empire, ce n'est plus le deuil de l'invasion qu'il nous faut retracer, la garde impériale a fait son temps ; c'est aujourd'hui le temps de la garde nationale ; et s'il y a une campagne d'ici à un an, des noms de champs de bataille encore inconnus sonneront pour nous plus haut même que Jemmapes et Arcole. Il y avait aussi dans la littérature une tendance historique qui se plaisait à comprendre les époques les plus différentes de la nôtre, qui prenait intérêt au moyen âge, à l'antiquité, à l'Orient pour eux-mêmes. Cette tendance purement scientifique et contemplative était bonne pour un temps de repos et d'arrêt ; elle ne peut subsister dans une époque de mouvement et de progrès. Comment s'intéresser à ce qui est éloigné quand ce qui nous environne, ce qui nous touche immédiatement, est dans une crise qui peut nous atteindre? Ce n'est pas le moment de lire ou d'écrire de l'histoire, c'est celui d'en faire.

Enfin, dans l'absence de vie politique réelle, par l'effet de la compression qui pesait sur les générations nouvelles, il s'était formé un malaise dont tout le monde ne se rendait pas compte, mais par où nous avons tous plus ou moins passé. Après avoir eu, en ouvrant les yeux, le spectacle d'une gloire éclatante, après avoir vu briller et passer les

plus éblouissans météores, nous étions tombés dans une atmosphère obscure et lourde, sous un ciel terne et plat. C'est cette activité refoulée sur elle-même qui avait produit, dans beaucoup d'âmes, ou une exaltation un peu convulsive, ou le besoin d'émotions vagues, sombres, violentes, surnaturelles. De là était née l'école rêveuse qui a atteint toute sa perfection de suavité dans les *Harmonies* de M. de Lamartine, et l'école fantastique dont le chef est M. Hugo. Tout deux ont réussi parfois à nous enlever au monde réel, où la vie nous était pénible, en nous transportant, l'un, par la mélodie de ses vers, dans les régions d'une foi un peu confuse, mais douce et profonde ; l'autre, par les élans d'une imagination tour à tour étrange et forte, dans un monde merveilleux, parmi les terreurs du moyen âge et les prestiges de la féerie orientale. Telle a été la source des inspirations de ces deux poètes ; ils ont plu à leur temps en essayant de nous dérober au sentiment de la réalité qui nous accablait. L'un et l'autre se verront forcés de s'associer à la nouvelle impulsion que va recevoir la littérature.

Ces diverses directions, qui ont prévalu depuis quarante ans, ne peuvent plus être dominantes dans la littérature ; il faut qu'elle renonce aux avantages de l'opposition, car toute inspiration de ce genre serait pâle après celles qu'elle a, grâce à Dieu, perdues. L'intérêt calme et spéculatif de l'histoire ne peut répondre à l'agitation des esprits et au besoin d'application qui les presse. Le monde idéal et le monde imaginaire, que nous n'avions acceptés que comme un asile contre la vie réelle, pourront bien encore nous attirer du sein de nos travaux et de nos orages, élever et récréer momentanément nos âmes : un ouvrage comme le *Novissima Verba* est de tous les temps ; mais, en masse, on ne peut nier que ce ne soit une direction positive du talent, un cachet de réalité qui, dans ce moment, ait le plus de chance d'avenir et qui résiste le mieux à l'épreuve du passé.

C'est ce caractère de réalité positive, dont sont empreintes toutes les productions de M. Mérimée, qui fait presque un ouvrage de circonstance du *Théâtre de Clara Gazul*, dont la troisième édition vient de paraître avec des changemens et

des additions. Quand le *Théâtre de Clara Gazul* tomba dans la littérature, il y a environ six ans, on était beaucoup moins préparé à l'apprécier qu'aujourd'hui. Cependant il réussit, car comment ce qui est si amusant ne réussirait-il pas? Mais bien des niaiseries littéraires étaient encore en vigueur ; en ce temps-là, on croyait que le *Tyran domestique* et la *Fille d'honneur* étaient de la comédie. Des pièces qui se divisaient en journées, au lieu de se diviser en actes, faisaient, pour beaucoup de gens, un cas de conscience du plaisir qu'ils auraient pu y prendre. D'autres ne voyaient dans la reproduction de la vieille forme dramatique espagnole qu'un essai sérieux de mystification savante et s'étonnaient de trouver, là où ils attendaient quelque contre-épreuve artificielle de la muse romantique de Calderon ou de Lope, un tableau vivant des mœurs contemporaines. Quelques-uns s'indignaient de voir manquer de respect à la police impériale, à la véracité et à l'éloquence du *Moniteur* et pensaient qu'une pièce où un lieutenant de la garde était un peu brutal, et un auditeur un peu poltron, ne pouvait pas être d'un bon Français. Enfin, pour certaines personnes, la mystification avait trop bien réussi. Au lieu de saluer l'apparition d'un talent nouveau du milieu de notre jeunesse française, elles croyaient de bonne foi à l'existence de la piquante *Comédienne*, qui est aussi une création du talent dramatique de l'auteur et un personnage de plus. Sa physiononie est si bien esquissée en quelques traits qu'un homme d'un esprit supérieur ne pouvait croire à l'absence de toute réalité et se confirmait dans son erreur le plus ingénieusement du monde, en remarquant que chaque pièce contenait un rôle de femme qui allait au caractère de Clara Gazul, qu'elle semblait avoir composé pour elle. Il se trouvait, dit-on, des gens qui avaient connu l'auteur en Espagne et qui disaient gravement que, pour avoir une idée de son talent, il fallait lire son Théâtre dans la langue originale.

Aujourd'hui, cette production extraordinaire fait plus de plaisir que jamais. On est charmé qu'il reste quelque chose de nos anciennes admirations qui soit encore de ce temps-ci, qui en soit si complètement. En effet, M. Mérimée, resté en dehors de tout système par l'indépendance de son esprit, n'a

point vieilli avec ceux qui ont vieilli, n'a point passé avec ceux qui ont passé. Il est là tout aussi jeune, tout aussi frais que le premier jour, et nous, qui avons marché, nous qui n'allons plus au Français que pour M[lle] Mars et lisons Molière à la maison, nous qui, en admirant profondément le génie de Napoléon, ne voulons ni de sa police, ni de ses auditeurs, ni de son despotisme militaire, nous sommes plus en état de comprendre l'auteur qui nous avait devancés.

En outre, depuis ce temps, M. Mérimée a grandi ; ce n'est plus un jeune homme inconnu qui risque son premier ouvrage sous l'ombre du pseudonyme, qui ne connaît peut-être pas encore lui-même sa portée et, en croyant s'amuser d'une espièglerie, se place à vingt-deux ans parmi les peintres les plus vrais du cœur humain ; c'est l'auteur de la *Jaquerie*, de la *Famille de Carvajal*, des scènes de la *Saint-Barthélemy*, de ces nombreux morceaux que tout le monde a lus dans la *Revue de Paris*, chefs-d'œuvre de narration ou de dialogue ; de *Mateo-Falcone*, de *Tamango*, du *Vase étrusque*, des *Mécontens ;* c'est un écrivain jeune encore, mais déjà populaire, dont le talent est si facile qu'il semble inépuisable ; mais quand le choix de ses sujets a quelque inconvénient, l'exécution est toujours si heureuse qu'elle désarme. M. Mérimée a ce qui ne s'acquiert pas, la verve productrice, la puissance de créer un personnage, de lui donner une existence propre, une physionomie, un costume ; il invente les événemens comme ils arrivent, il les raconte comme on les voit. Le lire, c'est continuer à observer le spectacle de la réalité, et cette réalité est toujours frappante pour l'imagination, inattendue et saillante pour l'esprit ; il est impossible d'être plus piquant et plus simple, plus amusant et plus vrai, plus passionné par instans et toujours plus pur de toute exagération.

Qu'ils sont à envier ceux qui ne connaissent pas encore la famille Leblanc et le frère Bartholomé, et le vieux Mendo, et toutes les héroïnes si emportées, si résolues, un peu vives quelquefois dans l'expression de leur sentiment, mais à qui on peut pardonner quelque ressemblance avec la Madeleine, parce qu'elles *aiment beaucoup !*

Dans les deux pièces ajoutées au recueil de cette édition, *l'Occasion* et *le Carrosse du Saint-Sacrement*, se retrouve

toute la verve de gaîté et de passion dont M. Mérimée anime ses héroïnes. Avec l'intention la plus formelle d'être sévère, on ne peut tenir contre l'entraînement des situations et du dialogue, pas plus que la pauvre dona Urraca ne pouvait se défendre d'aimer don Pablo, pas plus que le roi du Pérou ne pouvait résister à la coquetterie adroite et pétulante de la sémillante *Périchole*.

Sans doute M. Mérimée aime surtout à peindre un ordre de sentimens qui n'est pas idéal ; sans doute, même dans la réalité, il semble chercher de préférence ce qui est violent et désordonné. Il se plaît à relever un sentiment vulgaire par son énergie, à défendre un sentiment coupable par sa profondeur. On voit que l'exagération convenue de nos personnages de théâtre et de romans l'a fatigué et qu'il s'est senti le besoin de montrer que les hommes n'étaient pas toujours des êtres sublimes et désintéressés ; mais, en même temps, on voit dans ses tableaux que le cœur humain est rarement dépourvu de toute étincelle de vertu, et que les destinées les plus abjectes, les passions les plus grossières ne sont pas entièrement dénuées d'un certain mélange de dévoûment, de générosité, de grandeur même, qui ennoblit leur misère et console de leurs égaremens.

D'ailleurs, à un talent si naturel, qui fait partie de celui qui le possède, qui s'exerce pour son plaisir autant que pour celui du lecteur, il n'y a rien à dire, il n'y a qu'à lui souhaiter de longues années de production. Laissez pousser l'arbre, ses rameaux sont trop forts pour qu'on les puisse émonder. Le seul conseil qu'on doive donner à M. Mérimée, c'est de continuer ce qu'il a fait jusqu'ici, c'est de poursuivre sa marche indépendante, c'est de n'épouser aucun système, pas même celui du désordre, de se défendre de toute exagération, même de celle du vrai. Qu'il reste lui-même, et il aura une belle place dans l'avenir vers lequel nous nous avançons.

J.-J. A.[1]

1. Jean-Jacques Ampère.

Lorsque parut la seconde édition, en 1830, quelques articles, en dehors de celui de J.-J. Ampère, furent publiés dans les journaux et dans les revues. Deux sont essentiels :

Sainte-Beuve. *Théâtre de Clara Gazul*, nouvelle édition augmentée de deux pièces nouvelles (*Le Globe*, 24 janvier 1831). L'article, publié sous la rubrique : *Littérature*, n'est pas signé, mais il est de Sainte-Beuve. L'art de Mérimée y est analysé de la façon la plus nuancée et la plus heureuse.

Gustave Planche. *Poètes et romanciers modernes de la France ;* III : *Prosper Mérimée* (*Revue des Deux Mondes*, 1er septembre 1832, t. XIII, p. 576-591). L'étude sur le *Théâtre de Clara Gazul* occupe les pages 578 à 582.

Cet article sera reproduit par G. Planche dans ses *Portraits littéraires* (Paris, Werdet, in-8°, 1836, p. 215).

LE THÉATRE DE CLARA GAZUL
A LA SCÈNE

1827.

L'Amour africain. Reproduit, à peu de chose près, par Edmond Rochefort et Paul Duport dans les *Proverbes au château ou les Plaisirs de la campagne,* pastiche en trois tableaux mêlés de couplets, par Mlle Desrosiers.

La pièce fut jouée à partir du 11 juillet 1827 au Théâtre des Nouveautés ; elle n'eut que dix représentations [1].

1850.

LE CARROSSE DU SAINT-SACREMENT

Sur la représentation de cette pièce, beaucoup de renseignements ont été donnés par :

Arsène Houssaye. *Les Confessions : souvenirs d'un demi-siècle,* 1830-1880. Paris, E. Dentu, 1885, in-8°, t. III, p. 86-89.

Edmond Got. *Journal,* 1822-1901. Paris, Plon-Nourrit, 1910, 2 vol. in-12, t. I, p. 261. (Cf. Filon, *Mérimée et ses amis,* p. 215-216, 374.)

1. Cf. le *Globe,* 14 juillet 1827. — *La Pandore,* 12 juillet 1827. — *Correspondance et souvenirs de A. M. et de J.-J. Ampère (1805-1864).* Paris, Hetzel, 1875, 2 vol. in-12, t. I, p. 465. — Émile Bouvier, *Les Débuts de Mérimée au théâtre* (*Mélanges offerts à M. G. Lanson par ses amis et ses élèves.* Paris, Hachette, 1922, in-8°, p. 355). — Henry Lecomte, *Histoire des théâtres de Paris. Les Nouveautés,* 1827-1832, 1866-1873, 1878-1906. Paris, H. Daragon, 1907, in-12, p. 28-29. — P. Trahard, *La Jeunesse de Prosper Mérimée (1803-1834),* p. 234-236.

Jules Claretie. (Cf. Filon, *Mérimée et ses amis*, p. 215, n. 1 ; p. 216, n. 2 ; p. 218, n. 1 ; p. 374.)

Edmond Biré, *Portraits littéraires*. Lyon, Vitte, 1888, in-8°, p. 23.

Augustin Filon, *Mérimée*. Paris, Hachette, 1898, in-12, p. 112-113.

Félix Chambon, *Notes sur Prosper Mérimée*. Paris, Dorbon, 1903, in-8°, p. 273-277.

Augustin Filon, *Mérimée et ses amis*. Paris, Hachette, 1909, in-12, 2e éd., p. 210-220 et p. 373-376.

Mérimée lui-même a laissé des lettres qui permettent de suivre la préparation de la pièce, que l'on adapte à la scène, et les péripéties de la représentation.

Lettre du 16 septembre 1848 à Augustine Brohan (Chantilly, fonds Spoelberch de Lovenjoul, B. 395. — Collection d'Alfred Arago). Publiée par Filon, *Mérimée et ses amis*, p. 212-214.

Billet s. d. (probablement du 16 septembre 1848) à Bixio. Publié par Chambon, *Notes sur Prosper Mérimée*, p. 273 et note 3.

Billet du 1er mai 1849 à J.-J. Ampère. Publié par Chambon, *ouvr. cité*, p. 274 (sur la lecture de la pièce remaniée).

Billet du 3 mars 1850 à Bixio. Publié par Chambon, *ouvr. cité*, p. 274 (sur les corrections apportées au texte).

Lettre du 5 mars 1850 à Arsène Houssaye. Publiée par A. Houssaye, *Confessions*, t. II, fac-similé p IV ; reproduite par Chambon, *ouvr. cité*, p. 274-275 (sur le titre et sur les *arrangements* apportés au texte).

Lettre du 14 mars 1850 à Bixio. Publiée par Chambon, *ouvr. cité*, p. 275.

Sur la représentation de la pièce, cf. :

A. Houssaye, *ouvr. cité*, t. III, p. 86-89, et la lettre adressée à Filon (*Mérimée et ses amis*, p. 373).

E. Got, *ouvr. cité*, t. I, p. 261, et la lettre du 25 novembre 1893 adressée à Filon (*Mérimée et ses amis*, p. 374).

Le récit de Got, daté du 14 avril 1850, semble plus véridique que celui de Houssaye.

La lettre de Jules Claretie, publiée par Filon (*Mérimée et ses amis*, p. 374-376), donne de précieux renseignements sur la représentation du *Carrosse*, joué avec la *Ciguë* d'Émile Augier et *Louison* d'Alfred de Musset, et sur les droits d'auteur. M. le Bibliothécaire de la Comédie-Française a bien voulu me donner quelques précisions nouvelles sur les dates des représentations. Le *Carrosse* fut joué les :

13 mars.

14 mars (on a coupé le rôle de l'évêque).

17 mars (le rôle de l'évêque semble rétabli, mais ce doit être une erreur du registre, car Maubant, qui joue le rôle, ne reparaît pas aux représentations suivantes).

20 mars.

8 avril.

14 avril.

Le 15 mars, une indisposition de Mlle Augustine Brohan fit modifier le spectacle ; à trois heures, on afficha : *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, à la place du *Carrosse*.

La lithographie coloriée représentant Augustine Brohan dans le rôle de la Périchole n'a pu être retrouvée ; déjà J. Claretie en signalait la disparition (cf. Filon, *Mérimée et ses amis*, p. 375).

Le texte remanié (cf. lettre de Mérimée du 5 mars 1850 à A. Houssaye ; Chambon, *ouvr. cité*, p. 275) n'existe pas non plus à la Comédie-Française.

Sur les droits d'auteur, cf. Filon, *Mérimée et ses amis*, p. 218, note 1, et p. 375 (renseignements communiqués par J. Claretie).

La distribution de la pièce était la suivante :

Don Andres de Ribera, vice-roi du Pérou	MM. Brindeau.
L'évêque de Lima	Maubant.
Le licencié Thomas d'Esquivel	L. Monrose.
Martinez, secrétaire intime du vice-roi.	Got.
Balthasar, valet de chambre du vice-roi.	Mathien.
Camila Perichole, comédienne	Mlle Brohan.

1920.

Le *Carrosse du Saint-Sacrement* fut repris au théâtre du Vieux-Colombier le 6 mars 1920, avec la distribution suivante :

Don Andres de Ribera	MM. Jacques Copeau.
L'évêque de Lima	Louis Jouvet (puis Julien Lacroix).
Le licencié Thomas d'Esquivel.	Henry Vermeil (puis Romain Bouquet).
Martinez.	Marcel Herrand.
Balthasar.	Max Jacquet (puis Auguste Boverio).
Camila Perichole	Mlle Valentine Tessier.
Un chanoine	M. Georges Vitray.

La mise en scène indiquait un effort vers la simplification [1].

Les costumes ont été composés par M. Jean-Louis Gampert. Il est intéressant de les comparer aux costumes qui avaient été dessinés en 1835 pour la *Périchole* de Théaulon et Deforges (p. II). Ceux-ci étaient plus variés (la Périchole en avait trois) et plus somptueux, sinon plus exacts (cf. p. 412).

La presse consacra de nombreux articles à cette reprise, mais n'apporta aucun élément nouveau. Cf. entre beaucoup d'autres :

Le Gaulois, 8 mars 1920. Article de M. Pierre Wolff.

Le Gaulois, 22 mars 1920. *Mérimée au théâtre*, par M. Laurent Saint-Raymond.

1. Toutefois, il est excessif de dire que cette mise en scène « évoquait toute l'Espagne avec quatre pots de fleurs, un paravent et trois projecteurs jaune-citron » (André Boll, *Du décor de théâtre. Les Tendances modernes*. Paris, E. Chiron, s. d. (1926), petit in-4°, p. 25-26) ; d'autant plus que la scène se déroule non en Espagne, mais au Pérou.

Le Journal des Débats politiques et littéraires, 8 mars 1920. Article de M. Henry Bidou.

Le Temps, 8 mars 1920. Article de M. A. Brisson.

Le Temps, 9 mars 1920. *Le Carrosse*, par M. Adolphe Aderer.

L'Œuvre, 6 mars 1920. Compte-rendu de M. Edmond Sée.

La Revue du mois, 10 avril 1920, p. 416. Compte-rendu de M. A. Séché.

Paris-Magazine, 25 mars 1920, p. 111. Compte-rendu de M. Miguel Zamacoïs.

Revue critique des idées et des livres, 10 avril 1920, p. 104. Article de M. Xavier de Courville.

Les Nouvelles littéraires, 30 décembre 1922. *Arsène Houssaye*, par Louis Cheronnet, etc...

La plupart de ces comptes-rendus sont insignifiants.

Sur la reprise du *Carrosse du Saint-Sacrement* en 1926, cf. rubrique : 1926.

1922-1923.

Le théâtre *L'Atelier* annonçait, pour la saison 1922-1923 :

Prosper Mérimée, *L'Occasion*, — *Une Femme est un Diable*.

L'*Occasion* fut représentée[1] avec la distribution suivante :

Doña Maria ou Mariquita . . .	Mlles Orane Demazis.
Doña Francisca ou Paquita . .	Genica Atanasiou.
Doña Irène	Grazia.
Doña Ximena.	Tisserand.
Rita	Chantal.
Fray Eugenio	M. Louis Allibert.

Le texte fut, en général, respecté, mais on fit de larges coupures, particulièrement dans les monologues.

La presse s'occupa fort peu de cette intéressante création. Cf. la *Nouvelle Revue française*, 1er avril 1924, p. 504.

1. L'*Occasion* avait été représentée auparavant par M. Charles Dullin et sa troupe dans un petit cinéma de la rue des Ursulines.

L'Occasion de Prosper Mérimée au théâtre de l'Atelier, par M. Paul Rival, etc...

Quant à *Une Femme est un Diable*, elle ne fut pas représentée.

1926.

Le Théâtre des Arts a monté l'*Amour africain* (5e spectacle de la saison 1925-1926). L'affiche rapprochait à dessein *Comme ci (ou Comme ça)* de Luigi Pirandello et la pièce de Mérimée.

La mise en scène était ordonnée par M. Georges Pitoëff. La distribution était la suivante :

Hadji Nouman.	MM. Henry Vermeil.
Zein-Ben-Humeida	Guy Favières.
Baba-Mustafa	Henry Gaultier.
Mojana	Mlle Jeanne Tisserand.

En septembre 1926, la Comédie des Champs-Élysées a repris le *Carrosse du Saint-Sacrement* avec la distribution suivante :

Don Andrès de Ribera, vice-roi du Pérou.	MM. Jean Le Goff.
L'évêque de Lima	Robert Bogar.
Le licencié Thomas d'Esquivel . .	Romain Bouquet.
Martinez, secrétaire intime du vice-roi	René Lefebvre.
Balthasar, valet de chambre du vice-roi.	Auguste Boverio.
Camila Perichole, comédienne . .	Mme Lucienne Bogaert.

Décors exécutés par Gilbert Perrin.

Costumes exécutés par Marcel Boullet, 2 et 4, boulevard Ornano.

NOTE

Nous devons les plus vifs remerciements à M. G. Viollet-le-Duc, qui a mis à notre disposition le manuscrit du *Journal* de Delécluze, à M. Reutlinger qui a bien voulu nous communiquer les belles photographies de M[lle] Valentine Tessier dans le rôle de la Périchole, à MM. Martinenche et Bouteron, grâce à qui nous avons pu compléter heureusement l'illustration de ce livre.

Errata

Page 42, ligne 9, enlever l'* après 1808.

Page 105, ligne 23, mettre un * après position.

Page 148, ligne 7, lire : la scène *est* à Grenade.

Page 164, ligne 17, lire : Elle chante*[2].

Page 185, ligne 27, mettre un * après excusez.

TABLE DES GRAVURES

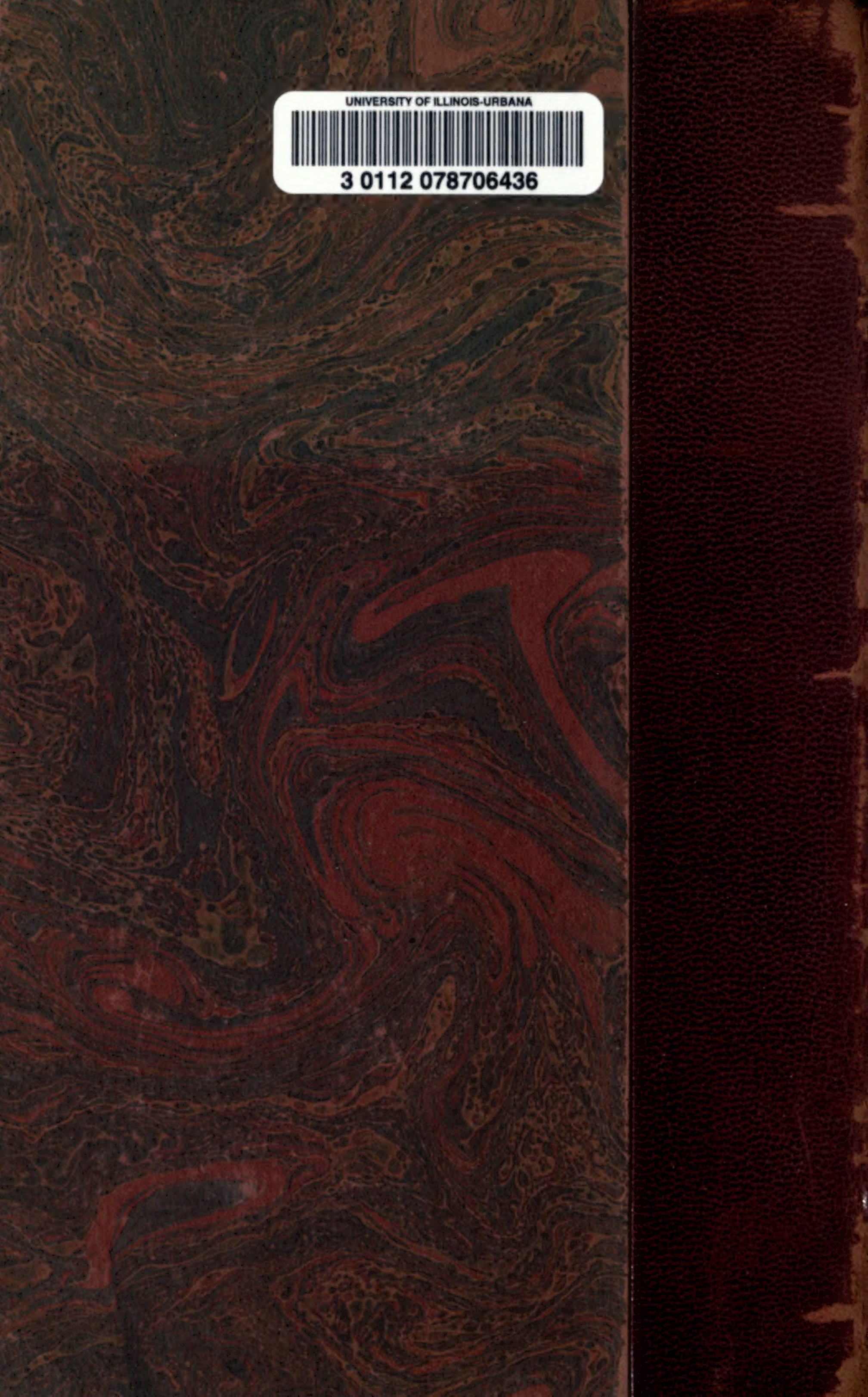
TABLE DES MATIERES

IMPRIMERIE
DAUPELEY-GOUVERNEUR
A NOGENT-LE-ROTROU

NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR






UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 078706436